
VITT. EMANUELE


NAZIONALE
FONDO
DORIA
XII
BIBLIOTECA
VITTORIO EM. III
NAPOLI



POÉSIES POPULAIRES

LATINES

DU MOYEN AGE;

PAR

M. Edélestand du Méril.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRERES, Libraires et Imprimeurs de l'Institut, 56, RUE JACOB.

A. FRANCK, LIBRAIRE-ÉDITEUR, 69, Rue Richelieu. LEIPSICK, MÊME MAISON.

1847.



POÉSIES POPULAIRES

LATINES

DU MOYEN AGE.

LATINA

QUAE, MEDIUM PER AEVUM, IN TRIVIIS NEC NON
MONASTERIIS VULGABANTUR,

CARMINA,

SEDULO ITERUM COLLEGIT, QUAMPLURA VERMIBUS ARRIPUIT ET VARIIS
ILLUSTRATA DISQUISITIONIBUS GRATANTER
ERUDITIS DONAVIT

Edélestand du Méril.

EBROICIS,
TYPIS LUDOVICI TAVERNIER ET S[ii],
VIA VULGO DICTA DU MEILET.

MDCCCXLVII.

POÉSIES POPULAIRES

LATINES

DU MOYEN AGE;

PAR

M. Edélestand du Méril.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, Libraires et Imprimeurs de l'Institut, 56, RUE JACOB.

A. FRANCK, LIBRAIRE-ÉDITEUR. 60, Rue Richelieu. LEIPSICK, MÊME MAISON.

1847.



INTRODUCTION.

Quand, sous l'influence d'une heureuse circonstance, un poëte est plus vivement pénétré de la beauté d'une action ou d'une idée; quand en un mot l'inspiration a doublé la puissance de son esprit et mis à sa disposition une forme en harmonie avec ses pensées, il fait de la poésie littéraire, et sa personnalité s'y réfléchit tout entière. Cette expression du poëte dans ses œuvres est même la principale cause du plaisir que l'on éprouve à les lire; en nous donnant une idée plus élevée de notre nature, elles nous élèvent nous-mêmes, comme le spectacle d'une belle action, à des pensées plus nobles et à des sentiments plus désintéressés. Dans les époques de décadence ou de civilisation prématurée, où toute puissance manque à l'âme humaine, la poésie est vide des hautes conceptions et des élans passionnés qui font son essence; ses idées sont communes à tous et uniformes jusqu'à la platitude : le seul mérite qui lui soit accessible est un rhythme harmonieux, un heureux choix d'expressions et l'élégance soutenue de la forme. Cette poésie, si toutefois la patiente élaboration d'une versification sans pensée mérite un pareil nom, s'appelle poésie artistique. Tout le plaisir qu'on en peut attendre est celui d'une difficulté habilement vaincue et d'une sorte de musique de mots, nécessairement bien imparfaite. Il est enfin une troisième espèce de poésie qui n'a rien d'individuel dans la nature des pensées ni dans le travail du style. Toujours générale, sans jamais devenir vague ni obscure, elle exprime le sentiment expansif des masses par une forme simple et, pour ainsi dire, instinctive. Improvisée par le premier venu et perfectionnée au hasard par cent improvisateurs secondaires, personne n'y appose le cachet de son talent et tout le monde y met son mot; le véritable auteur est le peuple qui la chante en

y introduisant les changements successifs qui la font répondre plus fidèlement à son esprit (1); ce n'est plus une jouissance esthétique qu'il faut lui demander, mais un témoignage de la civilisation nationale, un utile renseignement pour la philosophie de l'histoire. On peut donc reconnaître le caractère populaire d'un chant sans l'entendre retentir en chœur dans quelque veillée, ou lui trouver des titres dans un vieux grammairien plus ou moins suspect d'erreur. Quels que soient le temps et les circonstances où on l'ait recueilli, il est populaire quand à une signification historique ou mythique il réunit l'impersonnalité de la pensée et la naïveté de la forme.

Par malheur, tous les chants que des raisons quelconques font adopter au peuple sont indistinctement appelés populaires, et ils n'ont pas tous ce sens profond et cette forme naturelle qui en rendent quelques-uns si curieux et si importants. Les peuples cèdent plus facilement encore que les individus à des exaltations factices, dont les louanges et les accusations sont trop passionnées pour ne pas viser à l'effet des détails, et trop évidemment fausses pour ne pas être bientôt oubliées; mais lors même que l'écho des places publiques répéterait pendant longtemps ces poésies fortuites, il serait impossible de les considérer comme populaires, si ce mot n'est pas seulement l'indication d'un fait grossier, indigne d'occuper l'histoire, parce qu'il ne s'y rattache aucune idée. Ainsi, la popularité des chansons politiques de 1815 ne prouve pas que Napoléon et le souvenir de ses

(1) Cette incessante participation du peuple à la rédaction des poésies véritablement populaires se manifeste avec une singulière évidence dans la double version du *Ramayana*. Malgré la base toute religieuse de ce poëme et l'immobilité des idées dans l'Indoustan, la rédaction qui s'est conservée dans le nord diffère complètement de celle du Bengale; la forme a été renouvelée et les idées elles-mêmes ont subi çà et là d'importantes modifications; voyez l'édition de Schlegel et celle de M. Goresio. Un fait semblable s'est produit pendant le moyen âge pour les ouvrages mystiques qui étaient devenus le bréviaire quotidien des moines; des changements considérables s'y introduisaient d'année en année ou même de monastère en monastère. Voilà pourquoi les mss. de l'*Imitation de Jésus-Christ* sont si différents et ont été attribués à tant d'auteurs. On lit en tête du *Speculum humanae salvationis* qui est conservé à la Bibliothèque royale, suppl. lat. nº 1041, fol. 1, vº col. 1 : Incipit prohemium cujusdam novae compilationis editae sub anno millesimo CCCXXIV : nomen nostri auctoris humilitate siletur. La même indication se trouve à la Bibliothèque de l'Arsenal, Théolog. nº 384, in-fol.

triomphes fussent tout à coup devenus odieux aux masses, et l'on ne saurait conclure des cantiques religieux qui retentissaient de ville en ville à la suite des missionnaires, que la France de la Restauration se fût jetée dans la vie dévote. Quelquefois même cette poésie banale n'a aucune valeur pour l'intelligence du peuple qui la chante; c'est un accessoire qui ne sert qu'à marquer plus fortement la mesure d'une danse à la mode, ou à fournir un thème à un air que sa beauté réelle ou les souvenirs qu'il rappelle ont rendu national (1). Malgré la sévérité passionnée du caractère espagnol, rien n'est plus platement insignifiant que les paroles du Fandango (2), et la vogue passagère que la Marseillaise retrouva en 1830, ne fera croire à personne que les excitations à la vengeance et au meurtre, ramenées par le refrain, expriment fidèlement la plus placide révolution qui ait jamais changé la face d'un grand pays.

A côté de ces poésies naïves qui sortent de la bouche du peuple comme les fleurs s'épanouissent sur les arbres des champs, il en est dont le principe est entièrement opposé, mais qui mettent tout leur art à paraître n'en avoir aucun, et reviennent à la simplicité à force d'affectation. La personne de l'auteur y disparaît sous des expressions tellement générales, qu'on n'en retrouve plus aucune trace; ses idées ne sont point les siennes, mais celles d'un peuple dont il se fait la conscience et la voix; les sentiments eux-mêmes ne sont à lui que parce qu'ils appartiennent à tout le monde. Les Allemands donnent à ce genre de poésie un nom particulier (3), dont nous ne comprenons pas la nécessité : l'artifice de la composition et le travail de l'élaboration n'importent en rien aux caractères de l'œuvre. Quand l'auteur a rempli son but, il a réellement fait de la poésie populaire,

(1) Presque toutes nos poésies populaires sont dans ce cas, *Malbrou*, *Le pont d'Avignon*, *La bonne aventure* et même *Vive Henri-Quatre*, *Monsieur de la Palisse* et *Les Français dans la Lorraine*.

(2) Ayer me fui à Capuchinos
a rezarle a Christo un credo,
y al decir. Creo en Dios Padre
dixe Creo en la que quiero

Los paroles du Bolero ne sont pas beaucoup plus significatives :

El amor que te tengo
parece sombro ;
mientras mas apartado,
mas cuerpo tomo.
la ausencia es ayre
que apaga el fuego corto,
y enciende el grande.

(3) *Volksmassig*.

qui ne se distingue de ses modèles par aucune différence essentielle. Il faut seulement que la critique contrôle la vérité du pastiche et l'exactitude de la date, tandis que la poésie faite naïvement par le peuple est toujours vraie et toujours historique, quelles que soient son époque et sa nullité littéraire. Il est enfin une dernière espèce de poëmes qui, quoique n'ayant plus rien de populaire dans l'expression, conserve par le fond des idées toute sa valeur primitive. Tel est, par exemple, le Waltharius, dont l'ancienne rédaction germanique ne nous est plus connue que par la version latine d'Ekkehardus; si par sa mesure érudite il appartient à la poésie littéraire, les sentiments, les idées, les caractères et les aventures ont certainement passé dans sa nouvelle forme avec leur naïveté première et toute leur importance historique.

Dans le premier période de l'histoire d'un peuple, lorsque sa destinée et son existence elle-même sont remises en question par des périls sans cesse renaissants, il a des chants communs à tous comme les dangers qui le menacent et les victoires qui assurent son avenir; mais avec le temps, les intérêts se multiplient et se divisent; ils fractionnent le peuple en classes distinctes, et chacune exprime ses propres sentiments par des poésies qui deviennent de plus en plus étrangères aux autres. De nos jours encore, chaque différente société d'ouvriers a des chants qui lui appartiennent exclusivement, et malgré cette sorte d'individualité, leur caractère populaire est incontestable. Pendant le moyen âge, où l'impuissance du pouvoir social ne lui permettait point de rattacher à un centre commun tous les intérêts particuliers et d'effacer, par une législation uniforme et une politique générale, les différences que créait incessamment la diversité des industries et des conditions, les classes étaient plus nettement tranchées et leurs poésies bien plus spéciales, et par conséquent bien moins répandues (1).

(1) Voyez la *Lettre au directeur de l'Artiste, touchant le manuscrit de la Bibliothèque de Berne*, nº 354, par M. Jubinal; le *Bragur*, t. III, p. 216; Arnim et Brentano, *Des Knaben Wunderhorn*, t. II, p. 70; et Soltau, *Ein Hundert deutsche historische Volkslieder*, p. LXXXI.

Cette étroite spécialité et l'imperfection de la langue vulgaire empêchèrent la plus grande partie de parvenir jusqu'à nous; celles-là seulement qui s'adressaient à la nombreuse classe des clercs, et dont la forme érudite était à l'abri des variations continuelles du langage, trouvaient des mémoires empressées de les retenir, et des écrivains disposés à les recueillir. Les habitudes du culte faisaient du latin la langue naturelle du clergé; les magistrats lui demandaient la connaissance des lois et l'intelligence de leurs difficultés; l'éducation de tous les lettrés commençait par son étude, et ils lui conservaient ces amours involontaires que l'on porte aux idées et aux choses qui font l'occupation de sa vie. Grâce sans doute aux chants de l'Église, longtemps encore après qu'il avait été remplacé dans l'usage journalier par les idiômes qui en étaient sortis, le latin était même en quelque sorte resté populaire. Si ce charme de la langue ne se fût pas ajouté aux agréments de la musique, des chants presque inintelligibles et d'un intérêt historique si minime ne se seraient pas transmis de bouche en bouche pendant une longue suite de générations (1). Quelques-uns pouvaient être écrits dans le langage usuel, mais la plupart l'étaient certainement dans la langue des clercs. Pour n'en citer que deux exemples incontestables, vers la fin du XI[e] siècle, des chansons latines sur les dérèglements d'un évêque d'Orléans étaient répétées publiquement dans son diocèse (2), et nous savons par Radulphe de Caen que l'on chantait encore dans les rues, en **1110** : ***Franci ad bella, Provinciales ad victualia*** (3). Les anciens poëmes qui, à défaut d'autre intérêt historique, fournissent au moins des renseignements exacts sur les mœurs et les usages contemporains,

(1) Voyez nos *Poésies populaires latines*, p. 40, not. 2; p. 122, not. 1; p. 234, not. 2, et p. 239, not. 2.

(2) Et ne me ista aliqua occasione confinxisse credatis, unam cantilenam de multis, metrice et musice de eo compositam ex persona concuborum suorum vobis misi, quam per urbes nostras in compitis et plateis similes illi adolescentes cantitant; *Ivonis, Carnutensis episcopi, epist.* LXVI, p. 130, éd. de 1610. Quidam enim concubii sui appellantes eum *Floram*, multas rithmicas cantilenas de eo composuerunt, quae a foedis adolescentibus, sicut nostis miseriam terrae illius, per urbes Franciae in plateis et compitis cantitantur; *Ejusdem epist.* LXVII, p. 133.

(3) *Gesta Tancredi*, ch. LXI.

mentionnent souvent des recits et des chants latins. Ainsi, dans la Chanson des Saisnes, pour occuper les loisirs de Charlemagne,

L'apostoille li conte la vie saint Martin,
Et devise la letre et espont le latin (1).

Il fallait même que ce goût fût bien général pour motiver les défenses faites aux religieux (2) et aux clercs (3) de composer et de chanter des chansons. Il inspira sans doute ces nombreuses pièces où le latin se mêlait capricieusement aux langues vivantes (4), même quand leur esprit et leurs formes étaient entièrement différentes (5). Mais cette prédilection inintelligente

(1) Str. XXXVIII, t. I, p. 65.

(2) Childéric III, cap. de 744, dans Baluze, t. I, col. 154; Concile d'Elne (Eliberitanum); Statuts de l'Ordre des Prémontres, cités dans du Cange, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, t. V, col. 1561, éd. des Benedictins

(3) Item praecipimus quod clerici non sint joculatores, goliardi seu bufones; *Statuts synodaux de* 1289, publiés dans Martenne, *Thesaurus anecdotorum*, t. IV, col. 727.

(4) Ainsi dans le ms. B. R. nº 1139, fol. 48, rº, dont l'ecriture semble appartenir au XIe siècle, il y a un noël dont les couplets écrits tour à tour en latin et dans un dialecte meridional se terminent par *De Virgine Maria*. Malheureusement beaucoup de lettres sont effacées, et l'entière subordination de l'écriture aux convenances de la musique ajoute de très-grandes difficultes à l'obscurité de la langue; nous en citerons seulement les deux premiers couplets :

In hoc anni circulo
vita datur saeculo,
nato nobis parvulo
de Virgine Maria.

Mei amic e mei fel
laisar estar lo gazel
p....udet uor noel
d · Virgine Maria.

Le texte latin a été publié par Leisentritt, *Geistliche Lieder*, t. I, fol. 49, et l'on trouve une traduction allemande, faite en 1421 dans Docen, *Miscellaneen*, t. I, p. 286. Le ms. de la B. R. fonds français, nº 6815, nous a conservé des chansons françaises mi-parties de latin, composées pendant le XVe siècle. On en faisait encore dans le XVIe (voyez les *Chansons nouvelles*, fol. E, 1, recto, reimpression de Silvestre), et au commencemant du dernier siècle, le peuple chantait à Évreux, le jour de la fête de l'abbé des Cornards :

De asino bono nostro,
meliori et optimo
debemus faire fête;
en revenant de Gravignaria,
un gros chardon reperit in via,
il lui coupa la tete.

Vir monachus in mense julio
egressus est e monasterio,
c'est Dom de la Bucaille;
egressus est sine licentia,
pour aller voir Donna Venissia
et faire la ripaille

Mercure de France, avril 1725, p. 727.

(5) Chant sur la seconde réconciliation de l'empereur Othon I, avec son frère le duc Henri, en 941 :

Nunc almus assis filius
thero ewigero thiernun,
Benignus fautor mihi,
thaz ig iz coson muoza
De quodam duce,
themo herin Heinriche,
Qui cum dignitate
thero hiaro riche bewaroda
Intrans nempe nuntius
then keisar namoda her thus
Cur sedis, inquit, Otdo,
ther unsar keisar guodo?
Hic enim adest Heinrich,
bruother hero, kuniglich
Dignum tibi fore
thit selve mare.
Tunc surrexit Otdo,
ther unsar keisar guodo,
Perrexit illi obviam
inde vilo manig man,
Et excepit illum
mit michilon eron.
Primitus quoque dixit,
Wilicumo, Heinriche,
Ambo vos aequivoci,
bethiu goda inde mi!
Nec non et socii,
wilicumo sid gi mi!
Dato responso bono
Heinriche so scono,
Conjunxere manus:
her leida ina in thaz Godes hus.
Petierunt ambo
thero Godes genathono.

ne changeait point la nature de la poésie des clercs; elle avait toujours un caractère lettré, étranger au peuple; et lorsque les

Oramine facto,
tuthegena aver Otdo,
Duxit in concilium
mit michilon eron,
Et commisit illi
so was so her thar hafede
Praeterquam regale,
thes thir Henrich ni gerode.
Tunc stetit al thin spracha
sub firmo Heinriche
Quicquid Otdo fecit,
al geried iz Heinrich;
Quicquid ac commisit,
ouch geried iz Heinrich.
Hic non fuit ullus —
thes hafon ig guoda fulleist
Nobilis ac litteris,
thas thit allas war is, —
Cui non fecisset Heinrich
allero rehto gilich.....

Cette pièce, publiée d'abord par Eccard, *Veterum monumentorum quaternio*, p. 50, a été reimprimée par M. Wackernagel, dans le *Fundgruben für Geschichte deutscher Sprache und Litteratur* de M. Hoffmann, t. I, p. 340; par M. Soltau, *Ein Hundert deutsche historische Volkslieder*, p. 16, et par M. Lachmann dans le *Jahrbücher des deutschen Reichs unter dem sächsischen Hause*. Malheureusement il nous a été impossible de nous procurer ce recueil, et quoique plusieurs leçons nous semblent fort suspectes, nous avons reproduit le texte de M. Wackernagel.

Chant sur la mort, extrait d'un ms. écrit vers 1400 :

Esto memor mortis,
jam porta fit omnibus ortis,
saepe sibi juvenes
accipit ante senes.

Syth alle that in thys worlde hath been
in rerum natura,
Or in thys wyde worlde was seen
in humana cura,

Alle schalle passe withouten ween
via mortis dura,
God graunte that mannys soule be cleen
poenas non passura!

Whan thou lefte weyys,
veniet mors te superare;
thus thy grave grevys,
ergo mortis memorare.

Unde vir extolleris?
thow schalte be wormes mete;
qui quamdiu vixeris
thy synnys wolde thou not lete.

Quamvis dives fueris
and of power grete,
cum morte percuteris,
helpe may thow noon gete.

Si dives fias,
do thyself gode man wyth thy handis;
post noris ergo vias,
ful fewe wole lose the of thy bandis.

Thys ought wele to fel thy pride,
quod es moriturus;
thow knowest nether tyme ne tyde
qua es decessurus.

Wormes schalle ete the bakke and syde,
inde sis securus;
as thou hast wrougt in thys worlde wyde,
sic es recepturus.

Thus dethe the ledeth
terrae timulo (sic) quasi nudum;
Dethe no man dredyth;
mors terminat hiccine ludum.

Nam nulli vult parcere
dethe that ys yndern,
pro argenti munere
ne for noon fayre prayme.

Sed dum rapit propere,
he chaunges eche mannys chere,
in peccati scelere
yif he be fownden here.

Sic cum damnatis
helle to thy mede thou wynnes,
that never blynnes
pro peccatis sceleratis.

Whan y thenk upon my dede,
tunc sum constristatus,
and wexe as hevy as any lede
meos ob reatus.

Dede torneth into wrecchidhede
viros magni aetatis;
than may nothynge stonde in stede
mundi dominatis.

Wyth full bare bonys
mundi rebus cariturus,
thus from thys wonys
transit nunquam rediturus.

Caro, vermis ferculum,
thenk on the pynes of helle,
mors habet spiculum
that smyteth man fulle felle;

Te ponet ad timulum (sic)
tyl domesday to dwelle;
hoc relinquis saeculum,
there nys not ellis to telle.

Mors cito cuncta rapit,
therfor man thynk on thy werkys,
thus sey thees clerkys,
mors cito cuncta rapit.

God that deydest on the tree
pro nostra salute,
and arose after dayes three
divina virtute.

Yif us grace synne to flee,
stante juventute;
on domysday that we may see
vultum tuum tute!

Delful dethe, drede y the,
veniet quia nescio quando;
be redy, therefor y warne the,
de te peccata fugando.

Reliquiae antiquae, t. I, p. 138.

Nous citerons encore un noël latin et hollandais, publié par M. Hoffmann, *Geschichte der deutschen Kirchenliedes*, p. 153, et, parmi les pièces mi-parties d'allemand, les trois chansons qui sont à l'appendice de l'*Epistolae obscurorum virorum*, éd. de Francfort, 1624; la chanson satirique sur le siècle de Frédéric II, dans Barth, *Adversariorum* col. 1575 et le *Cantilena de asino presbyteratum ambiente*, dans Denis, *Catalog. codicum mss. Theolog. Bibl. Palat. Vindobonensis*, t. I, p. ii, col. 2539.

langues usuelles eurent aussi leurs chansons et leurs jongleurs, les poëtes latins ne tardèrent pas à se plaindre de l'indifférence du public et de la pauvreté de ses dons. Un des plus habiles, qui se désignait orgueilleusement par le nom d'*Archipoëte*, disait, dès la fin du XIIe siècle :

Saepe de miserie meae paupertatis
conqueror in carmine viris litteratis;
laici non sapiunt (1) ea quae sunt vatis,
et nil mihi tribuunt (2); quod est notum satis (3),

et ne comptait plus que sur les générosités des érudits et des moines.

Viri digni fama perpetua,
prece vestra complector genua;
ne recedam hinc manu vacua,
fiat pro me collecta mutua.

Mea vobis patet intentio,
vos gravari sermone sentio,
unde finem sermonis facio,
quem sic finit brevis oratio :

Praestet vobis creator Eloi,
caritatis lechitum (4) olei,
spei vinum, frumentum fidei,
et post mortem ad vitam provehi;

Nobis vero mundo fruentibus,
vinum bonum saepe bibentibus,
sine vino deficientibus,
nummos multos pro largis sumptibus (5)!

Longtemps encore cependant, on continua à faire des chan-

(1) Il y a *capiunt* dans l'édition de M. J. Grimm; mais notre leçon se trouve, fol. 96 b, dans la copie du ms. de Munich, qui nous a été communiquée par M. Ferdinand Wolf.

(2) *Retribuunt* de l'édition de M. Grimm donne au vers une syllabe de trop.

(3) *Gedichte des Mittelalters auf König Friedrich I*, p. 56.

(4) Pour *lecythum* (λήκυθος); cette corruption se trouve dans les glosses du *Doctrinale* d'Alexander de Villa-Dei.

(5) Grimm, *Gedichte des Mittelalters auf König Friedrich I*, p. 51. col. 2.

sons à l'imitation de l'ancienne poésie populaire (1); mais la naïveté en disparut de plus en plus, et elles finirent par ne plus être qu'une fantaisie d'érudition où la pensée était aussi travaillée que la forme. La poésie latine ne servit plus, même dans les monastères et dans les écoles, qu'à développer des lieux communs ou à se proposer des questions captieuses et des problèmes de pures mathématiques; mais dans le temps de sa plus grande popularité, il y avait déjà des pièces qui exprimaient cet esprit discuteur et dialecticien dont le rôle fut si considérable dans la civilisation du moyen âge. Nous en citerons seulement deux exemples.

Moesta parens miserae paupertas anxietatis
 afflictis satis es(t) dura superque satis.
Infelix quidam sic ductus ad ultima rerum,
 quod genus omne mali deprimeret miserum:
Exosus, vitam ne semper egeret (l. ageret) egenus,
 elegit laqueum mortis habere genus;
Collaque subjiciens laqueo quem sponte ligarat,
 ut finire malum possit, obire parat.
Jam quodcunque (potest?) homo morte doloris habere
 senserat, in laqueo mortuus ille fere;
Cum celer accurrens miles sibi vincula rupit
 et facit ut vivat qui periisse cupit.
Ut tandem vitae vox reddita, spiritus ori,
 quaerit et agnoscit cur velit ipse mori.
Compatiens igitur miserandae pauperiei,
 mensibus undenis cuncta ministrat ei.
Cum satis afflicto dominus fecisse putaret,
 destitit et placuit ne sibi plura daret.
Redditus antiquae miser anxius asperitati,
 quae passus fuerat cogitur ecce pati,

(1) On en trouvera plusieurs exemples dans ce recueil; nous nous bornerons à citer ici huit chansons sur des airs populaires, par Adam de La Bassée, qui sont conservées à la Bibliothèque de Lille, dans le ms. B. Z. 24; un motet latin sur Louis X, B. R. fonds fr. nº 7067, fol. 145; un autre sur l'empereur d'Allemagne, Henri VII, nº 6812, fol. 2, et une complainte sur l'assassinat du duc Jean de Bourgogne au pont de Montereau, qui se trouve dans le ms. nº 9681.

Et solitum repetens ex paupertate dolorem,
    utilius, dixit, mortuus ante forem.
Et quia sub laqueo jam senserat exitiale
    quidquid habere potest mors inimica mali.
Ergo sub adstricto legum discrimine quaerit
    judicium, rursus cur moriturus erit;
Cur vel egere sinat quem non sinit ut moriatur :
    res haec judicibus discutienda datur (1).

D'après l'écriture du manuscrit qui nous l'a conservée, on ne saurait croire cette pièce postérieure au XIIIe siècle, et, mieux encore que la forme des lettres, la barbarie de la langue et du rhythme (2) prouve que l'autre est beaucoup plus ancienne. Nous nous contenterons de la reproduire textuellement, sans chercher à lui donner une pureté systématique; la grossièreté en est trop continue pour tenir à des erreurs de copiste, les seules qu'une critique intelligente puisse se permettre de corriger.

Audite versum parabolae,
quod queudam pueri contigit :
dum iret in solitudine
aprum cum canibus quaerere,
invenit illum celeriter.

Per spatia multa dum curreret,
venator eum prosequitur;
nam fervidus, mox ira repletus,
volens velociter perdere,
cucurrit ubi gladius fixus est.

Sed in compedibus (3) coluber
venenum auxit mortiferum;

(1) B. R. nº 6415, dernier folio, verso. Comme l'*Histoire littéraire de la France*, M. Cousin a parlé de cette pièce dans l'introduction des *Œuvres inédites d'Abélard*, p. 637. Il l'attribue à Bernard de Chartres (Silvestris); mais rien n'indique dans le ms. qu'elle en soit réellement. Si elle se trouve à la suite du *Mathematicus* que précède le *Microscomus*, il y a après d'autres pièces qui sont certainement de Hildebert, et la table des matieres, ecrite au moins dans le XVe siècle, la lui attribue formellement.

(2) Au moins la première ligne nous semble-t-elle indiquer une sorte de rhythme, probablement basé sur l'accentuation et sur une psalmodie musicale.

(3) Peut-être faut-il donner à ce mot la signification qu'il prit pendant le moyen âge, Enceinte, Lieu fermé de pieux où l'on acculait les bêtes sauvages.

nam fera pervalida cucurrit,
et occisi simul mortem
dederunt in invicem.

Nuntius matri adveniens;
perrexit puerum quaerere,
invento corpore, genitrix
fundensque lacrymas pectore,
verbae quae ista locuta est.

Si tantum vixisses, tu fili mi,
quantum vixisti, dulcissimi,
iterum tanti et medium tanti,
annoque uno expleto,
centum annorum exstiteres (1).

Malheureusement aucun indice matériel ne caractérise les poésies latines dont l'inspiration était populaire; les autres n'observaient pas beaucoup mieux les règles de la prosodie classique. Milon, qui mourut en 872, disait dans son poëme sur la sobriété :

Posthabui leges, ferulas et munia metri,
Non puto grande scelus, si syllaba longa brevisque
Altera in alterius dubia statione locetur.
Quod si, ut credo, nequit carmen jam jure vocari,
Sit satis huic saltem conferri nomine rhythmi (2).

(1) L'enfant avait seize ans et demi. Beaucoup de questions de ce genre ont été imprimées et attribuées, tantôt à Bède, t. I, col. 103, tantôt à Alcuin, t. II, p. 441. Nous en citerons une qui s'y trouve, p. 446, à cause de sa ressemblance avec la pièce qu'on vient de lire. Quidam senior salutavit puerum, cui et dixit : Vivas, Fili ; vivas, inquit, quantum vixisti, et aliud tantum, et ter tantum, addatque tibi Deus unum de annis meis, et impleas (l. implebis ?) annum centum. Solvat qui potest, quot annorum tunc tempore puer erat. On voit qu'il avait huit ans et trois mois. Cette pièce, dont la copie nous a été très-obligeamment communiquée par M. Champollion-Figeac, se trouve dans un Glossaire du IX[e] siècle, conservé à la Bibliothèque de Clermont, sous le n[o] 189 ; un copiste, postérieur d'environ deux cents ans, a rempli avec différents morceaux de poésie les blancs qui étaient restés entre les différentes lettres : celle-ci est à la fin de l'E, après le mot EZECHIEL.

(2) De Reiffenberg, *Annuaire de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. III, p. 152. Dans le XII[e] siècle, Odon disait aussi dans son poëme sur Ernest de Bavière qu'il avait appris :

Quot versus currat pedibus ; quid barbarus error,
Quid soloecismus peccet, quantumque poetis
Indulsit veniae c(a)esurae larga potestas.

Dans Martenne, *Thesaurus anecdotorum*, t. III, col. 309.

Voyez aussi Jean de Salisbury, *Entheticus*, v. 177.

Et ce rhythme, que quelques lettrés affectaient de trouver grossier, s'associait souvent à une métrique plus savante (1). A leur tour, des poëmes composés dans l'ancienne forme trochaïque, la plus populaire de toutes, montraient un respect scrupuleux de la quantité (2), et lors même qu'ils la remplaçaient par la rime et violaient les premières lois de l'ancienne versification, ils conservaient parfois une recherche d'idées tout à fait opposée à la simplicité de la poésie populaire. Tel est le poëme suivant, où la césure n'est pas toujours marquée, et où les syllabes ne sont comptées qu'approximativement, même dans le second hémistiche (3).

Multi sunt presbyteri qui ignorant quare
super domum Domini gallus solet stare;
Quod propono breviter vobis explanare,
si voltis benivolas (l. vultis benevolas) aures mihi dare.
Gallus est mirabilis Dei creatura
et rara prespiterii (l. presbyteri) (4) illius est figura,
Qui praeest parochiae animarum cura (5),
stans pro suis subditis contra nocitura.

(1) Dans le XI[e] siècle, la rime léonine devint même, comme on sait, une sorte de nécessité des vers hexamètres; mais on la trouve déjà quatre ou cinq cents ans auparavant dans les hymnes consacrées au culte, dans le *Jesus refulsit omnium* de saint Hilaire, dans le *Martyris ecce dies Agathae* de saint Damase, etc. Quelquefois même elle était double, comme dans le *Pange lingua gloriosi corporis mysterium* de S. Thomas d'Aquin : nous citerons, comme exemple, une hymne sur la croix, écrite dans le XIV[e] siècle, que nous croyons inédite :

Salve, Christi crux, praeclara arbor, astris pulcrior,
facta rers ex amara mellis stilla dulcior;
vitae nobis viam para, dux effeta gratior.
In te nobis summi ducis dulcessit memoria,
cujus formans se caducis inter haec mortalia,
mediante scala crucis, ad se traxit omnia. etc.

B. R. fonds de Saint-Germain, n[o] 376, fol. 179, r[o].

(2) L'hymne pour le matin :

Hymnum dicat turba fratrum, hymnum cantus personet;

l'hymne sur le Jugement dernier :

Apparebit repentina dies magna Domini;

celle de Théodulf pour le jour de Noël :

Lumen clarum rite fulget, orto magno sidere;

la légende de saint Pierre-le-Magicien attribuée à Alcuin, B. R. fonds de Saint-Germain, n[o] 1455, fol. 56, r[o]; le petit poëme sur la translation de saint Corneille à Compiegne, publié par Lebeuf, *Recueil de divers écrits pour servir à l'histoire de France*, t. I., p. 369; etc.

(3) Il se trouve dans un ms. écrit probablement au commencement du XV[e] siècle, qui est conservé dans le trésor de la cathédrale d'Œhringen, sous le n[o] 3, fol. 143, v[o], et a déjà été publié très-négligemment dans le *Serapeum*, t. I, p. 107. Il aurait dû être constamment divisé en quatrains monorimes, et tous les vers devraient avoir treize syllabes et une césure après la septième.

(4) *Presbyterium*, officium, vel dignitas, vel ordo presbyteri; du Cange, *Glossarium*, t. V, p. 433, col. 1.

(5) *Praeesse* gouvernait aussi quelquefois l'ablatif dans César; Equitatu Dumnorix praeerat; *De bello gallico*, l. II, par. 18 et 52.

Supra ecclesiam positus gallus contra ventum
caput diligentius erigit extentum;
Sic sacerdos, ubi scit daemonis adventum,
illuc se obiciat (1) pro grege bidentum.

Gallus, inter caetera altilia (2) coelorum,
audit super aethera concentum angelorum;
Tunc monet nos excutere verba malorum,
gustare et percipere arcana supernorum.

Quasi rex in capite gallus coronatur;
in pede calcaribus, ut miles, armatur;
Quanto plus fit senior pennis deauratur;
in nocte dum concinat [ut] leo conturbatur :

Sic Deus per omnia mundos et ornatos
fecit suos clericos esse coronatos.
Galli sunt calcaria (l. calcarati?) more militari,
castigandi feminas nutu singulari :
Sic sacerdos corrigat legis transgressiones
verbis et flagitiis, ut fiant meliores.

Gallus regit plurimam turbam gallinarum
et sollicitudines magnas habet harum :
Sic sacerdos, concipiens curam animarum,
doceat et faciat quod Deo sit carum.

Gallus granum reperit, convocat uxores,
et illud distribuit inter cariores :
Tales discant clerici pietatis mores,
dando suis subditis scripturarum flores,
Sic sua distribuere cunctis derelictis
et curam gerere nudis et afflictis.

Sic et bonus presbyter qui plebi scit praeesse,
pigros cum calcaribus monens indefesse,

(1) On trouve déjà *obicio* pour *objicio* dans Lucain, l. VIII, v. 796 :

Cur annos obicis? pugnae cur arguor impar?

(2) *Altilia* signifiait des *oiseaux engraissés pour manger*; peut-être ainsi faut-il lire *caeteros alites*, ce qui aurait d'ailleurs l'avantage de ramener le second hemistiche au nombre habituel de six syllabes.

Confortando debiles verbo Dei, messe
post laborem aureus, ut rex, debet esse.
Gallus suas feminas solet verberare,
has quas cum extraneis novit ambulare :
Sic sacerdos subditos debet castigare
qui contra legem Domini solent peccare.
Basiliscus nascitur ovis de gallorum (1) :
sic crescit vis daemonis de presbyterorum
Multa negligentia, qui subditorum
non curant (s)celeribus nec de spe coelorum.
Gallus nunquam negligit tempus vespertinum;
sed cum suis subditis volat ad supinum,
Ut, in nocte media, tempus matutinum
servis Dei praecinat ad opus divinum.
Sic et bonus presbyter, respuens terrena,
ducit suos subditos Christi in pena (2);
Praebens iter coelicum coeli ad amoena,
sponsus cum advenerit cum turba duosena (l. duodena).
Gallus, noctis media, studet personare,
ante cantum fortiter alis ventilare :
Sic sacerdos providus, seminoctis hora,
ad laudandum Dominum surgit sine mora.
Haec vobis sufficiant de gallo notata
et in audientium corda sint locata;
Teneat memoria (hoc?) quod nux muscata,
reddit plus aromata, bene masticata.
Gallus vobis praedicat, omnes vos audite,
sacerdotes, Domini servi et levitae;
Ut vobis ad coelestia dicitur (l. dicatur?) : Venite,
praesta nobis gaudia, Pater, aeternae vitae!

(1) Le peuple croit encore en Normandie qu'il y a un serpent dans les œufs qui sont pondus par les coqs, et Théophile attribuait à son sang, convenablement préparé, la puissance de transmuer les métaux; *Diversarum artium schedula*, p. 180.

(2) Ce dernier mot est certainement corrompu; peut-être faut-il lire *perenna*, quoique nous nous ne souvenions pas de l'avoir jamais vu employé pour *perennia*.

Viri dilectissimi, sacerdotes Dei,
praecones altissimi et lucernae Dei,
Caritatis radiis fulgentes et spei,
auribus percipite verba oris mei.

Vos nunc in ecclesia Deo deservitis,
quos vocavit palmites Christus verae vitis,
Cavete ne steriles nec avari sitis,
si vos Christi stipite vivere velitis!

Vos estis in atrio boves (1) titulantes,
prudenter a paleis grana separantes,
Vos hoc in speculo legem vix amantes,
beati qui non fragiles sunt nec ignorantes.

Quidquid vident laici vobis displicere
credunt sine dubio sibi non licere,
Et quidquid vident vos cum opere implere
credunt esse licitum et culpa carere.

Secundum apostolicum (2) omnia probate
et quod bonum fuerit illud approbate;
Date bona proximis, illos et amate;
cum cepistis gratiam, et vos gratis date.

Estote pacifici, sobrii, prudentes,
casti, pii, simplices, justi, patientes,
Hospitales, humiles, subditos docentes,
consolantes miseros, pravos corrigentes.

Sitis breviloquii, ne vos ad reatum
trahat multiloquium et verbum exaltatum;
Verbum quod proponitis sit abreviatum :
nam in multiloquio non deest peccatum.

Vestra conversatio sit religiosa,
munda conscientia, vita fructuosa,

(1) *Titulare* signifie ici sans doute remplir une fonction, en avoir le *titre* et par suite la charge; voyez du Cange, t. VI, p. 497, col. 2. Il semble résulter de la ligne suivante que l'on se serait servi des bœufs pour battre le blé; dans quelques endroits on fait encore fouler les gerbes sous les pieds des chevaux.

(2) Sous-entendu *verbum* ou *mandatum*.

Regularis habitus, forma speciosa,
ne vos coinquinet labes aerumnosa.

Ergo nunc deducite vitam temporalem,
nec non laudabilem atque pastoralem ;
Cum vos exueritis chlamydem carnalem,
induat vos Dominus stolam aeternalem !

Quelquefois aussi un amour puéril des consonnances, devenu presque universel (1), et la facilité que, grâce aux flexions peu variées du latin, on trouvait à le satisfaire, engageaient à multiplier la rime avec une véritable recherche, même dans les poésies étrangères par leur esprit et par leur destination à toute espèce d'affectation. C'est donc par la seule nature des pensées que l'on peut distinguer les poésies populaires des autres; et dans un temps où l'individualité des plus grands écrivains était si peu développée et où les mêmes idées religieuses exerçaient une influence si générale et si dominante, les différences n'étaient pas assez tranchées pour qu'il soit possible de se préserver toujours d'un certain arbitraire.

L'ordre dans lequel se succèdent les différentes pièces d'une collection de poésies populaires ne saurait non plus être déterminé par des raisons bien rigoureuses. Elles sont pour la plupart anonymes, et l'âge des manuscrits qui nous les ont conservées est lui-même trop vague et trop incertain pour que l'on

(1) On en vint jusqu'à faire rimer tous les mots; nous citerons comme exemple les trois premières strophes d'une petite pièce qui se trouve à la fin d'un manuscrit du XIVe siècle; B. R., no 1251 :

Veritas,
aequitas,
largitas
corruit;
falsitas,
pravitas,
procitas
viguit;
urbanitas
evanuit.

Caritas,
castitas,
probitas,
viluit;
vanitas,
foeditas,
vilitas
claruit;
rusticitas
praevaluit.

Semitas
abditas
novitas
circuit;
solitas,
abditas,
cognitas
arguit,
antiquitas
quas tenuit.

Si *Procitas* n'est pas une syncope de *Procacitas*, il est dérivé de *Procus*, et signifie Libertinage; il manque dans la nouvelle édition de du Cange.

puisse espérer y trouver un critérium exact. Beaucoup de ces poésies ont d'ailleurs subsisté longtemps dans la mémoire des populations avant d'être recueillies par les écrivains, et il en est sans doute plusieurs qui l'avaient été d'abord dans des manuscrits plus anciens que nous ne possédons plus. Celles-là seulement qui se rattachent à des évènements historiques ont une date à peu près certaine; si elles n'avaient pas été contemporaines, le peuple pour lequel elles étaient faites ne les eût pas comprises. Nous grouperons donc ensemble toutes les poésies purement religieuses, comme nous l'avons fait dans notre premier recueil, et nous chercherons à reconnaître l'âge respectif des autres par les allusions qu'elles contiennent et l'esprit qui les anime. Malheureusement, quoique cette division repose sur des différences réelles qu'on ne saurait méconnaître, elle porte beaucoup plus sur des expressions isolées que sur la nature de l'inspiration. Pendant le moyen âge, la religion pénétrait tout de ses sentiments et de ses idées; on retrouve dans les élégies historiques et dans les chants funéraires le même esprit de piété et de résignation chrétienne, que dans les hymnes exclusivement consacrées au culte et dans les poésies qui détachaient l'âme des plaisirs du monde, comme une véritable prière. Peut-être ainsi, dans les reproches qui nous ont été adressés à ce sujet par le Journal des Savants, l'esprit exact de M. Magnin n'a-t-il point tenu suffisamment compte de la nature de la poésie populaire, et a-t-il demandé à une classification, qui se proposait surtout d'établir un certain ordre chronologique, des caractères essentiels impossibles, puisque toutes ces différentes pièces expriment également des sentiments généraux et communs à une portion considérable du peuple (1).

(1) Toute autre division aboutirait par conséquent à des contradictions que l'esprit judicieux de M. Magnin n'a pu lui-même éviter; ainsi, il regarde que les deux chants sur la mort de Héribert, archevêque de Cologne, et de Foulques, archevêque de Reims, seraient mieux placés parmi les pièces religieuses, parce qu'il s'y trouve des prières (*Journal des Savants*, 1844, p. 142-145), et n'en reconnaît pas moins (*Ibidem*, p. 157) le caractère purement populaire de la nénie sur la mort de Conrad le Salique, dont chaque couplet finit par une véritable prière :

Rex Deus, vivos tuere et defunctis miserere!

Albéric des Trois-Fontaines ne permet

Au milieu des observations les plus bienveillantes, notre savant critique a gardé quelques sévérités pour la partie du livre consacrée aux poésies populaires romaines; il nous blâme également pour celles que nous y avons admises et pour celles que nous en avons écartées, et suppose qu'en étudiant plus attentivement les textes nous serions parvenu à grossir notre récolte (1). Ce dernier reproche est un peu trop vague pour que nous puissions y répondre, et nous nous tenons pour dispensé en toute matière de regarder au-delà de ce que son érudition lui a fait découvrir. Sans doute cependant, si nous eussions voulu prouver seulement l'existence de chants populaires chez les Romains, il nous eût été facile de recueillir çà et là quelques fragments (2); mais ils sont malheureusement trop courts pour offrir par eux-mêmes le moindre intérêt. Nous aurions pu trouver aussi dans Suétone plusieurs épigrammes sur les empereurs (3), qui certainement n'exprimaient pas des sentiments individuels, mais leur mesure prosodique ne nous permettait pas de leur donner place dans notre recueil. Si ingénieusement travaillée que devienne la versification des poésies populaires, le rhythme s'y appuie toujours sur des éléments réels, fournis par la nature même de la langue et faciles à percevoir par toutes les oreilles sensibles à l'harmonie, et la quantité était une importation grecque, étrangère à la prononciation habituelle du latin et fort souvent contraire à la disposition des accents. La cadence trochaïque s'accordait seule avec l'accentuation de la pénultième et les habitudes de l'oreille; elle conciliait l'ancien

pas d'ailleurs de conserver le moindre doute à cet égard, puisqu'il dit que cette chanson était répétée dans toute l'Allemagne; *Chronicon*, année 1039.

(1) *Journal des Savants*, 1844, p. 13.

(2) Ainsi, l'on trouve dans Festus au mot OBSTINAT : sed jam se coelo cedens aurora suum patrem; au mot RETIARIO : Non te peto, piscem peto, quid me fugis, Galle? au mot SPICUM : Quasi messor per messim unumquemque spicum collegit; dans Varron, *De re rustica*, l. I, ch. 2, par. 27 :

Terra, pestem teneto,
salus, hic maneto,

dans Macrobe, *Saturnaliorum* l. v, ch. 20, et Paulus, *Epitome Festi*, au mot FLAMINIUS CAMILLUS : Hiberno pulvere, verno luto, grandia farra, Camille, metes. Selon Schutte, *De Cnaeo Naevio poeta*, p. 36, les enfants auraient chanté à Rome ce vers qu'il a sans doute trouvé dans quelque ancien écrivain :

Si recte facies, eris rex.

(3) Il y en a une dans *Octave*, ch. 70; cinq dans *Tibère*, ch. 59; trois dans *Néron*, ch. 39; une dans *Othon*, ch. 3, et une dans *Domitien*, ch. 23.

mouvement des vers saturniens avec les exigences de la nouvelle métrique. Nous concevons donc qu'elle puisse se retrouver dans des poésies populaires ; mais toute autre mesure prosodique indique incontestablement une composition littéraire. Le rhythme du fragment sur les Muses, qui nous a été conservé par saint Augustin (1), est entièrement basé sur la quantité, et l'élégance affectée des expressions ne laisse aucun doute sur la nature de l'inspiration ; de savants critiques y ont même vu, et peut-être avec raison, un débris de quelque chœur d'une tragédie de Sénèque ou de Pomponius Secundus. Le poëme sur le maître d'école Falisque était appelé *savant*, même dans l'antiquité (2) ; Priscien le cite comme faisant autorité pour la prosodie, et, ce qui rejette plus loin encore toute idée de poésie populaire, il fut composé au moins trois cents ans après les évènements qu'il raconte (3). Quant à l'hymne de Marinus sur les Lupercales, nous n'en possédons plus qu'un fragment beaucoup trop court pour ne pas être insignifiant (4), et si corrompu, que Philargyrius et Saumaise ne sont parvenus à lui donner une sorte de rhythme qu'en supposant des lacunes et en se permettant les changements les plus arbitraires. Nous aurions dû, suivant M. Magnin, admettre aussi parmi les poésies populaires les Vers saliens, les Inscriptions du tombeau des Scipions et le Carmen saeculare d'Horace. Sans doute des chants qui servaient au culte

(1) Ite igitur, Camoenae,
fonticolae puellae,
quae canitis sub antris
mellifluos sonores,
quae lavitis capillum
purpureum Hippocrene
fonte, ubi fusus olim
spumea lavit ulmus
ora jubis aquosis
pegasus, in nitentem
pervolaturus aethram.

De musico, l. III, ch. 2, col. 473, éd. de 1679.

(2) *Docta Falisca* ; voyez Wernsdorf, *Poetae latini minores*, t. II, p. 28, éd. de Le Maire. Nous n'en possédons plus que deux fragments, qui nous ont été conservés par Priscien :

Tum literator creditus,
ludo Faliscum liberos
causatus io campi patens,
extraque muri ducere,
Spatiando paulatim trahit
hostilis ad valli latus.

l. VIII, col. 823, éd. de Putsch.

Seu tute malis hospites,
seu tute captivos habes.

l. XII, col. 947, éd. de Putsch.

(3) L'auteur est probablement le poëte lyrique Septimius Severus, et M. Magnin reconnaît lui-même que ce poëme ne fut probablement composé que du temps d'Auguste ou de Tibère ; *Journal des Savants*, 1844, p. 13.

(4) Il nous a été conservé dans les *Commentaires* de Servius, *Églogue* I, v. 20 : Roma ante Romulum fuit, et ab ea Romulus nomen adquisivit, sed de flava et candida Roma, Aesculapii filia, novum nomen Latio facit, tantum conditricis nomine omnes Romani vocantur.

de Mars, le patron de la République, n'exprimaient pas les sentiments personnels d'un poëte, et quelque tronqués que soient leurs fragments, nous les eussions ajoutés à notre collection, s'ils s'étaient prêtés à un sens quelconque (1); mais nous avons pensé que dans un ouvrage destiné à faire apprécier la poésie populaire, il était au moins inutile d'insérer des mots que l'érudition la plus ingénieuse avait renoncé à comprendre. Les inscriptions du tombeau des Scipions sont évidemment de simples épitaphes, destinées à conserver le souvenir d'une douleur de famille (2), et nous ne pouvons croire qu'il fût dans nos obligations d'éditeur de poésies populaires de recueillir indistinctement tous les vers qui avaient un caractère historique, et d'admettre la vérité d'une conjecture de Niebuhr, qui nous semble, ainsi qu'à notre savant contradicteur, parfaitement inexacte (3). Pour le Carmen saeculare qui unit la plus haute poésie à la versification la plus érudite, loin d'y reconnaître une inspiration populaire, nous n'y pouvons voir, comme dans la plupart des odes d'Horace, qu'une habile imitation de l'esprit grec, qui n'avait absolument rien de romain.

(1) Les deux premiers fragments se trouvent dans Varron. *De lingua latina*, l. VII, ch. 26 : Cozeulodoizeso, omnia vero adpatula eoemisse iamensianes duo misceruses dun iauus ve vet pos melios eum reeum... Voici le second : Divum empta cante, Divum Deo supplicate. Le troisième nous a été conservé par Terentius Scaurus, *De orthographia*, col. 2261, éd. de Putsch : Cume ponas Leucesiae praetexere monti quolibet eunei de his eum tonarem. Quoiqu'il ressemble beaucoup plus au latin ordinaire que les deux autres, on peut dire avec M. Hermann, *Elementa doctrinae metricae*, p. 612 : Nihil aliud dispicio, quam mentionem factam esse urbis Luceriae.

(2) Ces inscriptions ont été publiées trop souvent pour que nous les reproduisions toutes les sept; nous nous bornerons aux deux premières :

Cornelius. Lucius. Scipio. Barbatus. Gnaivod. patre prognatus fortis. vir. sapiensque — quoius. forma virtutei parisuma fuit — consol censor. aidilis. quei. fuit. apud. vos — Taurasia. Cisauna Samnio. cepit — subigit. omne Loucana. opsidesque abdoucit.

Nous conserverons la coupe de la seconde :

Hone oino ploirume. cosentiont R(omae ?)...
duonoro. optumo. fuise. viro
Luciom. Scipione. filios Barbati
consol. censor. aidilis, hic. fuet a(pud vos ?)...
hec. cepit. Corsica. Aleriaque urbe
dedet Tempestatebus. aide. mereto.

Dans nos *Poésies populaires latines*, p. 50, note 3, nous l'avions déjà publiée avec les restitutions de M. Grotefend, *Lateinische Grammatik*, t. II, p. 293. Le commencement semble être une formule bannale qui se retrouvait sur beaucoup d'autres tombeaux, car on lit dans Cicéron, *De finibus*, l. II, ch. 35 : Non elogia monumentorum id significant, velut hoc ad portam (de C. Atilio Calatino) : Uno ore cui plurimae consentiunt gentes populi primarium fuisse virum.

(3) Il nous semble que pour un éditeur des poésies populaires romaines, à défaut de presque tout autre monument, la conjecture de Niebuhr relative à ces inscriptions était admissible, et que, dans tous les cas, le texte de ces vers si éminemment historiques aurait été pour le moins aussi convenablement placé dans ce volume qu'aucune des pièces que nous y trouvons; *Journal des Savants*, 1844, p. 10.

Les pièces qui, selon le Journal des Savants, n'avaient aucun droit à figurer dans notre collection, sont une petite chanson sur Maximin et la Veillée de Vénus. Il ne voit dans la première qu'une traduction du grec et pense que l'original pourrait seul être considéré comme appartenant à la poésie populaire. Tout en la recueillant, nous avons averti nos lecteurs que l'obscurité du rhythme nous inspirait des doutes sur son véritable caractère, mais ils n'étaient pas assez positifs pour nous faire exclure un morceau très-court qui, au moins dans sa première forme, était certainement populaire. Capitolinus dit seulement que l'ignorance de Maximin l'avait empêché de comprendre des vers satiriques chantés devant lui en plein théâtre, *quorum haec erat latina sententia*, et l'histoire était assez piquante pour qu'on la rendît intelligible à tous les Romains en ajustant une traduction latine à la musique du grec. Cette conjecture, que les éditeurs ont partagée puisqu'ils n'ont point imprimé cette traduction sans interruption comme de la prose, nous a semblé d'autant plus admissible, que Capitolinus qui rend en vers latins les poésies grecques qu'il a l'occasion de citer, n'eût sans doute pas précisément négligé de donner un rhythme quelconque à la plus curieuse. Le refrain du Pervigilium Veneris et les chœurs différents qui s'y répondent prouvent qu'il était réellement destiné à être chanté, et, comme plusieurs philologues, nous avons cru reconnaître à la fréquence des expressions mythiques, à l'absence de tout sentiment personnel au poëte et à la décence constante des mots, si remarquable dans une ode sur l'amour physique et la puissance de la génération, qu'il avait fait partie d'une liturgie de Vénus. M. Magnin le trouve au contraire trop affecté et d'un caractère trop peu sérieux et trop peu solennel pour avoir pu servir à un culte public; mais quelle qu'ait été la gravité première du paganisme, le savant écrivain le sait mieux que nous, on avait fini par ajouter aux invocations et aux sacrifices des chants et même des actions symboliques qui célébraient les propriétés particulières de chaque Dieu, et l'on en était venu insen-

siblement jusqu'aux excès des Bacchantes (1) et aux prostitutions des temples d'Astarté. Encore de nos jours, on entend, d'ailleurs, dans les églises des hymnes qui, malgré leur inspiration véritablement religieuse, sont remplies d'expressions prétentieuses, et il n'est pas de fête solennelle où l'on n'y chante à pleine voix des proses de la gaîté la plus expansive et la plus oublieuse de toute dignité systématique.

Les observations de M. Magnin sur la partie de notre livre où sont recueillies les poésies religieuses, tiennent à un dissentiment beaucoup plus grave. Les chants qui ont fini par rester consacrés au culte n'exprimaient pas seulement les sentiments de leurs auteurs, ils répondaient aux croyances de tous les fidèles; leur orthodoxie est la meilleure preuve de leur impersonnalité. Quand leur forme répudie les traditions savantes et se rapproche des habitudes et des instincts du peuple, aucune poésie ne nous semble avoir des droits plus légitimes au titre de populaire. M. Magnin ne consent à y voir que des poésies sacerdotales; et, comme on devait l'attendre d'une érudition aussi variée et aussi ingénieuse, il appuie son opinion sur des raisons qui, à défaut d'une force réelle, sont au moins fort spécieuses. Nous ne voulons pas, à l'occasion du genre de quelques chants, reprendre en sous-œuvre des questions sur l'organisation de l'Eglise primitive et le caractère des premiers prêtres, que les protestants et les catholiques débattent depuis trois cents ans; nous rappellerons seulement un fait incontestable, c'est qu'avant l'adoption et la sanction d'une liturgie par l'Eglise universelle, chaque petite congrégation de chrétiens se réunissait pour prier en commun et répétait les chants qui répondaient le moins imparfaitement aux sentiments dont elle était animée (2). Que ces hymnes aient été composées indistinctement par tous les fidèles,

(1) C'est même très-probablement l'origine de notre mot *Débauche*.

(2) Voyez Philon le Juif, *De supplicum virtutibus*; Denys l'Aréopagite, *De divinis nominibus*, ch. 4: Nicephore va même jusqu'à dire qu'on chantait des hymnes à l'enterrement de la sainte Vierge. On connaît d'ailleurs le nom d'une foule d'auteurs d'hymnes qui vivaient dans les premiers siècles du christianisme, Synesius, Cyrénée, Theophanes, Cosmas de Jerusalem, etc.

c'est ce dont il est impossible de douter après le témoignage de saint Paul : « Implemini Spiritu-Sancto, loquentes vobismetipsis in hymnis et psalmis, » dit-il dans son Epître aux Ephésiens (1), et les paroles qu'il adresse aux Corinthiens ne sont pas moins positives : « Quid ergo est, Fratres? Cum convenitis, unusquisque vestrum psalmum habet, apocalypsim habet, linguam habet, interpretationem habet (2). » Souvent même ces chants étaient improvisés (3), et quand sous le souffle d'une inspiration puissante ils exprimaient éloquemment le respect et l'amour dont le peuple était pénétré, il les retenait dans sa mémoire et les répétait toutes les fois qu'il éprouvait les mêmes sentiments. Du temps de Tertullien, cet usage n'était point changé; un passage de son Apologie ne laisse aucun doute à cet égard (4), et la participation de tous les chrétiens à la liturgie nous est encore plus explicitement attestée par Eusèbe : « Hymnos canunt in Dei laudem, vel recens a se factos, vel pridem ab aliquo priscorum vatum, qui carmina et cantica multa ipsis reliquerunt trimetri generis; prosodias item et hymnos varios... Deinde hymnos canunt in Deum metris et modulationibus multis compositos nunc sanctis vocibus simul resonantes, nunc sibi invicem congrue respondentes (5). » Le caractère populaire de ces hymnes résulte du fait seul de leur emploi aux prières de toute une congrégation, mais elles n'étaient pas seulement usitées dans les églises, on les chantait en se livrant aux travaux de l'agriculture et de la navigation (6). Beaucoup d'hérésiarques profitèrent

(1) Ch. v, v. 18.

(2) Ch. xiv, v. 26. Nous ajouterons un troisième passage : Docentes et commonentes vosmetipsos psalmis, hymnis; *Epistola ad Colossenses*, ch. iii, v. 16.

(3) ᾠδαῖ πνευματικαί. Estius dit dans son commentaire sur le passage de l'*Epître aux Corinthiens* que nous citions tout à l'heure : Ad hoc enim quidam specialiter inspirabantur, et Grotius s'explique en termes encore plus clairs : Omnia quae olim, aut ex ingenio, aut ex labore veniebant, tunc multis dabantur subito et divinitus, ut ex eo intelligeretur Dei summa beneficentia.

(4) Quisque de Scripturis sanctis vel de proprie ingenio potest, provocatur in medium Deo canere, ch. xxxiv : voyez aussi *Ad uxorem*, l. ii, ch. 9.

(5) *Historiae ecclesiasticae*, l. ii, ch. 16; il ne s'agit à la vérité que des Thérapeutes, mais Eusèbe ajoute *Sicut apud nos moris est.*

(6) Saint Clément d'Alexandrie, *Stromata*, l. vii, ch. 7, p. 851, ed. d'Oxford, 1715.

même de cette habitude pour propager leurs erreurs (1); le concile d'Antioche fut obligé de mettre à l'index les chants religieux de Paul de Samosata (2), et la disposition du concile de Laodicée qui défendit de chanter dans les églises les chants qui n'étaient pas autorisés (3), prouve que dans le IV[e] siècle il s'en composait un grand nombre en dehors du culte qui finissaient par s'y introduire, et devenir par conséquent populaires. Malgré l'influence de plus en plus exclusive que le clergé parvint à s'assurer sur la liturgie, cet état de choses subsista longtemps encore, même en Occident. Le roi Chilpéric composait des hymnes qu'il destinait au culte (4), et l'on peut conclure des paroles de Walafrid Strabo que l'insuccès de sa tentative n'avait pas été partagé par des écrivains plus exercés : « Notandum autem hymnos dici non tantum, qui metris vel rhythmis decurrunt, quales composuerunt Ambrosius, Hilarius et Beda, Anglorum pater, et Prudentius, Hispaniarum scholasticus, et alii multi; verum etiam caeteras laudationes, quae verbis convenientibus et sonis dulcibus proferuntur (5). » M. Magnin reconnaît lui-même dans les termes les plus explicites l'existence de ces chants d'origine laïque : « Nous croyons au contraire que tous les morceaux liturgiques, ceux surtout qui portent les grands noms du pape Damase, de saint Paulin, de saint Hilaire, de saint Ambroise, de saint Augustin, de saint Anselme, avaient pour but de se substituer aux improvisations indiscrètes de la piété individuelle, et de reprendre dans le service divin la place

(1) Valentinus; Harmonius, fils de Bardesanes; Arius; Apollinaris, évêque de Laodicée; etc. Nous connaissons même par Fabricius, *Bibliographia antiqua*, ch. XI, nº 13, une dissertation de Salomon Ernest Cyprien, intitulée : *De propagatione haeresum per cantilenas*, et une de Jean André Schmid : *De propagatione religionis per carmina*. Ce fut dans ce but que, vers 1540, Clément Marot fit une traduction des psaumes sur des airs populaires.

(2) Aujourd'hui Scempsat; Eusèbe, *Historiae ecclesiasticae*, l. VII, ch. 24.

(3) Can. 59 : Ὅτι οὐ δεῖ ἰδιωτικοὺς ψαλμοὺς λέγεσθαι ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ, dans Labbe, *Sacrosancta concilia*, t. I, col. 1508.

(4) Inter alia opuscula hymnos scripsit, sive missas quae nulla ratione suscipi possunt; saint Grégoire de Tours, *Historiae ecclesiasticae Francorum*, l. VI, à la fin.

(5) *De rebus ecclesiasticis*, ch. 25. Il dit dans le même chapitre que saint Paulin d'Aquilée disait souvent, surtout dans les messes privées, des hymnes composées par lui ou par les autres.

que tendaient à y usurper les chants laïques (1). » Entre le savant académicien et nous, il n'existe donc réellement qu'une différence tout à fait secondaire : quels que fussent leurs auteurs, des hymnes adoptées par le peuple comme expression de ses sentiments n'en seraient pas moins populaires. Seulement, M. Magnin pense que tous les chants de la piété laïque ont si complètement disparu du culte, qu'ils n'ont pu être conservés dans aucun manuscrit (2), et même après avoir lu ses raisons, nos doutes sur ce point sont loin d'être résolus.

Écartons d'abord l'argument tiré de la langue des hymnes. Des faits isolés qui autoriseraient à croire que le celtique n'était pas aussi oublié que les savants l'admettent généralement, ne prouveraient pas encore qu'il fût resté le seul idiome usuel, et quand la corruption des langues en a fait des jargons individuels que chacun modifie à sa guise, il semble téméraire de donner pour base à ses convictions le sens apparent de quelque expression (3). Dans tous les cas, les lettrés savaient la langue de la religion, et le peuple eût aussi bien compris les chants qu'ils auraient composés en latin que ceux dont l'inspiration n'était que sacerdotale. Rien donc n'eût empêché leurs poésies de devenir populaires, si l'Eglise, y reconnaissant l'expression de la croyance et de la piété des fidèles les avait consacrées au culte. Les hymnes ont, d'ailleurs, tous les caractères qui distinguent les chants dont l'origine est populaire; on n'y trouve jamais la moindre trace de la personnalité de l'auteur, ni aucune allusion à des faits historiques qui leur donnent une date certaine. Les mêmes idées et les mêmes expressions s'y reproduisent incessamment comme si elles n'appartenaient en propre à per-

(1) *Journal des Savants*, 1844, p. 18. M. Magnin reconnaît lui-même dans les termes les plus positifs l'intervention des laïques dans la liturgie. « Enfin, toutes les églises retentirent pendant les X et XIe siècles d'une foule d'hymnes et de proses farcies, particulièrement aux solennités de Noël, de l'Epiphanie et de Pâques. Les prescriptions du rit romain furent même tellement mises en oubli, que les proses, les cantiques et les psaumes en langue vulgaire ne tardèrent pas à rentrer triomphants dans presque toutes les églises; » *Ibidem*, p. 23.

(2) *Journal des Savants*, 1844, p. 18.

(3) Ainsi *Celticus* ne signifiait pas toujours *Celtique*; il avait pris le sens de *noble* et probablement d'*étranger*.

sonne (1); on y ajoute des strophes, on en retranche, on en intervertit l'ordre; ce ne sont point des poésies littéraires dont il faut respecter la pensée et la forme, mais des prières chrétiennes que l'on modifie à son gré pour leur faire mieux exprimer les sentiments des fidèles. Les textes n'ont point cette fixité qui résulte du travail exclusif d'un seul poëte (2), et les chants dont la grande célébrité aurait dû mieux éclairer les origines, sont attribués, sans preuve aucune, à différents auteurs, qui ne sont pas même toujours contemporains. Ainsi, le *Stabat* a été attribué aux papes Grégoire XI et Jean XXII, à saint Bernard et à Jacques de Benidictis. Le *Salve Regina*, qui fut composé par Hermannus Contractus selon Trithemius; par Pierre de Monsoro, évêque de Compostel, d'après Durandus; par Adhémar, évêque du Puy, suivant l'Histoire littéraire de la France, et par saint Bernard selon M. Daniel, remonterait, d'après une conjecture de du Cange, jusqu'au X[e] siècle (3). Plus d'incertitude règne encore sur l'auteur du *Te Deum;* on l'a cru tour à tour de saint Augustin, de saint Abonde, de saint Nicet, de saint Ambroise, de saint Hilaire de Poitiers, de saint Hilaire d'Arles, et Pagius a reconnu franchement dans sa critique des Annales ecclésiastiques de Baronius auctorum diversitatem satis ostendere hujus cantici auctorem adhuc nos latere (4).

Cette séparation absolue que l'on suppose entre la poésie des clercs et celle des laïques, n'aurait pu résulter ni de leur inspiration ni de leur forme. L'esprit chrétien les pénétrait également, et toutes deux étaient écrites dans un latin vulgaire où la numération des syllabes et l'harmonie des consonnances rem-

(1) Pour ne citer qu'un exemple, il y a peut-être vingt hymnes qui commencent par ce vers :

Salve, Festa dies, toto venerabilis aevo.

(2) On connait jusqu'à trois textes du *Dies irae;* celui du Marbre de Mantoue, celui d'Hemmerlin (Malleolus) et celui du *Bréviaire romain.*

(3) Istius sequentiae ut et alterius *Alma Redemptoris* meminisse videtur Abbo, l. 1, *De bellis Parisiacis*, v. 332; *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, t. VI, p. 49, col. 3.

(4) Annee 388, n. xi. Un fait curieux prouve quelle confiance on doit accorder à ces indications; le *Gloria in excelsis* est, comme on sait, une traduction du grec, et Hrabanus Maurus l'attribuait tout entier à Télesphore; Alcuin en croyait la fin de saint Hilaire de Poitiers; Bernon semble en faire honneur au pape Symmaque, et le IV[e] Concile de Tolede assure qu'il a ete composé par les Anges.

plaçaient la mesure prosodique des poëtes littéraires (1). Les chansons profanes elles-mêmes avaient d'étroites ressemblances avec les hymnes religieuses, ainsi que le prouve ce passage de la Vie de sainte Radegonde par Venantius Fortunatus : « Quadam vice obumbrante jam noctis crepusculo, inter choraulas (l. choraules) et citharas, dum circa monasterium a saecularibus multo fremitu cantaretur, et Sancta (cum) duabus testibus perorasset diutius, dicit quaedam monacha sermone joculari : Domina, recognovi unam de meis canticis (2) a saltantibus praedicari. Cui respondit : Grande est si te delectat conjunctam religioni audire odorem saeculi. Adhuc Soror pronuntiat : Vere, Domina, duas et tres hic modo meas canticas audivi quas tenui. Sancta respondit : Teste Deo (l. Testor Deum) me nil audisse modo de cantico saeculari (3). » Souvent l'Eglise adoptait aussi des chants répétés d'abord par le peuple ; malgré l'éloignement des temps et l'obscurité qui couvre les origines de la plus grande partie des hymnes, il en existe encore des preuves irrécusables. Tel fut, si l'on en juge par la première strophe,

Miraculum laudabile
canite, Omnes populi,
quod datum est Ecclesiae
fluctuanti in saeculo (4),

l'hymne sur le jour natal de saint Augustin. Parfois même, ainsi que nous l'apprend l'exemple d'Ekkehard IV, qui vivait dans la première moitié du XIe siècle, on traduisait en latin des poésies

(1) Les correcteurs des hymnes du *Bréviaire romain*, sous Urbain VIII, disent même dans la préface, éd. de Rome, 1629 : Viri sanctissimi, si non certis illos pedibus, aliquibus tamen incisis partiti, auribus indulgentes, oratione non omnino soluta scripserunt.

(2) Le pronom semble indiquer qu'elle les avait faits elle-même.

(3) *Acta Sanctorum Ordinis sancti Benedicti*, t. 1, p. 325. Probablement l'auteur a tiré une fausse conséquence d'un fait naturel, en ajoutant : Unde manifestum est quod carne licet in saeculo, mente tamen esset in coelo. Un autre exemple encore plus positif nous a été conservé par Guillaume de Malmsbury ; il dit en parlant de Thomas, archevêque d'York, qui mourut en 1100 : Nec cantu nec voce minor, multa ecclesiastica composuit carmina : si quis in auditu ejus arte joculatoria aliquid vocale sonaret, statim in divinas laudes effigiabat ; *De gestis pontificum*, p. 273.

(4) Dans Muratori, *Anecdotorum christianorum*, t. 1, p. 170.

en langue vulgaire, qui servaient ensuite au culte (1) : « Ratpertus monachus, Notkeri, quem in sequentiis miramur, condiscipulus, fecit carmen barbaricum populo in laudem sancti Galli canendum, quod nos multo impares homini, ut tam dulcis melodia latine luderet, quam proxime potuimus, in latinum transtulimus (2). » La prose en l'honneur de Virgile que l'on chantait pendant le moyen âge dans la cathédrale de Mantoue (3), et la chanson élégiaque sur la destruction du monastère de Mont-Glonne, répétée si longtemps dans l'église de Saint-Florent-le-Vieux (4), avaient été certainement composées dans un but exclusivement populaire. Schulting a publié, d'après un ancien missel, une prose chantée, sans doute à une messe votive, au milieu du XVe siècle, qu'à la nature des idées, à la négligence des rimes, à l'inexactitude des pieds et à l'arbitraire des élisions, il est impossible de ne pas reconnaître pour un chant populaire, et son introduction dans la liturgie à une époque aussi récente nous paraît un fait trop curieux et trop significatif pour que nous négligions de la reproduire ici avec toutes ses incorrections (5) :

Sponsa Christi et decora,
funde preces et exora,
sancta Dei Ecclesia,

(1) Selon Mezicrus, cette traduction n'était pas même nécessaire ; car il dit : Ratpertum composuisse rhythmice, lingua tamen germanica, Vitam sancti Galli, et publice in ecclesia decantandam populo dedisse ; *De viris illustribus Sancti-Galli*, l. x, ch. 23.

(2) Cité par Grimm, *Lateinische Gedichte*, p. XXXI. Le texte publié par M. Pertz est un peu différent : Ratpertus monachus, Notkeri, quem in sequentiis miramur, condiscipulus, post sancti Galli historiam et alia multa quae fecit insignia, fecit et carmen barbaricum de sancto Gallo cantitandum. Quod postea fratrum quidam, cum rarescere, qui id saperent, videret, ut tam dulcis melodia latine luderet, quam proxime potuit transferens, talibus operam impendit ; *Monumenta Germaniae historica*, t. II, p. 33. Ratpert mourut en 915, le premier jour des calendes de novembre.

(3) Voyez Bettinelli, *Del resorgimento d'Italia*, t. II, p. 18, note.

(4) Dom Lobineau, *Histoire de Bretagne*, t. II, col. 51.

(5) Nous la copions dans Daniel : *Thesaurus hymnologicus*, t. II, p. 257 ; il cite, comme sa source, Schulting. *Bibl.*, t. III, p. 93 ; probablement le *Bibliotheca catholica et orthodoxa vel potius variarum lectionum*, et nous l'avons inutilement consulté. Le rhythme est beaucoup moins marqué qu'il ne l'est ordinairement dans les proses religieuses. Les strophes sont composées de six vers dont le premier rime avec la deuxième, et le quatrième avec le cinquième ; ils ont tous les quatre huit syllabes ; le troisième et le sixième, qu'aucune consonnance ne lie ensemble ni avec les autres, n'en ont habituellement que sept, et la pénultième est constamment brève.

salvatorem exorare,
ut te velit liberare
  a Turcarum rabie.

Congregati sunt potentes,
terras nostras invadentes,
  furore et gladio :
subjugare jam coeperunt
et Bizantium tenuerunt
  magna cum potentia.

Sacras aras profanarunt,
templa Christi depraedarunt
  tanquam canes rabidi :
sacerdotium extinxerunt
vasa Christi rapuerunt
  sine reverentia.

Sanctos Christi exhumarunt,
beata ossa dimembrarunt (1)
  projiciendo canibus;
fidem Christi ibi colentes
occiderunt et videntes;
  deriserunt mittentes (2) in exilium.

Deflorarunt inter aras
et vastarunt Deo caras
  et pudicas virgines;
parietes ubi Christus
cum sua matre erat pictus
  deleverunt (3) continuo.

Deturbarunt sanctos omnes,
et campanas et ambones
  dederunt silentio;

(1) La nouvelle edition de du Cange ne cite pas d'exemple de ce mot, et le vers a une syllabe de trop.

(2) Peut-être l'auteur avait-il dit *miserunt*.

(3) En contractant le *ve*, on rétablirait le rhythme.

subverterunt continuo
canes isti; o quam rei (1)
facti sunt in omnibus!

Surgunt rursum praepotenter,
dimicando incessanter
quasi totam Graeciam;
jam invadunt, jam affligunt
tristia nos; jam constringunt
servire idolatriae.

Congregantur in furore,
nec dimittent intrare (*sic*)
contra Christum dominum;
tibi, Christo, comminantur;
Petri sedem detestantur
et Christi vicarium.

Loca et regna Christianorum,
potestates populorum
debellare ambiunt;
jam nunc clama, jam nunc ora,
deprecare sine mora,
sancta Dei Ecclesia.

Tempus instat, vigil esto,
deprecare corde maesto
redemptorem omnium,
qui te sanat a peccatis
et redemit cum renatis
suo caro sanguine.

Qui inferni portas fregit
et peccatum jam subegit,
ut te salvum faceret:
qui in Petro petram duram

(1) La rime finale manque, mais il y en a une intérieure, et le vers précédent rimait avec le troisième.

te fundavit permansuram,
  ipsi soli supplica.
Perscrutare et interpellare,
quantum possis recordare,
  quod nunquam deficies;
vestis Christi sic sortita,
neque scissa nec irrepartita (1),
  fuit inconsutilis.
Quae haereticos prostravit
et schismaticos damnavit,
  vult quod scis (l. sis) perpetua;
muros tuos fortes fecit;
scutum, arma in te jecit
  sanctorum martyrio.
Si fideli et devota
supplicabis mente tota,
  Christus te exaudiet;
non vult mortem peccatorum,
sed reatus delet horum
  vere poenitentium.
Omnes qui in eum credunt
et ab idolis recedunt
  erunt filii liberae (*sic*);
quotquot vero Mahometum
jam sectantur indiscretum
  delebit exterminatio.
Jesu bone, Jesu pie,
preces nostras in hac die
  quas fundimus exaudi!
tu qui potes, tu qui vales,
adversarios nobis hostes,
  tu contere, tu comprime

(1) Probablement *partita*; *irrepartita* donnerait un faux sens et deux syllabes de trop.

Vide Ecclesiam profanatam,
fidem tuam conculcatam,
  nisi desuper adjuves;
tu ex alto mitte manum,
hunc rebellem, hunc profanum,
  canem Turcam profuga!

Dominator es cunctorum;
terrae, maris, rex coelorum,
  tua est potentia;
sine te nihil valemus,
nec resistere possumus
  sine tuo suffragio.

Ergo exaudi nos clementer,
Jesu pie, et potenter
  inimicos destrue;
tu nos rege, nos defende,
nos conserva, nos intende,
  hostes procul retrude!

Et nobis des victoriam;
in labore consolare
  nosque fac regnare (1),
et nos omnes numerari
  in coelesti gloria.

Au reste, notre habile contradicteur a lui-même reconnu, avec la loyauté de la véritable science, que les paraphrases des Épîtres avaient une origine populaire (2), et il semble dès lors impossible de nier d'une manière absolue l'intervention du peuple dans la liturgie. Elle dut même être bien générale et bien arbitraire pour avoir amené toutes les différences qui, d'après le témoignage formel de saint Cyprien, régnaient dans le

(1) Le deuxième vers rime avec le troisième au lieu du premier; peut-être il en manque un de huit syllabes, terminé en *ari*; mais cette strophe n'en resterait pas moins irrégulière, puisque la penultième de *numerari* est longue.

(2) *Journal des Savants*, 1844, p. 22.

culte des diverses églises dès la première moitie du IIIe siècle : « Plurimis provinciis multa pro locorum et nominum diversitate variantur, nec tamen propter hoc ab Ecclesiae catholicae pace atque unitate discessum est (1). » Abailard, qui profita du droit que l'on accordait à la dévotion particulière d'introduire ses chants dans les prières ecclésiastiques, pour composer un hymnaire entier à l'usage du Paraclet (2), nous a laissé dans la préface la preuve qu'il en était encore ainsi au commencement du XIIe siècle : « Scimus, inquiens, latinam et maxime gallicanam Ecclesiam, sicut in psalmis, ita et in hymnis, magis consuetudinem tenere quam auctoritatem sequi.... Hymnorum vero quibus nunc utimur tanta est confusio ut qui, quorum sint, nulla vel rara titulorum praescriptio distinguat... Plerisque etiam solemnitatibus addebas deesse proprios hymnos, utpote Innocentum et Evangelistarum seu illarum Sanctarum quae virgines vel martyres, minime exstiterunt. Nonnullos denique asserebas esse in quibus nonnunquam hos a quibus decantantur, mentiri necesse sit, tum videlicet pro temporis necessitate, tum pro falsitatis insertione (3). » L'organisation de plus en plus aristocratique que se donna l'Église, et la surveillance minutieusement jalouse qu'elle exerça sur tout ce qui se rattachait au culte, y établirent une unité systématique (4), qui mit un terme à cette participation locale des laïques à la liturgie ; mais, comme un dernier reste de cet usage, on continua de chanter des poésies populaires dans l'intervalle des offices. A la fin du XVIe siècle, cela avait lieu le jour de Noël dans beaucoup d'églises de France, pour des cantiques en langue vulgaire (5), et mainte-

(1) Lettre LXXV, par. 5; *Opera*, p. 237.

(2) Nous en avons publié huit dans le *Journal des Savants de Normandie*, t. I, p. 144-150.

(3) *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. III, p. 177.

(4) Quoique le concile de Trente ait beaucoup fait pour la rendre complète, il est encore resté de notables diversités dans la liturgie des différentes églises.

(5) Cela avait même lieu quelquefois pendant le service divin : Lesquelles on chante encores en plusieurs églises pendant que l'on celèbre la grand'messe, le jour de Nouël, lorsque le prestre reçoit les offrandes ; Pasquier, *Recherches de la France*, p. 383, ed. de 1643. Autrefois on chantait aussi, pendant l'octave de Noel, des cantiques en langue vulgaire dans les églises des Pays-Bas ; Gérard a rassemblé sur cet usage, de curieux renseignements dans un ms. conserve à la Bibliothèque royale de La Haye, sous le no 1556, p. 97.

nant encore, le jour de la première communion des enfants et pendant la retraite qui la précède, on en chante dans la plupart des diocèses (1). En Espagne, ces cantiques sont à présent en latin, et, à la fin du siècle dernier, le clergé les autorisait à toutes les fêtes de l'année (2). Il en est de même en Italie, et l'on y affiche ces hymnes de fantaisie dans des tableaux destinés à les recevoir. En Allemagne, loin de proscrire les cantiques en langue vulgaire, l'Église les encourageait; les statuts du synode tenu à Schwerin, en 1492, disent expressément : « Aut aliud responsorium, vel carmen vulgare, loco praemissorum in organis aut choro, qui praesentes fuerint clerici resonent (3). » On lit dans l'Agenda ecclesiastica episcopatus Herbipolensis (4), réuni en 1482 : « Quibus finitis (le jour de Pâques) incipiatur sequentia *Victimae pascalis laudes immolent Christiani* cum vulgari *Christ ist erstanden* (5), » et nous avons une traduction allemande du *Te Deum*, faite en 1389 (6), que l'on chantait encore à Brunswick en 1490 (7). L'ancien usage s'est même conservé dans la Cornouaille avec son arbitraire primitif; les journaux annonçaient, il y a peu d'années (8), la mort d'un poëte de village, nommé David Jones, qui depuis vingt-trois ans chantait tous les jours de Noël un nouveau cantique de sa composition dans l'église de Rhuddlan (9).

Les travaux d'érudition doivent se résigner à mériter des observations critiques; la science est devenue trop inépuisable pour que la mémoire humaine embrasse tous les faits qui se

(1) Sous la Restauration, les missionnaires en faisaient aussi chanter dans les retraites et les exercices qui accompagnaient les missions.

(2) Arevalus, *Hymnodia hispanica*, p. 345. A la fin du XIII[e] siècle, Alphonse X recommandait, dans son testament, un livre des troubadours, dont on chantait les hymnes dans les églises; *Revue des Deux-Mondes*, nouvelle série, t. XIV, p. 583.

(3) Dans Hartzheim, *Concilia Germaniae*, t. V, col. 655.

(4) Wurzbourg.

(5) Il en était de même en Pologne : Finaliter canitur sequentia seu prosa : *Victimae pascalis laudes*, etc. Post quemlibet versum populus in vulgari suo canit canticum laetitiae de resurrectione Domini : *Christ ist erstanden*, etc., vel polonice : *Chrystus zmartwych wstal iest*, etc. *Rituale Vratislaviense*, p. 356, Nissae, 1682, in-4°.

(6) Dans Görres, *Altteutsche Volks- und Meisterlieder*, p 329.

(7) Rehtmeyer, *Braunschweig. Chronica*, p. 822.

(8) *Literary Gazette*, 13 octobre 1832.

(9) Dans le Flintshire.

rapportent à un sujet quelconque (1). Il en est d'impossibles à vérifier par soi-même, que l'on accepte sur la foi d'écrivains renommés pour leur exactitude, et souvent leur témoignage induit en erreur par des expressions au moins ambiguës, sinon complètement fausses (2). Lorsqu'il se trouve, presque à chaque ligne, des noms propres et des textes en langues étrangères, il est impossible que, malgré le soin que l'on apporte à la correction des épreuves, il n'échappe des erreurs (3) qui ne se bornent pas toujours à mal orthographier les mots (4). Mais ces fautes vénielles ont droit à toute l'indulgence du lecteur : les plus doctes critiques sont exposés eux-mêmes à des défaillances de mémoire et à des préoccupations qui les empêchent d'apprécier suffisamment les raisons de l'auteur (5) et l'exacte vérité des

(1) Ainsi, par exemple, la prose sur saint Martin, *Sacerdotem Christi*, que nous avons publiée, p. 166, d'après deux mss. de la B. R., était déjà imprimée dans les missels de Brandebourg, de Minden, de Mayance et de Padoue. Le chant sur la mort de Guillaume le Conquérant, p. 294, avait aussi été publié par du Chesne, *Normannorum scriptores*, p. 318, d'après un ms. moins correct et beaucoup moins complet.

(2) M. Magnin nous a reproché avec raison d'avoir dit que Hroswitha avait composé une histoire de la passion de saint Denis en vers élégiaques : un écrivain renommé pour son exactitude, Leyser, dit dans son *Historia poematum et poetorum medii aevi*, p. 288 : Historiam passionis sancti Dionysii carmine elegiaco, et il ajoute pour donner plus de poids à son assertion : Exstat in operibus Roswithae per Schurtzfleischium, p. 153. Ce renseignement n'était pas même isolé ; il se trouve absolument dans les mêmes termes dans Trithemius (Johannes de Trittenheim), *De scriptoribus ecclesiasticis*, fol. LXXXIX, recto, éd. de Paris, 1494, et dans Wolfius, *Lectionum memorabilium* t. 1, p. 239.

(3) Dans le numéro du *Journal des Savants*, où M. Magnin nous a reproché d'avoir écrit *Sevile* avec deux L et *satire* avec un Y, son imprimeur lui a fait dire, p. 294, *Lachemann* pour *Lachmann*, *Soldau* pour *Soltau*, et *volkslieder* pour *Volkslieder*; dans le premier vers de la citation de la page suivante, *armis* a été oublié, et on lit à la dernière ligne : *Romencero* au lieu de *Romancero*.

(4) Dans la citation d'une lettre d'Abailard à Héloïse, on a imprimé, p. 167, libello *quondam* hymnorum.... consummato, au lieu de *quodam*, et nous en avons conclu, p. 174, que ces hymnes avaient été composées pendant sa jeunesse.

(5) Peut-être ainsi M. Magnin ne s'est-il pas souvenu, p. 296, que nous avions réuni dans l'appendice des pièces entièrement inédites qui n'étaient pas populaires, ou qui étaient postérieures au XIIe siècle. Il nous accuse, p. 9, d'être contraire à l'étymologie latine et à l'analogie française, en écrivant *Arvals* comme *Novals*, au lieu de *Arvales* ou d'*Arvaux*, quoique, si l'on en excepte *Scandale* qui vient d'un nom neutre, il n'y ait peut-être pas en français un seul mot masculin qui finisse au pluriel en *ales*, et que l'on doive chercher à conserver autant que possible la forme des mots étrangers. C'est là aussi l'explication d'un manque d'unité dans l'orthographe que notre savant critique nous a reprochée, p. 299, en termes plus que sévères. Pendant longtemps on a donné une forme française à tous les noms propres ; mais une connaissance plus générale des autres langues et des rapports plus fréquents avec des étrangers qui ne les corrompent pas à plaisir pour les rapprocher des habitudes de notre idiome, ont fait sentir la nécessité de mieux respecter leur forme originale. Ce retour à

choses. Ainsi, par exemple, trompé sans doute par sa connaissance approfondie de la langue portugaise, M. Magnin nous a reproché de donner au mot espagnol *Endecha* le sens du *Naenia* des Latins (1), et on lit dans le Tesoro de la lengua castellana de Cobarruvias : « Endechas, canciones tristes y lamentables que se lloran sobre los muertos, cuerpo presente, o en su sepultura, o cenotaphio; latine dicuntur *Naeniae* (2). » Le temps n'a pas modifié cette ancienne signification, car le Diccionario de la lengua castellana, publié en 1816 par l'Académie royale espagnole, est aussi explicite : « Endecha, s. f. Cancion triste y lamentabile. Usase mas commmente en plural, Neniae, flebile carmen. — Especie de metro de que regularmente se usa en asuntos fúnebres ó dolorosos. » Pour expliquer les chants des Saliens, nous avions rapporté un passage de Funccius : « His diebus (dans les Panathénées) per urbem Salii solebant ire in Forum, » et le Journal des Savants nous a rappelé à cette occasion qu'il n'y eut jamais de fêtes Panathénéennes à Rome (3) : nous ne sommes ici coupables d'aucun oubli; peut-être seulement avons-nous mis trop d'exactitude dans notre citation. C'est Funccius qui a donné le nom de Panathénéennes à la fête des Saliens, sans doute parce qu'elle se célébrait au printemps (4). Il disait, dans le passage qui précède immédiatement celui que l'on vient de lire : « Eorum dies festi, qui plures erant, incidunt in *Panathenaca*, quae mense martio fiebant, ac publice a toto populo inter tot gaudia habebantur (5). » et nous avons

un système beaucoup plus rationnel ne peut cependant avoir un effet par trop retroactif; il y a des noms dont la forme française nous est devenue si familière, qu'il y aurait au moins du pedantisme à leur en donner une différente; mais nous sommes revenu à la vraie orthographe pour tous les autres, et, lorsqu'il y a eu doute, nous avons préféré un principe dont la nécessité est aujourd'hui reconnue, à sa violation.

(1) *Journal des Savants*, 1844, p. 10.

(2) On trouve à la fin de cet article une preuve curieuse de l'usage qui s'était introduit en beaucoup de cas, de répéter des chants profanes dans les eglises : Este modo de llorar los muertos se usava en tota España; porque ivan las mugeres detras del cuerpo del marido descabelladas, y las hijas tras el de sus padres, mesandose y dando tantas vozes, que en la iglesia no dexavan hazer el oficio a los clerigos.

(3) P. 11.

(4) Les Panathenées avaient ete établies par Thésée, en souvenir de la reunion de tous les Athéniens sous un seul gouvernement : il y en avait deux; la grande qui se célébrait tous les cinq ans le 25 hecatombeon, et la petite qui était annuelle et avait lieu au printemps, le 25 thargelion.

(5) *De pueritia linguae latinae*, p. 240.

répété *dans les Panathénées*, afin que le lecteur sût de quels jours il était question. On nous a encore reproché d'avoir réimprimé, sous le nom de *Nénie d'Abailard* (1), une pièce qui eût été aussi bien et mieux appelée *Nénie d'Héloïse* ou *Nénie d'Héloïse et d'Abailard*, parce que dans la dernière partie les religieuses ne disent plus *requiescat*, mais *requiescant;* ce qui prouve qu'Héloïse vient d'expirer (2). Peut-être ne s'est-on pas suffisamment rappelé que les religieuses regardent leur renoncement au monde comme une véritable mort temporelle, et que la plus grande partie de ce chant funéraire est mise dans la bouche d'Héloïse, qui survécut près de vingt ans à son mari (3). Si cette pièce est authentique, (et il est fort permis d'en douter, puisque Follen qui l'a publiée le premier n'indique point sa source), elle a sans doute été composée par les religieuses du Paraclet, et peut-être par Héloïse elle-même, pour la réception du corps d'Abailard (4). M. Magnin croit aussi que le *Ring* dont s'empara le duc de Frioul n'était pas, comme nous l'avions dit, la ville principale des Huns, mais un *camp* (5). Sans doute, ainsi que son nom l'indique, le *Ring* (6) n'était dans l'origine qu'un campement circulaire, au milieu duquel on mettait en sûreté les femmes et les richesses, et, quels que fussent les changements que le temps avait amenés, à la fin du VIIIe siècle, dans les habitudes des Huns, ils ne bâtissaient pas ces monuments et ces édifices en maçonnerie, dont l'agglomération constitue les villes modernes. Mais le *Ring* n'était plus une de ces demeures temporaires que les tribus nomades préparent à la hâte et abandonnent le lendemain : c'était l'habitation ordinaire du chef : « Locus in quo regia Kagani (7) erat, ita

(1) *Poésies populaires latines*, p. 176, note; c'est le titre que lui a donné aussi Follen, *Alte christliche Lieder*, p. 129.

(2) *Journal des Savants*, 1844, p. 25.

(3) L'époque de sa mort est fort incertaine, comme le remarque l'*Histoire littéraire de la France*, t. XII, p. 629; mais on lisait dans l'épitaphe gravée sur le tombeau d'Abailard : Heloisa vero (obiit) xvi cal. jun. an. MCLXIII. Creditur enim xx annis et amplius marito supervixisse.

(4) On lit dans le calendrier de l'abbaye du Paraclet : viii kal. januarii obiit Petrus Cluniacensis, cujus concessu habet ecclesia nostra corpus magistri nostri Petri; voyez aussi Abaillard, *Opera*, p. 345, et Pierre de Cluny, *Opera*, l. iv, let. 345.

(5) *Journal des Savants*, 1844, p. 288.

(6) Anneau, Cercle; en vieil-allemand, en islandais et en anglo-saxon *Hring*.

(7) Du turk *Khâgâni*, qui se trouve encore sur les monnaies tatares, dont nous avons fait *Khan*.

desertus, ut nec vestigium in eo humanae habitationis appareat, » dit Einhard (1), et les Annales des Francs sont encore plus explicites : « Sed et Heiricus.... Hringum gentis Avarorum, longis vero temporibus quietum, civili bello fatigatis inter se principibus, spoliavit (2). » Le chroniqueur publié par Lambeck confirme pleinement leur témoignage : « Pervenit ad locum, ubi reges Avarorum cum principibus suis sedere consueverant, quem et in nostra lingua *Hringe* nominant (3), » et nous savons par Saxo Grammaticus qu'il y avait en Danemark une ville appelée *Ringstadium* (4), où Knut avait élevé un temple à la Vierge Marie (5). S'il est difficile d'accorder une confiance aveugle au Moine de Saint-Gall, on doit cependant convenir que ses récits de la guerre contre les Slaves et les Huns avaient pour base un témoignage oculaire, qui, toute exagération à part, est ici d'un poids considérable, et il est impossible de ne pas reconnaître une ville fortifiée dans la description qu'il donne du *Ring* pris par Eric (Her-rik) : « Terra, inquiens (Adelbertus), Hunorum novem circulis cingebatur. — Et cum ego, alios circulos nisi vimineos cogitare nescius, interrogarem : Quid illud miraculi fuit, Domine? — Respondit : Novem hegin (6) muniebatur. — Cumque et illos alterius generis esse nescirem, nisi quales segetibus solent praetendi, inquisitus etiam de hoc, dixit : Tam latus fuit circulus, hoc est, tantum intra se comprehendit, quantum spatium est de Castro Turico ad Constantiam, ita stipitibus quernis, faginis vel abiegnis exstructus, ut de margine ad marginem viginti pedes tenderetur in latum, et totidem subrigeretur in altum, cavitas (7) autem universa

(1) *Vita Caroli Magni*, ch. XIII; voyez aussi ses *Annales*, dans Pertz, t. I, p. 351 : Spoliata Hunorum regia quae *Ringus* vocabatur.

(2) Année 796. Nous ne citons pas le Poëte saxon, parce qu'il devait sans doute ses renseignements à Einhard; il disait l. III, v. 15 :

Nam spoliata fuit Hunorum regia, Hringum
Quem vocitant,

et v. 32 :

A Francis Hunorum regia tota
Est aequata solo, quam Hringum diximus ante.

(3) *Commentariorum de Bibliotheca Caesarea* l. II, p. 379.

(4) De *Ring* et *Stat*, en vieil-allemand, Ville.

(5) Saxo Grammaticus, l. XIII, p. 598, éd. de Müller.

(6) Haie, en anglo-saxon, *Heg*, et, en vieil-allemand, *Haeg*.

(7) Tous les manuscrits ont *civitas*; M. Pertz a été le premier à introduire cette correction dans son texte.

aut durissimis lapidibus aut creta tenacissima repleretur, porro superficies vallorum eorumdem integerrimis cespitibus tegeretur. Inter quorum confinia plantabantur arbusculae, quae, ut cernere solemus, abscisae atque projectae, comas caudicum foliorumque proferunt. Inter hos igitur aggeres ita vici et villae erant locatae, ut de aliis ad alias vox humana possit audiri. Contra eadem vero aedificia inter inexpugnabiles illos muros portae non satis latae erant constitutae, per quas latrocinandi gratia, non solum exteriores, sed etiam interiores exire solebant (1). »

Le plus célèbre philologue de l'Allemagne, M. Jakob Grimm, a bien voulu s'occuper aussi de nos Poésies populaires latines dans son Gedichte des Mittelalters auf König Friedrich I (2); il nous y accuse d'avoir *voulu* substituer *Brescia avia* (3) à un nom évidemment corrompu (*Briciauuia*), où il était facile de reconnaître *Brisiacawia*, *Brisacagawia*, et demande ce que peut signifier ici *avia*. D'abord, nous avons proposé notre restitution avec une réserve beaucoup moins présomptueuse : On ne sait quel est le nom de la patrie qui doit avoir six syllabes, disionsnous (4), et ce n'est qu'entre parenthèses, et en accompagnant notre correction d'un signe de doute, que nous indiquions comme possible *Bressia avia*. Nous n'avions, il est vrai, pensé ni au Brisgau ni à un lieu quelconque de l'Allemagne ou de l'Italie; le refrain est certainement dans la langue vulgaire du pays où cette chanson a été faite, et *Tort a vers mei Dama* ne peut appartenir qu'à un dialecte parlé en France. Il nous est parvenu

(1) Monachus Sangallensis, l. II, dans Pertz, *Monumenta Germaniae historica*, t. II, p. 747.

(2) P. 74.

(3) M. J. Grimm est ici beaucoup moins exact qu'il ne l'est habituellement; nous avions dit *Bressia*, *Bricia*, la Bresse, et non *Brescia*, Brentino. Nous rappellerons seulement les deux derniers couplets qui nous paraissent renfermer tous les éléments de la question :

Naturali contentus venere,
non didici pati, sed agere;
malo mundus et pauper vivere
quam pollutus dives exsistere :
Tort a vers mei Dama.

Pura semper ab hac infamia
nostra fuit Briciavuia;
ha! peream quam peremit patria
sordis hujus sumant initia!
Tort a vers mei Dama.

Ferdinand Wolf, *Ueber die Lais*, p. 433. Il est évident que *peremit* qui a une syllabe de trop, a été écrit plutôt par souvenir de *peream* que par corruption, et toute restitution qui ne peut s'appuyer ni sur la ressemblance des mots, ni sur la nécessité du sens, est entièrement arbitraire.

(4) P. 176.

une chanson d'Hilarius (1), un peu plus vieille, si l'on en juge par l'âge du manuscrit, qui semble avoir servi de modèle à celle-ci. Chaque couplet est composé de quatre lignes latines monorimes, de dix syllabes, ayant une césure après la quatrième et une brève à la pénultième; le refrain, également en langue vulgaire, y a sept syllabes, dont la dernière est muette, et l'on peut conclure de ces ressemblances si frappantes, que c'est aussi la mesure du refrain de la chanson publiée par M. Ferdinand Wolf. *Mei* aurait alors deux syllabes, et la dernière de *Dama* serait muette, ce qui n'avait lieu que dans le roman provençal (2). Le pronom *nostra* convient d'ailleurs beaucoup mieux à une province qu'à une ville, et l'on se trouve amené naturellement à songer à la Bresse (3). L'*aria* se comprend trop aisément pour avoir dû embarrasser un philologue aussi perspicace que M. Grimm : l'auteur se défend des mœurs infâmes que lui a reprochées sa Dame et assure que sa patrie est trop éloignée des sentiers frayés, trop sauvage pour qu'elles aient pu y pénétrer.

Dans les premières publications on doit communiquer aux savants la lettre même des manuscrits; nous les avons donc imprimés textuellement, tout en cherchant à corriger les fautes que l'ignorance ou l'incurie des copistes ont pu y introduire. Quand un mot nous paraît avoir été oublié, nous le rétablissons entre deux parenthèses; lorsqu'il est corrompu, nous faisons précéder notre correction d'un L, et nous indiquons par des crochets tout ce que nous ne croyons pas appartenir au texte primitif. Quant à l'orthographe, nous avons fidèlement reproduit tout ce qui tient à des différences réelles : cependant, lorsque ce ne sont que des variantes arbitraires d'écriture, comme des Y pour des I, des E pour des AE et des OE, des C pour des T, des

(1) *Versus et ludi*, p. 14.

(2) On ne peut songer au provençal pur, car Raimon Vidal dit dans *La Dreita maniera de trobar :* Et tug aqill qe dizon : *amis* per *amics*, et *mei* per *me* an fallit, et *mantenir*, *contenir*, *retenir*. tut fallon. qe paraulas son franzesas, et no las deu hom mesclar ab lemosinas; *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. I, p. 205.

(3) Voyez *les Noëls bressans*, publiés par M. Philibert Le Duc; Bourg-en-Bresse, 1845.

H ajoutés sans raison, ou d'autres modifications semblables qui marquaient seulement la force des articulations (1), nous avons cru n'en devoir tenir aucun compte; mais quand nous avons ajouté des lettres, lors même qu'elles n'avaient qu'une valeur de simple prononciation, comme des H initials, des M devant un autre M, ou des S après un X, nous les avons toujours soigneusement indiquées par des parenthèses.

(1) Comme *Dampnum*, *Nichil*, *Set*, *Subpositus*, etc.

POÉSIES

RELIGIEUSES ET MORALES.

Chant sur la Nativité du Christ (1).

Nunc clericorum concio
devota sit cum gaudio ;

(1) B. R. ms. 1139 (XI[e] siècle), fol. 30, verso ; il est noté comme les autres pièces qui se trouvent dans ce manuscrit. Le jour de Noël devint une si grande fête pour les fidèles, que son nom était un cri de joie ; voyez Pasquier, *Recherches de la France*, p. 383, éd. de 1643. On lit dans un vieux poëme, publié dans le XXII[e] volume de l'*Archeologia*, que lors de l'entrée de Henri V à Rouen, dans le mois de janvier 1419 :

Wilcome our lorde, thay seide, so fre !
Wilcome into thyne owne righte,
As it is the wille of God almyat !
With that thay kryde alle : Nowelle !

Il en était de même en Angleterre, suivant Chaucer, *Canterbury tales*, v. 11567. Aussi le clergé associa-t-il ce jour-là le peuple aux chants de la liturgie ; ce fut sans doute une des causes de la grande quantité des hymnes pour le jour de Noël qui ont un refrain ; voyez Canisius, *Lectiones antiquae*, t. VI, p. 506 ; Wackernagel, *Das deutsche Kirchenlied*, p. 29 ; Hoffmann von Fallersleben, *Geschichte des deutschen Kirchenliedes*, p. 146 ; Follen, *Alte christliche Lieder*, p. 11 ; Daniel, *Thesaurus hymnologicus*, t. I, p. 333, et nos *Poésies populaires latines*, p. 74 et 122, notes. Mais le peuple eut bientôt des cantiques qui restèrent en dehors du culte, et nous en publions plusieurs que certainement le clergé n'admit pas dans la liturgie. On lit dans un poëme satirique, imprimé par Flacius Illyricus, ce passage d'autant plus curieux qu'il est au milieu d'invectives fort peu religieuses :

Fidelis gratuletur populus,
laudes solvat sedulus !
de Maria nascitur
mundo parvulus,
per quem mors damnatur,
vita reparatur,
donatur nostra salus,
per quem vincitur
et dijicitur
hostis aemulus.

De corrupto Ecclesiae statu, p. 48.

Nous ajouterons le commencement d'un Noël qui se trouve dans le ms. B. R. n[o] 3719 (XIII[e] siècle), fol. 30, r[o] :

Noster coetus psallat laetus voce simul consona,
Jesu Christi gloriosa recolens natalitia.
Qui, de coelis condescendens in virginis uterum,
in eadem, carne sumpta, visitavit saeculum.
Felix puerculus (l. puerpera?)! mater incorrupta parere
et post partum virgo parens meruit existere.
Hic est enim germen Adae qui venit redimere
et ad coeli sedem voluit reducere.
Ad ipsum ergo laudes omnis nostra concio,
ex(s)ultando regi regum, benedicat Domino !
Sanctus, te cuncti laudant
nec deficienter adorent.

Il existait déjà des noëls français dans le XIII[e] siècle ; voyez *Fabliaux et contes anciens*, t. II, p. 282, éd. de Méon ; il s'en trouve dans un ms. latin du XV[e] siècle, conservé à la B. R. sous le n[o] 3445, et nous en avons dans la plupart de nos patois, dont les plus curieux vont être publiés par M. Duplessis ; voyez aussi le *Catalogue de La Vallière*, n[os] 3081 et 3219, et Brunet, *Manuel du Libraire*, t. I, p. 314 et 544, et t. III, p. 524, dernière édition. Cervantes nous apprend que, de son temps, ils étaient fort répandus en Espagne : Como Crisostomo fue grande hombre de componer coplas, tanto que el

in tanto natalitio
nam summi Patri(s) filio
datur excelebratio (1);
 Gaudeat homo (2) !
Qui, carni(s) sumto pallio
virginis in palatio,
nostra fuit redemptio;
 Gaudeat homo!

Peractis novem mensibus,
in claustris virginalibus,
nos (l. non) in lectis regalibus,
sed parvis et pauperibus,
et (l. est) natus puer regius,
 Gaudeat homo!
Pro nobis pannis vilibus
est involutus Dominus,
aeterni Patri(s) filius;
 Gaudeat homo (3)!

Hic restauravit gaudium
animabus fidelium,
quod ab(s)tulit daemonium;
 Gaudeat homo!

hacia los villancicos para la noche del nacimiento del Señor; *Don Quijote*, P. I, ch. 12. Il en était de même en Angleterre; dans son *Christmas carols*, p. 6, Sandys a même publié un noël bilingue, dont le ms. est du XIVe siècle, que nous reproduisons en remplissant les abréviations :

Eya! Jesus Christus hodie
 natus es(t) de Virgine!

Blyssid be yat mayde Mary:
born he was of her body,
godis sone yat syttit on hy,
non ex virili semine.

In a manjor of an as
Jeshu lay et lullyd was,
harde peynis for to pas
pro peccante homine.

Kyngs comyng fro dyverse londe,
wit grete syfts in ther honds;
in Bedlem ye child yey fonde,
stella ducte (l. stellae ducti) lumine.

Man et chyld, both eld et yng,
now in his blysful comyng,
to yat chyld now we syng.
Gloria tibi, Domine.

Nowel, Nowel, in yis halls,
make merye I prey zu alle,
on to yat chyld may we calle,
ullo sine crimine!

On connait aussi des noëls allemands du XVe siècle; voyez Hoffmann von Fallersleben, *Geschichte des deutschen Kirchenliedes*, p. 105, et Docen, *Miscellaneen zur Geschichte der deutschen Literatur*, t. II, p. 246.

(1) Fête, comme *Celebratio*; ce mot manque dans la nouvelle édition de du Cange.

(2) Probablement ce refrain était chanté par le peuple.

(3) Il manque ici sans doute cinq vers terminés en *ium*.

Inter acta praesepia (1)
puer est stricta (l. strictus?) fatia (l. fascia) (2),
namque in pueritia
nutritur sic infantia;
  Gaude (3)!
O miranda potentia!
quis unquam audit talia?
patrem lactavit filia;
  Gaude!

In hoc fallit quod docuit
Boetius qui retulit (4),
quod, mulier si peperit,
necessitas hoc arguit,
quod cum viro concubuit;
  Gaude!
Inde natura stupuit;
jus amisisse doluit;
miratur quis hoc potuit:
  Gaude!

Hic in crucis patibulo,
vitae damnati aemulo (sic),
tirannum trudens vinculo,
fuso cruore proprio,
nos redemit de baratro;
  Gaude!

(1) Si ce vers n'était pas corrompu, *acta* y aurait conservé la signification du grec ἄγειν, Briser et par suite Tomber, en ruine; mais probablement il faut lire *In* et un participe de trois syllabes qui ajoutait encore à l'idée de dénûment qu'éveille *praesepia*.

(2) Dans le sens de Langes, Maillot, *Fascia* ne s'employait dans la bonne latinité qu'au pluriel; la nouvelle édition de du Cange n'indique pas cette signification.

(3) Quoique dans tout le reste de la pièce il n'y ait plus au refrain que *Gaude*, et que le ms. soit noté, peut-être est-ce une abréviation, et doit-on lire dans les trois derniers couplets comme dans les trois premiers, *Gaudeat homo!*

(4) Boëce était, pour toutes les choses de science, une grande autorité pendant le moyen âge; on lit dans le poëme publié par M. Raynouard:

Hanc no fo om, ta gran vertut agues,
Qui sapiencia compenre pogues:
Pero Boecis non fo de tot mespres;
Anc non vist u qui tant en retegues.
Laisz e las carcers o el jazia pres,
Lunz contava del temporal, cum es,
De sol e luna, [cel]e terra, mar, cum es.

Poeme roman sur Boëce, v. 92.

Quae sanguinis effusio,
nostra fuit redemptio;
modo dicatur lectio (1):
Gaude!

Autre (2).

Auscultet (3), ex(s)ultet fidelis concio;
cantica rhyt(h)mica fidelis (4) gaudio!

Haec dies est qui est cunctis celebrior,
in qua dux stella, lux micat splendidior.

Festa sunt, sancta sunt haec natalitia,
quibus rex, lux et lex, novatur (l. novantur) omnia.

In solo de polo stirps nova mittitur;
avarus tartarus inde competitur.

Capitur, clauditur ventris sub clausula,
qui solum et polum ambit in saecula.

Humilis ac vilis jacet in stabulo,
nascitur, alitur lacteo pabulo.

Fit homo, de domo procedens regia;
nova res, mira res, nova sunt gaudia.

Natus est, Deus est, et fugit (l. sugit) ubera;
parvus est, tantus est qui regit sidera.

Nascitur. . . (alitur?), puer a pueris
dicitur, creditur rex arc(h)isideris (5).

(1) Le dernier vers prouve que ce cantique était chanté dans les eglises, immédiatement avant la lecture de l'épître ou de l'évangile, comme l'est aujourd'hui la prose.

(2) Ms. B. R. no 1139 (XIe siècle), fol. 46, vo. Chaque couplet est composé de deux lignes de douze syllabes, liées ensemble par une rime dissyllabique et terminées par un ïambe, et il y a deux césures, marquées par une consonnance intérieure, à la troisième et à la sixième syllabe.

(3) Il y a dans le ms. *Aut scultet*.

(4) Le copiste a sans doute écrit ce mot par souvenance du *Fidelis* de la première ligne; il faut probablement un participe present de trois syllabes, comme *concinens* ou *resonans*.

(5) Le premier astre, le soleil; peut-être cependant doit-on lire en deux mots avec l'orthographe du ms. *arci sideris*. *Sidus* signifiait quelquefois le Ciel, et *Arcus* pouvait, même dans la bonne latinité, se décliner avec les formes de la seconde declinaison : Cur autem arci species non in Deorum numero reponatur; Cicéron, *De natura Deorum*, l. III, ch. 20.

Autre(1).

Congaudeat turba fidelium!
natus est rex, Salvator omnium,
in Betleem.

Laudem coeli nuntiat angelus
et in terris pacem hominibus,
in Betleem.

Loquebantur pastores invicem :
transeamus ad novum hominem
in Betleem!

In praesepe, et bos, et asinus
cognoverunt quod esset Dominus
in Betleem.

Tunc Herodes quaerit perimere,
quem deberet orandum quaerere
in Betleem.

In Aegyptum Maria filium
transfert, timens regis imperium
in Betleem.

Ex humana virgine nascitur,
quos (l. quo) nascente, gaudens efficitur
Jerusalem.

Benedicat plebs (2) ergo virginem,
venter cujus coelorum pertulit (3)
artificem!

(1) Ms. B. R. 1130 (XIe siècle), fol. 61, v°. Chaque couplet est composé de trois lignes : les deux premières ont dix syllabes, une césure après la quatrième, une brève à la pénultième et une rime finale ; la troisième ligne n'a que quatre syllabes dont l'avant-dernière est brève, et semble liée, au moins par une assonance, avec les autres couplets. *Betleem* et *Jerusalem* ont déjà la forme romane.

(2) Ce mot semble indiquer une origine ecclésiastique ; le clergé désigne toujours le reste des fidèles par *plebs* ou *populus*.

(3) Si le poëte n'a pas transposé les deux mots *coelorum pertulit* et fait porter, comme en beaucoup d'autres cas, la rime sur la nasalisation des voyelles, il a cru que la consonnance de la troisième ligne le dispensait de faire rimer la seconde avec la première.

Rege nato, sidus exoritur;
quo pervio, regum conjungitur
societas.

Par est inter parem intentio;
pari quaerunt regem consilio,
quo liceat (l. jaceat?).

Regunnt (1), intrant, regem reperiunt;
cui aurum, thus, myrrham offerunt
et gratias.

Autre (2).

Novi partus gaudium
sonet vox fidelium,
quo lumen de lumine,
prodiens de virgine
purgat Adae vitium
veteri caligine!

Umbrae deservierat
nec ad lumen venerat
proles Adae veteris,
quam in domo carceris
princeps mundi clauserat,
jugo pressam hominis.

Non patebat exitus
a spelunca gemitus,
legis patrocinio;
semivivo saucio,
sacerdotis transitus
non fuit praesidio.

(1) Sans doute le copiste du ms., preoccupe de *regem* qu'il avait déjà écrit et qu'il allait écrire encore, a remplacé par ce barbarisme un verbe de deux syllabes; peut-être *petunt* ou *eunt*.

(2) Ms. B. R. no 4880 (XIVe siecle), non pagine. Chaque couplet se compose de six lignes, ayant sept syllabes et une breve à la pénultieme; il n'y a que deux rimes, une pour la première, la deuxième et la cinquième lignes; l'autre pour la troisieme, la quatrième et la sixième.

Vulneratum reperit
levita, sed praeterit
nec confert subsidia;
nam [sine] lex sine gratia
vulnus mentis comperit,
sed sanare nescia.

Baculus praemittitur
nec puer erigitur,
donec dator baculi,
formam sumens parvuli,
deus-homo nascitur,
in salutem populi.

Autre (1).

Flore vernans gratiae,
plaudat omnis hodie
  turba novae sortis!
Verbum intrans virginem,
restauravit hominem,
  fracto jure mortis.

Clara sonent organa;
pulsent voces tympana,
  resonante lyra;
modulicet (2) concio
festivali gaudio,
  orta prole mira!

Virga quondam arida,
summo rore madida,
  novum dedit florem;

(1) Ms. B. R. nº 3719 (XIIIᵉ siècle), fol. 78, rº. Les couplets sont composés de six lignes : quatre ont sept syllabes et sont liées deux à deux par des rimes dissyllabiques, dont la pénultième est brève; la première rime avec la deuxième et la quatrième avec la cinquième. Les deux autres lignes n'ont que six syllabes et sont terminées aussi par une consonnance iambique de deux syllabes.

(2) Ce fréquentatif de *Modulor* ne se trouve pas dans la nouvelle édition de du Cange.

corde Patris genitum,
concepit per Spiritum
virgo redemptorem.

Ergo plena gratia,
gaudet viri nescia,
Deum paritura;
sol de stella nascitur;
carnis umbra tegitur
lux non moritura.

Quam parit virginitas
humanatur deitas,
homo divinatur;
fit sacerdos hostia,
Babylonis filia
per quam liberatur.

Autre (1).

Lilium floruit arvis vernantibus,
quae fons de Libano lymphis rigantibus
fovet, et relevat zephyris flantibus.
Eia, eia, eia!
grex in pascuis
alludat uberrimis
et sequantur agmina
agnum inter lilia;
qui factus est opilio,
assumpto carnis pallio,
et per crucis mysterium,
elisit fauces daemonum,
elisit fauces daemonum,
ferens reis remedium!

(1) Ms. B. R. nº 3719 (XIIe siècle), fol. 43, rº. Les trois lignes monorimes qui précèdent le refrain, ont douze syllabes, divisées par une césure en deux hémistiches égaux dont la pénultième est brève.

Revisit t(h)alamum sponsi praesentia,
qui super cherubim mira potentia
volavit, praevidens cuncta latentia.
Eia, eia, eia!
grex in pascuis
alludat uberrimis
et sequantur agmina
agnum inter lilia;
qui factus est opilio,
assumpto carnis pallio,
et per crucis mysterium,
elisit fauces daemonum,
elisit fauces daemonum,
ferens reis remedium!

Electri species tandem emicuit (1)
et mare vitreum de Sion exiit;
anguis teterrimus nunquam interiit
Eia, eia, eia!
grex in pascuis
alludat uberrimis
et sequantur agmina
agnum inter lilia;
qui factus est opilio,
assumpto carnis pallio,
et per crucis mysterium,
elisit fauces daemonum,
elisit fauces daemonum,
ferens reis remedium!

(1) Ézéchiel dit en racontant la vision qu'il eut de Dieu : Et ecce ventus turbinis veniebat ab aquilone, et nubes magna, et ignis involvens, et splendor in circuitu ejus, et de medio ejus quasi species electri, id est de medio ignis; ch. I, v. 2. Dans une dissertation beaucoup trop savante, Bochart a prétendu que l'*Electrum* était du *chrysocal* (aurichalcum); *De animalibus Scripturae*, P. II, l. VI, col. 871. Quant à la mer de verre, elle annonce la présence de Dieu dans l'*Apocalypse*, ch. IV, v. 6. Et in conspectu sedis tanquam mare vitreum simile crystallo.

Chant pour le jour de Pâques (1).

Cedit frigus hiemale,
redit tempus aestivale,
juventus laetatur.

Ecce tempus est vernale,
quo per lignum triumphale,
inter ligna nullum tale,
genus hominum mortale
morte liberatur.

Judaeorum turba duce,
nucleus exit de nuce;
nudus ponitur in cruce;
terra tremit et sol luce
propria privatur.

Accusatur, condemnatur,
ligatur et flagellatur;
aceto, felle potatur;
opprobriis saturatur;
spinis coronatur.

Gens judaea, crucifige;
clamans, tormentis affige;
per membra clavos infige!
Adam Averni de Styge
extractus laetatur.

Gaude, plebs religionis;
dies resurrectionis
instar (l. instat), novis plaude sonis;
expende tempus in bonis,
dum spatium datur!

(1) Ms. B. R. nº 5132 (XIIIe siècle), fol. 108, verso. Les couplets sont composés de cinq lignes, dont les quatre premières ont huit syllabes et sont liées ensemble par une rime dissyllabique; la cinquième n'a que six syllabes et se termine dans toute la pièce par *atur*. Probablement il manque dans le premier couplet deux lignes de huit syllabes terminées en *ale*; au moins il n'y a rien dans le ms. qui autorise à supposer un refrain.

Autre (1).

Mitis agnus, leo fortis,
triduanae somno mortis
excitatur hodie;
inferorum fractis portis,
nos consortes suae sortis
efficit et gloriae.

Ad sepulcrum cum ung(u)entis,
pari voto piae mentis,
acces(s)erunt feminae;
afferentes unctionem,
angelorum visionem
meruerunt cernere.

Par accessus, amor idem;
ad eumdem habent fidem
sub eodem nomine;
lapis erat revolutus,
quidam eis est locutus :
Nolite metuere.

Festinantes, ite retro;
nuntiantes visa Petro
caeterisque propere !
resurrexit vere Jhesus;
immortalis et illaesus
vivit jam in aethere.

Chant sur la sainte Trinité (2).

Summe pater, summum principium, Eleison!

(1) Ms. B. R. 1139 (XIe siècle), fol. 47, vo. Chaque couplet se compose de six lignes; quatre ont huit syllabes et sont liées deux à deux par des rimes dissyllabiques dont la pénultième est longue; la première rime avec la deuxième, et la quatrième avec la cinquième. Les deux autres lignes n'ont que sept syllabes et une simple consonnance, précédée d'une brève.

(2) Ms. B. R. 3719 (XIIIe siècle), fol. 33, vo. Toutes les lignes ont dix syllabes séparées en deux hémistiches par une césure après la quatrième, et sont réunies en tercets par une rime qui porte sur deux syl-

non ab ullo sumens auxilium, Eleison!
creans lucem et noctis spatium. Eleison!

Christe, lumen coelestis luminis; Eleison!
Christe, lapsis (l. lapsi) redemptor hominis, Eleison!
mundans noxas per partum virginis. Eleison!

Ab utroque Spiritus exiens, Eleison!
cum utroque cuncta perficiens, Eleison!
lux justorum nunquam deficiens. Eleison!

Chant pour la fête de saint Nicolas (1).

Incomparabiliter
cum jocunditate,
gaudeamus pariter
in hac solemnitate!

In festis Beatorum,
hujus et aliorum,
decet melos canorum
dari Deo Deorum (2).

Hi sunt Beati, quorum
pater et rex coelorum

labes dont la première est brève. Le ms. est noté et l'on y trouve à la fin de chaque ligne *Eleison*, qui était sans doute chanté en chœur par le peuple. Nous avons déjà publié deux autres cantiques dont le refrain est le même; *Poésies populaires latines*, p. 74.

(1) Ms. B. R. 1139 (XIe siècle), fol. 46, vo. Les strophes ont quatre, six ou huit lignes de sept syllabes et sont monorimes, à l'exception de la première qui est à rime croisée; la rime porte sur deux syllabes dont la première est longue. Le refrain se compose de six lignes monorimes de huit syllabes; la consonnance est aussi dissyllabique, mais la pénultième est brève. La popularité de saint Nicolas n'était pas renfermée dans les églises; Hermann von Fritschlar disait au milieu du XIVe siècle, dans son *Leben der Heiligen:* Von sinen (saint Nicolas) zeichen wil ich nicht mê sagen, wan iz sin die wende vol gemâlt und die blinden singens ûf der strâzzen; voyez M. Grimm, *Heldensage*, p. 173. On lit dans le *Fabliau du meunier et des clercs* :

L'un d'ax a l'autre regardé :
q'est-ice ? somes-nos robé ?
Oïl, fait ce l'uns, ce m'est vis :
pechiez nos a a cestü mis.
Chacuns escrie : Halas ! halas !
secorez nos, saint Nicolas !

Publié par M. Wright, *Anecdota literaria*, p. 18.

(2) Saint Nicolas était évêque de Myre dans le IVe siècle, et cette expression semble indiquer que ce chant, ou la légende qui lui servit de base, fut composé avant l'entière extinction du paganisme; si incertaine que soit une conjecture qui s'appuie sur un mot, peut-être amené seulement par la rime, celle-ci trouve une sorte de confirmation dans les deux premiers vers du refrain :

Festum ergo pontificis
jam sociati coelicis.

Nicholaus (1) elisorum
per saecla saeculorum.

Festum ergo pontificis,
jam sociasti (l. sociati) coelicis,
cum cantibus mirificis
atque modis organicis,
festivetur hac (2) clericis,
si maxime scholasticis (3)!

Innumerabilibus
(est) Nicholai vita,
clarens claris actibus,
ut gemmis redimita.

Nondum verba formare
norat et praedicare (4),
novit nam jejunare
et a ma(m)mis cessare (5);

(1) Au lieu de *Nicholaus*, le poëte avait mis sans doute un verbe deponent de trois syllabes qui gouvernait le génitif *quorum*; mais comme saint Nicolas excitait pendant le moyen âge une dévotion si singulière qu'on lit dans une prose publiée par M. Daniel, *Thesaurus hymnologicus*, t. II, p. 252 :

Laude Christo debita
celebremus inclyta
Nicolai merita.

et dans Eberhardus, *Labyrinthus*, l. III, v. 615 :

Nicolae, flos pastorum,
tuis precibus solvemur
et a peste liberemur,
cum sis gemma confessorum.

après avoir écrit *rex coelorum*, le copiste a probablement ajouté *Nicholaus* et la notation l'a forcé de rejeter le verbe.

(2) Sous-entendu *Solemnitate* qui se trouve dans la première strophe.

(3) Saint Nicolas était le patron des écoliers; on lit déjà dans Jacobus a Voragine, *Legenda aurea*, ch. III, par. 10 : Vir quidam pro amore filii sui literas addiscentis festum sancti Nicholai annuatim solemniter celebrabat. Ils l'avaient choisi, soit parce qu'il avait fait lui-même des études littéraires :

Adolescens amplexatur
literarum studia.

Poésies populaires latines, p. 171.

soit parce qu'il avait ressuscité trois jeunes gens :

Homicidam visitat,
tres occisos suscitat.

Daniel, *Thesaurus hymnologicus*, t. II, p. 252.

ou marié trois jeunes filles; on dit encore proverbialement en Normandie :

Patron des filles, saint Nicolas,
mariez-nous, ne tardez pas.

Voyez aussi la dernière strophe et nos *Poésies populaires latines*, p. 171, note 3.

(4) Prêcher d'exemple.

(5) Jacobus a Voragine dit seulement : Quarta et sexta feria tantum (semel) sugebat ubera; *Legenda aurea*, ch. III, par. 1. Le *Bréviaire romain* est beaucoup plus détaillé; on y lit au 6 décembre : Cujus viri sanctitas, quanta futura esset, jam ab incunabulis apparuit. Nam infans, cum reliquos dies lac nutricis frequens sugeret, quarta et sexta feria semel duntaxat, idque vesperi, sugebat. Voilà pourquoi Chaucer disait dans son *Canterbury tales*, v. 13444 :

Seint Nicholas stant ever in my presence,
for he so yong to Crist did reverence.

incepit castigare
corpus suum amare.

Festum ergo pontificis,
jam sociati coelicis,
cum cantibus mirificis
atque modis organicis
festivetur hac clericis,
si maxime scholasticis!

Decet ipsum precari
et ustra (l. ultra ?) venerari,
qui nata(s) lupanari
jam data(s) revocari
fecit eisque dari
auri pondus praeclari;
sic patrem consolari
volens et asservari (1).

Festum ergo pontificis
jam sociati coelicis,
cum cantibus mirificis
atque modis organicis
festivetur hac clericis,
si maxime scholasticis!

Chant des Pèlerins (2).

Audi nos, Rex Christe;
audi nos, Domine,
et viam nostram dirige!

(1) *Asservari* n'était pas déponent dans la bonne latinité, et le verbe *Facere* devant un autre verbe à l'infinitif passif est fort remarquable; car ce fut saint Nicolas lui-même qui donna l'or aux jeunes filles. Tunc quidam contermineus suus, satis nobilis, tres filias virgines ob inopiam prostituere cogitur, ut sic infami eorum (l. earum) commercio aleretur. Quod ubi Sanctus comperit, scelus abhorruit et massam auri panno involutam in domum ejus per fenestram nocte clam jecit et clam recessit; *Legenda aurea*, ch. III, par. 1, p. 23, éd. de M. Grasse.

(2) Ms. B. de Clermont, nº 189 (XIe siècle). Ces chants des pèlerins devaient être assez nombreux; car on lit dans la Vie du bienheureux Altmann, évêque de Padoue, qui mourut en 1091 : Inter quos praecipui duo canonici exstiterunt, videlicet

Deus, miserere;
Deus, miserere
et viam nostram dirige (1)!

O Trine et Une,
cunctis (l. cunctos) nos protege,
in hoc sancto itinere!

Ducem nobis praebe,
angelum adhibe,
qui nos deducat ante te!

Iter nostrum rege,
ab hoste defende
et ad propriam (2) reduce!

Ezzo Scholasticus, vir omni sapientia et scientia praeditus, qui in eodem itinere cantilenam de miraculis Christi patria lingua nobiliter composuit; dans Pezius, *Scriptores rerum austriacarum*, t. I, p. 117. La relation du voyage de Jost Artus à la Terre-Sainte en 1483, imprimé dans le *Curiositäten*, t. II, p. 405-422, prouve qu'un usage si naturel existait encore à la fin du XV[e] siècle; elle nous apprend que les pèlerins chantaient en approchant de Venise:

In Gotes Namen varen wir
und sind in disem Schiffe hier.

et en arrivant dans la Palestine:

Sei uns gegrüsset,
du heilges Lant,
wo unser Christ
sein Leiden vant!

Voyez aussi les deux chants insérés par M. O. Wolf, dans son *Sammlung historischer Volkslieder und Gedichte der Deutschen*, p. 2 et 5.

Nous devons cette pièce, ainsi que la suivante, à l'inépuisable obligeance de M. Champollion-Figeac, Conservateur des manuscrits de la Bibliothèque Royale. La langue est trop évidemment corrompue pour que nous ayons cherché à la restituer partout; nos corrections ne portent que sur les fautes qui nous ont semblé provenir du copiste. C'est une prière que l'on chantait avant le repas, sans doute dans un monastère.

Dicamus primum versiculum
de (l. ad?) Deum patrem et filium,
ille (l. ut?) nobis praestet auxilium
in istum nostrum convivium,
ut non incurrat periculum.

Non hic resurgat causatio
nec [n]ulla mala detractio;
laeti fiamus ad prandium
de puro corde et animo;
da nobis gaudeant angeli!

Haec sonat (l. Hic sonent?) verba pacifica;
dulcia, bona mellifluat (l. mellifluant),
si vultis aliquod dicere;
scriptura sancta hierosonet (l. hic resonet),
ut omnis homo aedificet!

Domine, Deus omnipotens,
conserva nostrum pontifice(m),
ut semper agat quod rectum est,
cum (l. ut?) sacerdotes laetificet
et suum populum praedicet;

Curamque gerat in pauperem,
viduas omnesque adjuvet
orphanos; omnibus pater sit!
et captivorum redemptio
regnum adquirat perpetuum!

Rogemus dominum..........
ut vitam donet pontifici,
istius mundi per spatium,
ut renovetur ut aquila [tetur?]!
et in aeternum laetabitur (l. perpetuum lae-

Domine Jesu [Christe] dulcissime
adtingat illi (l. illud?) quod dictum est
in istis septem versiculis,
et captivorum redemptio
regnum adquirat hoc (l. in?) saeculum!

Gloria patri et filio,
una cum Sancto-Spiritu:
ille qui vivit et regnat, [ille?] nos [Amen!
perducat ad vitam perpetuam (l. aeternam?)!

Le sens nous a paru exiger que le septième et le huitième couplets fussent transposés. Nous n'avons pu deviner le nom du seigneur, quoique M. Champollion ait ajouté une sorte de fac-simile à la copie qu'il nous a remise; sans un ı qui est à la fin, peut-être par erreur, nous lirions *Henricum* ou *Cesarem*.

(1) Ce couplet, qui était répété après tous les autres, était sans doute chanté en chœur.

(2) Sa patrie; nous retrouverons dans une autre pièce ce mot que l'on cherche inutilement dans la nouvelle édition de du Cange.

Dexteram extende,
sinistram submove,
ab adversis nos defende !

Tu, Formator bone,
jube nos vivere
in regno tuo (l. regni tui ?) lumine !

Gloriam (l. Gloria) aeterne
maneat cum Patre,
in saeculorum saecula (l. tempore ?) Amen !

Épître farcie pour la fête de saint Jean (1).

Ad laudem regis gloriae
vox intonet Ecclesiae !
propter Jo(h)annis merita,
haec recita praeconia !

(1) Ms. B. R. 1351, fol. 84, vo, et Suppl. latin, 294'', p. 109; ce sont des copies modernes d'un manuscrit de Sens qui semble remonter au XIIIe siècle. M. Magnin a dit dans le *Journal des Savants*, 1844, p. 22, note 3 : « M. du Meril se trompe étrangement quand il signale dans le manuscrit de la Bibliothèque Royale, no 1139, des Épîtres *farcies* toutes latines. La farciture emporte necessairement avec soi l'idée de melange.» La mémoire du savant écrivain s'est trouvée ici un peu en defaut : Lebeuf avait déjà dit qu'à Brioude l'Épître farcie du jour de saint Nicolas était purement latine; *Traité historique sur le chant ecclésiastique*, p. 118, et Roquefort avait publié un *Kyrie* farci tout latin dans son *État de la Poésie françoise au XIIe siècle*, p. 252. Nous avons depuis imprimé dans le *Journal des Savants de Normandie*, t. 1, p. 28, des fragments d'une Épître farcie en latin, pour le jour de saint Étienne, qui se trouve dans le ms. que nous avions indiqué, fol. 63, vo, et nous pourrions en publier de semblables pour les saints Innocents, fol. 65, vo; pour saint Nicolas, fol. 71, vo, et pour saint Germain, fol. 72, vo. Toutes les prières de la Messe, si l'on en excepte l'Évangile, avaient ete farcies également en latin; nous citerons, comme exemple, le *Pater noster* de la Messe des Fous, qui fut composee par Pierre de Corbeil, archevêque de Sens, qui mourut en 1222. Pater noster *fidem auge his qui credunt in te*, qui es in coelis *et abyssos intueris*, sanctificetur nomen tuum *in bonitate electorum tuorum*; adveniat regnum tuum, *cujus regni non erit finis*; fiat voluntas tua, *per quam nostri generis reparata est vita*, sicut in coelo et in terra, *regnans gubernansque, continens et salvans*; panem nostrum quotidianum, *panem angelorum*, da nobis, *incorruptibili veste circumamicians nos*, hodie, *nostra ut pura pectora sint et corpora*, et dimitte nobis debita nostra, *potes enim cuncta*, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris, *ad redimenda peccata et ad salvandas animas*, et ne nos inducas in tentationem, *ne serpens ille calidus intrandi tentet aditus*; sed libera nos *et salva nos* a malo, *in perenni saeculorum tempore*.

Ms. B. R. 1351, fol. 12, ro.

Cela avait lieu aussi dans les autres langues; ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, il y a dans le ms. B. R. 7218, fonds français, fol. 274, une *Patenostre farsie*. Probablement, *Farce* vient de *Fari*, comme le bas-latin *Faria*, *Farius*, et signifiait dans l'origine Interprétation, Explication; il a même encore ce sens dans la *Desputoison de la Synagogue et de sainte Yglise*

LECTIO LIBRI SAPIENTIAE

Proclamet saluberrime,
Spiritus-Sancti carmine;
quam, Fideles, perpendite.

Qui timet Deum (1) faciet bona,

Et percipiat gaudia
conditoris perennia.

Et qui continens est justitiae apprehendat illam, et obviabit illi quasi mater honorificata;

Quia dulcis est gratia,
suavis misericordia,
mirabilis in gloria.

Cibavit illum pane vitae et intellectus,

Dum supra pectus Domini
recumberet altissimi.

que M. Jubinal a publiée, ***Mystères inédits du XVe siècle***, t. II, p. 406 :

Tu n'entens pas a droit de ceste riens la glose ;
la verge fu David et Salomon, la rose
. . . .
Tais-toi, dist sainte Yglise, que ta langue soit arse!
trop as le cuer farsi et plain de fausse farse.

Ces explications étaient nécessairement données dans une langue intelligible au peuple, et si, comme M. Magnin le dit avec un peu d'exagération, ***Journal des Savants***, 1844, p. 23 : « Toutes les églises retentirent pendant les Xe et XIe siècles d'une foule d'hymnes et de proses farcies, » ces commentaires étaient d'abord nécessairement en latin et ne furent traduits que lorsque les nouveaux idiomes eurent été perfectionnés par un assez long usage pour être plus facilement compris. Ces ***interprétations*** devinrent de plus en plus libres; et ***Farce*** ne réveilla plus que l'idée d'une chose étrangère qui s'ajoutait arbitrairement, et en emplissait une autre. Il conserve encore cette acception, et on trouve dans une ordonnance de 1372 : Que nul ne face coisin (l. coussin) qui ne soit d'aussi bonne farce comme la couste; ***Ordonnances des rois de France***, t. V, p. 548. Le latin ***Farcire*** avait même pris le sens de Grossir, Emplir :

Sed quid plura loquor? nulli mors improba parcit,
non evadit inops nec qui marsupia farcit

De contemptu mundi, dans saint Bernard, ***Opera***, t. II, col. 891.

L'esprit burlesque du moyen âge ne tarda pas à rendre les ***farces*** ridicules, et on associa au mot qui les désignait une idée de bouffonnerie grossière que nous donnons encore à ***Farce***. Les trois citations suivantes peuvent au moins faire regarder ce changement de signification comme assez vraisemblable : In festo sancti Johannis et Innocentium nimia jocositate et scurrilibus cantibus utebantur (moniales Villae-Arcelli), ut pote farsis, conductis, motulis; Odon Rigaud, ***Regestrum visitationum***, B. R. no 1245, fol. 358, vo. Ils (les ecclésiastiques de Troyes) firent et ont fait ladite feste aux fols en plusieurs excez de mocqueries, spectacles, deguisements, farces, rigmeries et autres telles folies qu'ils n'avaient oncques mes faits de memoire d'homme; ***Lettres patentes de Charles VII*** (17 avril 1445), dans Martenne, ***Thesaurus anecdotorum***, t. I, col. 1804. Omnes vadunt per civitatem post prandium, faciebus opertis, in diversis habitibus, et si quae farsae practicari valeant, tempore tamen sicco, fiunt in aliquibus locis civitatis, omnia cum honestate; ***Ecclesiae Tullensis statuta*** (recueillis en 1497), dans du Cange, ***Glossarium mediae et infimae latinitatis***, t. III, p. 961, col. 1 et 2.

(1) ***Dominum*** dans le ms. 1351.

Et aqua sapientiae salutaris potavit illum,

Ut paradysi fluvius
totum orbem coelestibus
irrigaret dogmatibus.

Et firmabitur in illo, et non flectetur; et continebit illum, et non confundetur,

Ut arce Syon positus
permaneat virtutibus.

Et exaltavit illum apud proximos suos,

Cum aequo mundi judice
throno sedentem gloriae.

In medio Ecclesiae aperuit os ejus,

In voce evangelica,
ad divina praeconia.

Et implevit illum spiritu sapientiae et intellectus,

Ut more volans aquilae
spectet solem justitiae.

Et stolam (l. stola?) gloriae induit eum,

Inter Sanctorum agmina
coronis rutilantia
et luce solis candida.

Jocunditatem et exultationem thesaurisavit super eum,

In angelorum curia
per festa immortalia.

Et nomine aeterno haereditabit illum,

Quem dilexit prae omnibus
unicus Dei filius,

Dominus Deus noster.

O Jo(h)annes theologe,
O Christo dilectissime,
tuis laetos solemniis
coeli conjunge gaudiis!

Vie rhythmique de saint Chef (1).

Quid dulcius, Fratres carissimi, poterit a Christianis audiri — quam, quando per suorum laudem Sanctorum laus et gloria redditur creatori.

(1) B. R. fonds de Saint-Germain latin, nº 1607 (Xᵉ siècle), non paginé. On lit en tête : Incipit Vita sancti ac beatissimi Teuderici, abbatis et confessoris, discipuli almi Remigii, qui requiescit in Monte Or; monasterium quod ipse, angelo ostendente, construxit. Les Vies des Saints étaient, comme on sait, fort populaires pendant le moyen âge. La Vie en prose de saint Chef, publiée par Mabillon; *Acta Sanctorum ordinis Sancti-Benedicti*, siècle I, p. 614, commence ainsi : Memoranda primum Sanctorum exordia, et admiranda miracula. Cum ad posterorum agnitionem et utilitatem stylo traduntur quae visa sunt vel audita relatu veracissimo, honor Sanctis exhibetur, fides credentium accressit, inimicus humani generis poenis aeternis plectendus confunditur, et Christus factor et redemptor, qui caput et corona omnium est, in membris laudatur, magnificatur quotidie et glorificatur. Aussi Bozon disait-il dans la *Vie de sainte Marie-Madeleine* :

Meis jeo prie Marie la dulce,
ke sa bonte point ne grouce
De ayder Bozuo en son mester;
ki sa vie voult translater,
ke gent la pussent plus amer,
e del lire merit aver.

Dans M. Wright, *Biographia britannica literaria*, Période anglo-normande, p. 331.

Ces Vies des Saints étaient une des lectures les plus habituelles du moyen âge, comme le prouve une foule de témoignages.

Libenter, Presbyteri, mane vigilate;
quam leve sit Domini jugum degustate;
distincte per ordinem psalmos decantate;
saepe laborate; VITAS PATRUM recitate.

De diversis ordinibus hominum, v. 129; publié par M. Wright, *Poems attributed to Walter Mapes*, p. 233.

Et pour ce au latin me vueil a de tout aordre;
car en pluseurs moustiers le lisent la gent d'Ordre;
Cils qui ne m'en croira, a Pontieres s'en voise,
a Verzelay auxi, si saura si le boise:
Quar on lit au mangier pour chose toute certe,
auxi comme de Sains les fais Girart et Berte.

Girart de Rossillon, publié dans M. Mone, *Anzeiger für Kunde teutschen Vorzeit*, 1835, col. 209.

L'apostoilles li conte la vie saint Martin,
et devise la letre et espont le latin

Chanson des Saines, str. XXXVIII, t. I, p. 65.

Nous avons déjà indiqué dans les *Prolégomènes de notre histoire de la poésie scandinave*, p. 310, not. 2, une foule de Vies de Saints, rimées en langue vulgaire. Nous nous bornerons ici à en citer quelques-unes en latin : Une Vie de saint Martin, par Guibert, abbé de Gembloux, à la B. R. de Belgique, commençant ainsi :

Christi miles magnanimus,
Martinus, actu splendidus,
Qua fulserit militia,
quae tulerit et praemia,
Ad regis ejus titulum
et posteri ad exemplum,
Laudum herois avidus
referre gestit animus

Dans M. de Reiffenberg, *Annuaire de la Bibliothèque royale de Belgique*, VIIᵉ année, p. 56.

Une Vie de saint Petrot conservée dans la Bibliothèque de Gotha et commençant par ces deux vers :

Sicut scriptis legimus saepius relatis,
vir quondam emicuit mirae venustatis.

Dans MM. Jacobs et Ukert, *Beiträge zur älteren Literatur*, t. III, p. 272.

Une de saint Amis et de saint Amille, B. R. nº 3718 (XIIIᵉ siècle), fol. 25, rº :

Christe, Dei virtus, verbum patris, hostia vera,
auxilium mendico tuum, Sapientia summa.

Une de saint Laurent, B. R. nº 4880 (XIVᵉ siècle), dont tous les mots commencent par un L :

Lusitanum lyricis laudibus Laurentium,
lucius lotum lavacro, laudet ludens labium.

La Vie de sainte Agnès par Hildebert, *Opera*, col. 1247; celle de sainte Thaïs par Marbod, *Ibidem*, col. 1541; etc. Sans appartenir à la liturgie, ces petits poëmes servaient certainement à des actes de piété, car on lit dans la légende espagnole de sainte Marie-l'Égyptienne :

Todo omen que ouiere sen,
ya responda e diga Amen.

Dans Rodriguez de Castro, *Biblioteca española*, t. II, p. 505,

Excitatur enim ad promittentis amorem mens audientium — cum praesentialiter cernitur completio promissorum.

Veracissimus namque est qui per psalmigraphum promiserat Spiritus : — in memoria aeterna erit justus.

Cujus etenim unquam, mundi ab exordio, — memoriam justi delevit oblivio ?

Immo cujus justi nomen cum laudibus promicuit (1) in saeculo, — quod in divinae memoriae scriptum est indelibili libro ?

Cujus rei praesens instat indicium — beatissimi Teuderici memorabile meritum.

Qui quantum in ipso fuit laudem ab hominibus non quaesivit, — mortalis gloriae tumorem (l. rumorem) calcavit.

Plus suae conscientiae quam vulgi opinionibus, et plus Deo quam sibi credidit ; — sed humilium exaltator atque se depri-

et la Vie de sainte Marguerite en vieil-anglais commence par ce vers :

Olde ant yonge I preit ou oure folies for to lete,

et finit par une véritable prière :

Fur (l. For) seinte Maregrete love, of us have mercie ;
Amen, amen, checun die Amen.

Dans Hickesius, *Thesaurus antiquitatum septentrionalium*, t. I, P. I, p. 224.

Le rhythme de ces sortes de poëmes n'avait pas toujours de régularité littéraire ; l'auteur de la Vie en prose de saint Wulfram nous dit que Thibaud de Vernon : In communis linguae usum satis facunde retulit, ac sic ad quamdam tinnuli rhythmi similitudinem urbanas ex illis cantilenas edidit ; *Acta Sanctorum ordinis Sancti-Benedicti*, siècle III, t. I, p. 379. Aux exemples que nous avons cités dans nos *Poésies populaires latines*, p. 87, note 1, nous ajouterons le ch. 17 du l. II du *Miracula* de saint Roman par Gislebertus, publié par a Bosco, *Bibliotheca Floriacensis*, p. 106, et la préface du Panégyrique de Henri III (IV) par Benzon, imprimé par Mencken dans son *Rerum germanicarum scriptores*, t. I, col. 987 : Audiat Augustus — quae profert non homo justus, — sed mage peccator, — fidei tamen altitonator — per quam fit fortis, — videndo pericula mortis. — Sol velut in coelis, — ita fulget ubique fidelis ; — nam fidei lumen — penetrat coeleste cacumen : — quisque cor aptet ei — quo sit hymago (*sic*) Dei. Mais le plus célèbre ouvrage de ce genre est sans contredit le *Speculum humonae salvationis* dont les lignes varient de dix à vingt-cinq syllabes : nous citerons seulement les six premières :

Incipit Speculum humanae salvationis,
in quo patet casus hominis et modus reparationis.
In hoc speculo potest homo considerare
quam ob causam creator omnium decrevit hominem creare.
Pater hominum videns quomodo per diaboli fraudem sit damnatus
et quomodo per misericordiam Dei sit reformatus.

Cette Vie rhythmique de saint Chef n'est pas seulement fort curieuse par son antiquité et par ses consonnances ; Mabillon a publié une Vie en prose d'où elle est tirée, et le même ms. renferme une prose pour le jour de la naissance de saint Chef qui en est évidemment extraite, où des répétitions ménagées après chaque verset, prouvent qu'elle était en partie destinée au peuple. Ainsi il est constant que les consonnances ont été systématiquement cherchées, et que les Vies des Saints qui se lisaient entre l'Épitre et l'Évangile furent remplacées par les Proses lorsqu'elles furent proscrites par la Cour de Rome, et que le peuple intervint d'une manière plus active dans les chants de l'Église.

(1) Il faut sans doute lire *prominuit* ou *promicavit*.

mentium erector, Deus ejus laudabilem famam, famosissimam laudem longe lateque di(f)fudit (1).

Ille igitur qui, fortia quaeque confundens, infima mundi elegit, — hunc non ex superbo sanguine generari voluit, — qui eum in generatione justorum sublimiter nobilitavit (2).

Quibusdam quippe nobilitas generis — saepe gignit ignobilitatem mentis.

A parentibus tamen Christianis fuit ortus — et cum ingenti studio legitimae conversationis, — usque ad annos pubertatis, — laudabiliter est enutritus.

Interea bonae indolis adolescens juvenales annos ingressus, — juxta morem humanae propagationis, — consulto parentum persuasus, — nomine tenus quasi non habiturus, — sponsam habere coepit (3).

Sed sponsi sponsaeque coelestis esse malens amicus, — amore invisibilium latenter inflammatus, — moxque de mundo mundique principe palam triumphaturus — adhuc studebat fieri Dei cultor occultus.

Habuit quippe in proximo quo sanaretur medicum, — quo juvaretur patronum, — quo doceretur magistrum, — beatissimum Remigium.

Cujus tunc temporis candidissima fama, — famosissima claritudo,

(1) On lit dans la Prose, qui est notée :

Hic mortalis gloriae rumorem calcavit, sed plus Deo quam sibi de se credidit. Hujus laudabilem famam exaltator et erector humilium Deus extulit, ac famosissima laude longe lateque diffudit

(2) Ortus autem pago Remensi, villa ut traditur, Alamannorum corte (Mesnancourt, à trois lieues de Reims, sur la Suippe), patre latrone, veluti rosa spinarum procreatur horrore ; Flodoard, *Historia Remensis*, l. 1, ch. 24.

(3) La Prose a conservé presque tout ce verset :

Interea bonae indolis adolescens, juveniles annos ingressus, a parentibus suasus, nomine coepit habere sponsam quasi non habiturus.

Nous ajouterons la fin de cette Prose ou plutôt d'une autre ; car il y a dans le ms. une lacune qui rend déjà cette supposition très-vraisemblable, et la participation du peuple y est bien plus nettement marquée :

Gloriosi patris Remigii exemplis irradiatus, beatus Theodericus — Ardens desiderio virtutum, crescebat jugiter in virum perfectum.

Amore invisibilium latenter inflammatus et de mundi principe triumphaturus — Ardens.

Mittitur de sublimibus aliger missus, a quo Theoderico coelum scansurum consignaretur locus in terris — Et unius horae spatio ubi construi debuit lentis volatibus stetit.

Girando itaque aquila saepius volans, locum monasterii capacem, secans aera, designavit — Et unius.

Cum sanctus subiret Theodericus honorem sacerdotalem, implere volens officium nominis — Coepit omnibus praedicare praecepta salutis

Convertens eos qui deviarunt per anfractus lubrici erroris et revocans, adreducens (manque dans du Cange) ad viam l'ascuae paradysi semper florentis — Coepit omnibus.

Beatus Theodericus multis vitae coelestis ducatum praebens, genitorem suum — Ab hoc saeculo nequam in melius succedens convertit.

Salutaribus monitis de laico monachum fecit et miro ordine filius patrem regeneravit — Ab hoc.

Gloria Patri et Filio et Spiritui-Sancto — Beatus convertit

— clarissima miraculorum coruscatio, — non solum vicina quaeque loca, — verum etiam totius Europae terminos — adusque Oceani limbos — illustrabat.

Hujus igitur gloriosissimi patris exemplis sanctus Teudericus — jugiter irradiatus, — ardens desiderio virtutum, — crescebat in virum perfectum.

Omnia quae videntur vilescunt; — quae non videntur in desiderio sunt.

Copulae nuptialis amor amarescit; — indulcescit amor castitatis.

Otia solitariae vitae placent; — carnis negotia displicent.

Amor amore extinguitur; — nihil amori Christi praefertur.

Renuntiatur mundo; — foedus initur cum Deo.

Bellum indicitur hosti; — singulari locus quaeritur certamini.

Sponsus alloquitur sponsam, — sponsi coelesti(s) (h)ortatur amorem, — perpetuam pro virginitate pollicetur coronam.

In caelebis (1) praemium — sequi promittitur agnum.

Sed sponsa adhuc tabescens amore carnali, — deridens spernit sui salutaria monita sponsi.

Mirabatur enim se subito repudiari, — cum debuit conjunx fieri.

Aegre ferens fastidia pati — antequam posset uxor vocari.

Amaro animo respondet, — cum se despectam videt.

Cum igitur sanctus Teudericus cerneret — quod sua persuasio in animo sponsae locum non haberet, — non consentientem sibi deserit — atque pacificis ei verbis valedicit.

Tunc erat urbe Remense quaedam caelebis abbatissa, — sacritissima (l. sacratissima) virgo, nomine Susanna.

Quae sub providentia summi pontificis, beati Remigii, — puellari praefuit congregationi.

Femina virilis animi, — virago profundi consilii, — consiliatrix altioris ingenii.

Ad cujus, — quasi ad piissimae matris mitissimos sinus, — contulit se sanctus Teudericus.

(1) Cette forme, qui n'est pas indiquée dans du Cange, n'est sans doute pas une faute, puisque nous la trouverons au nominatif six strophes plus bas.



Dehinc virgo virgini Deo soli cognita — pandit sui cordis arcana.

Erumpentibus lacrymis, gemitu conturbatur, — singultu concutitur.

Ante pedes spirit(u)alis matris solo sternitur, — salubre consilium cum subsidio precum subnixe precatur.

Ad hunc compunctionis moerorem devotissimi juvenis — commota sunt viscera piissimae matris.

Flenti compatitur, — lugentem solatur, — moerentem laetificat, — et, ut eum voti compotem faciat, — Dominum pietatis exorat.

Communis igitur utriusque pater pius, — ab utrisque consulitur sanctus Remigius.

Cujus per sapientissimum consilium, — ad providendum futuri monasterii locum,— mittitur cum virgine virgo,— Sancta cum Sancto, — Susanna cum Teuderico.

Conscendunt silvosi montis verticem, — in quo postea constructum, — et modo manet monasterium.

Illis autem dubitantibus — ubi construeretur orationis domus, — ubi deinde septa claustri, — ubi porta monasterii, — mittitur de sublimibus, — aliger missus — a quo Teuderico, — coelum scansuro, — consignaretur in terris locus.

Jam tunc laetum primitus omen apparuit, — cum mysticus ales, aquila (1), patiando girans, — et girando volans, — quantum in ipso fuit, — locum monasterii capacem, secans aera, designavit.

Et ut specialius ostenderet — quid Dominus vellet, — fere unius horae spatio supra ubi ecclesia construi debuit, — lentis volatibus stetit.

Libet considerare, Carissimi — quanta sit dignitas istius loci —

(1) L'aigle etait un oiseau mythique, comme on le voit dans Élysée, v. 2 et *Rois*, l. II, ch. 9; on lui attribuait la meme signification qu'au phenix; *Psaume* CXXXIX, v. 6; Isaïe, ch. XL, v. 31 : voyez aussi trois strophes plus bas.

mons *Or* nominatur (1), — ab utriusque sexus duobus virginibus invenitur, — per aquilam ostenditur, — a Domino de coelis consecratur.

In monte Or per aquilam ad serviendum Deo describitur locus, — in quo renovanda erat veteris hominis, sicut aquilae, juventus.

Sed ne hoc aliquo casu contigisse ab incredulis crederetur, — die natali[s] Domini, cum nox detrimentum patitur et lux augetur, — quadriennio, continuo super volando, monasterium circuire eadem aquila, mirantibus plurimis, cernebatur.

Quae vero virtutum opera, — quanta miraculorum insignia — peregit inibi miles Christi Teudericus, — noster non sufficit per singula quaeque sermunculus.

Post autem non multi successum temporis, — cum Teudericus presbyteralis subiret onus honoris, — implere volens officium sacerdotis, — coepit omnibus praedicari (*sic*) praecepta salutis.

Dehinc specialiter tangit animum piissimae prolis — Marcadi cura, carissimi genitoris.

Filius sapiens laetificat patrem — et coelo regenerat se generantem; — de laico monachum, — de latrone datorem largissimum, — de servo diaboli Christi fecit liber(t)um (2).

In illis igitur diebus, de sancto Teuderico — sancta per populos divulgabatur opinio, — ut ne veluti lucerna contecta sub modio, — sed hominibus luceret in mundo; — quantum fuerat sublimis meritis, — tantum clarere coepit insignis miraculis.

Ejus namque beatissima fama — pervenerat usque ad Francorum regis palatia.

(1) Peut-être faut-il écrire *Hor* comme le nom de la montagne de l'Arabie-Pétrée, dont il est question dans l'*Exode*, ch. XVII, v. 6; car on lit dans la Vie publiée par Mabillon, *Acta*, siècle I, p. 617 : Or siquidem lumen vel iracundia, sive montanus interpretatur.

(2) Suivant la Vie publiée par Mabillon, le père s'appelait Marchard : Et quia, ut scriptum est, filius sapiens laetificat patrem, et coelo regenerat se generantem; compos sui desiderii effectus, de laico monachum, de lupo ovem, de latrone datorem largissimum et de servo diaboli Christi fecit libertum; *Acta Sanctorum ordinis Sancti-Benedicti*, siècle I, p. 617.

Quorum tunc erat rex valde timendus — Teudericus, Flodovaei (1) filius.

Cujus oculus subiti doloris nimiis cruciatibus ita est correptus, — ut nullis diversi generis medicamentis ad sanitatem pristinam ullus — eum posset perducere medicus.

Unius oculi lacrymabilis aegritudo — oculorum multorum lacrymas excitavit in populo; — regis animum exitus incerti conturbant.

Hinc tangit formido mortis; — illinc magnitudo doloris.

Hinc metus amittendi luminis; — illinc imminentis timor deformitatis.

Nam, si rex adforet luscus, — maximum in populis fuisset dedecus.

Aut enim, turpiter regnando, deformitatis portaret opprobrium, — aut perditione oculi perdidisset regnum.

Unum ergo restabat regi consilium, — ut, ubi cessasset humanum remedium, — hic adesse necesse erat divinum adjutorium.

Audiens igitur rex famam venerabilis abbatis Teuderici, — jussit eum ad se vocari, — et, cum venisset, ostendit ei morbum miserabilis oculi.

Monstrat poenam quam patitur, — praevenit pericula quae veretur; — supplex deposcit, subnixus rogitat, firmiter sperat sanitatem quam a Domino per suum servum deprecatur.

Tunc vir Dei, sciens virtutem non esse humanae fragilitatis — sed divinae operationis, — corpus solo sternit, — animum super sidera erigit, — totum se orationi committit.

Deinde peracto ferme unius horae spatio, certus quod oculo regis lumen impetrare meruit — orationem finivit.

Tandemque surgens, erecto ad sidera vultu, sanctae Trinitatis nomen invocat (l. invocavit?), — olei sancti paululum summitati pollicis infundit (l. infudit?).

(1) Chlodovaeus; cette forme d'aspiration est remarquable, c'est une sorte de digamma éolique: on sait que l'espagnol a remplace dans beaucoup de mots le f des Latins par un h: *Hijo*, *Hacer*, *Hilo*.

Oculo male habenti signum salutiferae crucis imprimit, — simulque cum sanitate pristina confestim lumen reddit.

Regem regum magnificat rex laetus; — laetitia repletur populus.

Ingenti exultat gaudio universus senatus; — laudatur Teudericus, Dei servus.

Glorificatur ab omnibus — mirabilis in Sanctis suis Deus.

Convocat princeps primates populi, — seque ipsum accusat quod tam tarde inquireret atque cognovisset virum Dei.

Congratulatur quoque de magnitudine miraculi, — quod tam citius sensit virtutem spirit(u)alis medicamenti.

Ita ut nullius cicatricis vestigia, nullius caliginis reliquiae remanerent; — sed clariore lumine et perspicaciore visu de sanato jam oculo luminosi radii refulgerent.

Ex(s)ultat omnis aetas per totum palatium, — una vox ex(s)ultationis et confessionis sonat per universum regnum, — cum Teudericus, servus Christi, — Teudericum regem reddidit sanitati.

Per multum tempus laboravit in vanum invalida manus medicorum; — iste pauper clamavit pro divite et Dominus exaudivit eum.

Quod potentia non valuit divitis excelsi, — hoc apud Deum valuit oratio humilis justi.

O quantis honoribus rex sublimaret — Dei servum, si vellet!

Quantis muneribus repleret, — si cuperet!

Quantis dignitatibus remuneraret, — si sineret!

Quid enim oculo carius? — Quid salute utilius?

Quid vita comparari potest pretiosius, — vel quid haberi pulcritudine desideratur avidius?

Numquid enim non dedisset pro vita sua regni dimidium, —qui, si moriretur, perdidisset totum?

Sed humanae laudis — et mundanae retributionis — contemptor gratis dare maluit — quod gratis accepit.

Atque vir, magnae humilitatis studiosus, — cum plus curabat ne regis esset univocus, — ait ad eum dicens :

Domine rex, quia *Teudericus* nomen tuum veneranter vocitatur a populo, — ego, servus tuus, ne feram nomen simile, de caetero — non *Teudericus* sed vocabor *Teuderio.*

Tunc rex gratulanter admirans — et admiranter congratulans — purissimae simplicitatis humilitatem — atque simplicissimae humilitatis puritatem humillimam,

Venerabiles manus deosculans, sacerdotis postulat benedictionem — atque honorifice jussit eum — ad suum deduci monasterium.

Ex hoc igitur — uno demonstratur, — quanta curationum gratia fulsit in sancto — Teuderico.

Quantas namque tum cerneres — ad eum confluere debilium multitudines, — quae sine mora temporis continuas recipere (l. recepere?) sanitates!

Caecis quoque visum, — surdis auditum, — claudis gressum restaurans; — aridas contractasque manus relaxans.

A daemonibus obsessos liberans, mille nocendi diabolicas fraudes — per divinae medicinae destruxerat artes.

O multum felicem — gregis Domini pastorem — cui datum est corporibus simul et animabus conferre salutem!

O triumphalem — spirit(u)alis belli ductorem, — mundum cum suo principe superantem!

O patrem piissimum — multorum monachorum!

O fidelissimum in domo patris familias proferentem — nova, et vetera (l. veterum?) dispensatorem!

O perseverantissimum in Dei famulatu usque in finem, — suae suorumque salutis cupidissimum comparatorem, — sanctum Teudericum.

Qui vitam angelicam in terris agens — et mentis intentionem in coelestibus figens, — in diebus suis per justitiae meritum placuit Deo.

Tunc plures instruxit discipulos, et nunc innumerabiles imitatores suo saluberrimo — informat exemplo.

Qui post multarum virtutum opera, — post miraculorum insignia, — bono certamine ad victoriam perducto, — felici

cursu consummato, — suis plangentibus monachis, — obviantibus ei Sanctis, — gaudentibus et perducentibus eum angelis, — die calendarum juliarum, — cum gloria migravit ad Christum.

Cujus audita pretiosissima morte, — praefatus rex Teudericus ad monasterium properanter venit cum magna multitudine.

Et praedicti beneficii memor, — et suae salutis non immemor, — ad tumulum corpus beatissimi abbatis — rex propriis evexit humeris.

Nimirum si rex hominum illius membra commendet tumulo, — cujus animam cum gaudio — rex regum suscepit in coelo.

Ad cujus etiam venerabile sepulcrum — divina virtus usque in hodiernum diem — multimodam operatur salutem.

Per cujus nos omnes deposcimus patrocinium, — ut misericordiam habeamus apud Dominum, — qui vivit et regnat per omnia saecula saeculorum.

Poëme sur saint Thomas Becket (1).

Ante chaos, jurgium indigestae molis,

(1) Ms. B. d'Évreux, nº 10, fol. 83, rº. C'est celui que M. Ravaisson avait indiqué comme se trouvant à Alençon; *Rapport sur les Bibliothèques de l'Ouest*, p. 257. Ce poëme, que naguères encore personne n'avait mentionné, a été composé peu de temps après la mort de saint Thomas, puisque le ms. semble avoir été écrit pendant le XIIe siècle. Une latinité assez élégante pour le temps, une connaissance approfondie de la Bible et la longueur du poëme font croire que le nom de l'auteur a dû nous être conservé par l'histoire littéraire; mais la manière violente dont il parle de Henri II l'a sans doute empêché de se faire connaître. Tout se reunissait pour rendre ce sujet fort populaire; le père de Thomas Becket avait déjà été chanté pour sa bravoure et son mariage romanesque avec une sarrazine :

Young Beckie was a brave a knight. ..
In London was young Beichan born

Jamieson, *Popular songs*, t. II, p. 127.

Son fils avait partagé les jeux et les débauches de Henri II : Regis se moribus conformavit, nugis et seriis pariter et venationi intendebat, et etiam Domini prandendi dormiendique tempus observare satagebat; Johannes Bromton, *Chronicon*, dans Twysden, *Historiae anglicanae auctores decem*, col. 1058. Les évêques avaient longtemps refuse de le nommer archevêque; ils le disaient : hominem militari potius cingulo quam clericali officio mancipatum, canum sectatorem; *Vita quadripartita*, l. I, ch. 11.

Orgoillus le tenent et fer,
ne quident en li trover
religion.

Vie de saint Thomas, v. 256.

Lorsque le roi eut enfin vaincu leurs répugnances, Thomas Becket changea complétement de conduite; la *Légende doréa* dit, p. 67, éd. de M. Grässe : Subito autem in virum perfectum alterum permutatur, et caro ejus cilicio et jejuniis maceratur : et il n'hésita pas à faire le sacrifice de sa vie pour soutenir l'honneur du siége archiépiscopal et les prérogatives du clergé. Beaucoup de poëtes, pour la plupart ecclésiastiques, durent donc prendre Thomas Becket pour

adhuc (h)yle (1) gravida foetu magnae prolis,

sujet de leurs vers. Guernes de Saint-Maxent disait déjà dans un poëme composé deux ou trois ans seulement après sa mort :

E en escent tuit cil qui del saint traitie unt
u romanz u latin.

Près d'un siècle après, on disait encore dans la Ballade populaire sur la mort de Simon de Montfort, comte de Leicester, qui fut tué à la bataille d'Évesham, en 1265 :

Mes, par sa mort,
le cuens Mountfort
conquist la victoire,
come ly martyr
de Caunterbyr,
finist la (l. sa) vie ;
ne voleit pas
li bon Thomas
qe perist seinte Eglise,
ly cuens auxi
se combati,
e morust saunz feyntise.

Ritson, *Ancient songs and ballads*, t. 1, p. 16.

Les conjectures sur l'auteur de ce poëme sont donc nécessairement bien hasardées; cependant il y a trois hommes attachés à la personne de Thomas Becket et très-versés dans la versification latine, que l'on sait avoir défendu la mémoire de leur bienfaiteur : ce sont Johannes de Salisbury, Willelmus Fitz-Stephen et Gervasius de Chicester (Cecestrensis). La Vie du premier est inédite, mais elle existe encore à Douay (suivant M. Le Glay, *Mémoire sur les Bibliothèques du département du Nord*, p. 145) et peut-être en Angleterre (B. Bodléienne, ms. Laud. F. 14); elle est en prose, et la versification de l'*Entheticus* fait croire que Johannes de Salisbury n'eût pas choisi une forme purement rhythmique. La Vie de Willelmus Fitz-Stephen est aussi en prose (dans Sparke, *Historiae anglicanae scriptores varii*) et rien n'autorise à supposer qu'il ait traité une seconde fois le même sujet, dans une forme différente. Peut-être sans cela devrait-on lui attribuer ce poëme, puisque la prière pour Henri II, qu'il a insérée dans sa biographie de Thomas Becket, montre qu'il préferait la rime et la numération des syllabes à la métrique prosodique des Anciens :

Rex cunctorum saeculorum, rex arcis aetheriae,
rector poli, rector soli, regum rex altissime,
Qui et maris dominaris, conturbas et excitas,
et, quum placet, stratum jacet, motum ejus mitigas,
etc.

Reste donc Gervasius dont nous avons encore un poëme où la rime s'allie à la quantité, et où il nous apprend qu'il avait composé une Vie de saint Thomas Becket, qu'on n'a trouvée encore dans aucune bibliothèque :

Ad nova post animo laudum praeconia flexo,
pontificis Thomae vitam meritamque retexo ;
Meque coegit amor cui vivo virus adhaesi,
martyris interitum gladiis describere caesi.
Quem velut appositam praelatis inspiciendam,
pastoris rigidi formam describo tenendam,
Asperitas vestis, solidae constantia mentis,
exilii damnum, feritas contempta potentis,
Lictorum gladiis cervix oblata cruentis,
in gremio matris virtus erecta cadentis,
Excussum cerebrum sanguisque per atria manans,
copia signorum, languorum millia sanans,
Omnia pastori fiunt exempla regendi,
ne cadat a cura, cogente metu moriendi.
Attendas igitur, Pastor, mea scripta legendo,
ut, qualem doceo, sis talis ovile regendo.

Dans M. Wright, *Biographia britannica literaria*, Periode anglo-normande, p. 218.

Si aventurée que soit cette conjecture, elle trouva une sorte d'appui dans le sujet et l'esprit du poëme qui nous a été conservé, où Gervasius excite les ecclésiastiques à s'instruire et à remplir leurs devoirs sacerdotaux; mais toute affirmation serait au moins fort prématurée; on ne connaît pas même encore tous les ms. qui nous ont conservé des ouvrages sur saint Thomas. Ainsi, dans son *Manuscript rarities of the University of Cambridge*, M. Halliwell a signalé, p. 86, *De vita, passione beati Thomae archiepiscopi*, et p. 87, *Versus de Thoma archiepiscopo*. D'ailleurs, l'auteur du poëme que l'on va lire, ne s'appuie que sur la tradition (p. 76, v. 20; p. 78, v. 49), et ce moyen de détourner les soupçons était bien peu dans l'esprit du moyen âge. Le rhythme est celui de la chanson sur le même sujet, que nous avons publiée dans nos *Poésies populaires latines*, p. 415 : il est divisé en quatrains monorimes dont la consonnance porte sur deux syllabes, et chaque ligne en a treize, qui sont divisées en deux hémistiches par une césure après la septième.

(1) Cette expression, empruntée à Platon, était fort souvent employée par les philosophes des XIIe et XIIIe siècles. On lit dans le *Megacosmus* de Bernard de Chartres, B. R. nº 6415, non paginé : Erat (h)yle vultus antiquissimus, generationis uterus indefessus, formarum prima subjectio, materia corporum, substantiae fundamentum. La description qu'en donne l'*Elucidari de las proprietas de totas res naturals* est plus scientifique : Formee Dieu aquest mon de la primordial materia que fo al comensamen creada, *Yle* pels philosophes apelada. Es yle materia, per sa natura, ses qualitat, ses quantitat, ses

nondum orto lumine lunae neque solis,
nec discretis aere, terra, mari, polis;

In noy (1), in serie rerum mundanarum
provide disposuit dator gratiarum,
sub pressura gravium honore(m) curarum,
post laborem requiem, dulce post amarum.

Seth Abel lugentibus est levamen natus;
Raptus Henoch requie curas est solatus;
post Hur, post chaldaicos exul cruciatus,
Abram in spe seminis stellis est aequatus.

Post Agar ludibrium, Sarae natus datur;
post Lyam, ad libitum Jacob uxoratur;
Joseph, luens somnium male dum tractatur (2),
post malorum cumulum, orbi principatur.

Pressis Jacob filiis jugo Pharaonis
patria promissa est repromissionis;
multus in periculis, major fit in donis
magnus ille rex David, pater Salomonis.
Job (3), in damnis unicus vas abjectionis,

rolor, ses forma, ses loc et ses temps; B. Sainte-Geneviève, nº 1525 5/4, fol. 105. Johannes de Salisbury disait en parlant de Platon :

Principio docet esse Deum; distinguit ab aevo
tempus, et ideas applicat; aptat hylen.
Invenit hanc animus, dum cuncta resolvit agitque,
ut prodant causas cuncta creata suas.
Si speculaeris hylen, nunc est substantia quaevis,
contra nunc eadem creditur esse nihil.
Quam dum vestigat ratio, quasi somnia sentit;
dumque tenere cupis, mox fugitiva latet.
Auris abesse sonum sic audit, dum nihil audit;
sic oculis tenebras cerne videndo nihil;
Defectuque suo sic tactus tangit inane,
insipidum gustus nil sapiendo probat;
Et nihil olfaciens procul esse revincit odores,
qui prius argutus censor odoris erat.

Entheticus, v. 941.

Gautier de Châtillon s'est servi aussi de cette expression dans son *Alexandreis*. l. x, v. 6 :

Interea memori recolens Natura dolore
Principis opprobrium mundo commune ubique,
Qui nimis angustum terrarum dixerat orbem
Arcanasque sui partes aperire parabat,
Gentibus armatis subiit turbata verendos
Caucie vultus, (h)ylem furata novumque
Intermittit opus et quas formare figuras
Coeperat, et variis animas infundere membris
Turbida deseruit, velataque nubis amictu
Ad Styga tendit iter, mundique arcana secundi.

B. R. nº 8359 (XIVe siècle), non paginé.

L'auteur du commentaire a donne en marge cette explication : Yle est materia disponibilis et aptabilis ad quamque formam recipiendam. Voyez aussi l'*Otia imperialia* de Gervasius Tilburiensis, publié par Leibnitz, *Scriptores rerum brunsvicensium illustrationi inservientes*, t. 1, p. 886.

(1) Noys, du grec Νοῦς, Intelligence; ce mot manque dans la nouvelle édition de du Cange; il y a dans le *Magacosmus* un dialogue entre la Nature, l'Intelligence (*Noys*) et la Matière (*Hyle*).

(2) Ce fut pour leur avoir raconté un songe que Joseph excita l'animosité de ses frères et fut vendu à des marchands etrangers; *Genèse*, ch. XXXVII, v. 7 et 9.

(3) Cette strophe a six lignes au lieu de quatre, et l'on en trouvera plusieurs autres qui ont la même irregularité.

postne carmen cecinit, duplis auctus bonis?
Qui nos aquis gratiae lavit a peccatis;
Palmis, costa, pedibus, in cruce foratis,
regno nos restituit; sed, his praelibatis,
piscem assum editis, si mel praenotatis.
Sermo est Gregorii, vox moralitatis (1):
praeit calix culmina; crux, spem majestatis.

Culmina per calicis meruit amara
Thomas, honor praesulum, gemma Deo cara;
nox in lucem claruit, lux tam clara rara,
parens novi gaudii contra spem sit (l. fit?) Sara.

Vae! et carmen praetuli; volo Vae praeire,
vicem secus carminis carmen vocis dirae;
sequor morem comici (2), scio vos hunc scire,
primum Vae et tristia, post Evax! et lyrae.

Jam in navi mystica Thomas, nauta imus,
quam jactabant flumina, quam premebat limus,
cujus clamor: Domine, salva nos, perimus;
reos premens, reis fit foetor, fex et fimus.

Zelo domus Domini, zeli dux accensus,
juris est funiculo jura Dei mensus;
hinc offensus furor est; institit offensus,
ut vel justus diffluat, vel ruat intensus.

Rus Ammonis dicitur mansio regalis;
plaga rus (3) cognominat septentrionalis;
struxit hic consilium concilio (l. concio) feralis;
hic cum christo (4) Domini fit conflictus talis.

(1) Moralité (dans le sens dramatique), Moralisation; la nouvelle édition de du Cange n'indique pas cette signification. On a lu en chaire, pendant longtemps, la traduction française des Dialogues de saint Grégoire; cet usage s'est même conservé à Rouen jusqu'au XVIIe siècle.

(2) Un auteur ou peut-être un personnage de comédie; Horace disait dans ses *Satires*, l. II, sat. V, v. 91:

Davus sis comicus, atque
Stes capite obstipo, multum similis metuenti

(3) Sous-entendu *Ammonis*, nom du Jupiter Lybien, qui était devenu, comme les autres Dieux payens, une personnification du mauvais principe; voyez Ézéchiel, ch. XXX, v. 15.

(4) *Christus* est employé ici dans son sens primitif, Oint de Χριω; on lit dans d'Achery: Hic corpus christi Andegavensis mortuum apportatum aut delatum ad Andegavensem ecclesiam; *Spicilegium*, t. X, p. 250.

Rixis, probris, minis est publice pulsatus ;
mitem furor impetit, ut Jhesum Pilatus ;
non tacet, non titubat, non est immutatus ;
non est ante Baalim timide curvatus.

Cum Naboth legitime mente stabilita,
perdam, ait, potius vineam cum vita,
quam in hortum olerum sit, me dante, trita,
et tutando vineam, stat armatus ita.

Cum Job patientia membris loricatis,
scutum sibi praetulit bonae voluntatis ;
munit illum lancea longanimitatis,
cassis spei, gladius verbi veritatis.

Armis fidit talibus, ut perterrens leo ;
nil leonis tumidi, nil laevum in eo,
solum id conaminis in hoc nazareo (1) :
mori sive vivere non offenso Deo.

Stat in petra firmiter firmi fundamenti ;
infirmare nequid (l. nequit) hunc fluctus vis vel venti,
deest pallor vultui, deest timor menti ;
Danieli comes (2) est feras non timenti.

Ut in agnum irruant lupi circumfusi,
tractant de legifero, legibus abusi ;
sed nox patrem liberat, tutrix interclusi ;
verberantur aerem, vana spe delusi (3).

Ne augmentat (*sic*) scandalum major angaria (4),

(1) Homme élevé en dignité, littéralement ceint d'une couronne, en hébreu *nézer ;* voyez *Genèse*, ch. XLIX, v. 26, et *Deutéronome*, ch. XXXIII, v. 16.

(2) Compagnon, Pair, et par suite Semblable ; cette signification n'est pas indiquée dans la nouvelle édition de du Cange.

(3) Le roi voulait forcer Thomas Becket à lui rendre des comptes, et pour échapper à cette humiliation, l'archevêque se sauva de Northampton pendant la nuit, suivi seulement d'un Saxon appelé Skaiman et d'un homme de race française, nommé Robert de Caune. Die igitur animarum (1164) qui fuit tertia feria, quintus decimus dies ab illo feria tertia, ab illo die martis quo apud Norhamtunae pugnarat ad bestias, nocte, parum ante diem, in scapha intravit in mare, et circa vesperam applicuit in quodam maris latere qui dicitur *Hodie* in Bolonia, per unam leucam distans a portu qui dicitur *Gravelinga ; Vita quadripartita*, l. II, ch. 3.

(4) Persécution, Violence ; Guntherus a dit dans le même sens :

Solus ab angariis Italorum paene solutus.

Ligurini l. II, v. 339.

se consulte transtulit fugae, fultus via,
implens ewagelium (l. evangelium1) et praecepta dia,
et furori regio cedens cum Helya (2).

Sic Saûlis lanceam fugit Manufortis (3),
sic Jacob injurias avidi consortis (4);
sic a fera pessima, Puer magne, fortis,
tu, Joseph, ereptus es, auctus hora mortis (5).

Exit lucis angelus ab Anglorum metis,
jura sanctuarii linquens tapezetis (6),
lupis oves, medicis aegros indiscretis,
fractae ratis regimen flatibus et fretis.

Ad hunc lucis exitum cessit vitae vena;
ad rapinam Sathanas lupis laxat frena;
oves et ovilia duplex premit poena,
jugo subdens servitus et vorax crumena (7).

Sanctum datur canibus; (a) scurris damnatus,
in censura canonum, in re praesulatus;
est cum sanctuario clerus confiscatus;
confiscatis omnibus, Bel non est pacatus.

Audit (l. Addit) scelus sceleri furor effrenatus;
suos jubet cici, nulli miseratus;
ex(s)ulat cum lectulo languidus sublatus,
anus (l. anu) cum edentula puer recens natus.

O vindictae novitas, novus modus irae!
vectos cunis, lectulis, ex(s)ules abire;
aegros, anus, parvulos prosequi; punire
impotes immcritos; in eos saevire!

(1) C'est l'orthographe greeque, εὐ ἀγγελιον.

(2) Hélie fut obligé de fuir pour échapper à la colère d'Acbab; *Rois*, l. III, ch. XIX, v. 3.

(3) David; *Rois*, l. I, ch. XVIII, v. 11.

(4) Son beau-père Laban; *Genèse*, ch. XXXI, v. 17 et 18.

(5) *Genèse*, ch. XXXVII, v. 33. Il mourut à 110 ans, après avoir vu les enfants de Éphraïm, jusqu'à la troisième génération. L'*Ecclesiaste* dit de lui, ch. XLIX, v. 18: Et ossa ipsius visitata sunt, et post mortem prophetaverunt.

(6) Il faut sans doute lire *trapezetis*, Publicains; ceux qui comptent de l'argent sur une *table*, en grec Τραπεζα.

(7) L'avidité du fisc.

mirum si impune vis, Deus, haec transire !
mirum si tam cognita fas est re nescire (1) !

Sic insontes abstulit filios Rachelis,
in his Christum persequens, impius crudelis;
sine fuso sanguine, sine mortis telis,
hi et hi parilibus questi sunt querelis.

Job in Thoma genuit series malorum;
et hic ventus turbinis, hic fraus Chaldaeorum,
damnum hic familiae, damnum hic honorum;
sed sub his non subiit lapsum labiorum (2).

Coelum et non animum mutat transmarinus;
constans hic et alibi, magis et non minus,
premit quicquid imprimit furor serpentinus,
in virtute viribus Herculis vicinus.

Crucem ferre Simoni sciens nil prodesse (3),
de vi votum efficit, velle de necesse;
pressum palam cruciat (l. cruciant) cruces clam impressae;
palam et clam studuit crucis cultor esse.

Rem mirandam refero, rem horroris miri,
sui me sic edocent, timeant mentiri !
premi morte jugiter fuit vita viri;
multis morte moestius esset sic puniri.

Noctis ei requies (4), somnus expers morae;
hausta somni specie, preces mox in ore;
fletu fessis oculis, genibus labore,
auxit haec praeludia ludo graviore.

Quo quondam sub Judaeae solo sociante,
flagris clam affligitur, illo flagra dante;

(1) Unde omnia quae erant Archiepiscopi et suorum, diripuit et totam ejus progeniem exilio condemnavit, nequaquam deferens conditioni vel sexui, ordini vel aetati; *Legenda aurea*, ch. xi, p. 67.

(2) La chute des lèvres signifie ici la dégradation des paroles; il ne blasphema point.

(3) Simon le Cyrénéen fut obligé d'aider à Jésus à porter sa croix (Mathieu, ch. xxvii, v. 32; Marc, ch. xv, v. 21); on ne sait s'il était juif ou payen, mais il est certain qu'il n'était pas chrétien.

(4) Il y a dans le ms. *doctis ei redes*.

lit in sancto carnifex carnis sacrosanctae,
scutica non virgulis equos (l. corpus ?) edomante.

Libet in hac serie paululum morari;
hanc amaritudinem dulce est profari;
sentit quae nec sentiunt plures neque rari,
nec sic solent indui, nec sic flagellari.

Explens in canonico monachum, beatus
veste se induerat utriusque status;
sub his est cilicio duplici sagatus;
aptat hoc femoribus, vestit illo latus.

Ne fallacis gloriae trahat hunc ruina,
lineis velaverat saga cilicina (1);
sed dulcescit acriter haustum mel de spina,
melle litus gladius et virosa vina.

His undatus omnibus vir virtutis tantae,
a ministro caeditur; sputica (l. scutica) pulsante,
scissa sunt flebiliter vitae patri sanctae
collum, dorsum, humeri, nates, crura, plantae.

Esse studens victima partibus his totis,
instat reus, innocens precibus et votis;
parcit tandem artubus zelus hic zelotis,
saepe tinctis sanguine, nunquam non aegrotis;
aegris aegre parcitur, dirae dono dotis,
post flagrorum ferulas sagis mox admotis.

Post tam levis ponderis roseos ornatus,
mox in sagae cyclade loris est arctatus:
aptat hoc femoribus, vestit illo latus;
fronde fossam, lineis tegens cruciatus.

Reindutis splendidis, hoc (ex)ornans onus,
talis suos latuit, vere latro bonus;

(1) Non solum enim cilicium pro camisia deferebat, sed et femoralia cilicina usque ad poplitem bajulabat, sanctitatem autem suam ita subtiliter occultabat, ut, salvo semper honestatis rigore, sub decentia vestium et apparatu utensilium concordaret cum moribus singulorum; *Legenda aurea*, p. 67.

jugis dum his institit annus fit octonus (1),
raro interstitium (2), raro rigor pronus.

Ad alternam requiem monet nos poeta ;
sal in sacrificiis exigit propheta (3),
nec quid minus scriptum quam sunt indiscreta (4) ;
par est homicidii, crux irrequieta.

Sanctus Thomas, bajulus virgae pastoralis,
jugis his septennio praestitit in malis :
quaeque nox crucifera, rara (l. raro ?), non poenalis (5) ;
ab his nocte libera festi principalis.

Non observans sabbatum ne sit sons et renus (l. reus),
ut sancta sanctificans verus sit Hebraeus (6)
fit dies praecipuus ei jubeleus (l. jubilaeus) :
et his vacans et ab his differt (*sic*) tibi, Deus.

Saepe tortor intulit, sistens a flagellis :
homicidam fieri me, Pater, compellis ;
saepe laxo frigidus, flebili rebellis,
ipse se dissecuit, pius versipellis.

Si veraces sui sunt assertores, horum
vera est quam refero series rigorum ;
vere rei seriem, vere rem malorum
longe pinxi parcius quam vox assertorum.

Mira sub his parcitas potus atque cibi,
sed vetat varietas testium, id scribi ;

(1) Pour *octaeus* ; on ne le trouve dans les dictionnaires que comme nombre cardinal.

(2) Intervale ; c'est le seul exemple que nous connaissions de cette signification ; mais Frontinus définit ainsi *Interstitium* ; Quicquid inter duo signa, vel in medio lineae, rectum perspicitur.

(3) Moyse, *Lévitique*, ch. II, v. 13 ; Ézechiel, ch. XVI, v. 4. Il y a sans doute ici un jeu de mots : *Sal* signifiait quelquefois dans la bonne latinité *Modération*, *Sagesse* ; voyez Térence, *Eunuchus*, act. III, sc. I, v. 9, et Cornelius Nepos, *Atticus*, ch. XIII, par. 2.

(4) Ce vers est évidemment corrompu ; le premier hemistiche a une syllabe de moins et ne forme aucun sens raisonnable ; peut-être faut-il lire :

Neque nimis, scriptum est quam sunt indiscreta.

(5) Pleine de souffrance ; le vieux-français traduisait le *Poenalis hebdomada* du moyen âge par *Semaine peneuse* : cette signification manque dans la nouvelle édition de du Cange.

(6) Probablement *Hebraeus* est pris ici dans le sens de *Fils de Dieu* ; il est au moins bien difficile de trouver une explication philologique ; les Septantes traduisent *Hebert* par Περάτης, Περαίτης, Passager.

ne nil tamen exequar, se furando sibi
turbis jungit eremum; stans hic, degens ibi.

Ad vos loquor, Praesules, cardinales viri,
quibus poena corporis mollibus vestiri,
somnus longus, balneis saepe deliniri;
hunc signatis merito meritis deliri (1).

Vini tot diluvia, massae tot ciborum,
ventris (l. ventres ?) cibi gravidi, ructus refertorum,
merito vos meritis aequant confessorum;
confessorum talium regnum est coelorum!

Facta superfluitas carmen (l. carnem) qua curatis
probat hunc cruciferum parem insensatis;
sed si nefas reum est, fas res aequitatis;
sapuit, desipuit; praeit, retro statit (2).

Virtus culmen contulit tempore priori,
non humana gratia, neque jura fori;
honor erat oneri culminis rectori;
situs, munde vivere; carnis crux, honori.

Nunc novata tempora novum habent statum;
merces novant graduum fora dignitatum;
virtus expers pellitur; pompa fert primatum;
genu flecti(t) sanctitas; praesidet peccatum.

Affligebant praesules temporis prioris
labor, virtus, habitus nimii rigoris;
mortales ang(e)lici fecerant nitoris
nitens mens interius, situs rigens foris.

Aevi nostri praesules lex haec ornat morum:
mensae sumptus splendidus; habitus porcorum;
votum opus sitiens, labor institorum;
o(h)! quam grata sanctitas talium sanctorum!

(1) Pour *delirari*.

(2) Il faut sans doute lire :
Sapuit, desipitis; praeit, retro statis.

Erat cura praesulum, tempore priorum,
victu frui sobrio, salus subditorum;
erat erga subditos prius rigor horum;
dum stetit, dum institit, nil hic indecorum.

Aevi nostri praesules urit Evae cura;
bursae, ventris, lateris (1), eis cura, jura;
inest eis obvium (2) cura satis dura,
diffluens remissio, crux sine mensura.

Cathedram nunc Moysi(s?) regunt in pastores (l. impos-
mensae, vanae gloriae, mammonae cultores; [tores?),
parcunt ad paralysim (3) verbere tortores;
usus vitae devii, ductu didutores (l. deductores?).

O (h)! quam sensit dissona talibus vir talis!
Thomae tam pompaticis vita tam poenalis!
cjus cesset aemulus (4) insultare malis!
diem probat vespera; decus, dos finalis.

Longi tractu temporis te spirante, Thoma,
nauseam terrigenis, superis aroma,
aegrum deflens filium, aegra mater Roma,
sedet veste lugubris et inculta coma.

Cum Edom indomito Jacob flens coflictum (l. conflictum),
pacem monens mutuam, increpat conflictum;
Edom prece, monitis, minis, non devictum
vinxit aequo laxius matris maledictum (5).

Nolentes (hi?) reverti cor induravere,
Pharaonis fraudibus, legibus megaerae,

(1) Volupté, comme *Venter*, signifie Gourmandise; Juvenal a dit dans le même sens:

Nec queritur quod
Et lateri parcas, nec, quantum jussit, anheles?

Satire VI, v. 35.

(2) Contraire, Odieux; un exemple semblable se trouve dans le du Cange de M. Henschel, t. IV, p. 690, col. 1.

(3) *Paralysis* est employé ici dans le sens du grec Παράλυσις; nous n'en connaissons pas d'autre exemple.

(4) *Ennemi*; on le trouve déjà avec ce sens dans Virgile, *Aeneidos* l. V, v. 415, et dans Tertullien, *Apolegicus*, ch. 48.

(5) Jacob, le bien-aimé de sa mère (l'Église), signifie ici saint Thomas, et Édom ou Ésaü, Henri II.

aspides de apibus, de tyrannis ferae,
tetros in teterrimos mores mutavere.

Nati patres abdicant (o nefandum morem!);
opem, aegri; pervium (1) devii ductorem:
grex, pastori dedecus spondens et angorem,
juramento celebri firmat hunc furorem.

Profanatur publice coelitum germanus;
vir famosus fama fit judice profanus;
fit in fama (l. infamis?), proditor, exlex christianus;
exlex mecum talis sit quisque christianus!

Ipsi caeci principes, caecis conductores,
in hanc secum foveam miserunt minores;
de piis apostatas creant subversores,
et fiunt, et faciunt ethnicis pejores.

Sic pugnabat Chanaan cum Israelita;
sed sol risit nubilum, lutum margarita;
sub tam grandi grandine, sub tam trita vita,
scutum ejus statuit urbs in monte sita (2).

Post tot zelos nata pax, non de pacis colo,
patrem natis reddidit et natali solo;
cum vox pacem resonat, et cor: pacem nolo;
pax est ea picea (3) sono pacta solo.

Aegras dat inducias latro viatori,
sabulo vis turbinis, vis procellae flori;
lupi cum ovicula ludus est dolori;
vere lupus lusor est qui dat dolo mori.

Sic blanditus est Joab suo successori,

(1) Silius Italicus l'employait aussi dans un sens actif :

Qua flatus agit, qua pervius ensis.

Punicorum l. x, v. 249.

(2) Il y a là une allusion que nous ne sommes pas sûr d'avoir comprise; nous supposons cependant qu'il s'agit de Sabarim, où les Israélites se réfugièrent après leur combat contre les habitants de Haï.

(3) Noire comme de la poix; paix perfide; cette expression, d'autant plus remarquable qu'elle n'est pas amenée par la rime, ne se trouve point dans les glossaires que nous avons consultés.

ferro manum applicans dum os jungit ori (1);
sic con[c]lusit Ismael fratri juniori,
ludens ad ludibrium, par persecutori (2).

Foedus inops fidei res est plena praelis (3);
iter Caim cum Abel sub diversis zelis;
male mulcent oscula quorum crux sub velis;
male salus (l. sanus?) pereutit melle litis telis.

Ut post Syrtes mittitur in Charybdim navis,
ut laxatis laqueis invescatur avis;
sic remisit exulem male pax suavis,
miscens crucis poculum sub verborum favis.

Flatibus et fluctibus transitis tranquille,
tutum portus impulit in latratus Scyllae;
austris junctis Boreae fit latratus ille,
fluctuum diluvium haec pluerunt stillae.

Quidam terrae malleus, civis Aquilonis (4),
venam solvit jurgii fons seditionis;
inspiravit turbinem perturbationis,
per quam odor anglicae foetet regionis.

Haesit ei, belliger contra virum sanctum,
quidam de confinio choreae Gigantum (5);

(1) Dixit itaque Joab ad Amasam : Salve, mi frater. Et tenuit manu dextera mentum Amasae, quasi osculans eum.

Porro Amasa non observavit gladium, quem habebat Joab, qui percussit eum in latere et effudit intestina ejus in terram, nec secundum vulnus apposuit, et mortuus est.

Rois, l. II, ch. XX, v. 9 et 10.

(2) Cumque vidisset Sara filium Agar Aegyptiae ludentem cum filio suo dixit ad Abraham :

Ejice ancillam hanc et filium ejus : non enim erit haeres filius ancillae cum filio meo.

Genèse, ch. XXI, v. 9 et 10.

(3) Praeliis; nous avons deja vu *Eicio* et *Obicio*.

(4) Un fléau de la terre, un associe de la tempête; si cette interpretation, qui s'écarte un peu du sens habituel de *Civis* n'était pas fondee, il faudrait sans doute ecrire *et vis aquilonis*.

(5) D'une famille à peu pres inconnue, comme celle de la troupe des Géants; Juvenal a dit dans le même sens, *Satire* IV, v. 98 :

Unde fit, ut malim fraterculus esse Gigantum.

Peut-être cependant *Gigantes* signifie-t-il les mauvais-esprits, et le poëte a-t-il voulu dire : Près de s'associer à la danse des démons, ou, pour nous servir d'une expression populaire, de figurer au sabbat. Il s'agit peut-être de Richard de Laci, qui est accuse d'avoir excite la colere du roi contre saint Thomas, dans une lettre anonyme (*Rerum gallicarum scriptores*, t. XVI, p. 236), et que l'archevêque excommunia ainsi que l'evêque de Salisbury, comme pra-

complex ei additur ex te, Trinovantum
novans in cognomine saecularem cantum (1).

Hinc sunt sata semina, per quae turbo totus,
per quae ventus turbinis est imie (l. imis) permotus,
princeps ille sibilus (2), si sit nitro lotus,
si sit rasus punice (l. pumiee), non erit ignotus.

Extunc seelus ausa est militaris manus,
quo eclipsim pertulit sol meridianus,
quo in patre filius eaede fit prophanus,
quo in saero seeuit Christum ehristianus.

Solis in solemniis, feta solem stella,
feta eastis finibus et signata cella,
quinta lux dum agitur, pacem turbant bella;
festum, lamentatio; eantica, procella (3).

Cum sole sol occidit, sol cognatus solis;
his ornandus moribus, ille praeest polis,
sed his rite raptus est, his prostratus dolis:
quis dolus dolosior quam in patrem prolis?

Reprobantem reprobos, debitos ruinis,
invaserunt praesulem litibus et minis
bini bis, de finibus missi transmarinis;

Vitatum illarum auctor et fabricator; *Ibidem*, p. 248. Au reste, les allusions toutes personnelles que renferment ces strophes les rendent peu intelligibles.

(1) Ne ehangeant rien qu'un nom dans les chants satiriques des habitants du Middlesex; Τρινοαντες dans Ptolémée; *Trinobantes* dans Caesar, *De Bello gallico*, l. v, ch. 20, et Taeite, *Annales*, l. xiv, ch. 31. On lit dans des Lettres de grâce de 1401: Les compaignons de la parroisse Sainte-Marguerite en la ville de Saint-Quentin, signifierent qu'ilz donneroient un chapeu de fleurs au mieux chantant une chanson de siecle; dans du Cange, t. VI, p. 20, col. 2.

(2) Sifflant comme un serpent, la représentation mythique du mauvais principe dans l'*Apocalypse* et dans les écrivains juifs et ehrétiens du moyen-âge; ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, Godeschalkus disait dans sa séquence *De una Virgine*, str. 8:

Hoc miratur serpens antiquus,
calcaneum ejus observabat callidus.

Daniel, *Thesaurus hymnologicus*, t. II, p. 48.

(3) On lit dans la Vie, attribuée sans raison suffisante par M. de La Rue à Benoit de Sainte-More, et publiee à l'appendiee de sa *Chronique rimée*, par M. Francisque Michel:

Mecresdi esteit le quint jur
de la nativite nostre Seignur,
apres manger,
quant il de gre, a grant honur,
sosfri la mort pur Deu amur
en fei garder.

dedit haec sors provida nomina bis binis (1).

Tres sunt ii, Villicus (2), Thrax (3) et Ursi natus (4);
ut sit tetras, tribus est Brito sociatus (5);
ut sint ex re nomina, reddit hos reatus
traces et mortiferos, ursos, bruti status.

Ab his dum impetitur, petitur patronus,
ut, absolvens noxios, sit a bono pronus (6);
papa quod imposuit ut deponat onus;
si id mali egerit, malis erit bonus.

In sua metropoli[m], sede sua tentum
impetit hoc (l. hunc?) incitans sibilus serpentum;
sed in vanum incitant, sibilant in ventum, [tum (7).
se commassant azymis expuens (l. spuentes?) fermen-

(1) Ce fut une parole au moins bien imprudente de Henri II, qui détermina quatre de ses courtisans à traverser la mer pour assassiner Thomas Becket. Voyez le *Vita beati Thomae quadripartita*, l. III, ch. II, p. 19, et la lettre de Johannes de Salisbury, insérée dans le *Rerum gallicarum scriptores*, t. XVI, p. 519.

(2) Jeu de mots sur le nom de l'un des assassins de saint Thomas :

Li terz esteit un bacheler,
Hug de Morvil l'oi nomer.

Vie de saint Thomas de Cantorbéry, v. 931.

(3) C'est encore un jeu de mots :

Li altre est Willem de Tracy
dont vus sovent aves oi,
de grant valur.

Vie de saint Thomas de Cantorbéry, v. 925

Thrax signifiait un gladiateur et un barbare : Homo Thraecus, inquit, ex ultima barbaria; Aulu-Gèle, l. XIX, ch. 12.

(4) Jeu de mots :

Li uns fu Rainald, le filz Urs,
qui malment ad fait son curs
en folie.

Vie de saint Thomas de Cantorbéry, v. 919.

(5) Li quatre fu le Breton
qui ad ovre cum bricon
par l'Enemi.

Vie de saint Thomas de Cantorbéry, v. 937.

Brito avait pris pendant le moyen âge le sens de Voleur, Pillard (voyez du Cange, t. I, p. 779, col. 2); mais la strophe suivante semble indiquer que le poëte songeait seulement à la ressemblance de *Brito* avec *Brutus*. On lit dans l'*Entheticus* de Johannes de Salisbury, v. 1669 :

Nam quantum patitur Britonis natura vel ordo,
indulget studiis, carminibusque vocat.

et *Li plus sot en Bretaine* était un dicton populaire du XIIIe siècle, qui a été recueilli par Crapelet dans ses *Proverbes et dictons populaires*.

(6) Nous ne connaissons pas d'autre exemple de *pronus* suivi de *a*, et il est d'autant plus remarquable que rien n'empêchait le poëte de dire : *Sit ad bonum pronus* : c'est sans doute la forme romane du datif.

(7) Il y a encore ici un jeu de mots; *Azymus* signifie *Pain sans levain*, et, par métaphore, *Saint*, *Sans péché* : Levain (ζυμη) avait déjà la signification de *péché* dans saint Luc, *Évangile*, ch. XII, v. 1, et dans saint Paul, *Épître aux Corynthiens*, I, ch. V, v. 7. Aussi Phavorin appelait-il le pain azyme καθαροι αρτοι, et à l'exemple des lévites (*Genèse*, ch. XXIII, v. 18; ch. XXXIV, v. 25), les prêtres chrétiens ne consacrent à Dieu que du pain sans levain.

llite scelus ratus est lutum deaurare ;
Chore, Dathan, Abiron justis innormare (1),
Lazare, te mortuum vinclis extricare ;
veni foras prius, est post exvinculare.

Canonum in serie jus est regulare
suos sibi praesules, papa (l. papae?) secundare ;
nemini quos implicat competit laxare,
ut sit ejus solvere cujus est ligare.

Frustra fessant (2) milites praesul dum frustatur,
in *ma* (l. *mi*) de milicia, I in A mutatur ;
secum secans populum miles malignatur ;
non erit miliciis (l. maliciis) ante caedem satur.

Dum ad aram confluunt, aulae mutans sedem,
cum suis subierat sanctam Sanctus aedem ;
sub Nerone Senecae novit hic mercedem,
sub Herodis legibus novi vatis caedem (3),
Zachariae sub Joa[s] caedem et haeredem (4) ;
o felicem, Thoma, qui te huc tulit pedem !

Patrem non eriperet fratrum grex fidelis,
ostium obstruxerat fisus his cautelis ;
o(b)stans pater intulit, est in his tutelis
persequens obsequium pietas crudelis.

Seram, Fratres, pellite cura cum rebelli ;
lex est hic vim perpetim (l. perpeti), non vim vi repelli ;
non in domo Domini regar lege belli ;
non erit, me praeside, templum arx castelli.

(1) Associer, Assimiler ; c'est donc à tort que Carpentier proposait de corriger *Innormare* par *Inornare* dans un passage de Guillaume de Jumiéges ; voyez du Cange, t. III, p. 839, col. 3, éd. de M. Henschel.

(2) Ce mot manque dans la nouvelle édition de du Cange ; nous ne savons si c'est l'actif de *Fatiscor*, formé du participe *Fessus*, ou un verbe conservé dans le français *Fesser*, qui signifie *fouetter*, *battre*.

(3) Saint Jean dont Salomé demanda la tête à Hérode ; saint Marc, *Évangile*, ch. VI, v. 21-27.

(4) Ce mot semble signifier ici *héritage*, comme le *Hereda* de la *Loi des Burgondes*, tit. 86 ; voyez sur Zacharie et Joas, *Paralipomènes*, l. II, ch. XXIV, v. 21 et 22.

Se passurum praedicans Jhesus probra gentis,
sic errorem renuit Petri renitentis;
Thomae vox haec aemula vocis est sequentis :
vade retro, Satana, carnis sunt quae sentis.

Imperat et impetrat patris vox severa;
cedunt ostiarii, cedit pulsa sera;
intrant canes Stygii, duce te, Megaera;
hominum in specie daemones revera.

Strictis intrant gladiis, efflant hunc furorem :
hostem regni quaerimus, regis proditorem,
Thomam temerarium, perfidum pastorem;
jamjam quem est meritus sentiet furorem.

Hic sum, ait legifer Satanae collegis,
neque regno pestifer, nec saluti regis;
Thomas sum, dominici dictus pastor gregis,
pro tutela perimi promptus sacrae legis (1).

Non a dolo dolus est talis alienus,
quo in Christum irruit coetus dolo plenus;
habet id quod legitur, hoc loquendi genus :
ego sum quem quaeritis, Jhesus Nazarenus.

In meandi serie Jhesum imitatus,
sese palam obtulit sponte propalatus,
hic est Christus obvius, hic Judae reatus,
hic a magistratibus missus grex armatus.

Inhiant et ineunt scelus scelerati;
membra caput lacerant; patrem necant nati,
homicidae plurimi, uno viso pati,
monachi, canonici, praesules, legati.

Res stupenda posteris, horror hac aetate!
non arceantur gladii loci sanctitate;

(1) Ici le poëte suit exactement l'histoire; voyez le *Vita quadripartita*, l. III, ch. 17, p. 150.

matrem orbant filii, trucidato patre;
in matre perimitur frater a confratre.

In macellum area vertitur altaris;
in altaris area ruit lux solaris;
quinque passus impetus ensis militaris,
tortus est dominici prelo torcularis.

Vulnerum in numero formam fert Messiae:
situ fert martyrii formam Zachariae;
Thomas Thomae Dydimae (l. Dydimo) par est, fati die (1);
quintum habet hunc et hunc partus matris piae.

Ferarum(a?) foliis (2) fuso jam cruore,
cerebrum diffunditur inhumano more;
arae vernat area candido rubore,
tanquam (h)ortus liliis roseo cum flore.

Nato Christo, justus est propter Christum stratus;
coelitus cum Stephano, cum Johanne natus;
dignus Dei gratia digne decoratus,
et cum Innocentibus innocens litatus.

Ensem hic, tu asciam, sancte Dionysi,
passi poena simili verticis abscisi;
pares rosas additis (h)orto paradysi;
estis pari pretio pares mihi visi!

(1) La fête de saint Thomas Dydime se célèbre maintenant dans l'Église latine le 21 decembre; il semble résulter de ce passage qu'on l'a avancée de huit jours après la canonisation de saint Thomas Becket. Au reste, tout est fort obscur dans la vie de saint Thomas Dydime (δυδιμος est la traduction de l'hébreu *Thoma*, Jumeau); selon saint Clément d'Alexandrie, *Stromatee*, l. IV, p. 502, il n'aurait pas même souffert le martyre; mais les autres Pères le font supplicier à Calamine, dans les Indes, d'où son corps fut rapporté à Édesse; selon les Portugais, c'est à Méliapur qu'il fut percé d'une lance au pied de la croix, et une inscription y a conservé le souvenir de son martyre.

(2) Il faut sans doute lire *Folliis*, Folie, Outrage, Crime. Carpentier cite ces deux vers du *Roman d'Alixandre* qui ne se trouvent pas dans l'édition de M. Michelant:

Ne unques a nul jour ne l'vit-on courroucier,
Ne franc homs de parole il ne volt folingier.

Se folier qui se trouve dans le v. 1966 du *Roman de Horn et Rimel*, publié par M. Francisque Michel, a la même étymologie.

Aequant (l. Aequat ?) se Parisius urbs Dorobernensis (1)
dum securis seriem aemulatur ensis;
geminum p(r)aepucium nullis par impensis (2)!
oh! quam gratis gratum est supernorum mensis!

Pastor dum percutitur, sparse sunt (l. sparsum est) ovile;
ut se fuga liberet, fugit hic et ille;
fletus fit in populo, clamant flentes mille;
nostrae meta lucis est hujus mors scintillae.

Mala malis cumulat Satanae satelles,
praesulis post praesulem vellitur suppellex (3);
thalamos et stabula vastant versipelles,
cedi junctis spoliis vix adhuc imbelles.

Mira miris persequor; manibus piorum
procurato mortuo more mortuorum,
vermes tot in vestibus visi sunt sagorum,
ut sit caedes altera morsus tot tortorum.

Dicam quod hic sentio de hoc sacro reo:
cauda juncta capiti se libavit Deo (4);
finem dum diffinio, dum per vitam meo,
martyr est, me judice, quaeque pars in eo.

Quid nunc agis, Moyses (l. Moysis) Deus, Pharaonis?
ubi virga vigilans crux cor(r)eptionis?
manna si superfluit, vermes interponis;
mannae virga socia normam dat patronis.

Ad radicem arboris ferrum non appones?
blande terret tonitrus sibilo si tones:

(1) *Parisius* est ici sans doute pour *Parisiis*; on lit dans le *Vita B. Thomae quadripartita*, l. I, ch. 4 : Parisius vero per aliquod tempus studens. Quant à *Dorobernensis*, ou, comme dans Bede, *Dorovernensis*, c'est *Cantorbery* Δαρουερνον dans Ptolémée, et *Durovernum* dans l'*Itinéraire d'Antonin*.

(2) *Praepucium* est ici sans doute pour *circoncision*, *sacrifice*.

(3) Cette rime prouve, ce qui résulte d'ailleurs de l'orthographe d'une foule de manuscrits, que le x avait, pendant le moyen âge, un son très-voisin de celui du s.

(4) Il s'offrit tout entier à Dieu; les Italiens disent proverbialement dans un sens analogue *ne capo*, *ne coda*; et on lit dans Plaute :

Quin nec caput nec pes sermonum apparet.

Asinaria, act. III, scèn. III, v. 139.

in Ophni et Phinees, Pie, pius non es,
Hely, sine verbere si tam reros (l. reos) mones.

Sed in coelum ponere vereor os meum,
neque reum denoto Pharaonis Deum;
eos reos judico dehortantes eum,
filios sangissuge (l. sanguisugae) qui sic ornant reum (1).

Vere, Roma, nimis est; eris sitibunda,
vorax, irreplebilis, inferis secunda.
Non et (l. ne?) est? praeposterat lucri spe jocunda,
probos censet reprobos et immunda munda (2).

Dudum terras domuit, domina terrarum,
colla premens plebium, tribuum, linguarum (3);
nunc his colla subjicit spe pecuniarum;
aeris fit idolatra (4) dux christicolarum.

Romae, si tu reus es, vis absolvi? prome;
aes, ut sumas veniam, in os ejus vome:
prece sancti nummuli perorante pro me,
si blasphemus fuero, mox placebo Romae (5).

Si te Roma reputat parricidam, moechum,
Symonis apostatae cor habeto caecum;

(1) La sangsue est la Cour de Rome : beaucoup d'évêques anglais montrèrent une animosité singulière contre Thomas Becket, même après sa mort; selon une lettre de Johannes de Salisbury : Inhibuerunt nomine publicae potestatis ne miracula quae fiebant quisquam publicare praesumeret. Ils disaient : Corpus proditoris inter sanctos pontifices non esse humandum, sed projiciendum in paludem viliorem aut suspendendum esse patibulo; *Rerum gallicarum scriptores*, t. XVI, p. 618.

(2) Thomas Becket disait lui-même dans une lettre au cardinal Albert : Nescio quo pacto pars Domini semper mactatur in curia (romana).... condemnantur apud vos miseri exules innocentes, nec ob aliud nisi quia pauperes Christi sunt et imbecilles; *Rerum gallicarum scriptores*, t. XVI, p. 416 Il osait se plaindre au pape Alexandre III lui-même de sa partialité pour le roi; *Ibidem*, t. XVII, p. 583.

(3) Comme le vieux-français *Langue*, *Lingua* signifie ici Pays; on lit dans Guillaume de Tyr : Hoc autem debent observare in his omnibus.... cujuscunque linguae, cujuscunque nationis, cujuscunque fidei; *Belli sacri historia*, l. XXII, ch. 23.

(4) Cette syncope d'*Idololatra* manque dans la nouvelle édition de du Cange, mais on y trouve *Idolatrare* et *Idolatria* : c'est la forme romane.

(5) Nous avons déjà publié des pièces où le même reproche d'avidité est dirigé contre la Cour de Rome, dans nos *Poésies populaires latines*, p. 231 et 407; celle-ci prouve que ces violentes diatribes étaient beaucoup plus générales que ne le croyait notre savant critique du *Journal des Savants* qui les attribuait à quelque partisan des doctrines vaudoises.

fer argenti lilia, rosas auri tecum :
hi di sacrant reprobos, scelus reddunt aequum.

Res est et non fabula, rata res et non vana,
forum est venabulum (1) curia romana;
reis vendit veniam, approbans profana,
ut in forum venditur lutum sine lana.

Insons Thomas caesus est; Roma, quid egisti?
cedis in artifices; fratres Antichristi
emunt male veniam, pejus vendidisti;
lis est haec sub judice ante thronum Christi (2).

Manus, pedes, labia, si lavet Pilatus,
per salutem Caesaris mundum se testatus;
si per astra Lucifer juret adjuratus,
non haec reos expiant, non delent reatus.

Quod tam pii facti sunt in auctores rei,
quod rodendo mortuum necdum parcant ei,
nota loquor, denotant nota notus (3) mei :
lis est haec sub judice ante thronum Dei.

Morem sequor comici; malis finem pono,
flebile principium fine mutans bono;
lyra[t] mutat elogus dulci plaudens sono,
Thomas sedem carceris celso mutat throno.

Ver proscripsit hyemem, flores paruere;
cetus quem sorbuerat vivit Jonas vere;
nostra sentit Ninive Jonam reflorere,
vae vertentem in evax, fletum in gaudere.

(1) Ce mot manque dans tous les glossaires; mais l'étymologie en est trop évidente pour que sa signification présente aucune difficulté : nous ignorons seulement si c'est un adjectif ou un nom substantif. Dans le premier cas ce vers signifierait *la Cour de Rome est une place publique aux marchandises* (*une halle*), et dans le second *un marché*, *une boutique*.

(2) Il y a là un souvenir d'un vers d'Horace que nous retrouverons plus bas :

Grammatici certant et adhuc sub judice lis est.

Ars poetica, v. 78.

(3) Probablement *Notus* est un génitif, quoiqu'il ne se trouve dans aucun lexique et signifie *connaissance*.

Jonae jungit foedera Thomas col... oinus (1)
quem livoris sorbuit furor bel(l)uinus;
jam in tuto residens, jam Deo vicinus,
implet Dei laudibus terrae nostrae sinus.

Vicit Cantuaria Montem Pessulanum (2);
victa (et) Salernia jactant se in vanum (3);
Thomas, novus medicus, dum apponit manum,
signans insanabilem, mox resignat sanum (4).

Nova viri gratia digna recenseri,
vivum nunquam medicum mortuum mederi;
facit mors cum medicis operam deleri,
facit hunc mors medicum, meta dat augeri.

Non haec subest physica poenis (5) doctrinae,
neque pulsum contulit, neque vas urinae;
non est opus hominum modus medicinae,
medicinae modus est opus vis divinae.

Thoma(s) prelo proficit, incipit finitus;
vivere (l. vitae?) vivit mortuus signis insignitus,
qui Cantuariae (6) miros novat ritus;
fit hic gustu dulcium paradysi situs.

Hic novavit vetera paradysi jura;
novus ejus fluvius nostra rigans rura;
hic lechitus (7) olei vasa poscens plura;
hic ubertas olei stat non defectura.

Hic effectu multiplex manna, coeli panis;

(1) Il y a un trou dans le parchemin, mais il semble antérieur à l'écriture.

(2) Montpellier; c'est une nouvelle preuve de la célébrité de son École de Médecine, dès le XIIe siècle.

(3) Nous ne connaissions pas d'autre forme que *Salernum*; peut-être faut-il lire victa (quoque) Salerna.

(4) Et jusque deus ans fussent passez
apres qu'il fu martirez
eu (l. en) Deu servise,
out Deus eine morz resuscitez,
treize leprus del cors mondez
dedens l'eglise.

Vie de saint Thomas de Cantorbéry, v. 1249.

(5) Il faut sans doute lire *portentis* ou *poculis*.

(6) Il manque une syllabe à cet hémistiche; peut-être *hic*.

(7) Corruption de *Lecythus*, dont nous avons déjà vu un exemple, p. 8.

hic emundans Naamam fluvius Jordanis (1),
hic (in)colis Syloe (2) salus male sanis,
lumen coecitatibus conferens humanis.

Donum Petri datur hic claudo spem habenti,
donum dono ditius auro (l. auri) vel argenti;
hic dat Potens effeta loqui, non loquenti;
surdus audit; effluunt morbi virulenti.

Hic est furta retegens novi ars sophistae (3);
hic insanos lenies (l. leniens?) cythara psalmistae;
hic das vitam mortuis, vitae dator Christe;
hic ad Thomae gloriam pellis omne triste.

Hic descensus Angeli; hic est aquae motus;
hic datur salutifer aquae mixtae potus;
hic est quo spem refovent notus et ignotus,
cum insomni somnians, astans et remotus.

Sortitus rudiculum, jam fit sermo ratus (4),
Romae Cantuariam aequant commeatus :
est in Thoma supplice Jacobitae status (5),
conchis his (l. hinc et) vasculis remeat ornatus.

Ecce fera pessima Joseph ille stratus,
ecce vivit mortuus, statim dominatus;

(1) Naaman était un général de l'armée du roi de Syrie, Benadad, qu'Élysée guérit de la lèpre, en le faisant se baigner sept fois dans le Jourdain; *Rois*, l. IV, ch. 5, v. 1 et 14.

(2) C'est la fontaine connue sous le nom de *Regel* ou *du Foulon* dans *Josué* et les *Livres des Rois*. L'eau en était salée suivant Monconys, *Voyage de la Terre sainte*, t. II, p. 38; ses propriétés bienfaisantes lui avaient été accordées à la prière du prophète Isaïe; saint Épiphane, *De vita et morte prophetarum*, p. 248.

(3) Quidam autem illusor aquam simplicem pro aqua sancti Thomae domino suo in pixide obtulit convivanti, cui dominus ait : « Si nil unquam furatus fuisti mihi, sanctus Thomas aquam huc te deferre permittat; si autem reus furti es, aqua ipsa protinus evanescat. » Huic igitur dicto consensit sciens, quod pixidem aqua nuper implesset. Mira res! Pixidem continuo aperuerunt et vacuam invenerunt, sicque serviens in mendacio reperitur et furti reus evidentius approbatur; *Legenda aurea*, p. 69.

(4) Ce vers semble indiquer une poésie populaire dans le sens grossier du mot; mais l'affectation des jeux de mots et la recherche du style et des pensées nous empêchent de prendre à la lettre la *pièce de cuivre* que le poëte se vante d'avoir reçue comme un témoignage d'approbation.

(5) Il faut sans doute lire *Thomae; Jacobita*, Pèlerin de saint Jacques, et par suite simplement Pèlerin, est une crase de *Jacobipeta* qui se trouve dans le Glossaire de Johannes de Janua.

ecce quem submerserat olim, enatatus;
ecce quem damnaveras (l. damnaverat), martyr est beatus!

Martyr, praesul, monache, flos canonicorum,
voti compos, medice Thoma, spes Anglorum,
vitam nostram statuens pio statu morum,
nos post mortem munere munera piorum!
Prece tua precibus annuens tuorum,
praestet id quod petimus regni rex coelorum! Amen,
[Amen, Amen (1).

Cène de Johel (2).

Galilcae rex inclitus,
suis Johel est cognitus;

(1) On lit à la fin :

Finito libro reddatur cena magistro.

puis ce quatrain :

Annus millenus centenus septuagenus,
primus erat, primas quo ruit ense Thomas;
Quinta dies Natalis erat, flos orbis ab orbe
vellitur et fructus incipit esse poli.

C'est une épitaphe déjà publiée par Leyser, *Historia poetatum et poematum medii aevi*, p. 437, où il a imprimé par erreur dans le dernier vers *pellitur*. Elle s'écarte, comme on voit, de l'opinion générale des historiens qui fixent à 1170 le meurtre de Thomas Becket, et il existe d'autres dissentiments d'autant plus remarquables qu'ils se trouvent dans des écrivains à peu près contemporains. Ainsi Jacobus a Voragine indique une date encore plus récente : Quibus dictis venerandum caput gladiis impiorum impetitur, sacra capitis corona praeciditur, cerebrum per ecclesiae pavimentum dispergitur et martyr Domino consecratur, anno Domini millesimo CLXXIV. Au contraire, l'auteur de la Vie en vers français que nous avons déjà citée plusieurs fois, la recule jusqu'à 1167 :

De la seinte Incarnacion
de Jhesu, nostra redempcion
avom trovée,
desqua la mort de cest baron
mil anz et cent sesante et set
tuz nombrée.

Vie de saint Thomas de Cantorbéry, v. 1135.

(2) Ms. B. R. nº 5609, commencement et fin; l'écriture a les caractères ordinaires du IXe siècle. Ce poëme était certainement chanté, puisque la strophe qui commence par

Helisaeus in aratro

est notée : c'est une simple versification de la *Cèna* attribuée à saint Cyprien. Nous en avons déjà publié une dans nos *Poésies populaires latines*, p. 193, dont l'auteur se nomme Jean :

Quisque cupitis saltantem me Johannem cernere,
nunc cantantem auditote, jocantem attendite.

Dans Pasini, *Codices manuscripti Bibliothecae regii Taurinensis athenei*, t. II, p. 7.

Il en existait une seconde par un moine de Reims, nommé Azelinus, dont Saumaise a cité deux passages :

Joseph talari tunica
vestitur innocentia;
infectam capri sanguine
tollit pro pulchro munere.

Notae in Vopiscum, p. 307.

Heleiae pulchra filia,
secura per pomoeria,
Susanna fert castaneam.

Ibidem, p. 410.

et d'évidentes ressemblances de rhythme et de langue nous font croire qu'ils appartiennent à la pièce dont nous publions le commencement.

in Orientis partibus,
fulgens dignis operibus.

Jam nuptiae de pluribus
implentur discumbentibus,
mali sunt cum pejoribus,
boni cum melioribus.

Cum Johel facit nuptias,
vocat personas congruas;
disponuntur sedilia
per palatina spatia.

Usurpant sedes citius
qui loti sunt temperius,
se praesentant convivio
sub Johelis dominio.

Jam manus lavat Naaman (1),
mersus Jordane septies,
quem non aufert ulceribus
Pharphar, Damasci fluvius (2).

Invitatorum manibus
Amos (3), vir armentarius,
siccomoros evellicans,
aquarum fundit copias.

Foenum deportant Jacobus,
Andreas discumbentibus;
sed sternunt convivantibus
duo, Mathaeus et Petrus.

Cum mensam ponit Salomon
multi currunt ad ferculum;

(1) Voir la note 1, p. 92.

(2) Le Pharphar était un des fleuves de Damas, ou plutôt un des bras du Barrady ou du Chysorroas; voyez *Rois*, l. IV, ch. 5, v. 12.

(3) Le prophète Amos repondit à Amasias: Je mène paître les bœufs et m'occupe à piquer les figues sauvages pour les faire murir; ch. VII, v. 14.

nam locum sibi praeripit
unusquisque quem reperit.

Post nuptiarum dominum
Adam, pater mortalium,
de limo terrae conditus,
ficus sedet in frondibus.

De viro sumpta femina
heu ! sedet super folia
quae ficus lata peperit,
quae se tegendo consuit.

Parricidalis et Caïn
qui toto vultu concidit,
trux sedet super sarculum
quo fratris sparsit cerebrum.

Abel, felix puerulus
quem respexit coeli Deus,
en sedet super vellera,
munitus innocentia.

Noë, faber justissimus,
novus cultor ex vitibus,
sedet horis convivii
super archam diluvii.

Post risum Sarae conjugis
Abraham sedet (1) nuptiis
super radices ilicis
sui cum massa generis.

Loth sedet, frater Abrahae,
qui fugit ignem Sodomae,
super salis materiem (2)
quae deficit per pluviam.

(1) Nous supprimons *in* qui est inutile pour le sens et donne une syllabe de trop au vers.

(2) Il faut sans doute lire *materiam*

Post haedorum pelliculas
sedet deceptus Isaac
super arae cacumina,
ut holocausti victima (1).

Sara quae centenaria
recepit muliebria,
ridet post tabernaculum
et sedet super ostium.

Pilosus factus Esau,
venator, velox impetu,
post pulmentum, post bucinam
vi(x) sedet super pharetram (2).

Duas sedes Jacob habet,
petram scalamque possidet;
super petram tamen sedet,
Deum qui vidit in Bethel.

Et sedet ex industria
jam Rachel super idola
quae furto Laban abstulit
et sub stramento condidit.

Israhel primogenitus,
Ruben, dolor fortissimus,
super stratum patris sedet,
quod maculavit turpiter (3).

Simeon frater cum Levi,
non est puer consilii;

(1) Isaac faillit être offert en sacrifice par Abraham, et fut trompé par Jacob qui, afin de se faire passer pour Ésaü, se couvrit de peaux de chevreau; *Genèse*, ch. XXVII, v. 16 et 23.

(2) Ésaü était un grand chasseur; Isaac lui dit; *Genèse*, ch. XXVII, v. 3 : Prenez vos armes, votre carquois et votre arc, et sortez dehors.

(3) Ruben abusa de Bala, concubine de son père; *Genèse*, ch. XXXV, v. 22, et ch. XLIX, v. 4 : suivant le *Testament des douze patriarches*, il en conçut une telle douleur, qu'il s'imposa pour punition d'être sept ans sans boire de vin et sans manger de pain ni de viande.

super murum fractum sedet,
dispergendus per Israhel (1).

Juda sub fratrum laudibus
super praedam sedet citus,
cujus sunt utraeque manus
in hostium cervicibus (2).

Et super navem Zabulon
sedet juxta convivium,
maris deductus fluctibus,
venti se credens flatibus (3).

Et sedet tributarius
Is(s)achar, fortis asinus,
super vectigal et onus,
quae jam persolvit subditus (4).

Factus viarum coluber,
super cerastem Dan sedet;
sic exoptavit Israhel,
manus commutans digniter (5).

Octavus Jacob filius
vix Gad sedet cum fratribus;
ut accinctus in praeliis,
sic intervenit nuptiis (6).

Aser abundans panibus
suis sedet cum patribus (7),

(1) Siméon et Lévi sont associés dans le même reproche par Jacob; *Genèse*, ch. XLIX, v. 5 : selon le *Torgum* de Jerusalem et les Rabbins, les docteurs de la loi et les scribes étaient pour la plupart de la tribu de Siméon et repandus dans tout Israël.

(2) Après l'inceste de Ruben, Juda fut considéré par ses frères comme l'aîné; Jacob lui dit dans sa bénédiction : Les enfants de votre père vous adoreront; *Genèse*, ch. XLIX, v. 8, et v. 9 : Juda est un jeune lion.

(3) Zabulon habitera sur le rivage de la mer et près du port des navires, et il s'étendra jusqu'à Sidon; *Genèse*, ch. XLIX, v. 13.

(4) Issachar, comme un âne fort et dur au travail, se tient dans les bornes de son partage; *Genèse*, ch. XLIX, v. 14.

(5) Que Dan devienne comme un serpent dans le chemin et comme un ceraste dans le sentier, qui mord le pied du cheval, afin que celui qui le monte tombe à la renverse; *Genèse*, ch. XLIX, v. 17.

(6) Gad combattra tout armé à la tête d'Israël et il retournera ensuite couvert de ses armes; *Genèse*, ch. XLIX, v. 19.

(7) Il faut sans doute lire *fratribus*.

Jacob est nonus filius,
opes concedens regibus (1).

De Bala natus, Neptalim
ante sedet quam Benjamin;
ex motu cervo similis,
dans verba pulchritudinis (2).

Et super saccum Benjamin
quem Joseph (l. Jacob) multum diligit,
quem turbavit argenteus
scyphus in sacco positus.

Joseph a duris fratribus
Ismahelitis venditus,
jam sedet super modium
post adimpletum somnium.

Israhel multi filii,
a Pharaone liberi,
super recoctos lateres
suos sedent per ordines.

Super arenam Pharao
sedet cum fracto brachio,
in mari curru perdito
cum toto suo populo.

Et Moyses in scirpea
sedet fiscella concava,
virum qui vir Aegyptium
abscondit subter sabulum.

Sub tribu sedet Israhel,
super bissenos lapides

(1) Le pain d'Aser sera excellent, et les rois y trouveront leurs délices; *Genèse*, ch. XLIX, v. 20; voyez aussi *Deutéronome*, ch. XXXIII, v. 24.

(2) Nephtali sera comme un cerf qui s'échappe, et la grâce sera répandue sur ses paroles; *Genèse*, ch. XLIX, v. 21.

multum robustus Josue
sumptos Jordanis flumine.

Et Achar (l. Achan) super regulam
quam furto tulit auream,
in maledicta Jericho,
cum pallio coccineo (1).

Super fenestram femina
Raab sedet per saecula,
quae viros sub prudentia
lini protexit stipula (2).

Ruth, illa Moabtidis,
sedet collectis stipulis,
quae Booz nupsit legibus
sub decem senioribus.

Heli sedendo deficit,
suam sellam dum respicit,
de qua semel jam cecidit
Archam captam cum didicit (3).

Sed super lebetem pares
Ophni sedent et Phinees,
qui rapuerunt victimam
per tridentim fuscinulam (4).

Et super alvearia
Jonathan sedet dulcia,
qui dissolvit jejunia
in die belli tristia (5).

(1) Achan, fils de Charmi, de la tribu de Juda, avait, malgré l'ordre de Josué, conservé du pillage de Jericho un manteau d'écarlate et une règle d'or de cinquante sicles; *Josué*, ch. VII, v. 1 et 21.

(2) Raab sauva chez elle les espions que Josué avait envoyés reconnaître Jericho, et fut exceptée du meurtre de tous les habitants; *Josué*, ch. VI, v. 17 et 25.

(3) En apprenant que les Philistins avaient pris l'Arche d'alliance, Héli tomba de son siége à la renverse et se tua; *Rois*, l. 1, ch. 4, v. 18.

(4) Ophni et Phinées étaient fils du grand-prêtre Héli et enlevaient pour leur usage, avec une fourchette de fer à trois dents, des morceaux de la chair des victimes; *Rois*, l. 1, ch. 2, v. 13.

(5) *Rois*, l. 1, ch. 14, v. 27.

Super capram sedet Nabal,
colonus et vir Belial,
qui sub multis tonsoribus
multis est usus gregibus (1).

Et super currus Absalon
nondum rex factus in Gion (2),
qui suspensus est crinibus
condensae quercus frondibus.

David fundibularius
et rex bellicosissimus
sedet super monticulum,
suum tenens psalterium.

Et super mulam Salomon
sedet sacratus in Gion,
qui ferculum composuit
Deique templum condidit.

Et super jugum Roboam
ferens frontem durissimam,
qui despexit Jheroboam
dignam rogantem veniam.

O(c)hozias, rex Israhel,
in cancellis fractus sedet,
qui regem (l. regnum) coeli perdidit
dum Be[e]lzebub consuluit (3).

Et super pelles fragiles
sedet Helias Thesbites,
qui de coeli cacumine

(1) Nabal, dont le nom signifie en hébreu *insensé*, refusa à David, souffrant de la faim, une partie des vivres qu'il avait fait préparer pour ceux qui tondaient ses troupeaux; *Rois*, l. I, ch. 25, v. 4, 7 et 11.

(2) Gion ou Gihon était une fontaine à l'occident de Jérusalem où Salomon fut sacré roi par le grand-prêtre Sadoc et le prophete Nathan; *Rois*, l. III, ch 1, v. 33. La mort d'Absalon est racontée dans le l. II des *Rois*, ch. 18, v. 9.

(3) Ochozias étant tombé de la plate-forme de sa maison, envoya consulter le Dieu d'Accaron, Béelzebut, pour savoir si il guérirait de sa chute; et, en punition de son crime, il en mourut; *Rois*, l. IV, ch. 1, v. 2 et 4.

ignem fecit descendere (1).

Helisaeus in aratro
sedet coram convivio,
patrem relinquens osculo,
Heliae tectus pallio (2).

Et Giezi sedet puer
jam super vestes duplices,
qui lepram gestat Naaman
sub Helisaeo candidam (3).

Sedet cellis aromatum
Ezechias flagrantium,
cui quondam misit munera
superba Babylonia (4).

Super torcular gentium
Esaias sedet rubrum,
qui Virginem concipere
prophetavit et parere (5).

(1) Élie était né à Thisbe, dans le pays de Galad; il fit tomber le feu du ciel sur le sacrifice qu'il offrait à Dieu; *Rois*, l. III, ch. 18, v. 38.

(2) *Rois*, l. III, ch. 19, v. 19; et l. IV, ch. 2, v. 13 et 14.

(3) Giezi fut frappé d'une lèpre blanche pour avoir demandé des habits à Naaman au nom d'Élisée qui venait de le guérir de la même maladie; *Rois*, l. IV, ch. 5, v. 22 et 27.

(4) *Rois*, l. IV, ch. 20, v. 12.

(5) La prophétie d'Isaïe sur la floraison de la baguette de Jessé et la conception de la Vierge a toujours été regardée comme des plus significatives par les Israélites et par les chrétiens. Ainsi Hermannus Contractus disait dans sa séquence, *Ave praeclara maris stella*, str. 4:

Te plenam fide, virgam almae stirpis Jessae nascituram priores desideraverunt Patres et Prophetae;

et dans le *Mystère de la Nativité*, publié par MM. Raynouard, Francisque Michel et Wright, que M. Magnin vient de restituer avec tant d'habileté dans le *Journal des Savants*, février 1846, on lit:

Isaias, verum qui scis,
veritatem cur non dicis?

ISAIAS.

Est necesse
virga(m) Jessae
de radice prove(h)i;
flos deinde
surget inde,
qui est spiritus Dei.

Nous citerons encore le 6e couplet d'un cantique allemand du XIIe siècle:

Isaias der wissage
der habet din gewagen,
der quot wie von Jesses stamme
wuohse ein gerten gimme,
dâ vone seol ein bluome varn,
din bezeichint dich unde din barn,
sancta Maria!

Dans Pezius, *Thesaurus anecdotorum novissimus*, t. I, P. I, col. 415.

Le passage auquel il est fait allusion se trouve dans le ch. XI, v. 1: Et egredietur virga de radice Jessae et flos de radice ejus ascendet; mais le v. 14 du ch. VII est encore plus clair, et les écrivains religieux l'ont aussi fort souvent cité: Ecce virgo concipiet, et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel. Le pressoir auquel ce couplet fait allusion est dans le ch. V, v. 2.

Et cum productis lineis
per gradus horologii,
Ac(h)az sedet horocospus (l. horoscopus),
in solis doctus cursibus (1).

Sed Tobias cum lumine
sedet vir patientiae....

(Le reste manque.)

Hymne sur la vanité et la misère du monde (2).

Mundi forma veterascit, evanescit gloria;
non est illi verum robur nec jugis laetitia,
cum ad nihil sunt redacta et prisca tempora (3).

Nihil est in eo tritum neque delectabile;
decor carnis cito transit labiturque facile;
hi qui mane gloriantur, corruunt in vespere.

Erat enim olim pollens claris ab operibus,
fertilis, fructificator et redundans opibus;
nunc admodum senescentis vacuatur viribus.

Sceptra regunt in sublime fraus atque superbia;
nusquam fides, nusquam lex est, nusquam pacis foedera;
velut unda fluctuando vacillat justicia.

Propagatur quae latebat diseincta luxuria;
molles sibi subjugavit Venus sodomestica (4);

(1) Invocabit itaque Isaias propheta Dominum, et reduxit umbram per lineas, quibus jam descenderat in horologio Achaz retrorsum decem gradibus; *Rois*, l. IV, ch. 20, v. 11.

(2) Bib. d'Alençon, nº 1 (3 du catalogue de Saint-Évroult), fol. 58, verso; l'écriture a les caractères ordinaires du XIe siècle: nous devons la copie de cette pièce à l'obligeance de M. Poulot-Malassis.

(3) Ce vers est corrompu; il manque une syllabe dans le second hémistiche, et le sens n'est pas satisfaisant.

(4) Peut-être faut-il lire *sodomitica*; ces mœurs infâmes étaient, comme on sait, fort répandues pendant le moyen âge; nous en citerons seulement quelques preuves:

Omne quidem vitium Deus hoc condemnat et odit,
quod bene si dubitas Sodomae destructio prodit.
Nam scelus ulciscens super illam sulphur et ignis
compulit; exitiis periit gens pessima dignis.
Hoc facinus quicumque tenent, aut nunc resipiscant,
aut se damnandos flammis et sulphure discant.

B. R. fonds de Saint-Victor (XIIIe siècle), nº 785, fol. 103, verso.

Et quia non metuunt animae discrimen,
principes in finitum verterunt hoc crimen;
virum viro turpiter jungit novus hymen;
exagitata procul non intrat femina limen.

Dans M. Wright, *Anecdota literaria*, p. 38.

Voyez Alanus de Insulis, *Liber de planctu Naturae, prosa et carmine, contra sodo-*

pro abusu catamitae (1) mulier fit vacua.

Lapides sunt in plateis sparsi sanctuarii,
auri color est mutatus; marcuit flos lilii,
et jam viri curiales facti sunt feminei.

Viduarum, orphanorum nulla est defensio;
venundantur et emuntur, sed et vili pretio;
omnis ordo clericorum est absque praesidio.

Reges enim serta ferunt, pulchra compti purpura;
sed servare Dei jussa nolunt saluberrima,
nec subjectos sibi regunt aequae legis regula.

Celsi duces, saeculari detenti dulcedine,
parvi-pendunt regem Christum sequi recto tramite;
hinc moerebunt dum tormentis vapulabunt in Styge.

Sic vulgus, sic sacerdos, sic et sacri praesules,
ex diverso dicunt leges contra Dei pauperes;
in occulto, velut fures, causas agunt principes.

Perit lex a sacerdote et ab omni principe;
curvat virgam aequitatis pondus injustitiae;
jura tenet magistratus dolus cum cupidine.

Praesulis aperta manus semper est ad munera;
si quis illam aggravabit auri flavi massula,
fiet justus; criminatus, fiet absque macula.

Ducunt greges per dumeta rectores Ecclesiae;
impinguari se delectant illorum pinguedine;
quod est fractum non medentur, spernunt pecus debile.

Vestes quaerunt pretiosas, assumunt multicia (2);
ne illorum plantas tangat via parum humida,

miae crimen, Leipsick, 1494, in-4°, et dans l'edition d'Alanus donnee par de Visch, p. 279-320; Ferd. Wolf, *Ueber die Lais*, p. 435; Paulin Paris, *Romancéro françois*, p. 108; Champollion-Figeac, *Hilarii versus et ludi*, p. 16, 20 et 21; les *Assises de Jerusalem*, passim, et Raumer, *Geschichte der Hohenstaufen*, t. VI, p. 561.

(1) Il faut sans doute lire *calamiti*.

(2) On le trouve deja plusieurs fois dans Juvenal; ainsi sat. II, v. 66:

Sed quid
Non facient alii, cum tu multicia sumas?

vix telluri summa pedum imponunt vestigia.

Crispant crines calamistro, circa caput condiunt (1);
supra sedes gloriantes *Patres* dici appetunt,
sed a lupis greges suos minime custodiunt.

Nam Dei plebs multis modis multatus quotidie;
dum cavenda mollis pastor illectus segnitie,
bello nequit hosti duro, virili resistere (2).

Tutior hinc hostis factus sua tendit retia,
ut, his capta, fraudulentur populorum agmina,
trucidentur et ad saeva ducantur ludibria.

Quosdam necat clam palamve foetenti libidine
et voracis quosdam igne succendit tenaciae (3);
quosdam vero fastu caedit immitis superbiae.

Sic afflicta plebs privatur praesulum praesidio,
qui placere nimis optant fungi transitorio
nec verentur nequam vita displicere Domino.

Olus (h)orti, et anetum, cuminumque deamant;
quod est crassum sibi servant, macilentum reprobant (4).
curant quibus cibis sua stercora conficiant.

Horum mensae [h]onerantur ex diversis ferculis;
vasa fulgent coronata pigmentatis poculis,
quibus Deus venter exstat distentus deliciis.

Bonus pastor illis clamat : Vae erit pastoribus,
qui vescuntur gregis sui saginatis carnibus,
quia erunt mancipati inferni tortoribus.

Ergo, Patres venerandi, sapienter vivite

(1) Probablement *Circa* est ici une préposition, quoique nous n'ayons jamais vu donner à *Condire* une signification intransitive.

(2) Peut-être au lieu de mettre une virgule après *duro*, devrait-on le transposer et écrire :

Duro bello nequit hosti virili resistere

(3) *Tenacia* pour *Tenacitas*, Avarice, se trouve dans du Cange, t. VI, p. 532, col. 3.

(4) Il y a dans le ms. *reprobant macilentum*; cette transposition était nécessitée par le rhythme.

et promissas nobis poenas in praesenti fugite,
in futuro si velitis ne sit impossibile.

Nulli vestrum [h]onerosa sit haec exhortatio,
Deum testor, quem non latet omnis meditatio,
quia mihi quod et vobis illud idem timeo.

Scitis enim; in infernum non est consolatio,
frater fratri non succurret, neque pater filio;
nam hic aeque punientur, et absque remedio.

Quantus plangor illic inest! Quantus stridor dentium!
in quo loci pietatis nullum est refugium
nec ad tempus, cum mors manet illic in perpetuum.

Igitur sit vobis cordi aeterna felicitas,
in qua nulla superborum sentitur temeritas;
ab hac procul fraus et ira, procul et calamitas.

Ibi fures non furantur, nec raptores rapiunt;
fraudulenti sequestrantur et qui mala cupiunt;
hi qui bona operantur, praemia recipiunt.

In hac justis est cum Deo communis laetitia,
pax et salus, vita perpes et perennis gloria;
nemo pauper hic habetur nec egens pecunia.

Ad hanc, Fratres, properemus sed virtutum gradibus;
culpas nostras deleamus lacrymis et precibus,
bona nostra recondendo pauperum in sinibus.

Hi sunt gradus per quos illam valemus ascendere,
si velimus carnis nostrae vitia conterere,
et pro Deo debitori debita dimittere.

Ergo patrem deprecemur Deum unianimes (1),
quatinus nos secum ducat supra coeli cardines,
et a culpis expiatos faciat nos caelibes.

Eia! Trine in personis, simplex in substantia

(1) *Unanimes*; cette forme est indiquee dans du Cange, t. VI, col. 1679, ed. des Benédictins.

post labentis vitae cursum, post carnis dijugia (1)
praesta nobis tecum esse in coelesti patria (2).

Summe pater, coeli rector, qui es sine tempore,
cui non est pietatis modus nec clementiae,
te personis colo trinum unius substantiae.

Tu es pater, Deus verus; Deus tuus unigenitus;
ab utrisque est procedens Deus Sanctus-Spiritus;
tres personae, unus Deus, cunctis sic credentibus.

A te cuncta quaeque vivunt animantur corpora;
quaeque coeli atque terrae manent inter spatia;
tu gubernas, tu disponis, tuque regis omnia.

Velut lac matris in alvum me mulsisti, Domine,
ossibus, nervis compactum carnis cum velamine;
corpus meum inspirasti vita tuo flamine.

Post novem menses materna nudus liqui viscera
et duobus annis infans suxi matris ubera;
heu! in quibus plura, Deus, peregi facinora.

Namque patris vultum spui caris in amplexibus,
matris genas laceravi parvis meis unguibus,
et persaepe somnum eis ademi vagitibus.

In te sacro fonte lotus, factus absque macula,
fidem tibi conservare spopondi per saecula,
quam infelix violavi, non post multa tempora.

Postquam sum puer effectus, relicta infantia,
mox de parvis ad majora cucurri facinora;
corpus tuum perjuravi atque sancta nomina.

Cum latrone fui latro, falsus cum falsidico;

(1) Disjonction, Séparation; ce mot, le contraire de *Conjugium*, manque dans la nouvelle edition de du Cange; mais on y trouve *Jugites*, Unis, et nous croyons que les Benedictins ont mal expliqué *Jugitas*, par Diuturnitas. Perpetuitas; il n'a ete employé dans ce sens que par extension.

(2) Nous serions tenté de croire que l'auteur avait fini ici son poème sur la Vanite du monde, et que le scribe y a ajoute une prière dont le rhythme est le même, mais dont le style est beaucoup moins poetique.

ira, fraus atque cupido, mixtae supercilio,
meae simul habitarunt mentis in hospitio.

Collum sibi subjugavit effrenis superbia,
totam mentem enervavit discincta luxuria,
atque corpus enervavit carnis petulentia.

Quot arenae maris graves, tot sunt mea crimina;
quorum mole praegravatus, pertrahor ad infima,
ni reducat ad spem vitae me tua clementia.

Ergo, salus et protector moestorum, Piissime
qui dedisti manum Petro maris in discrimine,
a peccatis meis pie me munda et protege!

Tu es Deus, ego vermis, quid, si tu irasceris?
ad tribunal praesentatus reus tanti judicis,
nihil ero, nihil prorsus, nisi tu me juveris.

Quid est, hoc quod tu, Benigne, dum figmentum noveris,
ex delictis arescentem stipulam persequeris?
si ad opus judicabis, damnabor cum impiis.

Nosti quia in infernum nulla est redemptio;
heu! quam dura, quam severa illic habitatio,
ubi luctus, ubi dolor est absque remedio!

Nolo mortem peccatoris; tu dixisti, Domine;
sed ut magis convertatur si exoptat vivere,
dicat culpam, ploret scelus! praesto sum dimittere.

Velle tuum mea salus est et miseratio:
volo dicas; liber ero et mundabor illico:
haec spes sola mihi restat absque ullo dubio.

Ergo, Pater qui foetenti subvenisti Lazaro
et latroni pepercisti crucis in patibulo,
condescende supplicanti mihi more solito.

Criminum meorum nexus tu potenter dissipa,
virtutum me claritate feliciter decora,
ut in coelo te laudare dignus sim per saecula!

Des misères de la vie humaine (1).

Heu ! heu ! mundi Vita,
quare me delectas ita ?
Cum non possis mecum stare,
quid me cogis te amare ?

Heu ! Vita fugitiva,
omni fera plus no[s]civa,
cum tenere te non queam,
cur seducis mentem meam ?

Heu ! Vita, mors vocanda,
odienda non amanda,
cum in te sint nulla bona,
cur expecto tua dona ?

Vita mundi, res morbosa,
magis fragilis quam rosa,
cum sis tota lacrymosa,
cur es mihi graciosa ?

Vita mundi, res laboris,
anxia, plena timoris,
cum sis semper in langore,
cur pro te sum in dolore ?

Vita mundi fugitura,
ince(s)santer ruitura,
cum in brevi sis mansura,
cur est mihi de te cura ?

(1) B. R. ms. 2389 (XIIe siècle), non paginé. Une partie de cette piece avait déjà été publiée et, probablement sur la foi de Stephanus Proysthinius, attribuee à saint Bernard, par Leyser (*Historia poetarum et poematum medii aevi*, p. 423), qui la confond avec le *Dies irae*, et par M. Daniel, *Thesaurus hymnologicus*, t. II, p. 123; mais Mabillon ne l'a point recueillie dans son édition des œuvres de saint Bernard, et nous ne connaissions que les deux strophes réimprimées par M. Daniel. Probablement cette pièce, qui résume avec tant de force la pensée du monachisme, le mépris de la vie humaine, était attribuée à saint Bernard, parce qu'il fut pendant son siècle, nous pourrions même parler d'une manière beaucoup plus générale, la plus complète et la plus haute expression de l'esprit monastique.

Vita mundi, res caduca,
vilior una festuca,
venenosa plus serpente,
cur in mea manes mente?

Vita mundi, res maligna,
ut ameris nunquam digna,
quid putas tibi prodesse,
si me ducas ad non esse?

Vita mundi, res crudelis,
arrogans et infidelis,
quid te putas ad ivitare (l. adjuvare),
si compellas me peccare?

Vita mundi, res misella,
scelerum cunctorum cella,
fornicatrix et avara,
cur haberis unquam cara?

Vita mundi, pestis dura,
Vita mendax et perjura,
cum tu sis sine mensura,
cur requiris in me jura?

Vita mundi, res acerba,
Vita levis et superba,
cum sis nimis iracunda,
cur me petis furibunda?

Vita mundi, res deserta,
Vita fallax et incerta,
cum tu sis cinis et vermis,
quid de quaquam definiris?

Vita mundi, res polluta,
garrula, vaga, soluta,
cum sis tota plena nugis,
contra me cur stulta rugis?

Vita mundi, Vita follis (1),
Vita vilis atque mollis,
cum tu sis iners et radis,
mentem meam cur deludis?

Vita mundi, res immunda,
solis impiis jocunda,
nutrimentum vitiorum,
quid habes in me decorum?

Vita mundi, res lasciva,
hebes, caeca et captiva,
immunditiae lagena,
quare crederis amoena?

Vita mundi, res molesta,
Vita turpis et incesta,
cum sis nimis in(h)onesta,
quid me appetis infesta?

Vita mundi, res mendica,
impotens et impudica,
cum sis bonis inimica,
cur me petit (l. petis) ut amica?

Vita mundi, res amara,
Vita brevis atque rara,
cum sis tota plena dolo,
cur in te vivere volo?

Vita mundi, Vita mala
et in hermis (2) saepe sita,
cum tu semper moriaris,
quid in me stare conaris?

(1) C'est le celtique *Fol*, qui s'est conserve en français, avec une terminaison latine; on lit dans l'*Épître* III de Willelmus, abbé de Metz : Praetereo minas tuas, praetereo quod in ipsa festivitate B. Remigii *follem* me verbo rustico appellasti. Nous avons déjà vu, p. 87, *folcis*, qui a le même radical.

(2) Terres desertes; en simple prose, et qui souvent ne rapporte rien.

Vita mundi, pestis foeda,
animarum saeva praeda,
cum sis mihi pondus grave,
ne me tangas, quaeso, cave.

Tua certe bla(n)dimenta
refuto quasi tormenta,
et idcirco non sis lenta
me dimit(t)i (1) fraudulenta.

Execro tuum amorem;
renuo tuum favorem;
desero tuum decorem;
non amo tuum odorem.

Ego te nunquam amabo
et in te nunquam sperabo;
contra te semper pugnabo;
ad te nunquam propinquabo.

Per te ipsam tibi jura (l. juro),
donis tuis nihil curo,
quare nil potes donare
nisi poenas et plorare.

Ergo Vita taediosa,
amor mundi, reprobosa,
cur sectaris fugientem?
Quid non spernis te spernentem?

Vita mundi, carnis amor,
contra quam mentis est clamor,
quare non verecundaris
quod in tutum a(m)plexaris?

Erubesce jam et cede;
ante citius recede;

(1) C'est une de ces formes deponentes que les tendances du latin à devenir de plus en plus analytiques rendirent très-fréquente, pendant le moyen âge.

nisi cedas cum amore,
te depellam cum dolore.

Pellam te de corde meo,
adjuvante Christo deo,
nec permittam te redire,
si debeas interire.

Nec mireris, pestis dira,
si persequor te cum ira,
quare tu mihi fecisti
quicquid mali potuisti.

Visum mentis obscurasti,
et auditum minorasti;
omne(m) sensum conturbasti,
manus quoque religasti.

Me temptabas (l. tentabas) suffocare
et optabas devorare;
si volebam respirare,
tu nolebas locum dare.

Sudet (l. Pudet) me culpas narrare,
quas monebas perpetrare:
sed, cum tibi non parebam,
te iratam sentiebam.

Si quid boni cupiebam,
te contrariam (h)abebam;
et, cum ego te credebam,
nihil boni faciebam.

Si volebam jejunare,
me dicebas aegrotare,
et monebas manducare,
nisi vellem pejorare.

Si quid dabam indigenti,
resistebas meae menti,

dicens : Noli tua dare,
ne cogaris mandieare.

Si volebam (l. levabam?) paupertatem,
hanc dicebas falsitatem :
Melius est congregare
quam amicis possis dare.

Si volebam culpas flere
quas suaseras audere,
tu dicebas quod per fletus
fierem quandoque caecus.

Si studebam revocare
quos videbam oberrare,
non cessabas mu(s)sitare :
Sufficit temet salvare.

Si peccantes arguebam,
te dicentem audiebam :
Hos ad odium accendis
contra te, quos reprehendis.

Si studebam obedire,
sic temptabas (l. tentabas) contra ire :
Quibus debes major esse,
quid servire est necesse?

Si morabar in legendo,
stimulabas (me) dicendo :
Quid hic sedes tot per horas?
Vade, surge loqui foras.

Si volebam praedicare,
me dicebas delirare (1).

Si volebam laborare,
tu monebas me pensare (l. pausare?),

(1) Il manque probablement deux vers; quoique nous ayons à signaler une seconde irrégularité de ce genre, la division de la pièce en quatrains nous semble systématique.

ne corpus debilitarem,
si laboribus instarem.

Si volebam litigare,
sic tentabas animare :
Omnibus despectus eris,
si tu econtra patjeris (1).

Si dormire nollem parum,
tu vocabas me ignarum,
quia cito lip(p)idarem (2),
abundanter ni dormirem.

Si volebam parcus esse,
dicebas : Non est necesse,
quia, si dispendas parum,
multi dicent te avarum.

Si volebam esse largus
tu dicebas : Esto parcus,
quia cito dilabuntur
quae de longe conquiruntur.

Idcirco, Vita inepta,
solis fatuis accepta,
cum sis tota plena sorde,
te refuto toto corde.

Toto corde te refuto,
nec sententiam commuto,
mortem plus volo subire,
tibi, Vitae, quam servire.

Cum revolvo toto corde
in qua mundus manet sorde,

(1) Peut-être l'E d'*econtra* est-il une faute du copiste et doit-on écrire :

Si tu contra patieris.

(2) Ce mot qui manque dans la nouvelle édition de du Cange, vient sans doute de *Lippus* et signifie *Devenir chassieux* ou par extension *aveugle ;* quant à *Ignarus*, il se trouve déjà dans Virgile avec le sens d'Imprudent :

Aut quianam ignarum nostris Deus appulit oris ?

Aeneidos l. III, v. 338.

totus mundus cordi sordet
et cor totum se remordet.

Cum revolvo mente pura
quam sit vana mundi cura,
ut mens possit se curare,
curam mundi vult vitare.

Cum revolvo pura mente
cadit mundus quam repente,
ne mens cadat cum cadente,
mundum fugit mens attente.

Cum revolvo mente sana
quam sit stulta spes mundana,
a spe mentem ad spem verto
et spem mundi spe subverto.

Cum revolvo mundi cura
quam sit prava, quam sit dura,
mentis reor esse durae (1)
qui sub mundi vivit jure.

Cum revolvo mundi laudem
et mundanae laudis fraudem,
laus et fraus in cordis ore
idem sonant uno more.

Cum revolvo mundi fructus
et ejusdem penso luctus,
sic est mihi fructus ejus
ut sit luctus pejor nullus.

Cum revolvo mundi florem
et quam habet flos dolorem,
tantus dolor est in flore,
ut non sit flos in dolore.

(1) Sous-entendu *eum*.

Cum revolvo dies breves
et recordor dies leves,
grave fit quod fuit leve
et fit longum quod est breve.

Cum revolvo diem mortis
et extra me diem sortis,
sic me terrent isti dies,
ut sit mihi nulla quies (1).

Cum revolvo quod sim cinis
et quod venit jamjam finis,
sine fine pertimesco
et ut cinis nihil esco (2).

Cum revolvo moriturus
quid post mortem sim futurus;
terret me terror venturus,
quam expecto non securus (3).

(1) On cherchait pendant le moyen âge à exciter de toutes les manières le repentir du pécheur, et à le ramener ainsi à une vie plus chrétienne. Tout en reconnaissant que le regret d'avoir offensé Dieu était bien moins méritoire quand il était inspiré par la crainte des châtiments, on s'efforçait donc de le provoquer par le tableau du Jugement dernier et des vengeances qui frapperaient le pécheur endurci. Comme cette pièce, la prose pour le Jour des morts fut composée dans cet esprit, et nous en avons cité plusieurs dans nos *Poésies populaires latines*, p. 135 et 136, dont l'inspiration était la même ; nous ajouterons le commencement d'une autre qui se trouve à la suite du *De imitatione Christi* dans le ms. de la B. R. nº 3392, fol. 72, verso. On y lit sous un squelette dessiné à la plume :

O vos omnes qui transitis
et figuram hanc inspicite,
memores mei semper estis
et mundum hunc despicite !

Quondam eram gloriosus,
habens aurum et argentum ;
nunc a vermibus corrosus,
quam horrendum testamentum !

Heu ! quam male sum deceptus !
habens annos juveniles,
nec sum penitus adeptus
quos speraveram [illegible]

Heu ! nunc mors me supplantavit,
quando minime credebam,
et mihi vitam amputavit,
qui securus incedebam.

Quidquid boni intellexi
vel ab aliis audivi,
plane totum hoc neglexi
quia carni deservivi.

Curam carnis semper egi
et vanam gloriam amavi ;
pro his in poenam hanc impegi ;
sero novi quod erravi, etc.

Comme on le voit, les rimes sont croisées, et, malgré ce rhythme trop peu marqué pour être populaire dans le sens grossier du mot, le poëte recourait, suivant la nécessité de la mesure, à des élisions ou même à des synaléphes (*mei* dans la 3e l. de la str. I) tout à fait arbitraires.

(2) Le scribe semble avoir écrit *esto*, mais le c ressemblait beaucoup au T, et la rime exige *esco* ; cette ligne signifie sans doute Et je ne mange rien qui ne soit amer comme de la cendre : cette figure, employée par David, se retrouve souvent dans les écrivains ecclésiastiques.

(3) C'est ce couplet et le suivant qui ont été publiés sous le nom de saint Bernard ; il y a seulement dans le texte imprimé *recordor* dans la première ligne et *quem* dans la dernière.

Terret me dies terroris,
irae dies et furoris,
dies luctus et moeroris,
dies ultrix peccatoris (1).

Expavesco quidem multum
judicis venturi vultum,
cui latebit nil occultum
et manebit nil inultum (2).

Et quis, quaeso, non timebit,
quando judex apparebit,
ante quem ignis ardebit,
peccatoresque delebit (3)?

Veniet judex de coelis,
testis verax et fidelis;
veniet et non silebit;
judicabit, non timebit.

Juste quidem judicabit
nec personam acceptabit (4),

(1) Cette strophe semble une reminiscence de Sophonie qui dit dans le premier chap. de ses Prophéties, v. 15 :

Juxta est dies Domini magnus, juxta est velox nimis.
Vox diei Domini avara, turpiter ibi ejulabit foris.
Dies irae, dies illa, dies tribulationis et angustiae —
(dies turbae et clangoris.

Le même souvenir a sans doute inspiré la première strophe de la *Prose des Morts*, telle qu'on la chante dans les églises :

Dies irae, dies illa,
solvet saeclum in favilla,
teste David cum Sibylla.

Nous ajouterons les quatre premières strophes de cette prose qui ne se trouvent que dans le texte de Mantoue ; elles feront mieux sentir ses rapports avec la pièce que nous publions :

Cogita (l. Quaeso?), Anima fidelis,
ad quid respondere velis
Christo venturo de coelis,

Cum deposcet rationem
ob boni omissionem,
ob mali commissionem?

Dies illa, dies irae,
quam conemur praevenire
obviamque Deo ire,

Seria contritione,
gratiae apprehensione,
vitae emendatione!

Dies irae, etc.

(2) On lit dans la strophe 6 de la *Prose des Morts* :

Judex ergo cum sedebit,
quidquid latet apparebit;
nil inultum remanebit.

(3) On retrouve le même mouvement, mais avec plus de vivacité, dans le *Dies irae*, str. 7 :

Quid sum miser tunc dicturus?
Quem patronum rogaturus,
cum vix justus sit securus?

Cela rappelle ce verset de Job :

Quid enim faciam, cum surrexit ad judicandum Deus? Et cum quaesierit, quid respondebo?

Voyez aussi la pièce suivante.

(4) Et ne fera pas acception des personnes. Cette signification n'est pas indiquée dans du Cange ; mais il en donne une analogue à *Acceptator* ; les bons écrivains employaient dans ce sens *Acceptor*.

pretio non corrumpetur,
sed nec precibus flectetur (1).

Judicabit omnes gentes
et salvabit innocentes,
arguet vero potentes
et deliciis fruentes.

Tunc et omnes delicati
valedicent voluptati,
et vaccantes vanitati
evanescent condemnati.

Quid tunc faciet peccator,
et quid corporis amator?
Et quid agere valebit
cui nihil jam licebit?

Siquidem tunc apparebit,
et quod fuit non latebit;
quidquid sit, jure pavebit
donec sciat quid habebit.

Proh dolor! tunc poenitere
nulli poterit valere,
et peccata tunc lugere
nihil erit nisi flere.

O(h)! quam grave, quam immite,
quam sinistrum erit: ite (2)!

(1) Non hic excusatio, non hic advocatus,
planctus, luctus, lacrymae, fletus et precatus,
honor, opes, munera, genus, potentatus,
non juvabit miseros vel cujusdam status.

Jeronimus, *De novissimo die et de signis ejus*, dans M. Mone, *Schauspiele des Mittelalters*, t. 1, p. 325.

Les mêmes idées se trouvent déjà dans le Coran : Rien ne pourra les sauver. Ils attendraient en vain une compensation salutaire, l'autorité d'un maître, les secours d'un serviteur, les intercessions d'un ami. Il n'y aura plus de refuge qu'en Dieu; de Pastoret, *Zoroastre*, *Confucius et Mahomet*, p. 240. Petrarque a dit également dans le *Triunfo della morte*, ch. I, v. 85 :

U' son or le ricchezze? U' son gli onori
e le gemme e gli scettri e le corone,
le mitre con purpurei colori?
Miser chi speme in cosa mortal pone!
(Ma chi non ve la pone?) E s'ei si trova
alla fine ingannato, è ben ragione.
O ciechi, il tanto affaticar che giova?
Tutti tornate alla gran madre antica
e'l nome vostro appena si ritrova.

(2) Il manque certainement deux vers.

Tunc spes omnis interibit
et cras, cras prorsus abibit;
ad tormenta quisquis ibit,
jam non amplius exibit.

Ibi flammis exuretur
et a vermibus rodetur;
ab angustiis angetur
qui salvari non meretur.

O(h)! quam impii tortores
tunc torquebunt peccatores,
et terribiles ultores
judicabunt pravos mores!

Proh dolor! tunc misereri
et doloribus mederi
nullus poterit mereri
postquam coeperit torqueri.

Ab hac, te precor, tortura
et ab hostium pressura
libera me, Rex coelorum,
in saecula saeculorum.

Cum revolvo diligenter
quid post mortem sit sequenter (1);
stabunt justi confidenter:
jam delector incessanter.

Appropinquat enim dies
in qua justis erit quies,
qua cessabunt persequentes
et regnabunt patientes.

Dies illa, dies vitae,
dies lucis inauditae,

(1) Tout de suite; voyez du Cange, t. VI, p. 197, col. 2.

qua nox omnis destruetur
et mors ipsa morietur!

Ecce rex desideratus
et a justis expectatus,
jam festinat exoratus,
ad salvandum praeparatus!

Jam festinat rex coelestis,
judex noster atque testis;
festinanter apparebit;
omnis caro quae videbit.

Apparebit, non tardabit:
veniet ac demonstrabit
gloriam quam mereantur
qui pro fide tribulantur.

O(h)! quam pium et quam gratum,
quam suave, quam beatum,
erit tunc Jhesum videre
his qui eum dilexere!

Tunc Jhesus, dulcis affectu
et dulcissimus aspectu,
sic loquetur in affectu,
omnis caro (l. carnis?) in conspectu:

Vos in me qui credidistis
et qui mecum permansistis,
qui pro me passi fuistis,
ecce bonum quod quaesistis!

Ecce regnum quod spopondi
et quod (h)actenus abscondi!
Nunc videte, nunc habete,
nunc regnate, nunc gaudete.

Tunc electi mirabuntur
et mirantes laetabuntur,

exultantes respondebunt
et laudabunt quae videbunt:

Deo gratias agamus,
cernimus quod sperabamus,
Deo gratias agamus
et Christum benedicamus!

O(h)! quam dulce, quam jocundum
erit tunc odisse mundum,
et quam triste, quam amarum
habuisse mundum carum!

O(h)! beati tunc lugentes
et pro Christo patientes,
quibus saeculi pressura
regna dat semper mansura!

Ibi jam non erit metus,
neque luctus, neque fletus,
non egestas, non senectus,
nullus denique defectus.

Ibi pax erit perennis
et laetitia solemnis,
flos et decus juventutis,
et perfectio salutis.

Nemo potest cogitare
quantum erit exultare.
tunc in coelis habitare
et cum angelis regnare.

Ad hoc regnum me vocare.
juste Judex, tu dignare,
quem expecto, quem requiro,
ad quem anxius suspiro. Amen.

Sur le jugement dernier (1).

Quid dicturi miseri sumus ante thronum,
ante summum judicem, ante summum bonum?
Non erit alicui locus hic patronum (2),
dum nostra (l. nostrarum) praemia reddet actionum.

Cum perventum fuerit ad examen veri,
ante thronum stabimus judicis severi;
non erit distinctio laici vel cleri;
nulla nos exceptio poterit tueri.

Hic non erit licitum quemquem allegare,
neque fas excipere (3), neque replicare;
nec ad apostolicam sedem appellare;
reus condemnabitur, nec dicetur quare.

Cogitate, Divites, quid (l. qui) vel quales estis,
quid in hoc judicio dicere potestis;
non erit alicui locus in (l. hic) digestis;
idem erit Dominus judex, actor, testis.

Judicabit judices judex generalis,
ibi nihil proderit dignitas papalis;

(1) Ms. B. R. fonds français, nº 7011⁷, dernier feuillet, recto: il est daté de 1343. Une partie avait été publiée par Flacius Illyricus, *De corrupto Ecclesiae statu*, p. 136, et réimprimée par Wolfius, *Lectionum memorabilium*, t. I, p. 441, et par M. Wright, *Poems commonly attributed to Walter Mapes*, p. 52. Nous ajoutons les sept premières strophes qui ne se trouvent pas dans notre ms.

Tempus acceptabile, tempus est salutis,
tempus est discutere jugum servitutis;
accingamur igitur gladio virtutis,
resistentes fortiter hostibus hirsutis.

Quasi leo rugiens hostis investigat,
quaerit quos decipiat et deceptos ligat;
variis contagiis animas fatigat,
ut aeternis morsibus miseras affligat.

Graviter offendimus regem Majestatis,
sed nos indulgentia summae Trinitatis,
suam nobis gratiam conferendo gratis,
sanet a languoribus, mundet a peccatis!

Carnis pestilentiae restringamus ora;
si jam bona facta sunt, fiant meliora;
eligamus citius et honestiora,
nam nos ad periculum trahit ista mora.

Et ne forte cogites: Vivam decem annis;
tunc me vilioribus castigabo pannis,
tunc induar vestibus Pauli vel Johannis —
sic expectat rusticus dum defluat amnis.

Res infelicissimas cur non confiteris?
Dic tuas malitias ut justificeris:
steriles inducias et inanes quaeris,
expectans decennium; forte cras non eris.

Quisquis ergo poenites, lacrymis abunda;
ore, corde, corpore tua facta munda;
istos David lapides posuit in funda:
haec est post naufragium tabula secunda.

(2) Il y a dans Flacius :

Tunc non erit aliquis locus hic patronum.

(3) *Jus rejicere* dans Flacius.

sed foetorem sentiet poenae gehennalis,
sive sit episcopus, sive cardinalis.

Ibi nihil dabitur bullae (1) vel scriptori,
nihil camerario, nihil janitori;
sed dabuntur praesules pessimo tortori;
quibus erit vivere sine fine mori.

Apud nostros judices jura subvertuntur
et qui leges faciunt lege non reguntur;
non intendunt (2) miseri mala quae sequuntur,
et qui damnant alios primi damnabuntur.

Ad terrorem omnium surgam locuturus;
omnis clerus audiat, simplex et maturus;
nihil est quod timeo, valde sum securus;
meus sermo percutit velut ensis durus (3).

Puniendi praesules sunt et cardinales,
abbates et monachi, nigrae moniales,
sacerdotes aemuli, clerici venales,
congregantes insimul opes temporales.

Quanto plus accumulant, tanto plus marcescunt;
sunt velut (h)ydropici quorum mala crescunt;
dum plus bibunt, sitiunt magis et arescunt;
ac avari miseri nunquam requiescunt.

Quid est avaricia nisi vilis cultus,
vanitatum vanitas, cordium tumultus (4)?
Miser postquam tegitur vili tegumento,
fit sepultus, postea miser in tormento.

(1) Au sceau et par extension aux préposés au sceau, *bullariis*. On lit également dans une Satire de Golias contre la Cour de Rome :

Papa quaerit, chartula quaerit, bulla quaerit,
porta quaerit, cardinalis (sic) quaerit, cursor quaerit,
omnes quaerunt; et si quod des uni deerit,
totum mare salsum est, tota causa perit.

Dans M. Wright, *Walter Mapes*, p. 38.

(2) *Sed attendant* dans Flacius.

(3) Cette strophe et les quatre suivantes manquent dans Flacius.

(4) Il manque ici probablement deux vers terminés en *ultus*, et deux vers qui finissent en *ento*.

Ergo cor apponere magis non debetis
in mundanis opibus quas vos possidetis ;
cuncta transitoria sunt quae vos videtis :
quaerite psalmusgrafum (1) et invenietis.

Viri venerabiles, servientes arae,
vobis mandat Dominus plebem castigare,
informare moribus, in spe radicare (2),
ut et vos cum populo possit laureare.

Vobis ergo praecipit conditor coelorum
ut vos sitis qualiter (3) filii justorum
et columbae simplices ad exemplar morum,
si consortes fieri vultis angelorum (4).

Vos qui vultis populo Domini prodesse,
immo vultis potius populo prodesse (l. praeesse);
ejus curam agere decet indefesse,
pios, largos, humiles, dignos, justos esse.

Sacerdoti convenit legem sacram scire ;
plebem vita, moribus, verbis erudire ;
ne (l. ut), tandem cum venerit illa dies irae,
piam vocem Domini possimus audire.

Benedicti filii, regnum possidete,
quod nobis paratum est sine metu metae ;
sacri vos Presbyteri, sancti vos Prophetae,
benedicti filii, mecum congaudete !

(1) Il faut lire sans doute *psalmografum* ou *psalmigrafum ;* David parle continuellement dans ses psaumes du neant des choses de la terre.

(2) Pour *radicari*. Il y a dans Flacius :

In fervore, moribus et spe radicare.

La strophe finit par *luminare*.

(3) Il y a là un signe d'abréviation dont nous n'avons trouvé l'explication ni dans Walther ni dans Kopp ; le rhythme exige un mot de trois syllabes, et la leçon la plus probable nous semble être *qualiter* ou *quilibet*, comme dans Flacius :

ut vos sitis quilibet socii justorum.

(4) On lit ensuite dans Flacius :

Vos, ut ait Dominus, lumbos accingatis,
quod est procul dubio signum castitatis :
hanc lucernam manibus vestris sufferatis,
ut exemplum populo bonum praebeatis

Du mépris du monde (1).

Scribere proposui de contemptu mundano,
jam est hora surgere de somno mortis vano,

(1) Ms. B. R. fonds de Notre-Dame, nº 273 bis, fol. 120, recto : il est daté de 1267. La pièce que l'on va lire y est notée; la dernière ligne est un refrain qui était sans doute chanté en chœur. Bien des poëmes ont été composés sur ce sujet des plus populaires pendant le moyen âge : c'est l'expression de ce retour vers la pensée première du christianisme que les moines provoquèrent avec tant de persistance, et que la peinture voulut aussi seconder par les fresques du Campo-Santo de Pise et toutes les Danses des Morts. Le plus célèbre de ces poëmes a 333 vers et a été imprimé plusieurs fois pendant le XVe siècle, dans la collection intitulée *Auctores octo morales*. Mabillon l'a réimprimé dans son édition de saint Bernard, t. II, col. 891, et nous en connaissons à la B. R. jusqu'à trois mss. du XIVe siècle : ms. du Roi latin, nº 8460, fol. 31, recto; fonds de Saint-Victor, nº 444, fol. 103, recto, et nº 603, non paginé. Les gloses du nº 444 semblent même indiquer que l'on s'en servait pour l'enseignement du latin. La différence des textes prouverait à elle seule une transmission orale fort répandue, et, par conséquent, une grande popularité Ainsi on lit dans l'édition d'Angoulême de l'*Auctores octo*, datée de 1491 :

Quid valeat mundus, quid opes, quid gloria, quid vis,
dulcia quid carnis, haec bene charta docet.
Ergo ades, si discas namque haec sapientia summa est,
haec agit ad superos, haec bona vera parit.
Chartula nostra tibi mandat, Dilecte, salutes;
pauca videbis ibi, sed non mea dona refutes, etc.

Il y a seulement dans les OEuvres de saint Bernard :

Chartula nostra tibi portat, Rainalde, salutes;
plura videbis ibi, si non haec dona refutes.

et dans le ms. du fonds de Saint-Victor, nº 444 :

C(h)artula nostra tibi mandat, Dilecte, salutes;
multa videbis ibi, si non mea dona refutes.

Enfin, dans ses *Opuscula varia*, Bebelius cite parmi les ouvrages que l'on doit lire : *Facetum*, *Floretum*, *Antigameratum* (?), *Physiologum* cujus initium est *Tres leo natura*, *Contemptum mundi* qui sic incipit :

Cartula nostra tibi pandet, Dilecte, salutes.

La version citée par Croke, *Essay on the history of rhyming latin verse*, p. 30, est aussi différente :

Cartula nostra tibi portat, Rainalde, salutes;
pauca videbis ibi, sed non mea dona refutes.

et sur la foi d'un ms. de la Bib. Cottonienne, Titus D, 24, fol. 91, il l'attribue, certainement à tort, au pape Damase. C'est encore par erreur qu'il mentionne, p. 41, un poëme *De contemptu mundi*, de près de 900 vers, par Theodulus, l'auteur de l'*Églogue* :

Pauper amabilis et venerabilis est benedictus;
dives inutilis, insatiabilis est maledictus.
Qui bona negligit et mala diligit intrat abyssum;
nulla pecunia, nulla potentia liberat ipsum.

Évidemment ce rhythme dactylique ne peut être du Ve, ni même du Xe siècle. Un autre poëme sur ce sujet a été également attribué à saint Bernard; nous devrions même dire deux autres poëmes; car le premier :

O miranda vanitas! O divitiarum
amor lamentabilis! O virus amarum!
Cur tot viros inficis, faciendo carum,
quod pertransit citius quam flamma stuparum?

finit certainement au quatrième couplet :

Dum (l. Cum ?) de morte cogito, contristor et ploro:
verum est quod morior et tempus ignoro,
ultimum quod nescio cui (l. quorum ?) jungar choro
ut cum sanctis merear jungi, Deum oro.

De Visch, Mabillon et Leyser y ont réuni un second poëme sans faire attention que le rhythme est différent, puisque le premier hemistiche n'y a que six syllabes au lieu de sept :

Cur mundus militat sub vana gloria,
cujus prosperitas est transitoria?
Tam cito labitur ejus potentia
quam vasa figuli quae sunt fragilia.

Cette erreur est d'autant plus étrange que Leyser dit, p. 422, avoir vu dans la bibliothèque de l'Académie de Juliers un ms. qui contenait seulement la seconde partie, et que, p. 2003, il l'attribue à Jacobus de Benedictis, sans doute sur l'autorité de quelque ms. qui ne contenait pas la première : elle a été publiée d'après plusieurs ms. par M. Wright, *Poems commonly attributed to Walter Mapes*, p. 147. Ce qui rend d'ailleurs toute incertitude impossible, c'est que le commencement se trouve dans

zizaniam sparnere (1), sumpto virtutum grano.
Surge, surge, vigila, semper esto paratus.

Vita brevis, brevitas in brevi finietur;
mors venit velociter et neminem veretur;
omnia mors perimit et nulli miseretur.
Surge, surge, vigila, semper esto paratus.

Tela fit araneae praesentis mundi vita,
labilis et flebilis, non est in tuta (l. tuto?) sita;
labitur et flectitur, non (l. nam?) est exinanita.
Surge, surge, vigila, semper esto paratus.

Ubi sunt qui ante nos in hoc mundo fuere (2)?
Venies ad tumulos, si eos vis videre;
cineres et vermes sunt, carnes computruere.

une autre pièce publiée par Flacius Illyricus, *De corrupto Ecclesiae statu*, p. 238, et réimprimée d'après de meilleurs mss. par M. Wright; *Walter Mapes*, p. 149. Un autre poëme sur le même sujet, également edité par Flacius Illyricus, *Ibidem*, p. 247-349, et réimprimé par Chytreus et par Lubinus, a ete attribué aussi à saint Bernard, quoiqu'il soit de Bernardus de Morley. On en trouvera après celui-ci un autre également inedit, et le ms. de la B. R. nº 2380 (XIIe siècle), en contient encore un, fol. 125, verso, qui commence ainsi :

Vitae praesentis si comparo gaudia (l. gaudia) ventis,
Cum neutrum duret nemo reprehendere curet.

Hermannus Contractus en a composé un sur le même sujet, que Leyser croyait perdu, mais qui existe à la B. de Munich, dans le Cod. Emmeram. G. 73 :

Carmen, oro, pange metro, seu canore rhythmico.

Il en existe un autre dans le *Hortus deliciarum* de Herrad von Landsberg, p. 160; M. Wright, *Biographia literaria britannica*, période anglo-normande, p. 313, en cite un en vers rétrogrades par un poëte, nommé Serlo, et l'archevêque de Cantorbery, Étienne de Langton, en avait fait un qui est encore inédit; voyez M. Wright, *Ibidem*, p. 446.

(1) Probablement *spargere*, ou peut-être *spernere*.

(2) On lit dans un Cantique sur la mort, inséré par Rambach dans son *Christliche Anthologie*, t. I, p. 354 :

Ubi Plato, ubi Porphyrius?
Ubi Tullius aut Virgilius?
Ubi Thales? Ubi Empedocles
aut egregius Aristoteles?
Alexander ubi rex maximus?
Ubi Hector Trojae fortissimus?
Ubi David, rex doctissimus?
Ubi Salomon prudentissimus?
Ubi Helena Parisque roseus?
Ceciderunt in profundum ut lapides;
quis scit, an detur eis requies?

Un mouvement semblable se trouve dans le *De contemptu mundi* dont nous parlions tout a l'heure :

Dic ubi Salomon olim tam nobilis;
vel Samson ubi est dux invincibilis,
vel pulcher Absalon vultu mirabilis;
vel dulcis Jonathas multum amabilis?

Quo Caesar abiit, celsus imperio,
vel Dives (?) splendidus, totus in prandio?
Dic ubi Tullius, clarus eloquio,
vel Aristoteles summus ingenio.

Dans M. Wright, *Poems commonly attributed to Walter Mapes*, p. 147.

On lit aussi dans le *De contemptu mundi* de Bernardus de Morley :

Est ubi gloria nunc, Babylonia? nunc ubi dirus
Nabuchodonozor et Darii vigor, illeque Cyrus?
Nunc ubi curia, pompaque Julia? Caesar, obiisti;
te truculentior, orbe potentior ipse fuisti
Nunc ubi Marius atque Fabricius inscius auri?
Mors ubi nobilis et memorabilis actio Pauli?
Diva philippica, vox ubi coelica nunc Ciceronis?
Pax ubi civibus atque rebellibus ira Catonis?
Nunc ubi Regulus, aut ubi Romulus, aut ubi Remus?
Stat rosa pristina nomine, nomina nuda tenemus.

Surge, surge, vigila, semper esto paratus.

In hac vita nascitur vir omnis cum moerore,
et in vitam ducitur humano cum labore,
et post vitam clauditur cum funeris dolore.
Surge, surge, vigila, semper esto paratus.

Si conversus fueris et velut puer sanctus,
et vitam mutaveris in meliores actus,
sic intrare poteris regnum Dei beatus.
Surge, surge, vigila, semper esto paratus.

Autre (1).

Audiat auribus interioribus, audiat orbis,
orbis ut orbita vertitur in cita turbine mortis!
Praeterit et perit et nebulam gerit orbis amoenum;
tollitur (2) ocius ipse vel ipsius omne serenum.
Orbis honor levis est, atomus brevis et breve festum,
nil dat amabile, nil amat utile, ridet honestum;
Hosteque corporis, hosteque pectoris, intus et extra,
horruit (3) aridus, aruit horridus, et sua festa.
Orbis amor perit, atque suos terit orbis amantes
et sua gaudia, gaudia tristia, vera putantes.
Evigilabimus an remanebimus in lue mundi,
quem patet ignibus, alluvionibus, hoste retundi?
Quid vaga, quid rea corda colunt ea quae nihil exstant?
Quae breve plaudere, non breve plangere, post breve praestant.
Cur caro, proximus ignis et intimus hostis, amatur?
Carnis amor perit; est rosa, faex erit; ergo spuatur!
O caro candida, post breve fetida, plenaque faecis!
Flos modo, mox fimus et fimus infimus, unde tumescis?

(1) B. R. nº 2519, fol 42, verso, et nº 2520, fol. 15, recto; l'écriture des deux mss. a les caractères ordinaires du XIIIe siècle. Ce rhythme compliqué a été aussi, comme on vient de le voir, employé dans le *De contemptu mundi* de Bernardus de Morley.

(2) *Colitur* dans le ms. 2520.

(3) *Corruit* dans le ms. 2520.

O caro carnea, jam modo glarea, postremo vermis,
nunc homo, cras humus (istud enim sumus), unde superbis?
O caro debilis! O cito labilis! O male mollis!
Quid petis ardua? Quid tibi cornua ferrea tollis (1)?
Quid tibi crapula, milleque fercula, milleque pastus?
Res leve (2) proflua, vivaque mortua, cur tibi fastus?
Unde superbia? Faex, tua gloria morte remissa;
faex, tua prandia; faex, tua gaudia; faex es et ipsa.
Quid tibi balnea, vestis et aurea? Quid tibi venter?
Culta licet caro, semper eris caro, nec caro semper.
Post hominem cinis es; caro desinis esse, putrescis;
vis tibi quantula sit, docet urnula massaque faecis.
O caro lactea, nunc rosa, postea sarcina vilis!
Flos tibi corruet, et rosa defluet, et juvenilis.
Quae modo florida, cras erit horrida; plus loquor, horror;
horror amantibus, horror et hostibus, omnibus horror (3).

Des diverses classes d'hommes (4).

Frequenter cogitans de factis hominum.

(1) Les écrivains du siècle d'Auguste employaient déja *Cornua* dans le sens de Fierté, d'Orgueil; ainsi Horace dit dans l'*Ode à son amphore*, l. III, ode 21, str. 5:

Tu spem reducis mentibus anxiis
viresque: et addis cornua pauperi
post te neque iratos trementi
regum apices, neque militum arma.

(2) Facilement, Rapidement; voyez du Cange, t. IV, p. 79, col. 1.

(3) On lit à la suite ce quatrain:

Deteriores sunt qui bonorum
mores vitamque corrumpunt,
his qui substantias aliorum
praediaque diripiunt.

(4) B. R. ms fonds de Notre-Dame, nº 133 (XIIIe siècle), non paginé; l'enlèvement des hommes par les militaires et la composition des meurtres semblent indiquer une époque beaucoup plus reculée. Une pièce satirique, sous le même titre, *De diversis ordinibus hominum*, se trouve dans le *Poems commonly attributed to Walter Mapes*, p. 229, et M. von Karajan en a inséré une semblable, *Sermones nulli parcentes*, dans le *Zeitschrift für deutsches Alterthum*, t. II, p. 15-45. Avant de publier les pièces suivantes, nous éprouvons le besoin d'insister auprès du lecteur sur leur caractère satirique. Lors même que le poète n'aurait pas exagéré les choses de parti pris ou par les tendances naturelles de son imagination, il aurait choisi, entre toutes, celles qui se prêtaient le mieux à son rôle d'indignation officielle, et l'on ne pourrait encore voir dans ses vers que des désordres particuliers dont il serait impossible de rien conclure contre l'esprit général du temps. Quoique d'une moralité beaucoup plus élevée, les ecclésiastiques et les moines étaient nécessairement plus attaqués que les autres classes; ils étaient à la tête de la société, par conséquent plus en vue, et les poètes latins qui s'élevaient contre les dépravations de leurs contemporains, appar-

in isto saeculo male viventium,
Affirmare queo quia desipiunt
praecepta Domini quando despiciunt.
Est magna rabies quae cor dilacerat,
magna dementia quae sensum superat,
Cum fere tota gens, facta tyrannica,
a lege retrahat sese catholica.
A gradu (maximo?) quidem pontificum
usque ad clericos minorum ordinum,
A primo etiam usque ad ultimum,
declinat et perit hoc omne saeculum.
Nam ipsi praesules, virtute tepidi,
saluti gentium custodes positi,
Cum docere debent fiunt discipuli;
cum pastores essent sunt mercenarii.
Si peccat populus, ipsi consentiunt,
de nullo crimine quempiam arguunt;
Ipsi homicidas, ipsi adulteros,
ipsi patiuntur et fornicarios.
Si quisquam feminam suam dimiserit
et si alterius nuptam acceperit;
Immo si secundam, si vero tertiam
conjunctam alteri duxerit conjugem (1);
Omnia tolerant haec adulteria,
omnia sufferunt ista nefaria.

tenaient pour la plupart au clergé, dont les désordres leur étaient ainsi bien mieux connus. Mais les laïques n'étaient pas moins violemment attaqués; ainsi on lit dans la satire *De vita monastica*, imprimée dans Fabricius *Bibliotheca latina mediae et infimae aetatis*, t. III, p. 310.

Sic et vita laicorum
parum differt a porcorum
consuetudinibus;
supra modum epulantur;
intus, foris excaecantur,
pleni malis moribus.

(1) Ces deux lignes prouvent que l'on regardait les voyelles nasalisées, comme formant une consonnance suffisante; il était bien facile d'écrire :

duxerit conjugem alteri conjunctam.

A la vérité la pénultième n'eût plus été brève, mais on lira tout à l'heure :

Ecce miraculum quod facit mammona.

Le poëte aurait pu écrire aussi quatre vers plus bas :

Nullum corripiunt, neminem castigant,
ad poenitentiam nullumque provocant

Nullum corripiunt, castigant neminem,
nullumque provocant ad poenitentiam.
Per usurarios Deo odibiles,
lucro pecuniae insatiabiles,
Fiunt in saeculo maxima crimina;
per illos plurimi pergunt ad Tartara.
Ob desiderium suae pecuniae
quam semper sitiunt usuris crescere,
Expoliatae sunt plures ecclesiae;
ad quascunque valent (l. volunt?) manus imponere.
Rapti sunt calices et cruces optimae,
textique aurei, et bonae tabulae;
Simul ablatae sunt platenae, pallia,
albae et tapeta, stolae, dorsalia (1).
Illi maledicti, tanquam hydropici,
munus sitientes conferre muneri,
Nullorum pauperum parcent inopiis,
qui parcunt minime sanctis ecclesiis.
Per illos orta sunt frequenter odia,
atque frequentius lites et praelia;
Per hos multotiens fit homicidium,
et mentitur fides, fitque perjurium.
Hi tales homines, servi pecuniae,
Domini facti sunt magnae provinciae;
Hi pro velle suo possident saeculum,
egenumque sibi subjugant populum.
His reges, principes per omne saeculum
super pauperrimos praebent dominium,
Illos amplectuntur, illos magnificant,
et venerantur (l. venerant) eos quasi pertineant.

(1) Ce mot n'appartient pas à la bonne latinité, mais l'explication de Durandi ne laisse rien à désirer sur sa signification : Dorsalia sunt panni in choro pendentes a dorso clericorum: *Rationale divini officii*, l. 1, ch. III, par. 23. Par une corruption fréquente on disait aussi *Dossale*, et *Dosel* a conservé la même signification en espagnol.

Ecce miraculum quod facit mammona,
superba erigens, frangens humilia !
Ecce dominium, quod Deus diruat !
Ecce inversio, quam Deus destruat !
Ad ipsos redeo summos pontifices,
qui tacent cum (vident) hos execrabiles,
Licet intelligant consentientibus
idem esse crimen quod est agentibus.
Sunt enim alia multa facinora,
a mercatoribus iniquis edita,
Quae ipsi pariter pastores tolerant
et inde faciunt quasi non sapiant.
Quomodo disseram omnes injurias,
supplantationes, dolos, fallacias
Quas sibi invicem ubique conferunt,
et quando congregant, et quando dividunt ?
Nec patres filiis, nec fratres fratribus,
sed neque nepotes suis nepotibus,
Ullam alterutrum habent fiduciam
propter pecuniae concupiscentiam (1).
Ergo mundus iste peccatis obsitus,
per avaritiam totus est perditus.
A primo homine venit cupiditas
in qua plantata est omnis posteritas.
Habent enim omnes concupiscentiam,
et ordo nullus est quem ferre valeam
Ab avaritia mundum asserere,
atque cupidinis expertem dicere.
Milites pessimi propter superbiam,

(1) Le poëme publié par M. von Karajan va jusqu'à dire :

Non estis venditores rei,
sed venditores estis Dei,
In hoc consentientes ei
quem convenerant Judaei.

Sermones nulli parcentes, v. 901.

Le ms. est du commencement du XVe siècle ; mais M. von Karajan croit, à la vérité sans raisons bien decisives, que le poëme a été fait pendant le XIIIe.

ut equos habeant et vestem nobilem,
Ut vivant largiter et sua dissipent,
et ut in actibus cunctis superbiant,
Quoniam non habent tantae superbiae
quod sit sufficiens et tolerabile,
Eorum oculi quidquid aspiciunt,
si possunt auferunt, captant et rapiunt.
Superbi milites, equi diaboli (1),
huc illuc cursitant feroces, rabidi,
Virosque (l. et ?) bestias ubi reperiunt
nituntur rapere vel interficiunt.

Rusticos etiam, quamvis sint humiles,
dico cupidinis esse culpabiles,
Quoniam inter se concupiscentiam
et incredibilem habent jactantiam.
Nam si quis proprium canem habuerit,
et alter alterum si forte laeserit (2).
Quid ipsi facerent in rebus maximis
qui vix se cohibent in rebus minimis?
Saepe probatum est quod homicidium
pro vindicta canis ex(s)tat compositum;
Saepe pro hortulis orta sunt odia,
pro agris saepius facta sunt praelia.
Quid ultra studeo crimina dicere
majora quam dixi, praescripto ordine?
Quamdiu corrigi non possunt talia,
nequaquam opus est ut dicam alia.

O vos, Episcopi, vosque, Presbyteri,
pastores populi, quid meditamini?
Est omnis populus sine custodia,
monitore caret omnis Ecclesia.
Propheta praecipit hoc unicuique

(1) Cette expression rappelle le *hostis equi* que nous avons fait remarquer dans nos *Poésies populaires latines*, p. 428.

(2) Il y a sans doute deux vers oubliés.

ut clamet os verum nec cesset dicere,
Ut benefaciant vobis (l. nobis?) suppositi
et semper habeant timorem Domini.
Quod quia facere, Patres (1), negligitis,
vobiscum filios ad mortem ducitis.
Hoc enim scriptum est, quod casus populi
in ista vita sunt mali presbyteri.
Cum in novissimo requiret Dominus
commissas animas de vestris manibus,
Et vos ante Deum praesentes eritis,
quid dicetis ei? Quid respondebitis?
Vos, nisi iniquo annuntiabitis
omnia crimina quae intelligitis,
Et nisi viventes haec emendabitis,
cum malis in ignem aeternum ibitis (2).

Non est sufficiens quidquid jam protuli,
nisi adjunxero facto dictamini,
De falsis monachis quantum intelligo,
secundum opera quae de his audio.
Non enim aliud opto componere,
nec novum aliquid quaero confingere,
Praeter hoc quod mihi de illis dicitur
atque per eosdem foras extenditur.
Ipsi de nihilo inter se murmurant
et sicut feminae quandoque litigant,
Habent sub labiis venenum aspidum

(1) Il y a dans le ms. *Patres, facere.*

(2) Miror si tam insensati
sitis, vel tam indurati,
vel superbia inflati,
certe vel tam desperati,

Ita parum quod curatis
in altari quid agatis,
Salvatorem dum tractatis
et indigne celebratis

Nam curatur symonia
a vobis plus quam psalmodia,
usura quam philosophia,
taberna plus quam sacristia

Semper estis ebriosi,
semper nimis furiosi,
semper et luxuriosi,
omni sorde criminosi

. . . .

Totus mundus abhorreret,
vitam tuam si videret,
et ne tibi adhaereret
pater natum admoneret

. . . .

Certe tu, qui missam dicis
post amplexum meretricis,
potaberis ab inimicis
liquore sulphuris et picis.

Sermones nulli parcentes, v. 401 et suiv.

seque dilaniant more serpentium ;
Ut canes conferunt inimicitias
atque latrabiles agunt insidias ;
Si debent silere templo vel epulis,
loquuntur et certant signis et oculis.
Laetantur daemones cum haec aspiciunt,
et peccare magis peccantes faciunt;
Qui tantum invidis ministrant odium,
quod ordo vertitur illis in taedium.
Suggerunt daemones illis invidiam,
iramque seminant, plantant discordiam ;
Bonos se fingere rogant hypocritas,
justos se dicere cogunt apostatas.
Nam victi plurimi daemonum artibus
et malis illecti suasionibus,
Tam Deum quam loca dimittunt leviter
in quibus voverunt stare stabiliter.
Est virtus itaque magna diaboli,
per quem convicti sunt etiam monachi,
Qui prius fuerant famuli Domini,
et modo daemonum facti sunt socii.
In terris igitur pauci sunt ordines
quorum non aliquos convincant daemones :
Vincuntur etenim qui ad hoc saeculum
redeunt veluti canes ad vomitum.
Abbates super his cor habent impium,
qui sinunt filios abire perditum,
Qui nunquam revocant illos a mortibus,
quos suis deberent referre manibus.
Itaque daemones culpas multiplicant ;
qui sic de filiis ad Patres convolant,
Ut Patres culpentur de negligentia,
et pravi filii de apostasia.
Accidit itidem de Regularibus,

qui, prius succensi bonis in actibus,
Instinctu daemonis deponunt regulam,
vitamque repetunt istam mortiferam.
Idem est de malis eorum Patrihus,
tam de Praepositis quam de Prioribus,
Qui curant minime quid agant subditi,
sive sint rebelles, sive ohnoxii.
Olim non visa est tanta inversitas
nec jam audita est tanta crudelitas,
Quanta nunc cernitur in his hominibus
Qui se in omnium ostendunt vestibus.
Ista religio fallit et fallitur,
quae de operibus falsis involvitur;
Mentitur habitu religiositas,
cum sit in cordibus lupina feritas.
Hi super oleum loquuntur molliter,
omnes decipiunt admirabiliter;
Nam sicut latitat anguis in herbula,
sic latent in eis sermonum jacula :
Loquuntur etenim pacem cum proximo
malumque tegitur in corde perfido.
In Evangilio (l. Evangelio) praecipit Dominus
omnes attendere ab his fallacibus.
Tales (h)ypocritae se cibis abstinent,
macerant corpora, visus exterminant (1),
Qui tantum, sub vitae hujus imagine,
laudes et munera gaudent accipere.
Amodo siquidem possum asserere
quia Antichristus creditur vivere,
Cum sic Ecclesiae nunc per circuitum
vadant ad dedecus et ad interitum.
Puto quod tempora venerunt ultima,

(1) Éteignent leur regard, ou S'exténuent le visage; la nouvelle édition de du Cange n'indique pas cette signification d'*Extermi-nare*.

cum tot ebulliant per mundum scandala,
Et cum jam pseudoprophetae (1) veniant
et jam quae scripta sunt mala incipiant.
Nam venerabiles sanctae ecclesiae,
a sanctis regibus olim compositae,
Ita deficiunt in plenitudine,
quasi redactae sint in solitudine :
Nam quidquid in locis antiquis ponitur,
ruit et vilescit, perit, dilabitur.
Hoc autem accidit culpis communibus,
qui Deo servire nostro negligimus.
Conversi noviter, per multas patrias (2),
novi constituunt novas ecclesias;
Postponunt veteres plenas divitiis
et loca repetunt nec grata bestiis.

Lamentation sur la décadence de la foi (3).

Viri (l. Veri?) fratres, servi Dei,
non vos turbent rhythmi mei.
Sed audite propter Deum
flebilem sermonem meum.
Mundum dolens circuivi,
fidem undique quaesivi;
Ubicunque fidem quaero,

(1) Cette ligne est fort irregulière : il n'y a pas de cesure après la sixième syllabe, et la dièrese qui fait trois syllabes de *pseudo*, s'écartait très-probablement des habitudes de la prononciation, quoique les philologues ne soient point d'accord sur la prononciation d'*eu*, même dans la bonne latinité ; voyez Schneider, *Elementarlehre der lateinischen Sprache*, t. I, p. 73; Zumpt, *Lateinisches Grammatik*, par. 1, et Faecciolati, *Totius latinitatis lexicon*, au mot NEUTER.

(2) Pays, Regions, ainsi que nous l'avons déjà dit; le ms. indique à la marge qu'il s'agit des moines de Clairvaux.

(3) Publiée par Naogeorgus (Kirchmeyer) *Sylva carminum in nostri temporis corruptelas*, in-8°, s. l. n. a. (1553); il a écrit en tête : Libuit hic subjicere quereiam de fide pii et spiritualis cujuspiam parochi, ut videtur, onte hoc nostrum saeculum, nuper in Germanio repertum. Wolfius, qui l'a réimprimee en partie dans son *Lectionum memorabilium* t. I, p. 901, la place, sans en donner aucune raison, à l'année 1481.

vel in plebe, vel in clero,
Vel in claustro, vel in foro;
ubi fides sit ignoro;
Fides, nullibi apparet,
totus mundus fide caret.
Filius non servat patri
fidem, neque frater fratri.
Heu! de sede sua ruit
fides, quae tam firma fuit,
Quondam; et pro ea dolus
triumphat per orbem solus.
Tam potenter et tam dire
ne quis possit contra ire.
Quidquid dolus jubet esse,
hoc inferri (1) est necesse;
Clerus populusque totus
dolo subjacet devotus.
Dolus papam, cardinales
et episcopos totales
Regit et ubique reges:
dolus glossat jura, leges.
Dolus omnia pro voto
disponit in orbe toto.
Qui cum dolo conversantur,
illi sunt qui principantur;
Sed qui dolum vere nescit
est abjectus et vilescit,
Et vocatur idiota;
non est dignus una jota.
Praelati ecclesiarum
habent dolum valde earum;
Nam per dolum praebendantur
et potenter dominantur.

(1) *Inferre* dans Naogeorgus.

Aestimo pro sensu meo,
quod praebendas non pro Deo
Pure dant; sed mos est sibi:
Da mihi nunc, dabo tibi.
Sic ad invicem colludunt
atque pauperes excludunt.
Qui redonant illis datur;
de egenis non curatur.
Heu! quamobrem non attendunt,
quod sic Christi bona vendunt,
Quae praecepit Deus dari
gratis et non venundari?
Daemonizant et est aequum
quod mercedem sumant (1) secum.
Miror quid tunc respondebunt,
ante Deum dum (l. cum?) parebunt,
Responsuri de re gesta,
si sit vilis vel honesta.
Ubi genus, res, honores,
nemini sunt adjutores.
Advertatis vos, Praelati,
quantum oportebit pati,
Post hanc vitam pro peccatis,
ut quae justa sunt agatis.
Et curati sacerdotes,
possidentes amplas dotes,
De salute animarum
subditorum (2) curant parum.
Nihil curant quam habere
et hominibus placere;
non advertunt ad clamores
pauperum, sed claudunt fores.
Sic nec subditis, ut debent,

(1) *Sumunt* dans Naogeorgus.

(2) *Subditarum* dans Naogeorgus.

formam bonae vitae praebent;
Sed per pravos suos mores,
multos ducunt in errores.
Canon regula notatur,
hinc canonicus gignatur;
Eo quod, sub regulari
vita, debent famulari
Cum devotione Deo:
ipsi curant nil de eo;
Sed libentius ad forum
currunt, quam frequentant chorum.
Vestes militares quaerunt,
nihil quam mundana ferunt;
Raro impertiunt dignis
suas opes, sed malignis.
Quidquid eis superesset,
hoc pro Deo dandum esset;
Modo habent tam avarum
cor, quod nihil dant vel parum.
Item qui in claustris degunt,
juxta normam se non regunt,
Quam patres instituerunt;
sed quae vetita sunt quaerunt.
Vestes deferunt claustrales,
sed in mente non sunt tales;
Namque sub religiosa
veste latet mens dolosa.
Rixas, lites et rancores
habent inter se majores
Monachi et moniales,
quam personae mundiales.
Qui vult Satanae servire,
claustrum debet introire.
Mali cogunt ibi bonos,
ut cantent eorum tonos.

Item fratres mendicantes,
omnes fere sunt truffantes;
Parent nam quod sint devoti,
cum sint tamen nequam toti.
Quidquid praedicant sermone,
raro complent actione;
Metunt, ubi nunquam (1) serunt;
semper plus quam sua quaerunt;
Oves alienas tondunt
et parrochias confundunt;
Dantibus applaudunt care:
sed qui nihil possunt dare
Vel replere eis manum,
illos mittunt ad plebanum.
Pulchre pro orare (l. perorare) sciunt;
his qui credunt capti fiunt;
Per verborum apparatum
aures penetrant magnatum.
Valde diligenter notant
ubi divites aegrotant;
Ibi currunt nec cessabunt,
donec ipsos tumulabunt;
Sed ad (2) casas (3) miserorum
nullus ire vult eorum.
Puto vero (l. vere?) quod prodesset,
si in mundo nullus esset
Monachus vel monialis
sive secta Begynnalis:
Postquam enim sic creverunt,
lex et fides perierunt,
Et totius mundi status
est in malum commutatus.

(1) *Nusquam* dans Naogeorgus.
(2) *Et* dans Wolfius.
(3) *Casus* dans Naogeorgus

Utrum culpa sit eorum,
noscit Conditor cunctorum (1).
Caesar, reges et marchio,
dux, comes, miles et baro,
Omnes principes terrarum
possident de fide parum,
Inter omnes non est unus,
quin respiciat ad munus,
Et justitiam postponat (2)
pro eo qui dona donat.
Per tyrannidem et gloriam (l. guerram)
disponunt ubique terram;
Magis quaerunt christianos
debellare, quam paganos.
Non verentur, non formidant,
quod innocuos occidant.
Cur tam dire sinit Deus
quod occidit (l. occidat) justum reus?
Quondam [qui] milites statuti
erant, ut per eos tuti
Essent viduae, pupilli
clerusque; nunc et illi
Tales minime defendunt,
sed praedantur et intendunt :
Cor eorum magis pronum
est ad malum quam ad bonum.
Cives, nobiles, communes,
raro doli sunt immunes;
Nobiles injuriantur,
cives vero foenerantur;
De omnibus his vel ullus
est fidelis, sive nullus.
Nautae maris et coloni,

(1) La partie publiée par Wolfius s'arrête ici.

(2) Il y a dans Naogeorgus *postponant*, *eis* et *donant*.

qui fuerunt quondam boni,
Sic pervertit eos dolus
quod vix justus unus solus.
Item mundi mercatores,
quid sunt heu! quam truffatores?
Sive emunt, sive vendunt,
semper fallere praetendunt,
Deum sanctosque perjurant,
et mentiri parum curant.
Quando boni nummi vadunt,
statim eos igni tradunt;
Sicque manet pagamentum,
scoria et non argentum :
Sic confundunt mundum totum;
istud undique est notum.
Pondus, numerus, mensura,
simul omnis mercatura,
Sic per ipsos sunt infectae,
quod vix unus agit recte.
Nisi Deus opem praestat
deperire mundum restat;
Tot et tantis est reatus
et tam pravus nunc est status!
Natus ante annos mille,
vere felix fuit ille.
Oh! quam venenosa pestis!
Foenerator, falsus testis,
Fur, perjurus, latro, moecus,
homicida, tantum decus
Habent tanquam probi viri.
Quidquid potest nunc acquiri,
Sive bone, sive male,
est hominibus aequale.
Nullus devitatur quaestus,
quantumcunque inhonestus.

Lex et disciplina perit;
nemo quod est justum quaerit.
Nemo facit id quod debet;
nemo alteri hoc praebet,
Quod habere vult ab eo :
nemo curat jam de Deo,
Nemo curat modo briam (1);
nemo tenet rectam viam.
Nemo novit misereri;
nemo curat confiteri,
Et quando confiteatur
inde parum emendatur.
Jam nec populus nec clerus
est in suo statu verus.
Liquet, Fratres, quod erramus,
tempus est quod redeamus;
Tempus est nos convertendi;
tempus est nos (l. nunc?) poenitendi,
Tempus est nos (l. nunc?) redeundi
ab errore falsi mundi;
Tempus est nos emendandi;
vere tempus est emendandi (2).
Scimus quia transit hora;
redeamus sine mora;
Redeamus, non tardemus,
vitam nostram emendemus!
Nemo debet desperare,
nemo debet dubitare.
Tam misericors est Deus,
nemo vivit ita reus,

(1) Naogeorgus a écrit *bryam*, peut-être avec raison, puisque ce mot semble venir de Βρύω; mais l'orthographe que nous avons adoptée est suivie généralement :

Haec bria si dicas, modus est, vas Romipetarum :
Hic bria, quo vinum sibi distribuunt quasi libra.

Ebrardus, *Graecismus*, ch. XII.

(2) Ce mot, qui donne au vers une syllabe de trop, est une réminiscence de la ligne précédente; il remplace un autre gérondif de trois syllabes, comme *mutandi*, dont la signification est semblable.

Quin si veniam precetur,
Deus ejus miseretur.
Amen devote dicamus,
ut cum Christo maneamus!

Satire de Gautier de Châtillon sur l'état du monde (1).

M. Wright a compris cette pièce dans la collection qu'il a intitulée ***Latin poems commonly attributed to Walter Mapes***; mais il a déclaré que tout en se conformant à l'opinion reçue il doutait beaucoup qu'elle reposât sur des raisons solides (2). Si elle était seulement contemporaine de l'archidiacre d'Oxford, nous serions disposé à lui reconnaître cette sorte d'autorité que méritent toujours les traditions populaires; mais on en trouve des traces pour la première fois dans des documents du XIVe ou même du XVe siècle (3), et les renseignements assez circonstanciés que nous avons sur la vie de Walter Mapes y sont tout à fait contraires. D'abord, c'était un homme de plaisir, fort spirituel et n'écrivant rien (4), si ce n'est une traduction des romans de la Table-Ronde, à l'usage des dames de la cour de Henri II (5); tandis que l'auteur des rhythmes latins s'adressait exclusivement aux clercs et réunissait à une grande habitude du latin une connaissance approfondie de la littérature ancienne, puisque dans plusieurs pièces, la dernière ligne de chaque quatrain est un

(1) B. R. n° 3245 (XIVe siècle), fol. 36, recto.

(2) ***Introduction***, p. XVI.

(3) Ils n'émanent même pas d'un écrivain instruit, dont les opinions aient quelque poids, mais d'un copiste anonyme qui a écrit en marge le nom de Walter Mapes; et encore cette mention ne se trouve d'abord que pour l'***Apocalypsis Goliae*** qui, dans notre ms. dont l'écriture paraît plus ancienne, est positivement attribué à Gautier de Châtillon. Suivant l'***Histoire littéraire***, t. XV, p. XIII, un manuscrit du Vatican l'aurait compris dans les Œuvres de Serlon; mais il contient beaucoup d'autres pièces que l'on sait positivement ne pas être de lui.

(4) Solita verborum facetia et urbanitate praecipua dicere pluries et nos in hunc modum convenire solebat: Multa, Magister Girálde, scripsistis et multum adhuc scribitis, et nos multa diximus; vos scripta dedistis et nos verba; Giraldus Cambrensis, ***Hiberniae expositio***, p. 813.

(5) Frederick Madden, ***Introduction to Syr Gawayne***; Paulin Paris, ***Manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi***, t. II, p. 347-362.

vers classique qui rime avec les trois autres. Giraldus Cambrensis était intimement lié avec Walter Mapes, et non seulement il ne le cite en aucun endroit de ses volumineux écrits, comme l'auteur des satires en quatrains monorimes, mais il exprime de la manière la plus crue son mépris pour les pièces où figurait Golias. « Parasitus quidam, Golias nomine, nostris diebus gulositate pariter et leccacitate famosissimus, qui Golias melius quia gulae et crapulae per omnia deditus dici potuit, litteratus tamen affatim, sed nec bene morigeratus, nec bonis disciplinis informatus, in Papam et Curiam romanam carmina famosa pluries et plurima, tam metrica quam ridmica, non minus inpudenter quam imprudenter evomuit (1). » Enfin Walter Mapes était un courtisan dévoué et un familier de Henri II (2), et dans le manuscrit dont nous publions deux pièces, il y a un assez long poëme intitulé *De adventu Antichristi*, où l'auteur n'a pas craint de dire :

Utquid quaeris alium tibi praecursorem
quam illum Britanniae perversum rectorem,
qui triplici gladio contra jus et morem,
impudenter messuit sacerdotum florem?

Quid fuisse facinus dicis in Symone?
Quid Neronem ventilas de seditione?
Rex qui perdit praesulem in perditione,
revera neronior est ipso Nerone (3).

(1) *Speculum Ecclesiae*, dans le *Latin poems commonly attributed to Walter Mapes*, p. XXXVIII.

(2) Unde cum sequela curiae fuerit et regis Heurici secundi.... (domesti)cus familiaris; *Speculum Ecclesiae*, Ibidem, p. XXXI.

(3) Tout semble d'ailleurs prouver que *Golias* n'etait pas un simple nom littéraire sous lequel se cachait un Anglais, mais une sorte de nom mythique, qui, comme Pasquin, n'appartenait exclusivement ni à un temps ni à un pays. Dans le *Sylva carminum in nostri temporis corruptelas*, p. 24, Naogeorgus a publie d'après un très-vieux manuscrit conservé en Bourgogne, un poëme que M. Wright n'a trouvé dans aucune collection de poésies satiriques. C'est une exhortation toute religieuse, adressee aux prêtres et mise dans la bouche de Jésus-Christ :

Piscatores hominum, sacerdotes mei,
praecones veredici, lucernae diei,
caritatis radio fulgentes et spei,
auribus percipite verba oris mei.

Flacius Illyricus qui cherchait partout des satires contre l'Église romaine, a réimprimé cette pièce dans son *De corrupto Ecclesiae statu*, p. 154, sous le titre de *Golias ad*

Ce manuscrit est conservé maintenant à la Bibliothèque royale sous le n° 3245 (1), et paraît avoir été écrit vers le milieu du XVe siècle ; Oudin (2) et Fabricius (3) en avaient déjà parlé, mais personne ne l'avait encore suffisamment examiné. Il contient dix pièces, dont plusieurs sont communément attribuées à Walter Mapes : nous ne parlerons maintenant ni de la première, ni de la troisième, parce que nous les publions en entier. La seconde (4) est une satire sur l'état du monde, dont les différentes strophes ont été disséminées dans trois pièces que M. Wright a comprises dans sa collection ; elle commence ainsi :

Multiformis hominum fraus et injustitia,
let(h)alis ambitio, furtum, lenocinia,
cogunt ut sic ordiar, conversus ad vicia :
Quis furor, o Cives, quae tanta licentia (5) !

La quatrième (6) a été publiée par Wolfius (7) et par M. Wright (8) sous le nom d'*Apocalypsis Goliae episcopi ;* les différents manuscrits dont cet habile éditeur s'est servi lui ont permis d'établir un excellent texte, quoique le nôtre eût pu fournir encore quelques bonnes variantes.

La cinquième (9) est inédite ; elle est intitulée *Quod Papa sit summus et Imperator sub ipso*, et commence par ce quatrain :

Totus hujus temporis ordo summi status
(est) ab antiquae legis fonte derivatus ;

Christi sacerdotes; Wolfius, t. I, p. 439, et Bale l'ont répété sans faire connaître sa raison Les différences sont, comme on va voir, tout à fait insignifiantes :

Viri beatissimi, sacerdotes Dei,
praecones altissimi, lucernae Diei,
caritatis radiis fulgentes et spei,
auribus percipite verba oris mei.

Mais M. Wright n'en a pas moins conclu de ce nom de *Golias*, qui n'est peut-être là que par le bon plaisir de Flacius, que cette pièce était du satirique Walter Mapes, et il lui a donné une place dans sa collection, p. 45.

(1) Il portait autrefois le n° 5333.

(2) *Commentarii de scriptoribus et scriptis ecclesiasticis*, t. II, p. 1666.

(3) *Bibliotheca mediae et infimae aetatis*, t. III, p. 112.

(4) Fol. 36, verso, col. 1.

(5) Cette strophe se trouve dans le *Latin poems commonly attributed to Walter Mapes*, p. 153.

(6) Fol. 37, verso, col. 2.

(7) *Lectionum memorabilium* t. I, p. 450.

(8) *Ibidem*, p. 1.

(9) Fol. 40, verso, col. 2.

praesentis Ecclesiae tenor et ornatus
in aquis diluvii fuit figuratus.

La sixième (1) se trouve dans le recueil de M. Wright (2); mais les manuscrits dont il s'est servi laissent beaucoup à désirer; elle a pour titre *Contra statum Ecclesiae depravatum*, et on lit au commencement :

(H)eliconis rivulo modice respersus,
vereor ne pondere sim verborum mersus;
sed quia illabitur mundus universus,
incipe maenalios mecum, mea tibia, versus.

La septième (3) est intitulée *De adventu Antichristi;* comme elle est inédite, nous en citerons les trois premiers quatrains :

Dum contemplor animo saeculi tenorem,
reproborum gaudia, proborum moerorem,
contemptum justitiae, fidei torporem,
credo quod non habeant saecula rectorem.

O qui quadrupliciter jubes figurari
(h)ylem, qui res dispares ita nexu pari
copulas, ut nequeant a se disparari,
cur permittis hominem sic denaturari?

Cum per certas methodos et leges aeternas
elementa copules lucemque discernas,
videtur quod hominem solummodo spernas,
cujus vitam simili cura non gubernas.

(1) Fol. 41, recto, col. 2.

(2) *Ibidem*, p. 159. M. Croke, *Essay on the history of rhyming latin verse*, p. 122, cite une pièce qui a de grands rapports avec celle-ci, si ce n'est pas la même, et qu'il attribue à un Carmélite de Bordeaux, qui vivait en 1390 et se nommait Walter Disse (d'Isle?). C'est probablement celui dont parle Fabricius : Gualterus Dissaeus ex Disso Sudvolciae sive Sudvolgiae oppido, Anglus, Carmelita, defunctus circa an. 1403. Mais comme il ne lui attribue aucun ouvrage en vers, et que le ms. de la B. R. est certainement plus ancien, l'assertion de M. Croke ne paraît pas fondée. Voici les deux seules strophes qu'il cite :

Heliconis rivulo modice conspersus,
vereor ne pondere sim verborum mersus;
sed quia labitur mundus universus,
incipe maenalios mecum, mea tibia, versus
Rhythmis dum lascivio, versus dum propino,
rodet forsan aliquis dente me canino,
quia nec afflatus spiritu divino,
neque labra prolui fonte caballino.

Cette seconde strophe manque entièrement dans le ms. de la B. R. et dans l'édition de M. Wright.

(3) Fol. 41, verso, col. 1.

La huitième (1) est adressée au Pape et a été publiée par Flacius Illyricus (2), par Leyser (3) et par M. Wright (4), dont le texte, presque entièrement conforme au manuscrit de la Bibliothèque royale, est généralement fort bon (5).

La neuvième (6) est intitulée dans notre manuscrit *Galterus de Insula praedicans scolaribus bonis in reditu suo a Curia romana*, et se trouve d'une manière très-incorrecte dans une autre publication de M. Wright (7); la première strophe y manque :

Ut membra cohaereant invicem cum capite,
gaudete in Domino, diem festum agite,
hilares et sobrii cum propheta dicite :
Laetare Jherusalem et conventum facite.

Enfin la dixième (8) est une traduction assez élégante du psaume L, que nous croyons inédite, et dont nous citerons comme spécimen les quatre premières strophes :

Dum Galterus aegrotaret
et aegrotans cogitaret
quod ad vitae terminum
vocaretur a Potente,
metu mortis imminente,
invocavit Dominum.

Miserere mei, Deus,
quia miser, quia reus!
Delictorum oneri
atque jugo subjugatus,
ad te clamat epulatus
in fermento veteri.

(1) Fol. 42, verso, col. 1.

(2) *De corrupto Ecclesiae statu*, p. 9.

(3) *Historia poematum et poetarum medii aevi*, p. 779.

(4) *Ibidem*, p. 57.

(5) Les trois premières strophes ne se trouvent ni dans le texte de Flacius, ni dans le ms. de Leipsick public par Leyser, ni dans celui de Paris.

(6) Fol. 43, verso, col. 1.

(7) *Anecdota literaria*, p. 44; les quarante deux derniers vers de l'edition de M. Wright manqoent dans le ms. de la B. R.

(8) Fol. 44, verso, col. 1.

Miserere mei, Deus;
luctus clamor, dolor meus,
ad te, Christe, veniat!
Audi flentem peccatorem,
dum non habet redemptorem
nec qui salvum faciat;

Et secundum caritatis
et immensae pietatis
tuae multitudinem,
pravos actus et enormes
in me delens, me reformes
tuam ad imaginem!

Ces dix pièces sont dans le manuscrit formellement attribuées à Galterus de Insula, c'est-à-dire Gautier de Châtillon, car il dit lui-même dans son épitaphe que nous a conservée un commentateur anonyme de l'Alexandréide qui, si l'on en juge par l'écriture du manuscrit (1), vivait dans le XIVe siècle :

Insula me genuit, rapuit Castellio nomen;
perstrepuit modulis Gallia tota meis (2).

Un témoignage si précis et si ancien est confirmé par toutes les circonstances qui nous sont connues de la vie de Gautier de Châtillon. La latinité, fort élégante pour le temps, de son Alexandréide, prouve qu'il avait sérieusement étudié les poëtes anciens, et que sa mémoire pouvait lui fournir plus aisément

(1) B. R. n° 8359, autrefois Colbert, n° 4550; le ms. n'est point pagiué, mais les renseignements sur la personne de Gautier sont au verso du quatrième feuillet avant la fin. M. Peerlkamp, *De poetis latinis Nederlandiarum*, p. 15, cite aussi ce distique d'après un vieux ms et l'imprime ainsi :

Insula me genuit, rapuit Castellio, nomen
Perstrepuit modulis Gallia tota meis.

Il en conclut que Gautier mourut à Châtillon, et le confond avec l'évêque de Maguelonne du même nom, qui composa un *Expositio in Psalterium*, conservé à la B. R. dans le ms. n° 2402; voyez la note suivante.

(2) Leyser, p. 764, en a publié le premier vers en l'appelant *monasticum* (monostichum); mais cet article est encore plus inexact que la plupart des autres; ainsi, sur la foi de Valerius Andreas, il fait de Gautier de Châtillon un évêque de Maguelonne (ce qu'au reste a fait aussi Quadrio, t. VI, p. 480), et assure qu'il florissait vers 1255, quoiqu'il dise deux lignes plus bas que l'*Alexandreis* est dédié à Guillaume I, archevêque de Reims, qui mourut en 1202.

qu'à personne le vers classique qui termine les quatrains monorimes de plusieurs pièces qui sont attribuées à son homonyme. Il avait réellement voyagé en Italie, comme le dit le titre d'une de ses chansons; son séjour s'y était même prolongé assez longtemps. Un passage curieux de son grand poëme montre qu'il ne craignait pas de blâmer avec énergie les désordres du corps ecclésiastique :

Non adeo ambirent cathedrae venalis honorem
Symoniae haeredes; non, incentiva malorum,
Polluerat sacras funesta pecunia sedes;
Non aspiraret, licet indole clarus aviti
Sanguinis, impubes ad pontificale cacumen,
Donec eum mores, studiorum fructus et aetas,
Eligerent, merito non suffragante parentum.
Non geminos patres, ducti livore, crearent,
Praeficerentque orbi, sortiti a cardine nomen (1).

La manière vive dont il attaque Henri II était une conséquence naturelle de sa liaison avec Johannes de Salisbury, et de son dévoûment à Thomas Becket (2); il voulut, même dans son Alexandréide, manifester ses sentiments à cet égard :

Non caderent hodie nullo discrimine sacri
Pontifices : quales nuper cecidisse feruntur (l. queruntur)
Vicinae, modico distantes aequore, terrae;
Flandria Robertum, caesum dolet Anglia Thomam (3).

L'épitaphe que nous citions tout à l'heure ne permet pas d'en douter; Gautier de Châtillon avait composé des chansons (moduli) qui acquirent une vogue populaire. On les chanta en Angleterre comme dans toute la France; leur succès dut même y être plus grand que sur le continent, parce que le caractère peu national du haut clergé le rendait antipathique à la masse

(1) Fol. 58, recto, éd. de Lyon, 1558.
(2) Johannes de Salisbury, *Epistolae*, let. CXXXIV et CLIX.
(3) Fol. 58, recto.

du peuple, et après deux ou trois générations ces chants satiriques furent naturellement attribués à un autre Gautier, célèbre par sa gaîté et son esprit, le seul dont les Anglais eussent gardé la mémoire. Si d'ailleurs l'affirmation dix fois répétée d'un homme à qui le caractère des ouvrages qu'il copiait (1) doit faire supposer des goûts et une instruction littéraires, avait besoin de preuve, on la trouverait dans la pièce adressée Aux bons écoliers :

> Inter artes igitur quae dicuntur trivium,
> fundatrix Grammatica vendicat principium ;
> sub hac chorus militat metrice scribentium,
> quae se scholam aestimat artem esse artium (2).
>
> Inter quos sunt quatuor r(h)ythmice dictantium
> qui super hoc retinent sibi privilegium :
> Stephanus, flos scilicet Aurelianensium (3)
> et Petrus qui dicitur de Castro Blesensium (4).

(1) Il contient en outre Alanus, *Planctus Naturae;* Bernard de Chartres (Silvestris) *De universitate mundi;* les trois livres *De Vetula* attribués à Ovide, et un commentaire sur l'*Éthique* d'Aristote, adressée à Nicomaque.

(2) Ce vers manque dans le ms ; nous l'avons pris dans l'edition de M. Wright, *Anecdota literaria*, p. 43.

(3) Après avoir donné des leçons à Chartres et à Orleans, Étienne d'Orleans mourut évêque de Tournay, en 1200. Il avait composé des poésies légères dans sa jeunesse, comme le prouve sa lettre au cardinal Pierre, évêque de Tusculum, qui les lui avait demandées : Rogo ut puerilia mea, quamvis digna sint risu, benevolo tamen suscipiatis affectu ; *Opera*, let. XLIII, éd. du P. du Molinet. Une lettre de l'abbé de La Sauve, qui lui demandait un office de saint Géraud, est encore plus explicite : Ut si quid maculae in saecularibus carminibus quandoque ludendo contraxistis, nunc, opportunitate vobis oblata, labiorum vestrorum vitulos Domino et beato Giraldo offerentes, devotius emendetis; *Ibidem*, let. CCLXXVIII. Il ne nous reste plus que l'office de saint Géraud, imprimé par les Bollandistes, *Vitae Sanctorum*, avril, t. I, p. 410, et réimprimé dans l'édition du P. du Molinet.

(4) Pierre de Blois enseigna avec un grand succès à Paris et mourut peu apres 1198. On n'a plus de lui qu'une cantilène assez plate sur la lutte de la chair et de l'esprit, composée en 1193 :

> Olim militaveram
> pompis hujus saeculi,
> quibus flores obtuli
> meae juventutis;
> pedem tamen retuli
> circa vitae vesperam,
> nunc daturus operam
> militiae virtutis, etc.

Mais on sait qu'il avait fait des poésies légères pendant sa jeunesse ; ainsi il écrit à son neveu : Mitte mihi versus et ludiera quae feci Turonis : et scias, cum apud me transcripta fuerint, eadem sine dilatione aliqua rehabebis; *Opera*, let. XII. Il dit aussi à un moine qui lui avait demandé ses vers : Quod autem amatoria juventutis et adolescentiae nostrae ludiera postulas ad solatium taediorum, consiliosum non arbitror, cum talia tentationes excitare soleant et fovere. Omissis ergo lascivioribus cantilenis, pauca quae maturiore stylo cecini tibi mitto, si te forte relevent a taedio et aedificent ad salutem ; *Ibidem*, let. LVII.

Istis non immerito Bertredus addicitur (1),
sed nec inter alios apte praetermittitur
ille quem Castellio latere non patitur,
in cujus opusculo Alexander legitur.

Il y a dans cette mention du poëte le plus célèbre de son temps une réserve où l'on reconnaît l'embarras d'un auteur qui voudrait concilier sa modestie avec le soin de sa renommée; mais, lors même qu'on se plairait à en conclure précisément le contraire et à supposer que le copiste n'a pu lui attribuer cette chanson que par erreur, il n'en faudrait pas moins convenir que Gautier de Châtillon avait composé des rhythmes où devaient se trouver la facilité, l'élégance relative et l'érudition littéraire qui distinguent ceux dont on le croyait auteur, dès le commencement du XIVe siècle. A la vérité, il y a dans cette pièce deux lignes qu'une opinion généralement reçue ne permet pas de croire aussi anciennes. Sur la foi de du Boulay (2) et de Mosheim (3) qui avait peut-être pris sa conviction toute faite dans son devancier, on regarde que les grades académiques ne remontent qu'au XIIIe siècle, et on lit dans la seconde strophe :

Ante legum dominos et magistros artium
usurpare videor doctoris officium.

Mais nous craignons que cette fois encore on n'ait pris les bornes de la science pour le commencement des faits, et qu'au lieu de voir dans les institutions la régularisation et la sanction d'habitudes insensiblement formées et trop peu importantes pour laisser tout d'abord des traces bien apparentes dans l'his-

(1) Ce Bertredus nous est entièrement inconnu; peut-être est-ce une corruption d'Eberhardus, le célèbre auteur du *Graecismus* (Paris, 1487, fol.; Lyon, 1490, in-4o, etc.) et du *Labyrinthus* publié par Leyser, p. 796-854, qui cependant vivait un peu plus tard, puisqu'on lit en tête de son *Graecismus* :

Anno milleno, centeno bis, duodeno,
condidit Ebrardus Graecismum Bethuniensis.

Il faudrait alors peut-être écrire *Eberhardus additur*. Il y a dans le ms. publié par M. Wright, *Berterus*; si cette leçon était bonne, il s'agirait sans doute de Berthier ou Bertère d'Orléans, qui composa des rhythmes pendant le XIIe siècle; voyez nos *Poésies populaires latines*, p. 408.

(2) *Historiae academiae parisiensis*, t. II, p. 256 et 682.

(3) *Institutio historiae ecclesiasticae*, siècle XIII, P. II, ch. I, par. 4.

toire, on ne se soit persuadé bénévolement que l'homme les crée à sa guise par un acte de sa toute-puissance. Godefroi de Saint-Victor, un écrivain de la seconde moitié du XIIe siècle, a dit dans un poëme encore inédit, intitulé *Fons philosophiae :*

Praesident his etiam qui hoc meruerunt
et qui singulariter gratiam hauserunt,
cujus partes aliis quoque contulerunt ;
nihil enim possident quod non acceperunt.

Sedent eminentius inter hos pincernae
veteres memoriae viri sempiternae,
quibus multitudines assident modernae,
haustu quoque gratiae saturi supernae (1);

et le copiste qui nous l'a conservé, a écrit en marge, probablement dans le XII[e] siècle, *Magistri artium.* On lit dans une lamentation sur les désordres de l'Église (2), attribuée, d'après des renseignements très-suffisants, à Bernard de Corbie qui vivait à la fin du XI[e] siècle :

Jam fit magister artium
qui nescit quotas partium
de vero fundamento :
habere nomen appetit,
rem vero nec curat nec scit,
examine contento.

Jam fiunt baccalaurii,
pro munere denarii
quam plures idiotae :
in artibus, ab aliis

(1) B. R. fonds de Saint-Victor, nº 912, fol. 3, verso, et nº 420, fol. 258, verso.

(2) Elle a été si souvent réimprimée, que nous ne l'avons pas comprise dans cette collection ; voyez Flacius, *De corrupto Ecclesiae statu*, p. 101 ; Wolfius, *Lectionum memorabilium* t. 1, p. 543; Walchius, *Monimenta medii aevi*, t. 1, P. IV, p. 243, et Berneggerus, *Hypobolimaea divae Mariae Deiparae camera*, p. 140.

egregiis scientiis
  sunt bestiae promotae (1).

Cette allocution aux bons écoliers n'aurait pu d'ailleurs être composée par le courtisan et bel esprit Mapes, tandis que l'auteur de l'Alexandréide, qui avait professé longtemps à Châtillon et à Bologne, était versé dans toutes les connaissances et toutes les dénominations de l'École : la philosophie lui était aussi familière que les belles-lettres.

Post illam quae prior est caeteris in trivio,
subinfertur Logica grandi supercilio,
di(s)color sententiis et accincta gladio,
per quam falsum resecat logicorum ratio.

Hanc doctorum asserit multiplex opinio ;
sed cunctos praeradiat nova constitutio,
in qua rebus derogat Baëlardi sanctio (2),
attributo vocibus rex (l. rerum) privilegio.

A toutes ces citations de savants français, il est impossible de ne pas reconnaître un poëte vivant en France et mêlé par ses études et par ses goûts, à la vie universitaire ; évidemment ce n'est pas le jovial et paresseux archidiacre d'Oxford. A la vérité, la célébrité dont jouissaient les écoles de la France y attiraient une foule d'étrangers, et l'on ne saurait conclure d'une donnée aussi vague, que cette pièce n'a pu être composée que par un Français ; mais rien n'y décèle un étranger, et il semble au moins résulter des idées que l'auteur a exprimées dans le *De adventu Antichristi*, qu'il n'était ni Italien, ni Allemand :

Vides in Ecclesia nihil esse ratum ;
vides in pastoribus Giezi reatum,

(1) A la vérité, on a voulu voir dans ces vers une preuve certaine que Bernard de Corbie n'en pouvait être l'auteur, mais il est par trop facile de rendre son opinion inattaquable en déclarant suspectes *ipso facto* toutes les autorités qui l'attaquent.

(2) Dans le ms. dont M. Wright s'est servi, il y a *Bailard sacratio*, et le savant éditeur a eu tort de rétablir l'A du commencement ; on le retranchait quelquefois pendant le moyen âge.



mundi caput sc(h)ismate vides infirmatum,
vides a veritate Papam declinatum.

Federicum Caesarem optime vidisti,
illum per quem sc(h)ismatis semina sevisti,
idcirco sc(h)ismaticae genti praefecisti;
quis praecursor melior foret Antichristi?

Si ces preuves ne sont pas aussi positivement convaincantes que pourrait le demander un mathématicien, il faut au moins avouer qu'il est peu de problèmes littéraires, résolus d'une manière plus rigoureuse, et que Gautier de Châtillon est très-probablement l'auteur d'un certain nombre de pièces que la tradition, trompée par la communauté du nom, a attribuées deux siècles après à Walter Mapes.

Missus sum in vineam circa horam nonam (1);
suam quisque nititur agere (2) personam;

(1) Nous avons choisi cette chanson de préférence aux autres, pour montrer la popularité dont ces poésies jouissaient parmi les lettrés. On en dissémina les couplets dans quatre pièces différentes que l'on grossit d'une foule d'additions de toute espèce, quoiqu'elles fassent presque toujours quelque allusion à des idées ou des faits littéraires. Le ms. de la B. R. lui-même ne nous a certainement pas conservé cette chanson comme Gautier de Châtillon l'avait composée, puisque les couplets 4, 5 et 6 n'ont pas le même rhythme que les autres : au lieu de six syllabes, le second hemistiche y en a sept. L'irrégularité du dernier vers porte à croire que ces sortes de pièces étaient plutôt déclamées que chantées; c'était, comme il plaisait au poëte, un fragment de vers hexamètre, un vers complet, un vers pentamètre, ou une simple ligne rhythmique, semblable aux trois autres. Cette division en quatrains monorimes était, comme on a déjà pu le voir, fort goûtée des lettrés du XIIe siècle. Nous citerons encore un poëme de 508 vers sur saint Augustin, par Godefroid de Saint-Victor :

Augustini gloriae meritis praeclarae
laudes quantum datur r(h)ythmo cumulare,
ejus nobis imperat amor; Tu dignare,
fons bonorum, Spiritus, digna dictu dare.

Ipse nobis, inclyte pater, Augustine,
impetres auxilium gratiae divinae,
atque tuae praevio lumine doctrinae
ducas ab initio, statuas in fine!

(Tu) Vir i(n)imitabilis vitae sanctitate,
praeditus ingenii perspicuitate,
affluens eloquii mira suavitate,
plenus sapientiae coelitus collatae.

B. R. fonds de Saint-Victor, n° 912, fol. 41, recto.

C'est aussi le rhythme adopté par Alanus dans sa chanson *Contra amorem Veneris*, que Leyser a publiée, p. 1092, et par le Monachus Florentinus, évêque de Ptolémaïs, dans son curieux poëme de près de 900 vers sur la reprise de cette ville par les croisés. Il est inséré dans Herold, *De bello sacro continuatae historiae libri sex, Commentariis Gullielmi Tyrensis additi*, p. 225, éd. de Bâle, 1560, et commence ainsi :

Cum romanus pontifex praesidet Veronae,
Urbanus memoriae atque famae bonae,
Saladinus impius absque ratione
occupavit Syriam fera ditione.

Cette première strophe de Gautier de Châtillon se trouve dans la collection de M. Wright, à la page 152.

(2) *Vendere* dans M. Wright; les autres variantes que nous indiquerons se rapportent toutes à son edition.

ergo quia cursitant omnes ad coronam :
semper ego auditor tantum, nunquamne reponam (1)?

Quando cibus deficit animabus (2) brutis,
mugiendo postulant cibum, spem salutis (3);
sed est mihi resonans (4) vocibus argutis
fistula disparibus septem compacta cicutis.

Festis bacchalaribus (l. bacchanalibus?) interesse minimus,
volo quia nequeo magnus, major, maximus;
derogare vitiis omnibus est animus,
et nos ergo manum ferulae subduximus (5).

Cum videam reprobos opibus nitescere (6),
dominari vitia, virtutes succumbere,
vilipendi feminas, viros ante nubere (7),
difficile nobis est satyram non scribere.

Spargat ergo primitus sua Clio jacula,
in illos quos operit pastoralis infula;
nam ab illis omnibus, quid irem per singula?
Defluxit (8) in subditos vitiorum macula.

Ecce sponsi comites vendunt sponsae dotes;
furantur (9) in cacabo carnem sacerdotes;
si spectes (10) medullitus, si rem bene notes,
Christum vendunt hodie (11) novi Scariotes.

Jam prorsus aboluit (12) usus largiendi
praebendas, altaria quae non debent (13) vendi,

(1) *Nunquam me*; c'est un vers de Juvenal, sat. I, v. 1; le dernier vers du quatrain suivant est de Virgile, Églog. II, v. 36; celui du troisième quatrain est encore emprunté à Juvenal, sat. I, v. 15; ces rapprochements ne nous semblent pas assez curieux pour que nous en indiquions davantage.

(2) Cette strophe est dans la collection de M. Wright, p. 160; il y a *pecudibus*.

(3) Velut spe salutis.

(4) Et mihi resonat.

(5) Cette strophe manque dans M. Wright.

(6) P. 153; affluere.

(7) Et viros nubere.

(8) P. 153; declinat.

(9) P. 154; curantur.

(10) In factis.

(11) Iterum.

(12) P. 154; obsorduit.

(13) Nam vendunt altaria quae non solent.

versa est in habitum cupido tenendi;
tempore crevit amor qui nunc est summus habendi.

Studet praesul pretiis, et archilevita
vivit solitarius; coenat heremita (1);
morerentur utinam hi qui vivunt (2) ita!
Felices obeunt quorum sine crimine vita.

Vis decanus fieri, praesul, patriarcha?
auri multa tibi (3) sit vel argenti marca;
tantum habet fidei, teste manu parca,
quantum quisque sua nummorum servat in arca.

In quo mundi climate, sub quo coeli (4) signo
est abbas aut pontifex, pectore benigno
dignus Christi nuptiis, dignus vitae ligno?
Rara avis in terris nigroque simillima cygno.

Ut Judaeis odio sunt carnes suillae,
sic in his extinctae sunt virtutum scintillae;
hic vacat libidini, nummo (5) servit ille;
credite nunc vobis folium (6) recitare Sibyllae.

Omnes avaritia mentibus imbutis
in nummo constituunt spem suae salutis,
nolunt (7) dici prodigi rebus dissolutis,
fallit eos (8) vitium specie virtutis.

A praelatis defluunt vitiorum rivi,
et tamen pauperibus irascuntur divi;
impletur versiculus illius (9) lascivi:
quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.

Parrochiam contrahit lege matrimonii
sacerdos a praesule, si nummi sint medii;

(1) P. 155:
Nec melior pontifex quam archilevita,
vivens solitarius, coenat heremita.
(2) Coenant.
(3) P. 155; tui multi.
(4) P. 155; mundi.
(5) P. 155; gulae.
(6) Me folium vobis.
(7) P. 161; volunt.
(8) Enim.
(9) P. 154; sic impletur iterum vox illa.

nam (1), si nummus deficit et tumor marsupii,
dabit ei pontifex libellum repudii.

Vos ergo cum talia, Praesules, agatis,
de futurae (2) gaudio vitae desperatis,
illudque Lucanicum mente pertractatis :
Tolle moras, semper nocuit (3) differe paratis.

Quanto plus possidet, quanto plus ditescit,
tanto magis locuplex sitit et ardescit;
nam sicut (h)ydropicus qui semper arescit,
crescit amor nummi quantum ipsa pecunia crescit (4).

Mundus nummis (5) deditus sequitur hunc morem,
ut tanto quis judicet quemque digniorem (6),
illum quanto noverit esse ditiorem :
servitium nummi nobis hunc praestat (7) honorem.

Nullus avaritiae rebus erubescit,
ex hac vis libidinis dirivata (8) crescit;
nam cum semel (9) opibus dives intumescit,
inguinis et capitis quae sint discrimina nescit.

Florebant antiquitus artium doctores,
nunc acquirunt redditus auri possessores,
quia sicut exprimunt versibus actores (10) :
In pretio pretium nunc est; dat census honores.

Nescit mundus compati, nescit condolere

(1) P. 154; sed.

(2) P. 154; supernae.

(3) P. 154; velle venit semper, nocuit. On a inséré dans la même pièce, p. 158, une autre strophe qui finit de la même manière :

Idcirco divitias forsan non amatis,
ut aeternam postmodum vitam capiatis;
heu! heu! Mentes perditae, numquid ignoratis
quod semper multum nocuit differre paratis?

(4) P. 163 : les trois premiers vers sont tout à fait différents :

Sitis avaritiae voti modum nescit;
sed quanto folliculus magis intumescit,
tanto vehementius pestis invalescit :

(5) P. 162; nummo mundus.

(6) Meliorem.

(7) O nummi, nummi vobis impendit.

(8) P. 157; derivata.

(9) Quotiens.

(10) P. 157 :

ergo sic completum est quod dicunt auctores

mandicanti (1) pallidi (l. Palladi) quae solet vigere,
nam si nummo careas, foris expellere,
ipse licet venias Musis comitatus, Homere.

Axis magisterii fractus est et t[h]emo;
audiri si cupiam, auditores emo;
hoc est unde conqueror (2), hoc est unde gemo:
scire volunt omnes, mercedem solvere nemo.

Senes avaritiae sunt imbuti felle;
odor lucri pueris dulcior est melle:
nolle pudicitiam, nummos autem velle;
hoc discunt [omnes] ante alpha et betha (3) puellae.

Si recte de vitio vitium derives,
si de gestis consulas (4) Athenarum cives,
inter actus saeculi pravos et declives,
intolerabilius nihil est quam femina dives.

Hoc (5) idcirco dixerim, ne quis sine macula
femina (l. feminas) existimet quarum lingua jacula,
fascinantes oculi, digiti novercula (l. novacula),
sed a diverticulo repetatur fabula.

Filii nobilium, dum sunt juniores,
mittuntur in Franciam (6) fieri doctores,
quos prece vel pretio domant corruptores,
sic artaxatos (l. praetextatos) (7) referunt artaxata mores.

Mores habet (8) Barbarus (l. habent barbaros ?), Latinus et
sic sacerdos ut plebs est; coecum ducit coecus; [Graecus;

(1) P. 162; medicanti. La même idée se retrouve dans deux autres strophes, p. 157 :

Adora pecuniam, qui Deos adoras;
cur struas armaria? Cur libros honoras?
Longas fac Parisius aut Athenis moras;
si nihil attuleris, ibis, Homere, foras.

Disputet philosophus vacuo crumenа,
et sciat quod minus est scire quam habere;
nam si pauper fueris, foras expellere,
ipse licet venias Musis comitatus, Homere.

(2) P. 162; doleam.

(3) P. 162; alphabeta.

(4) P. 162; consulis

(5) P. 162; haec.

(6) L'île-de-France, dont les écoles jouissaient d'une grande célébrité.

(7) *Anecdota literaria*, p. 38; praetaxatos: c'est un vers de Juvénal, sat. II, v. 170.

(8) *Anecdota literaria*, p. 38; habent.

se mares effeminant ut equa fit equus ;
expectes ab homine hoc (1) usque ad pecus.

Et quia non metuunt animae discrimen (2),
principes in habitum verterunt hoc crimen,
virum viro turpiter jungit novus (h)ymen ;
exagitata procul non intrat femina limen.

Satire contre les prélats, par Gautier de Châtillon (3).

Fallax est et mobilis lex humanae sortis,
nedum natis etiam spondet horam mortis,
ac peccantis ultio semper est in portis,
quia sic instituit judex justus, fortis.

Si quis ergo sperneret mundum male tutum,
nummorum congeriem reputans ut lutum,

(1) *Hoc* manque.

(2) Cette strophe se trouve dana deux pièces differentes; *Latin poems commonly attributed to Walter Mapes*, p. 161, et *Anecdota literaria*, p. 38.

(3) B. R. no 3245, fol. 37, recto, col. 2. A une époque où les prélats et les moinea étaient à la tête de la aociété et de la civiliaation, ils devaient naturellement être fort attaqués par toua les malcontonts, et ces *Premiers-Paris* du moyen âge offrent un intérêt réel; non sans doute comme documents officiels, ni même historiques, mala commo expression des griefa de l'Opposition systématique du XIIe siècle. C'est à ce titre seulement que nous citerona une autre pièco acéphale sur l'avidité des moines, que nous croyons inédite :

An jubet ordo sacer ut sic fremat impetus acer
Nec tenent frenum jus invadens alienum ?
Mente Deum pura sitientes qui sua jura
Sponte reliquerunt, me cur invadere quaerunt ?
Turpiter ergo gerunt quia sorbent quod vomuerunt.
Quae pietas ? Quis amor ? Pulsat meus aethera clamor,
Quaque magis plango, minus horum pectora tango.
Quam crudele genus, quod flens non tangit egenus !
Insultat flenti, panem rapit esurienti ;
Turbam raptorum transcendit grex monachorum.
Rodens viventes, acuit gens mortua dentes ;
Mortua gens mundo fremit ore, vorax, furibundo ;
Mitem se fingens sic virus contegit ingens.
Ille dolus est magnus, lupus est qui c(r)editur [agnus
Non est fida satis vestrae nota simplicitatis ;
Nostris laeta malis, mala gens, sors daemonialis ;
Turba nocens satis, scelerum fons, publica pestis,
Vipereumque genus, grex omni crimine plenus,
Cur anathema pati, non horretis scelerati ? etc.

B. R. fonda de Saint-Victor, no 785 (XIIIe siècle), fol. 18, recto.

Il exiate aussi uno satiro en vers dactyliques consonnants, quo Flaciua a publiée, *De corrupto Ecclesiae statu*, p. 489, et que Fabriciua a réimprimée *Bibliotheca mediae et infimae aetatis*, t. III, p. 110. On l'attribue généralement à un Galloia nommé Gualo (voyez Fabriciua *loco laudato*; Leyser, p. 434, et Wright, *Biographia britannica literaria*, Période anglo-norm., p. 314); mais ce Gualo aurait vécu en 1160 ou 1170, et la satire dont on le dit l'auteur se trouvo à la B. R. (fonda de Notre-Dame, no 129, fol. 90, verso), dans un ms. qui a les caractères ordinaires du XIe siècle ; elle est trop connue pour que noua la citions tout entiéro :

Ordo monasticus ecclesiasticus esse solebat,
dura cibaria cum (per)agrestia rura colebat :
Nulla pecunia, nulla negotia perpediebant ;
sobria copia, parva coloula sufficiebant.
Tru venialibus et capitalibus invigilabant ;
tam ven(i)alia quam capitalia nostra plabant ;
Sed miserabilis et lacrymabilis est sibi factus :
post ven(i)alia, sub capitalia damna redactus.
Ordo monasticus ecclesiasticus est violenter,
ecclesiastica comparat omnia dona patenter. etc

conservans viriliter corpus incorruptum,
hunc plane diligeret dominus virtutum.

Sed non placet omnibus haec consuetudo,
quia placet amplius bursae plenitudo;
universos allicit cutis pulcritudo;
hodie vix aliquem decet sanctitudo.

Ubi sunt Ecclesiam in Christo regentes,
qui velint existere benefacientes;
exemplorum levitae tantum relucentes,
ut laetentur pariter et exultent gentes?

Nil volunt solatii subditis conferre,
et, cum modo conterant totum mundum guerrae,
nolunt se pro filiis Israel offerre
ut in pace maneant omnes fines terrae.

In bellorum turbine de Deo diffidunt,
hos norunt metuere qui cor(p)us occidunt,
omnes in pecuniae thesauris confidunt,
assidos (1) et validos debiles elidunt.

A foris suscipiunt cultum pastoralem;
nunquam degustati sunt coenam spiritalem,
non habentes apud se vestem nuptialem;
agentes operibus curam mercennalem (2).

Isti sunt quos tumidos efficit potestas
et quos nunquam afficit pauperum egestas;
hos districti judicis opprimet majestas,
cujus in circuitu valida tempestas.

Omnes avaritiae coeunt caetatum (3),
ore psalmos ruminant, in corde mercatum;
nonne, dum non cogitant Domini mandatum,
eorum oratio fiet in peccatum?

(1) Pour *assiduos*; cette contraction n'est pas indiquée dans la nouvelle édition de du Cange.

(2) Mercenaire; ce mot manque aussi dans le du Cange de M. Henschel.

(3) Peut-être, comme *Coetus*, Suite, Cour; il ne se trouve dans aucun glossaire.

llabundes (l. llabentes) in capite cano(s) senectutis,
retinent in renibus flores juventutis;
male sibi conscii, de via virtutis
insectantur alios gladiis acutis.

Ex his esse novimus proles adamaeos,
deas non recipere sed amare deos;
sed quotquot invenerit hujus rei reos,
qui in coelis habitat irridebit (1) eos.

Sic pascunt ut ipsimet potius pascantur,
qui vix ad humilium preces inclinantur,
et tamen sublimiter eis dominantur;
confundantur pariter et revereantur!

Qui bursae solummodo quaerunt implementum
nec Christi familiis dividunt frumentum,
qui male dominicum duplicant talentum
veterascent miseri sicut vestimentum.

Quis Myrr(h)aco praesuli similis nunc vivit?
Nam gua cujus quia guas (2) decem acquisivit,
hunc ad ea Dominus praemia ascivit,
quae non vidit oculus nec auris audivit.

Paucos sibi similes nunc habet Paulinus,
et quem (l. cui?) quondam habuit parem Mons-Cassinus;
sed et qualis exstitit pastor Midertinus (?),
vix habet consimiles (l. consimilem?) Ecclesiae sinus.

Sanctulum presbyterum nolumus tacere,
qui vitam pro proximo voluit carere;

(1) Probablement *punira, châtira*; nous ne connaissons pas d'autre exemple de cet emploi d'*Irridere*.

(2) Il s'agit de saint Nicolas; mais ce vers est trop corrompu pour être restitué avec quelque certitude : *Gua*, qui est écrit très-lisiblement deux fois et doit être un monosyllabe, ne saurait être une abréviation de *gratia*. Comme dans ce ms. les v et les n n'ont pas des différences fort tranchées, peut-être cependant faut-il lire *gna*, qui pourrait se rattacher au grec Γνῶμη, Savoir, Connaître.

Nam virtute gratiam quia acquisivit,

ou

Gratia quod gratias decem acquisivit (?)

sed moderni praesules hunc solum legere :
Si nihil attuleris, exibis, Homere.

Magis fiunt avidi tumore bursarum,
sitim quod multiplicat fons divitiarum ;
quia sic desiderant congestus earum,
ut cervus desiderat ad fontes aquarum.

Si me forsan odiunt ob hoc Pharisaei,
quod eos non taceo tantae reos rei,
cantabo suppliciter in conspectu Dei :
Ego dixi ; Domine, miserere mei.

Sed asculta (1), Pontifex, cor habens tam coecum ;
ut thesauros congreges, aestimo non aequum :
quare dicit Dominus ut jam loquar tecum :
Nonne ex denario convenisti mecum ?

Audi, Pastor ovium, vivere si velis ;
pugnato pro Israel manibus et telis ;
sis in domo Domini prudens et fidelis,
ut laudare valeas Dominum de coelis !

Satire de Pierre des Vignes sur les désordres du corps ecclésiastique (2).

Vehementi nimium commotus dolore,
sermonem aggredior furibundi more

(1) Pour *ausculta* ; cette corruption n'était pas rare pendant le moyen âge.

(2) Après avoir été longtemps chancelier de l'empereur Frédéric II et l'avoir assisté dans toutes ses luttes contre la papauté, Pierre des Vignes fut accusé, selon quelques historiens, d'avoir voulu l'empoisonner ou, ce qui nous paraît plus vraisemblable, de s'être vendu au pape Innocent II, et eut les yeux crevés. Dante le fait figurer dans son poëme :

Io son colui che tenni ambo le chiavi
del cuor di Federigo, e che le volsi
serrando e diserrando sì soavi.

Dell' Inferno, ch. VIII, v. 58.

On connaît de lui quelques canzoni italiens (Voyez Crescimbeni, *Istoria della volgar poesia*, t. III, p. 9; *Poeti del primo secolo della lingua italiana*, t. I, p. 39-54, et Raumer, *Geschichte der Hohenstaufen*, t. VI, p. 506), et après avoir parlé de ses lettres, Trithemius disait dans le *Chronicon Hirsaugiense*, ann. 1229 : Fertur enim et alia quaedam scripsisse ; mais personne ne semble avoir connu le rhythme que nous publions. Aucune mention n'en est faite dans l'édition de ses lettres donnée par Iselius, à Bâle, en 1740, et il paraît avoir échappé aux nombreuses recherches de M. Pertz dans les ms. qui nous ont conservé ses ouvrages ; voyez *Archiv der Gesellschaft für ältere*

et quosdam redarguam in meo furore,
nullum mordens odio vel palpans amore.

In praelatis igitur primo docens figo,
quorum vita subditis mortis est origo
et malorum omnium corrodit rubigo
per quam grex inficitur, dum serpit serpigo (1).

Est abominabilis praelatorum vita,
quibus est cor felleum ling(u)aque mellita;
dulce canit fistula eorum, et vita (l. ita ?)
propinant, (h)ypomenis (2) miscent aconita.

Fluxum in consiliis agunt et non fructum;
vident prunnonium (3) Christi jam destructum,
et plorat Ecclesia nec dimittit luctum,
frequentans suspirium ab imo deductum.

Vita sine (l. Vitae suae ?) moribus si quis est insignis
caret beneficio quod praestant indignis
cognatis, et filiis, suisque provignis,
in quibus luxuriae praeterardet ignis.

Fur ut gregem rapiat et perdat et mactet,
et praelatus praeparat, non ut eum lactet,
sed ut pravis usibus lac et lanam tractet,
cum spem non in Domino sed in nu(m)mis jactet.

Praelato pecuniae ostendens (l. ostende ?) acervum,
si vis eum humilem, tibi non protervum;

deutsche Geschichtskunde, t. II, p. 34, 75; t. III, p. 636; t. IV, p. 245; t. V, p. 353, et t. VII, p. 890 et 980. Ce rhythme se trouve à la suite des lettres dans un ms. de la B. R. écrit en 1394; fonds de Notre-Dame, n° 202, fol. 157, verso. Quoique d'une fort belle écriture, ce ms. est malheureusement plein de corruptions et de négligences de toute espèce.

(1) Lèpre; nous n'avions vu ce mot employé que dans le *Medicina Salernitana*: Ad haec serpiginem nonnunquam et impetiginem morphaeamque ac lepras progignit; p. 242, ed. de 1622. *Serpigine* signifie encore Dartre en italien, et *Serpige* avait pris en provençal la signification de Galle.

(2) Ce mot qui vient sans doute du grec ὑπομένειν, Soutenir, doit signifier Cordial; il manque dans la nouvelle édition de du Cange.

(3) Peut-être *primicerium*, Empire, Domination; mais ce mot est trop corrompu pour que nous ayons osé admettre notre restitution dans le texte.

dum sectant cum Symone Elisaei servum,
relaxant justitiae vel dirumpunt nervum.

Non splendet humilitas collis praelatorum,
sed superbe satagunt, non tamen minorum
sibi flecti janua (l. genua), sed superiorum,
cum Deus humiliet (l. humiliat ?) colla superborum.

Praefecit Ecclesiae Christus piscatorem,
ut haberet humilem per saecla pastorem;
nunc vero non eligunt Petro successorem,
Constantino similem sed quaerunt rectorem.

Bella miscent, peritus (1) et seductiones (l. seditiones ?)
intra plebem, milites, reges et barones;
unde fiunt hodie tot occasiones
quod fere se perimunt omnes nationes.

Regnum regnum destruunt (l. destruit) et gens perdit gentem;
dives mactat pauperem et pauper potentem;
pater tradit filium et ipse parentem,
nec fratrem invenies fratrem diligentem.

Partes mundi quatuor nunc guerra lacescit;
nec mare, nec flumina, nec terra quiescit;
omnis homo fulminat et arma capescit,
et pestis discordia(e ?) tota die crescit.

Notus (Totus ?) est in caedibus orbis involutus,
et hinc inde gladius versatur acutus;
est vasallus domini cruore pollutus,
nec hospes ab hospite potest esse tutus.

A praelatis omnia haec ortum traxerunt;
sed ipsos pericula non praetermiserunt:

(1) Peut-être ce mot qui manque dans tous les glossaires, est-il dérivé de *Perire* et a-t-il la même signification que le *Peritio* de la basse-latinité; voyez du Cange, t. V, p. 207, col. 1.

nam navali praelio quidam perierunt,
et quidam in carcere obtrusi fuerunt.

Credo quod Gregorius qui dictus est nonus,
fuit apostolicus vir, sanctus et bonus;
sed per mundi climata strepit ejus sonus,
quod ad guerras fuerat semper nimis pronus.

Hic de suis finibus coegit exire
antiquam concordiam et fecit abire;
ultra (l. intra?) mundi limites nec potest quis scire
ubi nunc permaneat, vel saltem audire.

Vir sanctus sic fecerat; nam praedicatores,
quos deberem dicere praevaricatores,
secum semper habuit et Fratres minores,
qui suum perverterant sensum atque mores.

Si Papa non crederet istos detractores,
amicos discordiae et seminatores,
Imperator hodie inter amatores
fuisset Ecclesiae atque defensores.

Isti si pontificum non sint electores,
statim eligentium sunt reprehensores
et electos reprobant, quamvis sanctiores
ipsis sint, et literis eminentiores.

Advocati, medici et procuratores,
tutores et judices sunt et curatores,
voluntatis ultimae suut ordinatores,
fide[m]commissarii (1) et executores.

Cunctorum contractuum sunt mediatores,
defensores criminum et palliatores;

(1) La nouvelle édition de du Cange ne cite que *Fideicommissarii*; mais plusieurs autres dérivés sont formes de l'ablatif : *Fidefragus*, *Fidejussor*, *Fidejutrix*, *Fidemanualis*.

si dentur enxennia (1), sunt adulatores;
si cessant servitia sunt attentatores (2).

Ergo mi[m]mi merito vel joculatores
dici possunt, saeculi vel baratatores (3);
aliorum ordinum fiunt contemptores,
nam se credunt aliis excellentiores.

Per fora, per nundinas atque per plateas
discurrunt; per cameras nec vitant c(h)oreas;
et si fiunt nuptiae, mox vadunt ad eas :
quod non credo doceat Baruch vel Michaeas.

Cumque per provincias sunt inquisitores,
malos beatificant, damnant meliores,
et qui cibos praeparant eis latiores,
nunc inter caeteros (sunt) laude digniores.

. . . .

ne solum ecclesias gravant, haec dicendo,
sed parrochialia jura minuendo;
propter quod sunt clerici facti non solvendo.

Ista privilegia sunt eis indulta
a papa Gregorio, quibus est suffulta
eorum praesumptio superba et stulta,
et parrochialia jura sunt sepulta.

Miratur (l. Mutatur?) Ecclesia a statu priore,
per haec privilegia in deteriore;
plorant suo canones carere vigore,
plorant suo clerici privati honore.

(1) Présents; corruption nouvelle de *Xenium*; on disait ordinairement *Exenium*, ou par euphonie *Encennium* :

FERCULA sunt epulo : sed sunt ENCENNIA dona
Quae quandoque probis causa mittuntur honoris.

Eberhardus, *Graecismus*, ch. 11.

(2) Ils commettent des crimes, des *attentats*; ce mot manque dans la nouvelle édition de du Cange : *Attentato* est resté en italien.

(3) Imposteurs, Trompeurs, en italien *Barattieri*; de *Baratto*, Échange : cette étymologie n'est pas, comme on voit, à la louange du commerce du moyen âge.

Eis dantur omnia, nec deest revera,
quod mensura rarius (hoc) capit statera;
saeculares clerici sunt quidem chimaera;
sic rependet hospiti suo mus in pera.

Crevit inter ordines Fratrum zizania,
qua Rachel inficitur, fatigatur Lya;
propter ipsos deserunt omnes loca pia,
et dimittunt pauperes jejunos in via.

Cumque poenitentias confessis injungunt,
quos debe(re)nt pungere adulantes ungunt;
quos deberent ungere increpantes pungunt,
et, cum possunt, aliquid ab eis emungunt.

Sed si poenitentia sit cuique data
a suo presbytero, quod reddat ablata,
Fratres poenitentiam laxant et peccata,
dummodo pecunia sit eis oblata.

Nam sic restitui (l. restituere) faciunt usuras
et id quod acquiritur per falsas mensuras;
inde libros faciunt et magnas structuras,
sed propter hoc animae non sanant scissuras.

Erat nostris partibus vir exercens foenus;
vir nequam, vir Belial, vir nimis obscoenus,
monetam falsificans summi regis, plenus
omni labe, respuens femininum genus.

Hic semper discordias inter Fratres sevit;
Dei et Ecclesiae jussa semper [e]sprevit;
furtis, homicidiis et rapinis haesit (l. crevit ?),
et domum illicito thesauro replevit.

Hic mittebat Fratribus, hora matutina,
ova, pisces, caseos, meliora vina,
pastillos, [et] artocreas ex ejus rapina;
erat Fratrum fertilis frequenter coquina.

Hinc cum de vicinia quidam accusaret,
et coram episcopo chartam ventilaret,
(li)bellumque curiae suum [re]praesentaret,
et chartae notarius acta compilaret;

Ecce Fratres veniunt, capis elevatis,
parte fere media bracchiis nudatis,
extractis capuciis, oculis [e]levatis,
inceperunt dicere vultibus iratis :

Cur est actitatio (1) contra justum mota,
cujus est a crimine vita munda tota ?
Ejus est confessio nobis bene nota,
per quem (l. quam) conscientia est a labe lota.

Fratrum testimonio ivit absolutus
ille tot sceleribus tantisque pollutus,
qui non tantum pessimam vitam est secutus,
sed fuit majoribus clipis (2) involutus.

Inde fuit postmodo facta cantilena :
Bonum testimonium bona facit coena,
foecundique calices et dives crumena;
ista Fratres diligunt et spernunt terrena.

Olim a principio vestitu contenti,
. . . .
nunc quaestores olivi, vini et frumenti,
non sunt ad pecuniam congregandam lenti.

[C] Si ordo hujus (moris) non esset egressus,
mundus tot pericula non esset perpessus;
antequam prosequerer eorum excessus,
scio quod millefius (l. millesies ?) prius essem fessus.

Sed sicut de vitiis recitavi quaedam,
ita de virtutibus nunc sermonem edam,

(1) Poursuite; ce mot manque dans le du Cange de M. Henschel; on n'y trouve que *Actitata*.

(2) Ce mot qui manque dans tous les glossaires, vient sans doute de Κλεπο;, Vol.

et ipsos offendere nullomodo credam;
sed per viam mediam, ut decet, incedam.

Sunt ab eis mortui plures suscitati;
seci (l. coeci), surdi, debiles, infirmi sanati;
fugatique daemones, leprosi mundati,
et aperti carceres, nautae liberati.

Et omnes audivimus aquam factam vinum
per Johannem scilicet et per Jacobinum,
quod gustatum fuerat per Architriclinum;
sic fecisse legimus beatum Martinum.

Loquebatur Dominus eis cum volebant
et ad eos angeli boni descendebant,
et mali similiter eis apparebant,
qui suis per omnia mandatis fovebant (l. favebant).

His nunquam Apostoli fecerunt majora,
sed nec his similia; nam, quacunque hora
invitabunt (l. invitarunt) Dominum Fratres, sine mora,
fiebant miracula laude digniora.

Visiones aliquas per raptum viderunt,
sed non licet homini loqui qui (l. quae) fuerunt;
de futuris etiam plura praedixerunt,
quae sicut praedixerant ita contigerunt.

Signa quidem plurima sunt ab eis facta
qui (l. et) fuissent omnia haec scripto redacta,
sed cum vellent scribere penna fuit fracta
et bissexti (1) numerus crevit in opaca.

Vos precor hoc credere qui signa vidistis,
nam et ego crederem, sed sum valde tristis;
haec namque miracula quae nunc audivistis,
versa sunt in nihilum in (l. saepe ?) rebus istis.

(1) Malheur : Tunc bissextilis erat annus, ac sicut vulgo audivimus, super proditores revera corruit bissextus; Orderic Vital, *Historia ecclesiastica*, l. XII, p. 882.



Partem quoque maximam subtraxerunt fures,
deinde residuum comederunt mures;
et (l. at?) si scire forsitan veritatem cures,
testes tibi dabimus qui viderunt plures.

Qui non habent biblias (1) sibi praeparatas,
sic fantur episcopis : Multum diffamatas
habetis dioceses et coinquinatas;
nobis constat haereses ibi seminatas.

Non utuntur clerici nostri vestimentis:
sed tenent focarias, quod clamor est gentis
. . . .
quod exgradientibus pacet argumentis.

Aut haec inquisitio nobis co(m)mittetur,
aut in nos infamia tota convertetur.
Annuunt episcopi : nam quisque veretur,
ni favere[n]t Fratribus, quod actitaretur.

Inquirentes igitur primo clericorum
de vita et moribus, post haec laicorum;
scribunt Fratres divitum peracta reorum,
et non curant scribere culpas egenorum.

Dehinc reum convocant et, turba rejecta,
dicunt : Ista crimina sunt tibi objecta;
pone libras quindecim in nostra collecta,
et tua flagitia non erunt detecta.

Deus (l. Reus) dat denarios, Fratres scriptum reddunt (l. ra-
sit (l. sic) infames plurimi per num(m)os evadunt : [dunt);
qui non (l. totam?) pecuniam quam petunt, non tradunt,
simul (in) infamiam et in poenam cadunt.

Post haec ad episcopos, bursis sic repletis,
revertentes inquiunt : Gaudere debetis;

(1) *Livres;* on le retrouvera plus bas avec la même signification : la nouvelle édition de du Cange ne donne que *Biblus*.

nam plebem catholicam et bonam habetis;
credunt evangeli(i)s et sanctis prophetis.

Adulantes vitiis, fiunt canes muti,
dum timent pericula immaniter tuti,
vel ubi sunt aliquod munus assecuti;
his [d]exceptis, nec vitio (l. malo ?) parcunt nec virtuti.

Et hoc est quod dixerat Verbum veritatis:
Occisores corporum non pertimeatis.
Sic Fratres avidius non timent (*sic*) armatis,
qui ipsos dilapidant magis caseatis.

Sic se gerunt maxime in illis contratis (1)
qui carent haereticae (labe ?) pravitatis;
sed partes Itali[c]ae non inquirunt satis,
ubi vulpes latitant caudis intricatis.

His triti verberibus et afflicti poenis,
qua(e ?) ferunt in prandiis Fratres et in coenis;
ut (per) saeva verbera pellant ab egenis
praedicatum nequeunt ire Sarracenis.

Dum parcunt Italiae aut timet (l. timentes ?) de morte,
aut in terris aliis pinguiores forte,
caseatas comedunt et, post vinum forte,
disputant de Pontio (2), Placone (l. Platone ?) vel sorte.

Inquirunt ut populis inducant tremorem
magis quam ut haeresis appellant (l. expellant ?) errorem;
quia multi tribuunt eis per timorem,
qui nil darent penitus ipsis ob amorem.

Dei et Ecclesiae simulantes zelum,
non verentur ponere os suum in coelum;
et secum ypocresis (l. hypocrisis) deportantes velim (l. ve-
excolantes calicem glutiunt camelum. [lum),

(1) Contrees, Pays; en italien *Contrada*. (2) Probablement Ponce Pilate.

Ingerunt consiliis se, non invitati ;
quidquid agant laici, quidquid literati
et majores clerici seu magni praelati,
spernunt et vituperant nisi sint vocati.

Hi portantes gladium more furibundi,
per jura quae nesciunt et summam rei pro mundi (1),
credunt se confundere nec posse confundi,
omnes quamvis fuerint in jure profundi.

Hac(ce?) de provincia dictus rex notavit,
ubi de contractibus et chartis tractavit,
dum aperte minima totum nominavit
et nomen tuum, (o Lex), simul usurpavit.

Per ipsam causidici sunt Fratres effecti,
ipsam(que?) habent secum mensae, viae, le(c)ti,
ut videri valeant in jure provecti,
nec curant de bibliis quas solent amplecti.

Enervant e(t) distruunt (l. destruunt) juris aequitatem,
nec sequuntur canonum meram veritatem ;
plenam esse clavibus (2) negant potestatem :
quod quidem haereticam sapit pravitatem.

De occultis judicatur (l. judicant) ut de manifestis,
et quam (l. quem ?) nec confessio convincit nec testis,
sed ut (l. sicut ?) evidentia de peccatis gestis,
damnant decretalibus, scriptis et digestis.

Quos volunt absolvere absolvunt vel ligant,
quos volunt alleviant, quos volunt fatigant ;
si qui eos forsitan secreto castigant,
tempus quaerunt, talibus ut poenam infligant.

(1) Le second hémistiche a deux syllabes de trop ; sans doute l'auteur avait dit *et summas res mundi* ou *pro summa re mundi*.

(2) La papauté qui a pour armes symboliques trois clés, parce que Jésus-Christ a dit à saint Pierre : Tibi dabo claves regni coelorum.



Omnis homo gaudeat! Tot papas videmus!
Non ergo de Curia romana curemus;
nam cuncta cum Fratribus haec expediemus
dummodo pecuniam quam petunt portemus.

Hos praelati pessimi qui fama laborant
. . . .
quorum multa crimina famam decolorant,
ne ipsos redarguant, pascunt et honorant.

Utque per episcopos Fratres venerantur,
sic per ipsos crimina sua palliantur;
dum sese funiculo tali foederantur,
his crescit praesumptio, illi depravantur.

Nam si de his quispiam esset accusatus,
Fratres clamant: Sanctior non vivit praelatus.
Quamvis symoniacus notus et probatus,
sic praelatus remanet et secum reatus.

Et cum more solito faciunt sermonem,
videntur in cathedra dare lectionem;
hoc ad suam faciunt [h]ostentationem,
sed non audientium ad instructionem.

Horum non invenies quemquam verbis partum (l. parcum),
et pudet inducere Mathaeum et Marc[h]um
sed per Aristotilem et per Aristarchum
. . . .

Quum deberent populum ad bonum (h)ortari,
quaerunt cum (l. cur?) opportuit sp(h)eram rotundari,
et quaerunt de circulo, si posset quadrari;
sol quot debet gradibus in signo morari.

Irigono (l. Trigonos?) quadrangulis si quis alte(ra)ri,
unde possunt (l. possint?) grandiens (l. grandius) aestate [arari;
de his et similibus non debe(re)nt fari,
cum non possit populus his aedificari.

Ecce palam praedicant quod non est peccatum,
retinere decimas, quod est reprobatum
per romanam Curiam et legis mandatum,
Augustino etiam decreto firmatum.

Verum de concordia quae jam exulavit,
quidam fidedignorum (l. fidei dignus?) sic mihi narravit,
qui Cisterciensium ordinem intravit (1),
ipsorumque manibus se recom(m)endavit.

Fratres eam diligunt et habent honori
nec ipsam dimitterent si deberent mori,
sed preces quotidie fundunt Creatori
quod ipsos confoederet ipsius amori.

Monuerunt attamen ipsam ut rediret
ad romanam Curiam et cum eis iret;
quae respondit flebilis quod nunquam veniret,
quamdiu in Curia doctos Fratres sciret.

Hi Fratres discordiam, pacis inimicam,
ei[s]que contrariam et hostem antiquam
fovent, et concordiam fugant ut iniquam,
dum latenter liliis immiscent urticam.

Deo et hominibus et mari et ventis,
toti mundo conqueror, necnon elementis,
de perditis Fratribus qui suis figmentis
me tollunt de medio universae gentis.

Sedari non poterit strepitus bellorum,
(dum?) ordo incassabir (incessabit?) Fratrum perditorum;

(1) Les moines de Citeaux n'étaient pas jugés si favorablement par tous les auteurs du moyen âge; ils étaient, comme on sait, habillés en blanc, et Giraldus Cambrensis leur appliquait ce vers ancien :

Qui color albus erat, nunc est contrarius albo.
Cambriae descriptio, p. 831.

Walter Mapes avait fait une satire contre eux, et on lit dans les poëmes qui lui sont attribués, p. 56, éd. de M. Wright :

Duo sunt qui nesciunt satis detestari,
quae exosa sentio coelo, terrae, mari,
quibus omnis regio solet devastari,
quibus nullo studio potest obviari.

Pestis animalium, quae SHUTA vocatur,
et Cisterciensium quae sic dilatatur :
duplex hoc contagium orbem populatur;
quod sit magis noxium prorsus ignoratur.

nam dixit veredicus sermo seniorum :
Pacem terris abstulit adventus eorum.

Per hos Fratres omnium quies perturbatur,
unionis vinculum per ipsos vastatur;
libertas studentium sic eliminatur,
quod per privilegia nullus jam curatur.

Radius concordiae per hoc (l. hos?) eclipsatur (1),
et pacis stabilitas ruinam minatur,
omnisque securitas procul effugatur,
et vix quies modicu(s) aliquibus datur.

Sed si Papam Dominus nobis talem daret,
eorum consilium qui non approbaret,
et qui supercilium eorum calcaret,
quin irem ad curiam nihil me tardaret.

Qui postquam silentium Fratribus imponet,
credo quod hanc gratiam Deus mihi donet,
quod rancorem pristinum uterque deponet,
atque meis precibus quilibet componet.

Imperator scilicet et Papa facturus;
recedet discordia et pax erit murus;
omnis homo poterit dormire securus,
a nullo calumniam vel damnum passurus.

Nam cum in capitibus pax erit firmata,
in membris per consequens erit reformata;
mons, vallis, planicies quiescent et strata,
domus, habitaculum et omnis contrata.

Imperator et eis semper fuit talis
quod ejus justitia non pepercit malis,
quamvis esset etiam suus comme(n)salis
vel amicus qualibet magis specialis.

(1) Est obscurci; voyez du Cange, t. III, p. 9, col. 2.

Cui det longo tempore Christus imperare,
si vos et Ecclesiae hostes superare
et scit cum Imperio sese gubernare
ut eum (l. id cum?) Ecclesia possit commendare.

Ille qui, dum Lazarum suscitaret, flevit;
qui pro nobis triduo sepulcro quievit;
. . . .
Papam nobis suscitet sicut consuevit!

Et Fratrum consilio diu exul[t]atam
revocet concordiam a nobis optatam;
ipsorum a curia turbam effrenatam
pellat, ut custodiat pacem illibatam!

Eq(u)us minus (l. nimis?) debilis et fessus an(h)elat,
campum non deficere si virtus revelat,
nec suarum virium parvitatem celat,
timensque deficere cursum non protelat.

Satire de saint Thomas Becket contre les Symoniaques (1).

Ecce sonat in aperto
vox clamantis in deserto.

(1) B. R. ms. 4880 (XIVe siècle), non paginé. On connaissait déjà un rhythme de saint Thomas Becket sur les sept joies de la Sainte-Vierge, commençant par *Gaude flore virginali*, qui paraît même avoir été publié par Maraccius dans son *De Marianis antistibus*; mais personne n'avait encore parlé de cette satire. Son sujet était malheureusement devenu fort populaire pendant le moyen âge; Flacius Illyricus a publié dans son *De corrupto Ecclesiae statu*, p. 234, une pièce qui commence par ces deux vers :

Crevit in Ecclesia monstrum, genitore Losinga,
Symonidum secta, canonum virtute resecta.

Selon le *Serapeum*, t. III, p. 146, Lambertus, chanoine de Saint-Omer, aurait inséré dans le recueil qu'il composa en 1120, sous le nom de *Floridus*, une pièce de vers attribuée à Petrus, fils de Johannes, chanoine de Saint-Omer, et intitulée *De crimine symoniaco Curiae romanae* :

Roma, potens quondam caput orbis, honor regionum,
ambitione mala modo fit spelunca latronum;
Legibus, Imperio, studiis opibusque beata
olim, strata jacet nunc, laude sui viduata, etc.

Mais le ms. de la B. R. (107, Suppl. latin) est probablement moins complet que celui de Leyde (ms. de Vossius, lat. nº 31, fol. 99, A), car nous l'y avons inutilement cherchée. Johannes de Hanville disait aussi dans son *Architrenius*, l. v, ch. 14 :

O utinam sanctos haec citra viscera Patres
Templorum pupugisset acus, ne vilior auro
Ara foret, sed libra libro, sed numine nummus!
Non dono caderet morum censura, Catonis
Limatum potiens temere morsura rigorem;
Non partiretur consulto Symone Petri
Curia, vel baculos Christi, vel cornua; virtus
Surgeret, excessus circumcisura beatos,
Illustres factura viros; librasset honores

Nos desertum, nos deserti,
nos de poena sumus certi.
Nullus fere vitam quaerit,
sed sic omne vivens perit.
Omnes sumus quidem rei;
nullus invitator Dei,
Nullus vult portare crucem,
nullus Christum sequi ducem.
Quis est verax, quis est bonus,
vel quis Dei portat onus?
Ut in uno claudam plura,
mors extendet sua jura.
Jam mors regnat in praelatis,
nolunt sanctum dare gratis,
Quod promittunt sub ingressu,
sanctae mentis in excessu:
Postquam sedent jam securi
contradicunt sancto juri.
Rosae fiunt saliunca,
domus Dei fit spelunca.
Sunt latrones non latores,
legis Dei destructores.
Symon, sedens inter eos,
dat magnates esse reos;
Symon malos praefert bonis;
Symon totus est in donis;
Symon regnat apud Austrum;

Ad meriti libram, nec ea sub judice possent
Jam peroranti loculo succumbere; nunquam
Birr(h)la sufficeret ubi defecisset Homerus.

Fol. XLVI, verso, éd. d'Ascensius, 1517.

Les historiens s'expriment sur ce point de la même manière que les poëtes; nous n'en citerons qu'un exemple : Jam dudum muneribus excaecatis, ineptis pene universis principibus, desaevit haec pestis longe lateque, in ecclesiarum quibuscunque praelatis toto terrarum orbe diffusis; denique omnipotentis Christi domini gratuitum ac venerabile donum, ad propriae damnationis cumulum, converterunt in avaritiae lucrum; Radulphus Glaber, *Historia Francorum*, l. II, ch. 6. Nous finirons cette longue note par une épigramme très-répandue pendant le moyen âge :

Ecclesiae portis his quatuor itur in omnes,
principis et Symonis, sanguinis atque Dei :
Prima patet magnis, nummatis altera, caris
tertia; sed raris janua quarta patet.

Symon frangit omne claustrum.
Cum non datur, Symon stridet;
sed, si detur, Symon ridet.
Symon auffert, Symon donat;
hunc expellit, hunc coronat;
Hunc circumdat gravi peste,
illum nuptiali veste;
Illi donat diadema,
qui nunc erat anathema.
Jam se Symon non abscondit,
res permiscet et confundit.
Iste Symon confundatur,
cui tantum posse datur!
Symon Petrus hunc elusit
et ab alto jussum trusit,
Dum Superbi motus penna
datus fuit in gehenna.
Quisquis eum imitatur,
cum eodem puniatur,
Et, sepultus in infernum,
poenas luat in aeternum!

Chanson contre le mariage (1).

Sit Deo gloria et benedictio,

(1) B. R. fonds de Notre-Dame, ms. 242 (XIIIe siècle), fol. 86, recto. Cette pièce, que nous n'aurions pas publiée si le latin n'avait de grands priviléges d'expression, semble d'abord une pure satire, qui eût par conséquent été plus à sa place dans la section consacrée aux poésies profanes; mais une étude plus réfléchie nous a convaincu qu'elle avait été composée dans un but moral, nous dirons même religieux, afin de détourner les clercs du mariage. Ses inconvénients se firent, comme l'on sait, plus vivement sentir à la fin du XIIe siècle, et, après avoir cherché par la conviction à ramener le clergé à une vie de chasteté et de dévoûment religieux, l'Église fut obligée d'intervenir d'une manière directe, et d'interdire positivement le mariage par le synode de Latran de 1205. Cette satire nous semble avoir été faite pour seconder la revolution dont les hommes pieux et prévoyants sentaient la nécessité : dans la copie que nous publions, on voit à deux reprises différentes qu'elle s'adresse aux clercs. Mais pendant le XIIIe siècle un grand nombre de clercs et d'étudiants s'amusérent à composer des chansons latines rimées, où ils se moquaient de toutes les classes de la société, et n'épargnaient même pas les choses les plus sacrées

Johanni pariter atque (1) Laurentio,

dans leurs bouffonneries. On les appelait *Goliardi* et, ainsi que nous l'avons déjà vu, on les personnifia dans un être imaginaire, nommé *Golias*, auquel on attribuait, comme à un autre Pasquin, les satires anonymes de cette espèce. Celle-ci fut ramenée à la source commune des bouffonneries latines; seulement au lieu de croire que Golias en fût l'auteur, on supposa qu'elle lui était adressée, et on y introduisit son nom : mais il ne fallait qu'un instant d'attention pour reconnaître qu'il n'y est question que des inconvénients du mariage en lui-même, sans aucune allusion à la contrainte qui en résultait pour les bohemes de la *goliardise*. On doit s'attendre à ne pas trouver un grand atticisme dans les satires du XIIIe siècle; mais celle que l'on va lire est encore loin d'atteindre à la crudité, nous dirons même à la grossièreté de plusieurs autres. Nous citerons, comme exemple de ce qu'on pouvait faire en ce genre, un fragment du poëme de Bernardus Morlanensis :

Nulla quidem bona, si tamen et bona contigit ulla,
est mala res bona, namque fere bona femina nulla.
Femina res rea, res male carnea, vel caro tota,
strenua perdere, nataque fallere, fallere docta;
Fossa novissima, vipera pessima, pulchra putredo,
semita lubrica, res male publica, praedaque praedo;
Horrida noctua, publica janua, dulce venenum,
nil bene conscia, nobilis, impia, vas fue plenum;
Vas minus utile, plus violabile, flagitiosum,
insociabile, dissociabile, litigiosum,
Merx leve vendita, sed cito perdita; serva metalli,
flamma domestica, diligit unica fallere falli;
Exstat amantibus hostis, et hostibus exstat amica;
ni petitur petit, idque lucri metit, ut sit iniqua.

Nous avons dit que les *Goliardi* ne s'étaient multipliés que pendant le XIIIe siècle, quoiqu'une disposition d'un concile de la province de Sens, que le Père Labbe place au Xe siècle (t. IX, col. 1677), soit dirigée contre eux; mais nous sommes convaincu qu'il s'est trompé de trois cents ans, et qu'au lieu de 923, ce concile a dû avoir lieu vers 1223. D'abord, c'est de ce temps que sont les premiers documents positifs où il soit parlé des *Goliardi* : les mêmes expressions sont exactement employées dans un concile de Normandie de 1231 : Statuimus quod clerici ribaudi, maxime qui dicuntur de familia Goliae, per episcopos, archidiaconos, officiales et decanos christianitatis, tonderi praecipiantur vel etiam radi, ita quod eis tonsura non remaneat clericalis; ita quod sine scandalo et periculo ista fiant; *Concilia Normanniae*, P. I, p. 136; et le même canon se retrouve dans le concile tenu la même année à Château-Gonthier, ch. 21 ; dans Labbe, *Sacro-sancta concilia*, t. XI, col. 439. Nous devons cependant reconnaître qu'on lit dans le *De contemptu mundi* de Bernardus Morlanensis qui passe pour avoir écrit au milieu du XIIe siècle :

Stas tua quaerere, quaeris et addere monomachiam,
duplice corpore conspicis affore sponte Goliam.

L. III, p. 77, éd. de 1597.

Du Cange, t. III, p. 539, col. 1 et 2, et M. Wright, *Latin poems commonly attributed to Walter Mapes*, intr. p. IX-XVI, se sont livrés à des recherches sur le caractère et l'existence des *Goliardi* qui ne laissent rien à désirer ; nous nous bornerons à citer deux passages qui en donnent une idée très-claire : Item (*Clerici*) si in goliardia vel histrionatu per annum fuerint vel breviori tempore, et ter moniti non desistunt.... omni privilegio clericali sunt exclusi ; *Statuts synodaux du Quercy* dans Martenne, *Thesaurus anecdotorum*, t. IV, col. 729. Item omnibus et singulis praelatis ac clericis nostrae diocesis et provinciae prohibemus ne in domibus suis vel commestionibus scholares vagos, qui *Goliardi*, vel *Histriones* alio nomine appellantur, per quos non modicum vilescit dignitas clericalis, ullatenus recipiant; *Édit de Giselbert*, archevêque de *Brême*, rendu en 1292, que cite Haltaus dans son *Glossarium germanicum medii aevi*, col. 1704. La chanson contre le mariage se trouve dans un ms. du Vatican qui contient les poésies de Serlon (*Histoire littéraire de la France*, t. XV, p. XV); mais beaucoup d'autres pièces ne sont pas de lui, et il est impossible de rien conclure de positif d'une réunion qui semble faite un peu au hasard. M. Wright l'a publiée dans le *Poems attributed to Walter Mapes*, p. 77, d'après plusieurs ms. assez corrompus, et fort différents de celui qui se trouve à la B. R. Ainsi qu'on va le voir, le texte de son ms. principal avait cependant conservé probablement plus de renommée que les leçons plus anciennes, puisqu'il a plus de rapports avec une imitation qu'on en fit en français, dans le XIVe siècle : il dut sans doute cette préférence à l'intercalation qu'on y avait faite du nom de Golias. Nous donnons en note les variantes du texte de M. Wright.

(1) Petro; dans la première ligne il y a *luus* à la place de *et*. Il s'agit, comme on le voit dans le texte de M. Wright et dans l'imitation française, de saint Jean Chrisostôme et d'un moine de Durham, nommé Lauren-

quos misit Trinitas in hoc naufragio,
ne me permitterent uti conjugio.

Uxorem ducere quondam volueram,
ut viam sequerer multorum miseram;
decoram conjugem (l. virginem), pinguem (1) et teneram,
quam inter alias solam dilexeram.

Accensus siquidem amore virginis,
in verno tempore cum sol in Geminis,
istam elegeram (2) ex cunctis feminis,
ut ei nuberem in fide numinis.

Hinc quidem (l. quidam) socii dabant consilium,
ut cito currerem ad matrimonium;
ut in miseriis haberent socium,
viam conjugis (l. conjugii) laudabant nimium (3).

Tam cito volebant nuptias (4) fieri,
ut de me misero gauderent miseri;
sed per tres angelos quos missos reperi
me Deus eruit a porta Inferi (5).

tius, qui avait composé des vers *De dissuasione conjugii*, mentionnés par Leyser, p. 430. La variante du texte de M. Wright se rapporte à Pierre de Corbeil, archevêque de Sens, qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, mourut en 1226 : sa pièce paraît aujourd'hui perdue. L'absence de cette mention dans le texte de la B. R., l'âge antérieur du ms. et les strophes qui y manquent, nous le font regarder comme plus ancien.

(1) Pulcram.

(2) Eligerem.

(3) Vitam conjugi laudabant nimium,
ut in miseriis haberent socium.

(4) Volebam.

(5) Cujus imperium volebam subjici
et collum subdere poena (l. poenae) multiplici;
sed ad me charitas Patris magnifici
venit per angelos in forma triplici.

In valle siquidem, quam Mambre dicimus,
misit tres angelos Deus altissimus;
inter quos loquitur Johannes ultimus,
os habens aureum, vir consultissimus.

In tribus angelis accessit Trinitas,
quibus vox varia, sed sensus unitas,
ut innotesceret uxoris pravitas,
cor semper varium, carnis fragilitas.

P. de Corbolio uxorem fragilem
probat, Laurentius stultam et habilem;
Johannes asserit hanc nunquam humilem,
sed superbissimam et irascibilem.

Datur potentia P. de Corbolio,
quae notat firmitas et petrae ratio;
hic prius loquitur de matrimonio
et de nubentium labore vario.

Volentem igitur uxorem ducere
coeperunt angeli me redarguere,
et de conjugii loquentes onere;
coepit per ordinem et primus dicere.

On lit dans l'imitation française publiée par M. Wright, *Ibidem*, p. 292 :

Mes Dieu par sa merci
me salva, come cynz vus di;
Par sa merci me salva,
par treis aungles qu'il m'envola,
En une valeie come aloy
tot soul Juer, come dirrai.
Coment les aungles furent nomez,
q'a moi furent maundes?
Pieres de Corbloi fust le premer
qe vint a moi come messager;
Le seconde out noun Laurence,
houme de grant sapience,
E le tiers compaignoun
Johan ov la bouche d'or appeloun.

Qui ducit conjugem se ipsum (1) onerat,
a c(uj)us onere sola mors (2) liberat;
vir servit conjugi et uxor imperat,
et servus factus est qui liber fuerat.

Semper laboribus labores cumulat,
et labor praeterit (l. advenit) et labor pullulat;
ipse est asinus quem uxor stimulat,
ut pascat feminam quam alter baculat (3).

Se saepe (4) mulier infirmam asserit
et movet (5) nauseam postquam conceperit,
et vir laboribus se totum ingerit (6),
et tunc incipiet quod (l. cum) consummaverit.

Cum res conjugibus succedunt prospere,
uxores asserunt se totum facere;
si fiant pauperes, volunt arguere
quod propter homines sunt factae (7) miserae.

Contra conjugium est patientia,
dolor continuus post puerperia;
experti conjuges horrent conjugia,
qui crucem bajulant sunt in angaria (8).

Marito plurima sunt necessaria,
pro se, pro conjuge proque (9) familia,

Treis aungles les nomay
si vus dirrol bien pur quay :
En seinte Escripture um puet lyre
qe eungel valt taunt e dyre,
Come cely qu'est bon messager,
que bone chose vint nouncier.
E bone chose ount nouncié
ces trois eungles, pur verité ;
Quar par eux su eschapé
longe peyne, le merci Dé !
Pieres dit qe femme est frele,
je ne soit ele si bele ;
Laurence dit que ele est chaungable,
fence, fole e movable ;
Johan dit qe ele est corousouse,
decevable e orguillouse.
Veiez ci povre comencement
a doner homme bon talent
De femme prendre en espousaille !
N'est mie bon, je dy, sauntz faille.

(1) Nimis.

(2) Mors sola.

(3) ut pascat filios quos ipsa bajulat.

Baculat est pris ici dans un sens érotique, qui n'est pas indiqué par du Cange. Le même vers se trouve plus bas, p. 184; ce qui fait croire que la leçon du ms. de M. Wright est la meilleure.

(4) Semper se.

(5) Vomit.

(6) Se multis atterit.

(7) Conjuges sunt ipsae.

(8) Cette strophe manque dans le texte de M. Wright.

(9) Ac pro.

et modo quilibet (1) tractans negotia
mercando cogitur uti fallacia (2).

Est stulta mulier et semper (3) varia,
ad multa (4) rapitur per desideria;
si vir non dederit sufficientia,
se totam polluit per adulteria.

Vere conjugium est summa servitus,
duplex angustia carnis et spiritus,
sic homo trahitur sicut bos venditus,
ut (sit) perpetuo dolori subditus (5).

Qui ducit conjugem ad jugum ducitur
et, poenam sentiens (l. nesciens), ad poenam vehitur;
ut semper servia(t) servus efficitur,
nec ejus servitus exterminabitur (6).

Ut vestes habeat quaerit adulterum.
et, ut refrigeret ardorem viscerum,
tota succenditur amore munerum
spernitque misera maritum miserum (7).

Petit licentiam uxor adultera (l. nefaria),
ut vadat peraegre per monasteria,
et, tecta subi(g)ens prostribunalia (l. prostibularia),
plus ipsa celebrat quam sanctuaria.

(1) Et non legitime.

(2) Vix sibi sufficit vir operarius,
et ducit conjugem doloris nescius,
cum infans nascitur frater est anxius,
tunc exit lacrymans, doloris filius.

Instat laboribus causa pecuniae,
ne fames urgeat ventres familiae;
laborat jugiter et sine requie,
et cras incipiet ut fecit hodie.

Vir lassus dormiens labores somniat:
sic se continue labore cruciat,
ut pascat conjugem quam nunquam satiat;
Golias igitur uxorem fugiat!

Hinc sapientia datur Laurentio;
nam laurus viridis cum pleno folio
viret in hyeme sicut in junio;
hic sequens loquitur sic de conjugio.

Il nous semble impossible de ne pas reconnaître de grandes différences entre ces couplets et le reste de la pièce.

(3) Semper et.

(4) Et multa.

(5) Cette strophe se trouve beaucoup plus loin dans l'édition de M. Wright; mais il nous semble inutile d'indiquer les différences qui ne portent que sur l'ordre des couplets.

(6) Cette strophe finit dans l'édition de M. Wright par ces deux vers :

uxorem capiens plus ipse capitur,
nam semper serviens servus efficitur.

(7) On lit après dans l'édition de M. Wright :

Cito substantia mariti praeterit,
postquam adulterum uxor dilexerit;
quicquid laboribus vir acquisierit,
hoc dat adultero, maritum deserit.

Qui ducit conjugem rancorem induit,
pascit adulteram quae (1) se prostituit,
prolem (2) alterius haeredem statuit
vir (l. et) nutrit filium quem alter genuit.

Uxor adultera dimisso gremio,
non (3) potest argui de adulterio :
ut navis transiens in mari medio
non comprehenditur ullo vestigio.

Hic dolor maximus est et opprobrium,
conceptus (4) filius per adulterium;
quem uxor propria scit esse spurium,
maritus fatuus appellat filium.

Uxor adultera se multis copulat
et nihilominus se castam simulat (5),
et (l. at) vir quotidie laborans exulat
et pascit feminam quam alter baculat.

Haec est iniquitas omnis adulterae
quae virum proprium vellet non vivere,
ut det adultero non cessat rapere;
desistat igitur clerus nunc nubere (6)!

In adjutorium (7) facta est femina,
ut salvet germinis (8) humani semina;
in cunctis aliis est viri (l. viro) sarcina,
et tamen domini vult esse domina.

Natura (9) mulier est irascibilis,
fallax et invida et nunquam humilis;
maritus factus est asello similis,
qui est ad onera semper passibilis.

(1) Qui.
(2) Partum.
(3) Vix.
(4) Susceptus.
(5) et cum adulteris se totam maculat
(6) Golias nubere. On lit ensuite :

Johannes sequitur in quo est gratia,
afflatus spiritu majori copia;
hic sicut aquila videt subtilia,
et ita disputat super conjugia.

(7) Adjutorio.
(8) Generis.
(9) Nam omnis.

Vir bonae conjugis beatus dicitur
sed bona vix uxor aut (l. mulier vix) nunquam legitur,
aut erit contumax aut fornicabitur,
nec virum proprium praeesse (1) patitur.

Bonarum conjugum est summa raritas,
de millenaria vix erit unitas;
est viri melior quaedam iniquitas
quam benefaciens uxoris aequitas.

Omnem excipiet (2) femina masculum
omnemque subdita vincit testiculum;
quis posset conjugi(s) replere vasculum?
Nam una mulier fatigat populum.

Insatiabilis vulva non deficit,
nec unam feminam vir unus reficit;
idcirco mulier se multis sub(j)icit,
sed (l. et) adhuc subi(g)ens (3) dicit : Non sufficit.

Quis sufficeret (l. satisfaciet) ei per coitum?
Qui coeunt nimis incurrunt obitum,
ei non serviet quisque ad libitum,
ut reddat tociens carnale debitum.

Idcirco plurimae fiunt adulterae;
taedet et plurimas maritos (4) vivere;
cum nullus feminae possit (5) sufficere,
dico quod nemini expedit vivere (l. nubere).

Est lingua gladius in ore feminae,
quo vir percutitur tanquam a fulmine;
per hanc hilaritas fugit ab homine;
domus evertitur australi turbine (6).

Irata mulier perdit consilium

(1) Juxta se
(2) Suscipiet.
(3) Sitiens.
(4) Quam plurimas maritas.
(5) Il y a dans le ms. de la B. R. multis feminis possint.
(6) Ut austro fulmine dans le ms. B. R.

et viam appetit ad homicidium;
leproso sub(j)icit corpus nefarium,
ut lepra polluat maritum proprium (1).

Si forte fuerit de magno genere,
virum innobilem quaerit opprimere,
et si vir forsitan velit (resistere?)
in potu tocicum (l. toxicum) dat ei bibere (2).

Voluntas conjugis semper perficitur;
sin autem litigat, flet et irascitur:
vir autem patiens clamore vincitur;
dimittens jurgia (3), domum egreditur.

Fumus et mulier et stillicidia
expellunt hominem a domo propria:
vir blande loquitur, dans (4) verba mollia;
illa multiplicat lites et jurgia.

Serpentis capite nihil astutius,
nec (5) nequam conjuge nihil est nequius;
nam cum leonibus morarer potius
quam pravae conjugi essem obnoxius (6).

Omni supplicio mors est amarior;
est prava (l. tamen) mulier morte crudelior;
mors enim praeterit ut hora brevior,
sed mortem superat langor prolixior.

Qui capit conjugem, hic mortem accipit;
qui prius sapiens, hic primus desipit;
qui ducit conjugem laborem recipit (l. incipit);
sed, ipsa mortua, mors vitam recipit (7).

(1) Cette strophe manque dans l'édition de M. Wright.

(2) Cette strophe ne se trouve pas non plus dans le ms. anglais.

(3) Et cedens conjugi.

(4) Dat.

(5) Et.

(6) Fuissem socius.

(7) Il y a dans l'édition de M. Wright :

Uxorem capiens et mortem accipit;
cum putat vivere tunc mori incipit:
vivendi taedium in mentem concipit,
et, ea mortua, vita mox incipit.

Quid dicam breviter esse conjugium?
Certe, vel Tartara, vel purgatorium;
non est in Tartaro quies nec (1) otium,
nec labor (2) conjugis habet remedium (3).

Quis potest conjugis ferre molestias,
labores varios et contumelias?
Labor et taedium restant post nuptias;
uxorem igitur ducere fugias (4).

(1) Aut.
(2) Dolor.
(3) On lit ensuite :
Ingressus Tartari sunt viro nuptiae;
est ibi mulier in loco Furiae;
nati qui devorant sicut et bestiae,
poenae difficiles et multifariae.

(4) Golia, fugias. La pièce finit par cette strophe :
Post haec angelico finito nuncio,
lectis epistolis et evangelio,
ipsis trahentibus me de incendio,
respondi breviter : Vobis consentio.

POÉSIES PROFANES.

L'homme reçoit en naissant un amour du rhythme et de l'harmonie, qui s'affaiblit souvent lorsque son intelligence vient à se préoccuper plus des idées que des sons qui les expriment. Mais pour reconnaître la puissance naturelle de la musique, il ne faut que voir les douleurs d'un enfant s'apaiser au bruit d'une chanson dont le rhythme est assez simple pour être facilement saisi par son oreille (1). Les efforts les plus pénibles eux-mêmes se soumettent instinctivement à une sorte de cadence; on dirait en entendant le chant fortement accentué des ouvriers et des rameurs, que le charme de la mesure allége jusqu'aux fatigues du corps. Dans la Grèce, où sous le souffle créateur de la poésie, les idées étaient devenues des événements historiques, on racontait que, attirés par les chants d'Orphée, les animaux avaient oublié tout-à-coup leur férocité, et que les murs de Thèbes s'étaient élevés d'eux-mêmes aux accords de la lyre d'Amphion. Il n'est pas jusqu'à l'Ancien-Testament, où, malgré l'esprit sévère du peuple hébreu, nous ne lisions que les murailles de

(1) C'est là sans doute une des raisons qui ont fait donner à *Carmen* la double signification de *charme* et de *poëme*.

Jéricho se sont écroulées devant les sons rauques de la trompette. Pour apprécier ce charme inné de l'harmonie, il suffit de s'être senti une joie au cœur à l'âge où l'avenir n'est qu'une inépuisable espérance, ou, si ces jours sont trop loin de la pensée, de songer qu'il n'est pas un seul peuple qui ne croye rendre ses prières plus agréables à Dieu en les accompagnant d'une sorte de musique. Lors donc qu'aucun fait positif ne nous serait parvenu, nous serions en droit de conclure des données de la nature humaine, que dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, la musique n'avait point perdu sa popularité; mais les témoignages les plus formels ne manquent pas. Saint Jean-Chrysostôme nous apprend que les femmes, les laboureurs, les voyageurs et les matelots avaient des chants qui les soulageaient de leurs fatigues (1). Nous savons que, comme au berceau de la Réforme, Arius se servit de chansons pour répandre ses doctrines (2), et saint Augustin nous dit lui-même que pour rendre ses attaques contre les Donatistes plus puissantes, il leur avait donné une forme rhythmique (3).

Sans doute cependant le goût de la musique n'est pas le même chez tous les peuples; il en est de naturellement graves, qui compriment avec soin leurs sentiments, et mettent une sorte de point d'honneur à paraître impassibles; mais peut-être ce goût ne fut-il nulle part plus répandu ni plus dominant que chez les premiers habitants de l'Europe moderne. Peu après la conversion des Bretons, lorsque leur christianisme était encore dans toute sa ferveur, Gildas disait dans sa Lettre, si précieuse pour les mœurs du VI[e] siècle : « Arrecto aurium auscultantur captu, non Dei laudes, canora Christi tyronum voce suaviter modulante, neque ecclesiasticae melodiae, sed propriae, quae nihili

(1) Ποιοῦσι δὲ τοῦτο καὶ γυναῖκες, καὶ ὁδοιπόροι, καὶ γήπονοι, καὶ ναῦται; *Homélie sur le psaume* XLI, *Opera*, t. V, p. 151, éd. de Montfaucon.

(2) Philostorgius, *Historia ecclesiastica*, l. II, ch. 2, p. 202, éd. de Valois; voyez aussi ci-dessus, p. 24, note 1.

(3) Volens etiam causam Donatistarum ad ipsius humillimi vulgi et omnino imperitorum atque idiotarum notitiam pervenire, et eorum quantum fieri posset per nos inhaerere memoriae, psalmum qui eis cantaretur, per latinas litteras feci, sed usque ad v litteram. Tales autem *abecedarios* appellant; *Retractationum*, l. I, ch. 20.

sunt, furciferorum refertae mendaciis (1); » et l'on sait que les Germains conservaient leurs traditions dans des vers qui jouissaient d'une grande popularité : nous rappellerons seulement les passages si connus de Tacite (2), d'Einhard (3), de Thégan (4) et de saint Alfrid (5). Ces vers étaient certainement chantés, et encore à la fin du XI[e] siècle, on réunit et l'on nota, par ordre de la princesse Constance, toutes les traditions qui se rapportaient au roi d'Angleterre Henri I[er] :

> Ele en fist fere un livere grant,
> le primer vers noter par chant (6).

Malheureusement la corruption des anciennes langues, les élaborations successives des idiomes qui les remplaçaient et la surveillance de plus en plus despotique et jalouse que le christianisme exerça sur tout ce qui se rattachait, par des liens quelconques, aux croyances qu'il voulait détruire, firent disparaître presque tous les anciens chants populaires. Quelques vers ont seuls échappé à l'oubli, grâce à d'heureuses circonstances; tels sont les fragments de la chanson sur saint Faron (7), et ceux que le grammairien Virgile nous a conservés : « Ut sunt canta-

(1) *Nennius und Gildas*, p. 162, éd. de San-Marte (Schülze). Un passage qui se trouve à la page suivante n'est pas moins significatif : Ad praecepta Sanctorum, si aliquando duntaxat audierint, quae ab illis saepissime audienda erant, oscitantes ac stupides, et ad ludicra et ineptas saecularium hominum fabulas, ac si iter viae, quae mortis pandunt, strenuos et intentos.

(2) Celebrant carminibus antiquis (quorum unum apud illos memoriae et annalium genus est) originem gentis conditoresque; *Germania*.

(3) Barbara et antiquissima carmina quibus Veterum actus et bella canebantur, scripsit (Carolus magnus) memoriaeque mandavit; *Vita Caroli magni*, ch. XXIX.

(4) Poetica carmina gentilia quae in juventute didicerat (*Hludovicus pius*), respuit, nec legere, nec audire, nec docere voluit; *De gestis Hludovici pii*, ch. XIX.

(5) Ecce illo discumbente cum discipulis suis, oblatus est caecus, vocabulo Bernlef, qui a vicinis suis valde diligebatur, eo quod esset affabilis et antiquorum actus regumque certamina bene noverat psallendo promere; *Sancti Liudgeri vita*, dans Pertz, *Monumenta Germaniae historica*, t. II, p. 412. Tous les témoignages de ces anciennes traditions ont été recueillis par M. W. Grimm, dans l'*Altdeutsche Wälder*, t. I, p. 195; t. III, p. 252, et dans le *Deutsche Heldenlieder*.

(6) Gaimar, *Chronique rimée*, dans M. Michel, *Chroniques anglo-normandes*, t. I, p. 62.

(7) Voyez nos *Poésies populaires latines antérieures au XII[e] siècle*, p. 239.

menta et cantatellae quibus vel maxime Sagillius Germanus et Vitellius utuntur. Ut ille quidem in libello *De mari et luna :*

> Cucurrunt una vice
> altante temporum gande.

Iste vero in laude Matronae uxoris suae cantatellas satis intulit ; in quadam ita infiens :

> Mea Matrona, tuam amplector zonam;
> nobis anima una haeret aquae arctum (1).

Mais de nombreux et irrécusables témoignages nous apprennent qu'il en existait un grand nombre ; nous savons même par un passage fort curieux de Bède, que les poésies populaires avaient dès le VIe siècle une versification différente des autres. « Videtur autem rhythmus metris esse consimilia, quae (*lisez* consimilis; qui) est verborum modulata compositio, non metrica ratione sed numero syllaborum, ad judicium aurium examinata, ut sunt carmina vulgarium poetarum (2). » Saint Césaire disait dans la première moitié du VIe siècle : « Quam multi rustici, quam multae rusticae mulieres cantica diabolica, amatoria et turpia, ore decantant (3). » En 585, lors de l'entrée de Guntchramn à Orléans : « Processit... in obviam ejus immensa populi turba cum signis atque vexillis, canentes laudes (4). » Environ cent cinquante ans après, saint Boniface fut obligé de

(1) *Epitome* III, dans M. Mai, *Classicorum auctorum fragmenta*, t. V, p. 112. Mabillon a cité dans son *De re diplomatico*, l. IV, p. 246, trois lignes d'une chanson probablement sur Charlemagne :

> Urbs Aquensis, urbs regalis,
> sedes regni principalis,
> prima regum curia.

L'archevêque de Cantorbéry, Etienne de Langton, nous a conservé aussi dans un sermon sur la Vierge deux vers d'une chanson amoureuse :

> Sicut lilium inter spinas,
> sic anima mea inter filias.

Dans la traduction anglaise du *Manuel de pechie*, par l'évêque de Lincoln, Grosseteste, que Robert de Brunne (Robert Mannyng) fit, vers 1400, on trouve mentionnées ces trois lignes d'une ronde :

> Equitabat Bevo per sylvam frondosam ;
> ducebat secum Merwyndam formosam.
> Quid stamus ? Cur non imus ?

(2) *De metrica ratione*, *Opera*, t. I, col. 41.

(3) *Homélie* XIII, *Opera*, p. 84, éd. de 1558.

(4) Grégoire de Tours, *Historia ecclesiastica Francorum*, l. VIII, p. 375, éd. de Ruinart.

chasser la poésie populaire des églises : « Non licet in ecclesia choros saecularium vel puellarum cantica exercere (1), » et Childéric III fut obligé de porter cette peine sévère dans un capitulaire que l'on suppose de 744 : « Qui in blasphemiam alterius cantica composuerit vel qui ea cantaverit, extra ordinem judicetur (2). » L'archevêque de Tours, Hérard, défendit, en 858, de chanter le dimanche dans les rues : « Ne in illo sancto die vanis fabulis aut locutionibus sive cantationibus vel saltationibus stando in biviis et plateis, ut solet, inserviant (3). » La défense que fit, quelques années après, Hinkmar, archevêque de Reims, n'est pas moins positive : « Nec plausus et risus inconditos et fabulas inanes ibi referre aut cantare praesumat (4) ; » et Otfrid dit expressément qu'il composa son Krist (5) pour remplacer les chants profanes dont les personnes pieuses étaient blessées : « Dum rerum quondam sonus inutilium pulsaret aures quorumdam probatissimorum virorum, eorumque sanctitatem laicorum cantus inquietaret obscoenus, a quibusdam memoriae dignis fratribus rogatus....., partem Evangeliorum cis theotisce conscriberem, ut aliquantulum hujus cantus lectionis ludum saecularium vocum deleret, et, in Evangeliorum propria lingua occupati dulcedine, sonum inutilium rerum noverint declinare (6). »

(1) *Statuta*, ch. xxi ; dans d'Achery, *Spicilegium*, t. I, p. 507.

(2) Dans Baluze, *Capitularia regum Francorum*, t. I, col. 154.

(3) Dans Baluze, *Ibidem*, t. I, col. 958, éd. de Chiniac.

(4) *Capitulare ad presbyteros*, ch. xiv.

(5) De 863 à 871.

(6) *Bibliotheca maxima Patrum*, t. XIV, p. 765. Voyez nos *Poésies populaires latines*, p. 40, not. 2 ; p. 234, not. 2 ; etc. Nous ajouterons quelques nouveaux témoignages qui nous semblent très-propres à prouver la grande popularité de la poésie. Les personnages les plus graves s'en servaient dans des productions sérieuses, dès le commencement du VIIIe siècle : Denique quodam tempore familiari semotus obsequio, micrologum cudens de lapsu mundi, senario determinat cum sermone rhythmico ; *Vita sancti Theofredi abbatis*, ch. x. On lit dans le *Chronica bremensis*, de Henricus Wolter, publié par Melbom, *Rerum germanicarum* t. I, p. 57, que, de 1217 à 1220, il y eut un paysan, nommé Otbert, qui prétendit faire des miracles, et multi veniebant ad eum, et fama ejus in omni terra personuit ; carmina elogica, vulgo *loisen*, fuerunt de eo facta et cantata in viis ; et le frère Elias disait, à l'assemblée de capucins, tenue à Rome, en 1221 : Fratres, est quaedam regio Teutonia, in qua sunt homines christiani et devoti, qui, ut scitis, saepe terram nostram cum longis baculis et largis ocreis, sub tepidissimo sole sudoribus aestuantes pertranseunt ac limina Sanctorum visitant, laudes Deo et

Dans l'impossibilité de disposer les chants profanes dans un ordre méthodique, nous avons voulu au moins grouper ensemble ceux qui avaient quelques rapports d'inspiration ou d'origine. Chez les peuples grossiers, les plaisirs de la table occupent toujours une large place dans la vie, et donnent une longueur interminable aux banquets. On les égaye d'abord par le récit d'aventures personnelles ou de traditions populaires, et on y introduit insensiblement des narrations fabuleuses ou des chants auxquels l'imagination prend chaque jour une part plus considérable. C'est, comme l'on sait, ce qui eut lieu chez les Romains : leurs festins furent d'abord animés par des chants historiques (1) qui célébraient les traditions de la patrie, mais on y appela bientôt des chanteurs de profession, dont les vers devinrent sans doute de plus en plus infidèles à l'histoire (2), et sous les Empereurs, où les souvenirs de la République étaient devenus impor–

Sanctis ejus decantando; Wadding, *Annales Minorum*, t. II, p. 3. Les Flagellants, qui furent si répandus, surtout en Allemagne, dans la seconde moitié du XIIIe siècle, se frappaient en chantant : Tamdiu cruciantes, quousque ad quasdam cantilenas quas de passione ac morte Domini dictaverant, dit Henricus Stero, dans son *Annales*, publié par Canisius, *Lectiones antiquae*, t. IV, p. 195, éd. de Basnage. Mais nous devons le reconnaître, ces cantilènes n'étaient pas toujours en latin; car Pulkava nous apprend dans son *Chronicon*, imprimé par Dobner, *Monumenta historica Boemiae nusquam antea edita*, t. III, p. 232, qu'ils chantaient secundum distinctiones linguarum, et nous avons encore un petit chant allemand qu'ils récitaient en se déchirant les épaules à coup de fouet :

Ir slaget euch sêre
in Kristes êre !
Durch Got so lat die sünde mêre.

Enfin Willelmus filius Stephani (Fitzstephen) disait, au commencement de la Vie de saint Thomas Becket, dans une description des écoles de Londres, pendant le XIIe siècle : Pueri diversarum scholarum versibus inter se conrixantur; aut de principiis artis grammaticae, vel regulis praeteritorum vel supinorum, contendunt. Sunt alii qui in epigrammatibus, rhythmis et metris, utuntur vetere illa triviali dicacitate; licentia fascennina socios, suppressis nominibus, liberius lacerant; loedorias jaculantur et scommata; salibus socraticis sociorum vel forte majorum vitia tangunt, vel mordacius dente rodunt theonino audacibus dithyrambis ; dans M. Wright, *Biographia britannica literaria*, t. II, p. 364.

(1) Atque utinam exstarent illa carmina quae multis saeculis ante suam aetatem in epulis esse cantitata a singulis convivis de clarorum virorum laudibus in *Originibus* scriptum reliquit Cato; Cicéron, *Brutus*, ch. XIX, par. 75. Un témoignage semblable se trouve *Quaestionum tusculanarum* l. IV, ch. 2.

(2) In conviviis pueri modesti, ut cantarent carmina antiqua in quibus laudes erant majorum, assa voce et cum tibicine; Varron, cité par Nonius, l. II, ch. 70. Poeticae artis honos non erat : si quis in ea re studebat, aut sese ad convivia applicabat, *grassator* vocabatur; *Noctes Atticae*, l. XI, ch. 2. Nous devons dire cependant qu'Aulu-Gelle met cette phrase dans la bouche de Caton, et qu'elle contredit formellement le témoignage que lui prête Cicéron; voyez la note précédente.

tuns au pouvoir et peut-être aussi à la conscience du peuple, ces chants traditionnels furent remplacés par de joyeuses chansons qui ne ressortaient plus que de la fantaisie des poëtes. Beaucoup d'odes d'Horace furent certainement composées pour être chantées au dessert de quelque banquet, et on lit dans Juvénal :

> Nostra dabunt alios hodie convivia ludos :
> Conditor Iliados cantabitur, atque Maronis
> Altisoni dubiam facientia carmina palmam (1).

Les Romains portèrent un usage si naturel dans les Provinces, nous savons même par une épigramme très-curieuse, que Burmann a recueillie dans son Anthologie latine, qu'il existait encore dans les Gaules après l'invasion des Franks :

> Non audet quisquam dignos educere versus
> inter *eis* (l. *heil*) gothicum *scap! jah matjam, jah drigkam* (2);
> Calliope madido trepidat se jungere Baccho,
> ne pedibus non stet ebria musa suis (3).

Cette coutume existait chez les Anglo-Saxons, dès le VII[e] siècle; elle était même assez générale pour qu'aucun convive ne pût se soustraire à la nécessité de chanter à table sans une sorte de honte; car Bède dit, en parlant de Cædmon qui, par une sorte de miracle, reçut à un âge assez avancé le don de faire des vers : « Unde nonnunquam in convivio, cum esset laetitiae causa ut omnes per ordinem cantare deberent, ille ubi appropinquare sibi citharam cernebat, surgebat a media coena et egressus ad suam domum repedabat (4). » L'usage de ces propos de table

(1) Satire XI, v. 177.

(2) Il y a dans Burmann

Inter EIS gothicum SCAPIAMATZIAIADRINCAN.

Heil signifiait en vieil-allemand *Salut*; voyez Graff, *Althochdeutscher Sprachschatz*, t. IV, col. 298 : on lit dans le *Liber de casibus monasterii Sancti-Galli* : Fuga urbanorum comperta equis potentiores praevolant curraces, episcopo pro portis conspecto, clamativo illum cantu salutant : *Heil, Herro! Heil, Liebo.* Quant au reste du vieil-allemand, il signifie sans doute : *Prends la coupe! Mangeons et buvons!*

(3) L. V, n° 161. Nous avons transposé les deux premiers vers, pour établir une uniformité de mesure et donner deux distiques à cette petite pièce.

(4) *Historia ecclesiastica*, l. IV, ch. 24.

n'était pas moins répandu en Scandinavie (1), et il y subsista longtemps encore après l'introduction du christianisme (2) ; la langue suédoise avait même un nom particulier pour les chants des banquets qui avaient lieu la veille de la Saint-Jean (3). Une invitation à dîner, qui nous a été conservée dans un manuscrit du Xe siècle, est trop inconnue (4) et trop curieuse sous ce rapport pour que nous ne la reproduisions pas en entier (5).

Jam, Dulcis amica, venito,
quam sicut cor meum diligo ;
Intra in cubiculum meum,
ornamentis cunctis onustum.
Ibi sunt sedilia strata
et domus velis ornata,
Floresque in domo sparguntur
herbaeque fraglantes (l. fragrantes) miscentur.
Est ibi mensa apposita,
universis cibis onusta ;
Ibi clarum vinum abundat
et quidquid te, Cara, delectat.
Ibi sonant dulces symphoniae,
inflantur et altius tibiae ;
Ibi puer doctus et puella
pangunt tibi carmina bella :
Hic cum plectro citharam tangit,
illa melos cum lyra pangit ;
Portantque ministri pateras

(1) Loccenius, *Antiquitates sveogothicae*, l. II, ch. 1.

(2) Olaus Magnus, *Historia de gentibus septentrionalibus*, l. XV, ch. 10.

(3) Huskarla huot.

(4) Elle a été publiée par M. Haupt, *Exempla poesis medii aevi*, p. 29 ; et cette brochure, tirée à un très-petit nombre d'exemplaires, est épuisée depuis longtemps.

(5) Quoique cette pièce soit notée dans le ms., le rhythme n'en est qu'approximatif ; il varie de huit à dix syllabes, et il y en a presque toujours neuf ; ce qui rend ce manque d'uniformité encore plus remarquable, c'est que les lignes liées par la rime n'ont pas toujours le même nombre de syllabes :

Non me juvat tantum convivium,
quantum post dulce colloquium

pinguitatis (1) poculis plenas.
Non me juvat tantum convivium
quantum post dulce colloquium,
Nec rerum tantarum ubertas
ut dilecta familiaritas.
Jam nunc veni, Soror electa
et prae cunctis mihi dilecta,
Lux meae clara pupillae,
parsque major animae meae.
Ego fui sola (l. solus?) in silva
et dilexi loca secreta;
Frequenter effugi tumultum
et vitavi populum multum.
Carissima, noli tardare;
studeamus nos nunc amare,
Sine te non potero vivere:
jam decet amorem perficere.
Quid juvat differre, Electa,
quae sunt tamen post facienda?
Fac cita quod eris factura,
in me non est aliqua mora.

La musique et les chants faisaient, comme on voit, partie intégrante de l'ordinaire des festins, et il serait facile de prouver par une foule de témoignages qu'il en était ainsi chez tous les peuples : nous nous bornerons à en rapporter deux.

Ad mensam magni principis
est rumor (2) unius bovis;
praesentatur, ut fabula,

(1) Peut-être faut-il lire *Pigmentatis*, Liqueurs pimentées, quoique ce mot manque aussi dans la nouvelle edition de du Cange.

(2) *Rumor* signifiait dans le moyen âge *nouvelle*, *conte* :

Dicite, rumoris nunc quid nobis referatis?

Ruodlieb, fr. II, v. 80.

On trouve déjà dans Horace :

Frigidus a Rostris manat per compita rumor.

Satires, l. II, sat. VI, v. 50.

per verba jocularia (1).

L'autre passage montre que ces chants et ces récits avaient lieu aussi à la table des rois :

Segnor, oies une grant fable
qui avint jadis sor (*sic*) la table
Au bon roy qui ot non Felipe,
qui volentiers moilloit sa pipe (2).

Les ménestrels étaient même admis dans le réfectoire des monastères (3); et cette introduction de la musique et de la poésie dans les cours et dans toutes les réjouissances, contribua plus que tout le reste à la grande multiplicité des jongleurs (4). Grâce à l'amour de la nouveauté et à la fantaisie des *bordeors*, il n'est peut-être pas un seul chant populaire qui n'ait été chanté dans quelque banquet; mais nous ne rangeons dans cette catégorie que les poésies qui nous semblent avoir été composées exprès, comme les chansons bacchiques et ces chants joyeux ou satiriques, qui n'avaient d'autre but que d'exciter la gaîté (5).

(1) *Lateinische Gedichte des X und XI Jahrhunderts*, p. 334. Nous ajouterons ce quatrain de l'*Apocalypsis Goliae*, v. 389 :

Cum inter fabulas et Bacchi pocula,
modum et regulam suspendit crapula,
dicunt quod dicitur favor a fabula,
modus a modio, a gula regula.

et ce passage, si souvent cité, de l'*Alexandre* d'Alexandre de Bernay :

Quant il rois ot mangie, s'appela l'Iinaut :
Por li esbanoier commanda que il chaut.

*Poëtes français depuis le XII*e *siècle jusqu'à Malherbe*, t. II, p. 56.

(2) Lorsqu'on communiait sous les deux espèces, on se servait, pour éviter les profanations involontaires, d'un chalumeau, en latin *fistula*, *pipa;* et il résulte de ce passage que la *pipe* était aussi autrefois employée à la table des rois; *Fabliau des vins;* dans Sinner, *Catalogus codicum Bibliothecae bernensis*, t. III, p. 351.

(3) Et cantabat joculator quidam, nomine Herebertus, canticum Colbrondi (un personnage du *Roman de Guy de Warwick*), nec non gestum Emmae reginae a judicio ignis liberatae, in aula Prioris; Ms. de 1338, cité par Warton, *History of the english poetry*, t. I, p. 93. Datum sex ministrallis de Bokyngham cantantibus in refectorio martyrium Septem-Dormientium, in festo Epiphaniae; Ms. de 1432; *Ibidem*, t. III, p. 11.

(4) E part los joglars elsamen
Qu era plus de mil e cin cens.

Flamenca, dans Raynouard, *Lexique roman*, t. I, p. 7.

Fuit etiam multitudo histrionum circa mille quingentos et ultra ; dans Muratori, *Rerum italicarum scriptores*, t. XIV, col. 1141.

(5) A cette classe appartiennent encore certaines chansons en l'honneur de saint Nicolas, de saint Urbain et de saint Martin, qui, par des causes différentes, étaient devenus les patrons de la bonne chère. Nous en citerons une que Denis a publiée d'après un ms. de la B. de Vienne, du XVe siècle :

Pontificis eximii,
in sand Mertens ere,
patronique largissimi
den schol wir loben sere.
In cujus festo prospere
zu weine werdent moste,

A Rome, on chantait dans les fêtes nuptiales des chansons d'une liberté qui ne s'arrêtait qu'aux dernières limites de la licence ; Varron, lui-même qui, en sa qualité de vieux Romain, n'exagérait pas la pudeur du langage, disait dans son Agathon : « Pueri obscoenis verbis novae nuptulae aures restaurant (1). » Soit que ces joies grossières aient été adoptées par les habitants des Provinces, soit que l'éloge des charmes de la jeune épouse et l'expression des désirs de son amant aient naturellement abouti à des obscénités (2), le clergé désapprouva, dès les premiers siècles du christianisme, les indécentes gaîtés des noces. Une assemblée d'évêques, tenue à Vannes, vers 465, défendit aux ecclésiastiques d'y assister, parce que, dit-elle, « amatoria

et qui hoc nollet credere,
  der lass die wursen chosten.
Martinus, Christi famulus,
  was gar ein milder herre,
ditari qui vult sedule (l. sedulus)
  der volg nach seiner lere,
Et transmittat hic stantibus
  die pfennig aus der taschen
et donet scientibus (l. sitientibus)
  den wein in grossen flaschen,
Detque esurientibus
  die guoten feisten praten,
gallinas cum cauponibus (l. caponibus ?)
  wir nemens ungesoten;
Vel pro honore dirigat (sic)
  die gens und auch die anten;
et qui non bene biberit
  der sei in dem panne !

Hoffmann, *Geschichte des deutschen Kirchenliedes*, p. 167.

Voyez aussi Aufsess, *Anzeiger für Kunde des deutschen Mittelalters*, 1832, col. 14. On lit déjà dans Thomas Cantipratensis qui écrivait au milieu du XIIIe siècle : Cantus turpissimus de beato Martino, plenus luxuriosis plausibus, per diversas terras Galliae et Teutoniae promulgatus ; *Bonum universum de apibus*, p. 456, éd. de Colvener. On conçoit que la fête de saint Martin, précédant presque immédiatement l'avent qui était un temps d'abstinence, fût célébrée par des festins ; mais cette raison naturelle ne pouvait convenir à l'amour du merveilleux, si général et si exigeant pendant le moyen âge ; aussi le moine Oddo en a-t-il donné une autre explication dans son Saga de saint Olaf. L'islandais est trop peu connu pour que nous ne citions pas de préférence la traduction latine, qui est d'ailleurs assez fidèle : Ex Eoo mari veniens, Olaus ad insulam Norrigiae, *Mostur* nominatam, adplicuit. Hic noctu innotuit ipsi sanctus Martinus episcopus, dicens illi : Moris in his terris esse solet, cum convivia celebrentur, in memoriam Thoreri, Odini et aliorum Asarum scyphos evacuare : hunc ut mutes volo, atque ut in mei memoriam in posterum bibatur, tua cura efficias : vetus autem illa consuetudo ut deponatur conveniens est ; ch. xxiv, p. 102. Un canon du concile de Carthage, tenu en 398, montre combien l'usage de chanter des chansons à table était devenu général, malgré la désapprobation du clergé : Clericum inter epulas cantantem, supradictae sententiae (excommunicationis) severitate coercendum ; dans Labbe, *Sacrosancta concilia*, t. II, col. 1205.

(1) Cité par Nonius Marcellus, *De compendiosa doctrina per litteras*, ch. IV, p. 243, éd. de Gerlach et de Roth. Une autre leçon se trouve dans le ch. II, p. 114 : Pueri obscoenis verbis novae nuptae aures habeant, et les meilleurs manuscrits ont des variantes différentes ; mais le sens reste constant.

(2) Quasdam (virgines) non pudet nubentibus interesse et in illa lasciventium libertate sermonum colloquia incesta miscere, audire quod non licet dicere, observare et esse praesentes inter verba turpia et temulenta convivia quibus libidinum fomes accenditur, sponsa ad patientiam stupri, ad audaciam sponsus animatur ; saint Cyprien, *De habitu virginum*, *Opera*, p. 179, éd. de Paris, 1726.

cantantur et motus corporum choris et saltibus efferuntur (1); » et nous ne doutons pas que ces *cantica turpia*, *luxuriosa*, *nefaria*, *amatoria et obscoena* (2), si souvent frappés par les conciles des peines les plus sévères, n'aient eu pour la plupart une origine semblable (3). M. Magnin va jusqu'à croire que les *carmina*, qualifiés par plusieurs canons de *diabolica*, étaient des chants obscènes ou mêmes de simples chansons bacchiques (4). Sans doute, dans une pieuse colère contre ces impudiques grossièretés, on aurait pu fort bien les appeler *diaboliques;* mais il semble résulter des explications qui nous ont été conservées, que ces chants n'étaient, au moins le plus souvent, que des incantations magiques ou des réminiscences de croyances païennes. Ainsi on lit dans la collection de décrets réunie par Burchard : « Perscrutandum, si aliquis subuleus, vel bubuleus, sive venator, vel caeteri hujusmodi diabolica carmina dicat super panem, aut super herbas, aut super quaedam nefaria ligamenta, et haec aut in arbore abscondat, aut in bivio, aut in trivio projiciat, ut sua animalia liberet a peste et clade, et alterius perdat (5). » Réginon a cité le canon d'un concile qu'il dit, peut-être par erreur, avoir été tenu à Arles, mais qui n'en serait pas moins d'une très-haute antiquité, puisque cet abbé de Prum mourut

(1) Dans dom Morice, *Histoire de Bretagne*, t. I, p. 184, Preuves. Une semblable défense se trouve dans le 83e canon du concile tenu à Aix-la-Chapelle, en 816 : Quod non oporteat sacerdotes aut clericos quibuscunque spectaculis in scenis aut in nuptiis interesse; voyez aussi le 54e canon du concile de Laodicée, tenu en 320 (?), dans Labbe, t. I, col. 1506.

(2) Voyez nos *Poésies populaires latines*, p. 40, note 2.

(3) Cette grande popularité ne peut s'expliquer que par un long usage, incessamment ravivé par les circonstances. Saint Césaire s'écriait déjà dans sa XIIIe homélie, au commencement du VIe siècle : Quam multi rustici, quam multae rusticae mulieres cantica diabolica, amatoria et turpia ore decantant; *Opera*, p. 84, éd. de 1558. Lamprecht von Regenspurg disait, au milieu du XIVe siècle, dans son *Tochter Sion* :

Mit surzem minnesange
(daz sint epithalamica),
mit den brutleichen wart sie da
in den palas geroudwieret.

Dans presque toutes nos provinces, on chante encore, aux noces de campagne, une sorte d'épithalame plus ou moins grossière, que l'on appelle la *Chanson de la mariée*.

(4) Quant aux chansons de table, quelque envie que nous ayons de connaître ces *amatoria*, *luxuriosa et diabolica carmina*, comme disent un peu durement les saints Pères et les conciles, nous n'avons malheureusement rencontré aucune de ces œuvres du démon dans le recueil de M. du Méril; *Journal des savants*, 1844, p. 155.

(5) Dans Grimm, *Deutsche Mythologie*, appendice, p. XXXIII.

en 908 : « Laici, qui excubias funeris observant, cum timore, et tremore, et reverentia haec faciant. Nullus ibi praesumat diabolica carmina cantare, non joca et saltationes facere, quae pagani diabolo docente adinvenerunt (1). » Quoi qu'il en soit, les défenses répétées dont ce genre de poésie fut l'objet, prouvent qu'il était fort populaire; et malgré l'oubli général où il finit par tomber, grâce aux progrès de la décence publique, il nous a encore été possible de recueillir neuf pièces de cette espèce, que leur langue érudite nous a permis de ne pas rejeter de ce volume. Le plus grand nombre n'est pas beaucoup plus grossier que les chansons du même temps en langues vulgaires; et il y a dans toutes une facilité de versification, nous dirons même une élégance de forme, qui donnent à cette branche de la poésie populaire latine une importance véritable. L'histoire ne peut d'ailleurs faire de la pudeur rétrospective; il lui faut accepter le passé tout entier, et les scrupules seraient ici d'autant plus déplacés que les personnages les plus distingués ne dédaignaient pas de composer des pièces de ce genre. Ainsi le célèbre Pierre de Blois, qui mourut probablement dans la dernière année du XII[e] siècle, dit dans une de ses lettres : « Ego quidem nugis et cantibus venereis quandoque operam dedi, sed per gratiam ejus qui me segregavit ab utero matris meae, rejeci haec omnia a primo limine juventutis (2). » Longtemps après, il n'en attachait pas moins encore à ses œuvres de jeunesse une très-grande importance (3), et allait jusqu'à dire dans une autre lettre : « Quod autem amatoria juventutis et adolescentiae nostrae ludicra postulas ad solatium taediorum, consiliosum non arbitror, cum talia tentationes excitare soleant et fovere.

(1) Dans Hartzheim, *Concilia Germaniae*, t. II, p. 500. Une explication semblable se trouve dans les actes d'un synode tenu à Rome sous Léon IV, vers le milieu du IX[e] siècle : Carmina diabolica quae nocturnis horis super mortuos vulgus facere solet, et cachinnos quos exercet sub contestatione Dei omnipotentis; Labbe, *Sacrosancta concilia*, t. VIII, p. 117. Voyez aussi Eccard, *Francia orientalis*, t. I, p. 405 et 408.

(2) *Lettre* LXXVI.

(3) Il écrit à son neveu : Mitte mihi versus et ludicra quae feci Turonis, ut scias, cum apud me transcripta fuerint, eadem sine dilatione aliqua rehabebis; *Lettre* XII.

Omissis ergo lascivioribus cantilenis, pauca quae maturiore stylo cecini tibi mitto, si te forte relevent a taedio et aedificent ad salutem (1). »

Enfin nous avons réuni ensemble tous les chants sur des sujets historiques, et quoiqu'il soit impossible d'affirmer qu'ils aient toujours été composés immédiatement après les événements qui les ont inspirés, nous les avons rangés conformément à l'ordre des temps : il n'a été fait d'exception que pour la chanson sur le Cid, les légendes de Pilate et de Judas, et le poëme sur Mahomet, qui demandaient des explications préliminaires trop longues pour être rejetées dans les notes.

Chanson bacchique (2).

Bacche, bene venies gratus et optatus,
per quem noster animus sit laetificatus.

(1) *Lettre* LVII.

(2) Ancien ms. de Tegernsée, écrit pendant le XIIIe siècle, qui se trouve maintenant à la Bibliothèque de Munich. Plusieurs extraits en ont déjà été publiés par Aretin, *Beiträge*, t. VII, p. 297-309, 498-508; t. IX, p. 1311-1322, et par Docen, *Miscellaneen zur Geschichte der deutschen Literatur*, t. II, p. 190-208 : M. J. Grimm en a donné une analyse accompagnée de beaucoup de citations dans son *Gedichte des Mittelalters auf König Friedrich I den Staufer*, p. 71-97. Cette chanson, que ces trois savants n'avaient pas mentionnée, a déjà été imprimée sur une copie du ms. qui appartient à M. Ferdinand Wolf, dans le *Journal des savants de Normandie*, t. I, p. 552. Le rhythme en est fort grossier; chaque ligne a généralement treize syllabes divisées en deux hémistiches par une césure après la septième, et se rattache à une autre ligne par une consonnance qui porte sur deux syllabes. Mais les deux hémistiches ont quelquefois huit syllabes, sans même une augmentation semblable dans la ligne correspondante, et dans le 4e couplet, la rime n'est qu'une simple assonance. Ce ms. contient, p. 88a, une autre chanson à boire, dont nous donnerons ici le commencement d'après la copie de M. Wolf :

Bibit hera, bibit herus;
bibit miles, bibit clerus;
bibit ille, bibit illa;
bibit servus cum ancilla;
bibit velox, bibit piger;
bibit albus, bibit niger;
bibit constans, bibit vagus;
bibit rudis, bibit magus.
Bibit pauper et aegrotus;
bibit exul et ignotus;
bibit puer, bibit canus;
bibit praesul et decanus;
bibit soror, bibit frater;
bibit anus, bibit mater;
bibit ista, bibit ille;
bibunt centum, bibunt mille.

Le reste n'a pas à beaucoup près une forme aussi populaire, quoiqu'il y ait des réminiscences évidentes dans une chanson citée par Canonherius, *De admirandis vini virtutibus*, p. 501 :

Quicunque vult esse frater,
bibat bis, ter et quater!
Bibat semel et secundo,
donec nihil sit in fundo!
Bibat hera, bibat herus,
ad bibendum nemo serus!
Bibit iste, bibat illa,
bibat servus cum ancilla!
Et pro Rege, et pro Papa,
bibe vinum sine aqua!
Et pro Papa, et pro Rege,
bibe vinum sine lege!

Istud vinum, bonum vinum, vinum generosum,
reddit virum, curialem, probum, animosum (1).

Iste (s)cyphus concavus, de bono mero profluus,
si quis bibit saepius satur fit et ebrius (2).

Haec sunt vasa regalia quibus spoliatur
Jerusalem, et regalis Babylon ditatur.

Ex hoc (s)cypho conscii bibent sui domini,
bibent sui socii, bibent et amici.

Bacchus, forte superans pectora virorum,
in amorem concitat animos eorum.

Bacchus, saepe visitans mulierum genus,
facit eas subditas tibi, o tu Venus.

Bacchus, venas penetrans calido liquore,
facit eas igneas Veneris ardore.

Bacchus lenis, leniens curas et dolores,
confert jocum, gaudia, risus et amores.

Bacchus mentem feminae solet hic lenire,
cogit eam citius viro consentire.

Aqua prorsus coitum nequit impetrare,
Bacchus eam facile solet expugnare.

Haec una est lex bacchica,
bibentium spes unica.

L'ancien ms. de Tegernsée nous a aussi conservé une pièce intitulée *De conflictu vini et aquae*, que M. Grimm a publiee, l. l. p. 90; mais la copie de M. Wolf nous permet d'introduire dans le VII[e] couplet de son texte une correction importante :

Sed cum venter est inflatus,
tunc diversos reddit flatus
exuritque gutture,
et cum ita dispensatur
venter, aer perturbatur
a corrupto munere ;

il faut lire dans la troisième ligne *ex utroque gutture*. Ce sujet était fort populaire pendant le moyen âge. Dans son *Poems attributed to Walter Mapes*, M. Wright a publié des pièces de ce genre en latin (p. 87), en français (p. 299) et en espagnol (p. 306). Nous en citerons une autre, que nous croyons inédite ; elle se trouve à la B. R., à la fin du ms. 1819, dont l'écriture a les caractères ordinaires du XIII[e] siècle

In cratere meo Thetis est conjuncta Lyaeo ;
est dea juncta deo, sed dea major eo.
Nil valet is vel ea nisi quando sunt pharisaea
haec duo ; propterea sit deus absque dea.
Res Thetis est mala, cum Bacchus miscetur eacum :
(h)ydropicas stomachum cum das (h)ydropem mihi [Bacchum. etc.

(1) Ces deux lignes formaient un refrain qui se répétait après chaque couplet.

(2) Ce couplet est, comme on voit, d'une grande irrégularité; il n'y a aucun parallélisme entre les deux lignes : dans la première, le second hémistiche est même plus long que le premier, et la rime ne porte que sur la dernière syllabe; mais il y a une consonnance intérieure.

Bacchus, numen faciens hominem jocundum,
reddit eum pariter doctum et facundum.

Bacche, deus inclyte, omnes hic astantes,
laeti sumus, munera tua praelibantes.

Omnes tibi canimus maxima praeconia,
te laudantes merito tempora per omnia.

Autre (1).

Vinum bonum et suave,
bonis bonum, pravis prave,
cunctis dulcis sapor, ave,
  mundana laetitia!

Ave! Felix creatura,
quam produxit vitis pura;
omnis mensa fit secura
  in tua praesentia.

(1) Cette parodie d'une hymne à la Vierge a été publiée d'après un ms. du XIVe siècle conservé à la Bibl. du séminaire de Liége, par M. Mone, *Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit*, 1833, col. 189. Une version un peu abrégée se trouve dans un ms. du même temps, qui appartient à la Bibl. de Heidelberg; *Ibidem*, col. 190 :

Ave! Color vini clari;
ave! Sapor sine pari;
  tu nos inebriari
    digneris potentes.

Felix homo te plantavit,
qui te, Vinum, nuncupavit;
    contra talem potum
  nullum est periculum.

Felix guttur quod rigabis!
Felix venter quem intrabis!
Felix est, quem satiabis!
  O beata labia!

Oh! Quam placens in colore!
Oh! Quam fragrans in odore!
Oh! Quam sapidum in ore!
  Dulce linguae vinculum!

Ergo vinum collaudemus,
potatores exaltemus,
non-potantes confundemus
  ad inferni palatia!

Une troisième version, un peu différente, a été publiée par M. Wright, *Early mysteries and other latin poems*, p. 120, d'après un ms. d'Arundel, dont l'écriture est de la fin du XVe siècle :

Ave! Color vini clari,
dulcis potus, non amari;
tua nos inebriari
  digneris potentia.

Oh! Quam felix creatura
quam produxit vitis pura!
Omnis mensa sit (l. fit?) secura
  in tua praesentia.

Oh! Quam placens in colore!
Oh! Quam fragrans in odore!
Oh! Quam sapidum in ore!
  Dulce linguae vinculum!

Felix venter quem intrabis!
Felix guttur quod rigabis!
Felix os quod tu lavabis,
  et beata labia!

Ergo vinum collaudemus,
potatores exaltemus,
non-potantes confundamus
  in aeterna supplicia!

Ces trois versions, écrites à des époques diverses, dans trois pays différents, nous ont semblé la meilleure preuve de la grande popularite dont jouissait cette espèce de chansons. Une autre parodie bacchique du psaume xcv, en allemand et en latin, a été publiée d'après un ms. du XVe siècle, par M. von Lassberg, *Liedersaal*, t. II, p. 677–679.

Ave! Color vini clari;
ave! Sapor sine pari;
tua nos inebriari
  digneris potentia!

Ave! Placens in colore;
ave! Fragrans in odore;
ave! Sapidum in ore,
  dulcis linguae vinculum!

Ave! Sospes in modestis,
in gulosis mala pestis!
Post amissionem vestis
  sequitur patibulum.

Monachorum grex devotus,
omnis ordo, mundus totus,
bibunt ad aequales potus
  et nunc et in saeculum.

Felix venter quem intrabis!
Felix lingua quam rigabis!
Felix os quod tu lavabis,
  et beata labia!

Supplicamus, hic abunda,
per te mensa fit fecunda!
Et nos cum voce jucunda
  deducamus gaudia!

Autre (1).

Mihi est propositum in taberna mori,

(1) Publiée par Camden, *Remains concerning Britain*, p. 436, éd. de 1674, et réimprimée par Ritson, *Ancient songs and ballads*, t. I, p. 3. Elle a été fondue dans une pièce publiée par M. Wright, *Poems attributed to Walter Mapes*, p. 71, sous le nom de *Confessio Goliae*; et a dû être fort populaire, puisqu'une chanson contre les études ecclésiastiques, attribuée à Robert Baston, commence de la même manière :

Meum est propositum gentis imperitae
artes frugi reddere melioris vitae,
et ad artes singulas procedatis rite :
ad mea, Decepti juvenes, documenta venite

Dans M. Wright, *Political songs*, p. 206.

vinum sit appositum morientis ori,
ut dicant, cum venerint, angelorum chori :
Deus sit propitius huic potatori!

Poculis accenditur animi lucerna,
cor imbutum nectare volat ad superna;
mihi sapit dulcius vinum in taberna;
quam quod aqua miscuit praesulis pincerna.

Suum cuique proprium dat natura munus;
ego nunquam potui scribere jejunus :
me jejunum vincere posset puer unus;
sitim et jejunium odi tanquam funus.

Unicuique proprium dat natura donum;
ego versus faciens, vinum bibo bonum,
et quod habent melius dolia cauponum,
tale vinum generat copiam sermonum.

Tales versus facio, quale vinum bibo;
nihil possum scribere, nisi sumpto cibo;
nihil valet penitus quod jejunus scribo;
Nasonem post calices carmine praeibo.

Mihi nunquam spiritus prophetiae (l. poetriae) datur,
nisi tunc cum fuerit venter bene satur;
cum in arce cerebri Bacchus dominatur,
in me Phoebus irruit ac miranda fatur.

Autre (1).

Meum est propositum in taberna mori,
et vinum appositum sitienti ori,

(1) Publiée d'après un ms. du XVe siècle, par M. Wright, *Latin poems commonly attributed to Walter Mapes*, p. XLV; au commencement près, elle diffère entièrement de la pièce précédente. Nous en ajouterons une autre sur l'amour de la bonne chère, que M. J. Grimm a insérée dans le *Gedichte des Mittelalters auf König Frie-*

ut dicant cum venerint angelorum chori :
Deus sit propitius isti potatori !

Potatores singuli sunt omnes benigni ;
tam senes quam juvenes, in aeterna (l. aeterno) igni
cruciantur rustici qui non sunt tam digni,
qui (l. quod) bibisse noverint bonum vinum vini !

Vinum super omnia bonum diligamus !
Nam purgantur vissia (l. vitia?) dum vinum potamus ;
cum nobis sint (l. sit ?) copia, vinum dum clamamus,
qui vivis in gloria te, Deum, laudamus.

Magis quam ecclesiam diligo tabernam ;
ipsam nullo tempore sprevi, neque spernam,
donec sanctos angelos venientes cernam,
cantantes pro ebriis requiem aeternam.

Fertur in convivium vinus, (vi)na, (vi)num ;
masculinum duplicet (l. displicet) atque femininum,
sed in neutro genere vinum est divinum ;
loqui facit socios optimum latinum.

drich I, p. 92, d'après le ms. de Tegernsée :

Alte clamat Epicurus :
Venter satur est securus ;
venter deus meus erit.
Talem deum gula quaerit,
cujus templum est coquina,
in qua redolent divina.

Ecce deus o(p)portunus,
nullo tempore jejunus ;
ante cibum matutinum
ebrius eructat vinum,
cujus mensa et cratera
sunt beatitudo vera.

Cutis ejus semper plena ;
velut uter et lagena ;
jungit prandium cum coena
unde pinguis rubet gena,
et si quando surgit vena,
fortior est quam catena.

Sic religionis cultus
in Venere (sic) movet tumultus ;
rugit venter in agone,
vinum pugnat cum medone :
vita felix, otiosa,
circa ventrem operosa.

Venter inquit : Nihil curo
praeter me, sic me procuro,
ut in pace in id ipsum,
molliter gerens me(t)ipsum,
super potum, super escam
dormiam et requiescam.

Il existe aussi de très-vieilles chansons à boire en langue vulgaire ; à celle que nous avons citée dans nos *Poésies populaires latines*, p. 96, note, nous en ajouterons une en patois poitevin du XIII[e] siècle, que nous avons déjà publiée dans le *Journal des savants de Normandie*, t. I, p. 749 :

Dres lau matin quand jo m'esvauille,
j'ouvre la goule avant les oils
et j'ai recours a ma bouteuille
qui me rend le teint si vermoils.
Si n'ai do vin, a ma fei jo endeve ;
il m'est a vis que mon poure cuer chiet
quand je ne bei que de l'eve.

Ma bouteuille, ale est ma mignoune,
ale (l. ai' ?) fait ben tot cheu que je veus :
jo la debouche et la tapoune,
puis je li mei mon deit au creux.
Si n'ai do vin, a ma fei jo endeve ;
il m'est a vis que mon poure cuer chiet
quand jo ne bei que de l'eve.

L'eve peurit et le vin brule,
il vaut meu bruler que peurir ;
il ne sert de ren qu'on recule
pisque nous faut tartous morir.
Si n'ai do vin, a ma fei jo endeve ;
il m'est a vis que mon poure cuer chiet
quand je ne bei que de l'eve.

Ms. de l'Arsenal, B. L. F, n° 1670, t. II, p. 25.

Chanson de Codrus Urceus pour la fête de saint Martin (1).

Io, Io, Io, Io,
gaudeamus, Io, Io!
Dulces Homeriaci (2),
Io, Io!

Noster vates hic Homerus,
dithyrambi dux sincerus,
pergraecatur hodie (3)!
Io, Io!

Haec est illa bona dies,
et vocata laeta quies
vina sitientibus,
Io, Io!

Nullus metus, nec labores,
nulla cura, nec dolores

(1) Cette chanson, déjà publiée par Goldast dans son *Ovidii erotica et amatoria opuscula*, et réimprimée dans le *Virorum obscurorum epistolae*, appendice, p. 65, éd. de Francfort, 1624, n'a pas la même antiquité que les autres pièces, puisque Codrus Urceus ne vivait que dans la seconde moitié du XVe siècle. Mais elle ne nous en semble pas moins curieuse; les chansons populaires latines, composées en Italie, sont fort rares, et celle-ci a été faite pour la fête de saint Martin. Naogeorgus disait dans son *Papisticum regnum*, l. IV, p. 158, éd. de Bâle, 1553 :

Altera Martinus dein bacchanalia praebet,
Quem colit anseribus populus multoque Lyaeo,
Tota nocte dieque. Aperit nam dolia quisque
Omnia, degustatque haustu spumosa frequenti
Musta, sacer quae post Martinus vina vocari
Efficit. Ergo canunt illum, laudantque bibendo
Fortiter ansatis pateris, amplisque cululis
Quin etiam ludi prosunt haec festa magistris :
Circumeunt etenim sumpto grege quisque canoro,
Non ita Martini laudes festumque canentes,
Anserem ut assatum ridendo carmina jactant.
Cujus nonnunquam partem nummosve vicissim
Accipiunt, celebrantque hoc festum musica et ipsi.

Un passage de Boemus Aubanus, p. 272, n'est pas moins positif : Nemo per totam regionem (la Franconie) tanta paupertate premitur, nemo tanta tenacitate tenetur, qui in festo sancti Martini, non altili aliquo, vel saltem suillo, vitulinove viscere assato vescatur, qui vino non remissius indulgeat. — Wie Deutschen halten Fassnacht, sanct Burkhard und sanct Martin, Pfingsten und Ostern für die Zeit, da man soll für andern Gezeiten im Jahr fröhlich sein und schlemmen. Burkhards Abend um des neuen Most willen; sanct Martin vielleicht um des neuen Weins willen, da brat man feiste Gans und freuet sich alle Welt; Agricola, *Teutsche Sprüchwörter*, no 342. Selon Drechssler, *De larvis natalitiis*, p. 31, la fête de saint Martin serait un souvenir de celle d'Esculape. Voyez aussi une curieuse dissertation de Millin, *Les Martinales ou description d'une médaille qui a pour type l'oie de la Saint-Martin*; Flogel, *Geschichte des Groteskekomischen*, p. 194; Keysler, *Antiquitates septentrionales*, p. 358; Pontanus, *De festis Martinalibus*; nos *Poésies populaires latines*, p. 170, note, et ci-dessus, p. 198, note 3.

(2) Probablement Sectateurs, Étudiants d'Homère; Écoliers : ce mot manque dans du Cange.

(3) Il y a sans doute ici un jeu de mots; *Pergraecari* signifiait pendant le moyen âge Devenir grec et S'enivrer.

sint in hoc symposio !
Io, Io!
Vultis mecum jam potare
et Lyaeum exaltare
dulces Homeriaci,
Io, Io!
Qui potare cupit mecum,
licet verum, portet secum
vina plenis utribus!
Io, Io!
Ecce tibi Trebulani
apportamus et Albani
centum plenos urceos (1):
Io, Io!
Sed quis nobis ministrabit,
et quis praesto vinum dabit
dulce sitientibus?
Io, Io!
Hic habemus Thomasinum,
cognoscentem bonum vinum
primo visu subito :
Io, Io!
Hic ridendo propinabit,
et bibendo provocabit
omnes Homeriacos :
Io, Io!
Audi, bone Thomasine,
graece bibens et latine,

(1) Le *vinum trebulanum* était déjà célèbre dans l'antiquité; voyez Pline, *Historiae naturalis* l. XIV, ch. 6 : comme on connaissait deux villes de ce nom dans le pays des Sabins, et une dans la Campanie, il est impossible de déterminer d'une manière certaine celle dont il s'agit ici. Peut-être même ce *Trebulanum* est-il le nom latin que l'on donnait du temps de Codrus Urceus au vin appelé en langue vulgaire *il Trebbiano*, quoiqu'il fût fait en Toscane. Quant au *vinum albanum*, c'est du vin d'Albano, ou par métaphore du vin étranger; *Trebulanum* pourrait alors signifier du vin national.

tuum fac officium;
Io, Io!
Est jam tempus ut potemus,
et post potum sic oremus:
Deflectamus genua:
Io, Io!
Si potastis, jam levate
et crateras coronate,
ut bibatis iterum;
Io, Io!
Felix est ter, felix quater,
cui dat potum Baechus pater
de spumanti cantharo:
Io, Io!
Ne lucernae extinguantur
et potantes moriantur,
date nobis oleum:
Io, Io!
Vos Germani, vos Hispani;
vos Insubres, vos Britanni,
bibite pro viribus:
Io, Io!
Sed vos rogo dum potatis,
ter quater(que) videatis,
ne frangatis urceum:
Io, Io!
Omnes fortes sunt vinosi,
et potantes animosi,
dicit Aristoteles:
Io, Io!
Omnis doctor, omnis rector
Baechi patris sit protector
in aeterna saecula!
Io, Io!

Dulce dulci misceatis,
ex hoc in hoc faciatis
ut potetis dulcius :
Io, Io!

Bacche, vatum fortis pater,
et qui solus est bimater (1),
et formosus diceris :
Io, Io!

Qui delphinos, amatores
puerorum et potores (2),
feris misces lyncibus :
Io, Io!

Tecum civem Lam(p)sacenum (3)
rogo ducas, et Silenum,
Bacchasque thyrsigeras :
Io, Io!

Et te prope sit Potina (4),
quae dat potum in culina
prima cunctis pueris!
Io, Io!

Tentat Bacchas it(h)yphallus (5),
malus caper, malus gallus,
aha! nimis turpiter :
Io, Io!

(1) On donnait ce nom à Bacchus, parce que n'étant pas encore assez fort pour venir au monde, lors de la mort de sa mère Sémele, Jupiter le garda quelque temps dans sa cuisse. C'est un mythe oriental, parce que la residence favorite du Bacchus indien (Schiba-Dewanischi) etait la montagne *Schimala* ou *Meru*, et que μηρος signifie *cuisse*.

(2) Le dauphin figurait dans la suite de Bacchus, et Aulu-Gelle dit, l. VII, ch. 8 : Delfinos venereos esse et amasios, non modo historiae veteres, sed et recentiores memoriae declarant.

(3) Priape, dont le culte commença a Lampsaque, selon Pausanias, l. IX, ch. 31. On en avait fait le fils de Bacchus, parce que sans doute *sine Baccho friget Venus*, et on le représentait avec des cornes de bouc et une couronne de pampre; voyez Tibulle, *Élégies*, l. I, él. 4, v. 7.

(4) C'était la déesse qui présidait chez les Romains au *boire* des enfants; voyez saint Augustin, *De civitate Dei*, l. IV, ch. 11.

(5) D'εὐθυς, Droit, et φαλλος, Symbole du pouvoir de la génération; on le promenait dans les fêtes de Bacchus; voyez Virgile, *Georgicon*, l. II, v. 385.

Bibe quantum vis, Pirape,
sed honestam partem cape
ne perturbes gaudia :
Io, Io!

Bibe, bibe, bibe, bibe;
tu qui sapis, bibe, bibe,
dum Lyaeus imperat :
Io, Io!

Sed jam potrix turba tace,
et tu, Codre, talos jace
sub bibendi arbitrio :
Io, Io!

Quod jecisti canes ternos (1)
bibe, bibe, bibe ternos
jam Falerni calices :
Io, Io!

Tu jecisti senionem,
bibe, bibe bactrionem (2)
Trebulani veteris :
Io! Io!

Codre, caput tibi fumat;
ne quis ignis te consumat,
stingue mero citius :
Io, Io!

Et vos, mei combennones (3),
elevate bactriones

(1) C'était le coup le plus funeste que l'on pût amener au jeu de dés :

Me quoque per talos Venerem quaerenti secundos,
semper damnosi subsiluere canes.

Properce, l. IV, él. 8., v. 45.

Canis etait l'as, et *Venus* le six.

(2) Il faut sans doute lire *bacrionem*, car on lit dans Festus : Bacrionem dicebant genus vasis longioris manubrii : hoc alii *trullam* appellant ; mais d'autres ms. ont *batrionem* et *baccionem*.

(3) Selon Festus, *Combennones* dicuntur in eadem benna sedentes; il a déjà ici le sens de *compagnons* et peut faire douter que ce dernier mot vienne de *Cumpagani*, Habitants du même village.

ut possitis dicere :
Io, Io!

Io, Io, Io, Io!
Gaudeamus, Io, Io!
Dulces Homeriaci,
Io, Io! (1)

Sur le retour du printemps (2).

Vetus error abiit,
renovantur vetera ;
imber enim transiit,
sol serenat aera ;
tument veris ubera,
tellus impraegnatur.

(1) Toutes les allusions classiques dont cette chanson est remplie nous font croire qu'elle fut composée pour des écoliers qui fêtaient la saint Martin d'une manière toute spéciale. Nous citerons une autre chanson fort ancienne que naguères encore les écoliers du collége de Sainte-Marie de Cambridge chantaient la veille des vacances de la pentecôte :

Concinamus, o Sodales !
Eia ! Quid silemus ?
Nobile canticum,
dulce melos, domum,
dulce domum resonemus.

(2) Ms. de Saint-Bertin, écrit à la fin du XIIe siècle, et conservé à la Bibliothèque de Saint-Omer, sous le no 351. Cette chanson avait été déjà publiée par M. Mene, *Anzeiger für Kunde der teutschen Vorzeit*, 1838, col, 292. La dernière ligne de chaque couplet n'a que six syllabes au lieu de sept, et se termine dans toute la pièce par la même consonnance. Cette forme rhythmique était fort usitée dans la poésie provençale ; nous citerons comme exemple NOITZ E JORN SUI EN PESSAMEN de Garins le Brun. Des poëmes de ce genre furent composés en grand nombre pendant le moyen âge ; un des plus curieux se trouve dans un ms. de Tegernsée, écrit à la fin de XIIe siècle, qui contient le *Ludus paschalis* de Werinherus, que Pezius a publié dans le *Thesaurus anecdotorum*, t. II, P. II, p. 185. Le commencement a été cité par Kugler, *De Werinhero saeculi XII monacho tegernsensi*, p. 37, et nous le réimprimons d'après lui :

Jam vernali tempore,
terra viret gramine,
sol novo cum jubare,
frondent nemora,
candent lilia,
florent omnia.
Est coeli serenitas,
veris suavitas ;
ventorum tranquillitas
est temperies,
clara et dies ;
cantant volucres.
Merulus cincitat,
acredula rupillulat,
turdus truculat
et sturnus pusitat ;
turtur gemitat,
palumbes plausitat,
perdix cicabat,
anser crascitat,
cignus drensat,
pavo paululat,
gallina gacillat,
ciconia clocturat,
pica concitunat,
hirundo et trisphat (sic),
apes bombilat,
merops sincidulat ;
bubo bubilat
et guculus guculat,
passer sonsitrat
et cornus (l. corvus) crocitat.

Il est inutile de dire que l'on chercherait vainement beaucoup de ces mots dans la nouvelle édition de du Cange.

Dictus a majoribus,
non natu sed ordine,
Maius, major omnibus
in anni volumine;
a majorum nomine
  sic denominatur.

Ille rosis derogat
et rosis abutitur,
qui sua non erogat
dum rosa recolitur;
large si non agitur
  rosa derogatur.

Lascivire moniti
temporis lascivia,
non simus solliciti!
Cesset avaritia,
cujus in praesentia
  virtus absentatur!

Chanson satirique sur l'abbé de Glocester (1).

Quondam fuit factus festus,
et vocatus ad commestus

(1) Publiée par M. Wright *Reliquiae antiquae*, t. I, p. 140, d'après un ms. du commencement du XIVe siècle. Cette pièce est d'une latinité trop grossière pour que nous essayons d'y introduire aucune amélioration; elle nous a rappelé pour le rhythme et la forme, une chanson trop connue qui commence par ce couplet :

Vinum bonum cum sapore
bibat Abbas cum Priore
conventus deteriore,
  magna cum tristitia!

Nous citerons encore une espèce de chanson, beaucoup plus moderne, sur l'admission des étudiants dans les Universités allemandes, qui est d'autant plus curieuse qu'on l'attribue à Luther :

Salvete, candidi hospites:
convivianque, sospites,
Quod apparatu divite
hospes paravit, sumite.
Mos est cibum magnatibus
condire morionibus:
Nos, dum jocamur crassius,
bonis studemus moribus,
Lignum fricamus horridum,
crassum dolamus rusticum,
Curvum quod est hoc flectimus,
crassum quod est deponimus.
Beatus iste sordidus,
altis spectandus cornibus,
Ut sit novus scholasticus,
providerit de sumptibus.
Interea dum ludicro
tempus datis spectaculo,
Frontem severam ponite,
frontem serenam sumite.

Dans Croke, *Essay on the history of rhyming latin verse*, p. 125.

Abbas, prior de Glowcestrus,
cum totus familia.

Abbas ire sede sursum,
et Prioris juxta ipsum;
ego semper stavi dorsum,
inter rascalilia.

Vinum venit sanguinatis
ad Prioris et Abbatis;
nihil nobis paupertatis,
sed ad dives omnia.

Abbas bibit ad Prioris:
date vinum ad majoris,
possit esse de minoris,
si se habet gratia.

Non est bonum sic potare,
et conventus nihil dare;
quia volunt nos clamare
durum in capitula.

Surge, cito recedamus,
hostes nostros relinquamus,
et currino (1) jam precamus,
ibimus in claustria.

Post completum redeamus,
et currinum combibamus,
atque simul conlaetamus
in talis convivia.

Estne aliquid in currino?
Immo certe plenum vino,

(1) Ce mot, qui se trouve dans trois strophes consecutives, n'est pas expliqué dans la nouvelle édition de du Cange, et nous ne pouvons le rattacher d'une manière qui nous satisfasse à aucun mot grec, latin, saxon, gallique, anglais ou français.

ego tibi nunc propino
de bona concordia.

Dixit Abbas ad Prioris :
Tu es homo boni moris,
quia semper sanioris
mihi das consilia.

Post completum rediere,
et currinum combibere,
potaverunt usque flere
propter potus plurima.

Prior dixit ad Abbatis:
Ipsi habent vinum satis;
vultis dare paupertatis
noster potus omnia?

Quid nos spectat paupertatis?
Habet parum, habet satis,
postquam venit non vocatis,
ad noster convivia.

Si nutritum esset bene,
nec ad cibus nec ad coenae
venisset pro marcis denae,
nisi per precaria.

Habet tantum de hic potus,
quod conventus bibit totus,
et cognatus et ignotus,
de aegris servisia.

Abbas vomit et Prioris;
vomis cadit super floris;
ego pauper steti foris,
et non sum laetitia.

Rumor venit ad Antistis,
quod Abbatis fecit istis;

totum monstrat ad ministris,
quod fecit convivia.

Hoc est meum consulatis,
quod utrumque deponatis,
et Prioris et Abbatis,
ad sua piloria.

Per hoc erit castigatis,
omnis noster subjugatis,
Prior, Clerus, at Abbatis,
ne plus potent nimia.

Absit! dicit alter clerus,
quia bibit parum merus,
quod punitur tam severus
per noster consortia.

Esset enim haec riotus,
quod pro stultus horum potus,
sustineret clerus totus
pudor et scandalia.

Volunt omnes quidem jura,
quod per meum forfectura
alter nullus fert laesura,
sed pro sua vitia.

Sed sic instat in privatis,
bis sex marcas det Abbatis,
Prior denis, et est satis,
ut non sit infamia.

Placet hoc ad nos Antistis,
dent ad praesens nummos istis,
sed si potant, ut audistis,
nunquam habet supera.

Dixit Abbas ad Prioris:
Date mihi de liquoris,

status erit melioris,
si h(ab)ebit gratia.

Dixit Prior ad Abbatis:
Habes modo bibe satis,
non est bonum ebriatis,
ire post in claustria.

Unus..... de majorum,
bonus lector et cantorum,
irascatus ad Priorum
dixit ista folia :

Prior, vos non intendatis,
quantum sumus laboratis,
in cantare et legatis,
per ista festalia.

O Abbatis et Priore,
nihil datis de liquore;
non est vobis de pudore?
Tu es avaritia.

Vos nec nobis nihil datis,
nec Abbatem parvitatis,
facit noster sociatis
sua curialia.

Qui stat, videt ne cadatis,
multos enim de praelatis
sunt deorsum deponatis
propter avaritia.

Propter cordis strictitatis,
sunt superbi descendatis,
et sic propter parvitatis
perdere magnalia.

Rogo Deus majestatis,
qui nos fecit et creatis.

ut hoc vinum quod bibatis
    possit vos strangulia.

Ad hoc verbum Prior cursus,
furabatur sicut ursus,
unam vicem atque rursus
    momordavit labia.

Tandem dixit ad . . . . . . :
. . . . . vilis, gareione,
quondam discus de pulmone
    fuit tibi gaudia.

Nunc tu es canonizatus,
et de nihil elevatus,
sicut regem vis pascatus,
    et in major copia.

Habes justum et micheam,
et servisiam frumenteam,
unde regis posset eam
    bibit cum laetitia.

Nullum carnes commedatis,
neque pisces perfruatis,
lactem quoque denegatis,
    sic te facit sobria.

Nullum tibi sit tabellum,
neque tibi sit scabellum,
mensa tibi sit patellum
    non habeus (l. habens) mappalia.

Super terram sic sedebis,
nec abinde removebis;
velis, nolis, sic manebis,
    in haec refectoria.

Post haec dies accedatis
ad Prioris et Abbatis

disciplinas assumatis,
fac: Flectamus genua.

Sic devote prosternatis,
ac deinde lacrimatis,
dorsum nudum extendatis,
caret te laetitia.

Ibi palam confiteris,
quod tu male delinqueris,
et sic pardonem consequeris,
in nostra capitula.

Tunc proinde tu cavebis
malum loqui, sic tacebis,
praelatores non spernebis
contra tuum regula.

Chanson en l'honneur d'un prélat par Conrad Marner (1).

Pange vox Adonis
nobilem praelatum de solio,
qui gaudet in bonis
et caret vitiorum lolio;
est jocundus, laetus et affabilis,
in promisso stabilis,
pronidus (l. providus), prudens, honorabilis.

Cum Architriclino
dicere possum ejus vultibus,
tu servasti vino
nobili finem atque dapibus,
et post primum non datur deterius,

(1) Publiée par M. von Der Hagen, *Minnesinger*, t. III, p. 333. Conrad Marner était né en Souabe, et florissait dans la première moitié du XIII[e] siècle; c'était un des plus habiles minnesinger; voyez M. von Der Hagen, *Ibidem*, t. IV, p. 524-536. On connaît de lui une autre pièce toute latine, *Ibidem*, t. II, p. 257, et une mêlée d'allemand et de latin, t. III, p. 448.



verum loquor, verius
funditur bonum atque melius.

Ad gradus virtutum
properas, ut sol ad meridiem;
paupertatis nutum
sentiens, quaeres ejus faciem :
cur, Fortuna vitrea, sic deficis,
cur cito non efficis
quod sit hic in loco Pontificis?

Sed si non est princeps,
cathedrae scilicet officio,
ut clerus deinceps
memorat quando electio;
est statura caeteris praestantior,
vultu elegantior,
moribus cunctis honorantior.

Major mea laude,
forma veri hominis,
tamen sine fraude
gloriam cano sui nominis:
verbi Dei gratia fit ratio;
non est adulatio,
hunc decet vere collaudatio.

Huic ignoro parem
circiter per totam Carinthiam,
si perambularem
Saxones, Francos et Bavariam,
Suevos, fertilem Alsatiam,
ibi finem faciam,
non habet clerus talem, quam...

Chanson contre les Juifs (1).

O natio nefandi generis!
Cur gratiae donis abuteris?
Multiplici reatu laberis,
dum literam legis amplecteris
et literae medelam deseris.

Gens perfida, coecata, deperis;
sed Moysen consideraveris
nec faciem videre poteris;
si mystice non intellexeris,
in faciem permutam falleris.

Considera,
Misera,
quare damnaberis
quod literam
properam
interpretaveris.

Convertere
propere;
nam si converteris,
per gratiam,
veniam
culpa (l. culpae) mereberis.

Chanson érotique (2).

Importuna Veneri

(1) Cette pièce, qui ne semble plus appartenir à la catégorie des chansons de table, se trouve dans un ms. du XIV[e] siecle, conserve à la Bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier, sous le nº 196 : nous en devons la copie que nous publions à l'obligeance de M. Pascal Blanc, Conservateur du Musée Fabre.

(2) Ms du XII[e] siécle, appartenant jadis à l'abbaye de Saint-Bertin, et conservé à la B. de Saint-Omer, sous le nº 351; dans M. Mone, *Anzeiger für Kunde der teutschen Vorzeit;* 1838, col. 288. Avant de publier ces chansons qui sont souvent d'une liberté d'expression fort regrettable, nous ferons re-

redit brumae glacies,
redit equo celeri
Jovis intemperies :
cicatrice veteri
squalet mea facies :
Amor est in pectore
nullo frigens frigore (1).

Jam cutis contrahitur,
dum (flammis ?) exerceor ;
nox insomnis agitur
et in die torqueor ;
si sic diu vivitur,
graviora vereor :
Amor est in pectore,
nullo frigens frigore.

Tu qui colla superum,

marquer encore pour notre justification que les recueils où elles se trouvent contiennent aussi des chansons dévotes qui étaient probablement des mêmes auteurs. Les expressions sensuelles et même licencieuses choquaient si peu la naïveté du moyen âge qu'on ne se faisait pas scrupule de s'en servir en parlant de la Vierge, et des sentiments qu'elle inspirait à Dieu. Nous citerons, comme exemple, une pièce que M. Croke a publiée d'après un ms. du XII[e] siècle (?) :

Ave, Pulcra pelle, pulpa,
foecundata sine culpa,
sine viri semine !
Ave, cujus pulcrimenti
totus fulgor firmamenti
vincitur vibramine !

Ave, Pulcra naso, malis,
pulcra dorso, pulcra palis,
dentiumque serie !
Pulcra, pulcram aliorum
formam vincis et olorum
olorina facie.

Ave, Pulcra colamellis,
et gingivis, et labellis,
pulcro Pulcra cilio !
Ave, cujus calcem claro
nec centenni commendare
sciret Seraph studio !

Ave, Pulcra pulcris auris,
pulcra pe[...] nomine (sic) cruris,
masculis et tibiis ·
pulcra plantis, pulcra talis,
umbilico, coxis, aliis (i. alis),
pernis et arteriis !

Ave, Pulcra fauce, nare,
cujus nemo caraxare
potest formam graphicis ;
pulcra nomine (sic) digitorum,
scapularum, lacertorum,
et interscapulis (sic).

. . . .
. . . .

Ave, caste foecundata,
nulla carnis titillata
lasciva libidine !

Ave, Templum summi regis
et posteris novae legis
altare thuricaeum !
Ave, cujus faber poli
reservavit sibi soli
virginale hymeneum (sic) !

Essay on the history of rhyming latin verse, p. 109.

(1) On lit dans une autre chanson du même manuscrit :

Jovis intemperies
mutat rerum speciem ;
nulla meam species
alterat temperiem :
totum cogat spiritum
Boreas in glaciem,
tamen hoc propositum
non variem.

Cupido, suppeditas,
cur tuis me miserum
facibus sollicitas?
Non te fugat asperum
frigoris asperitas:
Amor est in pectore,
nullo frigens frigore.

Elementa vicibus
qualitates variant,
dum nunc pigra nivibus,
nunc calorem variant;
sed mea singultibus
colla semper inhiant:
Amor est in pectore,
nullo frigens frigore.

Autre (1).

Dulcis aurae temperies,
dulcis garritus avium,
hi sunt cibus et requies,
quibus Amor est gaudium (2).

Amor est illa species,
juxta vatis praesagium,
quae repetita decies
placet nec infert taedium.

Pallor, singultus, macies,
suspiria, jejunium,

(1) Ms. de Saint-Omer, nº 351; dans M. Mone, *Anzeiger für Kunde der teutschen Vorzeit*, 1838, col. 292.

(2) On lit dans une autre chanson du même manuscrit :

Verna redit temperies,
prata depingens floribus;
telluris superficies
nostris arridet moribus,
quibus amor est requies,
cibus esurientibus.

haec est amoris acies
in castris militantium.

Amoris est materies
de natura coelestium,
quam non frangit canities,
nec demolitur senium.

Amor, tua mollities
declinat in contrarium;
tua blanditur rabies;
tuum mel fit absynthium (1).

Tu saturis esuries,
siti peruris ebrium,
per abrupta planities,
per plana praecipitium.

Amor, tua durities
vertitur in remedium,
ludus tuus est series;
tuus labor est otium.

si fiam Maro millies
et linguis loquar omnium,
vix explicem materies
amoris et amantium.

Amor Medeam docuit
spargi natorum sanguine;
Amor Tonantem minuit,
indutum membra feminae,
Amor Alcidem domuit,

(1) Cette métaphore se retrouve dans une autre chanson du même manuscrit :

Dum fugitur
amor, incurritur,
et non convertitur
in mel absynthium;
nil agitur,
si dum relinquitur
Syrtis, incurritur
Scyllae naufragium.

trahentem pensa dominae (1).

Autre (2).

Declinante frigore,
picto terrae corpore,
tellus sibi credita
multo reddit foenore :
eo surgens tempore,
nocte jam emerita,
resedi sub arbore.

De sub (3) ulmo patula
manat unda garrula;
ver ministrat gramine
frontibus umbracula,
qui per loca singula
profluunt aspergine
virgultorum pendula.

Dum concentus avium
et susurri fontium,
garriente rivulo,
per convexa montium
removerent taedium,
vidi sine patulo
venire Glycerium (4).

(1) Ce dernier couplet a, comme on voit, un rhythme entièrement different; c'est un sixain au lieu d'un quatrain, et les rimes sont changées.

(2) Ms. de Saint-Omer, no 351, dans Mone, *Anzeiger für Kunde der teutschen Vorzeit*, 1838, col. 287.

(3) C'est l'origine du français *Dessous*; on réunissait assez souvent dans la vieille langue deux prepositions latines.

(4) C'est un nom de femme, malgré sa terminaison masculine, comme le prouve le reste de la chanson, et un fragment, d'une crudité regrettable, qui se trouve dans l'ancien ms. de Tegernsée, que l'on conserve maintenant à la Bibl. de Munich; fol. 98, recto.

De mundi statu.

Mundus est in varium saepe variatus
et a statu ordine sui degradatus;
ordo mundi penitus est inordinatus,
mundus nomine tenus stat sed est prostratus.

Transierunt vetera, perit mos antiquus;
inolevit nequior mos et plus iniquus;
nemo meus, quilibet suus est amicus; [iniquus.
non Saturnus regnat nunc, immo (l. sed?) ludus

Chlamys, multifario
nitens artificio,
dependebat vertice;
cotulata (1) vario,
vestis erat tyrio
colorata murice,
opere plumario.

Frons illius adzima (2),
labia tenerrima :
Ades, inquam, omnium
mihi delectissima,
cor meum et anima,
cujus formae lilium
mea pascit intima.

In te semper oscito (3),
vix ardorem domito;
a me quidquid agitur,
lego sive scriptito,
crucior et merito,

Sperabamus quod adhuc quisquam remaneret,
mundum qui praecipitem dando sustineret,
pleno cornu copiae munera praeberet,
nomen largi, sed et rem, quod plus est, haberet.

Avem raram nondum hanc potui videre;
est phoenice rarior, hircocervus vere;
hanc quaesivi saepius; Felix, tu jam quaere;
ei nomen interim dabimus chimaerae.

Mundus ergo labitur, nullus hunc sustentat;
currit, cadit, corruit; quis eum retentat?
Largitatis semitas nemo jam frequentat;
actus largi stren[u]uos nemo repraesentat.

Unam tamen video formam largitatis,
quam vos specialiter cleri celebratis;
hanc edicam nudius, si vos sileatis,
si cum patientia me sustineatis.

Dicit quis : Enuclea; quid est hoc quod ais?
Dicam. Larga munera vestra sentit Thais;
Thais illa celebris termis, cum s. bais (sic);
illa Trojae pestilens et damnosa Orais.

Haec (l. huic) dum nudo nudam se per hoc injungit,
manu, lingua, labiis, palpat, lingit, ungit;
at Venus medullitus sculpit, prurit, pungit :
Pamphilum dupliciter sic Thais emungit.

Tamen est qui Thaidem ut cadaver odit,
ab hac ut a bestia cavens se custodit;
sed dum Ganimedicus.... (pusiuntem ?) fodit,
ignem ei, loculos pari dente rodit.

Nullum hic est medium; quivis clericorum,
si non in Glicerium, largus est (l. est) in Porum;
licet ambidextri nunc multi modernorum,
uni tamen profero jocos geminorum.

Restat adhuc alter (sic) largitatis genus,
sed hoc totum ventris est, nil hic capit Venus.
(LE RESTE MANQUE.)

(1) Ce mot ne se trouve pas dans la nouvelle édition de du Cange; probablement il signifie *A côte*, *Rayée*; le patois normand donne encore le nom de Cotillon à des robes sans manche, presque toujours rayées de différentes couleurs.

(2) Ce mot, ordinairement écrit *Azymo*, signifie Pur, Sans tache; Paschasius Radbertus dit dans son livre *De corpore et sanguine Domini*, ch. 20 : Si tamen sumus azymi, id est absque fermento malitiae et nequitiae.

(3) S'il ne faut pas lire *Ad te*, *Oscito* est employé dans un sens qui n'est indiqué dans aucun dictionnaire.

ni frui conceditur
quod constanter optito.

Ad haec illa frangitur,
humi sedit igitur
et sub fronde tenera,
dum vix moram patitur,
subjici compellitur :
sed qui nescit caetera?
Praedicatus vincitur.

Autre (1).

Sole regente lora
poli per altiora,
quaedam satis decora
virguncula
sub ulmo patula
consederat;
nam dederat
arbor umbracula.

Qu(a)m solam ut attendi,
sub arbore descendi
et Veneris ostendi
mox jacula,
dum noto singula,
caesariem
et faciem,
pectus et oscula.

Quid, inquam, absque pari
placet hic spatiari,
Diones apta lari

(1) Ms. de Saint-Omer, nº 351, dans Mone, *Anzeiger für Kunde der teutschen Vorzeit*, 1838, col. 287.

Puellula ?
Nos nostra vincula,
si pateris,
a Veneris
disjungunt (l. conjungent ?) copula.

Virgo decenter satis
subintulit illatis :
Haec, precor, o[b]mittatis
ridicula ;
sum adhuc parvula,
non nubilis,
nec habilis
ad haec opuscula.

Hora meridiana
transit, vide Titana (1);
mater est inhumana :
jam pabula
spernit ovicula ;
regrediar,
ni feriar
materna virgula.

Signa, Puella, poli
considerare noli,
restant immensa soli
curricula :
placebit morula,
nil temere
vis spernere
mea munuscula.

(1) Le Soleil, un des Titans ; cette forme se trouve déjà dans Sénèque, *Medea*, act. III, sc. 1 :

. . . . . . quaeque anhelantem premens
Titana, tantis Aetna fervescit minis ?

Muneribus oblatis
me flecti ne credatis,
non frangam castitatis
repagula;
non haec me fistula
decipiet,
nec exiet
a nobis fabula.

Quam mire simulantem
ovesque congregantum
pressi nil reluctantem
sub pennula,
flore et herbula
(viridente
et) praebente
(votis) cubicula.

Autre (1).

Plaudit humus, Boreae
fugam ridens exulis;
pullulant arboreae
nodis comae patulis:
gaudat (l. gaudet?) Rhea (2) coronari
novis frontem flosculis,
olim gemens carcerari
sui saevis vinculis.
Felix morbus qui sanari
nescit sine morbo pari!
Aethera Favonius
inducit a vinculis,

(1) Publiée d'après un ms. du commencement du XIVe siècle, par M. Wright, *Early mysteries and other latin poems*, p. 113.

(2) La terre; c'était la fille de la Terre, mais on la prenait quelquefois pour sa mère, de même que l'on désignait Vénus par le nom de sa mère Dione.

ornat mundum Cyprius
sacris diu copulis;
castra Venus renovari
novis ovat populis
et tenellas populari
blandis mentes stimulis.
Felix morbus qui sanari
nescit sine morbo pari!

Tecum, Venus, haurio
venis ignem bibulis;
tuis, Flora, sitio
favum de labellulis;
Flora, flore singulari
praeminens puellulis,
solum sola me solari
soles in periculis.
Felix morbus qui sanari
nescit sine morbo pari!

Rapit nobis ludere
dictis livor aemulis,
nos obliquis laedere
gaudens linguae jaculis;
nolo volens absentari,
votis uror pendulis,
fugi timens te notari
nigris famae titulis.
Felix morbus qui sanari
nescit sine morbo pari!

In discessu dulcibus
non fruebar osculis;
salutabas nutibus
pene loquens garrulis,
fas non erat pauca fari;

fuere pro verbulis
quas, heu! vidi derivari
lacrimas (l. lacrymae) ex oculis.
Felix morbus qui sanari
nescit sine morbo pari!

Autre (1).

De terrae gremio
rerum praegnatio
progreditur
et in partum solvitur
mirifico colore.

Nata recentius
lenis Favonius
sic recreat,
ne flos novus pereat
t(h)raicio rigore.

(H)erbis ad(h)uc teneris
eblanditur aet(h)eris
temperies;
ridet terrae facies
multiplici calore.

Herba florem,
flos odorem,
odor floris,
ros (h)umoris
[generat, generat,]
generat materiam.
Sementivam
redivivam (2)

(1) B. R. nº 5719 (XIIIe siècle), fol. 36, recto; ni les lignes ni les couplets ne sont divisés.

(2) Probablement ce mot est un substantif et signifie Renouveau; il manque dans la nouvelle édition de du Cange.

reddunt cun(c)ta,
fruges (l. frugum?) multa
et promittunt copiam.

Fronde sub arborea
Philomena Terea,
dum meminit,
non desinit
(sic imperat natura)
natura,
recenter conqueri[t]
de veteri
jactura.

Mens effertur laetior,
oblectatur gratior,
dum jaceo
gramineo,
sub arbore frondosa,
frondosa
riparum margine,
cum virgine
formosa.

Vere suo,
adolescens mutuo,
respondeat amori,
creber erit
nec defessus cesserit
venerio labori (1).

Veneris
in asperis
castris nolo militem
qui juventae limitem

(1) Le copiste semble avoir oublié un couplet correspondant.

transiert,
perdiderit
calorem.

Rideo
dum video
virum longi temporis,
qui ad annos Nestoris
ingreditur
et sequitur
amorem.

Autre (1).

Ecce laetantur omnia,
quaeque dant sua gaudia,
excepto me qui gratia
amicae meae careo;
quod quorumdam invidia
evenit, unde doleo.

Amor amoris lancea
me vulneravit aurea,
mallem ego quod plumbea:
nam sic in illam ardeo,
non est catena ferrea
quae me teneret laqueo.

Est equidem res anxia,
amor plenus miseria;
nam tunc dat in (l. mihi) gaudia
cum velle mentis (h)abeo,
item praebent (l. praebet) suspiria
cum cupita non teneo.

(1) B. R. nº 3719 (XIIIe siècle), fol. 40, recto.

Amore nihil gravius,
nihil amore levius,
nihil eo felicius;
gravat corde lapideo;
mutatur ex lascivia;
est felix cum possideo.

Quot sunt arenae littore,
quot folia in arbore,
quot rami sunt in nemore,
tot dolores sustineo;
ob (h)oc infirmus corpore,
quod (h)anc tenere nequeo.

Rursus quot sunt in aethere
astra, (vel?) quot sub aere
(h)omines credo vivere,
tot vicibus congaudeo
cum possum mane tangere
quam semper mente video.

Nulli sit admirabile
quod facit amor feminae
me non carere crimine;
nam sub throno aethereo
non est qui pulchritudine
(h)anc vincat cui me debeo.

Autre (1).

De ramis cadunt folia,
nam viror totus periit,
jam calor liquit omnia
et abiit;

(1) B. R. no 3719 (XIIIe siècle), fol. 42, recto.

nam signa coeli ultima
sol petiit.

Jam nocet frigus teneris,
et avis bruma laeditur,
et philomena caeteris
conqueritur,
quod illis ignis aetheris
adimitur.

Nec lympha caret alveus,
nec prata virent herbida.
sol nostra fugit aureus
confinia;
est inde dies niveus,
nox frigida.

Modo frigescit qui(d)quid est,
sed solus ego caleo;
immo sic mihi cordi est
quod ardeo;
hic ignis tamen virgo est,
qua lageo.

Nutritur ignis osculo
et leni tactu virginis;
in suo lucet oculo
lux luminis,
nec est in toto saeculo
plus numin(i)s.

Ignis graecus extinguitur
cum vino jam acerrimo;
sed iste non extinguitur
miserrimo;
immo fomento alitur
uberrimo.

Autre (1).

Sic mea fata canendo solor,
ut nece proxima facit olor;
blandus (h)aeret meo corde dolor,
roseus effugit ore color,
cura crescente,
moerore vigente,
vigore labente,
miser morior,
tam male pectora multat amor;
ah! morior; ah! morior; ah! morior
dum quod amem cogor et non amor.

Felicitate Jovem supero
si me dignetur quam desidero,
si sua labra semel novero,
una cum illa si dormiero;
mortem subire,
placenter obire,
vitamque finire
statim potero,
tanta si gaudia non rupero;
ah! potero; ah! potero; ah! potero,
prima si gaudia concepero (2).

Chant sur la conversion de l'Angleterre (3).

Sanctus papa Gregorius,

(1) B. R. nº 3719 (XIIIᵉ siècle), fol. 88, recto.

(2) Nous citerons encore le premier couplet d'une chanson publiée avec une vieille traduction allemande par von Fichard, *Frankfortische Archiv*, t. III, p. 205-208:

Amabilis puella,
per omnia tenella,
basiorum mella
dulce ore mihi praebuit.

(3) Publié par M. Wright, d'après un ms. du Xᵉ siècle, dans le *Biographia britannica literaria*, t. I, p. 18; il était certainement destiné à être chanté, puisqu'il est noté.

Augustini didascalus (1),
Dum per eum multimoda
nosset geri miracula,
Et Saxonum cor saxeum (2)
fateri Christum dominum,
Proventu euvangelicae
exhilaratus vineae,
Psallebat hoc celeumate,
divino tactus pneumate :
  Ecce lingua Britanniae,
frendens olim barbarie,
In Trinitate unica
jam alleluia personat,
Proventu euvangelicae
exhilarata vineae (3).

Chant pour la réception d'un roi (4).

Salve, Proles regum invictissimorum!
Dominus Deus exercituum memoriale tuum!

(1) Ce fut Grégoire I. qui occupa le Saint-Siége du 3 septembre 590 au 12 mars 604, qui envoya les premiers missionnaires en Angleterre, sous la conduite du bénédictin saint Augustin. Il y conserva pendant longtemps une grande réputation de sagesse, car on en dit dans le *Metrical monology*, v. 200 :

Ne hyrde ic guman awyrn,
Ænigne ær
æfre bringan
Ofer sealtne mere
selràn lare, —
Bisceop bremran.

(2) Ce jeu de mots était sans doute fort connu, car Alcuin dit aussi dans son poëme *De pontificibus et sanctis Ecclesiae eboracensis :*

Duritiam propter dicti cognomine Saxi.

(3) Cette dernière ligne ne se trouve pas dans le ms.; mais le sens et le rhythme l'ont fait ajouter par M. Wright, et cette restitution nous semble suffisamment probable.

(4) Publié, d'après un ms. du Xe siècle, par Canisius, *Lectiones antiquae*, t. II, P. III, p. 200, éd. de Basnage; il l'attribue à Ratpert, qui dirigea l'école de Saint-Gall dans le dernier quart du IXe siècle; voyez Leyser, *Historia poematum et poetarum medii aevi*, p. 257; *Histoire littéraire de la France*, t. V, p. 657, et Papebroch dans le *Vitae Sanctorum*, avril, t. 1, p. 577. Ce chant aurait alors été fait lors de la visite de quelque prince carlingien à Saint-Gall, et la grossièreté, nous dirions volontiers la nullité du rhythme, nous ferait croire qu'il fut composé en allemand, et que nous n'en possédons plus qu'une traduction latine. C'est, comme nous l'avons dit dans nos *Poésies populaires latines*, p. 157, ce qui est arrivé aussi pour l'hymne de saint Gall, et il est fort remarquable que l'imitation qui nous en a été conservée, soit également attribuée à Ratpert. Au moins le rhythme d'autres chants de cette nature est-il beaucoup plus marqué :

Salve, Proles regum invictissimorum (1)!
Et tu ad Dominum tuum converteris!
Salve, Proles regum invictissimorum!
Misericordiam et judicium custodi!
Salve, Proles regum invictissimorum!
Et spera in Domino Deo tuo semper!
Salve, Proles regum invictissimorum.

Chant sur la victoire remportée par les Pisans, en 1088 (2).

Inclytorum Pisanorum scripturus historiam,
antiquorum Romanorum renovo memoriam;

Suscipe clementem, Plebs devotissima, regem,
duoque canens Galli tecta sub alta pii.

Hortmann, *Ibidem*, p. 204.

Rex benedicte, veni visens habitacula Galli,
Othmari tutis accipienda sacris.

Waldramm, *Ibidem*.

Imperatorum genimen potentum
macte regnorum novitate mira;
semper antiquis famulis, benigne
Rex, miserere.

Anonyme, *Ibidem*, p. 205.

En adest Caesar pius et benignus
orbe qui toto rutilat coruscus,
atque prae cunctis bonitate pollet
munere Christi.

Theoduifus, *Ibidem*, t. II, P. II, p. 75.

(1) Il n'y a dans Canisius que *Salva*; mais nous avons cru que, comme dans une foule d'autres exemples, le premier vers était un refrain, indiqué seulement dans le ms. par le premier mot, que tous les moines repétaient en chœur.

(2) Ce poëme a déjà été publié par M. de Reiffenberg dans le *Bulletin de l'Académie de Bruxelles*, t. X, P. I, p. 524, d'après un ms. du commencement du XII[e] siècle, qui est conservé à la B. R. de Belgique, sous le n° 3912. Son importance avait été signalée par M. Pertz, *Archiv der Gesellschaft für altera deutsche Geschichtskunde*, t. VII, p. 539 : il donne des détails sur un événement qui ne nous était connu que d'une manière tout à fait insuffisante. Anno 1078, Pisani et Januenses guerram habentes, plura sibi damna invicem contulerunt. Deinde concordia facta, anno 1088, simul stolum fecerunt in Africam, et ceperunt duas magnificas civitates, Almadiam et Sibiliam, die S. Sixti; ex quibus civitatibus, Saracenis fere omnibus interfectis, maximam praedam auri, argenti, palliorum et ornamentorum abstulerunt. De qua praeda thesauros pisanae ecclesiae in diversis ornamentis amplificaverunt et ecclesiam S. Sixti in curis veteri aedificavarunt. Guido Vicecomes, Guidonis filius, in praelio obiit; *Breviarium historiae pisanae*, dans Muratori, *Rerum italicarum scriptores*, t. VI, col. 168. Le *Chronicon pisanum* s'exprime à peu près dans les mêmes termes : Fecerunt Pisani et Januenses stolum in Africa et ceperunt duas munitissimas civitates, Dalmatiam et Sibiliam, in die S. Sixti. In quo bello Ugo Vicecomes, filius Ugonis Vicecomitis, mortuus est. Ex quibus civitatibus Saracenis fere omnibus interfectis, maximam praedam auri et argenti, palliorum et ornamentorum abstraxerunt. De qua praeda thesauros pisanae ecclesiae et (l. in) diversis ornamentis mirabiliter amplificaverunt, et ecclesiam B. Sixti in curte veteri aedificaverunt; *Ibidem*, col. 109. Le récit de Paolo Tronci est plus détaillé; mais il n'indique pas ces sources, et pouvait par conséquent paraître suspect. Cessati tutti i tumulti, si diedero queste duere publiche al concertato apparecchio delle armate, che ben presto unite a date le vele al vento, con prospero viaggio si portorono alle spiagge di Damiata; onde sbarcato l'esercito, posero l'ossedio a quello

nam extendit modo Pisa laudem admirabilem,
quam olim recepit Roma vincendo Carthaginem.

Manum primo redemptoris collaudo fortissimam,
qua destruxit gens Pisana gentem impiissimam;
fit hoc totum Gedeonis simile miraculo,
quod perfecit sub unius Deus noctis spatio.

Hic cum tubis et lanternis processit ad praelium;
nil armorum vel scutorum pertendit in medium;
sola virtus Creatoris pugnat terribiliter,
inter se Machanitis (l. Madianitis) caesis terribiliter.

Sunt et (hi) Machanite (l. Madianitae) signati ex nomine;

citta, la quale in pochi giorni caddè io loro potere. Riposati che furono alquanto, risolsero tentare di nuovo un' altra impresa, siche dati gl' ordini convenienti per l'attacco d'un' altra piazza, andorono ad accamparsi sotto la citta di Libia, e dategli alcune battaglie ridussero que' barbari ad estremo partito; onde eglino persuasisi con inventata astuzia d'ingannare i christiani, finsero di voler venire a parlamento per concludere accordi e rendersi ad uso di buona guerra. Ma penetrate i Pisani le false lusinghe degl' inimici; senza intervallo di tempo, condotti tutti i prigioni da loro fatti in quella impresa, a vista degl' assediati il misero a fil di spada. Veduto i Saracini, che il loro disegno non haveva havoto l'esito desiderato, si accinsero coo grand' impeto ad una disperata difesa, nelle quale rimase estinto Ugone Visconti, capitano insigne per nobilita et molto più per valore. Continuando que' barbari con sregolato concerto alla resistenza degl' impeti christiani, le forze de' quali sempre più superavano il loro ardire, stanchi et intimoriti, diedere esito a' Pisani d'impadronirsi della citta; siche presa che l'hebbero, per vendicare il sangue christiano sparso da quegl' infedeli con crudelta inaudita, levorono a tutti miseramente la vita; *Memorie istoriche della citta di Pisa*, p. 30. Les victoires fournissaient si naturellement un thème à l'inspiration populaire, que malgré la longueur et la precision des details, malgré même des allusions et des expressions qui indiquent un auteur erudit et probablement ecclésiastique, nous n'hésitons pas à croire que ce chaot fut composé pour le peuple. Twysdeo nous a cependant fait connaitre dans son *Historiae anglicanae scriptores decem* deux chaots sur des victoires, composés l'uo daos un rhythme tout à fait semblable, et l'autre daos une mesure fort peu différente, qui ne sont certainement pas populaires. Le premier est attribué à Serlo, et fut fait à l'occasion de la bataille de l'Étendard, que le roi d'Angleterre Étienne gagna en 1138 contre le roi d'Écosse David I; il commence ainsi :

David, ille manu fortis sceptrum tenens scoticum,
armatorum multa manu regnum intrat anglicum;
sed cum Tysan contra suum transit infortunium,
quem invadit vix evasit Stephani standardium.

Le second est anonyme et deplore la bataille de Bannockburn, où les Anglais furent battus par les Écossais en 1313; nous en rapporterons les deux premiers couplets pour faire juger de son caractère :

Me cordis augustia (l. angustia) cogit mira fari,
Scotiae quod Anglia coepit subjugari :
nova jam (l. nam ?) prodigia dicitur patrari,
quando matri filia sumit dominari.

Regionum Anglia plurium matrona,
cui tributaria jam dabantur dona,
proh dolor! nunc cogitur nimis esse prona
filiae, qua laeditur materna corona.

Trompé par la fréquence des rimes interieures, et probablemeot aussi par le rhythme ordioaire des ballades anglaises, le savant conservateur de la Bibliotheque royale de Belgique a coupé en deux les lignes de quinze syllabes dans lesquelles ce poème est écrit : nous les avons rétablies dans leur entier.

hos in malo nam Madia (1) nutriebat homine,
sita pulcro loco maris civitas haec impia,
quae captivos constringebat plus centena mil(l)ia.

Hic Timinus praesidebat, Saracenus impius,
similatu(s) Antechristo, draco crudelissimus;
habens portum, juxta urbem, factum artificio,
circumseptis (l. circumseptum) muris magnis et plenum navigio.

Hic tenebat duas urbes opibus ditissimas
et Saracenorum multas gentes robustissimas;
stultus et superbus nimis, elatus in gloriam (l. gloria),
qua de causa Pisanorum fit clara victoria.

Hic cum suis Saracenis devastabat Galliam,
captivabat omnes gentes quae tenent (H)ispaniam.
et in tota ripa maris turbabat Italiam;
praedabatur Romaniam usque Alexandriam.

Non est locus toto mundo neque maris insula,
quam Timini non turbaret (h)orrenda perfidia;
R(h)odus (et?) Cipius (l. Cyprus?) (et?) Creta, simul et Sardinia
vexabatur, et cum illis nobilis Sicilia.

Hinc captivi redemptorem clamabant altissime
et per orbem universum flebant amarissime;
reclam(ab)ant ad Pisanos planctu miserabile (l. miserabili);
concitaba(n)t Genuenses fletu lacrymabili.

Hoc permotus terrae motu hic uterque populus,
injecerunt manus suas ad hoc opus protinus,
et component (l. componunt) mille naves solis tribus mensibus,

(1) Nous ignorons la position de cette ville, que les autres documents appellent *Almadia*, *Dalmatia*, *Damiata*, et placent en Afrique. Si cette indication était exacte, *Madia* aurait dû se trouver sur les côtes de la Barbarie, près du pays de Madauri; mais il est fort possible qu'*Africa* signifie ici seulement le Pays des Sarrasins, comme dans ce vers de notre poëme :

Hoc conduxit Jhesus Christus quem negabat Africa :

c'est ainsi que l'on appelait indifféremment la monnaie des Sarrasins *Saracenus* et *Africanus*. Peut-être tous ces noms sont-ils des corruptions de l'arabe *Medine*, Ville; nous nous bornerons donc à rappeler que Pline, liv. IV, ch. 12, parle d'une ville de l'île de Crète, nommée *Matium*, et que la ville de Colchide, à laquelle il donne le même nom, liv. VI, ch. 4, semble être celle que Ptolémée appelle *Madia*.

quibus bene praeparatus stolus (1) lucet inclytus.

Convenerunt Genuenses virtute mirabili,
et adjungunt se Pisanis amore amabili;
non curant de vita mundi nec de suis filiis,
pro amore Redemptoris se donant periculis.

His accessit Roma potens potenti auxilio,
suscitatum pro Timini infami martyrio;
renovatur hinc in illa antiqua memoria
quam illustris Scipionis olim dat victoria.

Et refulsit inter istos cum parte exercitus
Pantaleo malfitanus, inter Graecos Sipantus;
cum forte et astuta (2), potenti astutia,
est confusa maledicti Timini versutia.

Hos conduxit Jhesus Christus quem necabat (l. negabat) Africa,
et contruxit (l. constrinxit) omnis (l. omnes) ventus praeter solum [japiga;
Cherubin emittit illum cum aperit [h]ostia,
qui custodit paradysum discreta custodia.

Pervenerunt navigando quandam (l. quadam?) maris insulam [(l. insula,
quam Pantaloream (3) dicunt, cum arce fortissima;
hujus incolae palumbos emittunt cum literis,
qui renuntient Timino de viris fortissimis.

Hic est castrum, ex natura et arte mirabile;
nulli umqnam (l. unquam) in hoc mundo castrum comparabile:
duo mil(l)ia virorum hoc tenebant oppidum,
qui nec Deum verebantur nec virtutem hominum.

Accesserunt huc econtra mirandi artifices,

(1) Flotte; du grec Στολος.

(2) Probablement *Forte* a ici le sens de *Fortia*, Force, et l'on doit lire *astutia* pour compléter le sens et le rhythme.

(3) Nous ignorons qu'elle est cette île; son nom ne se trouve dans aucun des dictionnaires géographiques que nous avons pu consulter.

et de ligni(s) nimis (1) altis facti sunt turrifices (2);
destruxerunt, occiderunt sicut Deus voluit;
et fecerunt quod a mundo numquam (l. nunquam) credi potuit.

Sed, ut puto, soli viri qui exisse viserant (l. viderunt?)
alios mandant palumbos, qui factum edisserant (l. edixerunt?):
quo audito, rex Timinus desperat de viribus,
et hoc factum (l. facto) perturbatus tractat cum principibus.

Inter haec regalis stolus discedit et navigat,
et jam videt illas urbes quas Timinus habitat:
mare, terra, muri pleni paganis teterrimis,
quos conduxerat superbus ab extremis terminis.

Hic incepit adulando demulcere populum
et captivos promittendo pertrahebat otium;
sed hoc sprevit Benedictus astutus, Dei nutu
(et sacra) illuminatu(s) luce Sancti-Spiritus (3).

Vocat [ad se] Petrum et Sismundum, principales consules,
(et) Lambertum et Glandulfum, cives cari (l. caros?) nobiles,
revelat quod hoc Timinus faciat (l. facit) ex insidia,
hoc totum ex tradimento et mira perfidia.

Hinc conscendunt parvas naves tracti ad consilium;
decreverunt solam pugnam trac(ta)ti ad praelium,
ut hoc solum judicaret divinum judicium.
. . . .

Hoc fuit antiquum festum sancti Sisti nobile,
qui (l. quo?) sunt semper Pisanorum de coelo victoriae;

(1) Dans la vieille latinité, *Nimis* s'employait souvent dans le sens de *Valde :*

Legiones nimis pulchris armis praeditae

Amphitruo, act. I, sc. I, v. 63.

Les écrivains ecclésiastiques, et notamment les traducteurs de la Bible, ont continué de lui donner cette signification.

(2) Fabricants de tour, espèce de machine de guerre dont on se servait pour prendre les villes entourées de murailles. Ce mot, qui manque dans la nouvelle édition de du Cange, semble avoir été formé comme *Artifex*.

(3) La rime est, comme on voit, fort imparfaite; peut-être le poëte a-t-il cherché à suppléer à son insuffisance par des consonnances intérieures.

In hoc Benedictus praesul populum alloquitur
et, silentio indicto, murmur omne moritur.

Praeparate vos ad pugnam, Milites fortissimi,
et pro Christo omnis mundi vos obliviscimini;
maris iter restat longum, non potestis fugere;
terra tenet quos debetis vos hostes confundere.

Non (sitis) expavescati[s] de eorum numero,
nam sunt turpiter defuncti, timentes in cremo;
neque vos conturbent domos (l. domus) altis aedificiis;
Jericho namque p(r)ostrata cum muris altissimis.

Inimici sunt Factoris qui creavit omnia,
et captivant Christianos pro inani gloria;
mementote vos Goliae, gigantis eximii,
quem prostravit unus lapis, dext[e]ra parvi pueri.

Machabaeus, ille clarus, confidens in Domino (l. Dominum),
non expavit ad occursum plurimorum hominum;
nec confidens in virtute cujusquam fortissimi,
sed in majestate sola Dei potentissimi.

Vos videtis Pharaonis fastum et superbiam
qui contemnit Deum coeli regnantem in saecula (1);
Dei populum affligit et tenet in carcere;
vos conjuro, propter Deum jam nolite parcere.

Hinc incitamentis claris (et) multis similibus,
inardescunt omnes corde, irritantur viribus;
offerunt corde (de)vote Deo poenitentiam
et communicant vicissim Christi eucharistiam.

Universi Creatorem laudant unanimiter;
ha(be)nt vitam atque mortem utrumque (l. utramque?) similiter:
invocabant nomen tuum, Jhesu bone, coelitus,
ut turbares Paganorum triplices exercitus.

(1) Souvent la voyelle nasale rimait avec celle qui avait conservé sa prononciation naturelle.

Jam armati petunt terram cum parvis naviculis
et tentabant maris fundum cum (h)astis longissimis;
se demergunt (1) ut leones postquam terram sentiunt;
aquilis velociores super (h)ostes irruunt.

Et excelsi(?) Agareni (2) invocant Machumata (3),
qui [con]turbavit orbem terrae de sua perfidia ;
inimicus Trinitatis atque sanctae fidei,
negat Jhesum nazarenum verbum Dei fieri.

Sed fit clamor Pisanorum altus et nobilior,
nam intonuit de coelo sonus terribilior;
Michael cecinit tuba ad horum praesidium,
sicut fecit pro Dracone (4) cum commisit praelium.

Altera ex parte Petrus cum cruce et gladio
Genuenses et Pisanos comfortabat animo,
et conduxerat huc princeps coetum apostolicum,
nam videbat signum sui, cum scarsellis (5) populum.

(1) Ce verbe ne peut avoir la signification qu'on lui donnait dans la bonne latinité, où d'ailleurs il ne prenait pas le pronom reflechi ; il signifie sans doute Se démener ou Se précipiter : il manque dans la nouvelle édition de du Cange.

(2) Les Sarrasins ; Agareni qui et Saraceni dicuntur; Vincent de Beauvais, *Speculum historiale*, l. XXIV, ch. 39 ; littéralement les descendants d'Agar : les Arabes reconnaissent Ismaël pour le fondateur de leur nation.

(3) Le c devant le h en rendait l'aspiration plus forte; on trouve souvent dans les vieux textes *Michi*, *Nichil*, et les deux ms. d'après lesquels nous publions le poëme de Waltherus écrivent constamment *Machomes*, au génitif *Machometis :* cette orthographe etait si commune, que le fondateur de la religion musulmane etait souvent appelé en vieux français *Macomet*, *Machumet*, et que l'italien a conservé la forme *Macomello*.

(4) Satan ; ce fut, comme on sait, sous la figure d'un serpent qu'il tenta la première femme, et saint Augustin dit, en parlant du diable, dans sa 36e homélie sur l'Écriture sainte : Leo et draco est ; leo propter impetum, draco propter insidias.

(5) Ce mot signifiait dans la basse latinité Bourse de cuir, et il a conservé ce sens en italien; l'*escarcelle* était, comme le bourdon, un signe de pelerinage, et on la faisait bénir quand on allait visiter à Rome la chaire et le tombeau de saint Pierre. Si les habitudes commerçantes des Pisans leur avaient fait porter une escarcelle, comme il arriva plus tard dans les autres pays pour l'aumoniere, ce passage s'entendrait fort bien ; mais dans l'ignorance où nous sommes de cet usage, nous supposerions plutôt que *scarcellis* a été écrit par erreur, peut-être pour *sclucellis*, de l'allemand *Schlussel*, Clef. Les clefs, qui sont le signe caractéristique de saint Pierre, figuraient sans doute dans les armes de Pise, car on lit dans Faeius Ubertus, cité par Albertus, *Descriptio totius Italiae*, p. 41 :

Post Motronem deinde venimus
Ad urbem pulchram quae pro insignibus habet
signum romanum, ac si ipsius esset proprium

Et econtra Agareni concurrunt similiter;
telis, spat(h)is et sagittis hos petunt (h)ostiliter,
fit hic pugna dura nimis, sed in parvo tempore;
nam coeperunt Agareni statim terga vertere.

Misit namque Deus coeli angelum fortissimum,
qui Sennacherib percussit mudcte (l. mucrone) exercitum;
qui (l. quod) cum vident hi qui stabant intra muros fieri,
obser(r)arunt portas illis qui fugebant (l. fugabant?) miseri.

Occiduntur et truncantur omnes quasi pecudes;
non est illis fortitudo qua possint resistere;
perimuntur in momento paganorum mil(l)ia,
antequam intrarent portas et tenerent maenia.

Pos(t)quam desuper et subter intrarunt fortissime,
pervagantur totam urbem absque ulla requie;
occiduntur mulieres, virgines et viduae,
et infantes alliduntur ut non possint vivere.

Non est domus neque via in tota Sibilia (1),
quae non esset rubicunda et sanie livida;
tot Saracenorum erant cadavera misera,
quae ex(h)alant jam foetorem per centena mil(l)ia.

Urbs est una desolato (l. desolata), festinant ad alia[m],
et contendunt transilire (l. transigere?) ad alta palatia,
ubi stabat rex Timinus satis miserabilis,
qui despiciebat Deum, ut insuperabilis.

Jussit portas aperire et leones solvere,
ut turbarent Christianos pugnantes improvide;
sed conversi sunt leones ad honorem gloriae,
nam vorarunt Saracenos in laude victoriae.

(1) Nous ignorons aussi l'emplacement de cette ville; nous rappellerons seulement que Hierocles nommait *Siblia* la ville de Phrygie que Ptolémée designait sous le nom de Σιλβιον.

Hic evenit tibi, Pisa, magnum infortunium,
nam hic perdis caput urbis et coronam juvenum,
cadit Ugo Vice-comes, omnium pulcherrimus;
dolor magnus Pisanorum et planctus miserrimus!

Nam cum omnes Saraceni erupissent subito,
sustinet hic mille viros cum (h)asta et clypeo;
cum nescit cessare (1) loco et recusat fugere,
mille caesis Saracenis, ante cadit juvenes (2).

Hic imponunt illum scuto et ad naves deferunt;
plangunt omnes super illum quasi unigenitum :
o decus et dolor magnus Pisanorum omnium!
O confusio triumphi et magnum incommodum!

O dux noster atque princeps cum corde fortissimo!
Similatus rex (l. est?) Graecorum regi nobilissimo,
qui sic fecit ut audivit responsum Apollinis;
nam ut sui triumpharent sponte mortem subiit (3).

Sic infernus spoliatur et Satan destruitur
cum Jhesus, redemptor mundi, sponte sua moritur;
pro cujus amore, Care, et cujus servitio
martyr pulcher rutilabis venturo judicio.

Non jacebis tu sepultus ha(c) in terra pessima,
nec te tractent (l. tradent *ou* trahent) Saraceni, qui sunt quasi [bestia;
Pisani nobiles [te] ponent in sepulcrum patrium;
te Italia plorabit, legens epitaphium.

Erimus in domo tua fideles et placidi,
et vivemus apud tuos tutores et bajuli (4);

(1) Il faut probablement lire *restare*.

(2) Les deux dernières lignes de cette strophe ne sont, comme on voit, liées que par une simple assonance et ce n'est pas le seul exemple; nous avons déjà vu *pecudes* rimer avec *resistere*, et nous trouverons tout à l'heure *deferunt* et *unigenitum*, *Apollinis* et *subiit*.

(3) Codrus, dernier roi d'Athènes; nous avons appelé l'attention dans la note précédente sur cette assonance.

(4) Ce mot avait pris dans la basse latinité le sens de Tuteur, Défenseur : Tutores vel bajuli respondeant, si voluerint, pro pupillis; Ms. cité par du Cange, t. I, p. 541, col. 1.

nullus unquam contra tuos levabit audaciam,
quia tu, Care, pro Pisa posuisti animam.

Non est mora, corpus findunt et ejectant viscera,
balsamum infundunt multum et cun(c)ta aromata,
et componunt quadam capsa de ligno composito,
ut mater et conjux eum videant quoquo modo.

Hinc exarsit ira tanta (h)is et Genuensibus,
quod non homo, neque murus, neque quidquam penitus
valet horum sustinere furores et fremitus :
unde fit Saracenorum maximus interitus.

Sic irrumpunt omnes portas, et Madiam penetrant,
et occurrunt illuc prope quo stat fera pessima (1),
quae turbabat omnes gentes de sua perfidia;
modo latet circumclusa in muris altissima (2).

Alii petunt meschitam (3) pretiosam sc(h)emate;
mille truncant sacerdotes qui erant Machumatae;
qui fuit heresiarcha potentior Arrio,
cujus error jam permansit longo mundi spatio.

Alii confundunt portum factum mirabiliter;
darsanas (l. darsenas) (4) et omnes turres perfundunt similiter;
mille naves tra(h)unt inde qua (l. quae) cremantur lit(t)ore;
quarum incendium Trojae fuit vere simile.

Alii irrumpunt castrum atque turres diruunt,
equos regios et mulas omnes interficiunt;
aurea vexilla mille tra(h)unt et argentea,
quae in Pisa gloriosa sunt triumphi praemia.

(1) Sans doute Timinus ou quelque chef dont les déprédations avaient déterminé l'expédition.

(2) Pour la rime; le sens exige *altissimis*.

(3) Mosquee; de l'arabe *Meszit;* Dante mployait *Meschite* dans le même sens; *Inferno*, ch. VIII, v. 70; et le vieux français disait également *Meschite*.

(4) Darse, Port intérieur; en italien *Darsena :* probablement le souvenir du *confundunt* de la ligne précédente a fait écrire *perfundunt* au lieu de *perfringunt*.

Concurrentes pervenerunt ad illud palatium,
mille passuum, ut credo, quod tenebat spatium;
quinquaginta cubitorum murus latitudine,
erat idem quat(er) tanta[s] murus altitudine.

Super hunc procerae turres, ad nubes altissimae,
ubi vix mortalis homo jam possit aspicere;
scalae factae circumflexae, faciles contendere (1),
ubi nullus neque valet neque scit ascendere.

Multitudo Paganorum hoc tenebant cassarum (2),
nam Cassandi (3) sic appellant hoc tale palatium,
quod Pisani circumfusi contendunt destruere;
sed lassati jam non audent hoc tale confundere.

Et jam isti fatigati pausabant in requie;
ipse rex misellus nimis pacem coepit petere :
donat auri et argenti infinitum pretium;
ditat populum pisanum atque Genuensium.

Juravit per Deum coeli, suas legens literas,
jam ammodo Christianis non ponet insidias
et non tollet tulineum (l. teloneum (4) his utrisque populis,
serviturus in aeternum eis quasi dominus (l. dominis).

Terram jurat sancti Petri esse sine dubio,
et ab eo tenet eam jam absque colludio (5);
unde semper mittet Romam tributa et praemia;
auri puri et argenti nunc mandat insignia.

Et cum starent ad videnda(m) donorum potentiam,

(1) Peut-être faut-il lire *defendere* pour *defensu*, Faciles à défendre.

(2) Ce mot dérivé de l'arabe *Cazar*, Château, était souvent employé dans la latinité du moyen âge : Ejus (Evisae) itaque moenibus undique dirutis, ejusque cassaro destructo: *Gesta triumphalia per Pisanos facta*, dans Muratori, *Rerum italicarum scriptores*, t. VI, col. 102 : *Cassaro* est passé avec la même signification en italien.

(3) Les Arabes, les Africains; peut-être est-ce un mot corrompu par le souvenir du *Cassarum* de la ligne précédente.

(4) Ce mot ne signifie pas ici sans doute un impôt régulier, mais les exactions auxquelles les Sarrasins soumettaient dès ce temps-là la marine marchande.

(5) Collision, Difficulté; on écrivait plus souvent *Conludium*; voyez du Cange, t. II, p. 512, col. 3.

ecce gentes Arrabites (1) intrarunt Sibiliam ;
leves multum supra modum cum discurrunt pedites,
euro vento leviores cum bellantur equites.

Docti retro et (a)stuti fugendo (l. fugando) respicere,
valent melius in fuga hostes interficere,
lev[ior]es super omnes gentes, in gyro volubiles,
macris equis insidentes, corporibus ductiles.

[Et] Istorum tam valentium jam centena mil(l)ia
urbs (l. urbem) relicta(m) [a] Pisanis tenebant Subilia (l. Sibiliam);
ripa maris insistentes et implentes lit(t)ora,
t(ur)ba(n)t reliquos Pisanos servantes navilia.

Quod cum audiunt qui stabant in Madia nobiles,
plus quam leopardi currunt, ordinati, mobiles;
ipse rex Timinus spectat altis aedificiis,
laetaturus utriusque populi periculis.

Sed nec armis nec virtute confiderunt Arabės,
fuga nimium veloces, fugientes agiles;
nam quicunque remanserunt depugnantes manibus,
Pisanorum figit telum et detrunca[n]t gladiis (l. gladius).

Sic, Madia superata, recepta Sibilia,
jam Pisani gloriosi intrarunt navilia;
destruxerunt pretiosa passim aedificia,
cuncta simul reportantes cum parvis eximia.

Captivorum persolverunt plus ad centum mil(l)ia,
quos recepit Romania (2) jam ex longo misera ;
Saracenos et captivos ducunt sine nu(mer)o ;
qui (l. quod) est totum tuum donum, Jhesu, sine dubio.

Ecce iterum (H)ebraei Egyptum exspoliant
et, confuso Pharaone, item conjubilant;

(1) Peut-être faut-il lire *Arabitae*.

(2) La terre où l'on parle la langue romane, l'Italie.

transeunt in mari magno ut terra siccissima ;
Moyses educit aquas de petra durissima.

Nam ut veniunt ad Curras (1), quasdam maris insulas,
ubi nullas vidit (l. vident) aquas ad potandum limpidas,
fit hoc, visu et audito (l. auditu?) nimis admirabile,
terra parum circumfossa, potant aquam largiter.

Sunt reversi gloriosi virtute mirabili
et, quo durat (2) iste mundus honore laudabili,
sancto Christo consecrarunt perpulchram ecclesiam,
et per orbem universum Sanctis mandant praemia.

Sed tibi, Regina coeli, stella maris inclyta,
donant cuncta pretiosa et cuncta eximia;
unde tua in aeternum splendebit ecclesia,
auro, gemmis, [et] margaritis et palliis splendida.

Clericis qui remanserunt, perpetuo servitio (3),
donaverunt partes du(as) communi consilio ;
sic volebas, tu Regina; sic rogasti filium
cujus illis praebuisti in cunctis auxilium.

Sit laus tibi, Trine Deus, unus et altissime,
super omnes gloriose, in cunctis fortissime,
qui timere[t] et amare[t] debes super (l. debetur per?) omnia,
cujus manet sine fine sempiterna gloria!

Chant sur la mort de Lanfranc (4).

Eu heû ! (l. Eheû !) ploret Anglia, simul et Italia,
plangat Francia, lacrymetur et Alemannia,

(1) La position de ces îles nous est aussi entièrement inconnue.

(2) Peut-être faut-il lire *quo duret isto mundo.*

(3) Il y a dans cet hémistiche une syllabe de trop que le chant dissimulait par une synalèphe, qui devait, à cause de la rime, porter plutôt sur *perpetuo* que sur *consilio.*

(4) B. de Douai, nº 801, XIIIe siècle, fol. 152, rº. M. Le Glay avait déjà parlé de ce ms. dans ses *Mémoires sur les bibliothèques du Nord*, p. 142, et dans son édition de Balderic, *Chronicon cameracense et atrebatense*, p. 568 : il avait même publié les deux premières strophes de ce petit poëme en imprimant par erreur

nationes proximae et omnis gens extranea (1).

Omnis terra suum florem cecidisse lugeat,
sponsa Christi magnum decus amisisse doleat,
nec solam[m]en hac in vita de Lanfranco capiat!

O vos omnes qui transitis, exspectate modicum,
et Lanfrancum mecum flete virum apostolicum,
ejulando, gemiscendo propter ejus obitum!

Heû! heû! clamet omnis destituta regio,
nec gaudere quaerat magis hujus mundi gaudio,
quandoquidem est orbata lumine Lanfranico!

Tu, Papia (2), sume luctum, urbs prae cunctis inclyta
quae Lanfrancum educasti multa nimis gloria;
pro defuncto funde preces atque Deo supplica!

Heu! heu, Alimannia, prime pour ***proximae et solamen.*** Lanfranc mourut le 28 mai 1089, et ce chant funèbre fut certainement composé très-peu de temps après sa mort. Nous avons déjà publié dans nos poésies populaires latines plusieurs pièces de ce genre, et si nous n'y voulions une forme particulière de rhythme qui nous fasse croire à une certaine popularité, nous pourrions en ajouter beaucoup d'autres, quoique un grand nombre ait dû se perdre. Telles sont celles que Mabillon a mentionnées, ***Acta Sanctorum ordinis Sancti-Benedicti***, t. I, p. 83, et ***Annalium***, l. LXI, note 23, et le chant funèbre sur la mort de Henri V, par Blitero, qui ne nous est plus connu que par Orderic Vital, l. VIII, p. 683. Nous citerons, comme exemple, un petit poëme en vers iambiques rimes, composé par Radulphus Glaber, à l'occasion de la mort de Hugues Capet, en 1025 :

Psalmator, parce moestis mundialibus!
Succurrat fletus intimis doloribus,
pascat moerentes singultuum gemitus,
humanum decus dum rapit interritus!

dans le ***Rerum gallicarum scriptores***, t. X, p. 39;

un autre, par Serlo, sur la mort de Sumerled, roi de Man, arrivée en 1164 :

David rege mortis lege clauso;

dans M. Wright, ***Biographia britannica literaria***, Période anglo-normanda, p. 312;

et un autre sur celle de Thedbaldus, comte d'Anjou :

Magni Thedbaldi mortem dum carmine plango,
mortis conditio quam dura sit ordine tango.

B. R. fonds de Saint-Germain latin, nº 1547 (XIIe siècle), fol. 184, rº.

Quelquefois même ces regrets, plus ou moins intéressés, n'avaient aucun rhythme apparent : tel est le Planctus de Laurent, doyen de Poitiers, sur la mort de Gislebert Porretan, qui a été publié dans le ***Rerum gallicarum scriptores***, t. XIV, p. 379. Saint Anselme fit aussi des vers sur la mort de son prédécesseur, dont nous citerons seulement les quatre premiers :

Archiepiscopii non divitias nec honores
Lanfrancus subiit, sed curas atque labores.
Natus in Italia, papiensi de regione,
Civibus egregiis et honesta conditione.

(1) Cette strophe est la seule dont la mesure ne soit pas régulière; la césure qui, dans le rhythme trochaïque de quinze syllabes, doit suivre immédiatement la huitième, manque dans les trois vers.

(2) Pavie, où, comme on sait, Lanfranc était né. On ignore à quelle époque cette ville perdit son ancien nom de ***Ticinum***; Paul Diacre (Warnefrid), ***De gestis Longobardorum***, l. II, ch. 15, l'appelle déjà ***Papia***.

O Lanfrance, pater magne, praesul honorabilis,
orthodoxae legis Christi doctor admirabilis,
qui(s) te novit, dum te pensat, non est sine lacrymis?

Sic fuisti, dum vixisti, prudens, bonus, sapiens
et in rebus universis sapienter gradiens,
ı non tibi parem habet Oriens vel Occidens.

‿nde jure contristatur omne praesens saeculum,
perdidisse se deplorans lucis suae speculum,
atque normae christianae magnum gubernaculum.

Heû! heû! properemus istum flere, Socii,
cujus sumus amatores plus quam omnes populi,
nec optemus a singultu tempus ullum otii!

Nulla dies vel momentum sine luctu transeat,
tantus moeror de Lanfranco non de corde pereat;
sed per dies et per noctes, ut est dignum, maneat!

Quis Lanfrancum flebit digne, mihi, quaeso, dicite,
quem sophia gubernavit a primaevo tempore,
divinarum causas ejus condens rerum pectore?

Oh! quam pulchre deputavit sibi necessarium,
quem tam valde venustavit disciplinis artium (1),
sigillatim super cunctos, septem liberalium!

Non in magnis rerum causis fuit tam difficile,
si per sensum meditantis erat unquam scibile,
quod Lanfrancus indagando non fecisset facile.

Sic nimirum semper ejus vigilabat animus,
ut in rebus universis esset peritissimus
et quaerenti rationem reddere promptissimus.

Quod in scholis dum studeret adolescens didicit
secuturos instructurus optime retinuit,

(1) Ce vers semble corrompu; quoique *Venustare* n'eût pas dans la bonne latinité un sens refléchi, il faut sans doute lire *qui*, ou *disciplina*.

et in usum meliorem renovando transtulit.

Cujus actum cum sermone bene si disentias (1),
orbis eum luminare restat ut consentias,
si te testem veritatis esse non dissimulas.

Propterea quae noscuntur istic esse practica,
non omisit frequentare quaeque sunt theorica,
quibus fervens intonabat voce cathegorica.

Heū dolor ! execranda nimis illa potio,
qua gustata, mors susscessit (l. successit ?) corpori Lanfranico,
quamvis esset compilata (2) vitae pro remedio.

Nunquam manus Johannitis (3) miscuisset poculum,
quae coelestis exemplaris orbi tulit oculum
et induxit prae moerore mortis in umbraculum.

Fluant illi pro reatu poenitenti lacrymae!
Quis infelix pro moerendo suo medicamine
viduarum, orphanorum spem praesumpsit tollere?

Vos, dilecti Christo, Fratres, tanti patris filii,
nunquam sitis sine prece, quaero, benignissimi,
obsecrantes et dicentes semper quod proposui :

(1) Nous ne savons s'il faut écrire avec deux s *dissentias;* ce verbe semble signifier ici Sentir, Apprécier, quoique aucun dictionnaire ne lui donne cette valeur.

(2) Faite, composée; ce sens de *Compilara* n'est pas indiqué dans la nouvelle edition de du Cange, mais on y trouve avec un sens analogue *Compilatus*, t. II, p. 497, col. 1. Ce poëme nous apprend un fait que les historiens avaient negligé de recueillir, c'est que la mort de Lanfranc fut hâtée par une potion médicinale. On lit seulement dans la biographie contemporaine de Milo : Appropinquante termino vitae suae, decidit in aegritudinem : qua in dies ingravescente, anno archiepiscopatus XIX, V kalendas junii, diem clausit extremum; dans *Lanfranci opera*, p. 16, col. 2, éd. de d'Achery. Quoique il parle de la potion, Guillelmus de Malmesbury n'est pas à beaucoup près aussi explicite que le *Planctus :* His pertaesus non moras longas in luce traxit. Sed post annos XIX episcopatus febrim nactus, cum medici consulti necessariam potionem respondissent, prius se confessione et viatico munivit. Hinc poculo sumpto, sed in contrarium verso efflavit, qualem semper optaverat exitium sortitus. Hoc enim domesticis confitebatur, se Dominum precari, ut vel dissenteria, vel febri urgente moreretur, quod hae valetudines nec memoriam turbent, nec loquelam implicent; *De pontificibus Angliae*, l. 1, p. 122.

(3) Frère de l'ordre de Saint-Jean; du Cange ne donne que la forme *Johannita :* peut-être en est-ce ici une nouvelle qui appartient à la troisième déclinaison.

Christe, virtus, laus et decus Beatorum omnium,
da Lanfranco patris tui possidere gaudium,
ut te ducem laureatus habeat perpetuum! Amen, amen!

Chant sur la conquête de Jérusalem (1).

Hierusalem (l. Jherusalem) laetare,
quae flebas tam amare,
dum serva tenebare.
Jherusalem, exulta!

Namque diu servisti
Turcis sub quis fuisti
post mortem J(h)esu Christi.
Jherusalem, exulta!

Fletu, movisti regem
qui, ne nil veri negem,

(1) B. R. nº 5132 (XIIIe siècle), fol. 21, rº. Cette pièce se trouve à la fin de l'*Historia hierosolymitana*, par Raimund de Aguilers (d'Agiles), chapelain du comte de Toulouse, et ensuite chanoine du Puy; elle n'est ni dans l'édition qu'en a donnée Bongars, *Gesta Dei per Francos*, p. 139, ni dans les variantes insérées par Barthius, dans Ludwigt, *Reliquiae manuscriptorum medii aevi*, t. III, p. 230. On lit en tête : Laetare Jhernsalem et diem festum ago cum omni christiana plebe de tua liberatione et frequentatione qua deinceps frequentaberis, atque, ut mater caeterarum ecclesiarum, ab omnibus filiis tuis honoraberis. Quae enim dies celebrior est habenda quam ista tot annis desiderata, qua antiqua miracula sunt renovata et repromissionis terra per quinquennium expugnata? Tun maenia sunt Judaeis veris, hoc est confessoribus veris, patefacta. Si enim falsi Judaei de quibusdam successibus suis festa celebrant, quanto magis cultoribus verae confessionis solemnitas haec generalis victoriae est agenda? Sit laus aeterno regi Christo, ad quem spectat omnis nostra intentio, qua intendimus ut ad visionem pacis veniamus, ibique aspectu gloriae ejus sine fine satiemus! Item itemque, etiam atque etiam laetando cum Jherusalem, cantemus in laude ejus hoc cujusdam philosophi descriptum carmen canorum. Dans son *Gedichte des Mittelalters auf König Friedrich I*, p. 72, M. J. Grimm a publié, d'après le ms. de Munich, dont nous avons déjà parlé, le commencement d'un autre chant, mais certainement plus moderne, sur la prise de Jerusalem. Ce fragment est trop court pour que nous ayons cherché à en déterminer le rhythme; nous le réimprimons avec les divisions adoptées par le savant philologue :

Exultemus et cantemus canticum victoriae,
et clamemus, quas debemus, laudes regi gloriae,
qui salvavit urbem David a Paganis;
hodie festum agitur, dies recolitur,
in qua Dagon frangitur,
natus Agar pellitur, Abimelech vincitur,
Jerusalem eripitur et Christianis redditur, etc., etc.

La suite n'appartient pas certainement à la même pièce, quoique M. Grimm ne l'ait pas indiqué et qu'il soit par conséquent fort probable qu'il ne se trouve aucune division dans le ms.

proposuit hanc legem :
Jherusalem , exulta !

Ut concio fidelis ,
si vult potiri coelis ,
curet accingi telis :
Jherusalem ! exulta !

Ut perimat tyrannos ,
qui per tam multos annos ,
vexarunt Christianos :
Jherusalem , exulta !

Ut locus suae mortis ,
nobis per fidem ortis ,
propriae fiat sortis :
Jherusalem , exulta !

Vera res est et nota ;
non est Deo devota ,
gens non ad haec com(m)ota.
Jherusalem , exulta !

Hoc praemium rex dabit ,
quod se manifestabit
huic qui bene pugnabit.
Jherusalem , exulta !

Cur ergo creatura
non militet secura ,
cum sit hoc adeptura?
Jherusalem , exulta !

Quam bene servit patri ,
proles devota matri ,
sic placitura fratri !
Jherusalem ! exulta !

Christe , tuis es pater ;
ipsi sunt tibi mater ;

his tu soror et frater.
Jherusalem, exulta!

Nati, parete patri;
fili, sucurre matri;
fratres, servite fratri.
Jherusalem, exulta!

Urbs regia, gaudeto;
corde resulta laeto,
et secura maneto!
Jherusalem, exulta!

Rex praecipit ut gentes,
gladiis renitentes,
te visitent gaudentes:
Jherusalem, exulta!

Procedant ipsae tute,
signo crucis indutae,
coeli regem secutae!
Jherusalem, exulta!

Lancea regis coeli
genti datur fideli,
ut sit mors infideli.
Jherusalem, exulta!

Coetus Christianorum,
pro vobis stant cunctorum
catervae Superorum.
Jherusalem, exulta!

Quid igitur timetis!
Nonne plane videtis
quae dona capietis?
Jherusalem, exulta!

Jussa regis complentur;
linli (l. singuli?) gratulentur

per quos hostes delentur.
Jherusalem, exulta!

Rex pugnat et praecedit;
sic mors neminem laedit,
qui moritur dum cedit.
Jherusalem, exulta!

O mira lex vivendi!
De casu moriendi
vis oritur nascendi.
Jherusalem, exulta!

Jherusalem terrestris,
principium coelestis,
laetare novis festis!
Jherusalem, exulta!

Felix est ille mensis,
quo te tuorum ensis,
eruit ab infensis!
Jherusalem, exulta!

Junius obsidendi,
julius capiendi
jus dedit et gaudendi.
Jherusalem, exulta!

Ab ortu Redemptoris,
ad hoc tempus honoris,
certis maturis horis,
Jherusalem, exulta!

Anni centeni fructus,
undecies reductus,
diluit omnis (l. omnes?) luctus.
Jherusalem, exulta!

Sexta die suspensus;
sexta fuit defensus

ejus locus immensus.
Jherusalem, exulta!

Meridies dum splendet.
Christus in cruce pendet,
ut sic suos emendet.
Jherusalem, exulta!

Urbs capitur hac (h)ora;
nulla sit ergo mora,
nostra sit vox canora!
Jherusalem, exulta!

Ut ipse dux laudetur,
quid facit ut vivetur
urbs ejus et laetetur.
Jherusalem, exulta!

Rivi fluunt cruoris.
Jherusalem in [h]oris (1),
dum perit gens erroris.
Jherusalem, exulta!

Et templi pavimentum
efficitur cruentum
cruore morientum.
Jherusalem, exulta!

Ipsi traduntur igni;
vos gaudete, Benigni,
nam pereunt maligni.
Jherusalem, exulta!

Cessit invasor reus;
pulsus dolet Judaeus;
qui regnat (2) Christus Deus.

(1) Il y a dans le ms. *minoris*, mais il donne lui-même la variante *in [h]oris*.

(2) *Tenet* dans le texte; *regnat* est une variante.

Jherusalem, exulta!

Sit gloria spelaeo,
unde surrexit leo,
suscitatus a Deo (1).
Jherusalem, exulta!

Chant funèbre sur la mort de Charles le bon, *comte de Flandres* (2).

Huc ades, Calliope,
vires mihi suggere!
Carmen fingo lugubre
nobili de principe.

Quem produxit Dacia
satum stirpe regia;
mater fuit Athala (3),

(1) Le ms. denne en variante *jam potitur trophaee.*

(2) Dans Balderic, *Chronicon*, p. 383, éd. de M. Le Glay. Charles le bon fut assassiné à Bruges, dans l'église Saint-Donatien, le 2 mars 1127. Suger, qui devait être parfaitement instruit de toutes les circonstances de sa mort, les raconte ainsi : Famosus comes, vir potentissimus, Carolus, de amita domini regis Ludovici, Danorum regis filius, cum successisset jure consanguinitatis fortissime comiti Balduino, hierosolymitani Roberti filio, Flandriae terram valde populosam tam strenue quam diligenter administrabat.... Cum igitur quadam die Brugas venisset, summo mane ecclesiae Dei assistens, pavimento prostratus, librum orationum manu tenens erabat : cum subito Buchardus quidam, nepos praepositi praefati (brugensis ecclesiae), satelles truculentus, cum aliis de eadem sceleratissima radice, et aliis traditionis pessimae complicibus, oranti, imme Deo loquenti, tacite retrocedit, et, caute gladio evaginato, collum terrae prostratum comitis suavissime tangens, ut paululum erectum ferientis gladio se inopinate dirigeret, ensem ei applicans, uno ictu impius impium, servus dominum sceleratissime detruncat; *De vita Ludovici grossi, regis Francorum* dans le *Rerum gallicarum scriptores*, t. XII, p. 54. Cette mort était devenue un sujet de traditions populaires, et, suivant le *Bibliotheca belgica* de Valerius Andreas, une version était fort célèbre sous le nom de *Forestiorum fabella.* Il est question de ces traditions dans la *Chronique* en langue flamande, imprimée à Anvers, en 1531, et le *Vita Sanctorum*, mars, t. I, p. 155, nous apprend qu'il y avait sur ce sujet une sorte d'action dramatique, qui se jouait à Bruges, pendant le XVe siècle. Au reste, les quatre pièces que nous publions sont la meilleure preuve de la popularité dont Charles le bon jouissait en Flandre : nous ignorons d'après quelle autorité l'*Histoire littéraire de la France*, t. XI, p. 137, les attribue à Blitero : il en existait certainement d'autres, puisque la continuation de la *Chronique* de Balderic parle dans le ch. XIV de poëmes *metricis versibus.*

(3) Adèle; elle était sœur utérine de Berthe, fille de Florent, premier comte de Hollande, et femme de Philippe I, roi de France.

Frisionis filia.

Pater cujus hostia
factus in ecclesia,
mortem pro justitia
pertulit in Dacia (1).

Noster autem Carolus,
clam sublatus hostibus,
fugit ad avunculum,
comitem Flandrensium.

In qua proles regia
marchionis curia,
crevit sapientia,
atque morum gratia.

Ubi vero inclytus
obiit avunculus,
Balduinum patrio
statuunt in solio.

Hic vicinis regibus
terror fuit omnibus,
cultor suae patriae,
hostis injustitiae.

Morbo insanabili
fracta carne fragili,
Sithiu (2) fit monachus,
et successit Carolus.

Quo regnante, Flandria
viguit militia;
cujus sub imperio,
floruit religio.

(1) Saint Knut (IV), mort martyr en 1074.

(2) Sithieu est l'ancien nom du célèbre monastère de Saint-Bertin, dans le département du Pas-de-Calais.

Auxit patrum gloriam,
comitum potentiam;
plurimas flandrensibus
terras junxit finibus.

Heu! heu! Magne marchio,
digne regni solio;
forma digna principe,
digna tanto nomine!

Heu! Pater Ecclesiae,
nostrae decus Flandriae,
ultor injustitiae
et munimen Franciae!

Dux bonorum praevius,
cleri defensor pius,
monachorum clypeus,
terror malis omnibus!

Te Flandrorum comite,
quiescebant semitae;
nec audebat quis tuam
conturbare patriam.

Praeda nunc efficimur,
undique diripimur;
fit, pastore mortuo,
ovium direptio.

Nemo justum sequitur,
paxque tecum moritur,
et, abscisso capite,
membra pugnant undique.

Dole, plange, Flandria,
quasi patrem filia;
nulla sunt solatia,
perit tua gloria.

Ad lamentum convoca
quaeque regna proxima,
et ad tua funera
planctus pulset aethera!

Cum facit justitiam
passus est invidiam,
et pro causa pauperum
pertulit martyrium.

Ergo pro justitia
coronatur gloria,
et laetandum potius,
sed tamen non possumus.

Cogit nos continuo
flere desolatio;
cujus in absentia
conturbantur omnia.

Flent Pontus, et Anglia,
totaque Normannia;
te (l. tu) plus his, ô Francia?
sed minus quam Flandria.

Flandria, tu misera,
tua tunde pectora;
scinde genas unguibus,
neque parcas fletibus!

Hinc dolet Italia,
totaque Sicilia,
duraque Germannia,
atque Lotharingia.

Nostra nam miseria
terrae pulsat intima,
doletque cum Dacia
Thule remotissima.

Glacialis Rhodope
stupet tanto scelere,
geticusque Ismarus,
et exclusa Bosphorus (1).

Ploret et Hispania,
juncta cum Galatia;
nec laetetur Graecia,
lacrymante Flandria.

O Flandrenses miseri,
porta patens Inferi
devoret vos penitus
nec evomat amplius!

Quae vos, Servi, furia
compulit ad talia?
Sicut Judas proprium
tradidistis dominum.

Superatis nimium
facinus Lemniadum,
Danaique funera
vestra vincunt scelera.

Ergo Judae perditi
facti estis socii;
secum in supplicio
vos expectat mansio.

Imo pene miserum
fecistis innoxium;

(1) Le *Rhodope* était une partie de la Thrace, située sur la rive droite du Nestus, aujourd'hui le Karasu, qui s'appelle maintenant *Despoto* ou *Despoti Dag*. L'*Ismarus* est une ville de Thrace, nommée par quelques écrivains *Ciconum oppidum*, dont il est déjà question dans les Homérides :

Ἰλιόθεν με φέρων ἄνεμος Κικόνεσσι πέλασσεν,
Ἰσμάρῳ.

Odyssée, l. IX, v. 39.

Il s'agit sans doute ici du Bosphore de Thrace; l'expression *exclusa Bosphorus* se trouve dans Sulpice Sévère, *De miraculis B. Martini*, dial. III, par. 26.

tradens enim Dominum,
implet vaticinium;

Multis quippe profuit
Dominum quod tradidit;
sed vestra traditio
multis est perditio.

Fuit ergo nescius
quod prodesset pluribus;
sed vestra vesania
multis erit noxia.

Quae jam vestro sceleri
poena possit fieri?
Quaerere non desino,
nec tamen invenio.

Non est tam sacrilego
poena digna populo;
vos expectant omnia
tormentorum genera.

Tantalus purgatus est,
vester ejus locus est;
et nocentum agmina
cedunt vobis omnia.

Ixion jam exsilit,
rotam vobis deserit;
saxumque volubile
vos oportet volvere.

Stupet mundi machina,
pavent Ditis abdita;
horrent coeli sidera
tam nefanda scelera.

Et nos exhorrescimus,
unde finem facimus

ne sordescant saecula
talium memoria.

Autre sur le même sujet (1).

Proh dolor! Ducem Flandriae,
et defensorem Ecclesiae,
bonum tutorem patriae
et cultorem justitiae.

Traditorum versutia,
impiorum nequitia,
plena gravi invidia,
peremit pro justitia.

O infelix Flandria (2)!
O crudelis, ô impia!
Quae te cepit dementia?
Quae perversa nequitia,

Ut ducem tuum sperneres,
mortem illius quaereres
et laqueos praetenderes,
protectorem perimeres?

Tu per eum florueras,
et decorem indueras,
primatum obtinueras,
multis (l. multos) honore praeeras.

Sed, quia fornicata es,
praevaricatrix facta es,

(1) Les trois autres pièces ont été publiées dans Martenne, *Amplissima collectio*, t. VI, col. 1134-1138, et dans l'*Acta Sanctorum*, mars, t. I, p. 219-220. Si elles ne sont pas du même auteur, elles ont probablement été faites à l'imitation les unes des autres, car le rhythme est le même : elles sont en quatrains monorimes, dont chaque ligne a hui syllabes.

(2) Il manque une syllabe à cette ligne, peut-être *tu*.

et non audenda ausa es;
prae caeteris spernenda es.

O infelix! O misera,
crudelis et pestifera!
Cur intulisti vulnera,
patris fundendo viscera?

Cur hoc scelus perpetrasti?
Pacis jura conturbasti,
justitiam violasti,
patrem tuum jugulasti.

Quid vobis deerat, Impii (1)
crudelitatis filii,
tanti sceleris conscii,
timoris Dei nescii.

Non aurum, vestes, praedia,
non equorum subsidia:
ergo pro multa copia
perpetratis flagitia.

O moerore plena dies,
nostri luctus materies,
qua finitur nostra quies,
per maliguas progenies!

Omni privanda lumine,
tetro fuscanda turbine,
quo patriae (l. qua patria) munimine
privatur et regimine.

Impudens luge Flandria,
gravi digna miseria!
Tibi manent supplicia
mortis inscrutabilia.

(1) Cette ligne a une syllabe de trop que faisait sans doute disparaître la contraction de *deerat*.

Prius eras praecipua,
modo facta es fatua,
exigente culpa tua,
strages reddetur mutua.

Autre complainte sur le même sujet.

Carole, gemma comitum,
dux inclyte, flos militum,
te dolemus immeritum
pertulisse interitum!

Cujus prudens modestia
et solers vigilantia,
sollicite pro patria
tuta servabat omnia.

Te exhorrebant impii,
amabant patris filii;
bonis locus refugii,
malis eras supplicii.

Te luget dulcis Gallia,
pro te gemit Burgundia,
et proxima Britannia,
insuper nostra patria.

Quae, lacrymarum flumine
exuberans sine fine,
flet, vacua regimine,
privata et munimine (1).

O(h)! quam bona constantia!
Quam constans patientia!

(1) Cette strophe montre que ce chant dut suivre de très-près la mort de Charles le Bon, et rappelle l'avant-dernière strophe de la page précédente.

Moritur pro justitia,
per quem constabat patria.

Cum esset in ecclesia,
intentus in psalmodia,
orans Deum mente pia,
emersit cohors impia.

Mox exeruntur gladii;
jugulant patrem filii;
perimuntur innoxii
una quatuor filii.

Junguntur amore pio,
mortis dantur exitio:
eorum internecio
fit Flandriae confusio.

Hic cum duobus filiis
pater truncatur gladiis;
qui, eruti ab impiis,
coeli fruuntur gaudiis.

Mox istorum cognatio,
compatiens exitio,
luget, gemit corde pio,
ut exigit conditio.

Cesset amodo luere,
studeat preces fundero;
constat animas quaerere
juvari precum munere.

Pia Dei clementia,
caesos pro tua gratia
transfer ad coeli gaudia,
ut tecum sint in gloria. Amen.

Complainte sur la vengeance de la mort de Charles le bon, comte de Flandre (1).

Descripta morte consulis
cunctis invisa populis,
lacrymis flenda sedulis
et inaudita saeculis;

Describuntur crudelia
impiorum supplicia,
quae pro sua nequitia
pertulerunt in Flandria.

Justa Dei potentia
volens tanta flagitia,
suppliciis obnoxia,
puniri cum justitia,

Mittit ab austro indicem (l. judicem),
justitiae opificem

(1) Sa mort fut vengee la même annee; voiei le recit do Suger : Jam ergo do vita eis desperantibus, cum jam in luctum verteretur cythara eorum, et organum eorum in vocem flentium, nequissimus Buchardus, sociorum consensu fuga lapsus, terram exire volens nec valens, sola iniquitate propria prohibente, in firmitate cujusdam amici et familiaris reversus, interceptus Regis imperio, exquisito miserae mortis genere, alta rota superligatus, corvorum et alitum rapacitati expositus, desuper oculis defossus et tota facie dilaceratus, inferiorom sagittis et lanceis et jaculis millies perforatus, miserrime interfectus, in cloacam projectus est. Bertoldus (*alias* Bertulfus) vero caput iniquitatis cum similiter effugere decrevissat, cum huc illucque deambulasset, sola superbia reversus (dicebat enim : Quis ego aut quid ego sum?), etiam capitur et, Regis arbitrio expositus, merita ot miserrima morte est damnatus. Furcis enim cum cano suspensus, quoties canis percutiebatur, in eum iram retorquens, totam faciem ejus masticando devorabat : aliquando etiam, quod horribilo dictu est, stercorabat; sicque miseram vitam, miserior miserrimo, morte perpetua terminavit. Quos autem in turre incluserat multis angustiis ad deditionem cogens, sigillatim unum post alium coram suis fractis cervicibus dejecit. Quomdam etiam eorum, Isaac nomino, timore mortis in monasterio quodam tonsoratum, demonachatum patibulo affixit. Potitus itaque brugensi victoria, Rex cum suis Ipram, paroptimum castrum contra Guillelmum bastardum, proditionis fautorem, ut et in eum ulciscatur, accelerat. Brugenses tam minis quam blanditiis, directis ad eos nuntiis, allicit. Dumque Guillelmos cum trecentis militibus ei obviat, altera pars regalis exercitus in eum irruit; altera es obliquo, alia porta, castellum audacter occupat; eoque retento, Guillelmum a tota Flandria exhaeredatum exterminat; *De vita Ludovici grossi, regis Francorum*; dans le *Rerum gallicarum scriptores*, t. XII, p. 55

et nequitiae vindicem,
qui impiis reddat vicem.

Venit igitur Franciae
rex, provisurus patriae,
inimicus nequitiae,
et amicus justitiae.

Iniit grande consilium
qualiter agmen impium
puniat, quod dissidium
fecit per homicidium.

Cum principibus loquitur,
de nefandis conqueritur,
consilium revolvitur,
sanum tandem suggeritur.

Hortantur mentem regiam,
ut transeat in Flandriam,
punitura nefariam
nefandorum nequitiam.

Rex fretus hoc consilio
illuc et cum corsortio (l. consortio),
hos daturus exitio
opere pro nefario.

Hoc audientes noxii
iniquitatis filii,
quaerunt locum refugii,
vim timentes imperii.

Intrant castrum tutissimum,
ad bellandum aptissimum,
cor habentes promptissimum
tueri nefas pessimum.

Sed Isaac subtractus est,
monachus simulatus est.

ovina pelle tectus est,
qui ferox lupus intus est.

Captus fatetur peccasse,
tantum scelus perpettasse (l. perpetrasse),
mortem comitis tractasse,
cum debuit honorasse.

Ore suo convincitur,
ad tormentum deducitur,
sic in altum suspenditur;
quod meruit assequitur.

Intrat ergo Rex Flandriam,
cohortem quaerens impiam,
de his per Dei gratiam
expleturus justitiam.

Venit potestas regia;
machinis vallat moenia,
aggreditur palatia
quibus latet gens impia.

Utrinque bellum geritur,
hostis hostem aggreditur;
alter mucione (l. mucrone) caeditur,
alter jaculo figitur.

Istis dat vires caritas,
illis crescit debilitas;
his animum dat aequitas,
illis tollit iniquitas.

Qui, privati consilio,
desperant de auxilio;
tanto pro homicidio
dari timent exitio.

Caput hujus nequitiae,
nullius dignum veniae,

per fenestram maceriae
dimittitur ab acie.

Dum desperat de venia,
cogente conscientia,
fugit nequam per devia,
mortis timens exitia.

Huc et illuc progreditur,
fugere mortem nititur;
sed latere non fruitur
qui hoc scelere premitur.

Compertum est praepositum,
sic latenter expositum
fugisse, ne interitum
subeat propter meritum.

Passim per terras quaeritur,
tandem repertus capitur,
ad judicium trahitur,
quod promeruit patitur.

Tortores tenentes eum,
ponunt in collo laqueum;
trahitur ad equuleum:
talis poena decet reum.

In equuleo ponitur;
pugnis, fustibus caeditur;
saeva flagella patitur:
sic cruciatus moritur.

Iste postquam mortuus est,
patibulo suspensus est:
ita tractari dignus est,
qui proditor probatus est.

Redeamus ad alios
iniquitatis filios,

proditionis conscios,
prae omnibus nefarios.

Audita fama miseri
de capite sic fieri,
non cessant intus conqueri,
sic intuentes conteri.

Burgardus mox exponitur:
fugiens errat, capitur;
captus ad mortem trahitur;
rotae suspensus moritur.

Audiens cohors impia
et hunc pati supplicia,
desperando de venia,
reddit castelli moenia.

Intrat castrum rex inclytus,
et ipsius exercitus,
de consule sollicitus,
currit fundendo gemitus.

Adducit tradi tumulum,
gemitum promens querulum
flet, plangit gemmam consulum,
bene regentem populum.

His expletis doloribus
et captis proditoribus,
alligantur compedibus,
mancipandi tortoribus.

Tractatur de supplicio;
exquiritur confusio;
placet vultui regio,
hos mori praecipitio.

Ruunt ab arcis solio,
mortis dantur exitio:

hoc sunt digni supplicio,
quibus placet proditio.

Appel des Bretons aux armes (1).

Trucidare Saxones soliti Cambrenses
ad cognatos Britones et Cornubienses;
requirunt ut veniant per acutos enses
ad debellandos inimicos saxonienses.

Venite jam strenue loricis armati;
sunt pars magna Saxonum mutuo necati;
erit pars residua per nos trucidati:
nunc documenta date qua sitis origine nati.

Mellinus (2) veredicus nunquam dixit vanum,
expellendum populum praedixit vesanum (3);
et nos (l. vos) hoc consilium non servatis sanum,
[s]cernite fallaces quorum genus omne profanum.

Praedecessor validus rex magnus Arturus
si vixisset hodie, fuissem securus;
nullus ei Saxonum restitisset murus:
esset ei (l. cis) sicut meruerunt in preee durus.

Procuret Omnipotens sibi successorem,
saltem sibi similem, nollem meliorem,
qui tollat Britonibus antiquum dolorem
et sibi restituat propriam propriaeque decorem!

Hoc Art[h]uri patruus velit impetrare,

(1) B. de Leyde, fonds de Vossius, nº 104 (XIIIe siècle), fol. 114, rº. Cette pièce a déja été publiee par M. Wright, *Political songs*, p. 56; mais nous devons à la copie que M. Geel a bien voulu nous transmettre avec la plus aimable obligeance, de pouvoir introduire quelques améliorations dans son texte. La pièce ne peut pas être bien antérieure au ms., puisqu'il y est question de la grande réputation de bravoure que s'était acquise Richard Cœur-de-Lion.

(2) Merlin; dans nos plus vieux romans carlingiens, on trouve souvent, par une corruption semblable, *Kallemaine* pour *Karlemaine*.

(3) *Vexanum* dans le ms., mais le x avait souvent, pendant le moyen âge, le son d'un s fortement prononcé.

sanctus Dam (1) maximus anglum ultra mare;
scimus festum martis (l. martiis) kalendis instare;
ad natale solum Britones studeat revocare!

Virtuosos filii patres immittantur (l. imitentur?);
sic Arturum Britones virtute sequantur;
quam probo (l. probi?), quam strenuo (l. strenui?) monstrent, [procreantur;
ut fuit Arturus sic victores habeantur!

Regnabat Parisiis potestas romana,
Frollo, gigas strenuus, cujus mons ursana (2),
hunc Arturus perimit, credit fides sana;
testis tentorium sit et insula parisiana (3)!

Insanit qui Britones necat generosos:
videtur quod habeat sic eos exosos;
namque per invidiam clamat odiosos,
semper et assidue quos audit victoriosos.

(1) Cet hémistiche a, comme on voit, une syllabe de trop peu; M. Wright a imprimé *quidam* : Galfredus de Monmouth ne nomme pas le beau-père d'Artur, il dit seulement que sa femme s'appelait *Ganhumara*.

(2) Ce mot, qui se trouve aussi dans le texte de M. Wright, manque dans tous les glossaires, et nous en ignorons la signification : c'est peut-être un nom de lieu.

Gaulle avoit nom France cel jor;
si n'i avoit roi ne signor,
Romeins en demaine l'avoient
et en demaine le tenoient:
En garde ert a Frolle livree,
et il l'avoit lonc tans gardee.

Brut, v. 10158.

Galfredus de Monmouth l'appelle *Flollo*, l. IX, ch. 11, p. 168, éd. de M. Gilles.

(3) Es vous les deux vassax armes
et dedens l'ille, el pre entres.

Brut, v. 10276.

Voici comme Galfredus de Monmouth raconte ce combat; *loc. cit.* : Dato igitur ab utraque parte foedere, conveniunt uterque in insulam quae erat extra civitatem, populo expectante quid de eis futurum erat. Ambo erant decenter armati : super equos etiam mirae velocitatis sedentes : nec erat promptum dignoscere utri triumphus proveniret. Ut itaque erectis lanceis in adversis partibus steterunt, confestim subdentes equis calcaria, sese maximis ictibus percusserunt. At Arturus gestans cautius lanceam, Flollonem in summitate pectoris infixit, ejusque telo vitato, quantum vigor sinebat, illum in terram prostravit. Evaginato quoque ense festinabat eum ferire, cum Flollo velocius erectus, praetensa lancea occurrit, illatoque intra pectus equi Arturi lethifero vulnere, utrumque concidere coegit. Britones ut prostratum regem viderunt, timentes eum peremptum esse, vix potuerunt retineri, quin rupto foedere in Gallos unanimiter irruerent. At dum metam pacis jam egredi meditarentur, erectus est ocyus Arturus, praetensoque clypeo imminentem sibi Flollonem cito cursu petivit. Instantes igitur cominus, mutuos ictus ingeminant, alter neci alterius insistens. Denique Flollo invento aditu, percussit Arturum in frontem, et, nisi collisione cassidis mucronem hebetasset, mortiferum vulnus forsitan intulisset. Manante ergo sanguine, cum Arturus loricam et clypeum rubere vidisset, ardentiori ira succensus est atque, erecto totis viribus Caliburno, impressit eum per galeam in caput Flollonis, quod in duas partes dissecuit. Quo vulnere cecidit Flollo, tellurem calcaneis pulsans, et spiritum in auras emisit.

Ex hac gente quatuor sunt impe[t]ratores,
Arturus, Broiusius (1), fortes bellatores,
Constantinus (2), Brennius (3), fere fortiores :
hi monarchiam tenuerunt ut probiores.

Solum suum Karolum Francia praejectat (4)
et Ricardum Anglia probitate jactat;
paucitatem numerus major labefactat,
virtutem regis quia quadrupla gloria mactat.

Istis, suis finibus contigit regnare;
illis, duces, praesides, reges triumphare,
quibus nullo merito se possint aequare :
est quam regnare longe plus induperare.

Chant sur l'enlèvement de Waldemar II, roi de Danemark (5).

Plange, Primatus Daciae,

(1) *Broinsius* dans l'édition de M. Wright; *Brianus*, neveu de Cadwallo qu'il rétablit dans son royaume après avoir chassé Edwinus et tué l'enchanteur Pelitus, aurait une syllabe de trop peu; il s'agit donc probablement d'*Am-brosius*, ou Emrys, le quatre-vingt-quatrième roi de la Grande-Bretagne, qui tua Vortigern et mourut vers l'an 500 de notre ère.

(2) Constantin appartenait à la Bretagne par sa mère, sainte Hélène; sa mémoire y était devenue fort populaire :

Costantius fu de grant justice
et mult ama toute francise :
Autretens fu en sa jounece,
com altre sont en lor viellece.
Les Bretons ama por sa mere
et les Romains par son pere.

Brut, v. 5802.

Sa bravoure était devenue proverbiale, car on lit dans le *Romans d'Alixandre*, p. 127, v. 15, éd. de M. Michelant :

Quar alns mius ne feri Costentins de Bretagne,
Ne cil de Durendal qui fu niés Carlemagne.

(3) *Uretims* avec un signe d'abréviation dans la copie de M. Geal : nous avions d'abord pensé à une corruption d'*Uterus* Pendragon, père d'Artur, ou d'*Urianus*, son frère; mais M. Wright a imprimé *Brennius*, et cette leçon nous semble plus probable, puisque les Bretons comptaient avec orgueil *Brennius* parmi leurs plus grands capitaines :

Inclyta fulsit
Posteritas ducibus tantis, tot dives alumnis,
Tot foecunda viris, premerent qui viribus orbem
Et fama veteres. Hinc Constantinus adeptus
Imperium, Romam tenuit, Byzantion auxit :
Hinc Senonum ductor captiva Brennius urbe
Romuleas domuit flammis victricibus arces :
Hinc et seneva satus, pars non obscura tumultus
Civilis, Magnum solus qui mole soluta
Obsedit, meliorque stetit pro Caesare murus :
Flos regum Arthurus, cujus tamen acta stupori
Non minuere minus, totus quod in aure voluptas
Et populo plaudente favus.

Josephus Iscanius, *Antiocheis*, cité par Camden, *Remains concerning Britain*, p. 410, éd. de 1674.

(4) Ce verbe manque dans la nouvelle édition de du Cange; l'étymologie et la rime indiquent *praejactat*, mais nous n'avons rencontré non plus aucun exemple de cette forme.

(5) Ce chant a été publié par Hvitfeld, *Danmarckis rigis krønnicke*, t. I, p. 188, qui s'est borné à écrire en tête ces deux lignes : Om deris fengsel finder jeg en *Planctum* oc nogle gamle vers, giort effter den tids stijl. Isaac Pontanus l'a imprimé aussi, probablement d'après un autre ms. moins correct, dans le *Rerum danicarum historiae*, l. VI, p. 310. L'enlèvement eut lieu pendant une partie de chasse, dans la nuit du 6 au 7 mai 1223, par Henri, comte de Schwerin; il emmena d'abord son prisonnier à Danneberg et ensuite à Schwerin.

quondam clarus in acie,
sed nunc tua militia
vili torpet pigritia.

Rex tuus furtim tollitur,
saevus hostis extollitur:
o maris acris specula,
cave mortis pericula!

Mare piratis scaturit;
fures spelunca parturit;
horret nemus latronibus;
campus patet praedonibus.

Pater, inquam, claustralium (1),
pax exulat ruralium;
premit egenum impius;
rebus spoliatur pius.

Omnis dolet religio,
novo stupens prodigio;
deplorat infortunium
et infaustum augurium.

Munus rusticorum ruit;
totus orbis cohorruit,
detestans pseudocomitis
scelus nefandi criminis.

Novus Judas invaluit,
contra pios praevaluit;
invisus Christi nomine

Toutes les circonstances qui se rattachent à ce singulier évènement sont assez obscures; on sait seulement que le pape Honorius III, intervint de la manière la plus active (voyez Raynaldus, *Annales ecclesiastici*, t. III, année 1223); il alla jusqu'à dire dans une lettre à l'empereur: Non tibi suggerimus hoc exemplo, ut occidas comitem memoratum; dans Suhm, *Critiske historie af Danmark i den hedenske tid*, t. IX, p. 758. Waldemar ne recouvra sa liberté qu'en vertu d'un traité, signé le 24 juillet 1224, que Leibnitz a publié dans l'*Origines guelficae*, t. IV, préface, p. 89.

(1) C'est la leçon des deux ms.; peut-être faut-il corriger le premier mot et lire *Campus, inquam, claustralium*.

seduxit christos Domini (1).

Venit pacis sub specie,
fultus turba nequitiae;
falsum fingens negotium,
regis turbavit otium.

Donativa subsequitur,
sed gratia negligitur;
dolum ingratus gratiae
blanda celat sub facie.

Invadit solitarium
nihil timens (2) contrarium,
aggreditur in lectulo
quem non audet in praelio.

Sic infelix vir Belial,
alter Cain, alter Nabal,
qui cruentas in proprios
manus injecit dominos.

Hunc Herodis impietas,
quem nulla flectit (3) pietas,
addicit (4) noxae sceleris
malis rerum prae caeteris.

Hunc Neronis immanitas
et enormis crudelitas
condemnant impiissimum,
videlicet plus impium.

Dum impios recenseo,
nullum pejorem censeo
hoc Henrico nequissimo
vel Juda, suo socio.

(1) Probablement l'auteur a voulu remplacer la rime par la consonnance de la pénultième et de l'antépénultième, ou il faut corriger les ms. et lire *christos*, *Domine*.

(2) *Nihil timentem* dans Pontanus; peut-être faut-il lire *nil timentem*.

(3) *Flectis* dans Hvitfeld.

(4) *Addidit* dans Pontanus.

Sed Judas eo melior,
quo nobis neccssarior;
dum Christum morti tradidit,
nobis ignorans profuit.

Sed hic malorum pessimus
et latro nocentissimus
nullis juvando consulit,
sed damna multis intulit;

Commovit statum saeculi,
turbavit pacem populi,
fit causa pugnae principum
certusque sudor militum.

Regnum super regnum ruit,
et hoc malum vulgus luit;
quod plectitur hic populus
asseverat philosophus (1).

Vae mundo nunc a scandalis,
vae pauperum piaculis!
Quidquid jam plangit Dania
laeta gaudet Saxonia.

Eheu! eheu perfidia!
Eheu vetus invidia!
Quod diu clam delituit,
nunc in palam apparuit.

Eheu! reges tam nobiles,
toti mundo spectabiles,
raptos regni fastigio,
actos flemus exilio!

Eheu! praeclaros proceres,
insigni fama celebres,

(1) Les deux éditeurs ont ajouté le vers d'Horace, auquel le poëte fait allusion :

Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.
Epistolae, l. I, ép. II, v. 14.

clausos dolemus carcere,
insontes omni scelere!

Utquid obdormis, Domine,
et [re]quiescis ab homine,
ab homine pravissimo,
Judae reatu proximo?

Ille temet per osculum
dedit in manus hostium;
hic dcceptor obsequiis
vinctos tra[di]dit inimicis,

Qui das quandoque propere
digna malis pro scelere,
da propter sua scelera
christosque tuos libera!

Libera nunc de carcere
reges tuos, Rex gloriae;
hos erue e vinculis,
nos bellorum periculis!

A saeculo non est factum
contra fidem, contra pactum,
duos reges sic deduci,
[et] in manus hostium duci.

O regis nostri milites (1),
robusti quondam pugiles,
in hoc summo negotio,
quare vacatis otio?

O bellatores inclyti
et gigantum fraterculi,
cur desides haesitatis
subvenire captivatis?

(1) *Praesules*, dans Pontanus.

Vestra vilescit gloria ;
infirmatur victoria ;
honor vester despicitur,
militiae (l. militia ?) detrahitur.

Vos subsannat gens perfida ;
irridet plebs vilissima ;
Saxones (l. Saxonia) et Slavia
vestra gaudent ignavia.

Qui meretur patris dono
praesidere regni throno,
flos Danorum egregius,
heros ex avis regius ;

Ingenuus ex patribus,
retro eundis aetatibus (1),
si non condoletis seni,
condolete vel juveni !

Possidere (l. Possideat ?) solatium
ad paternum palatium,
heros beati seminis
et ramus alti germinis !

Chant sur la mort de Pierre de Gaveston (2).

Vexilla regni prodeunt,
fulget cometa comitum ;
comes dico Lancastriae

(1) Le fils de Waldemar avait été pris avec lui. Cette ligne a, comme on voit, une syllabe de trop et le sens n'en est pas satisfaisant : peut-être faut-il lire *retroactis aetatibus*.

(2) C'était un favori d'Édouard II, roi d'Angleterre, que les barons révoltés firent décapiter dans le mois de mai 1312. Cette parodie d'une hymne de Venantius Fortunatus, qui n'a pu être faite que dix ans après, puisqu'il y est question de la mort de Thomas, comte de Lancastre, a été publiée par M. Wright, *Political songs*, p. 258 ; cet infatigable éditeur nous a fait connaître la parodie d'un autre cantique sur le même sujat :

Pange, Lingua, necem Petri qui turbavit Angliam ;
quem rex amans super omnem praetulit Cornubiam ;
vult hinc Comes, et non Petrus, dici per superbiam.

Ibidem, p. 259.

qui domuit indomitum (1).

Quo vulneratus pestifer
mucronibus Walensium,
truncatus est atrociter
in sexto mense mensium (2).

Impleta sunt quae censuit
auctoritas sublimium;
mors Petri sero patuit,
regnavit diu nimium (3).

Arbor mala succiditur,
dum collo Petrus caeditur:
sit benedicta framea
quae Petrum sic aggreditur (4)!

Beata manus jugulans!
Beatus, jubens jugulum!
Beatum ferrum feriens,
quem (l. quod?) ferre nollet saeculum (5)!

O crux, quae pati pateris
hanc miseram miseriam,
tu nobis omnem subtrahe
miseriae materiam (6)!

Te, summa Deus Trinitas,

(1) Le peuple regarda Thomas, comte de Lancastre, comme un martyr; on composa même après son exécution uue sorte d'office en son honneur; la prose commençait par cette strophe :

Pange, Lingua, gloriosi comitis martyrium
sanguinisque pretiosi Thomae, floris militum,
germinisque generosi laudis (l. laudem?) lucis co-
(mitum.

Political songs, p. 270.

Il y a dans l'hymne attribuée à Venantius Fortunatus :

Vexilla regis prodeunt,
fulget crucis mysterium,
quo carne carnis conditor
suspensus est patibulo.

(2) La seconde strophe n'a pas été imitée, mais c'est la seule; voici la troisième :

Quo vulneratus insuper
mucrone diro lanceae,
ut nos lavaret crimine
manavit unda sanguine.

(3) Impleta sunt quae concinit
David fideli carmine,
dicens : In nationibus
regnavit a ligno Deus.

(4) Arbor decora et fulgida,
ornata regis purpura,
electa digno stipite
tam sancta membra tangere!

(5) Beata, cujus brachiis
pretium pependit saeculi,
statera facta saeculi,
praedamque tulit tartaris!

(6) O crux, ave spes unica,
hoc passionis tempore,
auge piis justitiam
reisque dona veniam!

oramus prece sedula,
fautores Petri destruas
et conteras per saecula ! Amen (1) !

Chanson sur le Cid.

Quoique le Cid ait vécu dans un pays ouvert à la civilisation européenne, à une époque où les documents historiques contrôlaient déjà les traditions populaires, son existence est environnée des mêmes obscurités que celle de ces héros mythologiques qui appartiennent à la poésie beaucoup plus qu'à l'histoire. Il n'a fallu à l'imagination du peuple espagnol que quelques ressemblances de nom (2), ou peut-être même une de ces expressions figurées qui se présentent si naturellement à la pensée (3), pour confondre dans le même sentiment d'admiration et de reconnaissance des personnages qui l'avaient également défendu contre les envahissements du pouvoir royal et les conquêtes des Arabes; et il en est résulté un amalgame de faits merveilleux, inconciliable avec la vérité et la sévérité de l'histoire. Suivant les tendances naturelles de leur esprit, la plupart des historiens récents ont complaisamment cédé à un sentiment par trop judaïque de la poésie populaire, ou aux préoccupations systématiques d'un scepticisme étroit et raisonneur. Les uns, comme

(1) Te, summa Deus Trinitas,
collaudet omnis spiritus;
quos per crucis mysterium
salvas, rege per saecula ! Amen !

(2) Voyez Risco, *La Castilla y el mas famoso Castellano*, p. 114, et Huber, *Geschichte des Cid Ruy Diaz Campeador von Bivar*, p. 98; aussi, pour le distinguer de ses homonymes, l'appelait-on *Castellanus*; voyez Florez, *España sagrada*, t. XXXVIII, app. 19, et cette distinction n'était pas encore suffisante, puisque selon Masdeu, *Historia critica de España*, t. XX, p. 370: Hube otros Castellanos con el mismo nombre y appellido. Le *Poema del Cid* l'appelle souvent *El de Bivar*; ainsi, on lit dans le v. 296:

Quando lo sopo mio Cid el de Bivar.

Voyez aussi les v. 558 et 1093.

(3) Le *Cid* doit être un nom glorieux que les Arabes auraient donné eux-mêmes à leur vainqueur, et la flatterie ou une admiration réelle durent le faire donner plus d'une fois aux chefs qui venaient de se battre avec succès contre les éternels ennemis de l'Espagne. Au reste, le nom d'*El Cid* ne se trouve point dans les écrivains arabes, cités par Casiri et par Conde; ils l'appellent *Kambitur*, ce qui semble une corruption de *Campeador*, et Ruy Diaz fut trop souvent leur allié et leur chef pour qu'on ne pût expliquer ce titre de *Seigneur* que par une victoire extraordinaire.

Müller (1), se sont plu à considérer la poésie nationale comme le témoignage authentique d'un peuple entier et, pour ainsi dire, la vérité officielle de l'histoire : le poëme du Cid a été pour eux une sorte de document diplomatique (2). Les autres ont rejeté avec dédain l'histoire tout entière, parce qu'il s'il y est glissé quelques détails justement suspects. Ainsi, malgré des renseignements beaucoup plus probants qu'on n'en possède sur l'antiquité et les premiers siècles du moyen âge, Masdeu est allé jusqu'à dire : « Habiendo ahora examinado la materia tan prolixamente, juzgo deberme retractar aun de lo poco que dixè, y confessar con la debida ingenuidad, que de Rodrigo Diaz el Campeador.... nadá absolutamente sabemos con probabilidad, ni aun su mismo ser o existencia (3). » M. Aschbach et M. Romey (4) ont mis beaucoup plus de modération dans leur incrédulité, et de critique véritable dans leurs négations ; mais ils ne sont arrivés qu'à un état de doute plus ou moins scientifique, et, même sous ce rapport purement historique, la pièce que nous

(1) *Der Cid nach den Quellen*, 1805.

(2) Cette opinion a été trop facilement réfutée par M. Enk, dans le *Jahrbuch der Literatur*, t. XLIX, p. 153, et par le *Foreign review*, n° VIII, p. 442. M. Huber lui-même a dit dans son *Geschichte des Cid*, p. XXVI ; Hiezu kommt noch, dass das *Poema del Cid* eigentlich kein Volkslied, keine Tradition ist (denn in diesem Fall würde es wirklich mehr historischen Werth haben), sondern ein (wenn der Ausdruck erlaubt ist) erfundenes Gedicht.

(3) *Refutacion critica de la Historia leonesa del Cid* (t. XX de son *Histoire*), p. 370. Il ajoute, *Ibidem* : Resulta por consequentia legitima, que no tenemos del famoso Cid ni una sola noticia, que sea segura o fundada o merezga lugar in las memorias de nuestra nacion. Mariana dit lui-même : Hujus narrationis multo maximam partem inter aniles fabulas quidam ponunt : ipse etiam plura transcribo quam credo ; *De rebus Hispaniae*, l. x, ch. 4. Voyez aussi Sandoval, *Historia de los reyes de Castilla*, fol. 51 ; Abarca, *Anales de Aragon*, année 1074, et Moret, *Anales de Navarra*, année 1091.

(4) Il dit, après avoir cité plusieurs traditions recueillies par Quintana dans son *Vida del Cid Campeador* : De tout cela personne ne saurait trouver la moindre trace dans les historiens des deux siècles immédiatement posterieurs au Cid ; *Histoire d'Espagne*, t. V, p. 492. Un Allemand, dont les jugements sont habituellement moins irréfléchis, M. Huber, a dit, *Chronica del famoso cavallero Cid Ruydiez*, Introduction, p. VI, note : Entre los Franceses en estos ultimos años o no solo Romey y Rosseuw Saint-Hilaire en sus respectivas historias de España, sino el segundo tambien en una obra particular han tratado mas larga que acertadamente del Cid ; il ajoute p. x, note : Con los Franceses Rosseuw Saint-Hilaire y Romey no tenemos nada que ver, mientras no den otras y mas convincentes pruebas de su *vocacion historica y critica*, et p. XIII : Con tales criticos no hai que disputar. Malheureusement pour la conscience du savant critique, M. Romey n'a donné que peu de développements à son opinion sur le Cid, et le travail spécial que M. Rosseuw Saint-Hilaire a annoncé depuis longtemps n'est pas encore publié.

publions pour la première fois est d'une très-haute importance. Peut-être, sans même en excepter la Chronique de Léon, est-elle plus vieille que toutes les autres sources; et sa langue savante moins accessible aux inventions du peuple, la simplicité de son style, son esprit naïf et vraiment historique, en font assurément un des documents les plus précieux qui nous soient parvenus. Toute tronquée qu'elle soit, elle n'en a pas moins conservé des preuves irrécusables de son caractère populaire, et s'étend précisément sur la période de la vie du Cid que les romances espagnoles ont obscurcie de plus d'incertitudes et de contradictions.

Les témoignages contemporains sont à peu près nuls. Il n'existe que trois chartes qui se rapportent à l'histoire du héros castillan, et leur authenticité a été justement suspectée (1). Un autre fait est encore plus extraordinaire : quoique le Cid soit mort en 1099 (2), après avoir rempli toute l'Espagne du bruit de ses exploits, aucune des annales du XIIe siècle ne le nomme, même en passant (3). Nous n'excepterons qu'une chronique, terminée en 1134, probablement dans le midi de la France, qui raconte à l'année 1099 : « In Hispania, apud Valentiam, Rodericus Comes defunctus est; de quo maximus luctus Christianis fuit, et gaudium inimicis Paganis (4); » et il semble au moins fort singulier, que la première mention d'un héros si national se trouve dans une histoire étrangère. On ne peut expliquer ce silence universel des annales espagnoles qu'en supposant que la poésie populaire s'empara du Cid, même pendant sa vie, et orna ses aventures d'embellissements tellement contraires à

(1) Voyez Masdeu, *loc. laud.*, p. 343-357; c'est inutilement que Villanueva s'est efforcé de réfuter ses raisons daos son *Viage literario a las iglesias de España*, t. I, p. 46.

(2) 1137 de l'ère espagnole.

(3) Voyez l'ouvrage de Pelagius, évêque d'Oviedo, publié dans Florez, *España sagrada*, t. XIV, et l'*Historia compostellana*, *Ibidem*, t. XX. Le *Chronicon burgense*, l'*Annales toletani* et l'*Annales compostellani*; *Ibidem*, t. XXIII, ne font que mentionner sa mort.

(4) *Chronicon malleacense* (de Saint-Maxence); dans Labbe, *Nova bibliotheca manuscriptorum librorum*, t. II, p. 216. On annonce la prochaine publication à Leyde de documents arabes, inconnus à tous les historiens, dont nous ignorons malheureusement l'âge et la teneur.

l'histoire, que les écrivains graves n'osèrent plus en parler dans leurs chroniques (1).

A la vérité, le texte actuel des romances sur le Cid n'est pas antérieur au XVe siècle : tant qu'il ne s'est conservé que dans la mémoire du peuple, le perfectionnement des mœurs et les variations de la langue durent nécessairement y introduire des changements qui en faisaient disparaître les marques choquantes d'antiquité. Quelques pièces moins chantées, ou peut-être défendues de ces prétendues améliorations par une popularité plus universelle et plus respectueuse, purent seules échapper à ces remaniements inintelligents, et protestent par les idées d'un autre âge (2), ou les archaïsmes de leur style (3), contre les conséquences que l'on voudrait tirer des rajeunissements complets dont on a badigeonné les autres. L'existence de chants populaires à une époque beaucoup plus reculée est d'ailleurs incontestable. Le Chronica del famoso Cid Ruydiez Campeador, qui paraît au moins aussi vieux que le texte des ro-

(1) Le *Gesta Roderici compidocti*, p. IX, éd. da Risco, témoigne bien positivement du caractère populaire des traditions du Cid, en disant qu'elles n'avaient pas encore été recueillies; voyez le passage cité, p. 288, note 2, et l'on pourrait ajouter d'autres phrases à l'appui : Rodericus autem permansit in Burriana tanquam lapis immobilis; p. XXXIII. Si autem exieris ad nos in plano et separaveris te a monte tuo, eris ipse Rodericus, quem dicunt *Bellatorem* et *Campeatorem*; p. XXXV. C'est bien à tort, comme on le verra tout à l'heure, que Sandoval a prétendu que ces traditions n'avaient été inventées par les jongleurs que depuis Rodericus, archevêque de Tolède, et Lucas, diacre de Tuy; mais les plus crédules historiens reconnaissent eux-mêmes que l'imagination eut une très-large part dans les récits qui nous sont parvenus. Las cosas de este prodigioso caballero se cuentan por tan diferentes caminos y tan encontradas, que hombres muy prudentes han dudado generalmente en ellas, o por lo menos negado su credulidad a muchas; Briz, *Historia de San-Juan de La Peño*, l. IV, ch. 12. Asi que dificultosamente se pueden concordar estos autores en hechos de que no se tiene otra memoria, sino la que ellos nos han dexado, y conocese notariamente, que el vulgo fue siempre añadiendo á sus hechos muy señaladas cosas, que fuesen de admiracion en sus cantares; Zurita, *Anales de Aragon*, l. I, ch. 22.

(2) Telle est par exemple la romance :

Fablando estaba en el claustro
de San-Pedro de Cardeña
el buen rey Alfonso al Cid,
despues de misa, una fiesta.

La romance *Helo, helo por do viene*, dans Duran, *Romancero de romances caballerescos*, P. II, p. 139, a gardé aussi des vestiges évidents d'antiquité.

(3) Nous citerons, comme une des plus anciennes, celle-ci que M. Duran a négligé de recueillir dans sa collection :

En Sant-Peidro de Cardeña,
do yace el Cid enterrado
con la su donna Ximena,
que buen poso han entrambos !

Peut-être cependant, ainsi que nous le dirons tout à l'heure, la rareté de ces archaïsmes tient-elle en grande partie à la langue dans laquelle les premières romances furent composées.

mances qui nous sont parvenues (1), est évidemment composé d'après des traditions fort vivantes (2), et un poëme espagnol, conservé à la Bibliothèque royale de Paris dans un ms. du XV[e] siècle, que personne n'avait remarqué avant ces derniers temps (3), raconte plusieurs aventures de la jeunesse du Cid,

(1) Le *Chronica del Cid* fut publié pour la première fois en 1512, par l'abbé de San-Pedro de Cardeña, Don frei Juan de Vellorado. Saos être aussi vieille qu'on l'a dit, puisque la langue est plus moderna que celle du *Coronica general*, et qu'il y est question de l'archevêque de Tolède, Rodericus, du diacre de Tuy, Lucas, et des rois de Castille et de Navarre, qui vivaient dans le XIII[e] siècle, cette chronique est certainement do XIV[e] : car elle se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris (n° 9988), dont l'écriture ne paraît plus moderne que de quelques années, et ne connait pas les amours de Rodrigue et de Chimène, qui devinrent si populaires dans le siècle suivant. Elle se borne à dire, ch. III : E él estando en esto, vino ante él Ximena Gomez, fija del conde don Gomez de Gormaz, a fincó los finojos ante él, e dixola : « Señor, yo soy fija del conde don Gomez, e Rodrigo de Bivar mato al conde mi padre, e yo soy de tres fijas que dexó la menor. E, Señor, veogo pedirvos merced, que me dedes por marido a Rodrigo de Bivar, de que me tendré por bien casada, a por mucho honrada : ca so cierta, que la su fazienda ha de ser en el mayor estado que de ningun ome de vuestro señorio. En esto terné, Señor, que me fazedes gran merced ; e vos, Señor, devedes fazer esto, porque es servicio de Dios, e porque perdone yo a Rodrigo de Bivar de buena voluotad. » E el Rey tovo por bien de acabar su ruego; p. 11, éd. de M. Huber. Cependant la romance *Dia era de los reyes* (Dans Duran, *Romancero de romances caballerescos*, P. II, p. 49), qui est une des plus anciennes, chante les amours de Chiméoe et du Cid.

(2) On lit au commencement du *Gesta Roderici campidocti* : Quoniam rerum temporalium gesta immensa annorum volubilitate praetereuntia, nisi sub notificationis speculo denotentur, oblivioni procul dubio traduntur, idcirco Roderici Didaci, nobilissimi ac bellatoris viri, prosapiam et bella ab eodem viriliter peracta sub scripti luce contineri atque haberi decrevimus. Avant l'écrivain de cette histoire, qui oe paraît pas avoir joui d'une grande popularité, la mémoire des gestes de Ruydias était donc conservée par une tradition qui servit aussi certainement de source principale au *Chronica del Cid*. D'ailleurs, ce n'est nullement une composition romanesque, écrite pour le plaisir de l'imagioation, mais un fragment d'histoire sérieuse, qui mêlait aux aventures du Cid des faits qui lui étaient étrangers; ainsi on lit dans le ch. XII : E esto facia él por tomar vengança dellos : e porque mataron hy al rey don Alfonso su suegro de una saeta, assi como ya diximos; et ch. XXX : E murio el rey don Bermudo, segun que vos lo contamos por la historia ante desto. Tous les exploits du Cid n'y sont pas même racontés en détail; il se borne à dire, en parlant de l'expédition contre le Portugal et la Galice, où Alphonse V fut blessé; En todo esto fué Rodrigo de Bivar uno de los que hy mas fizieron de buenos fechos e grandes; p. 21, éd. de M. Huber. D'ailleurs, l'auteur annonce plusieurs fois l'intention de raconter des faits postérieurs, qui n'ont rien de commun avec le Cid; ainsi il dit en parlant de Yuçaf Abentaxefin : E fué señor de Andaluzia, a ovo el señorio todo de alleude el mar, e de aquende el mar : fasta que se lo quitaron los Almohades, assi como lo contaremos adelante en la historia; ch. CXLVIII.

(3) Il a été analysé, p. 105-110 du *Catalogo razonado de los manuscritos españoles de las Bibliotecas de Paris*, publié sous le nom de M. de Ochoa, et commencé, si non entièrement composé, depuis longtemps, puisqu'il indique dans la description de plusieurs ms. des reliures qui ont cessé d'exister depuis plus de cinquante ans. M. Huber en a cité aussi quelques vers d'une manière fort inexacte, dans son édition du *Chronica del Cid*, introd., p. CXLVI-CXLVIII, et l'un des hommes les plus versés de ce temps dans la littérature espagnole, M. Ferdinand Wolf, se propose de le publier en entier dans le *Jahrbuch der Literatur*.

qu'on n'avait encore trouvées nulle part, même dans les romances; tels sont, par exemple, la querelle et le combat avec le père de Chimène :

El conde don Gomez de Gormaz (1)
a Diego Laynez fizo daño,
fferiole los pastores
et robole el ganado.
Bbibar llego Diego Laynez,
al apellydo fue llegado,
el enbiolos rreçebir a sus hermanos
e cavalga muy privado.
Ffueron correr a Gormaz
quando el sol era rayado :
quemaron le el arraval
et comenzaron el andamio
Et trae los vassallos
et quanto tienen en las manos,
et trae los ganados quantos
andant por el campo;
Et trae le por dessonrra las lavanderas
que al agua estan lavando :
tras ellos salio el Conde
con çient cavalleros fijos d'algo...
Cuentasse en los çien lidiadores,
que quisso el padre o que non :
en los primeros golpes suyos
et del conde don Gomez son,
Paradas estan las bases
et comiensan a lidiar :
Rodrigo mato el Conde;

(1) En brisant ainsi les vers, nous nous conformous à un usage que nous ne pouvons pas plus approuver que ne l'ont fait MM. Grimm : chaque ligne n'est réellement qu'un hémistiche, qu'il n'y a pas plus de raisons pour écrire à part dans les vers espagnols que dans nos alexandrins.

ca non lo pudo tardar (1).

D'ailleurs, le Chronica del Cid dit en parlant du siége de Zamora : « E algunos dizen en los cantares que la tovo cercada siete años; mas esto non podria ser, ca non reynó él mas de siete años, segun que fallamos en la Coronica (2). » Le Coronica general de España, qui ne peut être postérieur à la fin du XIIIe siècle, puisque don Martin de Cordoue l'écrivit par ordre d'Alphonse le Savant, n'atteste pas d'une manière moins positive l'existence de jongleurs qui récitaient des chants historiques : « E algunos dizen en sus cantares de gesta que fue este don Bernaldo, fijo de doña Tiber, hermana de Carlos el grande de Francia (3). » Que quelques-uns de ces chants fussent consacrés au Cid, c'est ce dont il est impossible de douter, puisque naguère encore il en existait dans la mémoire du peuple espagnol qui n'ont jamais été recueillis (4), et qu'une nation entière ne s'enthousiasme pas pour un héros, plusieurs siècles après sa mort, lorsque sa gloire est déjà éteinte et que ses services n'ont plus rien d'actuel qui passionne la reconnaissance publique. A ces preuves morales un témoignage irrécusable nous permet même d'en ajouter une matérielle. On lit dans un petit poëme sur la prise d'Almeria, en 1147, où se trouvait certainement l'auteur :

Ipse Rodericus *Mio Cid* semper (l. usque) vocatus,
De quo cantatur quod ab hostibus haud superatus,
Qui domuit Mauros, Comites domuit quoque nostros (5).

Quoique les premiers feuillets du manuscrit qui nous a con-

(1) B. R. n° 9988, fol. 192, v°, col. 1. Le *Chronica del Cid* dit seulement : E este Rodrigo, andando por Castilla ovó griesgo con el conde don Gomez, señor de Gormaz : e ovieron su lid entre amos a dos : e mató Rodrigo el Conde ; ch. II, p. 10, éd. de M. Huber.

(2) Ch. LVIII, p. 67, éd. de M. Huber.

(3) Parte tercera, fol. 30, v°, col. 1, éd. de Valladolid, 1604.

(4) Sandoval, *Historia del rei don Sancho*, p. 113, éd. de 1792; Sarmiento, *Memorias para la historia de la poesia y poetas españoles*, p. 159, etc.; Huber, *Chronica del famoso cavallero Cid Ruydiez*, Introd., p. LXIX.

(5) Dans Sandoval, *Historia del rei don Alonso VII*, p. 276, éd. de Madrid, 1792.

servé le Poema del Cid aient été arrachés (1), on peut assurer qu'il ne s'étendait pas sur les aventures de la jeunesse de son héros. Ce n'est ni le vainqueur des Maures ni l'amant de Chimène que le poëte voulait chanter, mais le vétéran, revenu de la gloire et de l'amour, qui n'appartient plus qu'à ses devoirs de vassal et de père de famille (2). Peut-être est-on allé trop loin en y voyant une composition littéraire qui ne relevait que de la fantaisie de l'auteur, car la Chronique raconte aussi le mariage purement imaginaire des filles du Cid avec les Infants de Carion (3), qui n'existaient même pas alors, et le peu d'influence que le poëme exerça sur les formes de la versification espagnole ne permet pas de croire qu'il ait jamais été populaire. Non seulement, comme dans quelques-uns de nos plus vieux poëmes (4), l'assonance n'y porte que sur une voyelle, et n'était souvent marquée que par une prononciation qui s'écartait arbitrairement des habitudes du langage; mais le nombre des syllabes y est lui-même à peu près facultatif (5), et ces deux irrégularités qui feraient croire à un rhythme basé sur l'accentuation ou entièrement subordonné à la déclamation, ont disparu des plus

(1) Por estar el codice defectuoso al principio, en que acaso habria alguna invocacion, y tal vez el nombre del poeta, empieza por el destierro que el rey don Alonso VI intimó por les años de 1076 al Cid Campeador; Sanchez, *Coleccion de poesias castellanas anteriores al siglo XV*, t. I, p. CCXXX. Si le ms. n'est pas paginé, ce qui semble certain, puisque ni Sanchez, ni les traducteurs espagnols de Bouterwek, qui en ont publié un fac-simile, p. 112, n'en ont parlé, et si les feuillets ont été arrachés avant la reliure actuelle, il est impossible d'apprécier, même approximativement, l'importance de ce qui manque (algunas hojas, selon Sanchez, *Ibidem*, p. CCXXI); aussi notre opinion s'appuie-t-elle beaucoup plus sur l'esprit du poëme que sur cette défectuosité du ms. Il n'y reste plus que 76 feuillets, et il en manque un, un peu après la moitié.

(2) Cela ressort d'une foule de passages :

Plega à Dios è à sancta Maria
Que aun con mis manos case estas mis fijas!

v. 282.

Plega al Criador que en cielo está
Que vos vea melor casadas daqui en adelant!

v. 2903.

Grandes fueron los duelos à la departicion :
El padre con las fijas loran de corazon.

v. 2640.

(3) Ch. CCXXIII–CCLXIX.

(4) Il semble même que le *Poema del Cid* était divisé en tirades comme nos chansons de gestes, car nous y lisons, v. 1093 :

Aqui s'conpieza la gesta de Mio Cid el de Bibar

et v. 2286 :

Las coplas deste cantar aqui s'van acabando.

(5) En el poema del Cid no se guarda numero fixo y determinado de silabas, ni regla cierta de asonantes ni consonantes, sin que por eso se puedan graduar de sueltos los versos de este poema. El poeta baxo un asonante solia hacer mas de cien versos seguidos, sin desechar los consonantes que le ocurrian, y muchas veces admitia versos que ni asonaban ni consonaban : otras veces se cansaba presto de un asonante y tomaba otro; Sanchez, *Ibidem*, p. CCXXII.

vieilles romances. On y trouverait plutôt, ainsi que dans les poésies de Berceo et de Lorenzo de Segura, une sorte de division en quatrains, et l'intention de terminer aussi les hémistiches par une consonnance quelconque. Il y a d'ailleurs dans ce poëme des habiletés de composition qui peuvent d'autant moins être attribuées à d'heureux hasards qu'elles reposent sur des fictions. Pour ne point paraître dupe de la perfidie des Infants de Carion, le Cid ne consent au premier mariage de ses filles que par obéissance aux ordres du roi, et immédiatement après qu'elles sont répudiées, comme indignes d'une si haute alliance, le poëte fait entrer dans la salle des Cortès les ambassadeurs des rois de Navarre et d'Aragon qui viennent demander leur main (1).

La petite chronique latine publiée par Risco, sous le titre de *Gesta Roderici campidocti* (2) était donc jusqu'à présent le seul document ancien qui ne fût pas évidemment suspect. Les doutes que quelques historiens ont voulu élever sur son existence ne

(1) L'étude des patois a été pendant longtemps si négligée, qu'il ne faut pas s'étonner si une orthographe et des formes catalanes et valenciennes ont donné au poëme du Cid une apparence d'antiquité à laquelle on s'est laissé prendre. La celèbre lettre du marquis de Santillana aurait dû cependant inspirer beaucoup plus de réserve aux critiques, puisque ce qu'il dit du rhythme des compositions en patois catalan et valencien, convient parfaitement à la versification de ce poëme. Los Catalanes, Valencianos y aun algunos del reyno de Aragon fueron é son grandes oficiales de esta arte. Escribieron primeramente en trovas rimadas, que son pies ó bordones largos de silabas, é algunos consenaban é otros non; dans Sanchez, *Ibidem*, p. LVI. D'ailleurs, on lit à la fin du manuscrit :

Quien escribió este libro del' Dios paraiso : Amen.
Per abbat le escribió en el mes de mayo,
En era de mill e CC.. XLV. anos.

Sanchez, qui croyait que l'ecriture était du XIV[e] siécle, expliquait naturellement la lacune de la date par la radiation d'un C, peut-être pour donner au ms. une plus grande apparence d'antiquite : il aurait alors éte écrit en l'année 1307 de notre ère. MM. de la Cortina et Hugalde ont dit dans leur *Historia de la literatura española escrita en aleman por F. Bouterwek*, p. 113, que la forme des caractéres se rapportait au XII[e] siècle; mais sans avoir une grande habitude des manuscrits écrits en Espagne, nous n'hésitons pas à croire que le fac-simile qu'ils en ont publié, indique une époque beaucoup plus moderne, et cette presomption reçoit une nouvelle confirmation d'une sorte de date qui se trouve dans le poëme, puisqu'on y lit, v. 3733 :

Ved qual ondra crece al que en buen ora nacio,
Quando Señoras son sus fijas de Navarra è de Aragon.
Hoy los reyes de España sos parientes son.

Le sang du Cid entra dans la maison de Castille en 1151, dans celle de Portugal en 1208 et dans celle d'Aragon en 1221. Mais nous devons convenir qu'on ne saurait determiner avec rigueur, d'après des événements purement historiques, la date d'un poëme base sur des traditions plus ou moins populaires.

(2) Dans *La Castilla y el mas famoso Castellano*, Madrid, 1792, app. n[o] VI.

sont plus possibles, aujourd'hui que les traducteurs espagnols de Bouterwek en ont publié un fac-simile dont l'écriture semble appartenir au moins à la fin du XIIIe siècle (1), et différents détails de l'histoire elle-même confirment pleinement une conjecture qui garderait toujours quelque chose de vague et d'incertain si elle ne s'appuyait que sur les apparences matérielles d'un manuscrit (2). D'abord, l'auteur dit recueillir pour la première fois les traditions qui couraient sur Rodrigo Diaz (3), ce qui suppose au moins qu'aucune source écrite n'avait encore acquis de popularité; il ne donne jamais à son héros le nom de Cid, qui se trouve dans le Poëme et dans les plus vieilles chroniques; puis enfin il raconte en termes exprès qu'après la mort de Rodrigue, les Maures reprirent Valence qu'ils ne perdirent plus (4), et, comme la conquête définitive de cette ville par les Espagnols eut lieu en 1238, on a conclu sans hésiter que la Geste latine avait été composée auparavant. Toute probable que soit cette conséquence, elle n'a point l'autorité d'une date positive : on pourrait avoir ignoré, dans le royaume de Léon, ce qui s'était passé dans le royaume de Valence, et il ne serait pas impossible que, dans le désir de grandir la renommée de son héros, l'auteur eût voulu, à l'instar des traditions populaires, prouver par un fait métaphorique qu'aucun autre capitaine n'avait rendu un aussi grand service à la

(1) P. 254 : ils la croyent du XII[e] siècle ou du commencement du XIII[e]; nous sommes porté à la regarder comme un peu moins vieille.

(2) Si l'on ne peut contester sérieusement qu'il y ait des habitudes assez générales pour donner à l'écriture de chaque siècle un caractère différent, que des yeux exercés reconnaissent sans peine, il faut aussi convenir que chaque écrivain n'en contracte pas moins des habitudes particulières qui se rapprochent assez souvent de l'écriture antérieure, et donnent aux ms. une apparence d'archaïsme exagérée. Il y a d'ailleurs, même chez les personnes qui ne portent dans ces sortes de questions aucune préoccupation de patriotisme, une tendance naturelle à vieillir les ms. : comme on conserve à peu près la forme des caractères que l'on a apprise pendant son enfance, l'âge de l'écrivain est un élément nécessaire de toutes les questions paléographiques, et, même dans les rares occasions où l'on aurait pu en tenir compte, il a été entièrement négligé. M. Huber a publié, sur l'existence et l'authenticité de la chronique de Léon, un bon article dans le *Blätter für literarische Unterhaltung*, 1830, n° 50, p. 200.

(3) Voyez ci-dessus, p. 288, note 2.

(4) Saraceni vero post recessum ejus (Regis Adefonsi) urbem (Valenciam), quamvis arsam, intraverunt, et eam cum omnibus finibus habitaverunt et nunquam eam ulterius perdiderunt.

chrétienté; mais il ne faut pas moins reconnaître dans cette allégation la preuve d'une haute antiquité. Un âge aussi avancé, l'absence reconnue de toute source écrite et la part de l'imagination dans la formation des traditions populaires, ne permettent pas de croire aveuglément à l'authenticité de tous les faits : on y doit seulement remarquer, comme une grande présomption de sincérité, l'omission de tous les détails, évidemment contraires à la vérité, de l'histoire que la Chronique espagnole a recueillie. Le Cid y naît en 1050 au lieu de 1026, et le duel avec le comte de Gormaz, le mariage avec sa fille Chimène (1) et la victoire romanesque remportée sur les cinq rois Maures y sont complètement passés sous silence. La découverte d'un document au moins contemporain, qui fixe quelques incertitudes, est donc un heureux événement, non seulement pour l'histoire de l'Espagne, mais pour un des sujets les plus étudiés dans ces derniers temps, quoique encore un des plus obscurs, pour la manière dont se forment les traditions poétiques d'un peuple.

L'esprit, la forme et la langue de ce document ajoutent encore à son importance. Avant le XV[e] siècle les écrivains espagnols n'appelaient point les chants populaires *romances*, mais *cantares* (2); la première expression ne se trouve que dans des

(1) Trompée par l'identité des noms ou séduite par le romanesque de l'aventure, la tradition semble avoir confondu la fille de Gomez, comte de Gormaz, avec celle de Diego Rodriguez, comte des Asturies. Au reste, aucun document, véritablement historique, ne parle du mariage du Cid: car nous ne pouvons reconnaître la moindre authenticité au *Charta Arrharum*. Nous accorderions plus de poids à l'opinion de Sandoval, qui cependant manquait assez de critique pour l'avoir cité avec complaisance; il dit, fol. 22 : Dice mas don Pedro (obispo de Leon) que luego que el rey don Sancho de Castilla hizo su alferez a Rodrigo Diaz le caso con una pariente suya llamada *Ximena Diaz*, hija del conde don Diego de Asturias que, como cosa verdadera, viene al justo con las cartas que en confirmacion de este hecho he referido. Il est vrai que l'on montre deux tombes de Chimène, l'une à San-Pedro de Cardeña et l'autre à San-Juan de La Peña; mais au lieu d'en conclure que le Cid épousa deux femmes, nommées toutes deux *Chimène*, nous n'y pouvons voir qu'une de ces localisations si fréquentes dans les traditions populaires. Toute la vie domestique du Cid est environnée des mêmes obscurités : différents documents parlent de ses fils et l'on n'en connait positivement qu'un seul; ses deux filles sont appelées tantôt Christina et Elvira, tantôt Maria et Sol; etc.

(2) E agora sabed los que esta estoria oydes que maguer que los juglares cantan en sus cantares e dizen en sus fabras, que Carlos el Emperador, conquirio en España muchos castiellos e muchas cibdades, e que ovo y muchas batallas con Moros

poésies littéraires (1), et l'autre tomba complètement en désuétude, à l'époque dont les monuments poétiques nous ont été conservés (2), où le latin cessa d'être facilement compris par les masses. Sans doute, ainsi qu'on l'a dit (3), ces deux mots n'exprimaient pas la même idée; les changements de dénomination sont toujours amenés par une modification dans les idées. Mais au lieu de faire porter la différence sur la forme du récit ou du chant, nous serions tenté de croire que ce changement fut nécesssité par la substitution définitive de l'espagnol au latin. Cette longue persistance du latin dans la poésie populaire peut seule expliquer d'une manière entièrement satisfaisante l'âge récent des romances espagnoles (4); les transformations

desde Francia fasta Sanctiago; esto non podie ser, fueras ende que en Cantabria conqnirio algo; *Coronica de España*, P III, fol. 33, vo, col. 1, éd. de Valladolid, 1604. Ca non lo sabemos por eierto, sinon quanto oimos dezir a los jugiares en sns cantares; etc.

(1) L'archiprêtre de Hita disait, en parlant da ses poésies, str. MDCVIII :

Era de mill et trecientos, et ochenta et un años,
fue compuesto el romance.

Berceo terminait son *Loores de Nuestra-Señora*, str. CCXXXII, par cette prière :

Aun merced te pido por el tu trobador,
qui este romance fiso.

On lit aussi dans le *Libre de Apolonio*, imprimé par M. de Oeboa, à la suite de son édition de Sanches, p. 531 :

En el nombre de Dios e de santa Maria,
si ellos me guiasen estudiar, queria
componer un romance de nueva maestria.

Cette dernière ligne prouve évidemment que l'auteur ne voulait pas faire de la poésie populaire. Il est même fort remarquable que, si l'on en excepte le *Poema del Cid* qui, ainsi que nous l'avons dit, ne peut être considéré comme appartenant à la poésie poplaire dans le sens philosophique du mot, et n'a même employé que le substantif *Cantar* (v. 2287), très-probablement dans la sens de *Chant*, *Division* (voyez Sanchez, t. I, p. CCXXVIII), les poëtes qui *composaient* en espagnol ne se servait pas de *Cantar*, mais de *Fablar* (Berceo, *Del sacrificio de la misa*, str. II; Lorenso de Astorga, *Poema de Alexandro*, str. II), de *Decir* (Berceo, *Vida de san Millan*, str. CCCXXI), de *Contar* (Berceo, *Milagros de Nuestra-Señora*, str. I, CCCLXXVII, etc.) et même da *Leer* (*Vida de san Millan*, str. I, II, etc.).

(2) Dans sa lettre au connétable de Portugal, le marquis de Santillana distinguait encore les *cantares* des *romances*, et s'en servait préeisement pour désigner les poésies populaires, dont un bel-esprit, aussi grand seigneur, ne pouvait faire grand cas : *Infimos* son aquellos que sin ningunt orden, regla, ni cuento (accento?), facen estos romances é cantares, de que la gente baja é de servil condicion se alegra; dans Sanchez, t. I, p. LIV. Ce qui rend cette double expression encore plus remarquable, c'est qu'il avait dit quelques lignes auparavant : Estas sciencias ayan primeramente venido en manos de los *romancistas ò vulgares*.

(3) Huber, *Chronica del famoso cavallero Cid Ruydiez Campeador*, Introd. p. XXIII.

(4) Nous avons esposé, p. 287, les raisons qui les eussent probablement empêchées de se conserver telles qu'elles auraient été composées, si elles remontaient à une époque fort reculée. Nous devons ajouter que leur antiquité pourrait n'être qu'apparente et résulter d'un défaut d'éducation de leurs auteurs : le peuple garde avec amour, surtout dans les campagnes, les vieilles idées et les formes de langage que les autres classes de la société ont répudiées depuis longtemps.

complètes que la tradition orale leur aurait fait subir sont difficiles à admettre, puisque les autres littératures européennes ont conservé dans leur rudesse primitive des chants qui furent longtemps aussi transmis de bouche en bouche avant d'être recueillis. On sait d'ailleurs qu'en Espagne l'influence des chants ecclésiastiques, et des rapports plus sensibles de prononciation et de langue, maintinrent au latin une popularité qu'il perdit quelques siècles plus tôt dans les autres pays de l'Europe (1). Naguères encore on y chantait dans les églises des cantiques populaires, écrits en cette langue : ce fait fort curieux, qui n'avait certainement d'analogue qu'en Italie (2), est expressément affirmé dans l'ouvrage spécial d'Arevalus, sur l'hymnodie espagnole. « Hi duo hymni, » dit-il, « conditi sunt, non ut intra officium ecclesiasticum recinantur, sed ut ab universo populo vel decantentur vel recitentur (3). »

Par sa coupe lyrique et fortement rhythmée, la strophe saphique et adonique avait acquis une grande popularité dans toute l'Europe; c'était une mesure habituelle aux chants plus spécialement destinés au peuple. Nous citerons entre autres une hymne alphabétique, attribuée, probablement par erreur, à saint Hilaire, évêque de Poitiers (4), mais qui, comme le prouve la

(1) Le serment de 841 prouve évidemment que le latin avait cessé d'être usuel en France avant le milieu du IXe siècle, et nous n'avons vu dans aucun concile d'Espagne l'injonction de prêcher en langue vulgaire.

(2) Au commencement du Xe siècle, les soldats assiégés dans la ville de Modène s'excitaient à bien se défendre par un chant composé en latin (voyez nos *Poésies populaires latines*, p. 268), et Arevalus dit, dans l'ouvrage que nous allons citer dans le texte : Viget enim hic mos in Italia, ut in ecclesiis aliqui sint hymni appensi, et expositi ad Fidelium pietatem excitandam, qui etiam inter preces alias publicas canuntur.

(3) *Hymnodia hispanica*, p. 345, Rome, 1786.

(4) Les bénédictins l'avaient déjà reconnu dans l'édition de ses œuvres qu'ils ont donnée en 1693, et n'ont imprimé que les deux premiers et les deux derniers couplets de cette hymne : c'est d'après un renseignement inexact, qu'il nous avait été impossible de vérifier, que nous avions dit le contraire dans nos *Poésies populaires latines antérieures au XIIe siècle*, p. 182, note. Comme cette pièce ne se trouve ni dans l'édition des œuvres de saint Hilaire, donnée par Campanus, ni dans celle de Martin Lypsius, ni dans celle de Maffei (suivant Mansi, *Fabricii Bibliotheca mediae et infimae latinitatis*, t. III, l. VIII, p. 254), ni dans les *Poetae christiani*, de Fabricius, ni dans le t. V du *Collectio pisaurensis*, nous avons cru devoir la publier en entier.

détestation des doctrines d'Arius et de Sabellius, n'en serait pas moins d'une antiquité fort reculée (1).

Ad coeli clara non sum dignus sidera
levare meos infelices oculos,
gravi depressus (2) peccatorum pondere ;
parce, Redemptor (3)!

Bonum neglexi facere quod debui ;
probrosa gessi sine fine crimina ;
scelus patravi, nullo clauso (4) termino ;
subveni (5), Christe.

Cunctae, quae salso maris sunt in littore,
arenae, mixtae purpuratis conc(h)ulis,
non meis possunt coaequare (l. coaequari ?) vitiis,
fateor, malis.

Doleo, multis peccatorum jaculis
confossus, arcu quae Venus libidinis
intorsit, litta (l. lita?) (6) spicula mortifera
fellis ab unda (7).

Effudit Daemon de pharetra flammeas
sagittas, meum super vulnus vulnere,
cordis infixit mucronem sub medio
manu cruenta (8).

(1) B. R. nº 1154 (XIe siècle), fol. 99, vº ; nous avons profité de quelques variantes, à peu près du même temps, qui se trouvent dans le ms. de la Bibl. de Clermont, nº 189, dont nous devons un extrait à l'obligeance de M. Champollion-Figeac. Une autre version est dans un ms. du IXe siècle, conservé à la Bibl. de Berne ; voyez Sinner, *Catalogus codicum Bibliothecae bernensis*, t. I, p. 161, qui n'en cite malheureusement que la première strophe.

(2) *Gravi depressos*, dans l'édition des bénédictins et le ms. de Paris, que nous désignerons par P ; *Gravide pressus* dans notre copie du ms. de Clermont, mais nous l'avons corrigée d'après le ms. de Berne.

(3) *Redemptis*, certainement par erreur dans l'édition des bénédictins.

(4) *Clausu* dans P ; peut-être le signe d'abréviation a-t-il été omis, et doit-on écrire, comme dans l'éd. des bénédictins, *clausum*.

(5) *Sucurre* dans le ms. de Clermont, que nous indiquerons par C.

(6) *Licia* dans C.

(7) *Abunde* dans C.

(8) Dans P, ces deux lignes et les deux dernières du couplet suivant ont été transposées.

Factus sum vilis ; cuncta super ilia
venit latenter gladium Superbiae ;
infixit statim Cupido turpissima
fronte rugosa.

Genus serpentis , adfuit Invidia ,
veneni portans pocula pestifera ;
dedit in sitim ; mortis auctor ex(s)titit,
sordida lues.

Horrida vultu , facula(m) Discordia
igne succensa(m) deferens sulphureo ,
medio meo posuit sub pectore,
coxit amare.

Inter has quoque pennas gerens plumbeas,
inanis cursu (1), transvolavit Gloria (2),
quae me ventosa[m] nitebatur subito
fraude perire (3).

Kanendo venit fistula Ingluvies (4),
bona praesentis irrogabat temporis ;
extendit ventrem , temulentum (5) reddidit,
miscuit risus.

Lugere modo me permitte, Domine,
mala quae gessi reus ab infantia ;
lacrymas mihi tua dona gratia ,
cordis ab imo !

Meis, ut puto, vitiis tartarea
tormenta multis non valent sufficere (6),
nisi sucurrat, Christe, tua pietas
misero mihi.

(1) *Inanem cursi* dans P ; peut-être faut-il lire *inani*.

(2) *Gloriam* dans P.

(3) *Decepit* dans C.

(4) *Ingluvias* dans P.

(5) *Tumidentum* dans C.

(6) *Succurrere* dans C.

Nullum peccatum super terrae faciem
potest aut scelus inveniri quidpiam (1),
a quorum non sim inquinatus faecibus;
infelix ego!

Ortus, Occasus, Aquilo, Septentrio,
Coelum Terraque (2), Mare, Fontes, Flumina,
Montes et Colles, Campi, mixta rosulo
Lilia flete!

Plangite mecum Astra rutilantia;
mecum mugite Bestiae silvicolae,
dicite: Tu es miser, qui sub impio
crimine gemis.

Quis me de manu Cocyti (3) flammivomi
erui potest nisi Patris unica
proles (4) qui (l. quae?) mundum precioso sanguine
jure redemit?

Redemptor mundi, unica spes omnium,
aequalis Patri sanctoque Spiritui,
trinus et unus Deus invisibilis,
mihi sucurre!

Si me subtili penses sub libramine (5),
spes in me nulla remanet fiduciae;
sed rogo tua me salvet clementia (6),
Filius Dei!

Tolle peccatum, dilue facinora,
ablue sordes, donoque c(h)arismatum
instaura meum clementer pectusculum,
munere tuo!

(1) *Invenire* dans P; *copia* dans C.
(2) *Terramque* dans P.
(3) *Concili* dans C.
(4) *Prolis* dans P.
(5) *Libra mina* dans C.
(6) *Potentia* dans P.

Veniam peto, non de meis meritis
fisus, sed tua certus de clementia,
qui bona reis pietate solita
gratis impendis.

Xriste, te semper recta fide labiis
confessus (1), corde credidi ort(h)odoxo;
haereticorum dogma nefas respui
pectore puro (2).

Ymnum fideli modulando gutture,
Arium sperno, latrantem Sabellium;
assensi nunquam grunnienti Symoni
aure susurra;

Zeloque Christi sum zelatus nomine;
me sanctae matris (3) lacte nam catholico,
tempus per omne, nutrivit Ecclesia
ubere sacro.

Gloria sanctae Trinitatis unicae
sit Deo, Patri, Genito, Paraclito;
laus mea sonet omnia (4) per saecula
Domino semper (5)!

Par une conséquence nécessaire de leur destination et de leur nature, les chants ecclésiastiques furent toujours, comme on sait, dans une liaison étroite avec les chansons populaires, et il résulte clairement de la grande quantité d'hymnes composées sur ce rhythme en Espagne, qu'il y jouissait d'une popularité

(1) *Confessum* dans P, et *credidit* dans C.

(2) *Toto* dans C.

(3) *Mater* dans P; il y a dans C *me matris sancta*, et la fin de la ligne manque dans notre copie.

(4) *In omne* dans P.

(5) Parmi les pièces sur le même rhythme, dont le caractère populaire est fortement marqué, nous indiquerons un cantique pour le jour de Noël, attribué à saint Paulin, *Opera*, p. 184, éd. de Madrisi; un chant sur la destruction d'Aquilée que nous avons publié dans nos *Poésies populaires latines*, p. 234, et un autre sur la mort de l'abbé Hug; *Ibidem*, p. 251.

toute spéciale (1). Dès le VI[e] siècle, saint Isidore voulait sans doute s'y conformer dans son hymne en l'honneur de sainte Agathe (2); et le premier couplet, fort mal imprimé par Bollandus (3) et même par M. Daniel (4), montre, à n'en pouvoir douter, qu'il ne s'agissait pour le poëte que d'adapter des paroles à un air populaire. Cette mesure est aussi celle de notre chanson, seulement pour en rendre la cadence plus marquée, on y a ajouté une rime finale que nous n'avons vue dans aucun autre poëme semblable. Au reste, malgré quelques allusions classiques, le caractère populaire de cette pièce est trop évident pour être révoqué en doute, nous citerons, comme preuve irrécusable, le neuvième couplet :

Illo nolente, Sancius honorem

(1) Nous citerons, comme exemples, quoiqu'elles aient malheureusement été corrigées, les hymnes suivantes : Pour la Conception de la sainte Vierge, patronne des Indes, dans Arevalus, *Hymnodia hispanica*, p. 225; pour saint Michel-Archange, *Ibidem*, p. 272; pour saint Victor, *Ibidem*, p. 295; pour saint Ferdinand, roi d'Espagne, *Ibidem*, p. 304 et 305; pour saint Simon de Roxas, *Ibidem*, p. 337 et 340; etc.

(2) Les trois premières lignes de chaque couplet n'ont que onze syllabes au lieu de douze; mais cette anacrouse ne changeait certainement pas le rhythme, puisque la strophe était également terminée par les cinq syllabes du vers adonique. M. Hermann a déjà reconnu avec sa perspicacité ordinaire, *Elementa doctrinae metricae*, p. 642, que le vers alcaïque de douze syllabes n'était que le vers sapphique ordinaire avec une anacrouse. Probablement l'accentuation, qui ne portait pas en latin sur la dernière syllabe, fut pour beaucoup dans ce prolongement du vers, car les poëtes qui le mesuraient d'après la quantité ne lui donnaient que sa longueur ordinaire. Nous nous bornerons à citer pour exemple l'hymne pour le jour de Noël de Walafrid Strabo :

Gloriam nato cecinere Christo
angeli, famam retulere, clara
voce pastores nova concrepabant
gaudia mundo.

Dans Canisius, *Lectiones antiquae*, t. II, P. II, p. 225, éd. de Basnage.

Le chant de Théodulf, évêque d'Orléans, pour la réception de Louis le débonnaire dans sa métropole :

En adest Caesar pius et benignus,
orbe qui toto rutilat coruscus
atque prae cunctis bonitate pollet,
munere Christi.

Ibidem, p. 75.

Un autre, qui fut également composé pour célébrer l'arrivée d'un empereur à Saint-Gall :

Imperatorum genimen potentum
macte regnorum novitate mira,
semper antiquis famulis, benigne
Rex, miserere.

Enfin le petit poëme sur Alexandre publié par Barthius, *Adversariorum*, l. LVI, ch. 14, col. 2659 :

Mille post annos quater atque centum,
Graeciae vindex capit arma, mundi
et superborum gravis arma regum
diripit audax.

(3) *Acta Sanctorum*, février, t. I, p. 597.

(4) *Thesaurus hymnologicus*, t. I, p. 183. Au lieu de

Festum insigne prodiit,
chorus cum voces in aula resonet,
cunctorum Deo dicata plebs alterna
tota pandite vota.

il faut sans doute écrire :

Festum insigne prodiit; chorus cum
voces in aula resonet, cunctorum
Deo dicata plebs alterna tota
pandite vota.

dare volebat ei meliorem
nisi tam cito subiret rex mortem
nulli parcentem.

Si l'on prenait un autre couplet à la lettre, il faudrait croire ce chant contemporain du Cid, ou postérieur à sa mort seulement de quelques années; car le poëte dit en s'adressant au peuple qui passait sur quelque place publique :

Eia! laetando, populi catervae,
Campidoctoris hoc carmen audite!
Magis qui ejus freti estis ope,
Cuncti, venite!

Malheureusement le manuscrit n'est que du XIIIe siècle, et, comme il arrive presque toujours, aucun signe matériel n'indique positivement le lieu où il fut écrit; mais si nous ne nous trompons, il ressort de la description détaillée que nous allons en donner, qu'il dut l'être à l'abbaye de Sainte-Marie de Ripoll, en Catalogne.

D'abord, il appartenait à Baluze, qui, comme l'on sait, accompagna Pierre de Marca dont il était secrétaire, dans son voyage en Espagne, et en profita pour y acquérir un nombre considérable de manuscrits. Celui-ci, qui portait dans son cabinet le no 284, est passé avec tous les autres à la Bibliothèque royale, où il est inscrit sous le no 5132. Quoique écrit par plusieurs mains, toutes les pièces semblent de la première moitié du XIIIe siècle, et ce fait, ainsi que l'intérêt religieux qu'elles offrent toutes à un degré quelconque, empêche d'y voir une réunion de morceaux recueillis en différents endroits.

Les premiers feuillets ont été arrachés, et l'Historia hierosolymitana de Raymund de Aguilers, qui se trouve au commencement, est incomplète des deux premiers livres et des dix-sept premiers chapitres du troisième; fol. 1 — 21, recto.

Fol. 21, recto, le chant sur la prise de Jérusalem que nous avons publié, p. 255-260.

Fol. 21, verso, un sermon anonyme à la louange de sainte Marie, commençant par : « Sollempnem memoriam sacrosanctae Virginis Mariae, matris Domini, decet filios sollempni officio celebrare.

Fol. 23, verso, une histoire anonyme des anciens comtes de Barcelone, commençant par : Antiquorum nobis relatione compertum est, quod miles quidam fuerit nomine Guifredus.

Fol. 26, recto, la discussion devant Probus d'Arius et de saint Athanase, commençant par : Cum apud Niceam urbem a trecentis decem et octo episcopis, evangelicis apostolicisque doctrinis spirituali vigore praeditis.

Fol. 79, verso, la chanson sur le Cid, que nous allons publier.

Fol. 80, verso, une lettre sur le départ de l'empereur Frédéric I pour la croisade et sur sa mort, qui a été publiée par Baronius, Annales ecclesiastici, année 1190, par. 10. Le second feuillet de cette pièce n'a pas été paginé.

Fol. 81, recto, un recueil d'homélies anonymes, qui, quoique intitulé *De actibus Apostolorum*, en contient quelques-unes sur des sujets différents, et entre autres sur la naissance de saint Fortunat et de saint Félix, qui jouissait en Espagne d'une vénération toute particulière. La fin manque; la dernière homélie sur ce passage de l'évangile de saint Mathieu : *Jerusalem*, *Jerusalem*, *quae prophetas occidis*, est incomplète.

Fol. 93, recto, la fin d'une donation faite au monastère de Sainte-Marie de Ripoll, en 1211, par Raimund de Porcian.

Fol. 93, verso, une Vie anonyme, en tête de laquelle on lit d'une autre écriture que celle du manuscrit : Incipit gesta vel obitus domini Petri (Urseoli), ducis Venetiae atque Dalmatiae, qui celebratur in idus januarii. La Vie commence par : Quam bonae vitae finis, et exibitio prudentis ingenii constituunt habitaculum beatitudinis!

Fol. 101, verso, un décret rendu, en 1157, par l'abbé Gaufredus et l'assemblée des moines de Sainte-Marie de Ripoll, pour établir l'usage de célébrer dans l'abbaye la fête de la Sainte-

Vierge tous les samedis, et d'y faire, le même jour, à tous les moines une distribution de fromage ou d'œufs bien arrangés avec du poivre.

Fol. 104, recto, un sommaire des revenus du fief de Moion, appartenant au monastère de Sainte-Marie de Ripoll.

Fol. 104, recto, un décret de l'abbé Gauffredus, pour ajouter une collation à l'ordinaire des moines, le jour de saint Luc, évangéliste.

Fol. 105, recto, des pronostics pour l'année 1179, par Johanes de Tolède.

Fol. 105, recto, une lettre du pape Clément au roi de France et à tous les prélats de l'Église, sur l'apparition de saint Paul à un religieux de Rome.

Fol. 105, verso, la charte d'une vente faite en 1212, à l'abbaye de Sainte-Marie de Ripoll par Petrus de Palad; Alda, sa femme; Petrus de Palad, son fils, et Sanctia, sa belle-fille.

Fol. 105, verso, l'Ave, Virgo gloriosa, noté.

Fol. 106, recto, la fin d'un acte passé la 26e année du règne de Louis le jeune (1163), par lequel, en considération d'avantages qui ne sont pas désignés dans ce fragment, l'abbaye, représentée par l'abbé Gauffredus, s'engageait on ne sait à quoi.

Fol. 106, verso, une note des revenus et usages que possédait le comte de Barcelone dans le territoire de Moion; la fin manque.

Fol. 107, recto, une constitution de Gautfredus pour augmenter la quantité d'habits que l'on donnait habituellement aux moines de son abbaye.

Fol. 107, verso, une lettre d'Ollegarius, archevêque de Terragone, à l'évêque de Vich, qui l'avait consulté sur la convenance de conférer l'ordination à un homme qui, dans son enfance, avait tué par accident un de ses camarades.

Fol. 107, verso, une lettre extrêmement courte de saint Yvon, évêque de Chartres, adressée à Olrichus, qui l'avait consulté sur un cas de pénitence.

Fol. 107, verso, une hymne à demi-effacée et probablement mutilée :

Vox clarescat, mens purgetur;
homo natus emundetur;
dulci voce conformetur,
pura conscientia!

(P)atri, Proli jubilemus;
sacrum Neupma (l. Pneuma) praedicemus,
unam landem (l. laudem) tribus demus,
quos unit essentia!

(P)ater creans increatus,
Nascens ab aeterno natus,
Amor ab his dirivatus (l. derivatus?),
sunt una substantia.

(T)res personae Trinitatis,
unum esse Deitatis,
sunt ejusdem majestatis
et idem per omnia.

Fol. 108, recto, le dix-septième canon du concile de Chalcédoine.

Fol. 108, recto, des règles en vers pour des horoscopes ou plutôt des divinations, qui doivent se rapporter à quelque tableau dont la clé manque. Elles sont trop obscures pour que nous ne nous bornions pas à publier fidèlement le texte du manuscrit:

Lunis procer et sub mense.
somno. splendor. et inmense,
Martis procer atque duris.
consors. ales. et telluris.
Mercurius. falsus deus.
rerum. nox. et celi deus.
Jovis cito pede tange.
nox atra. lux. ecce magne.
Dies. vis (1) jejunator tu.

(1) Dans le ms. le s est su-dessus de *vi*; nous serions tenté de lire *Veneris*, si le vers n'avait pas alors deux syllabes de trop: il faut sans doute transposer *tu* ou le rejeter à la ligne suivante.

tr. . . . . eterne. plasmator
Sabbato. dat sortem. polus.
sume. Aurora. o lux. deus (1).

A la suite se trouve, avec des notes de musique, le Salve, Virgo regina.

Fol. 108, verso, Cedit frigus hiemale, que nous avons publié, p. 52.

Fol. 109, recto, un poëme sur la mort d'un grand capitaine, dont on ne peut plus lire que le commencement :

Mentem meam laedit dolor,
nam natalis soli color,
Color, inquam, genuinus
fit repente peregrinus.
Color quippe naturalis
nunc afflictam gentem malis
Mire nuper decorabat,
dum vir magnus radiabat.
Magnus, inquam, comes ille,
qui destruxit seras mille,
Mahumeti caede gentis,
genu nobis jam flectentis.
Sensit Lorcha (2) virum tantum, etc.

Fol. 109, recto, un autre poëme effacé, dont on peut lire encore la fin au verso :

Quod est anceps tu dis(s)olvis,

(1) Un poëme du même genre, mais infiniment plus étendu, se trouvait à l'abbaye de Sainte-Marie de Lire, et a été transporté à la Bibliothèque de Rouen, où il est inscrit sous le nº 29, 8, O. Son caractère est si étranger à celui des poésies qui composent la plus grande partie de ce recueil, et il aurait fallu pour le rendre complètement intelligible, l'accompagner d'un commentaire si développé, que nous avons cru devoir en ajourner la publication. Nous nous bornerons à en citer les premiers vers, fol, 1, vº, col. 1 :

Si vis prodesse sortes, anathema nec esse,
cura praescire quod sit tibi scire necesse ;
Id quoque sic facies, et certus ad omnia fies.
Cum fuerit cura praenoscere sorte futura,
Orans jejuna, triduo vigilabis et una
Nocte prius supplex ; sit cereus et tibi duplex ;
Post, missa dicta, conspersus aqua benedicta,
Non praetermissis PATER et CREDO, nec omittas
Ipsum signare qui primus est locus arae ;
Post venias, cape tres et ibi geminas jace sortes ;
Dumque fit hoc bene bis seni psacantur egeni.
Quicquid scire velis, dat sors ita jacta fidelis ;
Sortibus his quaeres nec eas te fallere speres.

(2) *Lorca* en Catalogne, que Pline appelait *Ilorcum ; Historiae naturalis*, l. III, ch. 1.

quod tegendum tu involvis;
Tu, intrare me non sinas
infernales officinas,
Ubi moeror, ubi metus,
ubi foetor, ubi fletus;
Ubi probra deteguntur;
ubi rei confunduntur;
Ubi tortorsemper scidens;
ubi vermis semper edens;
Ubi totum hoc perenne,
quia perpes mors gehennae.
Me receptet Sion illa;
Sion quidem urbs tranquilla,
Cujus faber auctor lucis,
cujus portae lignum crucis,
Cujus claves lingua Petri,
cujus cives semper laeti,
Cujus custos rex festivus,
cujus muri lapis vivus.
In hac urbe pax solemnis,
ver aeternum, pax perennis;
In hac odor implet coelos;
in hac semper festum melos.
Non est ibi corruptela,
non defectus, non querela:
Non minuti, non deformes;
omnes Christo sunt conformes.
Urbs coelestis, urbs beata
supra montem collocata,
Urbs in portu bene tuto,
de longinquo te saluto;
Te saluto, te suspiro;
te affecto, te requiro.
Quantum tui gratulentur!
Quam festive conviventur!

Quis affectus eos stringat,
aut quae gemma muros pingat,
Quis c(h)alcedon (1), quis jacin[c]tus,
norunt illi qui sunt intus.
In plateis hujus urbis,
sociatus piis turbis,
Cum Moyse et Elia (l. Helia)
pium cantem alleluia! Amen.

A la suite se trouve la charte d'une donation, faite, en 1218, au monastère de Sainte-Marie de Ripoll par Barnard de Dons.

Ella (2) gestorum possumus referre
Paris et Pyrr(h)i, nec non et Aeneae,
multi poaetae (l. poetae) plurimum (in?) laude
quae conscripsere.

Sed paganorum quid juvabunt acta.
dum jam vil[l]escant vetustate multa?
Modo canamus Roderici nova
principis bella.

Tanti victoris nam si retexere
coeperim cun(c)ta, non haec libri mille
capere possent, (H)omero canente,
sum(m)o labore.

Verum et ego parum (l. parvus?) de doctrina
quamquam aurissem (l. hausissem?) e pluribus pauca,
rihtmice (l. rhythmice) tamen dabo ventis vela,
pavidus nauta.

Eia! laetando, populi Catervae,

(1) Chalcédoine, du grec Χαλκηδών; ce mot manque dans la nouvelle edition de du Cange.

(2) Probablement une contraction d'*En illa*; on trouve déjà dans la bonne latinité quelques exemples d'*ellum*, *ellam*, pour *en illum*, *en illam* :

Nescio qui senex modo venit: ellum, confidens, catus.
Térence, *Andria*, act. V, sc. II, v. 14.

Voyez aussi *Adelphi*, act. III, sc. IV, v. 25, et Priscien, l. XII, p. 949.

Campi-Doctoris (1) hoc carmen audite!
Magis qui ejus freti estis ope,
cuncti venite!

Nobiliori de genere ortus,
quod in Castella non est illo majus (2);
Hispalis novit et Iberum (l. Iberi?) lit(t)us
quis Rodericus (3).

Hoc fuit primum singulare bellum,
cum adolescens devicit Navarrum;
hinc Campi-Doctor dictus est majorum
ore virorum (4).

Jam portendebat quid esset facturus,
comitum lites nam superatu(ru)s,
regias opes pede calcaturus,
ense capturus.

(1) Il est appelé dans les documents latins *Campidoctus*, *Campi-Doctor*, *Campi-Ductor*, *Campi-Dator*, *Campeator*, *Campiator* et dans les histoires arabes *El Kambythour*, *El Kampydhour*; c'est, comme nous l'avoos dit, uno corruption du nom de *Campeador*, Guerrier, Champion en espagnol, que lui donne le *Poema del Cid*. Dans le *Gesta Roderici Didaci*, le comte de Bareelono lui dit dans une lettre où il le sommo de sortir de soo camp pour combattre en rase campagne : Si autem exieris ad nos....aris ipse Rodericus quem dicunt *Bellatorem* et *Campeatorem*.

(2) Rodrigo (et par abreviation *Ruy* at *Roy*) Diaz (fils de Diego) était fils de Diego Laynes, et de la famille de Nuño Rasuera et de Laio Calvo, qui avaient été nommés par le peuple Alcades de Castille sous le règne d'Alphonse IV; voyes *Rodericus toletanus*, *De rebus Hispaniae*, l. v, ch. 1. Quant au nom de Bivar qui vient d'une petite ville de Castille, à trois lieues de Burgos, il est dans le *Poema del Cid*; mais oo ne le truuvo ni dans la Genealogie du Cid, oi dans lo *Gesta Roderici Didaci*, ni dans les Histoires de Rodericus toletaous et de Lucas tudensis.

(3) Séville et les rives de l'Èbre (ou, si l'on conservo le texte du ms., la terre des Ibères) ont su quel hommo était Rodrigue.

(4) Peu de temps après la mort de don Fernand, roi de Castille, son fils, don Sancho, fit la guerre à son cousin don Sancho Garces, roi do Navarre; il prétendait quo la Rioja, Bureba et la Vieille-Castille faisaient partio de son royaume. Selon la Chroniquo do San-Juan do La Peña, le seul temoignage original qui nous soit parvenu, les premiers avantages du roi de Castille farent suivis de sérieux revers dont la tradition populaire perdit le souvenir; voici ses paroles : Et operante gratia Jesu-Christi qui nunquam deficit prosequentibus veritatem, dictus rex Castellae fuit devictus at opprobriose coactus fugere eum quodam equo, cum paucis suis, et dicitur quod dictus equus quando equitabat in fuga, erat sina sella et freno, cum capistro tantummodo..... at dictus Sanctius (Ramires, le roi d'Arragon) transivit Iberum capiendo ot vastando terram sui inimici, et recuperando id quod idem inimicus occupaverat de regno Navarrao.

Quem sic dilexit Sancius, rex terrae,
juvenem cernens adlata subire
quod principatum velit illi primae
cohortis dare (1).

Illo nolente, Sancius honorem
dare volebat ei meliorem
nisi tam cito subiret rex mortem,
nulli parcentem.

Post cujus necem dolose peractam (2),
rex Eldefonsus obtinuit terram;
cui, quod frater voverat, pertotam
dedit Castellam.

Certe nec minus coepit hunc amare,
caeteris plusquam volens exaltare (3),
donec coeperunt ei invidere
compares aulae.

Dicentes regi : Domine, quid facis?
Contra te ipsum malum operaris,
cum Rodericum sublimari sinis;
displicet nobis.

Sit tibi notum; te nunquam amabit,
quod tui fratris curialis fuit;
semper contra te mala cogitabit
et praeparabit.

(1) Il y a dans le *Gesta Roderici Didaci campidocti* : Rex autem Sanctius adeo diligebat Rodericum Didaci multa dilectione et nimio amore, quod constituit eum principem super omnem militiam suam. Rodericus igitur crevit, et factus est vir bellator fortissimus et campidoctus, in aula regis Sanctii; dans Risco, *La Castilla y el mas famoso Castellano*, app. p. XVII.

(2) Don Sanche fut assassiné par Bellido, fils d'Athaulfo, pendant le siége de Zamora, dont il voulait dépouiller sa sœur doña Urraca.

(3) Le *Gesta Roderici Didaci campidocti* dit également : Igitur post mortem domini sui, regis Sanctii, qui eum nutrivit et valde dilexit, rex Aldefonsus honorifice eum pro vasallo accepit, atque cum nimio reverente amore apud se habuit.

Quibus auditis susurronum dictis,
rex Eldefonsus, tactus zelo cordis,
perdere timens solium honoris,
causa timoris,

Omnem amorem in iram convertit,
occasiones contra eum quaerit,
obiciendo per pauca quae novit,
plura quae nescit (1).

Jubet e terra virum exulare :
hinc coepit ipse Mauros debellare,
(H)ispaniarum patrias vastare,
urbes delere (2).

Fama pervenit in curiam regis
quod Campi-Doctor, agaricae gentis
optima sumens, adhuc parat eis
laqueum mortis.

Nimis iratus jungit equitatus;
illi parat mortem nisi sit cautus (3),

(1) On lit dans le savant résumé que M. Aschbach a fait des traditions sur le Cid : Sanctio interempto, Alfonsus, in patriam redux, Legione (Léon), sede regia potitus est. Castellae vero magnates, eundem non esse prius regem recipiendum decreverunt quam, se nesciente, Sanctii caedem perpetratam jurejurando confirmasset. Caeteris dubitantibus atque cunctantibus prae timore, ne cum mala forent apud regem gratia, Cidus, minime haesitans, in medium processit et, qua in caeteris animi magnitudine uti solebat, Alfonsum verbis conceptis jurare compuilt atque diras in ejus caput addidit imprecationes, si fratris caedes ipsius consilio patrata esset. Neque simul Alfonsi juramentum accepit, sed etiam poposcit, ut rex id repeteret. Ea ex causa, ut rerum eventus postea declaravit, rex Roderico infestissimus, occasione data, de insolenti procere poenas sumere decrevit; *De Cidi historiae fontibus*, p. 2. Les écrivains les plus circonspects s'accordent sur cette cause première de la malveillance d'Alfonse VII: Cumque nullus esset, qui juramentum a rege auderet accipere, suprafatus Rodericus Didaci, miles strenuus, juramentum a rege accepit. Quapropter rex Adefonsus semper habuit exosum; Lucas, diaconus tudensis, *Chronicon*, p. 100; dans Schottus, *Hispaniae illustratae* t. IV. Cum nemo vellet ab eo (Adefonso) recipere juramentum, ad recipiendum se obtulit solus Rodericus Didaci Campiator. Unde et postea, licet strenuus, non fuit in ejus oculis gratiosus; Rodericus toletanus, *De rebus Hispaniae*, l. IV, ch. 21. Le *Chronica del Cid*, ch. LXXXIX, attribue à une autre cause ce premier exil du Cid.

(2) Il semble résulter de ce couplet et du suivant, que Ruy Diaz se serait vengé de l'injustice d'Alphonse en ravageant son royaume, mais nous n'avons rien vu de semblable, ni dans les poésies espagnoles, ni dans les chroniques.

(3) C'est la seule ligne qui manque de césure après la cinquième syllabe.

praecipiendo quod si foret captus,
sit jugulatus.

Ad quem, Garsiam, comitem superbum (1),
rex praenotatus misit debellandum :
tunc Campi-Doctor duplicat triumphum,
retinens campum.

Haec namque pugna fuerat secunda
in qua cum multis captus est Garsia ;
Capream vocant locum ubi castra
simul sunt capta (2).

Unde per cunctas (H)ispaniae partes,
celebre nomen ejus inter omnes
reges habetur, pariter timentes,
munus solventes (3).

(1) Suivant Quintana, *Vida del Cid Campeador*, il s'agirait de Garcia Ordeñez, comte de Najera, et commandant de la Rioja pour le roi de Castille. M. Remey, *Histoire d'Espagne*, t. V, p. 492, conjecture avec beaucoup de vraisemblance que ce comte Garcia était un des principaux ennemis du Cid, mais on n'en trouve aucune trace dans les anciens écrivains ; la *Chronica del Cid* lui-même ne sait rien de la bataille de Capra ou Caprea.

(2) Voici les détails de la geste latine : Venerunt itaque omnem terram illam depraedantes, usque ad castrum, qui dicitur *Capra*. Quod autem Rodericus Didaci audiens et certa veritate cognoscens, eis statim cum exercitu suo obviam exiit, ibique cum eisdem bellum crudele commisit. Quod utique bellum inter se permistum duravit ab hora diei tertia usque ad sextam. Facta est autem maxima strages et interfectio exercitus regis Granatae, tam Sarracenorum quam Christianorum, donec omnes, devicti ac confusi, fugerunt a facie Roderici Didaci. Captus est igitur in eodem bello comes Garsias Ordonii, et Lupus Sanctii, et Didacus Petri, et alii quamplures illorum milites ; dans Risco, *Ibidem*, p. XVIII.

(3) La geste latine parle d'un second exil, dont elle raconte ainsi les causes : Pro hujusmodi triumpho ac victoria a Deo sibi collata, quamplures, tam propinqui quam extranei, causa invidiae, de falsis et non veris rebus illum apud regem accusaverunt. Reverso autem cum supradicto honore ad Castellam Roderico, rex Aldefonsus ad Sarracenorum terram sibi rebellem cum exercitu suo statim perrexit, ut eam debellaret, et regnum suum amplificaret et pacificaret. Rodericus autem tunc temporis in Castella remansit infirmus. Sarraceni vero interea venerunt et irruerunt in quendam castrum, qui dicitur *Gormaz*, ubi paucam praedam acceperunt. Cum autem hoc audiret Rodericus, nimia motus ira et tristitia, ait : Persequar latrunculos illos et forsitan eos comprehendam. Congregato igitur exercitu suo, et cunctis militibus suis armis bene munitis, in partes Toleti depraedans et devastans terram Sarracenorum, inter viros et mulieres numero septem millia, omnesque substantias et divitias eis viriliter abstulit, secumque in domum suam attulit. Ut autem rex Aldefonsus et majores suae curiae hoc factum Roderici audierunt, dure et moleste acceperunt ; et hujusmodi causam sibi objicientes, sibique curiales invidentes regi unanimiter dixerunt : Domine Rex, celsitudo vestra procul dubio sciat, quod

Tertium quoque praelium com(m)isit,
quod Deus illi vincere permisit,
alios fugans, aliosque cepit,
castra subvertit (1).

Marchio namque comes Barchinonae,
cui tributa dant Madianitae,
simul cum eo Alfagib (2), Ilerdae
junctus cum hoste (3),

Rodericus hac de causa fecit hee, ut nos omnes simul in terra Sarracenorum habitantes, eamque depraedantes, a Sarracenis interficeremur atque ibi moreremur. Hujusmodi prava hae invida suggestione rex injuste commotus et iratus ejecit eum de regno sue; dans Risco, *Ibidem*, p. xix.

(1) La version du *Gesta Roderici Didaci campidocti* est différente dans plusieurs circonstances; mais nous ne la donnerons pas moins tout entière pour suppléer, autant qu'il dépendra de nous, à la mutilation de cette chanson. Deinde adhuc malitiae certamen inter Almuctamam et fratrem ejus Alfagib videtur exortum, usque ad bellum peragendum perductum. Alfagib autem conveuit se cum comite Berengario, et comite Cardaviese et cum fratre comitis Urgelensis, et eum potestatibus, videlicet Usason, et Impurdaniensi, et Rocionensi, atque Carcassouensi, habuitque eum eis consilium hujusmodi, quod omnes isti venirent pariter cum Alfagib et obsiderent supradictum castrum Almanora : quod statim ita factum fuit. Inito ibi (in eastro Tamariz) et babito inter se consilie, Almuctamam praecipiebat Roderico, ut dimicaret contra hostes, qui obsidebant castrum Almanara. Cui illa respondit : Melius est, quod tu des ei censum suum, et quiescat expugnare castrum, quam inire certamen cum eo, quia in maxima multitudine hominum venit. Hoc autem Almaetamam libenter concessit. Rodericus autem ad comites praedictos et ad Alfagib statim nuntium misit, ut accepto sue censu, a praedicto castro discederent. Illi autem suis dictis adquiescere noluerunt, nec castra debellare desinierunt. Nuntius vero reversus ad Rodericum, retulit ei omnia quae ab eis audierat. Rodericus autem commoto animo jussit omnes milites suos armara et viriliter se ad bellum praeparare. Perrexit itaque cum exercitu suo usque ad illum locum, in quo aspexerunt se mutuo, comites scilicet et Alfagib et Rodericus Didaci. Magno autem impetu facto belligerantes et vociferantes utriusque partis direxerunt acies suas et inierunt bellum. Sed praedicti comites, simul cum Alfagib, verterunt continuo terga, et devicti ac confusi fugieruot a facia Roderici. Occisa est quippe maxima pars eorum, pauci nempe evaserunt : emnia eorum spolio et substantia in jure et in manu Roderici remanserunt. Comitem autem Berengarium, et milites suos secum duxit captos ad castrum Tamariz, ibique misit eos in manus de Almuctamam, post habitam et factam victoriam; daus Risco, *Ibidem*, p. xxi.

(2) La Chroniqun latine que nous ovons déjà si souvent citée, donne des renseignements fort detaillés sur cet Alfagib : Illo autem, de regno Castellae exiens, ad Caesaraugustam venit, regnante in ea tunc Almuctamir. Qui mortaus fuit Caesaraugusta, regnumque ejus divisum est inter duos ejusdem filios, Almuctamam videlicet et Alfagib. Almuctamam autem regnavit in Caesaraugusta; Alfagib vero frater ejus in Denia. Iste vere Almuctamam multum diligebat Rodericum, et praeposuit, et exaltavit eum super regnum suum, et super omnem terram suam, uteus in omnibus consilio ejus. Dirum autem et saevissimum malitiae certamen exortum videtur inter Almuctamam et fratrem ejus Alfagib, ita quod statuerunt locum et diem, in quo debellorent inter se.

(3) Cette mention toute gratuite des ennemis de Lérida, parmi les troupes que le Cid vainquit à Tamariz, nous ferait croire que cette chanson fut composée pour le peuple de Lérida.

Caesaraugustae obsidebant castrum,
quod adhuc Mauri vocant Almenarum;
quos rogat victor sibi dari locum,
mit(t)ere victum.

Cumque precanti cedere nequirent,
nec transeundi facultatem darent,
subito mandat ut sui se arment,
cito ne tardent.

Primus et ipse indutus lorica,
nec meliorem homo vidit illa;
romphaea cinctus, auro fabrefacta,
manu magistra,

Accipit hastam mirifice factam,
nobilis silvae fraxino dolatam,
quam ferro forti fecerat limatam,
cupide rectam.

Clypeum gestat brachio sinistro,
qui totus erat figuratus auro;
in quo depictus ferus erat draco,
lucido modo.

Caput munivit galeam (l. galea) fulgenti
quam decoravit laminis argenti
faber, et opus aptavit electri
giro circinni.

Equum ascendit quem trans mare vexit
barbarus quidam, nec ne com(m)utavit
aureis mille; qui plus vento currit,
plus cervoi (l. cervo) sallit.

Talibus armis ornatus et equo,
Paris vel Hector melioris (l. meliores) illo
nunquam fuerunt in trojano bello,
sunt neque modo.

Tunc deprecatur (*Le reste manque.*)

LÉGENDES

DE

PILATE ET DE JUDAS ISCHARIOTE.

Il n'est point de chant historique où tous les caractères de la poésie populaire soient plus marqués que dans les légendes qui amusaient si utilement les loisirs de nos pères. Nous ne parlons pas ici de ces historiettes morales qui ne s'adressaient qu'à l'esprit pratique du peuple, et amenaient, le plus naturellement possible, une règle de conduite vulgaire. Sans doute leur popularité était grande : peut-être un peu par souvenance des paraboles de l'Évangile, elles étaient devenues une illustration si nécessaire des préceptes moraux que les prédicateurs se piquaient d'émulation avec les jongleurs et en racontaient gravement en chaire (1); mais personne n'avait la bonhomie d'y

(1) On en faisait même des collections à l'usage des prédicateurs, tels que le *Promptuarium exemplorum* de Herolt, et le *Summa praedicantium* de Johannes de Bromyard; voyez aussi le *Disciplina clericalis* de Petrus Alfonsi, le *Gesta Romanorum* moralisé et toutes les versions du *Roman des Set-Sages*. Herolt dit, dans le prologue du recueil que nous citions tout à l'heure, que saint Dominique *abundabat exemplis* et l'on sait par Vincent de Beauvais que les prédicateurs racontaient en chaire jusqu'aux fables d'Ésope; *Speculum historiale*, l. IV, ch. 8, fol. 31, r°, éd. de Venise, 1591. Les écrivains qui n'étaient pas purement moraux, reconnaissaient également l'heureuse influence de cet usage; ainsi, par exemple, on lit au commencement de *Haveloc le Danois* :

Volenters deveroit l'om oir
et reconter et retenir
Les nobles fes as anciens,
et les prouesces, et les biens;
Essamples prendre et remembrer,
pur les francs homes amender.

Quelquefois même, les prédicateurs cherchaient seulement à égayer leur auditoire par des histoires amusantes; l'usage s'en est conservé longtemps en Allemagne, le jour de Pâques, suivant le *Convivalium liber*, fol. K, 8, éd. de Bâle, 1542.

croire ; on les prenait pour de véritables fables (1). Ces petites fictions dramatiques n'avaient rien de national ni même d'européen ; le plus souvent les Juifs les apportaient toutes faites de l'Orient (2), où l'imagination plus timide et plus songeuse que chez les peuples parmi lesquels la vie sociale s'est développée avec ses nécessités de courage et d'esprit positif, se complaît dans le sens toujours un peu mystérieux des apologues. Nous parlons de ces légendes religieuses dont la vraie signification se voile pour la myopie d'une crédulité trop simple et pour les aveuglements d'un philosophisme étroit, mais où l'on retrouve, quand on sait les comprendre, toute l'intelligence, nous dirons même toute la foi des premiers siècles chrétiens.

Considérer les légendes comme des œuvres de l'imagination populaire, ce n'est point attenter à la vénération que de pieuses superstitions leur accordent encore. Si le poëte qui compose des ouvrages individuels produit facilement des fictions, un peuple entier ne saurait imaginer que des vérités : car il n'y a ni hasard ni caprice dans ses créations ; ses sentiments tiennent à sa civilisation et ses idées à son histoire. Telle est la cause du grand intérêt qui s'attache aux fables purement mythologiques, lors même qu'elles appartiennent assez complètement au passé pour ne plus nous paraître que ridicules. Sous cette forme antipathique à notre raison, il se cache une idée digne de toute notre sollicitude, parce que l'esprit de son temps s'y est réfléchi comme dans ces miroirs qui concentrent les rayons lumineux. Il en est ainsi de ces légendes d'une simplicité presque puérile, dont les détails, dénués de tout intérêt, se reproduiraient vingt

(1) Pendant le moyen âge on appelait même habituellement les fables des *Exemples; Ensiemplo* dans l'Arcipreste de la Hita, *Bispel* dans Bonner, *Exemplum* dans le recueil de Herolt (*Discipulus*), imprimé en 1480.

(2) Une foule de ces histoires, qui devinrent si populaires pendant le moyen âge, sont empruntées, comme on sait, aux fables de Bidpaï, au *Mischle Sandabar*, à l'*Hitopadesa*, au *Pantschatantra*, etc.; voyez l'*Essai sur les fables indiennes*, par Loiseleur Deslonchamps, l'*Einleitung* de M. Keller, en tête du *Romans des Sept-Sages* et le *Literarhistorische Vorbemerkungen über die orientalischen Bearbeitungen der Sieben weisen Meister*, que M. Sengelmann a mis en tête de sa traduction allemande de la version hébraïque du *Romans des Sept-Sages*.

fois sous nos yeux sans éveiller notre attention : malgré cette insignifiance apparente, elles contiennent nécessairement quelque idée générale et profonde, puisqu'elles nous sont parvenues à travers une longue suite de générations.

L'intelligence des légendes pieuses importe donc à la philosophie de l'histoire presque autant qu'à l'histoire de la poésie ; mais elles ont malheureusement des origines trop diverses et trop multiples pour se laisser ramener à cette unité systématique que l'on déclare volontiers le dernier mot de la science quand on ne sait que la moitié des choses. Dans un respect bien peu éclairé, des croyants timorés, de jour en jour plus rares, les acceptent naïvement pour des histoires authentiques, que des sentiments trop vifs ont pu embellir de certains ornements, mais en conservant toujours la pureté de la tradition et la vérité des faits. A l'extrémité opposée, de prétendus penseurs dénient toute base historique aux faits légendaires : ce n'est pour eux qu'une spirituelle traduction de quelque idée trop simple ou trop grossière pour être laissée sans voile. Ils reconnaissent à priori qu'au berceau des peuples, au moment où les croyances religieuses s'élaborent, les subtilités du bel-esprit ont plus de vie et de puissance que les continuelles exagérations de la peur et de l'espérance. Ce n'est pas assez pour ces esprits forts de prendre, comme Dupuis, les aveugles crédulités d'un peuple-enfant pour un système complet d'astronomie ; si jamais la vérité ose être aussi ingénieuse qu'une œuvre de l'imagination, si la mémoire de l'Humanité n'est pas aussi passive qu'une presse lithographique qui reproduit invariablement la même image jusqu'à ce que les contours s'en soient effacés et que le dessin ait entièrement disparu, ils accusent la légende d'être en flagrant délit de fiction, et en concluent l'impossibilité radicale de tous les faits qu'elle atteste. La caricature de ce système de critique a abouti aux savantes négations du docteur Strauss et à cette autre élucubration d'une logique bouffonne, où il est

invinciblement démontré que Napoléon est un mythe ingénieux qui n'a jamais eu d'existence historique.

La plus simple réflexion eût cependant suffi pour l'apprendre : ces explications absolues ne sauraient convenir à tous les périodes de l'histoire des légendes. D'abord, on croit naïvement et sans examen à tous les contes dévots ; on admet, comme autorité suffisante, tous les commérages de la tradition, et l'on répète niaisement des faits impossibles que l'on veut rendre plus vénérables par un surcroît d'impossibilités : c'est l'âge de la foi brute et d'un merveilleux qui ne transige ni avec les exigences de la raison ni avec les lumières de l'expérience. Bientôt l'esprit critique s'éveille ; tout en gardant le même respect ponr les faits, on les complète ; on imagine des suppositions historiques qui donnent une sorte d'explication à des prodiges par trop incroyables, et on les affirme comme des faits aussi avérés que les autres. Puis enfin le scepticisme s'attaque à la croyance elle-même ; il rejette toutes les circonstances qui ne lui semblent pas suffisamment prosaïques, et prend des événements réels pour de pures idées dont il cherche à perfectionner l'expression par de nouvelles allégories. L'histoire devient l'enveloppe d'un mythe, et l'on finit, à force d'esprit, par prêter un sens occulte et symbolique aux récits sans arrière-pensée d'un témoin oculaire.

Sans doute, cependant, certains détails des légendes ne doivent pas être entendus dans un sens littéral ; ce sont des métaphores en action où l'imagination exprime des faits réels avec toutes les couleurs de la poésie. Ainsi, dans ces fers des captifs qui se détachaient d'eux-mêmes devant saint Médard, on reconnaît aisément son empressement à racheter les prisonniers. Le zèle infatigable de saint Martin à détruire l'idolâtrie fait tomber le feu du ciel sur les temples des faux dieux. Si, une croix et une hache à la main, saint Gall porte les idées chrétiennes jusque dans la solitude des forêts, le biographe raconte

dans son style figuré qu'il faisait fuir les animaux sauvages devant le signe de la croix. Le peuple compare la pureté de l'âme des vierges à la blancheur des colombes, et une imagination plus hardie fait voler l'âme de sainte Eulalie au ciel sous la forme d'une blanche colombe (1). Que dans les ardeurs d'une charité puissante quelques saints soient parvenus à soulager les malheurs que les invasions entraînent après elles, la reconnaissance du peuple se plaît à répéter qu'ils ont arrêté les Barbares (2). Il n'est pas de poésies profanes qui n'abondent en pareilles hardiesses de langage; mais il n'en est pas moins souvent bien périlleux de venir après une longue suite de siècles distinguer les métaphores du poëte des récits candides de l'historien. Pour que la vie d'un Saint soit devenue le centre d'une tradition populaire, il a fallu qu'un grand renom de sainteté et la mémoire de faits merveilleux prédisposassent à accueillir favorablement de nouvelles merveilles, et la critique la plus perspicace ne peut dire avec certitude où cessent les données de la biographie et où les embellissements de la poésie commencent.

Ces modifications poétiques, dont la pensée première est l'ornement de la forme, ne sont pas même les seules que l'on doive reconnaître. Peut-être, dans les temps où la foi est active et puissante, n'est-il pas un seul événement dont le peuple ait gardé la mémoire qui ne se soit insensiblement subordonné aux croyances, et n'ait fini par en devenir comme une conséquence nécessaire. On ne croirait pas alors comprendre l'histoire si les liens qui la rattachent à la religion ne semblaient pas évidents

(1) In figure de colomb volet a ciel

dit le cantique roman publié dans l'*Elonensia*, p. 6. Prudentius, Περὶ στεφανον, hymn. IX, v. 161, avait déjà dit :

Emicat inde columba repens ;
Martyris os, nive candidior,
Visa relinquere et astra sequi :
Spiritus hic erat Eulaliae,
Lacteolus, celer, innocuus.

Voyez aussi *Acta Sanctorum*, XIII janv., p. 764; III fév., p. 353; XV mars, p. 391; etc. Les anciens disaient déjà qu'au moment de la mort l'âme s'envolait comme un songe :

Ψυχὴ δ'ἠΰτ' ὄνειρος ἀποπταμένη πεπότηται.

Odyssée, l. XI, v. 222.

(2) Aussi ce miracle s'est-il souvent renouvelé; on l'attribue également à sainte Geneviève, au pape saint Léon, à saint Germain le Breton, etc.

à toutes les intelligences, et chacun les conçoit à sa guise, grossièrement matériels ou purement providentiels, suivant la nature et les habitudes de sa pensée. Telle est la cause de cette variété de traditions, qui paraît si mal à propos, à quelques écrivains prévenus, un témoignage involontaire de l'incertitude des faits. Cette conséquence inintelligente n'aboutirait à rien moins qu'à un scepticisme universel : car les événements les plus étroitement liés avec la religion préoccupent davantage les imaginations, et sont par cela même soumis à des modifications plus diverses. Dans les premiers siècles du christianisme, les quatre évangiles authentiques ne pouvaient suffire à l'avidité de connaître tout ce qui se rattachait au passage du Christ sur la terre. D'innombrables traditions, attribuées aux témoins les plus dignes de confiance, conservaient pieusement le prétendu souvenir d'actions incroyables et de paroles sans importance (1). Les moindres circonstances de la Passion surtout étaient recueillies avec une vénération superstitieuse, et l'on se plaisait à prêter un caractère mythique à des objets matériels, complètement indifférents en eux-mêmes. On regardait le bois de la croix comme sanctifié depuis longtemps par les mystères de l'Ancien-Testament. C'était l'arbre de la science dont les fruits avaient causé la désobéissance de notre premier père; Jéthro y avait coupé le bâton qui mettait à l'épreuve les prétendants à la main de sa fille, et Aaron la baguette merveilleuse avec laquelle il vainquit les magiciens de l'Égypte (2); c'était à son tronc que Moïse avait attaché le serpent dont la seule vue gué-

(1) Il ne nous en reste plus que trois : le *Protevangelium de saint Jacques*, l'*Évangile de l'Enfance* ou *de saint Thomas* et l'*Évangile de Nicodème*, que l'on désigne aussi sous le nom d'*Actes de Pilate;* mais nous en connaissons d'une manière certaine cinquante autres, attribués aux apôtres et aux disciples qui devaient le mieux connaître la vie de Jésus-Christ : saint Pierre, saint Paul, saint Philippe, saint Mathias, saint Thaddée, saint Jacques mineur, saint André, etc. Voyez Fabricius, *Codex apocryphus Novi-Testamenti*, P. I, p. 322*-335*.

(2) Dans sa prose sur la croix, str. VI, Adam de Saint-Victor semble attribuer la même origine à la baguette de Moïse :

Non sunt nova sacramenta,
nec recenter est inventa
crucis haec religio :
ista dulces aquas fecit ;
per hanc silex aquas jecit,
Moysi officio.

rissait les blessures des Hébreux, et tous les efforts de Salomon pour le faire entrer dans la construction de son temple étaient restés impuissants (1). Les trente deniers eux-mêmes, le prix du sang du juste, eurent une histoire légendaire que Gothofredus de Viterbe a respectueusement admise dans son Panthéon (2).

Denariis triginta Deum vendit Galilaeus,
quos et apostolicus describit Bartholomaeus,
  unde prius veniaut, quis fabricavit eos.

Fecerat hos nummos Ninus, rex Assyriorum,
et fuit ex auro Thares fabricator eorum;
  cum quibus instituit rex ninivita forum.

Regia denariis fuit his impressa figura,
rebus ut aeternis (3) exempla daret valitura,
  formaque sic fieret perpetuata sua.

Filius illius Thares, qui dicitur Abram,
sustulit hos nummos post hoc eum conjuge Sara,
  quando, jubente Deo, transiit in Chanaan.

(1) Adelphus raconte ainsi cette tradition: Cum Adam moriturus esset, misit filium suum Seth ad angelum custodem paradysi, ut daret ei lignum scientiae boni et mali de arbore vitae in quo peccasset. Et angelus dedit sibi ramum. Et cum filius portasset ad patrem, ipse erat mortuus. Qui cum eum reperisset vita functum plantavit ramum super sepulcrum patris. Et, decursis multis retro temporibus, cum Salomo aedificaret templum Domini, abscisa fuit arbor illa, quae non potuit ad aliquam templi partem coaptari: quare ponebatur super flumen pro transitu. Et postea venit regina de Saba cum donis et muneribus; videns hoc lignum, pedibus transire noluit quia cognovit redemptorem mundi passurum in hoc ligno.... Post multum autem temporis, Judaei, hoc lignum accipientes, projecerunt in locum putridum, ubi facta fuit piscina; in quam angelus descendit secundum tempus et movebat aquas piscinae, et sanabatur ibi qui primo ingressus erat, ut habetur Johannis cap. v Et ibi remansit adusque tempus dominicae Passionis; dans Daniel, *Thesaurus hymnologicus*, t. II, p. 80.

(2) Nous avons préféré aux éditions de Hérold et de Pistor, le ms. de la B. R. 4895 a (XIVe siècle), P. XIII, fol. 75, r°; mais nous avons collationné notre texte sur le ms. 4894, et sur le ms. 4895, fol. 100, r°, col. 2; nous indiquons les variantes du premier par A, et celles du second par B. Un rhythme semblable a été employé pour l'épitaphe de Rollon, qui se trouve dans l'église Notre-Dame de Rouen: il y a également un vers pentamètre, précédé de deux vers hexamètres; mais au lieu d'être liés par des rimes finales, les hexamètres du premier tercet n'y ont que des rimes léonines:

Dux Normannorum, cunctorum norma honorum,
Rollo ferus, fortis, quem gens Normanica mortis
  invocat articulo, hoc jacet in tumulo.

Ipsi provideat tua sic clementia, Christe,
ut semper videat, cum coetibus angelicis, te;
  filius atque Dei propitietur ei.

(3) A et B; il y a dans notre ms. *ex emeris* ou *exemeris* (d'ἐξέμαναι?), qui manque dans tous les glossaires que nous avons consultés.

His nummis tunc emit agros a Jherichonitis (1);
his etiam Joseph est emptus ab Ismahelitis (2);
hos tenuit Pharao dives in aere suo (3).

Hosque, sibylla potens, habuit regina Nicaula,
Austri regina, qui post Salamonis ab (4) aula,
in templum nummos dat reverenter eos (5).

Quos Nabuchodonosor, templo prius exspoliato,
detulit in Babylon, ubi, militis in solidatum (l. solidato),
regibus in Saba dicimus esse datos.

Hos reges Saba, quos post nova stella vocavit,
ferre Deo nummos Veterum scriptura notavit,
cum tria tres socii dona tulere magi.

Angelicis monitis his regibus inde regressis,
mittitur e coelis puero dignissima vestis;
haec inconsutilis, mira colore fuit.

Hanc pater a coelis misit, non femina nevit;
longa fit atque brevis, puero crescente recrevit,
temporis aequevi stamine texta levi.

Dum jubet Herodes puerum pro morte requiri,
mater eum timuit fugiens ad climata Nili;
ducta metu mortis, virgo latebat ibi.

Tunc in ea crypta tria sunt haec dona relicta,
aurum, thus, myrrha, vestisque Dei benedicta;
pastores veniunt, ipsaque dona vehunt (6).

(1) A et B écrivent *Gerichonitis*; la légende allemande suit plus fidèlement la Bible, elle dit qu'Abraham les donna à Ephron pour le champ de Machpelah.

(2) Notre ms. et B ont par erreur *Israhelitis*.

(3) La légende allemande l'explique en disant que les frères de Joseph s'en servirent pour payer le blé qu'ils allèrent chercher en Égypte, et ajoute que Joseph en acheta des parfums pour embaumer son père.

(4) *Ad* dans notre ms. et dans B.

(5) Il y a dans B à la place de ce vers :

obtulit in templo dona mistica Deo,

qu'il faut lire en transposant deux mots :

obtulit in templo, mystica dona Deo.

(6) La légende allemande dit que la Vierge les perdit dans sa fuite en Égypte.

Vir fuit astrolog[ol]us qui dona relicta removit,
omneque portentum Christi per sidera novit;
Armenus patria, justus, honestus erat.

Tempore quo Christus docuit, tunc angelus isti
dixit : Dona Dei redde quaecunque tulisti;
muncra sacra Dei restituantur ei!

Redditur haec tunica brevis in forma puerili;
Jhesus ut induitur, modulo fit longa virili;
vidit et obstupuit mens tremefacta viri.

Denarios triginta Deo quos inde tulerunt,
in gazam templi, Jhesu mandante, dederunt;
quos Judam pretio post habuisse ferunt.

Detulit hos Judas Scarioth; facta nece Christi,
quos reicit, quia poenituit pro morte magistri,
seque necans laqueo ventre crepat medio.

Tunc in agrum figuli nummos ter quinque dederunt,
militibusque suis totidem pro parte tulerunt (1),
quos vigiles tumuli nocte fuisse ferunt.

Forte putas, Lector, contraria me posuisse,
dum nummos illos ex auro scribo fuisse,
nam Liber argenti nomine gesta dedit.

Marcus ob argentum Dominum descripserat emptum,
non auri dixit nummismata sive talentum;
sed licet hoc taceat, non minus illud erat.

Mos fuit antiquis auri nomen variare
atque per argentum diversa metalla vocare;
hoc usu nunquam regula prisca caret.

Nosce quod hoc sanctus sic scripsit Bartholomacus,

(1) B; il y a dans notre ms. et dans A : militibus pro parte suis totidemque tulerunt.

ejus ad Armenos sermo narratur hebraeus,
qualiter est auro venditus ipse Deus.

Ergo, patente nota, solus negat hoc idiota,
cujus habent vota non discere facta remota;
lectores dociles pagina nostra vocat.

Tous les personnages qui avaient concouru activement au grand drame de la Passion, devinrent le sujet d'une légende en rapport avec le rôle qu'ils y avaient rempli. On prit plaisir à accumuler sur la mémoire de Judas tous les crimes qui pouvaient le rendre odieux (1); on en fit un lâche ingrat, un meurtrier, un voleur, un parricide et le mari de sa propre mère. Il y a là certainement, sinon un souvenir encore vivant d'OEdipe, au moins un reste

(1) Dans son hymne *Ad lotionem pedum in coena Domini*, Flavius va jusqu'à l'appeler, str. VII :

Trux lupe, Juda pessime.

Peut-être même est-il la cause première de la réputation de perfidie et de méchanceté qu'on avait faite aux rouges pendant le moyen âge. Pour première règle de conduite le roi recommande à Ruodlieb, dans le poëme de ce nom :

Non tibi sit rufus unquam specialis amicus.

Fragment III, v. 452,

et on lit dans le poëme sur Gerbert, publié dans l'*Anzeiger*, pour 1833, col. 188 :

Silvas linquentem, post haec scholas repetentem
Doctor derisit : Rufus es, hinc perfidus, inquit.

Ce jugement naturel du christianisme, sur le faux-disciple qui a livré le Christ à ses bourreaux, n'est cependant pas universel; on a prétendu que Judas était sauvé, et l'on est allé jusqu'à rechercher pieusement ses reliques; voyez Goezius, *De cultu Judae proditoris*, Lubeck, 1713, in-4o. Mais nous sommes tenté de ne croire à une semblable opinion aucune autre base que des faits mal observés ou mal compris; la sincérité de son repentir est elle-même fort suspecte :

Ne de Judas n'ulad-il issi,
veritez est que son seigneur vendi,
mais ne l' osat unkes crier merci,
a un seu pur duel se pendi.

Roman des romans, str. CCXII.

Il eut l'orgueil de ne pas demander pardon de son crime ou désespéra de la bonté de Dieu, et ces deux sentiments sont aussi opposés que possible aux vertus et aux devoirs d'un chrétien. On aura sans doute considéré Judas comme l'agent nécessaire de la Passion qui a sauvé le monde, au l'on se sera pris pour ses souffrances d'une pitié beaucoup plus humaine que chrétienne. Telle est la cause de cette exclamation que nous trouvons dans une hymne qui semble avoir servi au culte :

O du armer Judas,
was hastu getan
dass du unsern herren
also verraten hast?
Des mustu in der helle
immer leiden pein;
Lucifers geselle
mustu ewig sein. — Kyrieleison.

Dans Rambach, *Luthers Verdienst um den Kirchengesang*, p. 113.

A la vérité, ainsi que l'a dit M. Didron, *Iconographie chrétienne*, p. 160-166, quelques peintures le représentent avec un nimbe, mais on sait que Satan lui-même était quelquefois nimbé, et, si, comme l'ont cru plusieurs écrivains ecclésiastiques (saint Irénée, saint Épiphane et Théodorete), un evangile lui fut réellement attribué, il était contraire au christianisme, et son autorité n'a pu être admise que par une secte aussi hostile aux enseignements du Christ, que celle des Caïnites.

des croyances du paganisme à la fatalité qui doit être fort ancien : car Judas ne connaît ni son père ni sa mère, et ce sont les précautions par lesquelles on veut le faire échapper à sa destinée qui en préparent l'accomplissement (1). Cependant cette légende est tout à fait contraire à un passage de l'Évangile de l'Enfance (2), qui était déjà devenu populaire à une époque fort reculée (3), et nous n'en connaissons aucune trace, même dans le XII[e] siècle (4) ; mais, comme nous en donnerons bientôt une nouvelle preuve, des traditions contraires n'étaient nullement incompatibles, et celle que l'on va lire avait déjà cours dans le XIII[e] siècle, en Allemagne et en Italie (5). Malgré la recherche de sa forme, elle était incontestablement destinée au peuple (6), et il n'est peut-être pas de pays en Europe où elle ne se trouve dans des manuscrits dont l'écriture remonte au XIV[e] siècle (7).

(1) Dans le *Gregorius uf dem Steine*, de Hartmann von Der Aue, dont l'inspiration est toute chrétienne, le fils et la mère connaissent les liens qui les unissent.

(2) Alia ibidem mulier degebat, cujus filius a Satana vexabatur. Hic, Judas nomine, quotiescunque Satanas iste illum corripiebat, quosvis praesentes dentibus appetebat, ac, si neminem juxta se inveniret, suas ipse manus et caetera membra morsu vexabat. Audiens ergo mater hujus miseri famam divae Mariae et filii ejus Jesu, surrexit propere, ac filium suum Judam in ulnas sublatum ad dominam Mariam detulit. Interim Jacobus et Joses commodum Dominum Jesum infantem abduxerant, ut cum caeteris infantibus colluderent, ac domo egressi consederant, et cum illis Dominus Jesus. Accedebat vero Judas obsessus, et ad dextram Jesu assidens, cum agitaret eum pro consuetudine sua Satanas, dentibus Dominum Jesum appetebat, et quoniam attingere non poterat, latus ipsius dextrum percutiebat, ita ut Jesus ploraret. Eademque hora fugiens exivit ex puero isto Satanas, cani rabido similis. Hic autem puer, qui Jesum percussit, et ex quo Satanas sub forma canis exivit, fuit Judas Iscariotes, qui illum Judaeis prodidit ; et idem ejus latus, in quo percusserat illum Judas, Judaei lancea confixerunt ; ch. XXXV.

(3) On l'attribue à saint Thomas, et il en est déjà question dans saint Irénée, saint Épiphane, Origène et Eusèbe, *Historia ecclesiastica*, l. III, ch. 25.

(4) Leyser a cité dans son *Historia poetarum et poematum medii aevi*, p. 2125, un poëme sur Judas, conservé à la Bibliothèque de Helmstadt, et qui commence par ce vers :

Cunctorum veterum placuere poemata multum ;

mais il est anonyme et l'âge du ms. le lui faisait croire du XV[e] siècle.

(5) Le ms. du poëme que l'on va lire est à la Bibliothèque de Munich, et l'écriture a les caractères ordinaires du XIII[e] siècle ; Jacobus a Voragine, qui naquit en 1230 et mourut, archevêque de Gênes, en 1298, avait aussi déjà recueilli ces traditions dans le ch. XLV du *Legenda aurea*, qu'il a consacré à l'apôtre saint Mathias.

(6) L'auteur du poëme le dit lui-même, v. 5, dans des termes qui ne laissent pas le moindre doute :

Et me, si quis amet, legat et per compita clamet.

(7) Nous citerons seulement ceux de la B. R. nos 4895, 4895 a, et fonds de Saint-Germain latin, no 376.

Légende de Judas Iscariote (1).

Dicta vetusta patrum jam deseruere theatrum
Et nova succedunt, quae prisca poemata laedunt :

(1) Publiée par M. Mone, *Anzeiger für Kunde der teuschen Vorzeit*, 1838, col. 532. La rime porte constamment sur deux syllabes, et l'on reconnait sans peine d'autres recherches de forme qui, malgré le vers que nous citions tout-à-l'beure, ne permettent pas de regarder ce poëme comme appartenant à la poesie populaire proprement dite; mais l'auteur s'est borné à exprimer de son mieux une tradition qu'il acceptait tout entière et reprodnisait sans la moindre innovation. Si M. Mone avait cédé à une tentation bien commune, en vieillissant son manuscrit de quelques années, nous croirions même que ce petit poëme n'est qu'une élaboration du recit de Jacobus a Voragine. Non seulement toutes les circonstances sont identiques, mais on y retrouve également des formes insolites et des mots détournés de leur signification babituelle. Voici la version du crédule légendaire : Legitur antem in quadam historia licet apocrypha, quod fuit quidam vir in Jesusalem nomine Ruben, qui alio nomine dictus est Simeu, de tribu Dan vel, secundum Hieronymum, de tribu Ysaschar; qui babuit uxorem, quae Cyborea nuncupata est. Quadam igitur nocte, cum albi mutuo debitum exsolvissent, Cyborea obdormiens somnium vidit, quod perterrita cum gemitibus et suspiriis viro sue retulit dicens : Videbatur mihi, quod filium flagitiosum parerem, qui totius gentis nostrae causa perditionis existeret. Cui Ruben : Nefariam rem, inquit, nec relatu dignam profaris et spiritu, ceu puto, pbytonice raperis. Cui illa : Si me concepisse sensero et filium peperero, absque dubie non spiritus phytonicus exstitit, sed revelatio certa fuit. Procedente igitur tempore, cum filium peperisset, parentes plurimum timuerunt, et quid de eo facerent, cogitare coeperunt; cumque filium abborrerent occidere, nec vellent destructorem sui generis enutrire, ipsum in fiscella positum mari exponunt, quem (l. quam ?) marini fluctus ad insulam propulerunt, quae Scarioth dicitur. Ab illa igitur insula Judas *Scariotes* appellatus est. Regina antem illius loci carens liberis ad littus maris causa spatiandi processit et fiscellam a marinis fluctibus jactari videns, ipsam aperiri praecepit; inveniensque ibi puerum elegantis formae, suspirans ait : O si solatiis tantae sublevarer sobolis, ne regni mei privarer successore! Puerum igitur secreto nutriri fecit et se gravidam simulavit; tandem se filium peperisse mentitur et per totum regnum fama baec celebris divulgatur. Princeps pro suscepta sobole vehementer exsultat, et ingenti gaudio plebs laetatur. Ipsum igitur secundum magnificentiam regiam educari fecit; non post multum vero temporis regina de rege concepit, et suo tempore filium parturivit. Cum autem pueri aliquantulum jam crevissent, ad invicem saepius colludebant, et puerum regium Judas crebris molestiis, et injuriis molestabat, et ad fletum saepius provocabat. Regina antem hoc moleste ferens, et Judam ad se non pertinere sciens ipsum crebrius verberavit. Sed nec sic a molestia pueri desistebat. Tandem res panditur, et Judas non verus reginae filius, sed inventus, aperitur. Quod Judas ut comperit, vehementer erubuit et fratrem suum putativum, filium regis, latenter occidit. Ob hoc capitalem sententiam timens, cum tributariis in Jerusalem aufugit seque curiae Pilati tunc praesidis, mancipavit, et (quoniam res similes sibi sunt habiles) Pilatus Judam suis moribus invenit congruere, et ideo coepit ipsum valde carum babere. Universae igitur curiae Pilati Judas praeficitur, et ad ejus nutum omnia disponuntur. Quadam igitur die, Pilatus de palatio suo in quoddam pomoerium aspiciens, illorum pomorum tanto desiderio captus est, ut pene deficere videretur. Erat autem illud pomoerium Ruben, patris Judae; sed nec Judas patrem neque Ruben filium agnoscebat, quia et Ruben ipsum [his] marinis fluctibus periisse putabat, et Judas, quis pater aut quae patria sua fuerit, penitus ignorabat.

Ergo novis quaedam placet ut nova versibus edam,
Quae discant multi novitatis stemmate culti,

Pilatus itaque accersito Juda(e) ait : Tanto illorum fructuum captus sum desiderio, quod, si bis frustratus fuero, spiritum exhalabo. Concitus igitur Judas in pomoerium insiliit et velocius mala carpit. Interea Ruben venit et Judam mala sua carpentem invenit. Fortiter igitur ambo contendunt et jurgia superaddunt; post jurgia surgunt ad verbera et mutuis se injuriis affecerunt. Tandem Judas Ruben in ea parte, qua cervix collo connectitur, lapide percussit, pariter et occidit. Poma igitur sustulit et Pilato, quid acciderit, enarravit. Jam die inclinante et nocte superveniente, Ruben mortuus invenitur et subitanea morte praeventus esse putatur. Tunc Pilatus omnes facultates Ruben Judae traddidit et Cyboream, uxorem Ruben, conjugem Judae dedit. Quadam igitur die, dum Cyborea graviter suspiraret et Judas, vir ejus, quid haberet, diligenter interrogaret, illa respondit : Heu! infelicissima sum omnium feminarum, quia infantulum meum marinis fluctibus immersi et virum meum morte praeventum inveni, sed et dolori misere Pilatus addidit dolorem, qui me moestissimam nuptui tradidit et invitissimam tibi in conjugem copulavit. Cumque illa omnia de infantulo enarrasset, et Judas illa quae sibi acciderant, retulisset, inventum est, quod Judas matrem suam in uxore duxerit et patrem suum occiderit. Poenitentia igitur ductus, suadente Cyborea, Dominum nostrum Jesum Christum adiit et suorum delictorum veniam imploravit. Hucusque in praedicta historia apocrypha legitur; quae utrum recitanda sit, lectoris arbitrio relinquatur, licet sit potius relinquenda quam asserenda. Dominus autem suum eum fecit discipulum et de discipulo in suum elegit apostolum, qui adeo sibi familiaris exstitit et dilectus, ut eum faceret suum procuratorem, quem postmodum pertulit suum proditorem. Portabat enim loculos, et ea, quae Christo dabantur, furabatur. Dolens vero tempore dominicae Passionis, quod unguentum, quod trecentos denarios valebat, non fuerat venditum, ut illos etiam denarios furaretur, abiit et Dominum trigenta denariis vendidit, quorum unusquisque valebat decem denarios usuales et damnum unguenti denariorum recompensavit; vel, ut quidam aiunt, omnium, quae pro Christo dabantur, decimam partem furabatur, et ideo pro decima parte, quam in unguento amiserat, scilicet pro triginta denariis, Dominum vendidit. Quos tamen, poenitentia ductus, retulit et abiens laqueo se suspendit, et suspensus crepuit medius et diffusa sunt omnia viscera ejus; p. 184-186, éd. de M. Grässe. La Vie qui se trouve dans le ms. 4895ᵃ, fol. cxx, v°, col. 1, semble aussi tirée de la *Légende dorée*, puisqu'il n'y a d'autres différences que des retranchements insignifiants. Elle commence ainsi : Fuit in diebus Herodis regis, Pylato preside, vir in Judaea, Ruben nomine, ex tribu Juda, qui noctis in tempesta(te), legalibus uxoris suae Cyboreae alligabatur amplexibus; et on lit à la fin, *Ibidem*, col. 2 : Et triginta Dominum vendidit argenteis. Videns autem quia innocentem condemnaverat, projecto in templo sanguinis pretio, laqueo se suspendit et medius crepuit. L'histoire que Abraham a Sancta-Clara publia en 1687, sous le titre de *Judas der Erzschelm* (Judas l'archi-coquin), est au contraire plus développée, et il y a des variantes notables; ainsi Ruben et sa femme vivent en fort mauvaise intelligence; c'est même pour cela *das sie einen solchen Unflath gezeuget*; Judas revient à pied de l'île Scharioth, et Ruben le provoque *mit schmählichen Schelm-und Diebestitul*. Il existe aussi en suédois une Vie populaire de Judas, dont nous connaissons une édition de 1833, qui a été traduite en allemand dans le *Neues Jahrbuch der berlinischen Gesellschaft für deutsche Sprache und Alterthumskunde*, t. VI, p. 144. Malgré la grande ressemblance, nous avons presque dit l'identité des faits, elle s'appuie très-certainement sur une tradition différente : Ruben y est de la tribu d'Issachar, sa femme s'appelle *Libora*, la reine donne à son fils le nom de *Judas*, parce qu'elle se doute bien qu'il vient de la Judée, et Judas tua son père sans aucune provocation. Quant à la version du vieux *Passional* allemand, dont les ms. remontent au XIVᵉ siècle, nous la croirions volontiers une élaboration de la *Légende dorée*; la mère de Judas s'y appelle Cyborea; le changement de terminaison des noms propres, suivant le cas où ils se

Et me, si quis amet, legat et per compita clamet.
Orbi multimodis dum jus constaret Herodis,
Nec non Pilato florente viro scelerato,
Scripta ferunt nuda de claro semine Juda
Mundo prolatum quemdam Ruben vocitatum.
Uxor erat grata cui, tunc Cyboraea vocata.
Confert tranquilla nox; illi jungitur illa
Digno jure thori; pactum famulatur amori;
Oscula congeminant; in amoris vota propinant,
Taedarumque Deo ludendo vacant hyminaeo (l. hymenaeo).
Res ea finitur solito, postremo venitur
Ad somnum laete; foverunt membra quiete,
Pausant. Interea videt in somnis Cyboraea
Acriter ardentem faculam de se venientem,
Quae surgens omni flammas immitteret orbi.
Somnia sunt varia, nisi quae dat vera sophia
Cum monitis justis, patribus velut ante vetustis;
Caetera qui curant, sub sollicitudine durant.
Post expergecta (1) gemit intra viscera secta
Justicio tristi, quod somno venerat isti.
Audit ut hos gemitus, stupet admirando maritus :
« Cur doleas aperi, » moestae dixit mulieri;
« Dic, age, si memor es, quo turbine turbida plores. »
Uxor ait : « Quando thalami famulamine blando

trouvent (*Judas*, *Judae*, *Judam*, *Crist*, *Christo*, *Christum*), indique évidemment une source latine, et on lit au commencement :

Man liset an einem buche,
Der uz iehz ouch zu dute las
das da zu Jherusalem was
Ein man, Ruben der hiez,
der an das geslechte stiez,
Das da heizet Ysachar.

Das alte Passional, p. 312, col. 2, éd. de M. Hahn.

L'analogie de la fin nous semble encore plus significative; Jacobus a Voragine avait dit : In aere etiam interiit, ut qui angelos in coelo et homines in terra offenderat, ab angelorum et hominum regione separaretur et in aere cum daemonibus sociaretur, et la *Passional* repète en insistant encore sur cette singulière idée :

Er solde ouch hangen in der luft
Zuschen himel und erde;
wande er vil unwerde
Mit aller sunden schimele
sich von dem himele
Unde von der erden lute schiet,
do er den goten sau verriet;
Des solde er dulden disen pin
unde zuschen himel unde erden sin
Mit den vil ubelen geisten,
die im da solden leisten
Mit ewenclicher marterat,
swaz er uf si geborget hat.

Ibidem, p. 318, col. 1-2.

(1) Probablement il faut lire *experrecta*; cette forme régulière d'*Expergo* ne se trouve pas dans du Cange.

Nos simul absque malis sociaret taeda jugalis,
Tristitiae moles parienda mihi mala proles
Editur in somnis, qua disparitura sit omnis
Vis nostrae gentis; aut fallor imagine mentis
Aut somnis vanis, aut fallitur alvus inanis. »
Ruben miratur, timet interiusque gravatur,
Attonitus super his quae lingua monet mulieris;
Inquit : « Digesta per te mihi sunt inhonesta
Nec fari digna, cum sint portenta maligna.
Saevi rumores perturbant undique mores,
Et mentes pleve (l. plenae?) stabunt formidine poenae
Verbaque credentur vix cum miranda videntur.
Nescio quo raperis, vel qua levitate moveris,
Mira mihi faris, Phytone (1) furens agitaris. »
  Femina cui jurat : « Haec visio vera figurat,
Quam miro more vidi sopita sopore. »
Menses praedixit, partusque diem sibi dixit;
Vitae pressuram simul edocet esse futuram.
« Jam tibi detecto videas hoc ordine recto;
Qui modo nascetur, a quo fax egredietur
Totius sceleris; non, examinate, moreris
Mundo prolatum praetaxa (l. praetacta) morte reatum,
Ne per sentinam vitii nostram peregrinam
Efficiat gentem proprio sub jure virentem :
Praevisis telis fis tutior absque querelis. »
  Decurrente rota lunari, tempora mota
Jam defluxere; mensesque, dies rediere,
In quibus impletur partus qui certus habetur.

(1) On lit également dans la *Légende dorée :* Spiritu, ceu puto, phytonico raperis, et cette analogie porte à croire que le poëte a copié le sermonnaire : car non seulement la forme ancienne *Pythone*, *pythonico*, est corrompue par la même transposition du H, dont on trouve à la vérité quelques autres exemples dans les écrivains du moyen âge (voyez du Cange, t. V, p. 237, col. 3 et p. 528, col. 3), mais le sens est devenu tout à fait différent : il ne s'agit plus de l'esprit de prophetie, mais d'un esprit de mensonge et d'erreur.

Dum partu premitur mulier, moerore feritur;
Sed, fuso nato, gaudet moerore fugato,
In mundum natus quod tunc venit sibi natus:
Verum propterea gaudere nequit Cyboraea:
Nam gignit de se prolem quam vellet abesse.
Hora venit moesta, prodit genitura molesta;
Vir gemit et plangit, et eum dolor intimus angit.
Inter plangendum dubitat quid ei sit agendum;
Aestimat ingratum naturae perdere natum,
Aut enutriri crimen quo constat oriri.
Praevalet impietas pietati, debilis aetas
Non alitur pueri, vir consentit mulieri:
Tandem vimineae puer immissus Cyboraeae
Apte viscellae (l. fiscellae), fluctus datur inde procellae;
Est quasi privignus, nec matre nec est patre dignus
Per torvam mentem qui turbat utrumque parentem,
Ad Scarioth fluxit, de qua nomen sibi duxit
Judas Scariothis, ut res sit congrua votis
Atque rei nomen fluitat (l. fluitet), quia mortis ad omen (1)
Vitae contem(p)tor mala forma suique perem(p)tor.
Insula dicta freti Scarioth, memoratio lethi
Vero de more sonat ex interpretis ore.
Tunc ibi regina residens veneranda Sabina
Quadam nempe die, cum sol polit aethera die (2),
Forte puellarum turba comitante suarum

(1) L'explication de ce passage se trouve deux vers plus bas; l'auteur dit qu'en hébreu *Scarioth* signifie *memoratio lethi*. La plupart des interprètes expliquent *Ischariote* par *l'homme de Carioth*: quelques-uns, comme Eusèbe et saint Jérôme, disent que Judas était de la tribu d'Éphraim et natif du bourg d'*Ischarioth*; mais les autres le font naître dans le bourg de *Carioth* qui appartenait à la tribu de Juda. On a cru aussi, comme nous le disions tout à l'heure, qu'il était de la tribu d'Issachar, et que *Ischarioth* était une abbréviation d'*Issachariothes*.

(2) Cette contraction de *Divine* ne se trouvait pas dans la bonne latinité, et la nouvelle édition de du Cange n'en cite aucun exemple dans le latin du moyen âge; mais les meilleurs écrivains avaient contracté *Divinus*:

Quidam notus homo cum exiret fornice, « Macte Virtute esto, inquit sententia dia Catonis. »

Horace, *Satyrae*, l. I, sat. II, v. 31.

Exit, ut est gratum, juxta flumen spatiatum;
Cernit et infantem maris in rivo fluitantem.
Adcurrunt propere comites, libuitque videre
Infantis vultum phoebaeo lumine cultum.
Sub specie pulchra retinet fraus saepe sepulchra :
Forma tam clarum dum cernit quaelibet harum,
Dicit, in hoc pelago regalis fertur imago.
Praesentatur herae, praesentes asserruere :
« Hic, paucis horis, peregrinis fluxit ab oris
Ad nostros passus, nobis hoc littore passus. »
Tunc regina potis fusis per viscera votis
Pannos scrutatur, parvi post os speculatur;
Cum perspexisset et ei totus placuisset,
Intulit : « O! tali jam perfruerer geniali,
Qui regno staret et post nos imperitaret! »
Hinc suadela datur, inventitus quod alatur,
Si maneat sterilis regina, quod hic sit herilis,
Jure fovens proceres, regni successor et haeres.
Mox hera prosequitur, proles inventa nutritur;
fertur et expresse reginae filius esse;
Id promulgatur per metas, ut gradiatur.
Plebs et primates laetantur, ovantque penates.
Rumor út hoc vexit, revolutio temporis exit,
Et mora curtatur, regina dehinc gravidatur,
Certa dies sequitur, alvusque tumens aperitur
Et fundit partum regali semine partum.
Infantes aliti sunt ambo fomite miti
Et parili cura, quamvis dispar genitura.
Aetatis tenerae tunc ludos composuere,
Judas exosus, puero puer impetuosus;
Concitat indignus ad fletum nobilę pignus,
Obliquo more, vehementer et absque timore.
Thema futurorum fuit hoc fatale malorum,
Ignavum miti prohibent geminare periti,

Non in sede pari possunt de more locari.
  Secum regina tractat : « Non est uterina
Illa mihi soboles ; non hoc mihi, quod mea proles. »
Destitit infesto, jam dicitur in manifesto
Judas inventus ; moeret temerata juventus,
Huncque pudor laedit, regem fratrem fore credit,
Odit, et ardenter adit, occiditque latenter,
Perque nefas tale timet exitium capitale.
Qui metuit mortem, variam quaerit sibi sortem
Qua vitam figat ; mortis timor omne fatigat
Quod vivit mundo. Judas fugiebat, eundo
Admixtus genti solvenda tributa vehenti ;
Ocius ut quibat profugus Jerosolymis ibat.
Ne paritas desit, Pilato varus (l. carus) adhaesit,
Par quia saepe pari laetatur consociari (1).
  Curia Pilati capit et captat reprobati
Judae conatus, miscent parilesque reatus ;
Si sors aequa dabit, compar cum compare stabit
Atque pari forma vivunt simili quoque norma.
  Pilati praeerit opibus Judas, ita quaerit
Congruitas morum ; levitas geminatur eorum ;
Ambo consimiles sibi sunt, ambo quia viles
Mentis in obtutu : Judas regit omnia nutu
Praesidis ad votum, subjectum fit sibi totum ;
Ut sibi magna paret, omnis sibi curia paret.
  Ecce die quadam, velut illectus vetus Adam,
Sic et Pilatus hortum quemdam speculatus
Ac in eo fructus, horumque libidine ductus,
Exspirare paene (l. pene) voluit pro turbine poenae (2).
Vidit ab arce domus bona poma gerens bona pomus (3) ;

(1) Cette réflexion se trouve aussi, comme on l'a vu, dans la *Légende dorée*.

(2) Malgré notre correction, le vers est encore faux ; la première syllabe de *Pene* est longue dans tous les poëtes du bon temps.

(3) Ce vers, au moins inutile pour le sens, semble avoir été ajouté par le copiste pour

Fit planctura (1) malo, nec vivere quit sine malo.
Mox accersivit Judam, quem fatus adivit :
« Est prope nos hortus, quo fructus nobilis ortus;
Hoc si frustrabor, labor ingruit et nece labor. »
Inter terrena pulsat phantastica poena
Mentes terrenas capientes res alienas :
Sic flagrat praeses. Judas, minus ad mala deses,
Insilit arbustis non motibus i(l)lico justis;
Servi peccati quia sunt peccare parati,
Incenduntque minis miseros furtisque rapinis.
  Mente manuque mala convellit ab arbore mala;
Illo carpente, Ruben, currendo repente,
Fructus pomorum vult defensare suorum.
Tunc altercantur, ibi viria (l. jurgia) multiplicantur,
Se nimis irritant, dum non contendere vitant;
Sed rapiens lapidem Judas furibundus ibidem
In Ruben misit, os cum cervice relisit (2);
Terrae prostratus qui post jacet examinatus.
Mente minus placida sic Judas fit patricida (3).

faire une sorte de pendant au jeu de mots du vers suivant.

(1) Ce mot manque dans la nouvelle édition de du Cange; si le c qui en fait un synonyme de *Planctus* etait une faute de copiste, il aurait la même racine que le vieux-français *Planté* et l'adjectif *Plantureux* : Le mal devient au comble.

(2) Ce verbe, dont nous ne connaissons pas d'exemple dans la bonne latinité, était employé par Ausone dans le sens de *désopprouver*, *rejeter* :

Quae firmata probant aut infirmata relidunt.
Épître xxv, v. 42.

Fortunatus lui donnait la signification de *repousser*, *renvoyer le son*, dans ce passage si souvent cité de la Lettre qui précède le premier livre de ses Poëmes : Sola saepe bombicans barbaros leudos harpa relidebat; mais Prudentius s'est servi plusieurs fois de *Relisus* dans le sens de *brisé* que notre poëme semble donner aussi à *Relisit* :

Conjiciunt alii fragiles, inque ora tabellas
frangunt : relisa fronte lignum dissilit.
Περι στεφανων, Poëme ix, v. 47.

(3) La version du *Mystère de la Passion* rend Judas bien plus coupable :

RUBEN.
Sire, c'est bien mal faict d'abatre
Mon arbre par si grant oultraige.
JUDAS.
Tais toy, car s'il y a dommaige,
Tu en seras desdommagé.
RUBEN.
Quant vostre saoul eussiez mengé
Du tout le fruit de l'arbre prins ;
de moi n'eussiez esté reprins ;
Mais pensez que trop me desplaist
de rompre l'arbre tel qu'il est
Sans besoing qu'il en soit.
JUDAS.
Villain,
s'il fault que je mette la main
Sur ta teste, il y aura bruyt.
RUBEN.
Rompre l'arbre et embler le fruict
N'est pas faict d'ung homme de bien.
JUDAS.
Tais toy, Villain, ne me dis rien,
Ou tu t'en pourras repentir.

Lux, hypergaei (1) studiosa ministra diei,
Cedit, nox sequitur; Ruben functus reperitur;
Creditur et subita sublatus ab hac nece vita.
Extunc Pilatus, Judae recolens famulatus,
Res dat et uxorem, pensans mercede laborem.
Sorte mala dante, mater, quem liquerat ante
Flebiliter genitum, se nunc flet habere maritum.
Dum suspiraret et fletibus ora rigaret,
Inquit ei Judas : « Gemitus quo pondere sudas,
Flebilis et moesta? » Cui nunc Cyboraea modesta :
« Nutu divino, cum perfruerer genuino,
Fluctibus injeci, dolor heu mihi! nam male feci.
Fine dehinc subito moveor viduata marito,
Sic onerata nimis lacrymis perfundor opimis,
Sumque dicata viro, nec amore sed omine diro
Et contra votum, quod reddit flebile totum. »
His verbis tactus, Judas est commonefactus;
Se recolit natum Cyboraeae; cor tribulatum
Fluctuat intra se, patrem didicitque necasse,
Et sponsum matris se post caedem fore patris.
Lex prohibet patrum, ne sint connubia matrum
Cum propriis natis, cum sit scelus impietatis.
Poenituit gesti Judam, cordis quoque moesti
Fletibus ille madet; mater censoria suadet,
Ut satis hunc faciat, dominantis et assecla fiat

RUBEN.
Aussi pourrez-vous bien sentir
Combien le coup d'ung villain vault.
JUDAS.
Hée, Villain!
RUBEN.
Mais vous.
JUDAS FRAPPE.
Ha, Ribault!
RUBEN.
Au meurtre, las!
JUDAS FRAPPE.
Vous en aurez
RUBEN.
Et aussi vous emporterez
Le coup de ma main bien assis.
JUDAS.
Et pour ung vous en aurez six.

Icy s'entrebatent et enfin Judas frappe si grant coup sur la teste de Ruben, qu'il l'abat à terre en disant :

Villain, prenez ce mannel.

Fol. XXII, v°, col. 2, éd. d'Alain Lotrian, 1539.

(1) Ce mot, que n'indiquent ni Facciolati, ni la nouvelle édition de du Cange, est le grec Ὑπεργαιος, avec une forme latine.

Qui peccatores recipit lenitque dolores.
Se junxit Christo, sed non permansit in isto :
Ni palmes crescens solitoque virore nitescens
Manserit in vite, moritur sine germine vitae,
Mox excidetur et in ignem projicietur
Ubertate carens, ne terras occupet arens.
Botryficam (1) vitem scimus Christum fore mitem,
A quo distractus, Judas noxae luit actus.

La foi du moyen âge était trop vivement blessée du crime de Judas pour ne pas exiger une satisfaction en rapport avec son indigne trahison (2). Mais, quoique réunie au poëme dont on vient de lire le commencement (3), la partie de la légende qui raconte ses souffrances est certainement beaucoup moins ancienne. Elle ne peut remonter qu'au Xe ou même au XIe siècle, lorsque des imaginations exaltées par la prière, la solitude et le jeûne, prirent naïvement des songes pour des visions de l'autre monde. La plus vieille tradition qui nous en soit parvenue se trouve dans le Voyage de saint Brandan, dont on connaît une version en prose latine du XIe siècle, et l'on pourrait croire qu'il n'en existe pas d'antérieure, puisque tous les récits invoquent son autorité et en répètent fidèlement les plus curieuses circonstances (4). Nous citerons seulement celui que Gauthier de

(1) Fertile; ce mot manque dans la nouvelle edition de du Cange; on n'y trouve que *Botrifer*, dont la signification est la même.

(2) On imagina tout ce qu'on put pour rendre sa mort affreuse et ridicule; ainsi on lit dans le *Mystère de la Passion* de Jehan Michel :

SATHAN.
L'ame n'est pas encor dehors ;
Je m'esbahis bien de ce cas.
ASTAROTH.
Tenez quels ballevres Judas ;
Regardez-moi quels grosses lipes.
BERITH.
L'ame est encor dedans ses trippes
Qui de son ordure s'abreuve,
et si la pance ne luy creve
Nous perdons cy nostre saison.
SATHAN.
Berith a tres bonne raison ;
Car par la bouche orde et maligne
qui baisa son maistre tant digne,
Elle ne peult ne doit passer.

Icy creve Judas par le ventre, et les tripes saillent dehors, et l'ame sort.

Fol. CXCVI, r°, col. 1, éd. d'Alain Lotrian, 1539.

(3) La seconde partie contient un récit de la Passion, et la troisième raconte en 144 vers le supplice de Judas.

(4) La troisième partie du poëme que l'on vient de lire, commence par ces vers, qui, comme on le verra, sont une traduction presque littérale du Voyage de saint Brandan :

Torturas Judae cunctis, mea Musa, reclude,

Metz a inséré dans son Image du monde (1). Le caractère scientifique que l'auteur ambitionne et une popularité attestée par un grand nombre de manuscrits, nous ont paru lui mériter la préférence (2).

Ut quicunque legat Judae sine crimine degat.
Est peccatorum mors pessima crimen eorum;
Cogit eos abiei, qui justo sunt inimici.
Judas, ut nostis, qui justicia(e?) fuit hostis,
Justicium triste condigne substinet iste. [vitae
Brandanus, placide (l. placitae?) quae fulsit sanctio
(Nam reverendorum pater illo fuit monachorum),
Olim pergebat cum fratribus et peragebat
Per ponti metas, septem fluitando dietas.
(Probablement il manque un vers.)
Apparetque bonis humanae conditionis
Et quasi viventis species petra residentis.
Eminus ante datur pannus furcisque rotatur
Appensus ferri, veluti solet aequore ferri
Turbine pulsa ratis sine portu prosperitatis.
Jam procul inspecta forma, tela quoque vecta,
Fratrum dissensus oritur, mutant quoque sensus,
Mutuo certantes, res diversasque putantes.
Quidam, quod sit avis; dicunt alii, quia navis.
Ad quos Brandanus ait : « Est sermo quia vanus,
Quem simul hic agitis, cessent praeludia litis. »

C'est là tout ce que M. Mone en a publié.

(1) Nous suivons l'opinion commune, quoiqu'elle ne s'appuie sur aucun fait décisif; il semble seulement certain que l'auteur était Lorrain, puisqu'il dit, en parlant d'une Vie de Charlemagne :

Qui mes en Lohierraigne gist,
dont cil fu qui cest livre fist.

(2) B. R. nº 7991² (XIIIe siècle), non paginé; mais nous avons amélioré le texte avec le ms. 7852³ et l'édition que M. Jubinal a publiée d'après le ms. 7534. Nous donnons ici, d'après le ms. de la B. R. nº 7595, fol. 265, rº, col. 2, le passage correspondant de la *Légende de saint Brandaine*, qui a évidemment servi de modèle, puisque l'écriture du ms. a les caractères ordinaires du XIIe siècle. Quant il eurent tres miedi le voie de set jors, une forme aussi que d'un homme lor apparut, qui seoit sor une piere, et avoit un voile devant lui a le mesure d'un sac pendant entre deus fourkes fierees; et en tel maniere estoit demenes par les floeves, que li nes quant elle est perie par lo vent. Li un cuidoient que che fust une nes, li autre cuidoient quo che fust uns oysiaus. Li hom Diu respondi a iaus : Mi frere, laissies ceste tenchon; adrechies vo nef a che liu. Com li hom Diu fust aprochies la, il aresterent entour aussi que en un mont, et trouverent l'omme seant sour le piarre, hirecheneus et lait, et de toutes pars les eves, quant elles acouroient a lui, le feroient dusque au hateriel. Quant elles s'en r'aloient, cele piere apparoit toute nue ou cis chaitis seoit. Le drap qui pendoit devant chelui, li vens le metoit en sus de lui et le feroit parmi les iex et le front. Dont li demanda li sains hom qui il estoit et pour quel chose il estoit la envoies, et pour coi il l'avoit desiervi k'il sostenoit tel penanche. Il dist : Je sui li tres maleureus Judas, li tres malvais marchans. Je n'ai mie che liu de deserte, mais de le tres grande misericorde de Jhesucrist. Cis lius ne m'est mie contes a penanche, mais a la misericorde de Diu et a l'ouneur de la resurrection nostre Signour (car il estoit dyemenches). Il me sanle, quant je siec chi que je soie em paradis des delisses, por le cremeur des tormens qui me sont a venir en ceste vespree. Car jou are aussi que li masse de plonc remise en le buire, jour et nuit, en mi le montaigne que vous vees. La est li dyables et si sergant, ou je fui quant jou englouti vo frere. Et pour chou s'esleechoit Infiers, et mist huers grans flames, et ensi fait adies, quant il devoure les armes des malfaiteurs. Jou ai men refroidement en tous les jors de dyemenche dou matin dusques a le vespree, et de la Nativité nostre Signour dusques a le Tiephane, et de Pasques dusques a Pentecouste et en le Purification nostre Dame et en l'Asumption. Tous les autres jours et toutes les autres nuis sui jou tormentes en Infier avoec Herode et Pylate, Anna et Chaypha. Pour chou vous prie-jou pour (l. par ?) le rachateur dou monde que vous voelliez priier pour mi a nostre Signeur Jhesucrist qu'il me laist chi estre dusqu'a demain a la jornee, quo li anemi ne me tormentent en vo venue, et mainnent au malvais yretage que j'ai achate par malvais loier. A lui dist li sains hom : Li volentes nostre Signour soit faite; tu ne seras mie mers des dyables dusques a demain. Encore li demanda li hom Diu et dist : Quel chose te vent cis dras ? Il dist : Je donnai che drap a un mesiel, quant je fui cambrelens men Signour; mais pour chou que che n'estoit mie miens, k'il ne fust aussi bien nostre Signor que les autres freres, pour chou n'i ai-jeu nul refroidement, mais anchois empeechement

Puis un jors virent une forme
en la mer, séant comme un homme
Sour une pierre, et out devant
ausi com un linchel pendant
Entre deus forchetes de fer,
demaine par les flos de mer
Comme nachele qui perist.
Freres i out dont aucun (1) dist
C'oiseaus estoit; autres disoient
c'une nef estoit : ce quidoient.
Lessiez, fit le Saint, le tenchier;
pernez cele part a nagier (2).
Quant pres furent, les ondes virent
prises, que les l'ome choisissent (3):
Seur la pierre hisdoz et lait,
de toutes pars li flo li vait
Jusc'a la teste (4) tot desus,
et, quant le flo rabatoit jus,
La pierre nue raparoit (5)
sor coi cil (6) chetif se séoit.
Del drap, qui pendoit devant lui,
li fesoit li vent tel ennui,
Qui (l. Que?) souvent de lui l'esloignoit,

et les feurques a coi il pent, je les donnai as prestres pour soustenir le cauderon; le piere sour coi je siech, je le mis en une fosse d'une commune voie, devant cheu que je fuisse desciples nostre Signour.

(1) Ms. 7852[3]; dans les deux autres *chascun* et *cascuns*.

(2) Naviguer; syncope de *Navigare*, dont la forme est entrée dans la langue, lorsque le sens metaphorique de *Nager* (Natare) eut remplacé sa signification étymologique.

(3) Il y a dans l'édition de M. Jubinal :

Quant près furent, les ondes virent
Prises qui lès l'ome coisirent.

La leçon du ms. 7852[3] est differente :

Quant pres furent les ondes virent,
puis un home que li choisirent;

mais certainement elle est fautive, puisqu'on lit dans l'original latin : Cum vero vir Dei appropinquasset illuc, restiterunt unde (l. undae) in circuitu quasi coagulate (l. coagulatae); M. Jubinal, *Légende de saint Brandaines*, p. 43.

(4) Ms. 7534; les deux autres ont *coste*.

(5) Reparaissait; cette forme, beaucoup plus régulière que celle qui a prévalu, a sans doute été modifiée pour distinguer le présent de l'imparfait.

(6) Ms. 7852[3] et éd. de M. Jubinal; *tel* dans le ms. 7991[2].

et elz, et front l'en rebatoit.
Saint Brendan demande li fait
qui il est, et por quel forfet
A tel merite, et par quel cas.
Je sui, fait-il, le fel Judas,
Li pires de toz marchéans (1),
par qui fu vendu li sains sans
Jhesu Crist; n'ai pas cest lieu ci
por penance, mes por merchi
De la misericorde Dieu;
n'ai pas por penance cest lieu,
Mes por pardon del Sauvéor:
ci sui au (2) dimenche, en l'enor
De la resurrection (3) Crist,
qui au dimenche surrexsist.
Il m'est vis, quant ci sui assis,
qu'en paradis soie ad delis,
Por la péor del grief torment
c'au vespre du jor d'ui atent.
J'art com masse de plon qui font,
nuit et jor, en cest (4) ardent mont
Que véistes; la est toz tans
Levïatan (5) o ses tirans:
La fui-ge quant il eng(l)outi
vostre frere, dont s'esjoï
Et geta ses grans flambes (h)ors,
et si fet-il ades alors
Quant ame de mauves deveure.

(1) Ms. 7852[3]; *marcaans* dans l'ed. de M. Jubinal; *meschaans* dans le ms. 7991[2]; il y a dans le texte latin : Ego sum infelicissimus ille Judas, negociator pessimus.

(2) Ms. 7852[3] et 7534; *a* dans le ms. 7991[2].

(3) Ms. 7852[3]; *misericorde* dans les deux autres.

(4) Ms. 7852[3]; *cel* dans M. Jubinal; *tel* dans le manuscrit 7991[2].

(5) Littéralement Le crocodile qui serpente; de l'hébreu *Than*, Crocodile, dont la racine se retrouve dans le grec Τηνος (Tinia), et *Leviah*, Serpenter.

Chascun dimenche fais demeure,
De vespre a autre, sans grant (1) paine.
et de Noël a la Typhaine,
A la Purification
la Virge, et a l'Asumpcion.
Apres et ainz tormente sui
el pūant enfer plain d'envi,
Avoc Herode, avoc Pilastre,
Anna et Cayphas li maistre.
Si vos conjur del Salvéor,
que vos proiez nostre seignor
Jhesu Crist, que j'aie puissance
d'estre ci sans plus de grevance
Jusc'a demain souleil levant,
que déable, en vostre present,
Ne me maint an malheritage
que j'achatai (2) par malvendage.
Or en face Dex son vouloir,
dist saint Brendans! En cestui soir
N'auras torment de nul maufé.
Apres ce li a demandé
Que cil drap fet devant ses iaus (3).
Je l'donnai, fet-il, as meseaus,
Quant chamberier sui mon Seignor;
mes n'i oi part, suen fu au jor,
Et por ce nul bien ne me rent:
ches forchetes ou le drap pent,
Donnai-jé as prestres deu temple,
por lour chaudiére a cuire (4) pendre:
La pierre sor coi sui assis,

(1) Ms. 7852[5]; les deux autres ont *lor*.

(2) Le copiste a, sans doute par erreur, écrit *l'achatai* dans le ms. 7991[2].

(3) Ms. 7852[5]; *iax* dans M. Jubinal; *eaus* dans le ms. 7991[2].

(4) *Cuivre* dans le ms. 7991[2]; le latin dit seulement : Furcas ferreas ubi pendet dedi sacerdotibus ad escabos sustinendos.

dedans une fosse l'a mis
D'un chemin, c'on n'y prist busche (1),
ainz que deciple Jhesu fusse.

Les faits qui se rapportent à Pilate n'avaient ni la précision, ni l'authenticité de l'histoire de Judas, et deux traditions les ont exploités d'une manière toute différente au profit de la même idée. Dans les premières luttes du christianisme avec la religion qu'il venait remplacer, lorsque le débat portait encore sur le caractère même de Jésus-Christ, l'opinion définitive de son juge devait paraître une autorité d'un grand poids : personne ne semblait avoir une connaissance des faits plus exacte et plus approfondie, et une conviction bien arrêtée eût pu seule lui faire reconnaître qu'il avait cédé lâchement aux injustes clameurs d'un peuple aveuglé par la haine. L'Évangile attestait sa répugnance à sanctionner les accusations des Juifs, on en conclut complaisamment qu'il était persuadé de l'entière innocence du Christ (2), et l'on finit par imaginer des actes adressés à

(1) Faux-pas, Chute; du bas-latin *Butare*, en italien *Buttare*, Jeter quelqu'un par terre. Il y a dans l'original latin : Petram autem cui semper sedeo publica via misi in foveem (l. foveam), antequam fuissem discipulus Christi; M. Jubinal, *Légende de saint Brandaines*, p. 44.

(2) Les efforts de Pilate pour sauver Jésus-Christ sont encore exprimés avec une grande vivacité dans le *Mystère de la Passion* par Jehan Michel, qui suit cependant l'autre tradition.

PILATE.
Or mes seigneurs, je vous requier,
Quelque chose que ayons traicté
que vous regardez en pitié
Vostre roy et vous moderez ;
je vous requiers, considerez
Le piteux estat ou il est.
TOUS LES JUIFS ENSEMBLE.
Rien, rien, au gibet, au gibet !
Il nous desplaist a regarder.
PILATE.
Cause pour quoy ? Qu'a-il meffait ?
TOUS ENSEMBLE.
Rien, rien, au gibet, au gibet !
PILATE.
C'est ung bien piteux collibet
CAYPHE
Que dioble voult tant le garder ?
TOUS ENSEMBLE.
Rien, rien, au gibet, au gibet !
Il nous desplaist a regarder.
JERORAM.
Rien ne gaignes a retarder ;
Prevost ; tu te monstre trop mixte ;
il est passe l'eure de sixte ;
Tantost sera l'eure de nonne,
vuide tost ce proces ou l'on ne
Cessera jamais de crier.
MARDOCHÉE.
Ne te fais ja si fort prier,
Prevost, tu fais pour neant le sourt ;
plus attens et plus noyse sourt ;
Plus differes et plus s'efforce
le peuple de crier.
NAASON.
C'est force
Qu'il meure ; on n'y peult secourir,
et, si tu ne le fais mourir,
Tu pers ton cas quant a ce point.
PILATE.
He gens ! Vous ne regardez point
En quel danger juge s'ajuste,
qui juge a mort ung homme juste :
Tel mort se doit bien souposer
et a la balance peser ;
C'est grant chose que de mort d'homme.
CAYPHE.
Nous rendras-tu en ceste somme ?
Demourron(s)-nous ici meshuy ?
Nous aurons produit contre luy
Et selon nos loix mis en forme
plusieurs cas dont le moins enorme
Est digne de mort tres vilaine

Tibère, où il rendait un témoignage explicite de son divin caractère (1). Saint Justin les cite dans son Apologie pour les chrétiens, sans élever aucun doute sur leur authenticité (2); Eusèbe de Césarée se plait à en reconnaître l'autorité dans son Histoire ecclésiastique (3); à une époque bien plus rapprochée, Paul Orose en parlait comme d'un fait historique incontestable (4) et, au commencement du dernier siècle, Buddaeus composait encore une dissertation intitulée *Meditatio paschalis de Pontio Pilato, evangelicae veritatis teste* (5). La conséquence naturelle de cette supposition fut que Pilate avait professé le christianisme; Tertullien dit dans son Apologétique : Ea omnia super Christo Pilatus et ipse *jam* pro sua conscientia christianus, Caesari tum Tiberio

ANNE.
Tu voys que la chose est certaine
Et l'entens mieux qu'autre quelconques :
que diable differes-tu doncques
De juger sa mort detestable ?
JEROBOAM.
Tu es par trop favorisable
Aux ennemis et aux nuysans
de Cesar et contredisans,
Si tu ne fais mourir cest homme
qui tant nuist au siége de Romme,
En tant que roy des Juifs se dit.
JACOB.
Pilate, tu ses bien l'esdit
De l'empereur; donne toy garde.
YSACHAR.
Si sa mort par toy se retarde,
Tu n'es pas amy cordial
de Cesar.
PILATE.
Il me fait bien mal
Qu'il fault la chose ainsi passer;
mais pour rien ne vueil offenser
Cesar, ne lui desobéyr;
item se je me fais hayr
A ces seigneurs, ils trouveront
moyen, qu'ilz me desposeront
En me reprenant d'injustice,
et feront perdre mon office;
Parquoi j'ayme mieux tort ou droit
le juger : car mal m'en vendroit
Quelque jour, je voy bien que c'est.

Fol. M, IIII, recto.

(1) On supposa même que sans l'opposition du Sénat, Tibère lui aurait fait élever des autels. Eusèbe disait déjà, *Historia ecclesiastica*, l. II, ch. 2 : Το περι της ἐκ νεκρων ἀναστασεως του Σωτηρος ἡμων Ἰησου Χριστου εἰς παντας ἤδη καθ' ὁλης παλαιστηνης βεβοημενα, Πιλατος Τιβεριω βασιλει κοινουται ὡς τας τε ἀλλας αὐτω πυθομενος τερατειας. και ὡς ὁτι μετα θανατον ἐκ νεκρων ἀναστας ἤδη Θεος εἰναι παρα τοις πολλοις ἐπεπιστευτο. Τον δε Τιβεριον ἀνενεγκειν μεν τη συγκλητω, ἐκεινην τ' ἀπωσασθαι φασι τον λογον, etc. Le *Rymbegla*, qui ne peut être antérieur au XIIIe siècle puisqu'il cite un écrivain du XIIe, est beaucoup plus explicite : Mislykade thad miög Tiberio er hann fra thad, hann villde Jesum haft hafa i goda tolu, enn ölldungar Romveria villdu thvi ei trua; P. III, ch. 30, p. 416.

(2) Και ταυτα ὁτι γεγονε, δυνασθε μαθειν ἐκ των ἐπι Ποντιου Πιλατου γενομενον ἀκτων; p. 76.

(3) Voyes le passage que nous avons cité dans la note 1.

(4) Postquam passus est Dominus Christus, atque a mortuis resurrexit, et discipulos suos ad praedicandum dimisit, Pilatus, praeses Palaestinae provinciae, ad Tiberium imperatorem atque ad Senatum retulit de passione et resurrectione Christi, consequentibusque virtutibus quae vel per ipsum palam factae fuerant, vel per discipulos ipsius in nomine ejus fiebant, et de eo quod, certatim crescente plurimorum fide, Deus crederetur; *Adversus paganos historiarum* l. VII, ch. 4. Il est même assez probable que ces actes nous ont été conservés sous le nom d'*Évangile de Nicodème*; au moins ils contenaient certainement les mêmes détails et racontaient les mêmes circonstances.

(5) Jéna, 1717.

nunciavit (1). Il y eut même des esprits plus hardis qui poussèrent cette idée jusqu'à sa dernière limite; ils affirmèrent que Pilate était mort pour la foi, dans la grande persécution de Néron, et le vénérèrent comme un martyr (2).

Des traditions, probablement plus récentes, ne virent dans Pilate qu'un juge prévaricateur qui, par ambition et par lâcheté, condamne à périr du dernier supplice un innocent qui se trouva être son Dieu. Dans l'horreur qu'un pareil crime inspirait, on l'aggrava encore en le supposant commis avec préméditation (3); on assimila la méchanceté de Pilate à celle de Satan lui-même (4), et son nom devint la plus sanglante injure pour les hommes élevés en dignité qui abusaient de leur puissance (5). C'était un personnage trop peu considérable pour que les détails de sa vie fussent connus. Il paraît seulement que, peu après la mort du Christ, les plaintes des Juifs le firent rappeler à Rome (6), et que, ses explications n'ayant point semblé satisfaisantes à l'empereur,

(1) Ch. xxi.

(2) Voyez Fabricius, *Codices apocryphi Novi-Testamenti*, P. iii, p. 505.

(3) Pilate, Herode ne Neiron
n'orent plus male entention.

Benois, *Chronique rimée*, l. ii, v. 27836.

PILATE.
Il est vray, il m'en souvient bien,
Que de malheure fus je né ;
quant oncques je le condampné,
De l'heure mesme bien pensoye,
que une fois destruit en seroie ;
Car le cas m'estoit bien patent
qu'il estoit Dieu omnipotent.

Jean Michel, *Mystère de la Passion*.

(4) A sa fin vient li culvers mescréus ;
Ja l'averont Pilate et Belgibus.

Ogier de Danemarche, t. II, p. 514.

Dans le *Songe d'enfer* de Raoul de Houdaing, c'est même Pilate qui lui en fait les honneurs :

Pylates dist et Belzebus :
Raoul, bien soies-tu venus !

Dans M. Jubinal, *Mystères inédits*, t. II, p. 395.

(5) Sub cujus (sc. Christi) umbra latitant
et suo bona dissipant
in pompa saeculari :
ii (l. hi) sunt Pilati, non praelati,
plus quam tyranni depravati,
[in] virtutibus ignari.

Bernhardus de Westerrodis, *Planctus*, str. xxiv; dans Flacius Illyricus, *De corrupto Ecclesiae statu*, p. 106.

La leçon de Wolfius, *Lectionum memorabilium* t. I, p. 658, n'est pas plus satisfaisante; il supprime *hi* dans le quatrième vers et ajoute *in* dans le sixième.

Jam praelati
sunt Pilati,
Judae successores ;
dum cognati
praebendati
surgunt ad honores,
pulsant dati
paupertati
satis doctores ;
litterati,
spe fraudati,
egent post labores ;
probitati
et aetati
desunt provisores.

B. R. ms. 1251 (XIVe siècle), à la fin.

(6) Joseph, *Antiquitatum judaicarum*, l. xviii, ch. 5.

il fut envoyé en exil dans les Gaules, dont il était originaire (1), et ne tarda pas à y mourir; mais on profita du silence de l'histoire pour lui composer une vie de scélératesse qui aboutit naturellement à un déicide juridique. Il règne entre les différentes versions de cette légende un accord bien rare dans les traditions qui n'ont pas d'autre base que l'imagination publique; elles ne diffèrent que par quelques circonstances de la mort de Pilate, qui sont même beaucoup moins historiques que géographiques. Si celle que l'on va lire ne peut, au moins dans sa forme, prétendre à une antiquité plus reculée que les autres, elle était certainement une des plus populaires; car on en connaît jusqu'à cinq manuscrits (2), et leurs nombreuses variantes prouvent qu'ils n'ont pas été copiés les uns sur les autres.

Si, veluti quondam, scriptor vel scripta placerent,
in nova dicendo multi, velut ante, studerent;
Sed sic sub vitio cunctorum corda tenentur,
ut, si qui scribant, quasi delirare videntur.
Soli nummosi digni reputantur honore,
ingenium, virtus animi sunt absque decore;
Quidquid ab invidia tutum, nihil esse videtur :
si cuiquam placeas, socius livore tenetur
Atque, probans veteres, reprehendit scripta novorum,
cumque sit inferior, judex vult esse proborum.
Ergo scripturus nomen patriamque tacebo,
nec sine scriptore laudari scripta dolebo,

(1) Pro his omnibus reportatus est in exilium Lugduni, unde oriundus erat, ut in opprobrium generis sui moreretur; Comestor cité dans Vincentius bellovacensis, *Speculum historiale*, l. VIII, ch. 124.

(2) Le ms. de la B. de Vienne, nº 277, que nous avons pris pour base de notre édition, parce que c'est le seul qui remonte au XIVe siècle; le ms. de la même B., nº 390, qui est du siècle suivant; nous l'indiquons par A : deux autres ms. de la même époque se trouvent à la B. de Strasbourg; l'un y est coté Johan. c, nº 102, et l'autre Johan. c, nº 105; nous désignons le premier par B et le second par c. Ces quatre manuscrits sont parfaitement connus, grâce à M. Mone, *Anzeiger für Kunde der teutschen Vorzeit*, 1835, col., 425-433, et 1838, col. 530-532. Le cinquième ms. est à la B. de Helmstadt, et ne remonte qu'au XVe siècle; il a été indiqué par Leyser, *Historia poetarum et poematum medii aevi*, p. 2125, qui n'en a cité que le premier vers.

Et, prodesse volens ac delectare legentem,
scribam rem gestam, multos hucusque latentem.
Vera sit an falsa, nihil ad me, sic memoratur,
sic referunt omnes; ut scriptum (1) sic teneatur.
Quod si pars, totumve tibi fictum videatur,
non nobis, Lector, reputes sed ei tribuatur,
A quo materiae primum manavit origo,
nec nos alterius debet fuscare rubigo.
Assis ergo, Deus clemens, in cujus honore
sumitur iste labor, solitoque faye mihi more!

Urbs fuit insignis, veteres quam (2) constituere,
Moganus atque Scia (3), flumen rivusque, dedere
Nomen, et inde fuit primum Moguntia dicta
nomine composito, non est assertio ficta.
Hic cives veteres monstrant murum cecidisse
atque domum regis perhibent aulamque fuisse,
Cujus nomen Atus, qui regni (4) sceptra tenebat
illis temporibus, nec summa laude carebat.
Ipse die quadam, silvas latebrasque ferarum
cum sociis intrans, lustrabat quaeque viarum
Venandi studio, donec sol ima revisit
atraque nox coelum subiit stellasque remisit.
Tunc abeunt silvis, longe tamen urbe (5) remoti;
unius hospitium subeunt hominis sibi noti,
Et largis epulis Bacchique liquore repleti
surgunt a mensa, facti pro tempore laeti.
Rex, ut homo sapiens, stellis ventura videbat;
prospiciens igitur sic visa suis referebat:
« Hac in nocte thori si cum consorte cubarem,

(1) A; il y a dans notre ms.:
Sic referunt homines; ut scribo, sic teneatur;
dans B *ut scribam* et dans C *sic scribam*.

(2) C; dans notre ms., dans A et dans B, *hanc*.

(3) Il y a effectivement près de Mayence un ruisseau nommé *Zei*, autrefois *Zy*, que les documents latins appellent *Cia*.

(4) A, B et C; *magni* dans notre ms.

(5) A, B et C; *ante* dans notre ms.

egregiam prolem magnumque virum generarem,
Cujus temporibus mundus tam mira videret,
ut pariter mare cum terra coelumque paveret. »
Haec ad verba sui comites responsa dedere :
« Est regina procul, nec eam possemus habere ;
Non ideo tamen effectu res ista carebit,
nec tam grande bonum non obmisisse decebit.
Villicus iste tuus, qui vir bonus esse probatur,
formosam genuit natam, quae Pila vocatur ;
Huic per concubitum vice reginae sociare,
ut tam mirificae prolis pater efficiare. »
Praebuit assensum rex, et res accleratur,
et conjuncta viro virgo subito gravidatur.
Mensibus ergo novem decursis more gerendi,
edidit infantem solito ritu pariendi.
Mittitur ad regem, qui nuntiet hanc peperisse ;
rex gaudet, quae precepit, completa fuisse.
Nuntius adjecit : « Quis vis puer iste vocetur (1) ? »
« Conveniens nomen volo, » rex ait, « ut sibi detur ;
Nam quia dicor Atus et mater Pila vocatur,
compositum nomen Pilatus ei tribuatur ! »
Crevit Pilatus et fit prudens adolescens,
corporis et mentis gemina virtute nitescens.
Aulam regis adit, tanto laetus genitore,
quem rex cum reliquis dignum reputabat honore :
Laetum principium finis quandoque molestus
perturbat, ceu tranquillum mare commovet aestus.
Solum nutrierant (2) rex hic reginaque natum ;
et se prole sua gaudebat uterque beatum.
Cui colludendo Pilatus se sociare
coepit et in ludo puerum tractabat amare :

(1) *Vocemur* par erreur dans notre ms., puisque la rime porte partout sur deux syllabes.

(2) *Nutrierat* dans notre ms. ; mais tous les autres ont le pluriel.

Litibus assiduis discordia multiplicatur,
dum puer a puero crudeli morte necatur.
Non latuit res ista diu (1), fit manifesta ;
rex luget, regina dolet, fit curia moesta ;
Vertitur in luctum domus et vicinia regis :
fit cunctis onerosa piis transgressio legis.
Tunc adeunt regem, cui talia verba loquuntur :
« Inclyte rex, salve ; tibi cuncti compatiuntur ;
Nil juvat exstinctum, si victurus moriatur,
sed tamen a tali facto decet ut caveatur :
Praesens namque malum suadet ventura timeri
et monet a simili merito debere caveri.
Pilatus meruit mortem ; sed ne moriatur,
Romam transmissus obses, numquam redimatur. »
Praebuit assensum rex et, prece victus eorum,
misit in exilium Pilatum more reorum.
Qui, veniens Romam, pro tempore quaeque gerebat
et procul a patria contraria multa ferebat.
Anglorum regis natus, recta (2) ratione,
obses erat Romae pro census redditione ;
Cui se (3) Pilatus, non absque dolo, sociavit
et (4) puerum, sicut fratrem proprium, jugulavit.
Quo facto cives perturbati doluerunt,
et quidam punire nefas tantum voluerunt :
Decretum tamen est, ut non interficiatur,
ne pater illius (5) contrarius efficiatur
Imperio, censumque dari solitum prohiberet,
utpote vir, qui consiliis armisque valeret.
Insula grandis erat, Pontus hucusque vocata,
incultisque viris et inhumanis habitata,

(1) *Diu* a été omis dans notre ms.

(2) A, B et C ; *certa* ou *justa* dans notre ms.

(3) *Cuique* de notre ms. est une faute de quantité.

(4) A, B et C ; *nam* dans notre ms.

(5) A, B et C ; *ipsius* dans notre ms.

Qui (1) sine praelato, sine judice, quaeque gerebant :
nam dominos regesque suos gladio perimebant.
Hunc populum Caesar Pilato rite regendum
committit, quia credit eum subito perimendum (2).
Missus ad hos igitur tractabat quaeque modeste,
proque minis blanditur eis et vivit honeste :
Talibus ergo modis sibi quoslibet alliciebat,
et fidos socios et amicos efficiebat.
Jamque placet cunctis, jam dignus habetur honore;
jam servant leges, nec peccant absque timore.

Auxit ei nomen locus hic, est namque vocatus
Pontius a Ponto, sublimi sede locatus.
Miratur Caesar, miratur curia tota
quod sic barbariem convertit ad (3) sua vota.

Herodes regnum Judaeae forte tenebat
illis temporibus, nec eum res ista latebat,
Qualiter egisset Pilatus in hac regione,
quae nunquam sine lite fuit vel seditione (4).
Exemplo simili credit sua pacificari (5),
si Pilatus ei dignaretur sociari.
Mittit ad hunc igitur qui sic (6) sua jussa loquatur :
« Herodes, rex Judaeae, Pilate, precatur,
Ut venias ad eum. » Consentit et ingrediuntur
navem ; sulcantes mare, Jerusalemque feruntur.
Rex egressus eos suscepit (7) ipse libenter
et fessos recreat, dans omnia sufficienter :
Consiliumque suum Pilato rex sine teste
indicat et tandem concludit rem manifeste.
Conveniunt igitur equites, plebs tota vocatur,

(1) B; *Hi* dans A, C et notre ms.

(2) A, B et C; *pereundum* dans notre ms. donne une rime insuffisante.

(3) B et C; A et notre ms. ont *in*.

(4) A, B et C; *proditione* dans notre ms.

(5) Tous les ms. ont par une erreur évidente *pacificare*.

(6) Manque dans C; A, B et notre ms. ont *sit*.

(7) Dans notre ms. et dans A :

Egressos excepit eos rex ipse libenter.

in medio quorum consistens rex ita fatur :
« Egregii cives, hic est vir dignus honore,
quem socium facio magnum sibi junctus amore,
Et regni summam trado populumque regendum ;
sed nil grande tamen jubeo sine me faciendum. »
Hoc dictum regis placuit, cunctique (1) decenter
excepere ducem, paret gens tota libenter.
Ergo Pilatus, juxta solitum sibi morem,
in se cunctorum studet inclinare favorem ;
Muneribusque suis sibi quoslibet alliciebat,
et fidos socios et amicos efficiebat.

Postquam Pilatus cernit sibi cuncta subesse,
incipit Herodi regi contrarius esse,
Nec sua reddit ei, nec dignum dicit (2) honore,
nec tantis meritis simili respondet amore ;
Sed mittens Romam quamplurima dona precatur,
ut (3), si praevaleat regi, regnare sinatur.
Confestim (4) Caesar concessit cuncta petenti :
nam quaevis Romae venalia sunt tribuenti.
Caesaris assensu votorum fine potitus,
arripit imperium vir ad omnia prava peritus.

Heu ! quantum virtutis habes mala (5) copia dandi !
Per te damnantur justi florentque nefandi,
Per te consequitur quidquid mens captat habere ;
nam vix est aliquis, qui spem non ponat in aere (6).
Surripis (7) omne bonum (8), supplantas omnia jura,
illicitum licitumque simul misces (9) sine cura ;
Tu das ecclesias, praebendas, pontificatum,

(1) B ; A, C et notre ms. *cunctis*.

(2) B et C ; *ducit* dans notre ms. et dans A.

(3) B ; *quod* dans notre ms. et dans A et C.

(4) B ; *continuo* dans notre ms. et dans A ; *continue* dans C.

(5) *Mali* par erreur dans notre ms.

(6) Ces deux vers sont transposés dans B, et manquent dans notre ms. et dans A.

(7) A, B, C ; *subruis* dans notre ms.

(8) B ; A, C et notre ms. ont *pium*.

(9) B et C ; A et notre ms. ont *miscens*.

ordine mutato laicis das presbyteratum ;
Regibus et ducibus cum praesulibus (1) dominaris,
subdunturque tibi, quorum Deus esse probaris :
Prostituis dominas, peraguntque vicem meretricis,
nulli namque fidem servas nec parcis amicis.
   Pellitur Herodes regno, patiens inimicum
quem fidum socium verumque (2) putabat amicum.
Conqueritur jus et leges in se (3) violari,
et sine judicio regni sibi jura negari.
Asserit econtra Pilatus, non meruisse
has inimicitias, regnumque sibi tribuisse
Caesareo jussu Romanos, seque paratum
judicio Populi procul hunc removere reatum.
Constituere diem, qua rectum discutiatur
et re quisque sua, decisa lite, fruatur.
Interea Dominus, qui nos reparare saluti
venerat, ut per eum possemus vivere tuti,
Proditus a Juda, sicut tamen esse (4) volebat,
atque datus poenis vicina morte gemebat ;
Quem manus hostilis, quasi culpam dissimulando,
offert Pilato, ne te dedica maculando (5).
Rursum Pilatus (l. Pilato?), dum nescit quid meditatur,
Mittitur Herodi damnandus si videatur (6).
Herodes secum reputans (7) quod conciliari
vellet Pilatus, rursumque sibi famulari (8),
Utpote vir prudens vitam non vult (9) dare morti

(1) A, B, C; *principibus* dans notre ms.

(2) A, B, C; *fidumque* dans notre ms.

(3) A, B, C; *justus in se leges* dans notre ms.

(4) Les autres ms. ont *ipse*.

(5) Ces deux vers qui manquent dans notre ms. et dans c, sont nécessaires pour le sens; mais le second est, comme on voit, fort corrompu : peut-être faut-il lire *nece dictata*; la première syllabe de *dicata* et la seconde de *dedita* sont brèves.

(6) On lit ensuite dans tous les ms., au détriment du rhythme et sans nécessité pour le sens :

Ne sine consensu regis Jhesus moriatur.

(7) A, B, C; *credens* dans notre ms.

(8) On lit ensuite dans A et B :

Ut domino regique suo fit verus amicus
ejus cujus erat gravis et fervens inimicus.

(9) A; *vult non vitam* dans notre ms.

nec Judaeorum sese conjungere sorti,
Atque remisit eum Pilato, qui reproborum
Votis ac precibus regem crucifixit eorum (1).
O(h)(2)! quantum, Rex Christe, dabit tua vita beandis,
cujus mors pacem confert etiam reprobandis (3)!
Dum patitur Christus, tellus tremit atque movetur
nec tamen (4) esse Deum Christum Judaea fatetur (5).
Heu! gens caeca nimis (6)! Heu! filia perditionis,
quae salvatorem socium facis esse latronis!
Aegra fugis medicum, vitam moritura repellis,
porrigis in potu sitienti pocula fellis.
Omnibus impletis (7), sacra quae scriptura ferebat (8),
ponitur in tumulum Dominus qui cuncta regebat (9).

Post mortem Domini, cum Tito Vespasianus
regnabat Romae, sed (10) neuter corpore sanus.
Titus leprosus, nasus quoque Vespasiani
plenus erat vespis: studioque frequenter inani
Vexabant medicos, qui nil prodesse (11) valebant
et sua frustrari nimis experimenta dolebant.
Finitimas urbes Titus Romamque regebat,
occiduae partis jus Vespasianus habebat.
Audierant (12) Christum cunctum curasse dolorem
et reparare suum sperabat uterque vigorem.
Ergo Pilato Titus rex mandat ovanter,
ut sibi mittatur Jhesus medicus properanter.

(1) Ces deux vers qui manquent dans notre ms. et dans A, sont rejetés dans B et C, après le distique suivant.

(2) B et C; *Heu* dans notre ms.

(3) A; *reprobatis* dans notre ms.

(4) A; *sic* dans B, C et notre ms.

(5) On lit ensuite dans B une autre version ou plutôt une répétition de ce distique :

Sol et luna fugit, tellus tremit atque movetur,
haec (l. nec) sic esse Deum Christum Judaea fatetur

(6) *Nimis* manque dans notre ms.

(7) Dans B et C *expletis*.

(8) B et C; *canebat* dans notre ms.

(9) Il y a ensuite dans B et C :

Expleto triduo, surgit coelum petiturus,
inde revertetur judex in fine futurus.

(10) A, B et C; *regnabant Romae, nec* dans notre ms.

(11) B et C; A et notre ms. ont *conferre*.

(12) B et C; *Audierat* dans A; *Audiant* dans notre ms.

Perfidus, audito sermone, timet vehementer
legatosque rogat praestolari (1) patienter
Per modicum tempus, donec videat quid agendum
sit, super hoc regis mandato, quidve tenendum (2).
Cogitat interea regi dare munera multa,
ut (3) pro muneribus Christi mors esset inulta.
Munera mittuntur; sed qui (4) deferre volebant,
fluctibus et ventis pulsi quo non cupiebant.

Romam praetereunt et ad altera (5) regna feruntur,
hispanosque legunt portus (6); tunc egrediuntur,
Perque viam longam redeunt, Romam repetentes (7),
et, quod (8) detulerant, argenti pondus habentes.
Hoc in transcursu (9) veniunt ad Vespasianum
atque viae causam referunt, cursum quoque vanum
Commemorant, narrant etiam miracula Christi,
et quod Pilatus damnasset eum nece tristi.
Talibus auditis, stupuit (10) rex atque, furore
concitus ingenti, furit, afficiturque dolore.
Perque suum nasum jurat mortem meruisse
auctorem necis illius, quia damna tulisse
Ejus morte probat mundum; statimque recessit
a naso dolor, infestans quoque (11) passio cessit.
Insperata (12) salus subito praecordia gentis
excitat ad laudem coelum terramque regentis;
Adjiciunt regi stimulos, suaduntque petendam
vindictam de Pilato cunctis metuendam.
Consilio Titi rex hoc ait esse gerendum

(1) La seconde syllabe de *praestolari* est brève.

(2) A, B, C; *timendum* dans notre ms.

(3) A, B, C; *Ceu* dans notre ms.

(4) A, B, C; *Munera sed quid* dans notre ms.

(5) A, B, C; *extera* dans notre ms.

(6) A, B, C; *portum* dans notre ms.

(7) A, B, C; Il y *a* dans notre ms.
Per tempus longum Romam repetunt, redeuntes.

(8) *Quae* par erreur dans notre ms.

(9) B; *Qui sic pergentes* dans C; *Et sic pergentes* dans notre ms. et dans A.

(10) A, B, C; *fremit* dans notre ms.

(11) A et B; notre ms. et C ont *et*.

(12) B et C; *Inspirata* dans notre ms. et dans A.

pergendumque prius Romam Titoque loquendum (1).
Dispositis igitur cunctis, iter aggrediuntur
rex equitesque sui; cum quo pariter gradiuntur (2)
Hi quos, ut dixi, Pilatus miserat ante
excusare malum fraudisque pericula tantae.
Dum sic res agitur, legati nuntia Titi
perficiunt Hierosolymis, sermone periti.
Sed dum Pilatus responsa referre moratur,
et fraudes solitosque dolos secum meditatur (3);
Ecce, die quadam, loca per diversa vagantes,
singula lustrabant, oculis tanquam spatiantes;
Vidit eos mulier. Quaerens de qua regione
illuc venissent, qua causa, qua ratione,
Ordine rem referunt; tunc rursus femina dixit :
« Quaeritis in vanum; Pilatus eum crucifixit
Coelestem medicum, qui non erat (4), ut reputatis,
purus homo, sed perpetuae compos deitatis;
Qui patris aeterni sancto generatus ab ore,
humano generi magno compassus amore,
Venit in hunc mundum, per amara piacula (5) mortis,
restituens vitam miseris, tanquam leo fortis.
Post triduum vivus surrexit et absque dolore
coelos ascendit, coelesti dignus honore,
Discipulisque dedit morbos aegris vacuare
credentumque sacro baptismate membra levare.
Omnibus hunc votis animi ferventer amavi
et monimenta sui tribui mihi certa rogavi (6) :

(1) B; dans notre ms. *Et Romae fore pergendum;* dans A *Et Romam fore pergendum;* dans C *Atque Romam fore pergendum.*

(2) Ces deux vers manquent dans notre ms.; mais ils se trouvent dans tous les autres.

(3) A, B, C; il y a dans notre ms. :

Et fraudes multas solitosque dolos meditatur.

(4) A, B, C; *fuit* dans notre ms.

(5) C'est une conjecture; il y a dans notre ms., dans A et dans C : *per amara pocula*, et B a *demens pericula*, que repoussent également le sens et la prosodie.

(6) Il y a dans notre ms. *amabam* et *rogabam*. Les ms. B et C ajoutent après ces vers :

Saepe suis etenim dicebat se moriturum
perque crucis pocula patris ad dextram rediturum.

Accipiens igitur telam, quam fronte gerebam (1),
vultibus admovit (2); statim multumque stupebam:
Nam, mox ut potuit faciem contingere puram,
protinus impressam servavit tela figuram.
Inspecta tela Christum vidisse putares;
sic barbam nigram, sic lumina clara notares (3).
Hanc summis studiis amplector ob ejus amorem;
nam morbos omnes fugat (4) cunctumque dolorem.
At (5) nunc consilium sanum non (6) despiciatis;
ne, sine profectu Romam vacui redeatis,
Omnibus admissis, vobiscum, si placet, ibo;
sed jurate mihi quoniam secura redibo (7). »
Consilium placuit (8), jurant statim mulieri
quod voluit, spondentque (9) nihil debere timeri.
Ergo (10) Pilato dicunt se velle redire,
atque rogant quod eos a se permittat abire.
Perfidus his verbis respondet (11) verba loquendo,
conatur celare malum sic his referendo:
« Hic, quem quaesistis, Judaeos despiciebat
et contra leges Romanorum faciebat;
Quem, culpa poscente gravi, nuper crucifixi;
haec regi narrate meo (12), quae singula dixi. »
Mox iter agressi celeri cursu rediere
ad regem Titum cum praedicta muliere,
Atque crucis poenas referunt medicum medicorum

(1) B; *fronte tenebam* dans C; *forte tenebam* dans notre ms. et dans A.

(2) A, B, C; *admovi* dans notre ms.

(3) B et C ajoutent ces deux vers :

Hunc mihi Salvator tribuens, ait : « Hoc tibi signum
in monimenta mei trado; sic judico dignum. »

(4) A et B; *sanat* dans C; *pellit* dans notre ms.

(5) B; *Et* dans notre ms. et dans A; *Sed modo* dans C.

(6) C; *ne* dans A, B et notre ms.

(7) On lit ensuite dans C :

Si rex crediderit natum de virgine pura,
sanus erit subito, visa quam porto figura.

Le premier vers a cette variante dans B :

Si rex crediderit Christum vel regna futura.

(8) B; *Talibus auditis* dans A, C et notre ms.

(9) C; *veniat*, *suadentque* dans notre ms.

(10) B; *Statim* dans A, C et notre ms.

(11) A et B; *respondit* dans C et notre ms.

(12) A et B; *modo* dans C et dans notre ms.

sustinuisse graves, curando damna suorum (1).
Titus ad haec fremit atque nimis (2) crudele minatur
lethum Pilato; tunc sic (3) muliercula fatur :
« O Rex, ne doleas, et tristem pone querelam;
nam si credideris, mox experiere medelam;
Christum crede Deum, sacra de virgine natum,
et (4) te curabit morbo facietque beatum. »
Credere se dixit rex, inspectaque figura
quam tulerat mulier, fit ei cutis undique pura;
Lepra fugit subito; redduntur membra vigori,
atque Dei jussu redit antiquus color ori (5).
Gaudet cum populo toto (6) rex corpore sanus :
auget laetitiam veniens quoque Vespasianus :
Namque refert simili se curatum ratione,
ut doluit de morte Dei vel perditione.
Consilioque pari prodit sententia regum
perdere Pilatum justo moderamine legum.
Mittunt legatos Romamque venire jubetur,
nec contradicit ne sic reus esse probetur;
Sperat mentiri vel reges fallere posse,
sed non fallit eos quos contigit omnia nosse.
Vix erat ingressus Romam, cum tota vocatur
curia; tunc reges perquirunt quid mereatur
Proditor iste pati (7) : decernitur esse necandus
turpi morte nimis tradique feris lacerandus.
Pilatum res non latuit, tactusque dolore,

(1) On lit ensuite dans B :

Tunc, re deposita, cum praedicta muliere
et sociis, celeri cursu Romam rediere.
Continuo regi referunt quae gesta fuerunt,
et sic Pilati dolus atque scelus patuerunt.

(2) A et C; *minis* dans notre ms.

(3) A, B et C; *sic et* dans notre ms.

(4) B et C; *Qui* dans A et notre ms.

(5) On lit après dans B et C :

Conveniunt omnes, cuncti mirantur in urbe,
laudantesque Deum fit magna frequentia turbae.

(6) B; *Titus* dans A et C; *tanto* dans notre ms.

(7) A; *pari* dans notre ms. par une faute de copiste; *Dei* dans B et C.

cultello fodit (1) jugulum; manante (2) cruore
Occidit infelix, et poenas anticipando
perfidiae summam concludit fine nefando.
Hunc tamen exstinctum non miserunt tumulari (3);
sed procul a patria jusserunt praecipitari
In Rhodanum (4), latuitque diu sub fluminis unda;

(1) Johannes Antiochenus dit expressement que Néron le fit mourir pour le punir de sa participation à la mort du Christ; *Excerpta*, p. 809, ed. de Valois; mais la plupart des anciens historiens disent qu'il se tua; Paul Orose, *Adversus paganos historiarum*, l. VII, ch. 5; Freculf, *Chronicon*, t. II, l. I, ch. 12, dans le *Maxima bibliotheca Patrum*, t. IX, p. 1163; Otto de Freising, *Chronicon*, l. III, ch. 13, dans Urstisius, *Germaniae historici illustres*, t. I, p. 60; Eusèbe, Cassiodore, Beda, Comestor, etc. Jacobus a Voragine a cherché à concilier les deux traditions : Tunc imperator ipsum (Pylatum) in carcere recipi jussit, donec sapientium consilio deliberaret, quid de eo fieri oporteret. Data est igitur in Pylatum sententia, ut morte turpissima damnaretur. Audiens hoc Pylatus cultello proprio se necavit et tali morte vitam finivit. Cognita Caesar morte Pylati dixit : Vere mortuus est morte turpissima, cui manus propria non pepercit; *Legenda aurea*, ch. LIII, p. 234, éd. de M. Grässe.

(2) *Manente* par erreur dans notre ms.

(3) Une autre version se trouve dans la *Légende dorée*, loc. cit. Moli igitur ingenti alligatur et in Tyberim flumen immergitur; spiritus vero maligni et sordidi corpori maligno et sordido congaudentes et, nunc in aquis, nunc in aere rapientes, mirabiles inundationes in aquis movebant et fulgura, tempestates, tonitrua et grandines in aere terribiliter generabant. Quapropter Romani eum a Tyberis fluvio extrahentes, derisionis causa, ipsum Viennam deportaverunt et Rhodano fluvio immerserunt. C'est là même, comme le prouvent toutes les Vies que nous avons pu consulter, la version la plus populaire.

(4) Les différentes versions ne s'accordent pas non plus sur l'endroit du fleuve où Pilate fut jeté; la plupart disent, comme ce poëme, que ce fut à Vienne. On lit même dans la *Chronique* d'Otto de Freising : Sunt etiam qui eum apud Viennam, urbem Galliae, in exilium trusum, ac post in Rhodanum mersum dicant. Unde hodie naves ibi periclitari ab incolis affirmantur; dans Urstisius, *Germaniae historici illustres*, t. I, p. 60. Mais d'autres transportent le siége de la tradition en Suisse, et sans doute, pour concilier les deux versions, on a imaginé un second déplacement du cadavre. Dadurch die Römer wurdent zo rat, und nament den schelmen uss dem wasser und schicktent in gän Jenff und hiessent in da warffen in ein wasser, haisset der Roden. Und do man den verflüchten schelmen in den Roden gewarf, da für der tufel mit im glich als dort, das es die von Jenff nie mochtent erliden und schicktent das verflücht fass zü einer statt, genant Losen, das man in do solt vergraben; Ms. de la B. de Fribourg, nº 335 (1458), fol. 130; dans M. Mone, *Schauspiele des Mittelalters*, t. I, p. 59. Jacobus a Voragine, qui cherche aussi à réunir les deux traditions, ajoute au passage que nous avons cité dans la note précédente : Vienna enim dicitur quasi via Gehennae, quia erat tunc locus maledictionis, vel potius dicitur Bienna eo quod, ut dicitur, biennio sit constructa. Sed ibi nequam spiritus non defuerunt, ibidem eadem operantes, homines ergo illi, tantam infestationem daemonum non ferentes, vas illud maledictionis a se removerunt et illud sepeliendum Losannae civitatis territorio commiserunt. Une tradition contraire existait cependant à Vienne pendant le IXe siècle; il y avait à la porte du côté de Lyon une tour où l'on croyait que Pilate avait été enfermé et s'était tué. L'archevêque Adon, qui écrivait sur les lieux, s'exprime en ces termes : Pilatus qui sententiam damnationis in Christum dixerat, et ipse perpetuo exilio Viennae retruditur : tantisque ibi irrogante Caio

sed comes huic mansit rabies quaedam furibunda :
Nam naves quaecunque locum transire volebant (1),
gurgitis extemplo pereuntes ima petebant.
Unde Viennenses, novitate mali stupefacti,
Lugdunum veniunt causam perquirere facti.
Pontifices coeunt, clerus populusque vocantur (3),
auxiliumque Dei (2) communi voce precantur,
Ut sibi causa mali (4), Domino praestante (5), patescat,
et virtute sua (6) pestis miseranda quiescat.
Relliquias igitur Sanctorum quos habuerunt,
in navem missas, sine remige deseruerunt.
Praecedit navis, populus clerusque sequuntur,
atque Deo laudes a cunctis rite canuntur;
Inque locum veniens, quo perditus ille jacebat,
constitit et nulla penitus se parte movebat.
Postquam pontifices portum tenuere secundum,
coeperunt amnis machinis lustrare profundum,
Et nutu Domini mox invenere malignum :
tale dedit famulis divina potentia signum.
Alpibus in mediis locus est, sicut memoratur
horrifer et flammas a se proferre probatur,
In quem Pilatum traxerunt p(r)accipitandum
atque gehennali, sicut decet, igne cremandum (7).

langoribus coarctatus est, ut sua se transverberans manu malorum compendium mortis celeritate quaesierit; *Chronicorum aetas sexta* dans le *Maxima bibliotheca Patrum*, t. XVI, p. 787.

(1) A, B et C; il y o dans notre ms. : Nam tunc forte locum naves transire volebant.

(2) Il y o dans notre ms. *vocatur* et *precatur*.

(3) B; *Atque Deum coeli* dans les trois autres ms.

(4) *Mali* est oublié dans notre ms.

(5) B et C; *monstrante* dans A; *miserante* dans notre ms.

(6) B: *Vel Domini nutu* dans les trois autres ms.

(7) On lit dans la Vie allemande de la B. de Fribourg, à la suite du passage que nous citions tout a l'heure : Do ermochtens die von Losen nit erliden und santtend in uff das gebirg [do]da haisset die Albe. Do stat in dem wilden gebirg ein berg, der häisset Toritonius, do ist ein uuräine pful uff, da ward der schelm ingeworffen. Derselb berg ist umbfangen mit siben hohen bergen, do litt das unrain fass Pilatus noch hutt diss dags in aller tufllen namen; und wil man, das es gar ungehur das syge und die tufel täglich an underlass bos spil mit im tribend. Nous ajouterons un passage de Kornmann : Quom (*sic*) in reditu ex Latio Alpes Lepontinos transirem; haecce mirabilia percepi et vidi. Est *Mons-Frac-*

Vox ibi multotiens auditur daemoniorum,
gaudia sunt quorum mors et poenae miserorum.
His igitur gestis redierunt ad sua quique,
cessavitque vetus submersio pestis iniquae (1).

tus nomine, ad lacum Lucernensem. Huc, quum Pilatus Romae sese ipsum interfecisset, Romani ejus cadaver in Tyberim projecere, ex qua subita suborta tempestas ac si Tybris omnia inundare et perdere vellet; ejus cadaver a sacerdotibus in altissimos Helvetiorum montes, in stagnum praedicti montis, bannitum et exorcisatum est, ubi in lacu profundo, semper aqua exuberante, dicitur esse, et summa prohibetur poena, ne quis quidpiam injiciat ob metum et periculum tempestatis suborituræ; *De miraculis mortuorum*, P. IV, ch. 72, éd. de 1614, non paginée. Voyez aussi Capellerus, *Pilati Montis historia*, p. 2-11; Ravius, *Cosmographia de Helvetia*, p. 230; Gesnerus, *Descriptio Montis-Fracti juxta Lucernam, et primum chorographica, praesertim quod ad Paludem Pilati in eo memorabilem*, p. 45-67. Dans un petit traité, imprimé à la suite sous le titre de *Pilati Montis in Gallia descriptio*, Jean du Choul dit, sans doute par une confusion avec quelque autre tradition locale, que c'est le Mont Commène dans les Pyrénées, et ajoute, p. 60: In gremio rupis jacet unda illa et quiescens palus, quam Pilati Puteum vulgus nuncupat. La *Légende dorée* connaissait déjà ce *puits*: Qui (les habitants de Lausanne) cum nimis praefatis infestationibus gravarentur, ipsum (le cadavre de Pilate) a se removerunt et in quodam puteo montibus circumsepto immerserunt, ubi adhuc relatione quorundam quaedam dyabolicae machinationes ebullire videntur; p. 234, éd. de M. Grasse. Une autre tradition, trompée par le nom, a fait de ce *puits* une prison :

De Rome sont torné li mesager vaillant,
Qui amainent Pilate, le gloton sodoiant;
Ne sai que lor Jornées aiasse acontant,
Entreci qu'a Vianne sont venu maintenant.
Li borjois le reçoivent, grant Joie en vont menant.
Cil lor livret Pilate, le gloton mescréant;
De part l'emperéor lor ont fait le comant;
Qué il le facent vivre longement en morant
Les justises l'ont pris, mult le vont lendengant;
Assez sara mais honte des cest jor en avant.
Dedans un puis parfont, hoscur et non-volant
Firent un sege fere, destros par dedevant:
Pilate i avallerent qui forment voai (l. va) plorant,
An doux pertuis li botent les doux piez maintenant,
Unes buies li ferment et el col un chargant,
Toi ades li serout loi contreval pendant.

Prise de Jérusalem, B. R., nº 7498[5] (XIVe siècle, fol. 90, rº, col. 2; et vº, col. 1 :

Fu Pilate donz anz dedanz le puis parfont;
Li maux ligéuners le destraint et confont;
Il destort ses doux poliz et se(s) cheveuz desront
Droit a chief de doux ans l'en ont trait contremont;
Trestot avait pelu le visage et le front;
Des piez est si baillis des buis on il sont
Qu'il n'estéut desore por tot l'avoir del mont.

(1) Le ms. A ajoute ces deux vers, qui sont évidemment du scribe :

Praemia vitae (l. rite) petit scriptor sub fine laboris;
fructus raro metit agri pervio (l. perventor?) fertilio-
(ris.

Cette tradition était suivie dans les *Mystères*; Hérode dit de Pilate dans le *Mystère de la Passion* de Michel, J. II, sc. 17 :

Filz de la fille d'ung monnier,
tel est-il, ne le peut nyer;

et l'on trouve dans *La vengence nostre seigneur Jesucrist* une récapitulation sommaire de toute l'histoire. C'est Pilate qui parle lorsque l'empereur l'a fait mettre en prison :

O que je suis de vivre las!
Aussi sans cause ce n'est pas,
bien faire doy piteuse chiere:
Pere, tu roy qui m'engendras
et toy, Fille, qui me portas,
ce le fut porture trop chiere.
Paillarde, maaldicte musniere,
orde, puante bordellere,
estoit-ce droit que ton enfant
portast si tres haulte banlere
et si orgullieuse maniere
plus que tous autres triumphant?
Engendre fus paillardement,
ce fut pour le commencement,
d'une ribaulde et d'un ribault,
et puis nourri meschantement,
en malice, sans chastiement,
fier, orguilleux comme ung crapault.
Et puis, quant je fus ung pou hault,
que j'eus le cueur boullant et chault,
sentant l'ardeur de ma jeunesse,
comme murdrier, traistre, ribault,
au filz du roy livray l'assault
et le tuay, je le confesse.
Ceulx de Lyon, devers ung homme
par an a la cite de Romme,
me baillerent a leur plaisance;
la ou je vesqui ainsi comme
je voulu, bien ou mal; en somme
g'y mis a mort ung filz de France.
Lors pour pugnir ma deffaillance,
comme jetté a non-challance,
fus mis en l'isle de Ponthoe,

Probablement, comme nous l'avons dit, l'origine de la tradition de Pilate remonte jusqu'au second ou au troisième siècle, lorsque des évangiles de toute espèce répondirent au besoin qu'éprouvaient les chrétiens de connaître, dans leurs plus grands détails, toutes les circonstances de la vie et de la mort du Christ; mais cette conjecture ne peut plus s'appuyer aujourd'hui que sur les procédés habituels de l'imagination, et l'histoire des légendes populaires. La plus ancienne version qui nous soit parvenue n'est que du XII[e] siècle; mais on la trouve déjà reproduite presque littéralement dans plusieurs manuscrits de la même époque, qui ne se sont pas sans doute servi de source les uns aux autres (1). Il y a plus, Jacobus a Voragine parlait vers le même temps d'un livre apocryphe qui contenait tous les détails de la tradition, et un pareil titre, qui ne se donnait guère qu'à des livres saints supposés, fait croire que celui-là jouissait d'une sorte d'autorité populaire. A une version latine qui reproduirait à peu près dans les mêmes termes le récit du

la ou je fis mainte vaillence
et prins de ceulx griefve vengence
qui avoient tué leur prevost.
Quant en Ponthue je fus en terre
et que j'en eu le seigneurie,
tant de meurdres je perpetré
que ce fut douleur infinie
pour ceste grande tirannie,
et que malut fut patibulé :
je fus par anthonomasie
Ponce Pilaté appellé.
Apres de Ponthus m'en alle
vers Herode, le gouvernant
de Judée; tant flajollé
qu'il me crea son lieutenant;
mais, comme faulx et decepvant,
je pourchassé et conquesté,
par devers ceulx de Romme tout,
que son office luy osté.
Ainsi fus en la prevosté
mauldicte, en quoy je me bouté;
et par avarice et rapine
moult de tresors y acquesté
de l'ung et de l'autre cousté
Ma nature y estoit encline;
pourtant, present quant j'ymagine
ma voulente fiere et lupine,
ma condicion detestable,
se povrement ma vie je fine
en prison, parmi la vermine,
c'est bien cause raisonnable
Encor me sens-je plus coulpable
du jugement faulx et damnable,
que je fis contre verité,
quant Jesus le bon, l'honnorable,
que je congnoissoie veritable,
aux traistres Juifs j'ay presenté,
affin d'estre persecuté
par eulx mesmes, et tourmenté
en souffrant mort et pasison.
Trop maillement executé
contre la divine bonté;
je lui fis grant extorcion:
pour ce fait me veulx je frapper
moy mesme a mort par desespoir,
affin que l'ame de corps vuide
viennent les diebles le happer;
el ne scauroit en eschapper,
mais est a celx sans nul remede.
ICI SE TUE PILATE D'UN COUSTEAU.
fol. K. III, ed. de Jehan Petit,
s. l. ni d.

(1) Il y a une version en prose latine conservée à la B. de Leuz, A, 1. 11, et un poëme allemand publié par M Genthe, *Deutsche dichtungen des Mittelalters*, t. 1, p. 351, et par M. Massmann, *Deutsche Gedichte des zwölften Jahrhunderts*, p. 145. La version latine conservée à la B. royale de Belgique, sous le nº 10148, est la même que celle du ms. de Munich, et l'écriture semble moins ancienne. Nous en indiquerons deux autres du XIV[e] siècle, qui se trouvent à la B. R., nº 4895, et nº 376, fonds de Saint-Germain latin. Il en existe aussi une seconde elaboration en vers allemands, qui a été insérée dans l'*Alte Passional*, p. 80-89, éd. de M. Hahn.

poeme que l'on vient de lire, nous avons préféré une traduction française inédite, qui remonte au moins au XIIIe siècle.

Si comme Pylates fu engenrés en le fille un mannier (1).

Kiconkes cha en arriere estoit rois, il estoit apris de set liberaus ars. Et avint c'uns rois estoit ki avoit a non Tyrus, et estoit nés de le dyocese de Maginise, d'un castiel c'on apieloit Leich et estoit es parties de Bauvenbierghe (2); et estoit cil rois alés cachier. Et, la viesprée, qant il ne pooit aler cachier, il estudioit en phyllosophye, selonc le coustume des rois, et connissoit l'acordanche u la temprece del air, et mesuroit le region del ciel, et regardoit les signes del ciel et le cours des estoiles et les lius et les pooirs et les tans, et estoit molt soutius. Et aperchut par sen soutil engien et vit que se il gisoit a femme en cel tans, k'il engenroit lignie ki molt venroit en avant a pluiseurs gens, en pluiseurs pais et en pluiseurs isles, et averoit signorie. Mais por chou k'il s'estoit en cachant trop eslongiés de se femme, il se hasta molt d'aprocher les visines cites de sen pais et commanda a se maisnie que se il pooient trouver femme ki fust digne de jesir avoec lui, k'il li amenaissent. Car il amoit miex a jesir, ne lui caloit a cui, que perdre les esperanches de si grant lignie. Et si serghant, selonc le commandement de lor signeur, avironnerent la entour les lius et prisent le fille d'un mannier ki avoit non Pyla, et l'amenerent jesir avoec lor signeur, et le connut li rois cele nuit aussi com il eut se femme connute, et icele conchiut un fil de roial biaute. Qant elle l'eut porté tant qu'ele dut, [et] icele Pyla [ki] ne seut le nom del roi par lequel

(1) B. R., no 7595, fol. 404, ro, col. 2.

(2) Ce commencament est un peu corrompu; on lit dans la version de Munich et de Bruxelles : Regibus olim liberalibus aruditis in artibus accidit regem nomine Tyrum (*Cyrum* dans le ms. de Lenz), Mogonciensem natione, de quodam oppido, videlicet appellatione peregrina *Berleich* nuncupato, in partibus Babenbergensium vanari. Cette croyance à l'origine germanique a été exprimée dans deux vieux vers léonins; qui donnent une autre patrie à Pilate :

Forchhemii natus est Pontius ille Pilatus,
Teutonicae gentis, crucifixor omnipotentis.

ele voloit nommer sen fils, et com il deust avoir le nom de son pere, li mere prist sen non *Pyla* et del non de sen pere (Atus) prist *tus*, et l'apiela *Pylatus* (1). Et qant li enfes eut trois ans, elle l'envoia a Tyro son pere. Car Tyrus avoit dit (a) Pyla entrues qu'ele gisoit avoec lui que, se che fust malles u femiele, qu'ele li envoiast a nourir, et elle le fist ensi. Pylatus si fu norris avoec un sien frere enfant, lequel li rois avoit engenré de le roine se femme, et estoient pres d'un eage entre lui et Pylate. Qant cist vinrent a age de discretion, il luitoient souvent ensamble par grant mautalent, et se combatoient, et jetoient li uns li autres de fondes (2); mais tout aussi com li fils le roine estoit plus nobles que Pylates, tout aussi estoit-il plus ables (3) et plus apiers en tous les jus de coi il juoient. Dont Pylates courechiés, plains de grant felonnie, ocist tout coiement sen frere, le fil la roine. Et qant Tyrus seut chou, il eut grant duel, et il, molt corechiés de si grant felonnnie, demanda a ses barons c'on en feroit, et li peuples commencha a crier c'on le devoit tuer, et le cief colper. Et li rois se porpensa et ne valt mie metre felonnie, mais il pensa k'il devoit treuage a(s) Romains, et l'envoia illuec en ostage; et ne voloit mie estre coupables de le mort sen fil, ains amoit miex k'il fust delivrés del treuage k'il devoit as Romains. Mais que fist encore Pylate? Il s'aconpaigna a Romme a un noble enfant, né de Franche, ki avoit non Paginus, fils Pagini, et estoit illuec aussi envoiés en ostage, et le tua tout coiement por chou que il estoit plus plains de bonnes mours et d'oneste, et plus dignes, si com lui sambloit. De coi li Romain furent molt corechié, et demanderent entre iaus le quel il feroient, u il le tueroient, u il le lairoient, et disoient : « Se cil sorvit ki a tué sen frere et occis no ostage par se felonnie, par aventure uns

(1) Ce passage est assez corrompu pour ne pas être intelligible sans nos corrections; voici le texte latin : Regis autem nominis ignara Pila, cum merito nomine patris filius esset vocandus, mater de nomine suo Pila et nomine patris sui Atus, indidit ei nomen Pilatus. Cet usage de donner au fils le nom de son père est celtique et prouve que la tradition est fort ancienne.

(2) Du latin *Funda*, Fronde; le R ne s'est introduit, au moins d'une manière générale, qu'à la fin du XIIIe siècle.

(3) Capable; du latin *Habilis* : cette forme s'est conservée en anglais.

tans poroit estre k'il sormonteroit nos anemis ; car il ne seroit mie de legier vaincus. » Et eurent conseil et disent : « Com il soit dignes de morir, envoions l'ent, en Pontos l'isle, a cele gent ki ne pueent souffrir nul juge et soit illuecques jug[i]es ; et s'il leur est ne tant ne qant fel, il rechevera chou k'il a deservi, et l'otrions. » Adont envoierent Pylate en Pontos l'isle, et fu fais juges, par le soutivcte des Romains, de cele gent. Pylates, ki bien seut a quels gens il estoit envoiés, se teut et considera cele sentenche et garda se vie et sosmist toute cele gent felenesse, les uns par promesses, les autres par loiers, les autres par manaches et les autres par torment. Et por chou k'il avoit vaincue si faite gent, fu il apielés de Ponto l'isle *Pontius Pylatus*. Apries Herodes li jones, freres Archaelis, fix Herode le grant, ki estoit prinches, en cel tans, de Judée et de Jherusalem, oi parler de le visiute (1) et del sens de Pylate, et il estoit si malicieus, entoi (2) de chou que cil estoit malicieus ; car choses samblans font volentiers joie a leur samblans, et li fist prometre dons par messages, et li donna en son liu pooir sor Yudée et sor Jherusalem. Et en apres Pylatus abonda en molt grans richoises, et, un jor ke Herodes n'en seut mot, il passa le mer, et vint a Romme, et donna tant de deniers, q'a painnes les pooit-on conter, a Tyberio, l'enpereor de Romme, et fist tant par se boisdie que toute la terre k'il tenoit de Tyberio fu toute sive propre, et le tint en pais, et, por l'amour de chou, Herodes et Pylates furent anemi ensamble jusques a cel jour et a cele eure que nostre sires fu livrés a Pylate. Lequel Pylates vesti de vesture de porpre et l'envoia a Herode, et ensi se voloit garder k'il n'eust coupes en se mort. Et Herodes crei que che fust por s'onneur et por se

(1) Savoir, Jugement ; comme le vieux-français *Vis* et notre *Avisé*, ce mot vient sans doute du vieil-allemand *Wisen*, Savoir.

(2) Ce mot est évidemment corrompu ; peut-être est-ce *enjoi*, Se rejouit ; car on lit dans le texte latin : Herodes ergo minor, filius Archelai, magni Herodis filii, princeps diebus illis Judaeae et Jerusalem, ubi audivit hominis illius industriam, versutiis *congaudens* versutus, utpote similia similibus congaudent, invitatum (l. invitavit ?) eum muneribus et internuntiis, et tradidit ei partem et vicem suam super Judaeam et Jerusalem.

reverenche et il le renvoia par amors a Pylate, et furent racorde ensamble Pylates et Herodes en icel jor. Et en apries Pylates ki volt servir les Yuis a gre lor bailla Jhesum tormenté et degabé[r] (1) et feru es maisielles (2), et leur otroia crucefiier et nequedent savoit-il bien que li Juif li avoient livré par envie. Mais il cremi molt a courechier Tyberium Cesaire por chou k'il (l')avoit laissié crucefiier a tort et l'avoit condempné, et apparilla une nef, et mist ens molt de biax dons, et prist un de ses sergans ki avoit non Adranus, et les envoia Cesaire por lui escuser de le mort Jhesum, et rouva (3) dire au serghant que, por l'onneur de chelui Cesaire et pour garder son droit, par droit jugement et par droite sentense, avoit donné et otroié as Yuis por crucefiier un homme c'on apieloit Jhesum, ki estoit encanteres, et si se faisoit roi et contredisoit a Cesaire. Cil Adranus se mist a la voie en mer, et eut les vens contraires a lui, et ariva en Galisce, la u li crestiien requierent monsignor saint Jacqueme. Et Vaspasiiens tenoit adonkes toute cele terre del roi Cesaire. Et estoit coustume illuec que si auchuns essilliés (4) arivoit en cele terre, il et ses choses estoient sougites en serviche au signeur de la terre u il arivoit. Et adonques eut Adranus molt grant peur de perdre le vie, et fu amenés devant Vaspasianus, et dist a Vaspasiano : « Sire, je sai bien que jou et mes choses sommes tien par droit et par loy ; mais, Sire, par vo grasce otroiés que je m'en puisse aler sains dou cors, et tous mes avoirs vous demeure. » Vaspasianus li dist : « Ki ies-tu et d'ont viens-tu, et u

(1) De l'islandais *Gabba*, Railler, Mocquer.

(2) Battu sur les joues, littéralement les mâchoires, en latin *Maxillae*.

(3) Du latin, *Rogavit*, Pria, Ordonna.

(4) C'est une traduction littérale du latin : Erat autem consuetudo, ut quicunque hujosmodi relegationis *exilium* patiens, terris aliquibus impelleretur, principibus et terrae illius incolis, rebus et servitute, subjiceretur. Ce passage est fort important ; le sens du latin est loin, comme on voit, d'être satisfaisant, et l'on est amené à croire que l'original du français est une version en quelque autre langue, où un mot ressemblant à *Exilium* aurait signifié, ainsi que le vieux français *Essiliés*, Ruiné, Volé, Naufragé. Cette conjecture trouve déjà une grande force dans le sens analogue du vieux-provençal *Issilhar*, Détruire, Renverser, Rendre malheureux ; et l'islandais *Eckill*, dont la racine devait certainement exister dans les autres langues germaniques, quoique nous n'en puissions citer aucune preuve, signifiait *Pirate*, Voleur.

vas-tu? » Adranus li respondi : « Je sui de Jherusalem, et vienc de cele part, et cuidoie aler a Romme se li vent contraire a mi ne m'eussent chi arivé. » Vaspasianus li dist : « Tu viens d'un pais u il a molt de sage gent ; tu ses de micnech (1), et tu ies bons myres. Tu me saveras bien garir. » Et icil Vaspasiiens avoit d'enfanche une maniere de vers es narines c'on apieloit *wespes*, et de ces wespes estoit-il apielés *Vespasianus*, et par aventure avoit il cele maladie por chou que Dex i ouvrast. Adonc li respondi Adranus : « Voirement vien ge de terre de sage gent, mais je ne sui mie myres, ne je ne te saveroie mie garir. Nequedent fu-il uns hom en no pais ki molt faisoit a honorer et, se tu l'eusses ne tant ne qant connu, che n'est mie doute k'il ne t'eust sané. » Vespasianus li respondi : « Qui est cil de cui tu paroles tant? » Adranus li respondi : « Jhesus Nazares ki fu prophetes poissans en ovre et en paroles devant Diu et devant tout le peule : lequel li Juif condampnerent, a tort, a mort par envie, ne ne trouverent en lui nule cause de mort. » Vaspasianus dist : « Crois-tu se cil vivoit que il me sanast? » Adranus dist : « Sire, mais plus est, je sai que, se vous le crees, [que] vous aver(e)s se grasce, et seres garis. » Vespasianus dist : « Je croi bien que cil ki rescusita les mors me pora bien delivrer de ceste maladie, s'il velt. » Et tantost k'il dist chou les wesples (l. wespes) chairent jus de ses narines, et tout li vier; et rechut maintenant sante. Qant il senti chou, il eut molt grant joie et ne fu mie merveillé, et dist : « Je sui certains que che fu li fils Diu ki m'a curé, et certes, au plus tost que je porai, jou en prendrai congie a Cesaire, et assemblerai tous mes chevaliers, et destruirai et occirai tous les trahiteurs ki trahirent Diu. » Et salua Adranus et se (l. ce) li dist : « Et sains et saus, et tu (l. tu et?) tes choses t'en reva en ten pais.

(1) Si ce mot n'est pas une corruption par méthathese de *Mechine*, Médecine, il vient peut-être de l'allemand *Miene*, en vieil-allemand *Meino*, et signifie Physionomie.

Si comme Cesaire Tyberius envoia en Jherusalem por garison avoir de sen mal.

Au tans ke Cesaires Tyberius vivoit, fu une renommée c'uns mires estoit en Jherusalem, ki warissoit les gens de diverses maladies, et esperoit que cil le waresist de se meselerie, de lequele il estoit tout entrepris, et ne savoit mot que Pylates et li Yuis l'eussent ensi condampné. Et dist Cesayres a un sien serghant prive, ki avoit a non Albanus : « Va-t-ent tost outre mer, et si me salue Pylate, et li di k'il m'envoie cel mi(r)e, ki warist les gens de diverses maladies, que il me warisse aussi. » Albanus s'en ala, et passa le mer, et vint a Pylate, et le salua de par Cesayre, et li dist k'il li envoiast Jhesum, le grant myre. Quant Pylates oi le message, si ot grant peur et demanda al message respit de respondre dusques a quatorze jors : car il ki savoit bien comment il estoit n'osa respondre au message Cesaire sans le conseil de sage gent. Et entrues Albanus, loiaus messages envers sen signeur, commencha a enquerir de Jhesu ; mais nus ne l'en savoit rendre raison : car li Pharisiien et li maistre des Yuis avoient desfendu que nus ne parlast des fais Jhesu, por chou que leur male renommée caist. Et nequedant cil enqueroit plus argamment (1) se nus savoit nient de Jhesu, et comment ne en quel liu il le poroit trouver. Au daerrains seut il nouvieles : nule chose n'est si secrée que en la fin ne soit revelée. Une femme ki avoit esté molt familiere et bien connute a Jhesu, li fu mostrée et avoit a non li femme Veronike, et estoit une noble dame et caste, et de biele conversation. Et cil li demanda molt diligamment de Jhesu, ques hom c'estoit, ne u il le poroit trouver. Et cele conmencha a gemir et a souspirer, et li dist : « C'estoit mes sires et mes Dex, chius que tu vels connoistre, entrues k'il conversoit en terre, fu il maintes fois en mon hostel,

(1) D'une manière plus pressante ; de l'allemand *Arg*, Mechant.

et demoroit avoce mi, et me confortoit. Mais Pylates, par envie et sans nule raison, le condampna et le conmanda a crucefiier as puans Yuis, et morut en crois et reseueita au tierch jor de mort a vie, et manga puissedi (1), et but avoec ses desciples que il molt amoit, et apres se mort eonversa en terre qarante jors et qarante nuis. Al qarantisme jor il monta es ehius, et l'i virent monter cent et vint neuf gens u plus. » Quant Albanus oi ces paroles, il fu molt eorechiés et dist a le femme : « Femme, en ne me dis-tu que Jhesu monta es chius? Et Pylates m'a demandé respit de respondre al mandement mon signor dusques a qatorze jors, et m'avoit promis k'il l'envoieroit a Cesayre, mon signor. » Veronique respondi : « Pylates, ki tout cest mal a fait, doute l'ire de Cesaire, et, por ehou que il ne savoit respondre sans conseil de sage gent, demanda il le respit. » Albanus dist : « Je m'en retornerai sans nule esperanche, et ne porterai nul confort a men signeur, ki forment est mesiaus. Il n'avoit en autrui confort de garir de sa maladie. » Veronike li dist : « Ki espoire en Diu, il ne sera mie confondus : or ait esperanche, et il li donra chou que ses euers desire. » Albanus (dist) : « J'ai trop grant duel de chou que je ne puis nient faire de chou que mes sires mandoit. » Veronique dist : « Mes sires et mes maistres lone tans anchois k'il morust preeeha se passion, et, por ehou que je voloie avoir ramenbranche de lui, je pris un drap, et le portoie au poigneur por faire poindre le figure de sen viaire, que je me peusse ens reconforter; et, ensi eom je portoie le drap, mes sires Jhesus acourut encontre mi et me demanda que je portoie, et je li dis, et il meisme prist le drap et la (l. le) toucha a se noble fache et le me rendi ensaignié de sen propre viaire. Dont je sai bien que se tes sires regarde douchement l'ymage, il sera aussi sains que il fu onques. » Albanus dist : « Est l'ymage tele e'om elle (l. c'on la) puist avoir por or ne por arghent? » Veronike dist : « Nenil ; mais on l'aroit bien por grant desir. »

(1) Depuis ce jour.

Albanus dist : « Que ferai-je, Veronique? » Veronique li respondi : « Jou irai avoec ti, si tu vels, et porterai vir (sic) a Cesaire l'ymage. » Albanus out molt grant joie qant il oi chou, et en rendi grasces a Veron(ik)e. Et apparilla ses nes, et passa mer atout li, et vinrent en le cite de Romme par une vesprée, si com gens se hebergent, et disent k'il atenderoient dusques au matin, et s'asisent au souper, et puis alerent couchier. Albanus au matin laissa Veronique a l'ostel, et vint au lit Cesaire, et li noncha ces choses; et Cesaires ki molt estoit angoisseus de sa maladie le salua tout premiers, car il cuidoit k'il amenast Jhesum, et li fist grant joie. Adont li raconta Albanus tout ensi k'il avoit erré et dist : « Chelui Jhesum que tu desiroies a avoir (por?) ten myre, homme que Dex amoit, pur et innocent, Pylates et li Yuif le trahirent par envie, et le tormenterent malement, et le pendirent en le crois, et li metoient sus k'il estoit enchanteres, et le vainkirent par faus tiesmoins. » Cesayres dist : « Que ferai-je donc? Je ne serai jamais garis. » Albanus dist : « Si seres, se Diu plaist. » Cesayres dist : « Je sueffre trop de dolours. » Albanus li dist : « Une femme molt vaillans, Veronique a non, et ki molt fait a honorer, et ki fu anciele a chelui Jhesu, est venue avoec mi par mer, por ti aporter sante, et a un molt biel lincuel, proprement la san(b)lanche et l'ymage dou viaire chelui Jhesu, et le t'aporte[rent] a regarder : lequel se tu regardes devotement, tu seras maintenant tous sains. » Adonc conmanda Cesaires aporter l'ymage nostre Seigneur, et fist espandre parmi le voie ma(n)tiax de porpre, et lues k'il vit le sainte ymage il fu maintenant tos sains. Et Veronique benei nostre Seigneur de ses dons, et le [et le] clama saint en tous ses evres. Et icele Veron(ik)e fu remenée en sen pais a grant honeur. Et fu pris Pylates et amenés a Romme, et le conmanda Cesayres metre en buies et en fiers, et jeter en prisou, dusques cele eure que sentense fust rendue de quel mort il morroit. Et s'assamblerent tout li prinche de le cite et tous li peuples, et estrive-

rent (1) c'on feroit de lui. Et entrementiers Vespasianus estoit venus prendre congie a Cesaire de destruire toute Yudée et Jerusalem et tous chiaus ki la habitoient, et fut apielés au conseil des prinches. Et (Pylates) fu condampnés de laide mort, et li avala on un coutiel es joies (*sic*), et l'estrangla on, et colpa la gorge crueusement, et puis le teste toute vis, et fist molt pute fin. Et qant Cesaires vit le mort Pylate, il dist : « Vraiement il est mors de tres laide mort, ne se propre mains ne l'a mie espargnié. » Car il s'estoit aidiés a tuer. Et fu loiés a une muele li cors, et fut jetés en un flueve c'on apiele Tyberium. Malvais espir et ort, ki eurent joie de si malvais cors, ravirent le cors et le porterent a le fie (*sic*), par mi cele iave, et faisoient esmouvoir les ondes, con (l. com) che fust li mers, et a le fois le portoient es nues, et adont venoit une tempeste de tonnoiles, de gresil et d'esclistre, si que les gens en avoient grant peur. Dont li Romain eurent conseil, et l'osterent de cel flueve, et, aussi com par dirrision, le jeterent en Rodano, un autre flueve ki n'a point de fons, ains va jusques en infier. Et li lius, la u on le jeta, estoit apielés lius de maleichon, et par droit i devoit-on bien jeter les maldis. Et couroit en coste une cite c'on apiele *Ingemia* (2) et valt autant Ingemia com voie d'ynfier. Mais les gens de cele cite ne peurent souffrir le pueur ne le destempranche de l'air ne l'abitement des malvais espirs, et prisent le cors de malichon, et l'emporterent ensevelir a Losanne. Et cil autressi ne peurent soffrir les assaus des dyables, ki tos dis estoient entour le cors, et le prisent et le jeterent en un puc molt parfont, tout avironné de grans montaignes, et encore, si com pluiseur racontent voit-

(1) Discutèrent, Débattirent; de l'islandais *Strid*, Guerre.

(2) Voici le passage correspondant de la version latine : Quapropter, communicato Romanorum consilio, a Tiberi resumtus fluvio, quasi derisionis causa, Vigennae commissus, Rodano fluvio immergitur, quod Vigenna, quasi via Gehennae nuncupatur. Locus enim dicebatur maledictionis. L'auteur de cette version a, comme on voit, confondu la rivière (Vigenna) avec la ville (Vicena), et cette confusion n'a pu avoir lieu que lorsque la langue romane leur a eu donné le même nom à toutes les deux. Nous ignorons quelle est l'*Ingemia* de la version française; si le ms. n'était pas écrit avec beaucoup de soin, nous serions tenté de croire que le point est mal placé sur la première lettre et qu'il devrait être effacé de la troisième syllabe.

on illueques aparoir tres grans ordures et pueurs que li dyable i font, et eil puis si (l. ei) est voisins a une montaigne c'on apiele *Mont-Tranchié*, et por chou que c'est un des plus haus mons. En apries qant Vespasianus eut congie de Cesayre de prendre venganche de tous chiaus ki avoient destruit Jhesu par envie, il retorna en Galisce, et assambla tout son pooir, et venga Diu ensi con (l. com) vous aves oi desus (1).

(1) Comme il n'est pas question dans cette version de la vengeance de Vespasianus, il faut supposer ou que l'original n'a pas été entièrement traduit, ou que les derniers mots ont été ajoutés. Ces deux suppositions sont fort possibles toutes les deux : il est certain, par les versions latines, que cette tradition était étroitement liée avec la prise de Jérusalem, et le même ms. contient, fol. 377, r°, col. 1, un poëme sur ce sujet, intitulé *De Vaspasien*, dont l'écriture est tout à fait semblable. Voici les premiers vers :

Signor, plaist vous oïr une bonne canchon ?
Toute est de vraie estoire, si com dist la leçon ;
N'i a mot de mencoigne ne de controvison ;
Jamais n'orres parler de plus tres vrai sermon.
Au tans (le roi ?) David et au tans Salemon,
furent Juif em pris et de molt grant renon.

LÉGENDE DE MAHOMET.

Habitués qu'ils sont aux symboles et aux apologues, les Orientaux n'attachent pas aux faits un sens matériel et purement historique : ce qu'ils cherchent dans un récit, ce n'est pas tant l'enseignement littéral du passé qu'une communication sympathique de sentiments et d'idées ; pour eux l'histoire reste toujours de la poésie. Dans les ardeurs de leur enthousiasme, les disciples de Mahomet groupèrent donc autour de lui toutes les légendes qui pouvaient, en les mettant en action, exprimer d'une façon plus frappante sa saintcté et sa puissance. Tels étaient le nombre et le merveilleux de ces légendes qu'ils effrayèrent même l'imagination des Arabes ; on ne reconnut plus à la tradition que six sources légitimes (1), et encore les esprits, qui se piquaient de quelque bon sens, ne puisaient-ils qu'avec une réserve excessive dans cet immense dépôt de miracles et de traditions, qui s'appelle le *Sonnah* (2). Abou-Abdallah Mohammed, ou pour lui donner le nom sous lequel il est connu dans l'histoire littéraire, Bokhari, qui ne vivait cependant que dans le second siècle de

(1) Aischa, femme de Mahomet; Abou Horaïra, son ami; Abou Abbas; Ebn Omar; Giâber ben Abd'allah et Anas ben Malek.

(2) Le *Sonnah* ou *Sunna* a été recueilli par Bokhari, Malek, Ebn David, Termedi, Nisa et Moslim. Voyez Pococke, *Specimen historicorum arabum*, p. 298; Hottinger, *Bibliotheca orientalis*, p. 163, et Golius, *Lexicon arabum*, s. v. Suna.

l'Hégire, nous apprend dans son livre (1) qu'il avait réuni sur Mahomet jusqu'à deux cent mille traditions, mais qu'il n'en publiait que sept mille deux cent vingt-cinq, dont l'authenticité lui paraissait incontestable. Les autres collecteurs n'eurent pas les mêmes scrupules d'exactitude; ils recueillirent à peu près indifféremment tous les faits qui se trouvaient dans la mémoire du peuple (2), et les chroniqueurs qui se multiplient si facilement dans un pays amoureux de récits, où une connaissance approfondie du passé n'est pas indispensable à l'histoire (3), imaginèrent sans doute une foule de faits nouveaux que bientôt ils ne purent plus eux-mêmes distinguer des autres.

Aussi, peut-être n'est-il pas une merveille ridicule qui n'ait été gravement attribuée à Mahomet, et il serait aussi fastidieux qu'impossible de les rapporter toutes (4). Il naît tout circoncis et sans être tenu par le cordon ombilical (5); une lumière dont l'éclat resplendit dans toute l'Arabie, sort avec lui du sein de sa mère; aussitôt il se jette à genoux, élève son regard vers le ciel et s'écrie d'une voie distincte : Dieu est grand, Dieu seul est Dieu et je suis son prophète (6). Quand il eut trois ans, deux

(1) *Es-sahih*, Le sincère.

(2) Aux recueils, pour ainsi dire officiels, que nous avons cités, nous ajouterons le *Massabih* de Hussein ben Mesud et le *Mischkat* de Velieddin.

(3) Hadschi Chalfa cite dans son dictionnaire bibliographique jusqu'à douze cents historiens arabes, persans et turks; M. de Hammer en a fait connaître cent vingt qui se sont exclusivement occupés de Mahomet; *Jahrbuch der Literatur*, t. LXIX, p. 14-26.

(4) Un grand nombre se trouve dans la Chronique de Thabari et le poëme du *Borda*.

(5) Abou'lféda, *Vie de Mohammed*, p. 2, éd. de M. Noël Desvergers; Pococke, *Specimen historicorum arabum*, p. 319-320. Cette circoncision naturelle semble une idée empruntée aux Juifs qui croient qu'Adam, Joseph, Moïse et David naquirent circoncis.

(6) On a dit aussi que, le jour de la naissance de Mahomet, le palais de Kesra (Cosroès) trembla; quatorze de ses tours s'écroulèrent et le feu sacré des Persans, qui brûlait sans interruption depuis mille ans, s'éteignit. Dans un ms. latin non paginé, écrit probablement dans le XIIe siècle, que l'on conserve à la B. R. sous le n° 3391, il y a une traduction du Koran, précédée de la généalogie de Mahomet et d'une relation des merveilles de son enfance, où sa naissance est accompagnée des mêmes prodiges : Cum autem anno ille tota pars terrarum sterilitate damnata esset, Deus nati prophetae et nuntii sui benedictione et saturitate totam replevit. Posuitque ea nocte per omnem Arabiam intersticium inter masculum et feminam, quod nemo Arabum tota illa nocte transgredi potuit. Omnibus et magis, (et) sortilegis, et (h)ariolis eo die artificium suum defecit. Eversa sunt eadem hora omnia solia regum ab ortu solis usque ad occasum, ut nullum staret erectum. Qua ipsa hora jecit Deus praeconem per coelum et terram natum sibi

anges lui ouvrirent la poitrine pour en enlever une tache noire, et la remplirent de lumière (1). Dans sa fuite à Médine, il soutint, suivant Gjannabi, les forces de ses compagnons en faisant jaillir un ruisseau de lait de la tête d'une brebis maigre. Venait-il à s'asseoir sous un arbre mort, les branches en reverdissaient, selon Admed ben Joseph, et se couvraient de feuilles pour le défendre des ardeurs du soleil, et Gazali raconte que lorsqu'il fit construire la première chaire, dans la septième année de l'Hégire, le palmier contre lequel il s'appuyait ordinairement pour prêcher, se plaignit d'être ainsi délaissé, jusqu'à ce que Mahomet l'ait apaisé par de bonnes paroles. Il est cependant deux miracles légendaires qui, malgré leur ridicule, méritent une mention particulière, parce qu'il en est question dans le Koran (2), et qu'ils ont ainsi beaucoup plus d'authenticité que les autres. On doit d'abord le reconnaître ; quoique dans un recueil composé au hasard d'improvisations sans suite, et souvent inspirées par les nécessités et les passions du moment, il se trouve des textes pour toutes les opinions, le Koran regarde ses vérités comme trop évidentes par elles-mêmes pour avoir besoin de se légitimer par des prodiges (3), et Mahomet a déclaré plusieurs fois, en termes parfaitement clairs, qu'il n'avait pas le don des miracles (4). Ainsi, par exemple, il écrivait, dans le

amicum fidelem et benedictum. Testatur et mater filium, nec in utero nec in partum, ullum fecisse dolorem. Au reste, si l'on s'en rapporte aux historiens du moyen âge, des merveilles de ce genre avaient souvent lieu à la naissance des hommes extraordinaires. Ainsi Alexandre de Bernay disait de son héros :

A l'eure que li enfes deut de sa mere issir,
Demostra Dix par signes qu'il se feroit cremir :
Car l'air convint muer, et la tere croissir,
Le firmament corler, la mer par mi rougir
Et les bestes tranler et les homes fremir.
Ce fu senefiance que Dix fist esclarchir
Por mostrer de l'enfant qu'en devoit avenir,
Et com grant signorie il avoit a baillir

Romans d'Alixandre, B. R. nº 6987, rº, col. 1, v. 22.

(1) Voyez Abou'lféda, *Annales moslemici*, p. 16 et 18.

(2) Un des miracles les mieux attestés, celui de l'épaule de mouton qui avertit Mahomet qu'elle était empoisonnée, doit son origine à une figure de rhétorique, ou au désir de neutraliser une circonstance très-fâcheuse pour sa religion : car il mourut des suites du poison qu'une femme juive avait mis dans une épaule de mouton pour montrer son imposture.

(3) Si vous avez des doutes sur le livre que nous avons envoyé à notre serviteur, produisez un chapitre au moins égal à ceux qu'il renferme ; *Koran*, soura II, v. 21. Les Infidèles te diront : Tu n'as point été envoyé par Dieu. Réponds-leur : Il me suffit que Dieu et ceux qui connaissent le livre sacré soient mes témoins entre vous et moi ; *Ibidem*, soura XIII, v. 43.

(4) Maracci a réuni dans son *Prodromus*, P. II, p. 7-12, tous les passages où Maho-

chapitre intitulé *Raad* ou le *Tonnerre :* « Les infidèles disent : S'il faisait quelque miracle nous pourrions le croire. Puis ils lui reprochaient : Tu n'es qu'un discoureur et ne te mêles que de prêcher les autres (1). » Mais soit par une de ces contradictions dont sa vie fourmille, soit par la nécessité de raffermir quelque foi chancelante, il n'en a pas moins cherché à faire croire à la réalité d'un rêve (2) où il fut transporté au septième ciel et admis à voir Dieu face à face. Si le Koran dit seulement, dans la tradition de Maracci : « Laus illi qui transtulit servum suum ab oratorio Haram ad oratorium remotissimum (3), » un autre soura a certainement entendu ce passage dans le sens de la légende populaire : « Il l'avait déjà vu dans une autre descente, — près du lotus de la limite, — là où est le jardin du séjour. — Le lotus était couvert d'un ombrage. — L'œil du prophète ne se détourna, ni ne s'égara un seul instant. — Il a vu la plus grande merveille de son Seigneur (4). » Le miracle de la plaine des cailloux est tellement ridicule qu'Abou'lféda a dédaigné d'en

met a reconnu qu'il n'avait pas le don des miracles, et *Ibidem*, p. 12-22, ceux dont on a voulu tirer des conclusions contraires : les premiers sont évidemment plus clairs et plus significatifs que les autres ; voyez d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, au mot AIAT, et Prideaux, *Life of Mahomet*, p. 36.

(1) Soura XIII, v. 8. La traduction de M. Kasimirski est un peu différente. Les incrédules disent : Est-ce que par hasard Dieu ne lui aurait donné aucun pouvoir pour faire des miracles ? Tu n'es donc qu'un donneur d'avis; et chaque peuple a eu un envoyé chargé de le diriger.

Le verset 27 n'est pas moins significatif : Les Infidèles disent : Il n'a reçu sans doute d'en haut aucun pouvoir de faire des miracles. Dis-leur : Dieu égare celui qu'il veut et ramène à lui ceux qui se repentent.

(2) Aïscha et Moavia eux-mêmes en conviennent, ainsi qu'Abou'lféda, ch. IX. Ce n'est au fond qu'un poëme comme le Paradis de Dante; voyez Gagnier, *Vie de Mahomet*, t. I, p. 252-343; Prideaux, *Life of Mahomet*, p. 31-40, et M. Reinaud, *Monuments arabes, turks et persans du cabinet de M. le duc de Blacas*, t. II, p. 83-88. On peut conclure de la conduite de Mahomet en cette circonstance que, dans la dernière période de ses publications, il autorisait, au moins par son silence, les traditions qui lui attribuaient des miracles.

(3) Soura XVII, v. 1; *Alcoronus*, t. II, p. 407. La traduction de M. Kasimirski est bien plus favorable à la légende, mais deux malheureuses additions l'ont rendue tout à fait inexacte : Louange à celui qui a transporté, pendant la nuit, son serviteur du temple sacré *de la Mecque* au temple éloigné *de Jérusalem*, dont nous avons béni l'enceinte pour lui faire voir nos merveilles; *Le Koran*, p. 247. Au reste, M. Weil ne croit pas à l'authenticité de ce verset, *Historich-Kritische Einleitung in den Koran*, p. 65, et a montré qu'avant de s'être posé comme fondateur d'une religion nouvelle, Mahomet lui-même considérait ce prétendu voyage comme une pure vision; *Mohammed der Prophet, sein Leben und seine Lehre*, p. 373.

(4) Soura LIII, v. 13-18.

parler, quoiqu'il ait dû être fait en présence de tout le peuple de la Mecque, qui demandait ironiquement à Mahomet un signe de sa puissance. En réponse à cet insolent défi, d'épaisses ténèbres couvrirent la terre en plein midi, la lune descendit du ciel et vint faire autour de la Kaaba les sept circonvolutions qu'exécutent les pèlerins ordinaires; puis elle s'inclina devant Mahomet, en disant : Je proteste qu'il n'y a point d'autre Dieu que Dieu et que tu es Mahomet, l'apôtre de Dieu; alors elle entra par la manche droite de son habit, sortit par la gauche, remonta au ciel, une moitié par l'orient et l'autre par l'occident, et se reforma en un globe rond au milieu du ciel (1). Un miracle si éclatant n'eut pas cependant un grand succès près des Infidèles, puisqu'il détermina seulement la conversion de Habib ben Malek et de quatre cent soixante-dix habitants de la Mecque; mais il n'en est pas moins attesté par une foule de témoins oculaires d'une incontestable autorité (2), et les Persans en célèbrent encore la commémoration par une fête religieuse (3). Si Mahomet n'a pas voulu accréditer par des expressions ambiguës une croyance absurde qu'expliquent à peine l'enthousiasme idiot des premiers musulmans (4) et l'amour désordonné des Orientaux pour le merveilleux, l'origine de cette tradition se trouve sans doute dans le premier verset du cinquante-quatrième soura : « Appropinquavit hora et scissa est luna (5); » on aura donné un sens littéral à une figure de rhétorique (6) et inventé l'histoire qui rendait plus coupable l'opiniâtreté des incrédules.

(1) Voyez Gagnier, *Vie de Mahomet*, t. I, p. 183-234.

(2) Voyez Maracci, *Alcoranus*, t. II, p. 690.

(3) Chardin, *Voyage en Perse*, t. IV, p. 201.

(4) Ses disciples ramassaient pieusement et avalaient ses crachats et l'eau qui avait servi à ses ablutions; quand il mourut, Omar tira son sabre et jura qu'il abattrait la tête des Infidèles qui croyaient à sa mort.

(5) Maracci, *Alcoranus*, t. II, p. 688; la traduction de M. Kasimirski nous semble laisser ici beaucoup à désirer : L'heure approche et la lune s'est fendue.

(6) Il y a eu même des Orientaux qui l'ont pensé; voyez Beidavi dans Hottinger, *Historia orientalis*, p. 302; mais le Koran semble tout à fait contraire à cette opinion, car il dit immédiatement après le verset que nous venons de citer : Mais les Infidèles, à la vue d'un prodige, détournent leurs yeux et disent : C'est un enchantement impuissant.

En Occident, au contraire, on ne s'est pas contenté de faire de Mahomet un sorcier (1), un infâme libertin (2), un voleur de chameaux (3), un hérésiarque (4), un cardinal établissant une religion nouvelle pour se venger de ses collègues qui s'étaient refusés à le nommer pape (5), l'Antechrist (6) ou même une bête (7); on a imaginé aussi une foule de légendes pour rendre sa personne odieuse et sa religion méprisable (8). Une partie a

(1) Richardus, *Confusio Alcorani*, et Zonaras, *Compendium historiarum*, t. III, p. 127 b, éd. de Bâle, 1557.

(2) Selon Hildebert, *De Mahumete*, v. 795 :

Quare laudari coeptus fuit et celebrari
omnis concubitus lege sacra velitus.
Dum tibi, Natura, sapuerunt in tua jura,
femina quaeque parem, mas subigendo marem;
Et contra morem frater premit ipse sororem,
nupta soror fratri victima fit baratri;
Incestat matrem sua proles, filia patrem :
sic quicquid libuit lege nova licuit.

(3) Vincentius de Beauvais, *Speculum historiale*, l. XXIV, ch. 41.

(4) Le Glossateur du droit canonique a dit qu'il avait été le chef des Nicolaïtes, suivant Bayle, *Dictionnaire historique*, p. 1859, note x, éd. de 1720.

(5) Il faudra pareillement advouer que le faux prophète Mahomet a esté cardinal, puisque Benevenuto da Imola le dit expressément en ses commentaires sur Dante; Naudé, *Jugement de tout ce qui a esté imprimé contre le cardinal Mazarin*, p. 39. Il ne nous a pas été possible de vérifier cette singulière allégation; nous n'avons pu trouver, même dans nos dépôts publics, le commentaire italien attribué à Benvenuto d'Imola, qui fut cependant imprimé à Milan en 1475, et à Venise en 1477, et nous avons inutilement cherché le passage cité par Naudé dans les extraits du commentaire latin publié par Muratori, *Antiquitates Italiae*, t. VI, p. 1028-1298, et dans le ms. de la B. R. 7002⁵, qui paroît le contenir en entier.

(6) Nous citerons entre autres Coelius Secundus, Annius de Viterbe, Hentenius de Malines, Jodocus Clichtevaeus et Mélanchton; Cornelius Uythagius a même publié à Amsterdam, en 1666, une dissertation intitulée : *Anti-Christus Mahometes, ubi, non solum per S. Scripturam ac reformatorum testimonia, verum etiam per omnes alios probandi modos et genera, plene, fuse, invicte solideque demonstratur Mahometem esse unum illum verum, magnum, de quo in Sacris fit mentio, Anti-Christum.*

(7) Pourquoi est-ce, ô Mahomet, que tu n'écris pas ta loi ou ton Alcoran, en latin, ou grec, ou hébreu, vu que ce sont les langues connues par tout l'empire romain et parmi tous les doctes? Il répond, mais assez froidement et à la manière des huguenots, que son Alcoran ou Institution n'est pas pour les Romains ni les doctes, à cause qu'ils ne se convertiroient point. Mais ce n'estoit pas pour cela, ains parce qu'il estoit une bête, et ne savoit rien en hébreu, grec ou latin; Génébrard, *Oraison funèbre de Duchâtel*. Nous citons ce passage d'après M. Rebitté, *Guillaume Budé, restaurateur des études grecques en France*, p. 269 : car l'ouvrage d'où il l'a tiré n'est indiqué ni par Niceron, ni par la *Biographie universelle*, et nous n'avons pu le trouver dans aucune des bibliothèques de Paris. M. Lacordaire lui-même a pu dire dans une de ses éloquentes Conférences : Je viens de lire le Koran d'un bout à l'autre; cela n'a pas été une petite pénitence, je vous l'assure, car c'est un plagiat de la Bible fait par un écolier de rhétorique; mais il a ajouté quelques phrases après : C'est la plus grande preuve de la profonde habileté de cet homme, d'avoir été assez puissant par sa parole sans recourir au prestige; *Seconde Conférence de* 9bre 1846.

(8) C'est, ainsi que nous l'avons déjà dit plusieurs fois, par des faits supposés que le peuple exprime ses opinions. Nous ne connoissons plus sans doute toutes les légendes de Mahomet qui ont été répandues pendant le moyen âge. On conserve à la Bibliothèque de l'Arsenal une Vie de Mahomet inédite, Hist. latine, nº 105, in-folio, et les anciens biographes ont attribué à Étienne de Langton, qui mourut archevêque de Cantorbéry, en 1228, un ouvrage intitulé *De factis Mahumedis*, dont on n'a jusqu'ici trouvé aucune trace.

été insérée, par Hildebert, dans son poëme De Mahumete (1); mais il semble avoir recueilli sans discernement des traditions peu répandues (2). Le moine que nous publions pour la première fois, affiche au contraire des prétentions historiques; il indique ses sources d'information avec un soin ordinairement bien étranger aux écrivains du moyen âge, et la traduction qu'Alexandre du Pont fit de son ouvrage, environ un siècle après, prouve qu'il avait obtenu un succès véritable. Fabricius ne le connaissait point, et l'Histoire littéraire de la France se borne à en citer vingt-deux vers, et à dire : « Wautier, moine français, on ne sait de quelle maison, composa, vers le temps de la seconde croisade, une manière de poëme sur Mahomet, dont on conserve un exemplaire manuscrit à la Bibliothèque du Roi (3). » L'auteur nous apprend seulement, dans les premiers vers, qu'il s'appelait *Walterius*, et qu'il tenait ses renseignements d'un abbé nommé *Warnerius;* mais la traduction d'Alexandre du Pont nous fournit quelques autres indications moins vagues.

S'auchuns velt oïr ou savoir
la vie Mahommet, avoir
En porra ichi connissanche.
En la terre le roi de Franche

(1) *Opera*, col. 1277, éd. de Beaugendre.

(2) Il se trompe grossièrement sur les faits les mieux connus; ainsi Mahomet qui naquit dans le mois d'avril 571, est contemporain, dans son poëme, de Théodose et de saint Ambroise qui vivaient à la fin du IVe siècle. Il fait de Mahomet un consul appelé Mamutius, qui devient roi de Lybie, parce qu'il dompte un taureau par les conseils d'un sorcier qui lui demande pour son salaire l'abolition de la religion chrétienne. Sa mort n'est pas moins étrange que le reste de son histoire : un jour qu'il était attaqué de son épilepsie :

.... Immensus dolor abstulerat sibi sensus,
jamque subacta fere lingua parat fugere.
Quod portendebant spumae quibus ora rigebant
et male continuus flatus et exiguus.
Sic, absente mago, tenet hunc dum mortis imago,
accurere sues, digna repente lues;
Qui rapidus sic grex, quasi spernens quod foret hic rex,
totus in hunc properat et miserum lacerat.

De Mahumete, v. 1025.

Hildebert ajoute, v. 1101 :

Ex hoc gens illa, contempta carne suilla,
pollutum credit, de sue quisquis edit;
et quia porcorum grex regem rosit eorum,
acta superstitio venit ab hoc odio.

Une autre tradition, recueillie par le traducteur français de Guillaume de Tripoli, explique aussi d'une façon légendaire la defense de boire du vin. Il raconte que les compagnons de Mahomet ressentirent une vive jalousie de ses rapports avec l'ermite Baehut ou Bahayra, qui lui avait appris les dogmes du christianisme, et qu'après l'avoir tué avec l'épée de son ancien disciple, ils dirent pour excuse qu'ils étaient ivres; voyez Sinner, *Catalogus codicum manuscriptorum Bibliothecae bernensis*, t. II, p. 289.

(3) T. XII, p. 516.

Mest jadis, a Sens, en Bourgoigne,
uns clers avoccques un chanoigne
Ki sarrasins avoit esté;
mais prise avoit crestiienté;
Mahom del tout laissié avoit;
car toute la gille savoit
Quc Mahommes fist en sa vie,
le barat et la trecherie.
Il fu clers quant il fu paiens,
et clers apriés fu crestiiens.
A son signour conta la guile,
ki a un abbe de la vile,
Lequel on apieloit Gravier,
le conta, et chil a Gautier
Ki moignes estoit de s'abbie.
Li moignes lués en versefie,
Un livret en latin en fist,
u Alixandres du Pont prist
La matere dont il a fait
cest petit romanch et estrait.
Si com afermc li dis moignes,
Adans avoit non li chanoignes;
Li clers avoit non Diudounés,
pour chou c'a Dieu s'estoit donnés.
Il connissoit par escripture
et Mahommet et sa nature,
Comment il s'estoit demenés
et ou ses linages fu nés (1).

Malgré ce nom de *Gravier*, et ces détails sur un chanoine *Adans* et un ancien mahométan appelé *Diudounés*, dont il n'est point question dans notre poëme, c'est évidemment l'original du Roman de Mahomet, et l'on ne peut attribuer ces différences

(1) *Roman de Mahomet* édité par MM. Reinaud et Francisque Michel, d'après le ms. B. R. n° 7593 (XIIIe siècle).

insignifiantes qu'aux licences que se donnaient les traducteurs pendant le moyen âge. Ce Waltherius vivait donc au milieu de la France, et certainement pendant le XII[e] siècle, puisque l'écriture du manuscrit 8501[a] en a les caractères ordinaires, et qu'on lit à la fin du poëme ces vers qui, malgré leur reproduction dans le manuscrit 328, supplément latin, appartiennent sans aucun doute au scribe (1) :

> Idus adhuc julii renovantur signa triumphi ;
> Post bis quingentos et centum circiter annos
> Ex quo virgineus de (P)neumate floruit alvus,
> Anno centeno, julii quinto die deno,
> Jherusalem nostris cesserunt maenia Francis.

Ce Waltherius ou Galterus, qui invoque le témoignage d'un abbé Warnerius, devait, comme le dit Alexandre du Pont, faire partie de son monastère, et il y eut un Warnerius, abbé de Marmoutiers, qui mourut en 1155 (2). Le moine de Marmoutiers, qui composa le Gesta consulum andegavensium (3), reconnaît s'être servi de l'Histoire de Marmoutiers, par un Galterus de Compiègne (4). C'est sans aucun doute celui qui fut le premier prieur de Saint-Martin en Vallée, dans un des faubourgs de Chartres (5), et souscrivit en cette qualité une charte datée de 1131 (6), et cette circonstance nous le ferait aussi regarder comme l'auteur des Miracles de la Vierge de Chartres, écrits vers le milieu du XII[e] siècle (7), que

(1) Ces vers sont hexamètres et léonins, tandis que le poëme est en vers élégiaques, sans aucune consonnance systématique.

(2) *Annales ordinis Sancti-Benedicti*, t. VI, p. 552.

(3) D'Achery l'a publié sans nom d'auteur, *Spicilegium*, t. X, p. 506 ; mais, dans ses notes sur Pierre de Blois, Gussanville l'a attribué, d'après un ancien ms., à un moine de Marmoutiers, nommé Jean.

(4) Peut-être en possédons-nous encore un fragment, publié par Mabillon et Ruinart, *Acta Sanctorum ordinis Sancti-Benedicti*, t. IX, p. 391-402, puisqu'il s'y trouve une vision de Foulques, comte d'Anjou, qui a été insérée textuellement dans le *Gesta consulum andegavensium.*

(5) *Annales ordinis Sancti-Benedicti*, t. VI, p. 553.

(6) *Histoire littéraire de la France*, t. XII, p. 491.

(7) L'auteur dit les avoir entendu raconter ab uno venerabili Goffrido, carnotensi episcopo et apostolicae sedis legato, in conventu nobilium personarum, et Gaufrid fut nommé évêque de Chartres en 1115 et mourut en 1138, suivant Rouillard, *Parthenie*, P. II, fol. 35, éd. de Paris, 1609. Nous ne savons d'après quel renseignement Fabricius, copie sans doute par l'*Histoire littéraire*, a dit que les Miracles avaient été écrits après 1141.

Labbe a insérés dans le Bibliotheca nova manuscriptorum (1). A la vérité l'auteur dit au commencement : « Fratri venerando et in Christi visceribus plurimum complectendo Sancti-Venantii monacho Gauterius Cluniacensis monachus usque ad finem pondus diei et aestus constanter portare! » mais les moines changeaient assez souvent de monastère (2) et se désignaient habituellement par celui auquel ils appartenaient. Quoiqu'il en soit de cette dernière conjecture, on ne connaît, pendant le XII[e] siècle, malgré les travaux de Mabillon et de Martenne, aucun autre abbé, nommé Warnerius, que celui de Marmoutiers (3); l'auteur de notre poëme faisait donc très-probablement partie de cette abbaye, et tout porte à y voir le Galterus de Compiègne, qui était moine de Marmoutiers et s'occupait, précisément dans le même temps, à recueillir des traditions historiques (4).

La Bibliothèque royale possède deux manuscrits de ce poëme : le n° 8501[a] qui, ainsi qu'on l'a vu, est daté du 15 juillet 1199, et le n° 328 du supplément latin qui semble avoir été écrit pendant le XIV[e] siècle. Comme les vers du scribe que nous citions tout-à-l'heure s'y trouvent également, le premier a dû lui servir de source (5); mais il y a çà et là de bonnes variantes qui ne

(1) T. I, p. 650-655.

(2) Nous avons vu dans une pièce satirique, p. 134 :

Tam Deum quam loca dimittunt leviter
In quibus voverunt stare stabiliter.

(3) Il ne faut en excepter que le Warnerius homilarius, abbé de Westminster, auteur d'un *Fasciculus temporum*, dont les homélies ont été imprimées à Bâle en 1494, sous le titre de *Jerneri abbatis deflorationes super Evangelia de tempore per anni circulum ;* mais il n'était pas en France et vivait certainement avant l'auteur de ce poëme, puisqu'il mourut dès 1106.

(4) L'histoire littéraire a cependant conservé le nom de plusieurs autres *Waltherius* ou *Galterus*, qui vivaient en France à peu près dans le même temps; un abbé de Saint-Vast dans l'Artois, qui mourut en 1091; un archidiacre de Châlons, qui fut évêque de 1080 à 1114; un abbé de Saint-Martin de Laon, qui florissait vers 1148; un Gualterus de Mauritania, évêque de la même ville de 1155 à 1174, et Gualterus de Constantiis, qui fut archevêque de Rouen de 1184 à 1208; mais aucune raison d'une nature quelconque n'autorise à leur attribuer ce poëme.

(5) Une singulière coïncidence nous semble même rendre le doute impossible. Le ms. 8501[a] appelle partout le second fils de Noë *Chan*, excepté la première fois qu'il en parle, où la dernière lettre est assez effacée pour ressembler à un U au moins autant qu'à un N, et le copiste du ms. 328, suppl. lat., qui écrit partout *Cham*, a mis précisément au même endroit *Chau*. Nous aurons aussi à faire remarquer un vers pentamètre qui a été également oublié dans les deux ms., et aucun autre oubli de ce genre ne se trouve ni dans l'un ni dans l'autre.

permettent pas de douter de l'existence d'un autre manuscrit plus correct.

Quisquis nosse cupis patriam Machometis (1) et actus (2),
otia Walterii de Machomete lege.
Sic tamen otia sunt ut et (3) esse negotia credas,
ne spernas quotiens otia forte (4) legis.
Nam si vera mihi dixit Warnerius abbas,
me quoque vera loqui de Machomete puta.
Si tamen addidero vel dempsero sicut et ille
addidit aut dempsit, forsan, ut esse solet,
Spinam devita, botrum decerpere cura;
botrus enim reficit, vulnera spina facit.

Abbas jam dictus monacho monachus mihi dixit,
immo testatus est mihi multotiens,
Quod quidam cui nomen erat Paganus, honestus,
clericus et Senonum magnus in ecclesia,
Secum detinuit aliquanto tempore quemdam
qui Machomis patriam gestaque dixit ei.
Qui de progenie gentili natus et altus,
Christi baptismum ceperat atque fidem:
Ergo se puerum dedicisse legendo professus
quidquid scripturae de Machomete sonant,
Dixit eum genitum genitoribus ex idumaeis
et Christi doctum legibus atque fide.
Rethor (l. Rhetor), arismeticus (l. arithmeticus), dialecticus
musicus, astrologus, grammaticusque fuit. [et geometer,
Qui licet, ut liber, excelleret artibus istis,
ex servis servus ortus et altus erat.
Servus erat domini cujusdam nobilis (5) atque

(1) Vincentius de Beauvais l'appelle aussi *Machomet*, et cette forme s'est conservée dans l'italien *Macometto*.

(2) *Acta* dans le ms., suppl. lat. 328, que nous designerons desormais par B.

(3) Manque dans le ms. 8501 a, que nous indiquerons dans la suite par A.

(4) *Fronte* dans B.

(5) Il s'appelait Abd Jonunephi; beaucoup d'historiens prétendent qu'il était déjà mort lorsque Mahomet entre au service de Khadidja.

castellis, opibus divitis et populo.
Qui licet omnibus his et pluribus esset abundans,
more tamen gentis illius et patriae,
Merces mutandas, species quoque pro speciebus,
longe per servos mittere suetus erat;
Sed magis arbitrio Machometis quaeque fiebant;
utilior reliquis, plusque fidelis erat.

Illis temporibus et in illis partibus unus (1)
vir fuit, egregii nominis et meriti,
Conversans solus inter montana rogansque
pro se, pro populo, nocte dieque Deum (2).
More prophetarum gnarus praenosse futura,
totus mente polo, carne retentus humo.
Vicinis igitur de partibus atque remotis
multi gaudebant ejus adire locum.
Consilio cujus, prece, dogmate quisque refectus
regrediebatur laetior ad propriam (3).
Sic etiam Machomes devotus venit ad illum,
recte vivendi discere dogma volens.
Quo viso, Sanctus, admoto lumine mentis,
intus possessum daemone novit eum,
Et, cruce se signans, « Possessio daemonis, » inquit,
« vas immunditiae, fraudis amice, fuge!
Quid luci tenebrae, vel quae conventio Christi
ad Belial? Tecum portio nulla mihi. »

His Machomes motus et scrutans intima cordis
et manuum, talem se reperire nequit;

(1) C'est déja, comme on voit, l'idée et la forme de notre article indéfini.

(2) Ce moine, qui se nommait *Bohaïra*, selon la plupart des orientalistes, ou plutôt *Bahira*, est appele *Bahayra* par Guillaume de Tripoli; il habitait à Bosra, dans les environs de Damas: Maçoudi dit que les chrétiens l'appelaient *Sergius*. Selon Ahmed ben Joseph, il reconnut la mission de Mahomet à une nuée qui se tenait sur sa tête pour le garantir des rayons du soleil, et au feuillage, dont se couvraient subitement les arbres, pour lui donner de l'ombre; Gagnier, *Vie de Mahomet*, t. I, p. 121. Ibrahim de Haleb indique un autre moine chrétien, nommé Nestor, qui pressentit aussi l'avenir de Mahomet.

(3) *Propria* dans B.

Unde satis supplex humilisque requirit ab illo,
quare tam graviter corripuisset eum.
Sanctus ei : « Vere possessio daemonis es tu ;
lex sacra, sacra fides, te tribulante, ruet.
Conjugium solves, corrumpes virginitatem,
judicioque tuo castus adulter erit ;
Exlex legitimum damnabit iniquus amicum
justitiae, pietas impietate cadet.
Tu facies, mentis ut circumcisio non sit,
ut redeat carnis, ut sacra cesset aqua,
Utque loquar breviter (1), Adam veterem renovabis
atque novas (2) leges ad nichilum rediges. »
Tunc Machomes constanter ait se malle cremari
quam pro se leges ad nichilum redigi.
Vir tamen ille Dei nichilominus increpat illum
aque (3) sua facie jam procul ire jubet.
Abscedens Machomes et Sancti dicta revolvens,
innumeras animo fertque refert(que) vices.
Nam de se Sancto plusquam sibi credere coepit,
et sicut mentem sic variat faciem ;
Jamque satis posset advertere quilibet illum,
non proprii juris esse sed alterius.
Daemon enim ducebat eum quocunque volebat,
permissuque Dei prospera cuncta dabat.
Qui, proprium tamen ad dominum de more reversus,
exequitur solitum sedulus obsequium ;
Conservos ad se vocat ; adsunt : imperat illis ;
illius imperiis accelerando favent.
Scrica cum tyriis et murice pallia tincta,
plurima praeterea quae pretiosa putant,
De domini sumunt thesauris atque camelos
ex ipsis onerant ; sic iter arripiunt.

(1) *Brevius* dans B.
(2) *Novi* dans A
(3) *Eque* dans B.

AEthiopas igitur, Persas Indosque petentes,
  merces mutandas mercibus instituunt.
Non sic ad votum Machometis cesserat unquam,
  nec tantum domino proderat ante suo :
Nam rediens, commissa sibi duplicata reportat;
  quaedam, multa magis quam triplicata refert.
O(h)! divinorum scrutator judiciorum
  quis queat esse? Malis plus sua vota favent.
Sed si credamus rationi christicolarum,
  quam sacra lex firmat, quam tenet alma fides.
Retribuit Deus ista malis propter bona quaedam,
  quae quandoque mali, parva licet, faciunt.
Econtra nemo tam sancte vivit ad unum,
  quin aliquando manu, mente vel ore cadat.
Hic igitur premitur ut et hic deponat amurcam
  quam de peccato contrahit exul homo.
Sic Job, sic Machomes (bonus hic, malus ille) fuerunt;
  nunc habet hic requiem, sustinet ille crucem :
Taliter Antiochus, Machabaei taliter; hi nunc
  felices gaudent, nunc miser ille dolet.
Pressuras Sancti sic omnes paene tulerunt,
  ut dolor iste brevis gaudia plena daret.
Jam non turberis, Domino si judice, justis
  hic mala proveniunt, vel bona saepe malis.
Divitis esto memor quem Lazarus ille rogabat,
  cujus lingebat ulcera lingua canum :
Dives inhumanus modo tormentatur in igne,
  nunc Abrahae gaudet Lazarus in gremio.
Sic Nero, sic Decius, Datianus, Maximianus
  presserunt Christi tempore membra suo,
Et caput ipsorum (Christum loquor) in cruce misit
  gens cui promissus et cui missus erat.
Ille resurrexit, ascendit, regnat et illuc
  membra trahit secum jugiter ipse sua.

Sic antichristos vermis qui non morietur
rodet, et Inferni flamma vorabit eos.
Talibus exemplis sta firmus, cum mala justis
vel bona non justis saepe venire vides:
Nam, quod de Domino testatur Lectio sacra,
judicium justis exeret hic patiens.
Quod quia tangendum visum fuit utile, noster
est intermissus ad modicum Machomes.

His intermissis, redeuntes ad Machometem,
texere propositum jam satagamus opus.
Tempus adest quo mortuus est dominus Machometis,
et sine prole manet uxor (1), et absque viro,
Sed sicut domino Machomes fuit ante fidelis,
sic etiam dominae subditur imperiis.
Servit ei, dat consilium, procurat agenda,
plus solito dominae multiplicavit opes.
Postquam post domini decessum transiit annus,
disponit juvenis nubere jam domina;
Secretoque vocans Machometem tempore, dicit:
« Sum juvenis, sexu femina, res fragilis;
Possideo servos, ancillas, praedia, villas;
sunt castella mihi, sunt etiam proceres;
Sum viduata viro, natis et utroque parenti;
ignoro prorsus qualiter ista regam (2).
Ergo tu, qui consilio callere probaris,
praemeditare mihi quae facienda probes.
Utile consilium rogo provideas et honestum;
nunquam laude carent haec duo juncta simul (3).

(1) Vincentius de Beauvais l'appelait *Cadiga*; les orientalistes écrivent ordinairement *Chadijah*, *Khadigia*, ou *Khadidja*: cette dernière forme nous semble préférable; mais l'écriture des langues orientales, avec des caractères européens, présente, comme on sait, d'insolubles difficultes, puisque les sons primitifs ne sont pas les mêmes; et chacun préfère l'ortographe approximative qui satisfait le moins imparfaitement son oreille.

(2) *Geram* dans B.

(3) Peut-être manque-t-il ici deux vers où Khadidja parlait en termes plus clairs de son intention de se marier.

Sit persona decens, sapiens et strenua, sit quae
non minuat nostrum nobilitate genus.
Denique, ubi talis sit ut esse per omnia dignum,
illum me nemo jure negare queat. »
Respondit Machomes : « Operam dabo nocte dieque ;
forsitan inveniam qui deceat dominam.
Sed, quia vix talis in multis invenietur,
quod quaeris longi temporis esse reor.
Non diffido tamen, quia si Deus ista futura
praevidit, non est cur remanere queant. »
His dictis, Machomes abscedens, pervigil instat,
si quoque forte modo ducere possit eam.
Transierant vix octo dies cum subdolus ille,
veracem simulans, praemeditatus adest.
Vultum demittit (1), oculos gravat, afficit ora,
mentitur facie relligionis opus.
Pallidus apparet, ut quilibet hunc heremitam
aut anachoretam judicet aut monachum ;
Talem se simulat ut dicere vera putetur,
cum dominam fallet, falsa loquendo sua ;
Rhetoricosque suis verbis miscendo colores,
cum domina tanquam Tullius alter agit.
« Si juveni nubas quem nobilis ordo parentum,
quem decus atque decor, strenuitasque levet,
Depopulator erit rerum fortasse tuarum ;
vastabit villas, praedia destituet,
Omnia consumet vivendo luxuriose :
quae modo dives eras, ad breve pauper eris ;
Quodque puto gravius, te spernens, fiet adulter ;
unde, timens capiti, non eris ausa loqui.
Qua re consilium dominae, me judice, non est
nobilis et juvenis quaerere conjugium.

(1) *Dimittit* dans B.

Sed jam de senibus tecum, puto, mente revolvis :
  ille vel ille senex est bonus, est sapiens ;
Congruit ille mihi bene, me reget et sapienter
  omnia disponet ; nubere quaero seni.
Sed non hoc quaeras, quia non sibi convenienter
  junguntur juvenis femina virque senex.
Illa calore viget, nitida cute, corpore recto ;
  pallidus, incurvus, sordidus, ille tremit.
Illa juventutis amplexus factaque quaerit (1).
Ille dolet, tussit, emungitur, excreat ; illa
  sanior et juvenis pene nihil patitur.
Auditus, gustus, olfactus, visio, tactus,
  integritas mentis in sene deficiunt ;
Sed, nisi turbetur casu, natura juventus,
  sensibus his sanis, laeta vigere solet.
Cum sibi dissimiles ita sint juvenesque senesque,
  cum sene quo pacto copula stet juvenis ?
Non igitur juveni, qualem praediximus ante,
  nec cuiquam vetulo conveniat domina (2).
Ut vulgare loquar, praesumo docere Minervam ;
  non praesumo tamen, actito jussa mihi ;
Et solet hoc multis contingere res alienas
  multotiens melius quam proprias agere.
Et quod non fallat haec in me regula, nosti
  namque tuis semper postposui propria :
Dum tibi vir vixit, me nemo fidelior illi ;
  nemo tibi viduae me fuit utilior :
Cumque tibi maneam tam commodus atque fidelis,
  cur dubites nostro credere consilio ?
Quodque loquar dominae non mentem, non gravet aures
  cum cupiam tibi plus quam mihi proficere. »

(1) Le pentamètre suivant manque dans les deux ms., probablement à cause d'une certaine licence d'expression.

(2) *Dominae* dans A.

Illa refert : « Constat, Machomes, te vera locutum ;
et debere tibi credere me fateor.
Dic igitur quodcunque placet, quodcunque videtur ;
consilium, credo, credere non renuam (1). »
Tunc Machomes solito factus securior, illi
jam reserare parans abdita cordis, ait :
« Quae modo sunt domini dominaeque fuisse probantur,
ancillae, servi, praedia, prata, domus,
Villarum reditus, terrarum commoda cuncta,
a puero semper nota fuere mihi.
Nullus de servis dominae sic omnia novit,
nullus ei tantum commodus esse potest ;
Et, nisi servili sub conditione tenerer,
nobilium nulli nuberet utilius. »
Talibus auditis, ut prudens atque modesta,
responsum tali temperat illa modo :
« Consilium quod das nec prorsus dico probandum,
nec prorsus dico quod reprobare velim ;
Nam quod de juvenum dixisti nobilitate,
ut patet in factis, nemo negare potest ;
Vix etenim videas cum nobilitate juventam
quin sit contemptrix, prodiga, vana, procax (2).
Sic etiam constat te vera fuisse locutum,
quod senis et juvenis copula non deceat ;
Et bene monstrasti disconvenientia quare
jungi non debent ; id placet, idque probo.
Sed quod me dicis tibi nubere convenienter,
nulla mihi ratio persuadere potest.
Si dominae servus jungatur, nemo tacebit,
ridendi causas omnibus ipsa dabo.
Clamabunt omnes, simul omnes improperabunt,
et dicent omnes : femina virque simul,

(1) *Tenuam* dans A. (2) *Loquax* dans B.

Quae solet esse super, nunc subjacet; et dominari
quae solet, ancillae nunc gerit officium.
Quodque magis timeo, quoniam magis est pudibundum,
dicent me quondam succubuisse tibi;
Quod si vel leviter submurmuret unus ad unum,
id quoque si sciero, me puto malle mori.
Est etiam procerum mihi copia, qui mihi debent
temporibus certis reddere servitia;
Quos pudeat servire mihi si nupsero servo;
sic honor, et nostrae sic minuentur opes.
Quin etiam servi, conservum despicientes,
nec tua curabunt nec mea jussa sequi.
Sic et quae spondes ex te mihi commoda perdam,
quaeque putas per te damna cavere feram. »
Cautus ad haec Machomes aurem patienter habebat,
cordis in arcano singula verba locans;
Oreque compresso, modicum silet, ut videatur
responsum magni ponderis esse suum;
Inde levans oculos et (1) oris claustra resolvens:
« Crede mihi, » dixit, « non nisi vera loquar:
Si libertati tibi me (2) donare placebit,
quae metuis poterunt nulla nocere tibi;
Nobilis aut servus, tibi vel mihi nemo resistet;
aut timor hos subdet, aut sociabit amor.
Unde tuam nemo praesumet laedere famam,
sed benedicetur nomen ubique tuum.
Divitiae crescent, augmentabuntur honores,
et procerum solito major erit numerus.
Multiplicabuntur reditus, augebitur omne
quod minus esse solet, villula, vicus, ager:
Et, quod promitto si non erit, excute dentes,
aut fodias oculos, aut mihi tolle caput. »

(1) *Sed* dans B. (2) *Te* dans B.

Tam magnis igitur promissis illa ligata,
si proceres laudent, nubere spondet ei.
Tunc Machomes gaudens exit festinus ab illa;
ad proceres ambit; munera magna parat.
Hunc trahit in partem, secreto postulat illum;
hunc sibi promissis allicit, hunc precibus.
Aurum promittit, argentum, pallia, vestes,
quidquid amat mundus, quidquid habere cupit (1).
Rem tamen occultat, nisi qui (l. cui?) firmaverit ante
quod ferat ex toto corde juvamen ei.
Postquam per partes Machomes sic quemque ligavit,
ut nulli retro cedere jam liceat;
Consilio prudens, omnes conduxit in unum,
et quo res tendat omnibus innotuit:
Scilicet ut liber fiat, laudantibus illis,
et per eos dominae possit habere thorum,
Jamque manumisso sibi reddere non gravet illos
antea quae domino debita reddiderant.
O coecum virus quo turget iniqua cupido,
quo semel imbutus se quoque nescit homo!
Hos ita coecavit nummi species, rubor auri,
quod faciunt dominam ducat ut ille suam:
Cujus erant domini fiunt ob munera servi;
libera supponunt colla manusque jugo.
Ad dominam properant et quod Machometis ab ore
audierant, illi persuadere student:
« Si dominus noster, » dicunt, « tuus ille maritus,
nobilis et sapiens, non moreretur adhuc,
Non tibi vicinus praesumeret ullus obesse;
externos etiam subderet ille tibi;
Omnia curaret, disponeret omnia; nulla
morderet mentem sollicitudo tuam,

(1) *Potest* dans B.

Sed quia mortuus est et te sine prole reliquit,
atque remanserunt multa gerenda tibi,
Est opus ut nubas, quia non potes absque marito
pondera curarum, femina, ferre diu.
Sed, vivente viro, constat quod casta fuisti;
post obitum cujus haec quoque fama manet;
Unde timebamus ne forte tibi statuisses,
sic semper vitam ducere velle tuam.
Hac igitur causa convenimus ut verearis
tot vel tantorum spernere consilium.
Nube viro, quia si de te non venerit haeres
qui teneat terram, te moriente, tuam,
Omnia quae tua sunt miserabiliter rapientur,
particulamque volet quisque tenere suam.
Immo, si fuerit quis fortior, omnia tollet,
si quis ei contradixerit ense cadet;
Et nos aut poenis aut morte peribimus omnes,
si non ut servi subjiciamur ei.
Quae mala jure tibi vertentur ad impietatem
si, nos contemnens, nubere nolueris. »
Illa refert : « Etsi non nubere proposuissem,
propositum pietas vinceret et ratio;
Sed constat mecum me nil proponere magnum
quod non ex vestro pendeat arbitrio;
Ergo personam mihi quaerite convenientem,
quae mihi, quae vobis utilis esse queat;
Si tamen ille (l. illa ?) mihi fuerit minus utilis, opto
consilium vestrum non minus inde sequi. »
Hoc verbum statim rapuere loquentis ab ore,
quod procerum placitum spondeat illa sequi;
Tunc quidam fortasse senex, cui credere dignum
monstrabat gravitas canaque caesaries,
Antiquos annos memorans et gesta priorum
alloquiis dominam talibus aggreditur :

« Principio nullus servili conditioni
  subditus est, omnis tunc homo liber erat;
sed quia primus homo peccavit transgrediendo,
  peccati poenae subditur omnis homo.
Unde recens natus, si vivat nocte vel una,
  primi peccati sorde nec ipse (1) caret,
Et, nisi mundetur sacri baptismatis unda,
  semper ei coeli janua clausa manet.
Hoc quoque mundatis transgressio contulit illa,
  quod peccare, mori, nemo carere potest;
Qui, nisi peccasset, potuisset utroque carere,
  et modo sub neutro posteritas gemeret;
Sed sub utroque gemit, et Chau (l. Cham) contraxit ab illo
  quod legitur nudum non tacuisse patrem.
Sed quia fortasse dominae non venit ad aures,
  non reor indignum si referatur (2) ei.

Cum genus humanum Deus ob peccata sub undis
  delesset, solis octo superstitibus,
Obdormisse Noe legitur; detecta pudenda
  ejus erant; vidit Cham sine veste patrem,
Detulit ad fratres; fratres doluere, pudorem
  patris texerunt: nota fuere patri,
Qui contristatus, Cham supposuit maledicto,
  et semper servum fratribus instituit.
Ex hoc cepit homo causas homini dominandi;
  ex hoc servilis sumpsit origo caput (3).
Sed quia peccavit Cham vel Chanaam modo servit;
  qui sequitur Japhet, Sem quoque liber erit:
Nam, si quis peccat, peccati servus habetur,
  eque Deo natus crimina cuncta fugit;
Non peccando, Dei jam filius esse docetur

(1) *Ille* dans B.
(2) *Reseratur* dans B.
(3) Il y a dans B:
ex hoc servile sumpsit habere caput

nec servus dici jure nec esse potest.
Hoc Jhesus dicit et apostolus ille Johannes ;
hinc evvangelio non mihi quaero fidem.
Hos quoniam testes constat non posse refelli,
liber erit merito quisque fidelis homo.
Est autem dominae servorum copia multa,
inter quos unus omnibus est melior ;
Qui bonus et sapiens, qui strenuus atque fidelis,
qui validus membris, qui specie nitidus;
Digne rex posset, vel princeps quilibet esse,
si non ex servis ejus origo foret. »
Tunc, velut ignorans quod de Machomete loquantur,
callida responsum dissimulando dedit :
« Quem mihi laudatis ignoro, sed ex(h)ibeatur
et fiat liber ; sim sua, sitque meus. »
Praesentant proceres Machometem, suscipit illa ;
de servo liber protinus efficitur.
Tractatur de conjugio ; consentit uterque,
et modico lapso tempore conveniunt.
Gaudia (1), prandia, fercula, pocula, vasa, ministros,
pransores, cytharas, cimbala, sistra, lyras,
Pallia, cortinas, aurum, lapides pretiosos,
ornamenta domus, quis numerare queat ?
Auceps, venator non defuit ; ardea, cygnus,
Grus (2), pavo, mergus, adest ursus, aper, caprea.
Festivos egere dies dum festa fuere ;
sed dolor infestat festa repente gravis :
Nam Machomes morbo qui dicitur esse caducus,
arreptus, dominae concidit (3) ante pedes.
Membra volutat humi, decurrunt ore salivae (4) ;

(1) *Grandia* dans B.
(2) *Grux* dans B.
(3) *Arreptus*, *corruit* dans B.
(4) Malgré l'opinion de Gagnier, *Vie de Mahomet*, t. I, p. 148; Sale, *Koran*, p. 469-474; Gibbon, *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, t. X, p. 118, et le silence de presque tous les écrivains orientaux (voyez entre autres

jam quasi defunctum flet domus et domina ;
Peneque deficiens, nimio confecta dolore,
  quod spes quae (1) fuerat de Machomete perit.
Ad thalamum properat et claudens ostia post se.
  ut dare solamen nemo valeret ei.
Ingeminat luctus, vestes a pectore scindit,
  abrumpit crines, unguibus ora secat.
Interea Machomes, animo flatuque resumpto,
  tristitiae causas quaerit et audit eas,
Et dominam quaerit, thalamos intrasse (2) docetur ;
  praecipit ut veniat, ostia clausa vetant.
Tunc per se Machomes accedit et ostia pulsat ;
  quae pulsata diu, vix reserantur ei.
Ingressus dominam solari temptat, at illa
  nullum solamen ex ratione capit.
Blandiri dominae Machomes molitur, at illa
  pro blandimentis evomit opprobria ;
Commendat Machomes illius nobilitatem,
  illi de servis exprobat illa genus.
At Machomes, quanquam sibi sit patientia falsa,

Abou'lféda, *Annales muslemici*, t. I, p. 16, éd. de Copenhague, 1794), l'épilepsie de Mahomet est désormais un fait incontestable. Non seulement Théophane, Zonare et tous les écrivains grecs l'affirment; mais il resulte d'aveux d'autant plus significatifs, que les historiens arabes ne semblent pas en avoir compris l'importance. Ainsi, selon Abou'lfeda, p. 8, Harith, le père nourricier de Mahomet, dit à sa femme Halima, après une sorte d'attaque ou de vision qu'il eut dans sa première enfance : Je crains bien que cet enfant ne soit atteint de folie; reconduis-le dans sa famille. La traduction de Gagnier, qui cependant, comme on vient de le voir, s'éloignait de l'opinion reçue, va même jusqu'à dire, t. I, p. 15 : Je crains fort que cet enfant n'ait contracté parmi les siens le mal caduc. Selon Ali Halebi, qui consulta surtout, pour la biographie qu'il nous a loissée, Ibn Ishak, l'auteur du *Sirat arrasûl*, Mahomet était, même avant la révélation du Koran, sujet à des accès qui finissaient par une défaillance. Après avoir été saisi d'un tremblement convulsif, ses yeux se fermaient, son visage écumait et il mugissait comme un jeune chameau; *Journal asiatique de Paris*, juillet 1842, p. 109. Moslem a recueilli une tradition, fondée sur l'autorité d'Abou Huréira, qui est tout à fait semblable, et Diarbekir ajoute dans le *Khamis* que Mahomet entendait olors un tintement semblable à celui d'une sonnette : ce qui est un des symptômes de l'épilepsie. Voyez, pour plus de details, le *Journal asiatique de Paris*, juillet 1842, p. 108-112, et M. Weil, *Mohammed der Prophet*, p. 42-45.

(1) *Quod* dans B.

(2) *Intrare* dans B.



parce (1) tamen dominae sustinet opprobria,
Scilicet ut longo tandem satiata furore
vel sic suscipiat quae rationis erunt.
Res ita provenit, dominae deferbuit ira
unde sit in Machomem jam minus ipsa gravis.
Laetatur Machomes, supplex accedit ad illam
atque salutantem taliter alloquitur :
« Si servum velles audire tuum patienter
(nam Machomes dominae non nisi servus erit),
Si velles, inquam (2), mihi credere, protinus omnis
ira dolorque tuo cederet ex animo. »
« Dic, » inquit, « patiar tantum, si verba loquaris,
si me non temptes fallere more tuo. »
Respondit : « Nisi vera loquar, si fallere quaeram,
linguam fallacem gutture velle suo. »
Propositum praebens assensum, conditioni
annuit ore, manu ; protinus ille refert :
« Quod me sperasti nuper tormenta tulisse,
nulla fuit morbi passio, crede mihi ;
De coelo virtus in me descendit, et illam
immensam fragilis ferre nequivit homo :
Propterea cecidi spumans et membra volutans,
non quia passio me laeserit ulla mali.
Sed nunc mandatis praebe coelestibus aurem,
quae mihi de coelo nuntius explicuit.
Sicut enim Gabriel archangelus ille Mariae
adventus Christi nuntius ante fuit,
Sic ventura Deus reserat mihi nunc per eumdem,
et pietate prius, et pietate modo.
Naturalis enim primos transgressio legis
infecit patres et genus omne suum ;
Postea, scripta Dei digito, Moysi data lex est,

(1) *Pace* dans A.
(2) *Inquit* dans B.

quam, mandante Deo, detulit ad populum.
Promisit populus Domini se jussa tenere;
sed cito dissiluit transgrediendo viam.
His igitur causis moriendi lege tenemur,
exilium patimur tartareasque cruces.
Sed Deus, has hominum poenas miserando, recepit
naturam nostram, virgine matre satus (1);
In cunis positus, intra praesepe locatus,
contectus pannis vilibus et modicis;
Esuriens panis, sitiens fons, dives egenus,
praeter peccatum cuncta gerens hominis.
Ex infante puer, sed et ex puero juvenescens,
denique vir factus, discipulos habuit;
Vitandum vitium, virtutem dixit amandam;
respuit elatos, suscipiens humiles;
Conjugio docuit praeferri virginitatem,
de qua praeceptum non tamen ipse dedit.
Conjugium castum mandavit, ut unus et una
consociarentur foedere legitimo:
Nam, reliquo quocunque modo se quis macularet,
turpis eum dixit criminis esse reum.
Omnibus impendi sincerum jussit amorem
omnibus, ut capiat quod sibi quisque cupit.
Hinc (2) circumcidi carnem vetuit genitalem;
usque modo, dicens, ista figura fuit;
Re praesente, figura vacet, baptismatis unda
isti succedat; haec stet et illa cadat.
Agnus, ovis, vitulus et caetera signa recedant;
quo sol resplendet, non habet umbra locum.
Jam Pharisaeorum procul absint traditiones;
lex vetus impletur, lege vigente nova.

(1) *Natus* dans B; mais la première syllabe est longue.

(2) *Hunc* dans B.

Talia dum mandat constanter homo, Deus idem;
saevit Judaeus et Pharisaeus ad haec.
Insidiantur ei, verborum retia tendunt;
se verbo Verbum fallere posse putant.
Quod quia non possunt, intendunt crimina falsa,
sed, nisi cum voluit, fraus nihil illa fuit.
Nam contra Dominum non est sapientia; non est
consilium, virtus, sermo vel ingenium.
Ergo cum voluit tentus fuit; aspera lenis
sustinuit, clavos, verbera, probra, crucem;
In cruce defunctus, terrae mandatus, adivit
Tartara; confregit, cum spoliis rediit;
Discipulis visus est quadraginta diebus,
Thomae palpandum praebuit ipse latus;
Corporeumque cibum sumpsit, cernentibus illis,
ut monstraretur vivere vera caro.
Denique jussit eos totum transire per orbem
et veram populis insinuare fidem,
Ut credant, ut agant, ut sacro fonte laventur
et salvi fiant, sin alias perient.
His dictis, benedicit eis; coeloque receptus,
promisso Patris munere firmat eos.
Spiritus inter eos in linguis venit et igne,
ut per verba fluant quos sacer urat amor.
Ergo, muniti linguis et amore calentes,
securi Christi nomen ubique ferunt;
Unde flagella, cruces, ignes, gladios patiuntur;
sed poenis illos vincere nemo potest.
Quin sibi collato (1) virtutum munere reges
et populos Christi supposuere jugo.
O nova res! Morum mutatio tanta fiebat
ut qui major erat gaudeat esse minor;

(1) *Magnarum* dans B

Qui fuerat quondam nutritus deliciose,
   cum modico modicam pane requirat (1) aquam,
Qui prius ornari pretiosa veste volebat,
   nunc vili sacco frigida membra tegat.
Hic cibus, hic vestis, ita strinxerat illa pudenda,
   quod vix inter eos quis nisi castus erat.
Virginis hic votum sibi fecerat; ille maritus
   servabat sancti foedera conjugii.
Tantam christicolae tenuerunt relligionem,
   dum data lex noviter, dum novus ordo fuit;
Sed quod habere solet noviter novus ordo statutus
   primitus ut (2) vigeat, inde tependo ruat;
Sic quoque relligio decrevit christicolarum,
   ut quae summa fuit postea corruerit.
Invidiae surgunt, sibi quisque requirit honorem
   et frater fratrem laedere non metuit.
Ebrius efficitur qui sobrius esse solebat,
   et parcus venter solvitur ingluvie.
Foedantur mentes et corpora commaculantur;
   virgo ruit vitio, castus adulterio.
Nemo fidem Christo nec fidum (3) servat amorem;
   nemo tenet castum se; ruit (4) omnis homo;
Et quem jam Christus cruce, sanguine, morte redemit,
   ut redimat rursum non morietur item.
Sed tamen ex ipsa qua praeditus est pietate
   consilium statuit ne penitus pereat.
Legis onus minuet, tollet baptisma, decemque
   uxores unus ducere vir poterit.
Scribere mandavit Deus haec mihi per Gabrielem,
   caetera jussurus tempore quaeque suo.
His mihi de causis Gabriele superveniente,

(1) *Requirit* dans B.
(2) *Ut primo* dans B.
(3) *Promissum* dans B.
(4) *Sic perit* dans A.

sicut vidisti, concido, spumo, tremo.
Qui simul abscedit, ego, mox virtute resumpta,
gratulor arcani conscius angelici.
Tu quoque congaude quia femina sola mereris
divinum mecum noscere consilium. »

His Machomes dominam sic (1) decepisse putabat,
ut quidquid dicat credere non dubitet;
Sed, nihil illa putans verbis fallacius istis,
conviciis illum talibus aggreditur (2).
« Mendax, plene dolo, te sustinui patienter
expectando diu te mihi vera loqui;
Sed quia nunc video te non nisi falsa locutum
contra promissum quo mihi vinctus eras,
Me vix abstineo quin excruciam tibi dentes,
quin oculos fodiam, quin caput ense (3) cadat. »
Respondit Machomes : « Ut credas profero testem
de cujus dictis sit dubitare nefas.
Nos omnes scimus quod, in isto monte propinquo,
est quidam magni nominis et meriti;
A quo, si quisquam quae sint ventura requirat,
quidquid respondet indubitanter erit.
Non prece, non pretio, nulllove timore moveri
a vero poterit; firma columna manet :
Hic tibi quae dixi si deneget, omnia membra
per minimas (4) partes, annuo, tolle mihi. »
Illa rapit verbum, sanctum commendat et « illum

(1) Les deux ms. ont *se*, mais A indique *sic* comme variante.

(2) Ces doutes de Khadidja sur la mission de son mari sont attestés aussi par les écrivains grecs; voyez Prideaux, *Life of Mahomet*, p. 8. Mais il n'est pas nécessaire de recourir aux prodiges rapportés par Abou'lféda, entre autres aux anges dont les ailes abritaient Mahomet de la chaleur du soleil, pour croire qu'un jeune homme de 25 ans n'eut pas beaucoup de peine à convaincre une femme de 40 de tout ce qu'il voulut. Au reste, les écrivains orientaux s'accordent à dire que ce ne fut que quinze ans après son mariage que Mahomet se posa comme prophète.

(3) *Esse* dans B.

(4) *Minuas* dans B; cette contraction de *minutus* n'est point indiquée dans la nouvelle édition de du Cange.

cras, » inquit, « dicta conditione, petam. »
Laudat et hoc Machomes, et, eum de nocte requirens,
cuncta refert, et post talia commemorat.
« Praeteriere, puto, jam tres aut quatuor anni,
ex quo sancta domus haec mihi nota fuit;
Tunc mihi dixisti quod, me faciente, peribunt
lex nova, sacra fides, conjugium, lavacrum.
His adjunxisti quamplurima, more prophetae,
antea quam veniant notificata tibi;
Et, si praevidit per me Deus ista futura,
ut praedixisti, res ita proveniet.
Sic igitur Christi destructa lege fideque,
in baratri poenas corruet omnis homo;
Nam nisi qui fuerit baptismi fonte renatus
ad Christi regnum nullus habebit iter.
Attamen haec aliter fieri fortasse valerent,
si nostris velles credere consiliis;
Christicolis aliis destructis tu superesses,
et templum tecum (1), discipulique tui;
Et, miserante Deo, modico de semine posset
Christi cultorum surgere magna seges. »
Sanctus ad haec : « Jura te non evertere templum,
quodque mihi parcas discipulisque meis,
Et faciam quaecunque voles, tantummodo non sint
adversus Domini jussa sacramque fidem. »
Et Machomes : « Christo contraria multa videntur
quae dispensanter (2) saepe licet fieri. »
Sanctus ait : « Sic est; dic quod placet, impleo; tantum
servetur semen christicolae populi. »
Juravit Machomes et subdidit : « Est mihi conjunx
excellens fama, divitiis, genere;

(1) *Solimae templum* dans A

(2) Par une dispense; ce mot manque dans la nouvelle édition de du Cange.

Qua nubente, mihi venerunt prospera cuncta,
  sed cito turbavit gaudia nostra dolor :
Improvisus enim morbus mihi contigit, et me
  seminecem stravit ante pedes dominae.
Illa repentino casu turbata, simulque
  tota domus, flentes unguibus ora secant.
Sic jacui similis defuncto pene per horam
  et, rursus sumpto flamine, convalui
Et, satagens moestos solari, dissimulabam,
  affirmans passum me nihil esse mali ;
Sed secreta Deus mittit mihi per Gabrielem,
  cujus virtutem ferre nequiret homo.
His illa non dante fidem, te nomino testem,
  laudat, et idcirco cras tua tecta petet.
Haec tibi confiteor ; haec antea dicere veni
  quam veniat, ne tu dicta negare queas.
Haec et in occulto teneas, cum venerit illa (1) ;
  quae si testeris, tuque tuique ruent ;
Et, quod jam dixi, sic christicolae perimentur
  ut jam non valeat surgere vestra fides.
Tunc Sanctus, Christi plus quam sua commoda pensans,
  dicere promittit quae Machomes monuit.
Regrediens Machomes aurorae praevenit ortum,
  ne quis eum videat et referat dominae.
Jamque die facto, montem petit illa prophetae,
  nescia quod Machomes nocte fuisset ibi ;
Omnia narrat ei, quae sit, cur venerit ; ille
  quae fuerat doctus a Machomete refert (2).
Illa redit gaudens tanto nupsisse marito,

(1) Ce vers manque dans A.

(2) Le bon sens d'Alexandre du Pont s'est révolté contre le mensooge de l'ermite ; il ajoute v. 1158 :

Loenges m'en convenra faire
de lui, selonc mon examplaire.
Nequedent je croi vraiement
que li examplaires me ment,
Pour chou q'aida a tesmoignier
a Mahommet, le losengier,
Que li angeles a lui venoit
quant li vilains maus le prennoit,
Et que loy nouviele feroit
ki de par Diu faite seroit.

qui mundi mutet jura, jubente Deo.
Jam veniam poscit; jam se peccasse fatetur
quod jussis ejus improba restiterit;
Jam veneratur eum; jam prorsus subditur ejus
imperiis; jam se non reputat dominam.
Laetatur Machomes ita se vicisse prophetam,
ut per eum dominam sic sibi subdiderit;
Et dicit: « Nosti tibi me non falsa locutum;
certam te (1) fecit ille futura videns.
Nunc igitur quid agas te doctam convenit esse:
quando superveniet angelus ille mihi,
Sicut jam dixi, virtutem ferre nequibo;
sed tremulus, spumans, protinus ipse cadam.
Tu vero statim me veste teges pretiosa,
donec item redeat angelus ad superos.
Si quis enim videat me talem, nescius alti
consilii, morbo me cecidisse putet. »
Illa refert: « Pro posse geram quaecunque jubebis;
intendent in te mens, manus, os, oculi;
Contra stare tibi praesumet nemo meorum,
nam tua sunt melius, quam mea quae mea sunt. »
Hinc simulat Machomes vultum solito graviorem,
et, velut e coelo venerit, alta sonat.
Sic risum vitat et verba moventia risum,
ut stupeat quisquis antea nosset eum.
Sub terra Machomes cameram fieri sibi fecit,
in quam praeter eum nullus haberet iter.
Quam Machomem conjunx ideo fecisse putabat,
ut Domino posset vivere liberius.
Sed vitulum niveum Machomes absconderat intus,
cujus erat potus Bacchus, et esca Ceres,
Qui sic doctus erat studio Machometis ut ejus

(1) *Me* dans B.

se genibus flexis sterneret ante pedes;
Et persistebat in terra sicut adorans,
donet surgendi signa daret Machomes (1).

Contigit ut fierent illic solemnia quaedam,
ad quae convenit patria tota fere;
Per se magnates, per se plebs, et muliebris
a maribus sexus dissociatus erat.
Femineus sexus in verbis semper abundat;
dixeris arcanum, vix reticere potest.
Sic uxor Machomis conventu dixit in illo
quae celanda sibi crediderat Machomes.
Namque sui dum quaeque viri laudes memoraret,
omnibus ipsa suum praeposuit Machomem,
Dicens : « In vestris quidquid laudabile constat
longe praecellit in Machomete meo.
Quin etiam, nova si qua Deus proponit (2) agenda,
angelus ille meo nuntiat ante viro;
Et, quia conjugii nos castus amor facit unum,
nulla putat Machomes non retegenda mihi.
Unde, fidem mihi si facitis secreta tenere
quae vobis dicam, mira futura loquar. »
Affirmant omnes se nulla prodere causa,
donec eis Machomes ipsave praecipiat.

(1) On a dit aussi que Mahomet avait habitué une colombe à voler sur son épaule et à lui becqueter l'oreille, et qu'il prétendait recevoir les ordres de Dieu par son intermédiaire; voyez Scaliger, *Notae in Manilium*; Grotius, *De veritate religionis christianae*, l. VI, p. 102; Naudé, *Coups d'état*, ch. III, p 322, et M. Didron, *Iconographie chrétienne*, p. 460. Pococke, *Specimen historicorum arabum*, notes, p. 187, et Gibbon, *Histoire de la décadence de l'Empire romain*, t. X, p. 124, note 1, ont assuré qu'aucune trace de cette tradition ne se trouvait en Orient; mais on lit dans Gabriel Sionita et Jean Hesronita, *Tractatus de nonnullis orientalibus urbibus*, ch. VII, p. 21, à l'appendice du *Geographia nubiensis* : Summa columbarum copia invenitur; quae quia sunt de genere atque stirpe ejus quae ad Mahomedis aures (ut Moslemanni nugantur) accedebat, eo pollent privilegio atque auctoritate, ut non solum eas occidere, sed aut capere aut fugare nefas esse existiment. Le silence que gardent Hildebert et Galterus prouve cependant que cette tradition n'était pas fort répandue pendant le XIIe siècle, quoique, ainsi qu'on le verra plus bas, Vincentius de Beauvais en eût connaissance dans le XIIIe.

(2) *Disponit* dans A.

Tunc quidquid Machomes secretum dixerat illi
 ipsa revelat eis, ordine quaeque suo.
Omnes mirantur, omnes hanc esse beatam
 dicunt, quod tanto sit sociata viro.

Finito festo, redeunt ad propria quique
 atque domi referunt dicta vel acta foris;
Cumque referretur quorundam plurima virtus,
 virtutum Machomis mentio major erat;
Nec tamen ullus adhuc procerum secreta sciebat
 quae dominabus erant credita de Machome.
Quae licet illarum fidei mandata fuissent,
 una nocte tamen non tacuere viris :
Scilicet arcanis Machomem coelestibus uti,
 et ventura prius noscere quam veniant;
Quod lex a Christo data dura nimis, moderanda
 per Machomem, Domino praecipiente, foret;
Multaque praeterea quae supra diximus, aut quae (1)
 sunt retegenda suo tempore sive loco.
Mirantur proceres super his, secumque revolvunt
 quidnam portenti talia significent.
Hi dubitant fieri tot tantaque per Machometem;
 hi dubitare putant de Machomete nefas.
Nam, dum respiciunt virtutes anteriores,
 coguntur per eas his quoque ferre fidem;
Ne vero quisquam remaneret pendulus ultra,
 de se dicturus ille vocatus adest.
Excipiens illum summo conventus honore
 surgit, et in primo dat residere loco.
Tunc Machomes causam conventus quaerit, et unus
 quem commendabat lingua, genus, probitas,
Cygnea canities (quis enim praesumeret alter,
 aut sciret tanto reddere verba viro?),

(1) *Atque* dans B.

Hic igitur talis ac tantus, supplice voce,
vultu demisso, sic reverenter ait :
« O patriae custos! O spes! O gloria nostra!
nos omnes servos noveris esse tuos,
Nec servos durum qui te dominum patiamur,
sed quos more patris corripiendo foves.
Propterea quotiens audimus grandia de te,
quisque velut proprio gaudet honore tuo.
Quae vero de te miranda modo referuntur,
extollunt coeli nomen ad alta tuum.
Nam si consiliis divinis participaris
et Deus arbitrio tractat agenda tuo,
Angelus aut Deus es humano corpore tectus,
jam tibi divinus exhibeatur honor!
Jam tibi donentur thymiamata, thura crementur,
ut te pacatum mundus habere queat! »
Respondit Machomes : « Ne me jactare viderer,
propositum fuerat ista silere mei (1);
Sed quae vult per me fieri divina potestas,
per me non fieri criminis esse reor.
Ergo locus certus et terminus instituatur,
in quo conveniant cum populo proceres,
Ut referamus eis quae sit divina voluntas,
qualiter infirmis parcere provideat.
Longinquas igitur percurrat epistola partes,
nuntia conventus, temporis atque loci. »
Dictum laudatur; edictum mittitur; omnes
tam Machomi(s) nomen quam nova fama movet.
Conventu facto, Machomi(s) facundia captat
aures et mentes, gestibus, ore, manu;
Unde satis miror, si vel fuit unus in illis
qui Machomis verbis nollet habere fidem.

(1) *Mihi* dans B.

Dixit quae supra jam me scripsisse (1) recordor ;
propter quod breviter sunt memoranda mihi :
Quod Moyses redeat, Christo cedente, vetusque
ritus agatur item, lege cadente nova ;
Quod sacramentum cesset baptismatis, et quod
circumcidendi mos iterum redeat ;
Quod licite denas uxores ducere possit
unus, et una decem possit habere viros.
Haec postquam dixit Machomes, et caetera quae se
dicere dicebat, praecipiente Deo,
« Ascendamus, » ait, « montem quem cernitis illic ;
fortassis nobis coelica verba sonent :
Sic etenim quondam Moyses de monte refertur
in tabulis legem dante tulisse Deo. »
Hic praetendebat Machomes verissima, verum
sub specie veri decipiebat eos.
Nam prius occulte montem conscenderat ipsum
in quo mel multum lacque recondiderat.
Montis enim culmen, qua nescio foderat arte,
ut tuto liquidum quid retinere queat.
Mel igitur Machomes foveae commiserat uni,
altera lac tenuit dum Machomes voluit :
Sic quoque cespitibus fovearum texerat ora,
ut nullus fossae possit habere notam.
Praeterea taurus, quem me memorasse recordor,
cujus erat potus Bacchus et esca Ceres,
Haud procul a foveis lactis mellisque latebat
leges confictas a Machomete gerens.
Huc igitur postquam Machomes, proceres populusque
venerunt, Machomes quemque silere jubet.
Quo facto, quasi consilium Domini, manifestat
quid de mutandis legibus instituet ;

(1) *Dixisse* dans B

Sed cum nonnullos super his dubitare videret,
immo per paucos his adhibere fidem,
Sit ait : « A Domino devote signa petamus
quae valeant servos certificare suos. »
Tunc, genibus flexis, sternentes corpora terrae,
ex desiderio cordis ad astra volant;
Cumque rogata diu pietas divina fuisset,
surgens, surgendum significat Machomes.
Post haec assumptis secum senioribus, illuc
ducit eos quo mel lacque recondiderat;
Erectis igitur oculis manibusque, refertur
ad Dominum tales exhibuisse preces.

« O pater omnipotens qui verbo cuncta creasti,
quique creata regis, cuncta movens (1) stabilis,
Qui de te genitum fecisti sumere carnem,
qui mundo vitam mortuus ipse dedit;
Quique novae legis per eum mandata dedisti,
quae si quis servet vivere semper habet!
Sed quia jam senuit mundus, vix illa tenere
quis valet; unde prope jam perit omnis homo;
Si placet ergo tibi legis mollire rigorem
(quod te facturum me docuit Gabriel),
Digneris praeter solitum mundo dare signum,
per quod noscat in hac te sibi parte pium. »
Sic prece finita, Machomes inquirere coepit,
nunc hunc, nunc illum dissimulando locum;
Post, tanquam casu, fossas divertit ad illas
mel ubi lacque prius ipse recondiderat.
Porro cespitibus, nunc hinc, nunc inde, remotis,
altera fossarum mel dedit, altera lac,
Quo magis indicio pietas divina placeret;
dulcia mel superat, lacte quid albius est?

(1) *Regis cuncta, manens stabilis* dans B.

Attamen ut dubius Machomes probat ore saporem;
post illum gustant ordine quique suo (1).
Tunc extollentes voces et corda manusque,
grates divinis laudibus accumulant;
Et Machomes, lacrymis ficta pietate profusis
atque diu tonso pectore, sic loquitur:
« Ecce videtis, » ait, « quanta dulcedine mundum
et mundi leges conditor orbis agat;
Melle figuratur quod legis amara recedant,
lacte quod ut genitos nos alat ipse suos. »
His dictis, rursus ita flesse refertur, ut omnes
illius exemplum moverit ad lacrymas;
Tunc ait : « Oremus, ut sicut montis in alto
Christum discipulis jura dedisse liquet
Et sicut legem Moyses in monte recepit
quae fertur digito scripta fuisse Dei,
Sic quoque nos scripto dignetur certificare
qua genus humanum vivere lege velit. »
Quo facto, Machomes tanto clamore replevit
aera, quod coelos intonuisse putes;
Tunc taurus quem nutrierat (quod jam memoravi),
qui juxta gracili fune ligatus erat;
Exilit ad vocem Machometis, vincula rumpit (2)
et domini pedibus stratus adorat eum.

(1) Pour ne pas scinder le passage de Vincentius de Beauvais, nous le donnerons ici en entier, quoique une partie ne se rapporte qu'aux vers suivants : Et ut ejusdem missioni ad instar Moysi prodigia quaedam viderentur attestari, populum assignata die convocavit ad certum locum, quasi legem divinitus missam in signis et prodigiis accepturum. Tunc, eo sermocinante ad populum, columba quae in vicino erat, ad hoc ipsum fallaciter edocta, super humerum ejus advolans stetit, et in ejus aure, juxta morem solitum, grana inibi reposita comedens, quasi verba legis ei suggere simulavit. Taurus quoque, similiter ad hoc ipsum consuetudine quadam edoctus ut de manu ejus pabulum acciperet, ad vocem ejus coram populo venit, et quasi legis novae mandata coelitus missa, quae ipse cornibus ejus alligaverat, detulit. Sed et piceria lacte ac melle plenas, quas ipse in certis locis terrae latenter infoderat, quasi per divinam revelationem ibidem effodi fecit, et populo, velut in signum abundantiae futurae quam per ejusdem legis observantiam idem populus mereri juberetur, ostendit; *Speculum historiale*, l. XXIV, ch. 40, éd. de Nuremberg, 1483.

(2) *Rupit* dans A.

Hic igitur leges cornu gestabat utroque
  fictas et scriptas arte, manu Machomis.
Quo viso, Machomes coepit simulare stuporem
  ac si non alio tempore nosset eum.
Tunc propius plebs et proceres accedere jussi,
  sollicite (1) vitulum scriptaque prospiciunt (2).
Inveniunt illic ea quae confinxerat ille
  astutus Machomes mente, dolo, manibus;
Ut sacramentum baptismi destituatur,
  circumcidendi lege levante caput;
Ut Christi carnis et sanguinis occidat usus
  et redeant aries, hircus, ovis, vitulus;
Ut denas ducat uxores masculus unus,
  et (3) pereant casti foedera conjugii.
Plurima praeterea Machomes scripsisse refertur,
  quae, mihi certa minus, duco tacenda magis;
Multaque multotiens non est replicare necesse,
  quae scio saepe suis me meminisse locis.
Verum quis poterit exponere sufficienter
  quas laudes dederunt plebs proceresque Deo?
Virtutes etiam Machometis ad astra levabant,
  quod sibi par hominum nullus in orbe foret;
Et, satis atque super tauri mirando decorem,
  de coelo missum quisque putabat eum.
Hinc quam detulerat legis mandata probantes
  obsequium spondent nutibus, ore, manu.
Exactis igitur solemniter octo diebus,

(1) *Sollerte* dans B.

(2) Le taureau blanc commo du lait et élevé en secret se trouve aussi dans Hildebert :

Haud ablactatum, sed nunc de matre creatum
  sume tibi vitulum; res lateat populum,
Sumptum claudemus et nutriri faciemus
  ut nulli pateat quod vitulus lateat.
Res tamen ut vere possit sine teste latere
  est opus arte mea; fiet enim fovea
Omnibus ignota, sic et de luce remota
  ut quid ibi fiat sol neque luna sciat.

Historia Mahometis, v. 325.

Mais l'histoire est différente; celui qui parviendra à dompter ce taureau doit devenir roi de Lybie, et, grâce aux soins que Mahomet en a pris, c'est lui que le peuple reconnait pour souverain.

(3) *Ut* dans B.

laetus et admirans ad sua quisque redit.
Taurus cum solo solus Machomete remansit;
at Machomes illum clausit ut ante fuit,
Et pascebat eum dum vixit ut ante solebat;
se tamen excepto nemo videbat eum,
Cumque rogaretur Machomes quo taurus abisset,
per quem de coelo lex nova missa foret,
Ad superos illum Machomes dicebat (1) abisse,
unde petisse prius ima docebat eum.
Credebant quidquid Machometis ab ore sonabat
ac si coelestis nuntius ille foret:
Credebant igitur quia taurus ad astra regressus
virtutum numero consociatus erat:
Credebant Machomem terris ideo superesse,
ut praesit mundo cum Deus astra regat.

His ita transactis, modico post tempore, cum jam
gens sua tuta satis sub Machomete foret,
Insurrexerunt in eos, gens effera, Persae
omnia vestantes igne, fame, gladio;
Namque querebantur Idumaeos fraude tenere
juris Persarum praedia, castra, domos:
Quae nisi restituant, possessa minantur eorum
subjicienda modis omnibus exitio.
Talibus auditis, turbatur gens Idumaea,
et contra Persas bella tenere (2) parant.
Attamen inter eos qui consilio meliores
esse videbantur, corde vel ore graves,
Ante requirendum persuadent a Machomete
quam contra Persas tale quid incipiant (3).
Qui respondit eos non posse resistere Persis,

(1) *Fingebat* dans A.
(2) *Movere* dans B.
(3) Cette tmèse d'*antequam* était quelquefois usitée dans la bonne latinité, même en prose; ainsi on trouve dans Cicéron: Si ei contigisset, ut te ante videret quam a vita discederet; *Epistolae ad familiares*, l. II, lettre 2.

credendum potius quod sibi jure petunt.
Tunc quidam juvenes ingenti corde, lacertis
fortibus instructi spicula dirigere,
Muniri clypeis, etiam fugiendo sagittis
hostes Parthorum more ferire suos,
Sic aiunt Machomi : « Si sic dimittimus ista
quae repetunt Persae, tollere cuncta valent :
Nam, velut infirmos nos et pavidos reputantes,
a modicis tendent ad potiora manum;
Nostraque libertas periet; sic nostra manebunt
regis Persarum subdita colla jugo;
Sed Deus avertat ut vivi sic pereamus,
et nostrae gentis (1) vivat ad opprobrium!
Nam cur portamus pharetras, cur tela tenemus,
cur tegimur clypeis, spicula cur gerimus,
Si sic uxores, si sic sine sanguine terras,
si sic servitio pignora cara(2) damus?
Per gladios veniant, sit eis transire per hastas;
mors gentem nostram vincere sola potest :
Si vinci tamen est ubi non animus superatur,
sed caro sola jacet, dum caput ense cadit (3). »
Omnes collaudant dictum, Machomemque precantur
ut contra Persas dux sit et auctor eis.
Opponit Machomes aetatis tempora longa,
vires consumptas corpore jam vetulo,
Se bello modicum vel nullum ferre juvamen,
quin magis ut senior ipse juvandus erit.
Praeterea coeli dicebat abesse favorem,
quo sine nil vires, nil valet ars hominum.
Has propter causas dicit se bella cavere,
ne quibus esse velit utilis, hic noceat.

(1) *Genti* dans A; ce vers est ainsi corrompu dans les deux ms., peut-être faut-il lire *aut nomen gentis*.

(2) *Nostra* dans B.

(3) *Dum cadit ense caput* dans A.

Ad quod dum, tamquam victi, ratione silerent,
  sic Machomi quemdam verba dedisse ferunt :
« Quod Dominus noster Machomes excusat inire
  praelia, ne juvenes impediat senior :
Dicimus econtra juvenum minus acta valere
  si non consilium dirigat illa senum ;
Unde necesse reor ut sis quoque corpore praesens,
  ut gens nostra tuum currat ad arbitrium.
Practerea scimus te tot non esse dierum,
  quin bene si sit opus arma movere queas ;
Scimus et audacem ; melior te nemo fuisse
  creditur, haec semper fama tui maneat ;
Quodque negas coelum nobis ad bella movere,
  ob culpam nostri criminis esse reor ;
Sed constat quoniam Deus est summae pietatis,
  parcens peccanti (1) si bene poeniteat :
Sic de flente Petro, sic de latrone beato,
  sic de Ma(t)thaeo pagina sancta docet.
Ili peccaverunt graviter, sed poenituerunt ;
  unde Dei pietas cuncta remisit eis :
Sic et nos culpas nostras punire parati,
  omnia spondemus quae facienda doces ;
Carnem tormentis quantislibet afficiemus,
  extensis sursum mentibus et manibus.
Sic Ninivitarum non desperamus ad instar
  placandam nobis, si qua sit ira Dei ;
Si magis hircorum, taurorum vel vitulorum
  victima delectat, sacrificemus et haec ;
Quod cum fecerimus, qua te ratione retardes
  a servis dominus, a genitis genitor?
Si placet, uxores, infantes, tota supellex
  sit commissa tibi, cum pueris sedeas,

(1) *Peccati* dans B

Des modo consilium, nos praelia sustineamus;
nos feriant hostes, nos feriamus eos;
Si superamus eos, laus sit tua; si superemur,
stultitiae nostrae deputet omnis homo! »
Hoc laudant omnes; Machomes plorasse refertur
quod sic quisque suum tendit ad interitum:
Attamen assensum faciens, se spondet iturum;
sicque datur pugnae terminus atque locus.
Dicitur hoc Persis; verum nihilominus ipsi
insistunt, rapiunt, excruciant, perimunt.
Terminus advenit, locus insinuatur, adesse
Persae non metuunt, hostis uterque ruit:
Pugnant, oppugnant telis, mucronibus, hastis;
sed socios Machomis bella premunt gravius.
Porro cernentes Idumaei se superari
a Persis bello (1), viribus et numero.
Dimittunt Machomem, loculos aurumque ferentem,
quae natis reddat conjugibusque suis;
Ne, si forte patres perimantur sive mariti,
paupertas matres opprimat et pueros:
Dumque redit Machomes, quorumdam templa Deorum
temporis antiqui cernit et intrat ea.
In quibus argentum, loculos aurumque reponens
quae sibi servanda gens sua tradiderat,
Exiit accludens et signans ostia post se,
et sic ad dominas tendit, et ad pueros;
Tendit et ad reliquum vulgus, quod inutile bello
dimissum fuerat haud procul in casulis.
Ejus enim gentis mos dicitur iste fuisse,
et fortassis adhuc istud enim faciunt,
Ut, si quando procul vadunt (2) ad bella gerenda,

(1) Quoique cette leçon se trouve dans les deux ms., peut-être doit-on lire de préférence *armis* ou *Persarum a copiis*.

(2) *Vadant* dans B.

ducant vel (1) portent mobile quidquid habent.
Ergo, dum Machomes et vulgus inutile belli (2)
stat procul, eventum nosse rei cupiens,
Astute Machomes cunctis blanditur, ut aetas,
ut genus, ut sensus hujus et hujus erant,
Dicens : « O comites, vestri mihi cura relicta,
et juvenum pietas, debilitasque senum,
Et fragilis sexus monet et movet intima cordis,
usibus ut vestris commoda provideam.
Scitis quod nostris ad bella volentibus ire
adversus Persas ut facerent vetui;
Quod non fecissem, si non divinitus illud
praescissem vetitum, praecipiente Deo;
Et quoniam vetitum divinum praeterierunt,
omnes, ut timeo, destruet ira Dei.
Sed vos insontes quid poenae promeruistis,
infans, mater, anus, verna, puella, senex?
Ergo Deus vobis parcet; vestraeque puellae
et pueri thalami foedere convenient;
Taliter ut denas sibi copulet unus, et una,
si libeat, denos copulet ipsa sibi;
Nec tamen ille, Deo mandante, putetur adulter,
nec reputetur ob hoc criminis illa rea.
Cultor enim terrae, si multos seminet (l. seminat?) agros,
messibus e multis horrea multa replet (3);
Sic et ager quando multis versatur aratris,
si fecerat sterilis, fertilis efficitur.
Sic gignet (4) multos multis e matribus ille;
illa (5) vel ex uno semine concipiet :
Nam si de tot erit natura frigidus unus,

(1) *Et* dans B.

(2) *Bellum* dans B.

(3) *Refert* dans B; mais la première syllabe de *replet* était douteuse, même dans la bonne latinité :

Interea, quoties haustum cratera repleri
Sponte sua, per seque vident succrescere vina.

Metamorphoseon, l. VIII, v. 680.

(4) *Ginnet* dans A; *geminet* dans B.

(5) *Ille* dans B.

alter erit calidus et sobolem faciet;
Sicque volente Deo, sine fructu nulla manebit
nec sterilis metuet (1) arboris illa rogum. »
Dum sic sermonem Machomes praetendit ad omnes,
nuntius unus adest, solus et ipse malus;
Omnibus occisis, se clamat ab hostibus unum
esse reservatum tanta referre mala.
Exoritur luctus; clamor tentoria replet;
plorantum ad coelos tollitur usque sonus.
Vir, matrona sonat, pater, infans, sponsa, maritae;
flet genitor genitum, vernula flet Dominum.
Tunc Machomes inquit: « Deus hoc providerat esse,
non aliter decuit; parcite jam lacrymis;
Quin magis oremus omnes Domini pietatem,
ut nos et nostros, cunctaque nostra (2) regat,
Et quibus abstraxit solatia tanta virorum
vobis vel loculos reddere sustineat! »
His dictis, procedit eos ad templa Deorum,
in quibus ipse prius abdiderat loculos.
Tunc, velut ignorans, girabat; denique, tanquam
munere divino, repperit introitum.
Ingrediens reperit loculos, et signa quibusque
in loculis monstrant singula cujus erant.
Femina quaeque sui cognoscit signa mariti
et recipit juris quod patet esse sui.
Inde maritantur juxta legem Machometis,
et vivunt omnes ejus ad arbitrium.
Plurima pax illic viguit, Machomete vigente,
pacatis cunctis hostibus arte sua;
Unde Deum Machomem reputabant, atque per illas
partes ipsius (3) nomen erat celebre.
Transactis igitur in tanta pace diebus

(1) *Mutuet* dans B.
(2) *Nostraque cuncta* dans A.
(3) *Illius* dans B.

qui vitae Machomis exstiterant spatium (1),
Mortuus est Machomes et praemia digna recepit,
inferni poenas, ut tenet alma fides.
At sua gens credens quod spiritus ejus ad astra
transisset, metuit subdere corpus humo.
Instituens igitur operis mirabilis archam,
intus eum posuit quammelius potuit.
Nam, sicut fertur, ita vas pendere videtur,
intra quod Machomis membra sepulta jacent,
Ut sine subjecto (2) videatur in aere pendens,
sed nec idem rapiat ulla catena super (3).
Ergo, si quaeras ab eis qua non cadat arte,
fallentes Machomis viribus hoc reputant.
Sed vas revera circumdatur undique ferro,
quadrataeque domus sistitur in medio;
Et lapis est adamas per partes quattuor aedis,
mensura distans inde vel inde pari;
Qui vi naturae ferrum (4) sibi sic trahit aeque,
ut vas ex nulla cedere (5) parte queat (6).

(1) qui spatium vitae Machomis exstiterant dans les deux manuscrits.

(2) *Supposito* dans B.

(3) Le tombeau suspendu en l'air de Mahomet, σῆμα μετεωριζομενον, se trouve aussi dans Laonicus Chalcocondyles, *De rebus turcicis*, l. III, p. 66, et on lit dans Hildebert :

Sic opus elatum, solo magnete paratum,
in medio steterat quod velot arcus erat,
Sub quo portatur Mahumet, tumuloque locatur,
qui, si quis quaerat, aere paratus erat :
Et quia revera tam grandia contrahat aera,
la qua rex jacuit tumba levata fait,
Et sic pendebat, quod vis lapidum faciebat.

Historio Mahumetis, v. 1127.

C'est une tradition populaire qu'on appliquait à differents endroits; ainsi Ausone disait dans son poëme *De Mosello* :

Conditor hic forsan fuerit Ptolemaidos aulae
Dinochares; quadro cui in fastigia cono
Surgit, et ipsa suas consumit Pyramis umbras,
Jussas ob incesti qui quondam foedus amoris
Arsinoen pharii suspendit in aere templi :
Spirat enim tecti testudine Corus Achates
Afflatamque trahit ferrato crine puellam.

Idyllium X, v. 31 : dans Lemaire, *Poetae latini minores*, t. I, p. 264.

Voyez aussi saint Augustin, *De civitate Dei*, l. XXI, ch. 6. Selon Ruffin, *Historiae ecclesiasticae*, l. II, c'eût été dans le temple de Sérapis à Alexandrie, et Cassiodore, *Variarum*, l. I, let. 45, raconte la même chose d'une statue de Cupidon, qui était suspendue dans le temple de Diane.

(4) *Feretrum* dans B.

(5) *Cadere* dans B; mais la première syllabe est brève.

(6) L'imitation d'Alexandre du Pont est bien plus détaillée :

Un tiusiel de fier forgier font,
le cors Mahom couchier i font;
Une maisonnete voltée
font d'aymant si compassée,
K'en mi liu ont le cors laissié
ni a rien ne l'ont atachié;
En l'air sans nul loien se tient;
mais li aymans le soustient
Par sa natura seulement,
de toute partie ingaument.
Nequedent n'i atouche mie
sa gens, n'a talent ki l'otrie;
Ains dist que Mahons par miracle
se soustient en son abitacle.

Roman de Mahomet, v. 1902.

Sic igitur Machomem divo venerantur honore,
et venerabuntur dum Deus ista sinet.

Urbs ubi dicuntur Machometis membra sepulta,
non sine portento Mecha vocata fuit;
Nam Machomes immunditiae totius amator
moechiam docuit, moechus et ipse fuit (1).
Sic, ob praeteritos actus vel signa futura,
multis imponi nomina saepe solent;
Sic est dicta *Babel* (2) quod eam qui constitueba(n)t,
dum per eam vellent scandere summa poli,
His Deus indignans linguas confudit eorum,
ut linguam nemo nosceret alterius.
Sic reor Aegyptus *tenebrae* (3) sonat, obtenebrata
et ducis et populi corda futura docens.
Plenius hoc dicit Moyses, ego taedia vito;
tu Moysen, si vis caetera nosse, lege.

(1) Alexandre du Pont a cherché aussi à traduire ce jeu de mots, quoique le français ne s'y prête point :

Car ells nons Meke velt tant dire
con celo ki fait avoutire;
Car avoutire controuva
Mahons en la loy k'il trouva,
Ensi con il le demoustra.

Roman de Mahomet, v. 1958.

(2) De l'hébreu *Balbel*; c'est l'étymologie la plus généralement adoptée, Confusion; voyez *Genèse*, ch. xi, v. 9; mais nous ferions plutôt venir ce nom de *Bab Bel*, Porte ou Palais de Bel, parce que cette idée se retrouve dans plusieurs autres noms de ville, et qu'il est peu probable que les Assyriens aient donné à leur capitale un nom qui ne pouvait leur rappeler que de fâcheux souvenirs.

(3) Le nom de l'Égypte vient sans doute du sanscrit *a-kuptas*, Couvert; et cette idée se retrouve dans le grec αἰγυπτος, Sombre, et le nom de *Chémé* que les Égyptiens donnaient eux-mêmes à leur pays, et qui avait des rapports étymologiques avec l'hébreu *Cham*, Noir; voyez saint Jérôme, *Opera*, t. II, p. 189, éd. de 1699, et Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. I, p. 101 et suiv.

POÉSIES D'ABAILARD.

Personne ne prouve mieux qu'Abailard (1) la versatilité de la gloire (2). Les plus vives intelligences de son temps se pressaient au pied de sa chaire pour recueillir ses moindres paroles (3); chacun de ses livres agitait son siècle comme un combat à main armée; les plus savants docteurs attaquaient à l'envi et défen-

(1) Pierre Abailard naquit en 1079, à Palala, près de Nantes : son père s'appelait *Bérenger* et sa mère *Lucie;* car on lit dans le calendrier du Paraclet : « XIV cal. novembris obiit Lucia, mater magistri nostri Petri. » Il mourut au prieuré de Saint-Marcel, près de Châlons, et l'épitaphe qu'on lisait autrefois sur son tombeau ne laisse aucun doute sur l'époque de sa mort : « Obiit magnus ille doctor XI cal. maii MCXLII, anno suo climaterico. »

(2) On connait jusqu'à six épitaphes d'Abailard, où les éloges les plus emphatiques lui étaient prodigués :

> Est satis, in tumulo Petrus hic jacet Abaelardus,
> cui soli patuit scibile quicquid erat.

Voyez sur ces épitaphes l'*Histoire littéraire de la France*, t. XII, p. 102, note. Sa grande réputation lui survécut bien peu de temps, puisque Pétrarque disait dans le XIVe siècle : « Damnavit Bernardus, claraevallensis Abbas, Petrum Abaelardum, literatum quondam virum. »

(3) Quand Abailard se fut fait moine à Saint-Denis, une députation de ses élèves alla le prier de reprendre ses leçons, et, lorsqu'il eut consenti à rouvrir une école à Saint-Ayoul de Provins, il compta, si l'on en croit plusieurs témoignages contemporains, jusqu'à trois mille auditeurs. Il dit lui-même qu'ils étaient si nombreux « Ut nec locus hospitiis nec terra sufficeret alimentis; » *Opera*, p. 19. Pour continuer à l'entendre, une partie ne craignit pas même de le suivre dans la solitude où il se retira près de Nogent-sur-Seine, et la chanson latine ayant pour refrain : *Tors a vers nos li mestres*, dans laquelle Hilarius se rendit l'interprète des regrets de ses condisciples, fut composée, selon l'*Histoire littéraire*, t. IX, p. 86, quand Abailard quitta le Paraclet pour son abbaye de Saint-Gildas de Ruits. Mais évidemment c'est une erreur; il ne faut, pour le reconnaître, que lire le troisième couplet :

> Detestandus est ille rusticus,
> per quem cessat a schola clericus;
> gravis dolor, quod quidam publicus
> id efficit ut cesset logicus.

daient ses idées (1), et il n'est resté de tout le bruit qui se faisait autour de lui que le souvenir de l'amour qu'il avait inspiré à une jeune fille (2), et d'une mutilation qui le rendit presque aussi ridicule que digne de pitié. L'histoire de son enfance, le nom du maître qui développa son amour de la dialectique et ses premières idées métaphysiques (3), l'étendue et la profondeur

(1) Roscelin, Albericus, Lotulfus, Guillaume de Saint-Thierri, saint Norbert et saint Bernard l'attaquèrent avec beaucoup de force (voyez entre autres saint Bernard, *Opera*, p. 640-657); et l'on compte parmi ses admirateurs Arnaldus de Brescia; Johannes de Salisbery, qui dans son *Metalogicus*, l. II, ch. X, p. 802, l'appelle *Clarus doctor et admirabilis omnibus*; Berangarius de Poitiers, qui ne craignit pas d'attaquer saint Bernard lui-même de la manière la plus vive dans une apologie insérée dans les *Œuvres* d'Abailard (p. 302), et Pierre-le-Vénérable, qui disait dans une épitaphe, rapportée par Niceron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres*, t. IV, p. 19 :

Gallorum Socrates, Plato maximus Hesperiarum,
Noster Aristoteles, logicis quicunque fuerunt
Aut par aut melior, studiorum cognitus orbis
Princeps, ingenio varius, subtilis et acer,
Omnia vi superans rationis et arte loquendi
Abaelardus erat.

(2) L'abbé Papillon a dit avec beaucoup de raison : « Quelque mérite qu'Abailard ait eu du côté de l'esprit et du côté de la science, on parlerait moins de lui sans l'intrigue galante qu'il a eue avec la belle et savante Heloïse. » C'était une femme fort extraordinaire et bien plus réellement distinguée qu'Abailard. Malgré l'éclat de sa faute et l'intérêt de son enfant, elle aimait mieux rester la maîtresse d'Abailard que de devenir son épouse : Si autem sic (coelibes) laici gentilesque vixere, quid te clericum atque canonicum facere oportet? lui écrit-elle; *Abaelardi opera*, p. 46. Elle va même jusqu'à dire, *Ibidem*, p. 45 : « Etsi uxoris nomen sanctius ac validius vide(a)tur, dulcius mihi semper exstitit amicae vocabulum; aut, si non indigneris, concubinae vel scorti. » On comprend que ses contemporains en aient fait le plus grand cas, et que saint Bernard lui-même, malgré la sévérité de sa morale et son peu de sympathie pour Abailard, n'en ait jamais parlé qu'avec un profond respect. Selon la *Vie d'Abailard et d'Héloïse son épouse*, par dom Gervaise, elle serait morte le 17 mai 1164; mais l'inconcevable obscurité qui rend incertaines les circonstances les plus remarquables de la vie d'Abailard s'est étendue aussi sur elle : on lit dans l'épitaphe que nous citions tout-à-l'heure : « Heloissa vero (obiit) XVI cal. jun. an. MCLXIII. *Creditur* enim XX annis et amplius marito supervixisse, » et comme le dit l'*Histoire littéraire de la France*, t. XII, p. 629 : « Aucun des anciens monuments ne nous instruit ni de l'année de sa naissance, ni de celle de sa mort, ni de sa patrie, ni de son extraction. »

(3) Dans son Introduction aux *Ouvrages inédits d'Abailard*, p. XL-XLIII, M. Cousin a prétendu qu'il avait reçu des leçons de Roscelin; et cette opinion avait déjà été avancée par Othon de Freisingen, *De gestis Frederici I*, l. I, ch. 47; mais le contraire a été soutenu par Salabert, *Philosophia Nominalium vindicata* (Paris, 1651, in-8o), et par les auteurs de l'*Histoire littéraire*, t. IX, p. 359, et t. XII, p. 87. Malgré l'expression respectueuse dont Abailard s'est servi en parlant de Roscelin (*Ouvrages inédits*, p. 471), qui était regardé comme le chef des Nominaux, dont il avait fini par soutenir les idées, cette dernière opinion nous paraît beaucoup plus vraisemblable. D'abord, quoique les détails que nous avons sur cette partie de la vie des deux philosophes soient assez circonstanciés, on ne saurait déterminer avec quelque raison l'époque à laquelle Abailard aurait pu recevoir cet enseignement, et plusieurs faits se concilient fort mal avec cette supposition. Dans l'histoire qu'il a faite de ses malheurs, Abailard nomme plusieurs maîtres dont il reçut directement les leçons, et Roscelin n'en fait point partie : lorsqu'il vint à Paris, il était Réaliste puisqu'il y fut d'abord disciple et commensal de Guillaume de Champeaux, et quand il eut changé de système, Roscelin fut le premier à dénoncer ses erreurs sur la Trinité à l'évêque de Paris.

de son érudition (1), la nature et la portée de son talent (2), son

(1) Selon Schlosser, *Abälard und Dulcin, Leben eines Schwärmers und eines Philosophen*, p. 115, Abailard avait étudié Platon dans l'original, et on lit dans l'article ABAILARD de la *Biographie universelle* : « Langues grecque, hébraïque et latine, tout lui était facile, tout lui devint bientôt familier. » Au contraire, M. Cousin lui conteste dans son Introduction la connaissance du grec et de l'hébreu; mais ses raisons nous paraissent encore sur ce point bien peu convaincantes. D'abord, Abailard cite assez souvent des mots grecs et leur conserve leur forme véritable; il avait persuadé aux religieuses du Paraclet de substituer, dans l'Oraison dominicale, *panem supersubstantialem*, la traduction du τον ἐπιουσιον de l'Église grecque, au *quotidianum* de l'Église latine. Sans doute il ne se serait pas plaint aussi vivement de la négligence que l'on mettait à apprendre le grec et l'hébreu (*Opera*, p. 263), s'il les avait lui-même ignorés, et, quelque fût son outrecuidance, il n'eût pas osé, sans avoir au moins superficiellement étudié ces deux langues, s'occuper d'exégèse et commenter Ezéchiel. D'ailleurs, il dit dans une lettre adressée aux religieuses du Paraclet, *Opera*, p. 260 : « Magisterium habetis in matre (Heloisa), quae, non tantum latinae verum etiam (tum) hebraicae quum (l. cum) graecae non expers literaturae; sola hoc tempore illam trium linguarum adepta peritiam videtur (voyez aussi p. 214); » et certainement c'était à lui qu'Héloïse devait la connaissance de ces langues : au moins ne peut-on admettre sans témoignages formels qu'elle les eût apprises chez les religieuses d'Argenteuil, comme le dit l'*Histoire littéraire*, t. XII, p. 630. M. Cousin, dans son Introduction, p. XLIV et suiv., a soutenu l'opinion contraire, d'après plusieurs passages dont voici le plus significatif : « Quae quidem opera ipsius nullus adhuc translator latinae linguae aptavit; ideoque minus natura horum nobis est cognita. » Il ne s'est pas rappelé qu'au commencement du XII[e] siècle le texte de la plus grande partie des ouvrages d'Aristote n'existait pas en France; on ne les y connaissait que par des traductions latines, qui, ainsi que l'a montré M. Jourdain dans ses *Recherches critiques sur l'âge et sur l'origine des traductions latines d'Aristote*, étaient fort loin d'être complètes. Abailard ne voulait pas dire autre chose, comme le prouve cette phrase que M. Cousin n'en cite pas moins à l'appui de son opinion : « Nec nos quidem quod auctoritas indeterminatum reliquit determinare praesumemus, ne forte aliis ejus operibus, quae latina non novit eloquentia, contrarii reperiamur. » M. Cousin trouve encore une preuve dans cette phrase : « Sed quoniam Platonis scripta in hac arte nondum cognovit latinitas nostra, eum defendere in his quae ignoramus non praesumamus : » il déclare même, p. L, que c'est là le seul sens raisonnable de ce passage; mais nous craignons beaucoup qu'il n'ait commis ici un contre-sens qui, pour un écrivain d'une imagination moins riche, serait fort considérable : *latinitas nostra* ne signifie point *la langue des Latins*, mais *notre pays d'Occident où l'on parle latin*; voyez du Cange, *Glossarium*, t. IV, col. 37. Plusieurs passages prouvent aussi qu'Abailard avait réellement quelque connaissance de l'hébreu; ainsi, pour n'en rapporter qu'un seul, il commence par cette phrase la lettre qu'il écrivit à Héloïse en lui envoyant les hymnes qu'il venait de composer pour le Paraclet : « Ad tearum precum instantiam, soror mei Heloysa, in saeculo quondam cara, nunc in Christo carissima, hymnos graece dictos, hebraice tillim (l. tehillim) nominatos composui; » Ms. 10158, Bibl. de Bourgogne, fol. 81.

(2) Dom Gervaise dit dans la *Vie d'Abailard et d'Héloïse*, t. II, p. 267 : « Cet homme sans pareil était grammairien, orateur, poëte, musicien, philosophe, théologien, mathématicien, astronome, jurisconsulte. Il jouait des instruments, savait cinq ou six langues et n'ignorait rien de l'histoire sacrée et profane. Quel est le siècle qui a produit un homme qui sçût tant de choses? » Tout en le jugeant encore trop favorablement, en sa qualité de monographe et d'homme d'esprit, préférant la dialectique en elle-même à ses résultats, M. de Rémusat le trouve décidement au-dessous de sa renommée; *Philosophie d'Abélard*, t. II, p. 545. Selon l'*Histoire littéraire*, t. XII, p. 148 : « C'était un sophiste orgueilleux, un mauvais raisonneur, un poëte médiocre, un orateur sans force, un érudit superficiel, un théologien réprouvé. » En réalité, Abailard avait une imagination active, un esprit flexible, pé-

caractère (1), sa moralité (2), ses croyances religieuses et ses doctrines philosophiques (3), le titre et le sujet de ses ou-

nétrant et plein de ressources ; mais nulle profondeur, nulle décision et un jugement très-peu sûr ; ses connaissances étaient variées et fort étendues pour son temps : son style prolixe, boursouflé, souvent même affecté, est toujours facile et clair, quoiqu'il manque d'élégance et de correction.

(1) Ce ne fut pas seulement dans ses opinions qu'Abailard montra une inconsistance qui pourrait ne tenir qu'à la mobilité de son esprit ; sa conduite prouve une grande légèreté de caractère et un manque absolu de dignité. Après avoir choisi saint Bernard pour juge de ses doctrines et s'être engagé à souscrire à son jugement quel qu'il fût (saint Bernard, *Opera*, lettre CCCXXXVII), il demanda une assemblée où il pût entrer en discussion avec lui (*Ibidem*, lettres CLXXXIX et CXC), et quand elle fut réunie à Sens, il en appela au pape, sans lui répondre un seul mot.

(2) Il était consciencieux et fort indépendant de toute espèce d'autorité ; mais, quoique son amour de la vérité fût incontestable, il tenait encore moins à la prouver qu'à faire montre de son talent. Presque tous ses défauts tenaient à sa vanité et à la turbulente activité de son esprit : de là cette aveugle confiance dans sa dialectique qui le faisait ressembler aux anciens sophistes ; la présomptueuse frivolité avec laquelle il se jeta dans l'explication de l'Ancien et du Nouveau-Testament, sans y être préparé par de fortes études ; la témérité de ses attaques contre son maître Guillaume de Champeaux, et l'ingratitude dont il se rendit coupable envers lui. Il ne craignait pas de dire à propos d'un optimisme qui n'est pas sans quelques rapports avec la principale doctrine de l'École de Hegel : « Licet haec nostra opinio paucos aut nullos habeat assentatores, et plurimum dictis Sanctorum et aliquantulum a ratione dissentire videatur ; » *Opera*, p. 1118. Il entra dans un monastère sans la moindre vocation, uniquement pour cacher sa honte ; força Héloïse de se faire religieuse malgré elle, et poussa ses égoïstes défiances jusqu'à exiger qu'elle prononçât ses vœux la première. Il nous semble même fort douteux qu'il l'ait réellement aimée avant de l'avoir séduite ; au moins il trouvait que les occupations littéraires étaient un excellent prétexte pour faire l'amour, et dit impudemment : « Tanti quippe tunc nominis eram, et juventutis (il avait à peu près quarante ans !) et formae gratia praeeminebam, ut quamcunque feminarum nostro dignarer amore nullam vererer repulsam ; » *Opera*, p. 10.

(3) L'esprit d'Abailard était trop léger et trop mobile pour que l'on puisse les déterminer avec quelque certitude ; les contradictions abondent dans ses ouvrages sur les questions les plus graves. Ainsi, par exemple, on lit dans saint Bernard : « Quid magis contra fidem, quam credere nolle quidquid non possis ratione attingere? Denique exponere volens illud Sapientis : Qui credit cito levis est corde ; cito credere est, inquit (Abailardus), adhibere fidem ante rationem ; » *Opera*, lettre CXC. Il a même dit : « Nec quia Deus id dixerat, creditur ; sed quia hoc sic esse convincitur, recipitur ; » *Opera*, p. 1060 et p. 1063 : « Quid prodest locutionis integritas quam non sequitur intellectus audientis? » Ce qui ne l'empêche pas d'avancer, p. 981 : « Fides est argumentum non apparentium... argumentum est ratio quae rei dubiae fidem facit. » Il nie formellement le péché originel : « Qui enim nondum libero uti arbitrio potest, nec ullum adhuc rationis excercitium habet.., nulla est ei transgressio, nulla negligentia imputanda nec ullum omnino meritum, quo praemio vel poena dignus sit majus quam bestiis ipsis, quando in aliquo vel nocere vel juvare videntur ; » *Opera*, p 592, et le mérite intrinsèque de la rédemption : « Redemptio itaque nostra est illa summa in nobis per passionem Christi dilectio quae (non) solum nos a servitute peccati liberat, sed veram nobis filiorum Dei libertatem acquirit ; » *Ibidem*, p. 553. Il assimile le Saint-Esprit à l'âme universelle de Platon : « Bene autem Plato Spiritum sanctum animam mundi quasi vitam universitatis posuit ; » *Opera*, p. 1014, et n'en dit pas moins dans une lettre à Héloïse ; *Ibidem*, p. 308 : « Nolo sic esse philosophus ut recalcitrem Paulo, non sic esse Aristoteles ut secludar a Christo. » Ses idées sur la morale n'étaient pas plus satisfaisantes : il trouvait que le plus grand péché était de résister à sa propre conscience. Ainsi, il ne regardait pas le mal comme quelque chose d'absolu et de réel,

vrages (1), l'époque de leur composition, tout jusqu'à la véritable orthographe de son nom (2) est devenu un sujet de doute mais comme une idée subjective et dépendante des sentiments de chacun; il est même allé jusqu'à dire (*Opera*, p. 659) que les Juifs qui firent mourir Jésus-Christ commirent une faute moins grave que s'ils lui avaient fait grâce contre leur conscience.

(1) Ces renseignements sur Abailard seraient trop incomplets, si nous ne donnions point le titre des traités qui ne se trouvent ni dans l'édition de du Chesne, ni dans les *Ouvrages inédits*, publiés par M. Cousin, en 1836. *Scito te ipsum* dans Pezius, *Thesaurus anecdotorum novissimus*, t. III, P. 2, p. 626-688 : *Commentarius in Hexaemeron*, dans Martenne, *Thesaurus anecdotorum*, t. V, col. 1363-1416 : *Dialogus inter Philosophum, Judaeum et Christianum* ; Berlin 1831 : *Epitome theologiae christianae*, Berlin, 1835, édité, comme l'ouvrage précédent, par M. Rheinwald, d'après un manuscrit de Ratisbonne (cette publication était inconnue à M. Cousin, mais il n'est pas certain que cet *Epitome* soit d'Abailard). Les autres ouvrages sont encore inédits, et nous n'en citons une partie que sur la foi de l'*Histoire littéraire*, t. XII, p. 129 et suiv. : *Physica Aristotelis* à l'anc. Bibl. du Mont-Saint-Michel : *Scholarius* au British Museum, probablement l'*Introductiones parvulorum* dont il est parlé dans la Dialectique; ainsi il ne serait pas exact de dire comme M. Cousin, p. XL, qu'aucun catalogue ne l'indiquait, que rien ne permettait de le soupçonner. *Ethica* (peut-être le *Scito te ipsum*) dans le cabinet de Thomas Gale; c'est sans doute de ce livre qu'un poëte anonyme, qui écrivait en 1376, disait, dans du chesne, *Opera*, p. 1161 :

Pierre Abalard en un chapitre,
ou il parle de franc arbitre,
Nous dit ainsi, en verité,
que c'est une habilite
D'une (l. Qu'une ?) voulente raisonnable
soit de bien ou de mal prenable,
Par grace est a bien faire encline
et a mal quand elle descline.

Deux volumes de Commentaires sur l'histoire sainte, B. R. nº 2543 : *Introductionis ad theologiam libri tertii supplementum*, à la Bibl. Bodléienne, suivant Oudin, *Commentarius de scriptoribus ecclesiasticis*, t. II, p. 1169 : *Rithmomachia* suivant Le Beuf, *Dissertations sur l'histoire du diocèse de Paris*, t. II, p. 87; c'est sans doute une erreur, car Abailard dit dans sa *Dialectique*, p. 182 : « Cujus quidem solutionis, etsi multas ab arithmeticis solutiones audierim, nullam tamen a me praeferendam judico, quia ejus artis ignarum omnino me cognosco : » un Discours sur la Conception, conservé à la Bibliothèque des Jésuites de Bordeaux, suivant Possevin, *Apparatus sacer ad scriptores ecclesiasticos*, s. v. PETRUS ABAELARDUS : enfin, l'*Histoire abrégée d'Héloïse et d'Abélard*, 1693, in-12, lui a attribué le *Romans de la Rose* (!).

(2) On l'appelle *Abelard*, *Abélard*, *Abeilard*, *Abailart*, *Abaillard*, *Abalard*, *Abajelard*, *Esbaillart*, *Bailard*, etc. Nous avons écrit son nom *Abailard*, comme saint Bernard, Othon de Freisingen, Gaufrid et Robert d'Auxerre. On croit généralement qu'il était l'aîné de tous ses frères : c'est l'opinion de M. Cousin; de Joli, *Remarques critiques sur Bayle*, p. 10, et de Pasquier, *Recherches de la France*, l. VI, ch. 17. Le passage où Abailard le dit nous semble très-suffisamment clair : « Primogenitum suum quanto cariorem habebat, tanto diligentius erudire curavit. Ego vero, quanto amplius et facilius in studio literarum profeci, tanto ardentius in eis inhaesi et in tanto earum amore illectus sum, ut militaris gloriae pompam cum haereditate et praerogativa primogenitorum meorum fratribus derelinquens, Martis curiae (l. curam ?) penitus abdicarem ut Minervae gremio educarer ; » *Opera*, p. 4. Cependant, dans le ms. fonds de Saint-Germain, nº 1310, qui semble avoir été écrit pendant le XIIe siècle, il y a plusieurs ouvrages d'Abailard, où il est appelé *Petrus Abailardus junior Palatinus*, et l'explication qu'en donne M. Cousin, *Introduction*, p. XIII, nous semble fort étrange : il dit qu'Abailard était devenu le cadet parce qu'il avait cédé son droit d'aînesse à ses frères. Selon Natalis Alexander, *Historia ecclesiastica saeculi* XI et XII, P. III, p. 2, il eût été le cadet, et aurait même été plus jeune que ses sœurs, suivant Dupin, *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, t. IX, p. 108.

sur lequel les érudits eux-mêmes professent les sentiments les plus opposés. De nos jours seulement ses œuvres philosophiques ont été publiées (1), et l'on a enfin cherché à apprécier d'une manière sérieuse et désintéressée la part qui lui appartient dans l'histoire de la philosophie et le développement de l'Humanité(2). Si son éloquent éditeur avait quelquefois substitué les pressentiments de son imagination à l'étude approfondie des faits (3), son œuvre a été reprise par un esprit plus patient et plus perspicace, qui se complaît à regarder au fond des choses pour le

(1) Le *Sic et non*, le *Dialectica*, le *Fragmentum de generibus et speciebus* et le *Glossae in cathegorias*. Cette édition est fort suffisante, quoique M. Cousin eût pu y mettre beaucoup plus de soin : ainsi, par exemple, le *Sic et non* n'est publié que d'après les anciens manuscrits du Mont-Saint-Michel et de Noirmoutiers, qui sont maintenant à Avranches et à Tours, et l'on en connaît un autre à Einsiedlen en Suisse; il y en a deux à Cambridge, Bibl. publique, nº 168, et Collége Saint-Benoît, nº 390 (Suivant Oudin, *Supplementum de scriptoribus vel scriptis ecclesiasticis a Bellarmino omissis*, p. 413), et Martenne a dit que la fin existait dans un ms. du cabinet de Charles Theyn; *Voyage littéraire*, p. 216.

(2) Il faut ajouter à l'Introduction du volume publié par M. Cousin, Martenne, *Thesaurus anecdotorum*, t. V, col. 1140; Tennemann, *Geschichte der Philosophie*, t. VIII, 1re P., p. 170; Frederichs, *De Abaelardi doctrina dogmatica et morali*, Iéna, 1827; Goldhorn, *De summis principiis theologiae Abaelardi*, Leipsic, 1836, et surtout le spirituel ouvrage de M. de Rémusat.

(3) Sans doute par un excès de confiance dans la parole d'Abailard (*Opera*, p. 20), il lui attribue l'application de la philosophie à la théologie; Introduction, p. III; mais Anselme de Laon, Guillaume de Champeaux, Roscelin de Compiègne l'avaient faite avant lui; Gilbert de La Poirée et Pierre de Poitiers la faisaient dans le même temps. Peu de temps après, Albert-le-Grand la fit avec un succès bien plus véritable, et dès les premières années du XIIe siècle, Guilbert, abbé de Nogent, attaqua cette application *périlleuse*, pour nous servir de l'expression de M. Cousin; voyez *Venerabilis abbatis Guiberti opera*, p. 203. Abailard avait dit dans l'Historia calamitatum suarum, *Opera*, p. 5 : « Erat autem (Guillelmus campellensis) in ea sententia de communitate universalium, ut eamdem essentialiter rem totam simul singulis suis inesse adstrueret individuis.... ; sic autem istam suam correxit sententiam, ut deinceps rem eamdem non essentialiter, sed individualiter diceret. » Tennemann et les autres historiens de la philosophie qui ont cité ce passage, l'ont trouvé parfaitement clair ; il est évident que la seconde phrase est elliptique et qu'il faut y ajouter après *individualiter* rem totam simul singulis suis inesse individuis. M. Cousin se trompe donc étrangement en disant, p. CXVII : « Cette nouvelle théorie est en elle-même absurde et intolérable; car il est trop évident qu'une chose ne peut pas être identique à une autre par son individualité, l'individualité d'une chose étant précisément ce qui la sépare d'une autre. » L'opinion de Guillaume de Champeaux est *précisément* celle que M. Cousin lui-même exprime un peu plus loin : « L'identité des individus d'un même genre ne vient pas de leur essence même, car cette essence est différente en chacun d'eux, mais de certains éléments qui se retrouvent dans tous ces individus sans aucune différence. » Au reste, cette dernière erreur est trop forte pour que nous l'attribuions à M. Cousin : il l'aura prise avec différentes autres choses dans le Mémoire *De Nominalium ac Realium initiis*, par Meiners; dans le *Commentationes Societatis scientiarum Gottingensis*, t. XI, p. 30.

plaisir d'y voir n'importe quoi, et loin de se passionner d'avance pour des idées systématiques, expose ses plus curieuses découvertes avec la bonne grâce un peu détachée et sceptique d'un homme du monde qui s'amuse (1). Lors même que l'élégant et très-ingénieux ouvrage de M. de Rémusat laisserait à désirer des convictions plus dominantes et une connaissance plus exacte des doctrines contemporaines, la philosophie d'Abailard n'en serait pas moins connue et jugée d'une manière très-suffisante.

Il n'en est pas ainsi de ses poésies : la plupart paraissent perdues (2), et leur réputation (3), l'ardente activité d'Abailard, la naïveté de son imagination et ses emportements dans les choses les plus graves, son incontestable connaissance du latin (4) et sa grande habitude de le plier à tous les besoins de sa pensée, doivent donner tout d'abord une haute idée de leur valeur. Si celles qui nous sont connues justifient bien mal ces préventions favorables, il est impossible d'en rien conclure contre les autres : composées presque toutes lorsque son imagination était épuisée par ses luttes théologiques, et déjà refroidie par l'âge et par le malheur, elles roulent sur des sujets qui auraient glacé l'esprit le plus enthousiaste et le plus jeune. Il ne peut donc entrer dans notre pensée de juger le talent poétique d'Abailard sur les vers que d'heureux hasards nous ont conservés : toutes les chansons où il célébrait Héloïse ont malheureusement péri ; et, quoique la popularité dont elles jouissaient ait pu tenir uniquement à la

(1) Si nous ne nous trompons, la cause première de ce livre de philosophie fut la nécessité de quelques études pour un drame historique sur Abailard qui, quoique terminé depuis longtemps et lu dans plusieurs salons, est encore inédit.

(2) La découverte que l'on a faite, il y a quatre ans, des hymnes qu'il avait composees pour l'office du Paraclet, doit empêcher de perdre toute espérance : le ms. qui les contient avait été pendant plusieurs années à la Bibliothèque royale de Paris, dont il porte encore le timbre, et personne ne s'etait douté de ce qu'il contenait.

(3) Abailard dit lui-même : « Quorum (amatoriorum) etiam carminum pleraque adhuc in multis, sicut et ipse nosti, frequentantur et decantantur regionibus, ab his maxime quos vita similis oblectat ; » *Opera*, p. 12. Les expressions d'Heloïse sont encore plus significatives : « Amatorio metro vel rhythmo composita reliquisti carmina quae, prae nimia suavitate tam dictaminis quam cantus saepius frequentata, tuum in ore omnium nomen incessanter tenebant ; » *Ibidem*, p. 46.

(4) Voyez ses sermons et, entre autres, celui *De sancto Joanne evangelista*.

musique qui les accompagnait, et qu'elle ne nous soit attestée que par son propre témoignage et la parole encore plus suspecte de sa maîtresse, ce n'en est pas moins une raison suffisante pour ne pas les comprendre dans le jugement peu favorable que l'on porterait des autres. Une critique circonspecte doit reconnaître l'insuffisance des documents que l'on possède aujourd'hui, et se borner à l'appréciation partielle de quelques pièces, cachées dans des recueils peu lus en France, ou complètement inédites.

Dans le quatrième livre de son *Elucidatorium ecclesiasticum*, Clichtovaeus a publié une prose, en l'honneur de la Vierge, que sur la foi de Demochares (1) et de Bellote (2) il attribue à Abailard, et du Chesne l'a réimprimée dans le recueil de ses œuvres (3), probablement d'après un autre manuscrit, puisqu'il a ajouté une strophe à l'édition de Clichtovaeus.

Mittit ad Virginem,
non quemvis angelum,
sed Fortitudinem,
suum archangelum,
amator hominis.

Fortem expediat
pro nobis nuntium,
naturae faciat
ut praejudicium
in partu virginis !

Naturam superet
natus rex gloriae,
regnet et imperet,
et zima scoriae

(1) *De observatione missae*, ch. 15.

(2) *Ritus ecclesiae laudunensis*, Observat., p. 414, note 6.

(3) P. 1137.

tollat de medio (1)!

Superbientium
terat fastigia,
colla sublimium
calcans vi propria,
potens in praelio!

Foras ejiciat
mundanum principem,
matremque faciat
secum participem
patris imperii!

Exi qui mitteris
haec dona dicere,
revela veteris
velamen literae
virtute nuntii.

Accede, nuntia;
dic : Ave cominus;
dic : Plena gratia;
dic : Tecum Dominus,
et dic : Ne timeas.

Virgo, suscipias
Dei depositum,
in quo perficias
casta propositum,
et votum teneas!

(1) Peut-être faut-il écrire *zimam* ou même *zymam*, du grec ζυμη, Ferment, voyez du Cange, *Glossarium*, t. VI, col. 1802, et Carpentier, *Supplementum*, t. III, col. 1253. *E medio tollere* se trouve déjà dans Térence, *Phormio*, act. V, scèn. VII, v. 74, et scèn. VIII, v. 30 : cette expression se rattache sans doute à des croyances cosmogoniques que les anciens Scandinaves avaient conservées. Ils reconnaissaient l'*Asgard*, l'habitation des Ases, le ciel; le *Midgard*, l'habitation du milieu, la terre, et l'*Utgard*, la dernière habitation, le séjour des esprits malfaisants.

Audit et suspicit
puella nuntium ;
credit et concipit
et parit filium ,
sed admirabilem (1) ;

Consiliarium
humani generis
et Deum fortium
patremque posteris
in pace stabilem.

Cujus stabilitas
nos reddat stabiles ,
ne nos labilitas
humana labiles
secum praecipitet ;

Sed dator veniae ,
concessa venia ,
per matrem gratiae ,
obtenta gratia ,
in nobis habitet !

Natura premitur
in partu virginis ,
rex regum nascitur ,
vim celans numinis ,
et rector superum (2).

Qui nobis tribuat
peccati veniam ,
reatus diluat
et donet patriam
in arce siderum !

(1) Les deux strophes correspondantes n'étaient pas, comme on voit, seulement liées par le rhythme ; elles l'étaient quelquefois aussi par le sens et par la grammaire.

(2) C'est la strophe qui ne se trouve que dans du Chesne.

Aucun caractère particulier ne distingue ce cantique ecclésiastique des autres proses du XII[e] siècle ; c'est la même facilité de style, la même richesse de rime, les mêmes jeux de mots puérils, la même vulgarité d'idées. Rien n'y rappelle l'inspiration d'un poëte et ne porte l'empreinte d'une imagination réellement enthousiaste : c'est le thème inintelligent d'un moine, et non la prière, nous ne dirons pas d'un philosophe, mais d'un homme convaincu de la vérité de ses paroles (1). On ne peut pas même remarquer le soin constant avec lequel l'auteur a évité le concours des voyelles, et l'accentuation de l'avant-dernière syllabe de chaque vers (2); l'habitude du chant en avait fait une indispensable nécessité à toutes les oreilles sensibles à l'harmonie.

Martenne a publié comme l'ouvrage d'Abailard (3) un rhythme sur la sainte Trinité, que Beaugendre et Hommey avaient attribué à Hildebert. L'assertion formelle d'un vieux manuscrit de l'abbaye du Bec lui avait paru d'une incontestable autorité; mais probablement l'opinion de Beaugendre (4) s'appuyait aussi sur quelque ancien témoignage, et les deux manuscrits de la Bibliothèque royale, où se trouve ce poëme, n'en indiquent pas l'auteur (5). Les poésies ecclésiastiques de ce temps ont un caractère trop général et trop *impersonnel;* elles se rapprochent trop de la poésie populaire pour qu'il soit possible d'en déterminer les auteurs par les formes du style et la nature des idées. Peut-être cependant le commencement de ce rhythme convient-il mieux aux subtilités habituelles de l'esprit d'Abailard qu'à l'imagination facile et abondante de Hildebert.

A et Ω (6), magne Deus !

(1) Selon dom Gervaise, Abailard aurait composé cette prose lors de sa première retraite à Saint-Denis.

(2) Nous prenons ici le mot *vers* dans son acception vulgaire et non dans le sens philosophique du mot.

(3) *Amplissima collectio*, t. IX, col. 1091-1096.

(4) *Hildeberti opera*, col. 1337.

(5) Fonds de Saint-Victor, nº 537, folio 1, recto, et fonds de Saint-Germain latin, nº 376, fol. 179, verso.

(6) Ce vers prouve que l'auteur de ce poëme regardait, même dans la versification rhythmique, que la longue équivalait à deux brèves ; il faut lire pour la mesure A et oo.

heli, heli, Deus meus,
Cujus virtus totum posse,
cujus sensus totum nosse,
Cujus esse summum bonum,
cujus opus quidquid bonum!
Super cuncta, subtus cuncta,
extra cuncta, intra cuncta;
Intra cuncta nec inclusus,
extra cuncta nec exclusus,
Subter cuncta nec subtractus,
super cuncta nec elatus.

Un autre passage prouve une grande habitude de la versification rhythmique et une certaine puissance poétique que l'on retrouve dans les vers d'Abailard.

Reus mortis non despero,
sed in morte vitam quaero.
Quo te placem nil praetendo,
nisi fidem quam defendo.
Fidem vides, hanc imploro,
leva fascem quo laboro.
Per hoc sacrum cataplasma
convalescat aegrum plasma,
Extra portam jam delatum,
jam foetantem tumulatum,
Vitta ligat, lapis urget,
sed, si jubes, hic resurget.
Jube, lapis revolvetur;
jube, vitta dirumpetur;
Exiturus nescit moras,
postquam clamas: Exi foras.
In hoc salo mea ratis
infestatur a piratis;
Hinc assultus, inde fluctus,

hinc et inde mors et luctus;
Sed tu, Bone nauta, veni,
preme ventos; mare leni;
Fac abscedant hi piratae;
duc ad portum, salva rate (1).

Quand on se rappelle qu'Abailard fut accusé de professer des doctrines hérétiques sur la Trinité, on ne peut s'empêcher de regarder ces quatre vers :

Hoc est fides orthodoxa;
non hic error, sive noxa;
Sicut dico, sic et credo,
nec in pravam partem cedo,

qui suivent une exposition très-canonique de sa croyance, comme une preuve fort vraisemblable qu'il est réellement l'auteur de ce rhythme.

Un manuscrit de la Bibliothèque royale, que personne n'avait encore remarqué, contient une autre pièce qu'il attribue à Abailard (2), et ce témoignage mérite d'autant plus d'attention, que la forme des caractères ne permet pas de le croire postérieur au XIIe siècle. Aussi, malgré la complète nullité des idées et la puérilité de ses recherches rhythmiques, croyons-nous devoir publier en entier cette Prière à la Vierge :

Lux orientalis et amica Dei specialis;
Aula salutaris; genitrix pacis generalis;
Virgo triumphalis; persona magisterialis;
Regula moralis; regina puerperialis;
Femina regalis; fidei calor esrigialis (3);
Foedere sponsalis, sed nulli con(n)ubialis,

(1) Cette pièce offre une particularité fort remarquable; les vers y sont divisés en deux parties égales par une césure après la quatrième syllabe.

(2) *Versus magistri Petri Abaelardi*; fonds de Sorbonne, nº 1739, non pagine.

(3) Peut-être faut-il lire *efficialis* qui n'est pas non plus indique dans la nouvelle edition de du Cange; mais on y trouve *Efficialiter* avec le sens d'*Efficaciter*.

Nec naturalis usus pariendo jugalis (1);
Spes mea causalis; mediatris (l. mediatrix) sola vocalis;
Munere pluralis largaque manu venialis;
Hostia paschalis, cujus fuit alta sub alis
Gloria vitalis; salvatio spiritualis;
Os medicinalis; placatio subsidialis;
Mentio festalis; operaria prodigialis,
Dextra maritalis quam non tetigit socialis,
Sed neque rivalis se miscuit officialis
(Sic immortalis fuit actio spiritualis
Nullaque carnalis corruptio, foeda sodalis);
Flos, rosa vernalis, in fructu perpetualis,
Cujus odor suavis vitiis est exitialis;
Stella diurnalis; reverentia catholicalis,
Mentibus humanis non est laus cujus inanis;
Mons (?) rationalis et Christi collateralis;
Plus quam regalis, quia non erit altera talis,
Nec fuit aequalis, tam fortis et imperialis;
Mater ovans regis, in cujus lumine degis,
Qui dat in aure gregis divinae dogmata legis;
Nobilis, insignis, memorabilis, inclyta, mitis,
Strenua, sublimis et tota potenter herilis;
Jure cluens prole, pariens tamen absque dolore;
splendidior sole; coelesti plena decore;
Fac fore me jure sine fine tuae geniturae!

Cette hymne est suivie, dans le manuscrit, d'un autre poëme de quatre-vingts vers, à la louange de la sainte Vierge, dont le rhythme n'est pas moins recherché : comme il n'offre d'intérêt d'aucune espèce et que le nom de l'auteur n'y est pas expressément indiqué, nous nous bornerons à en publier le commencement :

Pauca loqui cupio, laudando Dei genitricem;

(1) Sans doute pour *jugo submissa* : cette interprétation ne se trouve pas dans la nouvelle édition de du Cange; mais Papias donne *jugo apta*.

ipsam nempe scio reddere posse vicem ;
Sed culpae velle retrahunt et pondus earum :
has, Virgo, pelle, me leviando parum ,
Quatinus exprimere valeam quae sunt tibi grata,
et mala respuere sedulitate rara (l. rata).
Eva suam prolem mul(c)tavit morte severa ,
quam solvit (l. solvis) molem prole salutifera.
Tu Patriarcharum fueras promissa choreis
atque Prophetarum lucidius cuneis.
Virgo concipiet parietque, refert Ysayas ;
qui legit inveniet saepius haec alias.

L'Histoire littéraire de la France avait déjà fait connaître les six premiers distiques des *Avis d'Abailard à son fils* (1), et M. Cousin (2), M. Thomas Wright (3) et M. Dareste (4) les ont publiés en entier d'après trois manuscrits différents, sans élever aucun doute sur leur authenticité. La lecture des deux premiers vers a dû faire croire d'abord qu'Abailard en était l'auteur :

Astralabi fili, vitae dulcedo paternae,
doctrinae studio pauca relinquo tuae ;

mais, si nous ne trompons, un examen plus réfléchi oblige bientôt de ne pas s'arrêter à une conjecture qui ne s'appuie que sur une preuve aussi légère. D'abord, rien n'était plus commun pendant le moyen âge que de donner aux préceptes moraux la forme d'une leçon paternelle (5) ; on croyait inspirer plus de confiance en les mettant dans la bouche d'un père éclairé par l'expérience et animé par l'amour de ses enfants. Souvent aussi on évoquait des personnages renommés pour leur sagesse, et l'on plaçait ses conseils sous l'autorité de leur nom : on composait des *Enseignements d'Aristote* et des *Distiques de Caton*.

(1) T. XII, p. 134.

(2) *Fragments philosophiques*, t. II, p. 440, deuxième édition.

(3) *Reliquiae antiquae*, t. I, p. 15.

(4) *Bibliothèque de l'École des chartes*, IIe série, t. II, p. 407.

(5) Le *Doctrina clericalis* de Petrus Alphonsi, le *Castoiement d'un père à son fils*, etc.

Abailard avait trop profondément remué son siècle pour que sa célébrité ne lui survécût pas quelques années ; quand on conservait encore le souvenir de son talent et le respect de sa parole, il se trouva un mauvais versificateur qui réunit ensemble ces deux idées et imagina les *Avis d'Abailard à son fils*. Des considérations de toute espèce prouvent qu'on ne doit voir dans le premier distique qu'une fiction poétique. Il serait étrange que dans une pièce morale, au moment même où il rentrait dans un monastère (1), Abailard eût substitué au nom chrétien de son fils un surnom de fantaisie qui ne pouvait lui rappeler que de pénibles ressouvenirs (2), et le *vitae dulcedo paternae* se comprend mal sous la plume d'un moine qui avait renoncé aux douceurs de la famille, et n'a pas eu un seul souvenir pour son fils dans les œuvres volumineuses qui nous sont parvenues (3). On chercherait inutilement dans ces vers quelque trace de la tendresse inquiète d'un père et de l'intelligence éclairée d'un penseur : ce sont les préceptes usés d'une morale vulgaire (4) qui se suivent sans méthode, en manifestant à chaque instant l'esprit étroit (5) et le cœur desséché (6) d'un cénobite. Le style

(1) On a prétendu qu'Abailard avait fait ce poëme lorsque, après avoir été chassé de Reims, il alla se réfugier une seconde fois à Saint-Denis.

(2) C'était Héloïse qui l'avait donné.

(3) On lit dans le nécrologe du Paraclet : IV cal. nov. obiit Petrus Astralabius magistri nostri Petri filius; mais l'année est complétement inconnue, et quoique la *Biographie universelle* et plusieurs écrivains aient dit qu'il mourut dans un âge peu avancé, on ne peut tirer de cette circonstance une nouvelle preuve à l'appui de notre opinion; car, dans une lettre écrite par Heloise à Pierre-le-Vénérable pour le remercier de lui avoir envoyé les restes d'Abailard, elle lui demanda un bénéfice pour son fils : « Memineritis, et amore Dei et nostri, Astralabii vestri, ut aliquam ei, vel a parisiensi, vel alio quolibet episcopo, praebendam acquiratis; » *Abaelardi opera*, p. 343.

(4) Ne tibi dilecti jures in verba magistri.

V. 11.

Instabilis lunae stultus mutatur ad instar;
sicut sol sapiens permanet ipse sibi.

V. 21.

Filius est sapiens benedictio multa parentum.

V. 31.

Nous nous servons dans toutes nos citations de l'edition de M. Wright.

(5) Sit tibi, quaeso, frequens scripturae lectio sacrae;
caetera si qua legas, omnia praeter eam.

V. 51.

(6) Luxuriae nimis est mulieri grata voluptas,
si plus quam fratrem diligat illa virum.
Si sua quam mater cuiquam sit carior uxor,
constat naturam cedere luxuriae.

V. 247.

Comme les autres moralistes *réguliers* du moyen âge, l'auteur de ces vers est d'une grossiereté pour les femmes que certainement Abailard ne se fût pas permise :

Si post conceptum pecudum satiata libido
ferre mare(m) nolit, quid mulier QUID agitat?

V. 190.

Il faut sans doute supprimer le second

n'a point la facilité et l'espèce d'élégance qui distinguent les autres poésies d'Abailard (1), et une versification embarrassée trahit à chaque instant l'ignorante inexpérience de l'auteur. L'affectation puérile à renfermer dans chaque distique un précepte complet, ne s'explique que par l'impuissance de mettre aucun intérêt dans le fond des idées ou la servile imitation d'un poëme du même genre (2), et nous y trouverions une raison suffisante pour ne pas attribuer cette triste compilation à un homme si jaloux de son indépendance, que dans un siècle de foi religieuse il protesta audacieusement contre l'autorité du dogme lui-même, et poussa l'originalité jusqu'à l'inconsistance et la bizarrerie. D'ailleurs, tous les manuscrits diffèrent profondément les uns des autres, et l'œuvre d'une intelligence, dont les plus grands ennemis ne contestaient pas la supériorité, eût été certainement trop respectée pour devenir, quelques années seulement après sa mort (3), un thème abandonné à la fantaisie des mauvais versificateurs qui la défiguraient à l'envi par des additions, des suppressions et des déplacements également dénués de raison (4). Les deux manuscrits du British Museum sont les plus semblables, et cependant l'ordre des vers y est diffé-

quid, ou le remplacer par *quae*; il y a dans l'édition de M. Cousin *quid agat*, qui ne forme aucun sens. Ces deux vers manquent dans le texte de M. Dareste et dans le ms. de la B. R., dont nous aurons bientôt à parler très-longuement.

(1) Nous citerons, comme exemples d'une mauvaise latinité, *tibi dilecti*, v. 11 : *linguosa*, v. 197 et 199; *catus*, v. 227; mais nous devons reconnaître qu'Abailard n'évitait pas toujours les barbarismes.

(2) On connaît jusqu'à quatre traductions en vers français des Distiques de Caton, et plusieurs autres poëmes latins ont été composés sur le même plan : le *Floretus*, attribué par erreur à saint Bernard et traduit deux fois en français ; le *Moretus* (1509, in-4o) et le *Facetus* (B. R. fonds de Saint-Victor, no 444), que l'on attribue sans preuve suffisante à Jean de Garlande et à Thays, Recteur de l'Université de Paris pendant le XIIe siècle. Publié souvent dans les premiers temps de l'imprimerie, il vient d'être réimprimé par M. Wiggert dans son *Zweytes Scherflein*, p. 6-22, et il y en a trois traductions en vers allemands et une en vers français par Jacques de la Hogue, que nous ne connaissons que par La Croix du Maine, *Bibliothèque françoise*, p. 189.

(3) Selon M. Wright, le ms. Burneyen serait du XIIe ou du XIVe siècle, et le ms. Cottonien paraîtrait un peu plus vieux ; quant au ms. de Saint-Omer, on le croit de la fin du XIIe ou des premières années du XIIIe siècle.

(4) Les auteurs de ces préceptes moraux attachaient si peu d'importance à la valeur littéraire, qu'ils ne craignaient pas de répéter presque littéralement le même vers en lui donnant un sens différent : ainsi on lit dans le texte de Saint-Omer, v. 420 :

In cunctis sapiens tam tempora quam loca pensat,

et v. 448 :

In dandis (l. dando) sapiens tam tempora quam loca [pensat

rent (1), les variantes sont nombreuses (2) et les 39 derniers vers du manuscrit Burneyen (3) manquent entièrement dans le texte de la Bibliothèque Cottonienne (4). Au lieu des 267 vers que produit cette augmentation, le manuscrit de Saint-Omer (5) en a 451, et la différence est encore bien plus grande que ne l'indiquent ces deux chiffres; car il y a dans le manuscrit Cottonien 92 vers qui ne s'y trouvent pas, et l'autre n'en a pas moins de 125. Le quatrième manuscrit, que jusqu'ici personne n'avait remarqué, appartient à la Bibliothèque royale (6) : c'est un in-16, en parchemin, dont l'écriture a les caractères ordinaires du XIV[e] siècle. Il ne contient avec cette pièce que le poëme légendaire sur Mahomet, et une main, probablement du XVII[e] siècle, les y attribue tous deux à Waltharius. Le texte, beaucoup meilleur que celui de Saint-Omer (7), ne suit pas constamment le même ordre (8) et a reçu une nouvelle augmentation de douze vers. Quatre se retrouvent dans les deux manuscrits du British Museum :

> Quae se luxuriae gratis supponit, amica
> censetur; meretrix, quae pretio gerit hoc.

(1) Les vers 127-162 de l'édition de M. Cousin sont les vers 191-226 dans celle de M. Wright.

(2) Elles ont été indiquées par M. Wright, *Reliquiae antiquae*, t. I, p. 15-20, et relevées par M. Dareste, *Bibliothèque de l'École des chartes*, II[e] série, t. II, p. 419-420.

(3) N° 216, fol. 100, verso.

(4) Vitel. C. VIII, fol. 18, recto.

(5) N° 115; il provient de l'abbaye de Clairmarais.

(6) Supplément latin, n° 328.

(7) Nous indiquerons seulement les variantes qui améliorent le texte : v. 31 : *nondum*, lisez *non*; v. 49 : *quod possit*, l. *quod prosit*; v. 66 : *hic est*, l. *erit*; v. 68 : *praeminet*, l. *pertinet*; v. 70 : *perpeti*, l. *populi*; v. 80 : *vitii*, l. *vitium*; v. 82 : *rem*, l. *remque*; v. 98 : *si qua est*, l. *si quid est*; v. 138, *cum*, l. *quem*; v. 161 : *cumque*, l. *cuique*; v. 167 : *quae mala*, l. *sed mala*; v. 210 : *secus*, l. *sanctus*; v. 216 : *tunc*, l. *tamen*; v. 219 : *conducat amica*, l. *conducat amicum*; v. 231 : *pius*, l. *prius*; v. 242 : *tunc*, l. *tamen*; v. 280 : *obruit*, l. *obruitur*; v. 286 : *nitere*, l. *utere*; v. 289 : *metiri*, l. *mentiri*; v. 345 : *ipse*, l. *iste*; v. 384 : *largum*, *parcum*, l. *parcum*, *largum*; v. 403 : *nota*, l. *vota*; v. 406 : *multa*, l. *multum*; v. 407 : *ars velut*, l. *et velut*; v. 448 : *dandis*, l. *dando*. Il y a un vers dont le sens est tout à fait différent; mais le texte de Saint-Omer est préférable : c'est le 226[e] :

> Bella gerant juvenes, seniores consilientur :
> hos quid agant illi constituisse decet.

Le ms. de Paris remplace ce dernier vers par celui-ci :

> hoc quid agant alii contleuisse decet.

(8) Les vers 21-22 et 23-24 sont transposés; le v. 128 du texte imprimé est rejeté dans le ms. après le v. 176, et les v. 209 212 sont mieux rangés dans le ms.

In vitio tamen hoc ardentior illa videtur,
quae praeter sordes suscipit inde nihil (1),

deux ne sont que dans le manuscrit du fonds de Burney :

Quo fuit asperior quae postea nupsit amanti,
tanto gratior est ipsa futura viro (2);

et les six autres sont entièrement nouveaux :

Si non dormierit tecum tristabitur uxor;
si contra sopis turpia multa dabit (3).
Qualiter hanc autem censes debere vocari
quae sordes etiam comparat hoc pretio (4)?
Femineus coitus fructum pariendo reportat;
polluitur tantum dum sodomita coit (5).

Mais en revanche il y a dans le manuscrit de Saint-Omer un distique qui lui est propre :

Maxima sobrietas, tam virtus quam medicina,
cor simul et corpus conferet incolume (6).

Enfin il y a, surtout dans les deux derniers manuscrits, des vers hexamètres qui, sans être suivis de leur complément métrique, forment un sens qui ne laisse rien à désirer à la pensée (7), et un littérateur aussi instruit qu'Abailard n'eût certainement pas violé les premiers principes de la versification, en les introduisant ainsi au milieu d'une pièce en vers élégiaques.

L'Histoire littéraire avait aussi parlé de la complainte d'Abailard sur Dina et en avait même cité les premiers vers (8); mais M. Greith l'a trouvée en entier dans un manuscrit du Vatican, et l'a publiée avec cinq autres du même genre (9) : *Planctus*

(1) V. 181-185, éd. de M. Wright. Après le v. 173 de l'imprimé, il y a huit vers intercalés, et ces quatre là sont au milieu.

(2) V. 239 : ce distique commence l'interpollation dont nous parlions dans la note precédente.

(3) Ces deux vers ont été intercalés après le v. 165.

(4) Ce distique termine l'intercalation de huit vers.

(5) Après le v. 175.

(6) V. 223 et 224.

(7) V. 176, 253, 298, 377, 420 et 425.

(8) T. XI!, p. 131.

(9) *Spicilegium vaticanum*, p. 125-131.

Jacob super filios suos; Planctus virginum Israelis (sic) *super filia* (sic) *Jephtae Galaditae; Planctus Israel super Samson; Planctus David super Abner*, *filio* (sic) *Ner*, *quem Joab occidit* (1) et *Planctus David super Saul et Jonathan* (2). Ces complaintes devaient sans doute leur principal mérite à la musique qu'Abailard y avait ajoutée : car la facilité de la rime était une qualité trop vulgaire pour qu'on y attachât un grand prix ; et il n'y avait rien dans l'éclat des idées, dans l'éloquence ou la pureté du style (3), ni dans la forme de la versification qui les distinguât des autres chansons du XII[e] siècle. L'intérêt du sujet aurait suffi, si, comme l'a dit M. Greith (4), Abailard y avait chanté son amour pour Héloïse sous des noms symboliques ; mais il ne faut qu'en parcourir une seule pour reconnaître aussitôt que ces prétendues chansons d'amour ne sont que des cantiques religieux sur différents sujets empruntés à la Bible. Comme dans les proses ecclésiastiques, le rhythme n'y a rien de régulier ; il change plusieurs fois dans chaque pièce de mouvement et de caractère ; mais, quelles que soient les modifications qu'il éprouve, toutes les strophes restent liées deux à deux par une harmonie complète : ce sont deux véritables hémistiches rhythmiques, dont les vers correspondants sont composés d'un même nombre de syllabes, et où l'arrangement des rimes est parfaitement sem-

(1) Nous l'avons réimprimé dans nos *Poésies populaires latines antérieures au XII[e] siècle*, p. 174.

(2) Cette dernière pièce n'est pas indiquée dans l'excellent ouvrage de M. Grasse, *Lehrbuch einer Literärgeschichte*, t. II, p. II, 2[e] sec. p. 67.

(3) Ainsi, par exemple, il y a dans le *Planctus Dinae* :

Frustra circumcisio fecit te proselytum
non volens infamiae tollere praeputium.

Nolens aurait donné une syllabe de trop peu au premier hémistiche du second vers. Nous ne nous bornerions pas à cet exemple s'il était possible d'avoir quelque confiance dans la bonté d'une édition qui fourmille de fautes grossières. Les premiers vers de cette complainte :

Abrahae proles,
Israelis nata,
patriarcharum
sanguine clara

auraient dû être imprimés comme dans l'*Histoire littéraire* :

Abrahae proles, Israel nata,
patriarcharum sanguine clara.

Quelques vers plus loin, au lieu de :

Non sic consuistis,
Simeon et Levi,
in eodem facto
nimis crudeles et pii ;

il faut évidemment :

In hoc facto nimis
crudeles et pii.

(4) *Spicilegium vaticanum*, p. 122 ; il dit même, dans la page suivante, que ce sont là les chansons qui avaient rendu si célèbre le nom d'Héloïse.

blable. Nous citerons, comme exemple, la seconde de ces complaintes qui est moins corrompue que les autres :

Infelices filii,
patre nati misero,
novo meo sceleri
talis datur ultio.

Cujus est flagitii
tantum damnum passio ?
Quo peccato merui
hoc feriri gladio ?

Joseph, decus generis,
filiorum gloria,
devoratus bestiis,
morte ruit pessima.

Simeon in vinculis
mea luit crimina ;
post matrem et Benjamin (1),
nunc amisi gaudia.

Joseph, fratrum invidia,
divina pollens gratia,
quae, Fili mi, praesagia
fuerunt illa somnia ?

Quid sol, quid luna, Fili mi,
quid stellae, quid manipuli,
quae mecum diu contuli
gerebant in se mystici (2)?

(1) La rime est ici remplacee par une simple assonance; on en trouve d'assez nombreux exemples dans les poésies du moyen age; voyez nos *Poésies populaires latines antérieures au* XIIe siecle, p. 83, not. 1, et p. 119, not. 3.

(2) Les deux premiers vers de cette strophe font allusion aux songes de Joseph; *Genèse*, ch. XXXVII, v. 7 et 9. *Mystici* signifie Symbolique; voyez l'hymne de saint Hilaire pour le jour de l'Epiphanie; *Jesus refulsit omnium*, str. 3; l'hymne attribuée à saint Ambroise pour le jour de la Pentecôte : *Jam Christus astra ascenderat*, et Romsaeus, *Opera litteraria*, t. III, p. 381.

Posterior natu fratribus,
suis (l. sed) amore prior omnibus,
quem moriens mater Bennonim,
pater gaudens dixit Benjamin (1).

Blanditiis tuis miserum
revelabas patris sennium (l. senium);
fratris mihi reddens speciem
et decore matris faciem.

Pueriles naeniae
super cantus omnes
orbati miseriae
senis erant dulces.

Informes in facie,
teneri sermones,
omnem eloquentiae
favum transcendentes.

Duorum solatia
perditorum maxima
gerebas in te, Fili;
pari pulchritudine
repraesentans utrosque,
reddebas sic me mihi.

Hinc tecum hos perdidi
et plus justo tenui
hanc animam, Fili mi;
aetate tu parvulus,
in dolore maximus,
sicut matri, sic patri.

Deus cui servio,

(1) *Benoni* signifie en hébreu Fils de ma douleur, et *Benjamin*, Fils de ma droite, mon enfant chéri. On retrouvera dans l'avant-dernière strophe une allusion à la signification hébraïque de *Benoni*.

tu nos nobis facito
apud te conjungi (1)!

On savait par la lettre qui précède les sermons d'Abailard qu'il avait composé un recueil d'hymnes et de séquences pour les religieuses du Paraclet (2); mais naguères encore on n'en connaissait aucun manuscrit et on le croyait perdu, lorsque M. Émile Gachet l'a retrouvé dans un volume in-16, en parchemin, qui n'a que quatre-vingt-seize feuilles, de trente lignes chacune. Ce précieux manuscrit, qui contient douze pièces d'écriture différente, mais conservant toujours les caractères du XIIe ou du XIIIe siècle, appartient à la Bibliothèque de Bourgogne (3). La partie qui est d'Abailard, commence au folio 81, et ne finit qu'avec le manuscrit : elle est inscrite sous le nº 10158 dans l'Inventaire de M. Marchal, et se compose d'une lettre divisée en trois longs fragments, où il expose à Héloïse ses idées sur l'hymnologie (4), et de quatre-vingt-dix-sept hymnes dont la dernière est restée incomplète. Cette circonstance prouverait donc que nous ne possédons plus le recueil entier quand Abailard n'aurait pas dit dans sa lettre d'envoi : « His vel consimilibus vestrarum persuasionibus rationum ad scribendos per totum anni circulum hymnos animum nostrum vestrae reverentia sanctitatis compulit. » Comme toutes ces hymnes sont encore inédites, on pouvait espérer y trouver enfin les données nécessaires pour une appréciation complète du talent poétique d'Abai-

(1) Pour indiquer la fin d'une tirade où d'une pièce, on laissait quelquefois le rhythme incomplet; voyez la Chronique provençale de Guilhem de Tudela, *Amis et Amiles*, *Girar de Viane*, le *Doctrina christiana* espagnol, l'*Ecken Ausfahrt* de Seppen von Eppishusen, etc. Le vers qui n'était plus lié par la rime avec aucun autre, avait même, dans plusieurs langues, un nom particulier; on l'appelait en flamand *Steert*, Queue, et en allemand *Waise*, Orphelin; voyez notre *Essai philosophique sur la versification*, p. 124.

(2) Libello quodam hymnorum vel sequentiarum a me nuper precibus tuis consummato; *Opera*, p. 729.

(3) Cette bibliothèque, ainsi appelée de ses anciens possesseurs, les ducs de Bourgogne, est maintenant à Bruxelles, où elle forme une partie de la Bibliothèque royale.

(4) M. Émile Gachet en a d'abord publié une partie à Bruxelles dans sa *Notice sur un manuscrit de la Bibliothèque royale*; M. Le Noble l'a réimprimée à peu près en même temps dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. III, p. 177, et l'a donnée en entier dans les *Annales de philosophie chrétienne*.

lard, mais leur lecture est loin de confirmer cette espérance; il n'y a rien, ni dans la couleur du style, ni dans la nature des idées, qui les distingue des proses d'Adam de Saint-Victor et des autres hymnographes du XII[e] siècle. Peut-être seulement la versification est-elle moins irrégulière, et le style conserve-t-il habituellement plus de naturel et de gravité; mais ces différences sont si peu caractéristiques et les mêmes pensées se reproduisent dans toutes les pièces de ce genre avec une si constante uniformité, que nous croirions volontiers que le poëte voulait s'y cacher derrière le chrétien, et bornait toutes ses prétentions à rappeler au souvenir des fidèles les livres saints, ou d'anciens cantiques consacrés depuis longtemps au culte. Quelle que soit l'intelligence que l'on y mette, un choix de poésies nous semble un mauvais moyen de caractériser la manière d'un auteur; on préfère involontairement celles qui s'accordent plus entièrement avec le jugement que l'on en porte, et souvent le lecteur attribue ces préoccupations naturelles à une partialité systématique. Nous citerons donc au hasard les huit premières hymnes (1); cette apparente indifférence est ici d'autant plus à sa place que, si nous en exceptons des variétés de rhythme que nous nous réservons de faire connaître, il serait impossible de trouver dans un pareil recueil aucune raison qui déterminât des préférences légitimes (2).

I.

Universorum conditor,
conditorum dispositor,
universa te laudent condita,
glorificent cuncta disposita!

(1) Ce sont les seules dont la copie soit entre nos mains, mais nous en aurions fait transcrire un plus grand nombre, si nous l'avions cru nécessaire.

(2) Ce manuscrit était prêté à M. Cousin, lorsque nous sommes allé à Bruxelles pour l'étudier, et, malgré le voyage que nous venions de faire dans ce seul but, et l'autorisation qu'avait bien voulu nous donner le ministre de l'Intérieur belge, M. Cousin a refusé de nous en laisser prendre communication chez lui. C'est à l'obligeance de M. Émile Gachet que nous devons la copie que l'on va lire.

Instrumento non indigens,
neque thema discutiens,
solo cuncta comples imperio;
dicis : Fiant ! et fiunt illico.

Auctor es praestantissimus,
omnipotens nec hemulus (l. aemulus);
tantum ergo quae (1) facis omnia,
quantum decet facis eximia.

Cujus enim judicium
non censet huic imperium (2),
qui commodum scienter subtrahit,
quod nec gravat tandem nec minuit?

Fit ergo mundus optimus
ac perfectus in omnibus;
fit pondere, mensura, numero,
ne vacillet in quoquam ratio.

Opus dignum opifice,
pulchrum, indissolubile,
ad exemplar fit perfectissimum,
instar cuncta concludens optimum.

Nec minore disponitur
bonitate quam conditur;
quidquid male gerit iniquitas,
summa bene disponit aequitas.

S t perpes Deo gloria,
ex quo sunt quae sunt omnia!
ipsum cuncta per quem sunt praedicent,
ipsi semper in quo sunt jubilent! Amen.

(1) *Sunt* est sous-entendu; voyez la dernière strophe.

(2) Il y a dans notre copie *illum imperium* et un *q* dont la queue est barrée, probablement *quam*; ce qui ne forme aucun sens et donne au second vers une syllabe de trop; mais la restitution que nous proposons nous semble fort suspecte.



II.

Deus, qui tuos erudis
testamentorum paginis,
ex eorum intelligentiae
cantus nostros condis dulcedine.

Tibi sit acceptabile,
nobis sic fiet utile,
quod de tuis solvemus laudibus,
si quod sonat intellexerimus!

Triplex intelligentia
diversa praebet fercula;
delitiis abundat variis
sacrae mensa Scripturae fertilis.

Alunt parvos historica,
pascunt adultos mystica,
perfectorum fermenti studio
suscipitur moralis lectio.

Illis fides astruitur,
ex hac fructus colligitur,
fructus hic est et consummatio
quam des nobis, morum instructio.

Haec nobis, Deus, fercula
tua paravit gratia,
ut his nostra peregrinatio
sustentetur quasi viatico.

Sit perpes Deo gloria, etc.

III.

In ortum mundi sensilis
mundus intelligibilis,

coelo simul et terra condito,
de divino jam prodit animo.

Coelum mox spiritalibus
redimitum est civibus;
haec auctorem suum laudantia
matutina sunt illa sidera.

Tellus inanis, vacua,
latebat aquis obsita;
hac (hanc?) facies profundi gurgitis
caligabat obductis tenebris.

Aqua (l. Aquam) fovens, vivificus
jam incumbebat spiritus,
ut hinc aquae jam tunc conciperent
unde prolem nunc sacram parerent.

Mundi quoque primordia (1)
lucis venustans gratia,
dixit Deus : Sit lux ! et facta est,
a tenebris inde divisa est.

Sit perpes Deo gloria, etc.

IV.

In coeterno Dominus
verbo dixit altissimus :
Firmamentum sit interpositum
ut dividat aquarum medium.

Dictum effectus sequitur,
abyssus interciditur;
jacentibus aquis inferius,
suspenduntur aquae superius.

(1) Il y a dans notre copie *In mundi qq;* peut-être *quaeque*.

Quibus has aquas usibus
reservat, novit Dominus;
constat autem et haec et caetera
nobis esse, non sibi condita.

Nostris necessitatibus
providetur in omnibus;
pro singulis a nobis Domino
gratiarum debetur actio.

Sit perpes Deo gloria, etc.

V.

Ad laudes, die tertia[1],
nos ejus monent opera;
congregatis inferioribus
aquis, terram detexit Dominus.

Terra detecta pululat (l. pullulat)
herbam, et lignum germinat;
omne genus herbae producitur,
omne ligni genus emittitur.

In terra terrae principem
collocaturus hominem,
locum Deus ornando praeparat,
vitae nostrae quem usus postulat.

Recusamur in omnibus
si factorem contemnimus;
rationem pro cunctis exigit
is qui cuncta pro nobis condidit.

Disseptat (l. Disceptat) mundus contra nos,
factus, ornatus propter nos,
si nos Deo non subdat (*sic*) gratia
quibus ipse subjecit omnia.

Placemus ipsum laudibus,
quem irritamus actibus !
Quanta laudis sit immolatio
nos Psalmorum docet instructio.

Sit perpes Deo gloria, etc.

VI.

Ornarunt terram germina,
nunc coelum luminaria ;
sole, luna, stellis depingitur,
quorum multus usus cognoscitur.

Lucem distingunt, tempora
sunt in signa certissima ;
cuncta fere terrarum commoda
planetarum ministrat physica.

Haec quaque parte condita
sursum, Homo, considera ;
esse tuam et coeli regio
se fatetur horum servitio.

Sole calet in hieme
qui caret ignis munere ;
pro nocturnae lucernae gratia
pauper habet lunam et sidera.

Stratis dives eburneis,
pauper jacet gramineis ;
hinc avium oblectant cantica,
inde florum spirat flagrantia.

Impensis, Dives, nimiis
domum casuram construis ;
falso sole pingis testudinem,
falsis stellis in coeli speciem.

In vera coeli camera
pauper jacet pulcherrima;
vero sole, veris sideribus,
istam illi depinxit Dominus.

Opus magis eximium
est naturae quam hominum;
quod nec labor nec sumptus praeparat,
nec vetustas solvendo dissipat.

Ministrat homo diviti,
angelus autem pauperi,
ut hinc quoque constet coelestia
quam sint nobis a Deo subdita.

Sit perpes Deo gloria, etc.

VII.

Ornatis luce partibus
mundi superioribus,
loca restat ornandum infima.
ex his (1) quibus lux est jam condita.

Educunt aquae reptile,
producunt et volatile;
uno jussu pisces et volucres
prodierunt in suas species.

Simul et cete grandia
et parva fiunt ostrea,
uno grypho momento maximus
profectus (l. profertus) est et passer modicus.

(1) *Ex* qui se trouve dans le manuscrit est certainement une faute de copie.

Dixit : Δικαιως (1)! facta sunt ;
mandavit et creata sunt ;
magna simul complet et modica ;
cui sunt aeque cuncta facilia.

Sit perpes Deo gloria, etc.

VIII.

Laus instat sextae feriae,
pro qua debentur aliae,
qua formatur homo novissimus,
praeparatis ei jam omnibus.

Hac in luce terrestria
creantur animantia ;
omne terrae de terra reptile,
omne genus profertur bestiae.

Fit omnium novissimus
homo qui praesit omnibus :
ad hunc cuncta spectabant terminum,
tanquam finem cunctorum unicum.

Summus creator omnium,
in quo summa stat operum !
In hoc omnis expletur termino
consilii divini ratio !

Hoc unum plasma nobile,
in quo resplendit, Domine,
illud tuae decus imaginis
et gloria similitudinis !

(1) Il y a dans le manuscrit διχηω ou διχηως ; nous avons cru devoir y substituer δικαιως : le κ avait à peu près le son du χ, et la diphthongue αι se rapproche en français du son de l'ε long. Cette leçon trouve d'ailleurs sa raison dans la Genèse ; il y a dans l'hébreu *Dieu vit que cela était bon* pour *Dieu créa*, et le grec dit aussi en plusieurs endroits : και ειδεν ὁ θεος, ὁτι καλον.

Vir primum, inde femina
de costa viri condita
postquam viro sopor immittitur,
sacramentum quo magnum geritur.

Dantur his animantia
in potestate caetera;
potiuntur pro tabernaculis
paradisi terris (1) gratissimis.

Sit perpes Deo gloria, etc.

A la dixième hymne le rhythme change, tous les vers ont douze syllabes (2); puis trois vers de dix syllabes s'entrelacent avec un de huit (3); plus loin, ils en ont tous également huit (4); ailleurs, la consonnance devient intérieure (5), et dans une autre partie du recueil, les quatre lignes qui composent la strophe ont, chacune, une mesure différente (6). Un fait d'autant plus remarquable qu'il n'existe pas encore, même dans la poésie française du XIII[e] siècle, c'est que les vers de dix syllabes ont constamment une césure après la quatrième, et l'on trouve déjà un artifice qu'employèrent aussi les poëtes qui écrivaient en langue vulgaire : quelquefois, pour marquer la fin du rhythme, la consonnance, qui formait le caractère le plus sensible de la versification, était entièrement supprimée (7).

(1) Il y a dans notre copie *ipre*; il faut un substantif de deux syllabes qui commence par une consonne et s'accorde avec *gratissimis*.

(2) Voici la dernière strophe qui se reproduit à la fin de toutes les hymnes dont le rhythme est le même :

Perenni Domino perpes sit gloria!
ex quo sunt, per quem sunt, in quo sunt omnia,
ex quo sunt Pater et per quem sunt Filius,
in quo sunt Patris et Filii Spiritus.

(3) Nous citerons encore la strophe qui termine toutes les hymnes semblables, et nous continuerons à donner ce paradigme dans les notes suivantes :

In excelsis sit Deo gloria,
pacis in terra foedera,
quam super his voces angelicae
decantasse noscuntur hodie!

(4) Deo Patri cum Filio,
cum Spiritu paraclito,
ut est una substantia,
sic et una sit gloria!

(5) Pax in terris, in excelsis
sit gloria, sit(que?) summa
regi summo, Patri, Verbo,
Spiritui, per saecula!

(6) Deo Patri gloria,
Filio salus, et victoria
Christo Domini, par honor
per saecula sit Spiritui!

(7) Voyez p. 438, note 1.

A ces poésies rhythmiques il faut ajouter (1) un distique léonin qui termine la seconde lettre d'Abailard à Héloïse :

Vive, vale, vivantque tuae, valeantque sorores,
vivite, sed, Christo quaeso, mei memores (2) !

et un distique :

Arbiter hic ambos reges conjunxit amore,
et tenet illustris stemma ab utroque decus.

composé selon les auteurs du *Gallia christiana* (3) en l'honneur d'Alphonse de Goulaine, seigneur de Bretagne, à qui, pour reconnaître le service qu'il leur avait rendu en rétablissant la paix entre eux, Philippe I, roi de France, et Guillaume II, roi d'Angleterre, auraient accordé le droit de réunir leurs armoiries dans son écusson. Mais le fait qui aurait donné lieu à ce distique est lui-même fort suspect : les armoiries ne devinrent héréditaires que plus tard, et ce fut à une époque encore plus récente que l'on en écartela de différentes sur le même écusson (4). Enfin plusieurs écrivains ont prétendu qu'Abailard avait composé des vers en langue vulgaire (5) ; mais, quelle que soit

(1) Peut-être Abailard avait-il composé aussi des vers philosophiques ; car il dit en parlant des premiers temps de ses amours avec Héloïse : « Ita negligentem et tepidum lectio tunc habebat, ut jam nihil ex ingenio, sed ex usu cuncta proferrem, nec jam nisi recitator pristinorum essem inventorum ; et, si qua invenire liceret carmina, essent amatoria, non philosophiae secreta ; *Opera*, » p. 12. Nous croyons cependant que la virgule serait mieux placée après *liceret*.

(2) *Abaelardi opera*, p. 57.

(3) T. VII, p. 595.

(4) Si nous avions trouvé ces armes du seigneur de Goulaine dans quelque armorial, nous aurions pu prouver l'erreur d'une manière positive : mais il suffit sans doute de rappeler que ce fut Louis VII qui prit le premier *une* fleur de lys dans son sceau, et que la première mention des armes d'Angleterre se trouve dans le récit de la réception de Geoffroi d'Anjou, comme chevalier du Bain, que le moine de Marmoutiers nous a laissé dans sa Chronique. Il est d'ailleurs fort probable qu'un homme aussi lettré qu'Abailard n'eût pas fait une longue du pronom *Hic*.

(5) C'était l'opinion de Dubos, et on lit dans l'*Histoire littéraire*, t. IX, p. 173 : « Abélard fut un des premiers poëtes qui travaillèrent à décrasser et embellir notre poesie. » La même assertion sans preuve se retrouve, t. XII, p. 135, et M. Le Noble a prétendu dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. III, p. 173, que les Bénédictins avaient *prouvé* dans le t. IX, p. 210 (il n'y en est pas question), que les chansons d'Abailard étaient en langue romane. Enfin M. Cousin a écrit dans son Introduction, p. II : « Il faisait en langue vulgaire des chansons qui amusaient les ecoliers et les dames. » Lacombe a même dit par une erreur qu'explique facilement l'opinion de M. Greith : Quelques écrivains ont cru que l'Italie possédait des fragments de ses poésies françoises ; *Dictionnaire du vieux langage françois*, Supplément, p. XV.

l'autorité qui leur appartienne, il est impossible de ne pas refuser son assentiment à une opinion dénuée de tout autre espèce de preuve que la popularité dont paraissent avoir joui les poésies inspirées par l'amour d'Héloïse. « Cum me ad temporales olim voluptates expeteres, — dit-elle elle-même dans sa première lettre à Abailard, — crebris me epistolis visitabas, frequenti carmine tuam in ore omnium Heloissam ponebas. Me plateae omnes, me domus singulae resonabant. » On sait que le goût de la musique était assez développé (1) pour rendre populaires des chansons dont les paroles n'étaient pas généralement comprises. Nous n'en citerons qu'un exemple : saint Martin était un des saints les plus universellement honorés en France et en Allemagne, et dans un temps où les habitants de ces deux pays parlaient des idiomes entièrement différents, Thomas cantipratensis disait dans son Bonum universale de apibus : « Cantus turpissimus de beato Martino, plenus luxuriosis plausibus, per diversas terras Galliae et Teutoniae promulgatus (2). » La facilité d'Abailard à composer des vers latins, l'érudition de sa maîtresse et le dédain que, comme les autres savants du XII[e] siècle, il devait ressentir pour les langues vulgaires (3), ne nous paraissent laisser aucun doute sur l'idiome dont il s'est servi. Peut-être même ne fallait-il que lire avec attention la lettre d'Héloïse pour être persuadé que les poésies érotiques d'Abailard étaient en latin comme les autres : il y en avait, à ce qu'il semble, de métriques et de rhythmiques, *amatorio metro vel rhythmo composita*, et des vers métriques ne pouvaient être écrits dans une langue sans quantité, où toute espèce de mètre était impossible.

(1) Héloïse dit dans la lettre que nous citions tout à l'heure : Duo autem, fateor, tibi specialiter inerant, quibus feminarum quarumlibet animos statim allicere poteras, dictandi videlicet et cantandi gratia; *Opera*, p. 46.

(2) P. 456, éd. de Colvener.

(3) Selon la *Biographia universella*, t. I, p. 18, et M. Le Roux de Lincy, *Chants historiques français*, Part. I, p. vi, Abailard aurait même dit qu'il ne pouvait souffrir les jargons vulgaires; mais nous n'avons pu découvrir ce passage.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Page 10, l. 12 : prouve, lisez : prouvent.

Page 12 : Le sujet assez bisarre de ce petit poëme n'était pas cependant personnel à l'auteur. Prudentius disait déjà :

Ales diei nuntius
lucem propinquam praecinit ;
nos, excitator mentium,
jam Christus ad vitam vocat.

. . . .

Vox ista qua strepunt aves
stantes sub ipso culmine,
paulo antequam lux emicet,
nostri figura est judicis.

Cathemerinôn liber, poëm. 1, dans le *Bibliotheca maxima Patrum*, t. V, p. 998.

Un passage de saint Eucherius, *Formularum spiritalium liber*, ch. 5, est encore plus significatif : Galli nomine designantur praedicatores sancti qui, inter tenebras vitae praesentis, student venturam lucem praedicando quasi cantando nuntiare; dans le *Bibliotheca maxima Patrum*, t. VI, p. 872.

Page 15, note 1, ajoutez : Peut-être, au lieu de *titulantes*, faut-il lire *triturantes*, car il y a dans un vieux rhythme intitulé *Christus ad Sacerdotes* :

Vos estis in area boves triturantes,
prudentes a paleas grana separantes.

Dans Naogeorgus, *Sylva carminum in nostri temporis corruptelas*, p. 25.

Page 32, note 1, l. 6 : *numerari*, lisez : *regnare*.

Page 33, note 5, ajoutez : Le témoignage positif de Naogeorgus (Kirchmeyer) prouve que cet usage existait encore au commencement du XVI[e] siècle :

Ligneus in cunis puer hinc imponitur arae,
Quem circum saltant laeti pueri atque puellae,
Ludicra cantantes in laudem carmina Christi;
Versibus alternis succurrunt organa templi.

Regni papistici l. IV, p. 132, éd. de Bâle, 1553.

Quelquefois même les prières du culte étaient chantées dans les églises sur des airs bouffons : l'air *Que ne vous requinquez-vous, Vieille; que ne vous requinquez-vous donc?* est noté dans plusieurs missels au-dessus du *Magnificat*; Neuré, *Querela ad Gassendum*, p. 53.

Page 51, ajoutez : M. Engelhardt a imprimé dans son ouvrage sur Herrad von Landsperg, cinq autres Noëls latins extraits du *Hortus deliciarum*; nous reproduirons ici le premier, qui nous semble le plus curieux; *Herrad von Landsperg und ihr Werk*, p. 132 :

Ecce venit ex Sion,
qui castiget Babylon,
et conculcet Gabaon,
et exterminet Amon !
Eloi eleison !

De Sion exivit lex
quam dictavit regum rex,
in Judaea mansit fex,
et in Gentibus est lex :
baptizata gaudet plebs.

Natus est in Betleem
qui regat Hierusalem,
donans illis vitae spem,
et conservans genus Sem,
donaturus tandem rem.

Natus (l. Nata?) est ex virgo (l. virga) nux,
de Maria vera lux,
ex Aegypto nobis dux,
cujus virga fuit crux ;
illis salus, nobis plus.

Cecidit in vellus ros ;
natus est ex virgo (l. virga) flos;
virgo peperit, non mos ;
visitavit verbum os,
carne (l. caro) factum propter nos.

Gaudet asinus et bos ;
laudet Dominum (l. Deum) omne os ;
quia periit chaos
inter angelos et nos ;
quia Deus est quod nos !

Page 70, note, ajoutez : M. Giles, qui s'occupe depuis plusieurs années d'une édition des œuvres de saint Thomas Becket, où il a recueilli tous les documents qui peuvent éclairer son histoire, n'a, si nous

en croyons les annonces de son livre, rien trouvé qui detruise ou confirme notre conjecture. Quoiqu'il soit parvenu à réunir treize biographies contemporaines, le travail de Gervasius de Chiebester s'est jusque ici derobé à toutes ses recherches. Au reste, le martyre de saint Thomas Becket était un sujet qui devint trop populaire pour qu'on attache aucune importance à des conjectures basées sur des renseignements aussi vagues. Warton a publié dans son *History of the english poetry*, t. I, p. 19, éd. de M. Price, un extrait d'une Vie en vers anglais, qui remonte à la fin du XIIe siècle, et on lit dans une partie du poëme de Garnier de Pont-Sainte-Maxence, qui ne se trouve pas dans l'édition de M. Bekker :

Tut cel autre romanus c'un ad fet del martyr,
clerc u lai, muine u dame, mult les i ai mentir;
ne le veir ne le plein ne les i oi furnir ;
mes ci porreiz le veir et tut le plein oïr ;
n'isterai de verite pur perdre u pur murir.

B. R. Suppl. français, n° 2636, fol. 3, v°, v. 11.

Page 71, notes, col. 1, l. 1 : Guernes de Saint-Maxent, lisez : Garnier de Pont-Sainte-Maxence.

Page 82, note 5, ajoutez : Quelquefois *Gigantes* avait aussi par métaphore la signification de *Fort*, *Brave*, comme dans le dernier couplet de la page 281. Ce n'est pas Richard de Laci que Garnier de Pont-Sainte-Maxence accuse d'avoir le plus contribué à l'assassinat de saint Thomas, mais Rogiers del Punt et Randulf del Broc :

Rogiers del Punt, l'evesque, les aveit conveiez,
u a fere lu mal les a mult enticiez :
« Par Thomas est li regnes trublez e enpeiriez :
s'il esteit mort, » co dist, « tut serreit apeiziez. »
De quant qu'il (en) ferunt prent sur sei les [les] [pecchiez.

B. R. Suppl. fr., n° 2636, fol. 84, v°, v. 26.

E dan Randulf del Broc fu en(cun)tr(e) els alez ;
el chastel les aveit cunduiz e ostelez ;
les cirges funt esteindre, c'un i ot alumez ;
lur cunseils tute nuit unt tenuz e menez.

Ibidem, fol. 85, r°, v. 21.

Page 83, note 1, ajoutez : Condidit itaque (Brutus) civitatem ibidem, eamque Trojam novam vocavit : et hoc nomine multis postmodum temporibus appellata tandem per corruptionem vocabuli Trinovantum dicta fuit ; Galfredus de Monmouth, *Historiae regum Britanniae* l. I, ch. 19, p. 21, éd. de M. Giles.

Page 88, str. 4, note, ajoutez : Cette circonstance est mentionnee aussi dans le poëme de Garnier :

Mes el esteit coverte cele robe cheurine,
u desus u desuz, de menue vermine
k'a granz torches (i)ert partut e u traïne,

Ibidem, fol. 96, v°, v. 11, et v. 18 :

Mes cele grant vermine dunt il esteit purpris
le covra plusurs anz u les nuiz u les dis.

Page 93, note 2, ajoutez : Au commencement du XVIIe siècle, on traduisit encore en allemand la Cène de saint Cyprien ; au moins nous avons trouvé cette indication dans un ouvrage de bibliographie : Letzner, *Coena Cypriani Mauri episcopi ad Lotharium, regem Franciae, verteutschet, in teutsche Reimen gefasset und in unterschiedliche Capitel getheilet*; Hildesheim, 1601, in-4°. Ce titre prouve que le ms. de la B. R. n° 5134, dont nous avons parlé dans nos *Poésies populaires latines, antérieures au XIIe siècle*, p. 194, n'est pas le seul qui contienne la version de Hrabanus Maurus. Le nom de *Johel* avait sans doute une signification mythique, car on lit dans les Annales de Piacenza, à l'année 1474 : Quem (*infantem*) in contemptum D. N. J. C. mactabant (*Judaei*) atrociter, et hausto sanguine suis in azymis vescentes, foetore, quo redolent, christiano se eruore praeservant : huncque appellant *Joel*, id est *Jubilaeum* ; dans Muratori, *Rerum italicarum scriptores*, t. XX, col. 946.

Page 125, note, ajoutez : La leçon du ms. B. R. fonds français, n° 7011³ (XIVe siècle), fol. 221, est aussi differente :

C(h)artula nostra tibi portat, Dilecte, salutes ;
multa videbis ibi si non haec dona refutes.

Page 151, ajoutez en note : Le médecin Morellus a dit dans son Commentaire sur la bulle de Grégoire IX : Lutetiam vocari civitatem scientiarum quod jam a multis saeculis disciplinae et scientiae in illo docerentur,.... eo tempore (vers 1231) gradus fuisse introductos Baccalaureorum, Licentiatorum et Doctorum sive Magistrorum. Mais, comme le pape Grégoire IX n'avait aucune sorte d'action sur l'Université de Paris, un pareil temoignage, donné plusieurs siècles après, ne mérite évidemment aucune confiance, quoiqu'il ait sans doute servi de base première à l'opinion de Mosheim, *Institutio historiae ecclesiasticae*, siècle XIII, P. II, ch. 1, par. 4. Dès les premières années du IXe siècle, on trouve le titre de *Grammaticae doctor*, dans Alcuin ; *Opera*, t. II, p. 451. La Chronique de Radulphus Glaber, l. V, ch. 1, prouve que le nom de *Baccalarius* était déjà aussi usité en 1045 (dans du Chesne, *Historiae Francorum scriptores*, t. IV, p. 51) , et on lit dans Orderic

Vital, qui naquit en 1075 et mourut peu après 1142 : Heliae candidam jusserunt tunicam indui, pro qua candidus Bacularia solitus est ab illis nuncupari ; *Historia ecclesiastica*, l. x, p. 785. Quant au titre de *Doctor scholasticus*, Galterus de Saint-Victor, qui écrivait vers 1180, le donne à Abailard, Pierre Lombard, Porretanus, etc. ; dans du Boulay, *Historia Universitatis parisiensis*, t. II, p. 682. Selon Camille Borel : Tunc temporis (circa 1150) Jureconsulti primum Doctores promoti et magistrorum nomen a Doctoribus fuit separatum ; *Tractatus de magistratibus*, l. 1, ch. 8. Petrus, évêque d'Orvieto (? Urbevetanus), fixe à peu prés au même temps l'institution régulière des grades académiques : Postquam D. Petrus Lombardi, parisiensis episcopus (circa 1151) librum Sententiarum edidit, extune certissime scias, Fili, gradus in dictis libris studentibus incepisse Baccalariando scilicet et Doctorando aliquos, *secundum pompam literarum saecularium*, quod omnino alicubi non fiebat; *Dialogus subcoelestis hierarchiae*, prologue, ch. v : la phrase que nous avons soulignée indique même que les grades existaient auparavant pour les lettres profanes. Cette date était acceptée par du Boulay : Igitur Gratianus, seu Gratiani opera Eugenius (le pape Eugène III) hosce juris civilis gradus Baccalariatus, Licentiatus et Doctoratus instituit Bononiae. Quod exemplum imitatus Petrus Lombardus, eosdem quoque Parisiis instituisse dicitur in theologica disciplina, quorum ante ipsum nulla mentio fuerat ; t. II, p. 256 : Antony a Wood la regardait aussi comme la plus probable ; *Historia et antiquitates Universitatis oxoniensis*, l. 1, p. 24. Quoiqu'il en soit, le pape Alexandre III adressa en 1159 une bulle à l'Académie de Bologne, commençant ainsi : Alexander... venerabili fratri Girardo episcopo et dilectis filiis canonicis bononiensis Ecclesiae et legis Doctoribus caeterisque magistris Bononise commorantibus. Selon la Chronique d'Onuphrius, Innocent III, qui fut nomme pape en 1198, aurait gagné à l'Université de Paris le titre de docteur en théologie ; dans Naudé, *De antiquitate scholae medicae parisiensis*, p. 24. Il dit dans une lettre de 1207 (dans Itter, *De gradibus academicis*, ch. iv, par. 24) qu'Étienne de Langton y profita assez de ses études, ut meruerit esse Doctor, non solum in liberalibus facultatibus, verum et in theologicis disciplinis, et adressa la bulle qu'il accordait à l'Université de Paris : Doctoribus sacrae paginae, decretalium et liberalium artium.

Page 192, note 1, ajoutez : On lit sur une feuille de parchemin, écrite pendant le XIVe siècle, qui sert de couverture à un livre de la B. de Karlsruhe : Maxime flendi sunt, quorum poena non tantum semper durat, sed... augetur : et horum tria genera tangam. — Secundo sunt, qui post se mala externa relinquunt ad hoc, ut caeteros ad consimilia excitarent, ut qui novas choreas, novum abusum vestimentorum, cantilenas inveniunt, et hujusmodi ; dans M. Mone, *Schauspiele des Mittelalters*, t. II, p. 81.

Page 193, note 6, ajoutez : Il en était de même à Paderborn, dès la fin du Xe siècle : Ludusque fuit omnibus insudare versibus et dictaminibus, jocundisque cantibus ; *Meinwerci Vita*, dans M. Maitland, *The dark ages*, p. 141.

Page 213, note 1, ajoutez : Lors de la reception des élèves dans les Universités allemandes, on chantait encore naguères une sorte de chanson attribuée à Luther :

Salvete, candidi Hospites ;
conviviumque, sospites,
quod apparatu divite
hospes paravit, sumite.

Mos est album magnatibus
condire morionibus :
nos, dum jocamur crassius,
bonis studemus moribus.

Lignum fricamus horridum,
crassum dolamus rusticum,
curvum quod est hoc flectimus,
crassum quod est deponimus.

Beatus iste sordidus,
altis spectandus cornibus,
ut sit novus scholasticus
providerit de sumptibus.

Interea dum ludicro
tempus datis spectaculo,
frontem severam ponite ;
frontem serenam sumite.

Dans Moreau, *l'École de Salerne*, proleg., p. 41.

Nous ajouterons, malgré sa licence, un autre chant très-populaire en Allemagne, parmi les étudiants, que Paulus Olearius citait déjà dans son *De fide concubinarum in sacerdotes*, qui fut imprimé dans les premières années du XVIe siècle :

Pertransivit clericus
durch einen grünen Waldt ;
invenit ibi stantem
ein Megdlein wol gestalt.
Salve, mi puella ;
Gott grüss dich, Megdlein fein ;
dico tibi vere,
du must mein Bule sein.
Nolo, lieber Herre,
Ihr treibt mit mir den Spott,
si vultis me amare
so halt ich euwer Gebott.

Ipas inilt camisiom,
die Beyn die waren weiss
Fecerunt mirabilia,
da niemand nicht omb weiss.
Und do das Spiel gespielet war
ambo eurrexerunt,
da gieng ein jeglichs seinen Weg
et nunquam revenerunt.

Epistolae obscurorum virorum, t. II, p. 134, éd. de Francfort, de 1599 (inconnue aux bibliographes).

Une autre chanson, probablement de la fin du XIVe siècle, par laquelle les étudiants demandaient aux dignitaires de l'Université ce qu'il leur fallait pour fêter le carnaval, nous a été conservée dans un ms. de la B. de Strasbourg, E, 60, fol. 61 :

Venite, Studentes !
Adite canentes
vicinae domui ;
clerum reverentes,
munera petentes
simus, ut monoi !

Hic stat praepositus,
mire coelificus,
cunctis veneratus ·
adest scolaribus
mite munificus,
clero bene gratus.

Quam digne petenda
nobis reverenda
hujus clementia !
Perstat extollenda,
verum excolenda
sis providentia !

Date nobis, date ;
largae nobis, latae
bonizant tortellae !
Dantibus sic grate
grates sint relatae
et mellitae crapellae (sic).

Il parait même, par les indications du ms., que cette chanson était chantée alternativement par un chœur de jeunes garçons et de jeunes filles.

Page 321, note 1, ajoutez : La légende de l'arbre de la croix se trouve aussi dans le *Mystère de la Nativité de N. S. Jésus-Christ*, publié par M. Jubinal ; *Mystères inédits du XVe siècle*, t. II, p. 17.

Page 340, note 2, ajoutez : Dans le *Mystère de la Passion*, conservé à Danaueschingen, que M. Mone a publié dans le *Schauspiele des Mittelalters*, t. II, p. 183–350, Pilate s'oppose aussi avec force à la mort du Christ, tant qu'il ne craint pas de se compromettre :

Ich vind heio ursach in disem man,
da mit ich inn getöten han.

P. 288, et p. 304 :

Ich bin unschuldig an disem blût,
swer gensttsto in hie tôten tût ;
Ich wil nit schuldig sin daran,
wan er ist ein gerechter man.

Page 341, note 1, ajoutez : La croyance de Pilate à la divinité du Christ n'a jamais été plus vivement exprimée que dans un roman encore inédit, dont, par conséquent, nous croyons devoir donner ici le passage principal :

Qant Cesar fu mors Augustus,
si fu Cesar Tyberius
De Rome emperores et sire,
et si franc fu an cel empire,
Et tant siuples, et tant humains,
et si amoit tant les Romains,
C'onques ne les volt correcier
ne de nule rien esforcier.
Tant c'one foie q'il li avint
c one novele a sa cort vint,
Tez con Pilates li manda,
cil qi Jerusalem garde.
Par son séel et par escrit
li a mendé de Jhesu Crist :
Les miracles qe il feisoit,
et, s'il bien dire li osoit,
Li plusor le tienent por Deu,
por salvement et por lor preu.
Car tant de miracles feisoit
qe li plus de la gent disoit
Qe Dex estoit il voiremant :
car il feisoit apertemant
Les sors oïr, les mus parler,
et les contres sordre et aler.
Les avugles ralumineit
et les fors del sao rasenoit ;
Les pechéors reconfortoit
et les cors mors resucitoit.

Calendre, *Des empereors de Rome*, B. R. fonds de Cangé, 73, fol. 351, v°, col. 2, v. 17.

Page 349, v. 23 : Mittitur, lisez : mittitur.

Page 350, v. 3 : Votis, lisez : votis.

965966

TABLE DES MATIÈRES.

Evreux, Imprimerie de Louis Tavernier et Cie.


Ba
612 a

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

En Vente :

PHILOSOPHIE DU BUDGET. 2 vol. in-8°. 15 fr.

HISTOIRE DE LA POÉSIE SCANDINAVE, Prolégomènes. 1 vol. in-8°. 8 fr.

ESSAI PHILOSOPHIQUE SUR LE PRINCIPE ET LES FORMES DE LA VERSIFICATION. 1 vol. in-8° 5 fr.

ESSAI PHILOSOPHIQUE SUR LA FORMATION DE LA LANGUE FRANÇAISE. 1 vol. in-8°.

LA MORT DE GARIN LE LOHERAIN, poëme du XII[e] siècle, publié pour la première fois d'après douze manuscrits. 1 vol. in-12.

Pour paraître prochainement :

GLOSSAIRE DES ORIGINES DE LA LANGUE FRANÇAISE, 3 vol. in-8°

Evreux. Imprimé par Louis TAVERNIER et Cie





